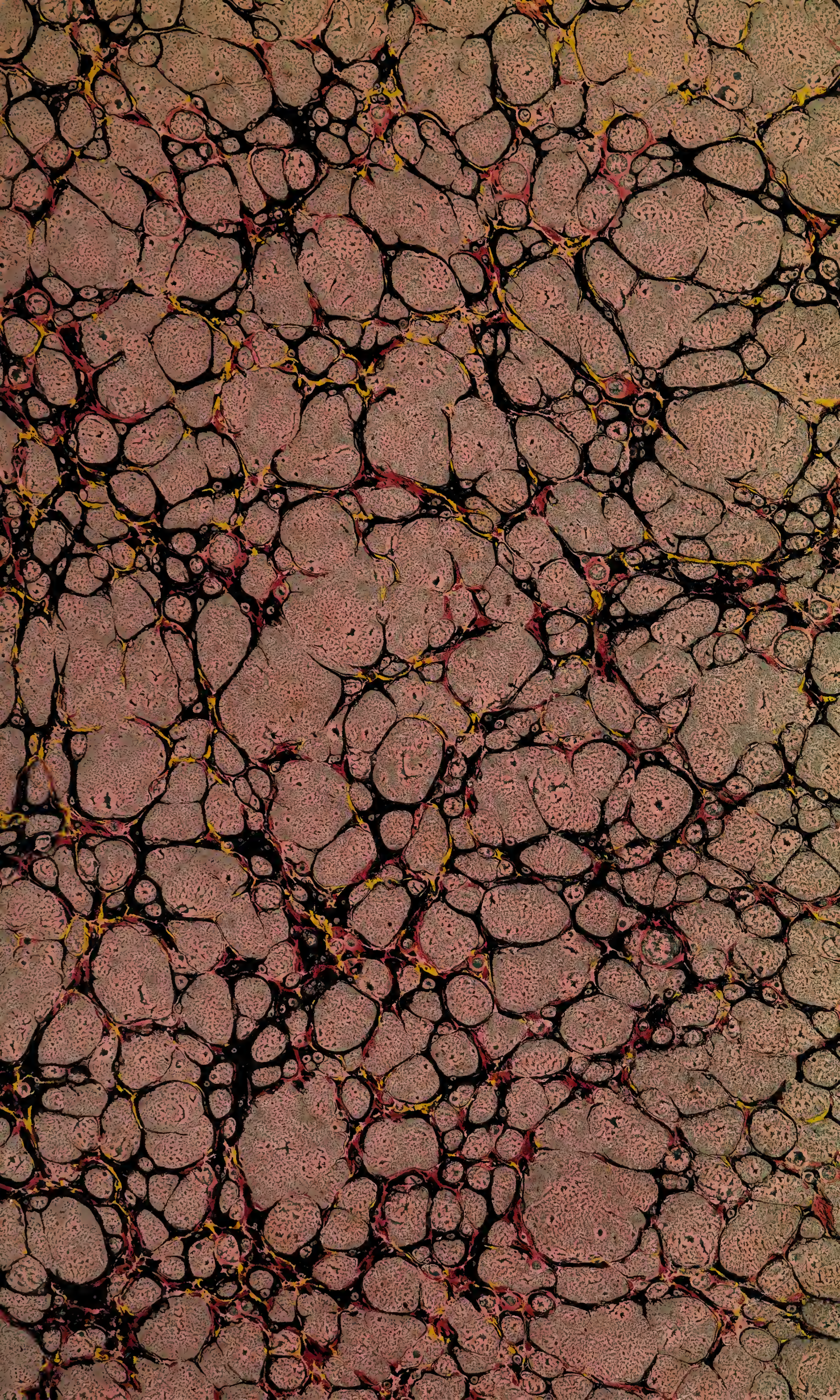


CORRESPONDANCE

D'ORIENT.

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b2933603x_0002

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

(1830 - 1831)

PAR

M. MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ET

M. POUJOULAT.

Tome III.

BRUXELLES,

N.-J. GREGOIR, V. WOUTERS ET Ce, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

RUE D'ASSAUT, 8.

—

1841

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

CORRESPONDANCE

D'ORIENT.

LETTRE XLVI.

Les Eaux-douces d'Europe, aqueducs et bends de Belgrade, village de Belgrade et miladi Montague.

A M. M.....

Septembre, 1830.

Dans l'état où se trouve aujourd'hui l'empire des sultans, c'est plus qu'une bonne fortune pour un voyageur de pouvoir étudier au sein de la capitale musulmane la marche et la physionomie des évènemens : le monde n'a pas de plus imposant spectacle que celui d'une grande nation qui se renouvelle ou qui finit. Des destinées inconnues vont s'accomplir pour l'empire ottoman. Le vieux tronc reverdira-t-il ou le verrons-nous tomber en poudre? Ce jour douteux, cette demi-obscurité qui entoure le croissant, est-ce le premier rayon du matin ou le crépuscule de la nuit? Vous qui avez long-temps médité sur les causes qui tuent ou vivifient les États, c'est à vous d'interroger l'avenir ; vous pouvez nous annoncer les révolutions futures comme les nautonniers annoncent les orages ; vous pouvez nous dire d'avance l'heure des grandes choses comme on prédit sur les rivages de l'Océan le retour de la marée. Pour moi, trop inhabile et trop jeune encore pour savoir d'où viennent en politique les vents et les orages, je ne

cherche point à lire comme vous dans l'avenir, et j'aime bien mieux écouter vos paroles. Le temps que je ne passe point à vous entendre, je l'emploie dans des promenades autour de la cité ; c'est ainsi que j'ai visité plusieurs fois les Eaux-douces d'Europe, Belgrade et Pyrgos, les rivages de Scutari.

Le lieu qu'on nomme les Eaux-douces d'Europe, se compose de deux vallons comme les Eaux-douces d'Asie. Dans le vallon septentrional coule le Cydaris appelé par les Turcs *Ali-Bey-Keui-Souiou*, du nom du village d'Ali-Bey, qui s'élève sur ses bords ; le vallon méridional, plus vaste et plus agréable que le premier, est arrosé par le Barbyzès qu'on appelle *Kiat-Khana-Souiou*, à cause de l'ancienne papeterie construite près de son embouchure. Les deux rivières se confondent sous l'ancien promontoire de Sémystra, et vont se perdre ensemble dans le port de Constantinople. Après les beaux rivages du Bosphore, les vallons des Eaux-douces d'Europe sont ce qu'il y a de plus charmant autour de Constantinople ; ils ont été suffisamment décrits par plusieurs voyageurs ; le palais bâti par Hamed III se dégrade de jour en jour et m'a paru livré à l'abandon ; ce palais qui fut, dit-on, construit sur le plan du château de Marly, ne sera bientôt qu'une ruine comme son modèle. D'ici à peu de temps, on ne trouvera plus de traces de la papeterie construite près de l'embouchure du Barbyzès ; si je demandais aux musulmans qui l'ont dirigée, pourquoi cet établissement est ainsi tombé, ils me répondraient comme votre marchand du bazar : *Que voulez-vous ? nous autres Turcs, nous n'en savons pas davantage.* Quand les chevaux du sérail sont répandus dans les prairies d'Ali-Bey-Keui, personne n'a le droit de s'en approcher, et les gardiens bulgares qui ont leurs tentes dans ce vallon, font une police qui dégénère quelquefois en barbarie. J'ai ouï dire que le sultan Mahmoud est resté plusieurs années sans aller aux Eaux-douces d'Europe, parce que là était morte une jeune odalisque qu'il aimait avec passion. Cette perte lui avait causé une douleur si vive que, pendant quelque temps, sa raison en fut troublée. Je ne sais ce que les Turcs ont pu penser du désespoir de leur sultan ; pour moi je trouve dans cet amour et dans ce deuil quelque chose qui m'intéresse et qui m'attendrit ; quoi de plus touchant en effet que le contraste de la puissance devant qui tout tremble, et de la faiblesse qui pleure une femme ?

La partie de la vallée de Kiat-Khana ou de Kiaghid-Khané, la plus

voisine du port, m'a paru comme réservée aux osmanlis, car je n'y ai jamais vu que des groupes de femmes turques, des tacticos et des effendis campés sous des tentes vertes. Au pied des aunes et des grands arbres qui ombragent les rives du Barbyzès, j'ai pu quelquefois observer des scènes de famille; des femmes musulmanes attachaient aux branches d'un arbre leurs schales en guise de hamac, et dans ce berceau flottant elles balançaient leurs enfans encore à la mamelle; de petits garçons de cinq ou six ans jouaient autour de leurs mères et revenaient souvent les embrasser; leurs caresses enfantines me rappelaient ces paroles du prophète arabe : *le baiser donné par l'enfant à sa mère, égale en douceur celui qu'on donnerait au seuil de la porte du ciel.* Le long du Barbyzès, on trouve des échoppes et des cabanes où les amateurs peuvent avec deux ou trois paras fumer la pipe et prendre le café; on voit de distance en distance des musulmans accroupis sur des nattes étendues au bord de la rivière; calmes et silencieux, ils savourent la fumée du chibouc, et la plus profonde insouciance est empreinte sur leur figure; les Turcs semblent s'être fait une loi de ce conseil d'Horace : *quid sit futurum cras fuge quærere* (ne cherche point à connaître ce qui arrivera demain).

Il règne plus de mouvement et de gaîté dans la partie orientale de la vallée; c'est là surtout que les baladins, les chanteurs et les marchands de sucreries ont coutume de s'établir; la dernière fois que j'y suis allé, les Grecs fêtaient je ne sais quel saint de leur calendrier, et un grand nombre de femmes de cette nation avaient choisi pour lieu de leur rendez-vous le vallon de Kiat-Khana; on voyait partout des arabats avec des tendelets de toile blanche; les buffles qui traînaient ces chars grossiers avaient la tête ornée de guirlandes et de fleurs; de tous côtés, c'étaient des danses au son de la lyre ou du cistre, c'étaient des banquets égayés par les chansons grecques. Des paysans bulgares exécutaient leurs danses assez semblables à celles de nos montagnards de la Savoie, ou répétaient sur la cornemuse des airs de leur pays; ils allaient ainsi de groupe en groupe, demandant un bakchich pour prix de leurs danses on de leurs refrains.

Il est aux environs de la capitale d'autres lieux qui méritent d'être visités, c'est le pays de Belgrade et de Pyrgos couvert d'aqueducs, de bends et de forêts. M. le comte Andréossy a traité à fond tout ce qui regarde la conduite et la distribution des eaux à Constantinople; vous trouverez dans son livre une description complète des aqueducs

et des réservoirs de Baktché-Keui, de Pyrgos et de Belgrade, de l'aqueduc de Justinien et de tous les ouvrages hydrauliques à l'aide desquels on abreuve la capitale des osmanlis.

Les voyageurs ont parlé d'un corps de fontainiers chargé de veiller à la conservation des aqueducs et des pyramides qui concourent à la conduite des eaux : cela n'empêche pas que tous ces ouvrages hydrauliques dépérissent chaque jour ; on laisse perdre beaucoup d'eau dans le trajet de Belgrade à Stamboul ; les Turcs font pour les aqueducs ce qu'ils font pour les forteresses ; ils se contentent de les blanchir, et pour le reste ils s'en rapportent à la Providence. Je voudrais que le sultan Mahmoud portât ses idées de réforme sur un point d'où peut dépendre le salut de la capitale ; il serait à désirer, comme vous l'avez remarqué dans une de vos lettres, que l'ennemi ne pût faire mourir de soif les habitans de Constantinople en brisant un aqueduc. Les empereurs de Byzance, plus prudens que les empereurs de Stamboul, entretenaient au sein de la capitale de vastes citernes qui recevaient l'eau du ciel et d'autres eaux apportées par des conduits souterrains ; ces citernes étaient comme des bassins de réserve pour les temps de siége.

La capitale musulmane n'a de l'eau que pour vivre au jour le jour; en cela, comme en toute chose, la caravane ottomane semble n'aimer que ce qui est passager comme elle ; demain si les sources tarissent, si les eaux sont détournées de leurs cours, la caravane emportera ses tentes et s'en ira chercher d'autres torrens et d'autres sources. Il faut dire cependant que le gouvernement de Stamboul, ayant eu des velléités de prévoyance dans la dernière guerre avec les Russes, a songé à protéger les eaux de Belgrade en cas d'une attaque de l'armée ennemie ; on trouve sur les hauteurs qui dominent les bends des restes de quelques retranchemens élevés par le capitan-pacha ; mais cette faible défense n'aurait point arrêté les Moscovites.

Le bend le plus remarquable est celui qui a été construit par le sultan Mahmoud. Je ne vous parlerai ici que de l'inscription turque gravée en lettres d'or sur un marbre qui décore la chaussée du bassin. Cette inscription, que couronne le toura ou chiffre impérial, est fort longue et tout entière à la louange de Mahmoud, *la gloire des sultans, mer immense de générosité, souverain de l'Océan des bienfaits*. Mahmoud est beaucoup au-dessus d'Alexandre pour avoir fait construire un réservoir. « O Dieu ! s'écrie le poète, nous te demandons tous les

» jours la pluie, mais le bend élevé par le sultan suffirait à nos be-
» soins, lors même qu'il ne pleuvrait pas pendant mille ans. » Malgré cette assurance donnée par le poète, on n'en est pas moins à Constantinople dans les plus vives alarmes lorsqu'on éprouve une grande sécheresse, et que les eaux des aqueducs commencent à diminuer. Aucune merveille, selon le poète, ne peut se comparer à l'œuvre de la magnificence impériale; la pyramide qu'on aperçoit dans la vallée n'est pas seulement pour lui un pilier hydraulique, c'est *la vallée qui porte à sa bouche le doigt de l'étonnement;* il est bon de noter ici que les Orientaux représentent la surprise comme les anciens représentaient le silence, c'est-à-dire avec le doigt sur la bouche. « Désormais, ajoute le poète, plus de trouble, plus de sédition, à
» moins d'une révolte de ces eaux contre leur digue; sous le règne
» fortuné de Mahmoud, on n'appellera pas même rebelles les eaux
» du torrent, puisque l'auguste monarque a soumis leur cours à un
» bend impérial. On n'entend plus d'autre bruit que le chant du ros-
» signol, depuis que l'empire du monde est heureusement soumis
» aux lois de cet empereur; tant qu'à l'aube matinale l'éclatant so-
» leil viendra sur les rives de ce bend, remplir jusqu'au bord sa coupe
» d'émeraude, ô dieu! fais couler comme l'eau l'exécution de ses
» ordres, fais que tout ce qu'il désire soit accompli [1]! »

Ceci est beau en poésie, mais je ne sais si le sultan Mahmoud peut croire, comme on le lui dit dans cette inscription, que tout est parfaitement soumis dams son empire; depuis quelques années, le gouvernement est aux prises avec la révolte dans presque toutes les provinces, et Mahmoud aura bien plus à faire pour dompter les esprits rebelles que pour soumettre les flots d'un torrent. En parcourant les forêts de Belgrade au milieu desquelles brille cette inscription dorée, on s'étonne que l'aspect de ces eaux, de ces charmans paysages, n'ait inspiré au poète que des flatteries de courtisan; pour moi, j'espère que le lierre ou la mousse viendront couvrir un jour ces louanges en lettres d'or, et qu'il ne restera plus rien dans ces campagnes qui puisse distraire le voyageur du beau spectacle que la nature offre de toutes parts; j'espère, pour me servir d'une expression du poète, qu'on n'entendra plus dans ce lieu que le chant du rossignol mêlé au bruit des vents et des eaux.

[1] Nous reviendrons ailleurs sur cette inscription turque dont nous devons la traduction à M. Desgranges.

Belgrade n'est plus ce qu'il était à l'époque où les ambassadeurs chrétiens venaient y passer la belle saison. Presque toutes les habitations de ce village ne sont autre chose que des cabanes dont la pauvreté contraste avec la magnificence de la nature qui les entoure. Au temps de miladi Montague, Belgrade n'était habité que par les plus riches chrétiens ; on y chantait, on y dansait chaque soir ; les femmes étaient élégamment vêtues, et miladi Montague croyait voir en elles les anciennes nymphes telles que nous les représentent les peintres et les poètes. Maintenant tout a bien changé ; plus de femmes semblables à des nymphes, plus de chants, plus de danses le soir autour de la fontaine. Les riches chrétiens ont pris pour retraite Thérapia et Buyuk-Déré. Je n'ai rencontré à Belgrade que de pauvres familles grecques, et surtout des visages blêmes, car il y a là des eaux croupissantes d'où s'exhalent de continuelles infections, et la fièvre s'établit à Belgrade pendant six mois de l'année.

Le village de Belgrade offre pour toute curiosité l'ancienne demeure de miladi Montague ; cette maison, qui fut le temple de l'esprit et des graces, a été changée en bergerie comme beaucoup de temples de l'antique Orient. J'ai relu en face de cette habitation ruinée les deux lettres que miladi Montagne a écrites du village de Belgrade ; dans une de ces lettres, adressée au célèbre Pope, elle décrit le lieu de sa retraite qu'elle compare aux Champs-Élysées et raconte comment elle a coutume de passer son temps ; sa semaine était ainsi employée : lundi, une partie de chasse ; mardi, lecture anglaise; mercredi, étude de langue turque ; jeudi, c'étaient les auteurs classiques ; vendredi, jour des dépêches ; samedi, les ouvrages à l'aiguille; dimanche, les visites et les concerts. En relisant à Belgrade les lettres de miladi Montague, j'éprouvais le même plaisir que nous donnait la lecture de Musée et de Byron sur les rivages d'Abydos. Depuis plus d'un siècle que ces lettres ont été écrites, ou a publié bien des livres sur l'Orient, et pourtant les récits et les peintures de miladi Montague nous plaisent toujours ; c'est qu'il y a dans sa correspondance de l'esprit, de la finesse, de l'observation, une certaine connaissance du cœur humain ; je trouve dans ses lettres ce que j'aime surtout dans les vôtres, des traits ingénieux, des aperçus délicats, l'aimable abandon de la causerie, quelquefois des pensées élevées, mais jamais ce vain étalage d'érudition, cette science facile qu'on trouve dans les livres et qui n'a rien de commun avec l'esprit. Aussi la noble ambassadrice se

moque-t-elle de temps en temps des graves érudits, de tous ceux qui viennent dans l'Orient pour remuer des pierres et pour entasser les longues dissertations. Elle écrivait cependant aux plus beaux génies de son siècle, et jamais ses correspondans ne se sont avisés de la trouver légère et superficielle.

Les forêts de Belgrade sont principalement composées de châtaigniers et de grands chênes, entourés de roses sauvages; on y voit beaucoup d'arbres d'une extrême vieillesse, car ces forêts n'ont à craindre que les ravages du temps et de la foudre; des firmans défendent, sous des peines sévères, qu'on touche aux bois de Belgrade destinés à appeler les nuages et l'eau du ciel. J'ai traversé le village de Pyrgos, construit au penchant d'un coteau, entouré de champs cultivés, de prairies et de jardins. A peine a-t-on quitté Pyrgos et ses rians paysages, qu'on passe tout à coup dans une campagne inculte et désolée; on a vu le Barbyzès ombragé d'aunes et de saules dans la vallée de Pyrgos, on trouve bientôt après le Cydaris qui coule solitaire dans un vallon stérile. Peu de temps auparavant vous entendiez dans les bois de Belgrade les chants harmonieux du rossignol; ici vous n'entendez plus que les rauques accens de l'aigle ou du vautour; non loin de là, vous retrouvez d'autres jardins et d'autres vallées fertiles; la violette et l'anemone, mêlées aux plantes sauvages, viennent charmer vos yeux, et ce n'est pas sans plaisir que vous reconnaissez dans ces climats lointains la fleur bleue connue dans nos pays sous le nom de *pensez-à-moi*.

Vous recevrez prochainement mes notes sur Péra et Scutari.

P.....

LETTRE XLVII.

Le sultan Mahmoud.

Péra, septembre 1830.

Je vous ai à peine parlé, dans mes lettres, du sultan Mahmoud; les évènemens auxquels il a attaché son nom, en font un personnage historique qu'on ne peut oublier. Je l'ai vu plusieurs fois; c'est un homme de quarante-cinq ans, d'une taille ordinaire, les épaules fortes, le nez aplati, le visage très-coloré; sa physionomie ne révèle point l'énergie qu'il a déployée dans certaines circonstances; il a le regard terne et sans expression, il ne manque pas cependant de dignité dans son maintien; on dit généralement que Mahmoud est l'idole des harems, ce qui prouve que ses formes extérieures, telles qu'elles sont, répondent à l'idée que les femmes turques se font de la beauté, car je ne pense pas qu'il soit adoré dans les harems comme législateur.

Mahmoud monte fort bien à cheval; il paraît avoir renoncé à la selle aux bords relevés, et au large étrier des Turcs. Nous avons eu occasion de vous parler de son nouveau costume qui est fort simple, et sous lequel sa hautesse ressemble bien moins à un sultan qu'à un de nos officiers de dragons. Les partisans de Mahmoud nous disent que ce prince n'a oublié ni l'exemple de Sélim, ni les leçons de l'adversité, les seules qui puissent profiter aux rois. Quoique des torrens de sang aient coulé sous son règne, on vante sa modération, et je ne crois pas qu'il tienne beaucoup au privilége que lui donnent les constitutions de l'empire de faire mourir quatorze personnes par jour; sa libéralité, nous dit son historiographe, est si grande, que les *mines de la terre seraient à peine une poignée de ses bienfaits*. Il passe pour avoir l'esprit orné, et pour aimer la poésie, au moins quand elle le flatte. Mahmoud parle la langue arabe et la langue choisie des Turcs avec une facilité et une éloquence qu'on admire à sa cour. Les ambas-

sades de Péra lui accordent le talent de rédiger avec netteté une note diplomatique ; on lui doit d'avoir changé le langage de la chancellerie ottomane, qui, grace à lui, n'a plus ces formules orientales dont l'emphase serait aujourd'hui plus ridicule que jamais. Comme chaque sultan doit avoir un métier, il ne tiendrait qu'à Mahmoud de choisir celui de *kiatik* (écrivain), car ses courtisans nous disent des merveilles de son écriture, dont *les points sont autant d'étoiles fixes, et qui mérite d'être suspendue à la voûte des cieux à côté des Gémeaux.*

Je n'entamerai point ici le chapitre des mœurs privées ; si on répétait tout ce que débite la chronique scandaleuse, on aurait l'air de traduire certains passages de Pétrone ; mais comment, en pareil cas, s'assurer des faits ? La renommée nous parle d'esclaves qu'on a fait mourir seulement pour avoir vu. On accuse Mahmoud d'assister aux danses des courtisanes grecques, et d'y prendre plus de plaisir qu'il ne convient à un législateur. Je lui pardonne volontiers cette distraction, surtout si on exécute devant lui la danse de Flore si poétique, et la romaïka célébrée par Homère. On ne doit pas cesser pour cela d'être le modèle des sultans, pas plus qu'on ne cesse à Paris d'être un grand roi ou un grand ministre, parce qu'on va quelquefois à l'Opéra. Mais vous savez que, lorsque le chef d'un État, lorsqu'un homme élevé par son rang ou par son génie, s'est annoncé au monde pour faire de grandes choses, on ne lui permet plus de se reposer ; sa vie est alors comme un drame joué à la face des nations, et dont chaque scène doit tendre au dénouement.

Il s'en faut de beaucoup, sous ce rapport, que Mahmoud ait répondu à l'impatience du public ; on compte, dit un proverbe, les défauts de ceux qu'on attend, et Dieu sait quels reproches pleuvent aujourd'hui sur cette renommée qu'on se plaisait naguère à encenser ; les préventions contre le sultan sont si grandes qu'on revient sur tous les éloges qui lui avaient été donnés, la malignité remonte aux journées glorieuses du passé pour en effacer partout son nom ; on va maintenant jusqu'à lui disputer la gloire d'avoir triomphé des janissaires. On répète que dans le conseil assemblé pour apaiser la révolte du 16 juin, il commença par regarder autour de lui, pour voir quelle tête il pourrait jeter aux rebelles. Les hommes qu'il avait mis en avant, trop compromis pour s'arrêter, engagèrent le combat sans lui et malgré lui ; on ajoute qu'après la victoire, il voulut en avoir tout l'honneur, et qu'il est même devenu jaloux d'Hussein-pacha, qu'il

retient maintenant comme en exil à l'armée du Danube. Je ne vous donne ces détails qu'en hésitant; il y a si peu de grands rois dans le monde, que je crains toujours d'en voir un de moins sur le tableau. S'il était vrai toutefois que le sultan n'eût pas commencé la révolution, il peut aspirer du moins à l'honneur de la terminer, et cette tâche doit suffire à son ambition, s'il en connaît les difficultés. Une révolution commencée, lors même qu'elle n'a pour but qu'une réforme utile, n'est, à le bien prendre, qu'une espérance, une crainte, un doute, un péril; elle ne devient une sécurité, un bien, une gloire, elle n'obtient l'approbation des hommes, que lorsqu'elle est accomplie, et qu'on peut jouir de ses bienfaits.

Sans partager ici l'opinion des censeurs, on est obligé d'avouer que le caractère du sultan manque de cette obstination, de cette ténacité si nécessaire aux grandes entreprises. On peut lui reprocher de mettre trop peu de suite dans ses projets comme dans ses goûts. On a remarqué que les femmes, l'étude, l'exercice de l'arc, les évolutions militaires, ont tour-à-tour, pour parler comme les Turcs, rempli les feuillets détachés de sa vie. Aujourd'hui, il ne voit plus, il n'admire plus, il ne recherche plus que les Francs. *Voyez les Francs*, dit-il quelquefois à ses courtisans; *voyez-les beaucoup, pour apprendre à devenir des hommes.* Tel est l'esprit des Turcs, qu'il y a dans ces paroles du sultan de quoi motiver une sédition. Mahmoud ne peut l'ignorer; aussi croit-on qu'il entre dans son amour pour les Francs beaucoup de dépit contre les Turcs, qui n'approuvent pas sa conduite et ne se laissent pas entraîner à ses idées. Quoi qu'il en soit, le sultan ne rêve maintenant que le bonheur d'obtenir l'attention et les suffrages de l'Europe; il se fait extraire et traduire nos journaux dans lesquels il est question de lui. Au moment où je vous écris, cette passion d'une renommée européenne a redoublé d'ardeur; au lieu d'achever le grand œuvre de sa réforme, il ne s'occupe que de faire voir ce qu'il a commencé; il vient de passer deux revues pour nous montrer son armée et donner une fête au corps diplomatique.

La première de ces revues a eu lieu à San-Stéphano. Dès le matin, les troupes s'étaient rendues dans la plaine; toute la diplomatie de Péra, hommes et femmes, s'est mise en marche de son côté, et s'est embarquée dans les caïques à trois ou six paires de rames; on avait dressé des tentes où chaque légation devait trouver un abri contre le

soleil. J'ai suivi la foule des invités, et je suis entré dans la tente du reis-effendi, Hamid-bey. Il peut se faire que le reis-effendi soit un homme de mérite; mais on ne pense, en le regardant, qu'au grand sacrifice qu'il a fait au génie de la réforme, en adoptant le costume nouveau; qui avait plus besoin que lui d'une robe flottante pour cacher des formes que la nature a trop négligées? qui avait plus besoin du turban pour donner à une physionomie plate et commune une certaine dignité d'homme? Le ministre de sa hautesse restait debout, position toujours incommode pour un musulman; et ce qui devait l'embarrasser davantage, il avait la mission de faire les honneurs de la fête, de donner la main aux dames, et de leur adresser des complimens. Le grand Allah lui seul peut savoir quels efforts le ministre ottoman a dû faire pour imiter ainsi les manières des Francs, et se conformer aux intentions de son maître.

Cependant, l'infanterie du sultan était sous les armes; les manœuvres allaient commencer. Mahmoud est sorti de son kiosque de San-Stéphano; la plaine couverte de bataillons dans la plus grande tenue, présentait de loin un assez beau spectacle. Je suis resté avec beaucoup d'autres dans la tente du reis-effendi, et nous avons pu voir de là l'image d'une grande bataille, à laquelle assistait le sultan. Sa hautesse avait auprès d'elle plusieurs ministres des puissances chrétiennes. Les manœuvres, m'a-t-on dit, se sont faites médiocrement; Mahmoud se tournait, de temps à autre, vers les ambassadeurs présens, mais les applaudissemens ont eu toute la réserve de la diplomatie. Le sultan, qui s'en est aperçu, s'est adressé à l'ambassadeur d'Angleterre, et lui a dit d'un ton modeste : « Nous sommes encore novices; j'espère que » vous serez plus content de notre cavalerie. »

L'exercice fini et la revue passée, le sultan s'est retiré. Le sérasquier et le capitan-pacha sont venus, de sa part, pour assister au dîner diplomatique; on nous a conduits dans une tente magnifiquement ornée, où se trouvait dressée une table de soixante couverts; je me suis aperçu qu'on nous avait fait passer à travers une avenue de lauriers plantés le matin. Les convives ont pris place; tout était à la française, jusqu'à l'argenterie empruntée à l'ambassade de France. Le capitan-pacha et le sérasquier circulaient autour de la table pendant le dîner. Comme le costume équivoque de la réforme ne permet pas toujours de reconnaître la dignité des personnages, et que les deux ministres de la Porte se tenaient derrière nous, j'ai été une fois sur le point

de commettre une grosse bévue, et de demander à boire au grand amiral. Des toasts ont été portés comme dans nos banquets patriotiques ; l'Europe qui était là a bu à la santé du sultan et au succès de sa révolution. Le sérasquier, armé d'un verre où brillait le champagne, a bu à la santé des souverains dont les ambassadeurs étaient présens. La musique de Mahmoud s'est mise alors à jouer tous les airs de nos opéras de France et d'Italie ; et pour mettre un peu d'à-propos dans son concert, sans toutefois prendre un parti, elle a fait entendre, tour-à-tour, *la Marseillaise*, *Vive Henri IV*, *God save the King* ; ainsi s'est terminé la revue de San-Stéphano.

Peu de jours après, on a passé à Scutari une seconde revue ; la cavalerie a manœuvré dans la plaine ; des tentes étaient dressées sur l'emplacement de l'ancien palais de Théodora, femme de Justinien ; à la revue de San-Stéphano, je n'avais vu que très-peu d'osmanlis parmi les spectateurs ; mais celle de Scutari avait attiré une grande partie de la population de Constantinople ; la tente dans laquelle a été reçu le corps diplomatique était décorée avec la plus grande magnificence. Le dîner était servi à la manière des Francs ; cette fois, c'était l'ambassadeur russe qui avait prêté son cuisinier et son maître-d'hôtel ; on m'a dit que le sultan était entré dans les plus petits détails sur tous les préparatifs de cette fête ; l'étiquette musulmane n'a pas permis à sa hautesse de se mettre à table ; mais à la fin du dîner, elle n'a point dédaigné de paraître dans une assemblée d'infidèles ; je n'ai pas besoin de vous dire que tous les regards se sont portés vers le sultan ; je n'ai jamais vu d'homme plus embarrassé, plus intimidé : l'auteur d'une tragédie ou d'un mélodrame nouveau, qu'on traîne sur le théâtre après la représentation de sa pièce, est moins interdit que ne l'a été Mahmoud au premier abord ; cependant il s'est remis après quelques minutes ; il a adressé la parole à plusieurs ambassadeurs ; il a parlé aux dames avec une aisance pleine d'affabilité, et chacune d'elles a pu dire de lui comme madame de Sévigné de Louis XIV : *il faut avouer que ce prince est un grand roi*. Après le dîner, on a donné un beau feu d'artifice où nous avons admiré des éléphans, une mosquée avec son minaret, le croissant dans tout son éclat et l'attaque ou la prise de Rhodes par Soliman. Tous les feux d'artifice donnés chez les Turcs, se terminent par cette conquête de Soliman, comme tous les dîners par le pilau. Nous sommes cependant bien loin aujourd'hui de la prise de Rhodes. Les étoiles flamboyantes qui brillaient

dans l'air, laissaient voir par intervalle aux nombreux spectateurs la figure colorée du sultan et des groupes de femmes voilées ; quelques-unes de ces étoiles allaient éclater sur le champ des morts, et nous montraient au loin les cimes des cyprès qui couvrent les cendres des osmanlis. En voyant cette fête donnée aux infidèles, les ombres des vieux ottomans ont dû croire qu'elles n'étaient plus en sûreté dans leur retraite de Scutari.

J'ai oublié de vous dire que le sultan a choisi un dimanche pour la fête de Scutari comme pour celle de San-Stéphano ; il a pris ce jour-là pour la commodité des Francs qui devaient y assister. Mahmoud mettait à tout cela une si grande importance, qu'il rougissait comme un écolier des complimens qu'on lui adressait. Le lendemain de la revue de Scutari, il a envoyé sur la colline de Péra pour savoir si on était content ; il est probable que les habitans de la noble colline auront été polis, et qu'il n'aura eu qu'à s'applaudir de leurs réponses. S'il me faisait l'honneur de me demander mon avis, je lui conseillerais de chercher dans des préoccupations plus graves et plus sérieuses l'approbation de l'Occident ; je lui dirais qu'aux lumières de notre civilisation, il se mêle beaucoup de petites choses, beaucoup de petits travers, et que ce n'est pas par là que les imitations doivent commencer ; je lui dirais qu'aux yeux des hommes sages de notre Europe, une vaine ostentation n'est point de la grandeur, et que l'amour d'une noble renommée n'a rien de commun avec ce besoin de se faire voir et d'être applaudi comme un acteur sur la scène.

Je vous ai déjà fait remarquer qu'il entrait un peu de dépit contre les vrais croyans dans cette conduite de Mahmoud ; peut-être voudrait-il retrouver chez nous la popularité qu'il a perdue chez les Turcs ! Il ne sait pas sans doute tout ce qu'il y aurait à redouter pour sa gloire, s'il la mettait en discussion au milieu des opinions mobiles de nos sociétés, et s'il en appelait, pour faire juger ses œuvres, à tous nos esprits raisonneurs, à tous nos distributeurs passionnés de la louange et du blâme. Lors même qu'il obtiendrait l'estime passagère des Francs, cette estime le défendrait-elle au moment du péril ! Qui sait si elle n'attirerait pas sur lui de nouveaux orages que tout l'Occident ne pourrait conjurer ! Il eût été plus sage, je crois, de chercher à plaire aux osmanlis, qui seuls peuvent s'opposer ou s'associer efficacement à ses projets, car il faut avant tout chercher les suffrages des peuples qu'on est appelé à gouverner, et la gloire d'un grand roi doit toujours commencer dans son empire.

SUITE DE LA LETTRE XLVII.

Des ministres et des favoris de Mahmoud.

Péra, septembre 183 .

Pour mieux connaître le chef d'un gouvernement absolu, il est bon de savoir quels sont les hommes qui parviennent à lui plaire, ou qu'il charge d'exécuter sa volonté suprême. Je commencerai par le sérasquier. Le sérasquier a la grande direction de toutes les forces militaires; il est à la tête de l'armée, et préside à son organisation nouvelle, il se trouve par conséquent associé à tout ce qu'il y a de plus important dans le règne de Mahmoud, à tout ce qui fait que l'Europe porte aujourd'hui ses regards sur la Turquie.

Le sérasquier Hosrew-pacha a près de quatre-vingts ans et montre encore une grande vigueur; un teint que la rougeur anime, et l'œil ardent de la jeunesse sous un front ridé, sous des sourcils blanchis par le temps, donnent à sa physionomie une expression singulière; il est boiteux et se tient difficilement à cheval; la première fois que je l'ai vu, c'est à San-Stéphano où il arriva dans un arabat avec des chevaux attelés en flèche; tous les Européens qui étaient là ne purent s'empêcher de rire en voyant le généralissime de l'armée turque descendre d'un pareil équipage. On sait qu'Hosrew-pacha fut d'abord un esclave de Géorgie, élevé au sérail : on l'a vu occuper plusieurs pachaliks, entre autres celui d'Égypte sous le règne expirant des mamelucks. Comme capitan-pacha, il a commandé plusieurs expéditions maritimes contre les Hellènes; le courage prudent qu'il a toujours montré, le bonheur qu'il a eu d'échapper aux révolutions de la cour et de l'empire, l'ont fait surnommer par les Francs l'*Ulysse des Turcs*. Ce qui reste du corps des janissaires trouve en lui un ennemi implacable, car à ses yeux un parti vaincu ressemble au serpent que le froid a surpris,

et que le soleil peut réchauffer ; il ne connaît au pouvoir du sultan d'autre mobile que la crainte, et cette opinion ou plutôt cet instinct du despotisme l'a familiarisé avec tout ce qui est violent ; vous avez vu quel moyen il avait employé pour apaiser une sédition dont les derniers traités avec les Russes avaient été la cause ou le prétexte. Il mêle quelquefois à ses cruautés des sarcasmes qui prouvent jusqu'à quel point il se joue de la vie des hommes, et même du pouvoir qu'il exerce. Quelques janissaires qu'on avait cherchés long-temps, ayant été arrêtés et amenés devant lui, *Oh ! soyez les bienvenus, mes amis*, s'écria-t-il, *je suis charmé de vous voir !* En même temps, il se retourne vers les chiaoux et leur dit : *Étranglez-moi ces gens-là*. Le sérasquier est quelquefois admis aux orgies impériales du Bosphore et des îles des princes; il ne rougit point de se mêler aux jeux des courtisanes grecques, et de livrer sa barbe grise à leurs railleries ; cette complaisance n'a pas moins peut-être soutenu son crédit que le souvenir de ses services.

Toutefois on ne peut s'empêcher de louer son dévouement, je dirais presque son patriotisme, si nous étions en tout autre pays ; de tous les serviteurs de Mahmoud, il est le seul qui l'ait véritablement secondé dans le grand œuvre de la réforme militaire; il aurait peut-être mieux servi son maître, et ses efforts auraient obtenu de plus heureux résultats, s'il ne portait dans les affaires l'esprit étroit d'une économie sordide, et s'il ne regardait pas le talent, le mérite, la gloire, comme des choses qu'on peut marchander. Les petits moyens lui sont trop familiers, et pour juger sous ce rapport l'Ulysse des Turcs, il suffit de l'avoir vu chez lui au milieu de ses soldats de plomb et de ses canons de bois : défiant, jaloux, impérieux, il ne peut souffrir d'auxiliaires ni de conseillers, encore moins des contradicteurs, d'où il résulte qu'on n'est averti du mal que lorsqu'il arrive, et qu'il faut souvent recommencer ce qu'on a fait ; prenant au hasard ses agens, et presque toujours mécontent de ceux qu'il emploie, il veut tout faire par lui-même et son activité s'épuise dans de stériles détails. C'est ce qui explique la lenteur avec laquelle tout marche dans son administration et dans tout ce qui dépend de lui. Combien cette lenteur peut devenir funeste dans un moment où, de tous côtés, la guerre civile menace l'empire ! Aussi les Turcs prévoyans disent-ils entre eux que *le danger viendra monté sur un cheval arabe, tandis que le boiteux sérasquier s'avance lentement dans le lourd arabat de la réforme.*

On parle peu du grand visir qui est comme exilé dans la province de Thessalonique, et dont les fonctions se réduisent à faire la guerre aux Albanais ; je vous ai déjà dit que ce ministre de sa hautesse combattait les ennemis de la réforme avec les moyens et les armes qu'on employait autrefois, ce qui présente une véritable anomalie dans l'ordre de choses qu'on veut établir. Le grand visir défend la révolution pour obéir à son maître, il la défend comme courtisan, et s'en moque comme soldat ; il fait respecter autour de lui les réglemens de la discipline nouvelle ; mais la turbulence et l'ardeur des troupes irrégulières conviennent mieux au caractère impétueux de sa bravoure ; on assure même que le divan retient le visir à Thessalonique , parce que sa présence à Constantinople nuirait aux opérations du sérasquier. Il en est de même d'Hussein-pacha, retenu à l'armée du Danube; ce dernier, comme vous savez, a puissamment contribué à la destruction des janissaires , mais il ne comprend pas encore qu'on puisse mettre quelque chose à leur place ; ainsi la Turquie nous offre d'illustres guerriers qui sont tout à la fois la gloire d'un siècle réformateur et la tradition vivante des temps de la barbarie.

J'ai vu plusieurs fois le nouveau capitan-pacha ; c'est un homme de vingt-huit à trente ans; il parle le français assez facilement ; sa physionomie est douce et sans expression ; son ambassade à Pétersbourg a fait porter sur lui tous les regards ; à son retour à Stamboul, il a été reçu en triomphe, et quoiqu'il n'ait jamais commandé un vaisseau de ligne ni une frégate, on n'a pas hésité à le proclamer *l'habile nageur à travers les écueils et les îles de l'Archipel, le champion des mers d'un horizon à l'autre;* c'est la qualification qu'on donne au grand amiral, lors de son installation. Khalil-pacha paraît avoir la meilleure envie de réparer les désastres de la marine ottomane, mais il n'ose rien faire par lui-même, parce qu'il est encore sous la tutelle du sérasquier qui le comptait naguère parmi les serviteurs ou les esclaves de sa maison, et qui a conservé l'habitude de lui commander.

Nous autres Francs, nous ne pouvons nous faire à l'idée de voir un esclave assis au pouvoir à côté de celui que naguère il avait pour maître. Je veux m'arrêter un moment avec vous sur cette circonstance que nous appelons une bizarrerie de la fortune et qui ne surprend personne chez les Turcs. On ne s'étonne pas plus de l'élévation d'un homme nouveau, qu'on ne s'étonne de sa chute ; aussi toutes les idées que nous avons sur la fragilité des grandeurs, tous ces contrastes dont

notre imagination est toujours si frappée, se perdent pour les osmanlis dans la pensée générale de la destinée ou de la volonté céleste. Il y a quarante ans qu'on parle en France de l'égalité absolue; c'est en Turquie qu'il faut voir jusqu'à quel point cette chimère peut se réaliser. Si on parlait à Stamboul d'un homme de rien, d'un parvenu, on risquerait de n'être compris que sur la colline de Péra ; toutes ces surprises que nous avons en Europe, quand nous voyons quelqu'un s'élever, nous viennent de notre vieille aristocratie, qui nous a laissé ces préventions, et malheureusement ne nous a laissé que cela. Rien n'est plus rare chez les Turcs que ce que nous appelons les illustrations de familles; il semble quelquefois aux étrangers qu'il n'y a dans une ville musulmane que cinq ou six noms propres pour tous les babitans; si on publiait chez les Turcs un dictionnaire biographique un peu volumineux, les noms s'y ressembleraient tellement que l'œil le plus exercé pourrait à peine les distinguer les uns des autres, et que la gloire elle-même aurait de la peine à reconnaître les siens.

Parmi les hommes que la faveur de sa hautesse a élevés dans les derniers temps, je ne dois pas oublier Mustapha effendi; il était, il y a quelques années, garçon de café aux Eaux-douces d'Asie. Le sultan remarqua sa bonne mine et l'admit dans le caïque impérial ; il finit par l'admettre auprès de sa personne. Mustapha apprit à écrire, et devint secrétaire du sultan. Depuis ce temps, il est dans les conseils de son maître; on sait peu de chose sur sa vie ; il a établi des manufactures, tenté quelques expériences agricoles, introduit en Turquie des colons anglais et des charrues américaines; tous ces essais ont médiocrement réussi, mais l'ont servi auprès du sultan. Mustapha effendi a de la finesse et de la douceur, de l'esprit de conduite; il a vingt-cinq ou vingt-six ans, une jolie figure, un air efféminé, ce qui a fait dire à la malignité turque que *l'histoire secrète du maître est écrite quelquefois sur le front de son esclave*. On assure que le nouveau favori dirige la politique particulière de Mahmoud, et que toutes les grandes affaires ne se traitent plus au divan; ce qui fait que Mustapha ne manque pas d'ennemis qui cherchent à le perdre. Le sort d'Halet effendi doit sans doute se présenter souvent à sa pensée; la haine l'attend à la première secousse violente, au premier évènement fâcheux, car ce n'est que dans les momens de crise et dans les jours malheureux qu'on ose dire la vérité aux sultans sur leurs favoris.

Vous venez de voir quels sont les personnages les plus influens dans

le divan et au sérail ; un des préjugés du despotisme ottoman est de croire que tous les hommes sont également propres à le servir, et que ceux qu'il appelle au pouvoir ont toutes les qualités nécessaires, par l'unique raison qu'il les a choisis ; ce préjugé de la puissance absolue, auquel n'a point encore renoncé le sultan, et qui n'a pas de grands inconvéniens quand les choses vont toutes seules, suffit pour tout perdre dans les jours de péril ; je ne connais point tous les ministres de sa hautesse, mais on assure qu'il n'y en a aucun dont la capacité et le caractère répondent à la gravité des circonstances présentes. C'est une remarque qu'il ne faut pas négliger de faire en cette occasion ; car, pour juger de ce que peut devenir un empire menacé de sa ruine, il suffit de savoir quels sont les hommes appelés pour le sauver.

SUITE DE LA LETTRE XLVII.

La diplomatie des Turcs.

Péra, septembre 1830.

La politique du divan se réduit presque tout entière aujourd'hui à des négociations avec Péra, car c'est de là que peuvent venir le salut ou la ruine de l'empire ; il y a dans ces négociations des mystères que je n'entreprendrai point de pénétrer ; pour en parler, il faut attendre qu'un reis-effendi, homme d'esprit, impose à son *calem au bec noir* l'obligation de nous dire toute la vérité. Je m'en tiendrai donc à des observations générales.

Ce que j'ai d'abord remarqué dans la diplomatie turque, c'est la lenteur qu'elle met dans les affaires. Depuis que j'étudie les osmanlis, rien ne m'a plus frappé que cette inertie obstinée, que cette immobilité opiniâtre avec laquelle ils résistent à la supériorité de leurs ennemis et à la force du temps qui les entraîne. Aussi, leurs diplomates sont-ils les gens les plus habiles du monde à élever des incidens pour qu'une affaire ne se termine point ou pour qu'elle recommence si elle vient à finir. Dans certaines occasions, les avertissemens, les menaces, les périls, la nécessité même, rien ne peut les déterminer à presser uue négociation ; ils bravent tout plutôt que de prendre un parti ; car, disent-ils, *le chien aboie et la caravane passe*.

Il y a bien long-temps qu'on négocie pour les affaires de la Grèce. Ces négociations ne sont guère plus avancées que le premier jour ; je me rappelle que lorsque j'allai à Athènes, je me trouvai avec M. Rouan, ministre français, chez le pacha de Négrepont. M. Rouan venait signifier aux commandans turcs l'ordre d'évacuer l'Acropolis et de laisser la place aux commissaires de Capo d'Istrias ; tout cela était convenu avec les puissances alliées, et les Turcs devaient y ac-

céder. Comme je ne connaissais rien encore de la politique ottomane, j'avais envie de rester dans la ville de Minerve, afin de visiter la citadelle qui allait bientôt être évacuée, et pour contempler à mon aise les ruines du Parthénon, dont l'accès avait été long-temps interdit aux voyageurs; cependant, sur l'avis de gens qui en savaient beaucoup plus que moi, je continuai ma route et je fis sagement, car, depuis mon passage à Athènes, plus de quatre mois se sont écoulés, et les Turcs, nous dit-on, sont encore dans l'Acropolis. Au moment où j'écris cette lettre, tous les cabinets de l'Europe ont reconnu le pavillon tricolore, signe de votre révolution de juillet; la Porte hésite encore à le reconnaître. On a refusé d'abord de recevoir les notes remises à ce sujet; on a refusé ensuite de les lire, puis on a pris du temps pour répondre; enfin, on a dit que le pavillon tricolore était survenu, mais qu'il pouvait en survenir un autre, et qu'il était sage d'attendre. N'allez pas croire néanmoins que la Porte prenne un intérêt quelconque à la cause de notre légitimité. Le sultan déplore, il est vrai, le sort de la France; mais le seul remède qu'il trouve aux calamités d'une révolution, c'est de placer sur le trône des lis le fils de Napoléon Bonaparte; ainsi, toute cette résistance des Turcs se fait uniquement pour obéir à l'esprit de leur diplomatie, et pour savoir s'il y aurait au fond d'un évènement quelque chose qui la favorise.

Dans ce pays-ci, le temps paraît être chargé de toutes les affaires difficiles ou douteuses; le grand mot : *bakaloum* (nous verrons), est le secret de toute la politique des ottomans, et depuis que j'ai vu le parti qu'ils ont tiré de cette politique dans les derniers temps, je comprends mieux le vieux proverbe des Orientaux : *Prendre un lièvre avec une charrette*. Après avoir été battus dans une campagne, il leur est arrivé, quelquefois, de se relever dans une négociation. Nous avons vu les Turcs se montrer avec éclat dans la défense d'une ville; il en est de même lorsqu'ils sont retranchés dans les questions et les subtilités de la diplomatie; placez-les derrière une muraille ou derrière un traité, et vous verrez ce que peuvent encore leur courage, leur patience et leur génie opiniâtre.

Il ne faut pas croire que les Turcs aient toujours eu à se louer de la bonne foi des Francs, et même de celle de leurs meilleurs amis; on leur a souvent fait la guerre, on les a souvent dépouillés, tout en leur adressant les protestations les plus amicales; mais, si d'un côté on prodigue les fausses promesses, de l'autre, on ne les épargne

guère. Les Turcs ne se plaignent pas, avec trop d'amertume, d'un manque de foi ou d'une perfidie, parce qu'ils ne mettent pas eux-mêmes une grande franchise dans leurs démonstrations d'amitié. Le divan ne s'occupe pas de distinguer un attachement véritable d'un attachement équivoque, et ne songe qu'à tirer parti de l'un ou de l'autre. Les osmanlis mettent tous leurs soins à étudier de quel côté vient la force et se tournent volontiers de ce côté. Les Russes, qui les ont battus, attirent maintenant leur attention et leur déférence. L'ambassade russe a la plus grande prépondérance dans le divan, et tout le monde craint de lui déplaire.

Un spectacle fort amusant pour un observateur, c'est de voir comment les Turcs tirent parti de l'intérêt que l'Europe chrétienne prend à leur situation présente. Lorsqu'on leur demande une chose difficile, une chose qu'ils ne veulent pas accorder, lorsqu'on les menace de quelques démonstrations hostiles, leur diplomatie suppliante ne manque pas d'intercéder en faveur d'un ordre de choses qui leur vient de l'Occident et qu'on peut compromettre; ils espèrent qu'on aura des égards pour l'œuvre encore fragile d'une civilisation commencée: leurs réclamations, ainsi motivées, ont quelquefois produit leur effet. Il n'est pas de ministre étranger qui ne se croie obligé de donner à la Porte quelques leçons de la civilisation européenne; il s'en retourne fort content d'avoir été entendu avec docilité, tandis que les membres du divan se moquent de leur conseiller et de ses avis. Des ministres du sultan, pour vous intéresser davantage, iront même jusqu'à faire l'abnégation de l'amour-propre national; et si on leur montre quelque impatience de les voir marcher si lentement dans la carrière des réformes, ils vous diront d'un ton naïf: *Que voulez-vous? nous sommes des Turcs*. Comment n'être pas pris à ce piége? Je demandais un jour à un homme en place, pourquoi sa nation avait montré autrefois tant d'ardeur, tant d'activité, et qu'elle montrait tant d'indolence aujourd'hui. — Pourquoi alliez-vous si vite alors, et pourquoi allez-vous avec tant de lenteur maintenant? — C'est qu'autrefois, me répondit-il, nous arrivions, et que maintenant nous nous en allons. Croyez-vous que dans un cas pareil, un de nos hommes d'État de Paris s'en tirât avec plus d'esprit et de grace?

Les Turcs, ou plutôt ceux qui gouvernent la Turquie, sont d'ailleurs persuadés que l'Europe ne veut pas que l'empire ottoman succombe et qu'il devienne la proie d'un conquérant; cette persuasion fait

leur sécurité au milieu des plus grands périls. Tandis que les Moscovites marchaient vers la capitale, le divan ne s'occupait d'aucun préparatif de défense, et le sultan se bornait à faire demander aux ambassadeurs s'ils le suivraient au-delà du Bosphore. On étranglait sur les places publiques quelques osmanlis qui s'inquiétaient ; mais le sérail paraissait fort tranquille : il attendait l'Europe, et l'Europe en effet arriva pour se placer entre Stamboul, *la ville de toute sûreté,* et l'armée victorieuse des Russes. Ce sont les ministres étrangers qui ont fait la dernière paix, et les Turcs l'ont signée comme témoins. Il faut d'ailleurs remarquer que les vieux souvenirs des Turcs sont quelquefois embarrassans pour leur diplomatie actuelle, et que les traditions des jours de la victoire ne vont guère à des temps comme ceux que nous voyons. La loi religieuse leur défend de rien céder de leurs conquêtes : *Point de paix, si elle n'est avantageuse,* dit le Coran. On connaît cette autre maxime : *Ne fléchissez pas, ne soyez jamais les premiers à provoquer la paix.* D'après ces maximes qui sont encore des lois pour les ottomans, les puissances chrétiennes viennent fort à propos pour se charger de la responsabilité des traités envers le prophète de la Mecque.

Il ne faut pas du reste exagérer les périls de la capitale dans la dernière guerre. Tout le monde sait aujourd'hui que la campagne des Russes n'avait pour objet que d'obtenir une paix avantageuse. Lorsque l'armée russe eut franchi le Balkan et qu'elle fut arrivée à Andrinople, sans presque rencontrer d'obstacles, les chefs se trouvèrent un moment embarrassés d'un succès auquel ils ne s'attendaient pas, et qui les entraînait plus loin que ne le portaient leurs instructions. Lorsque le ministre de Prusse, chargé de proposer la paix, arriva au quartier général des Moscovites, le maréchal Diebitch lui adressa d'abord ces paroles : *Il y a long-temps que nous vous attendions.* Dans les derniers temps, on a beaucoup parlé des projets ambitieux de la Russie; on s'est ressouvenu de la politique de Catherine II; la pensée même est venue de ressusciter l'empire de Constantin. Tous ces projets ne peuvent pas être examinés dans une lettre ; je ne m'arrêterai ici qu'à une seule considération, elle est tirée du caractère des Turcs. Il ne suffit pas de conquérir un pays, il faut que ce pays puisse être gouverné. Or, la plus grande partie de la population musulmane ne manquerait pas d'abandonner des provinces occupées par des chrétiens, car un osmanlis ne reste guère sur une terre où ne

domine plus le croissant ; je n'en veux pour preuve que les continuelles émigrations des Turcs de la Crimée. Supposez même que les osmanlis n'abandonnent point la Turquie, soumise aux armes des Russes, que faire d'un peuple indolent, paresseux, misérable et toujours prêt à se révolter? Peut-on croire que le czar veuille ajouter des déserts à ceux qu'il a déjà, et qu'il songe à étendre son pouvoir sur des populations qu'il ne pourrait jamais associer à ses desseins ni soumettre à ses lois? Resteraient les Grecs ; mais les Grecs suffiraient-ils à peupler le pays, et seraient-ils des sujets plus commodes? Je ne parle point ici des mécontentemens et des oppositions qu'une pareille conquête trouverait en Europe. Tout bien considéré, je pense qu'il y a plus de gloire à protéger ou plutôt à laisser vivre ce vieil empire, qu'il n'y aurait de profit à le conquérir.

L'accord des cabinets suffit maintenant pour mettre la Turquie à l'abri d'une invasion étrangère ; mais que d'autres causes de destruction et de ruines ! Un esprit d'opposition qui s'appuie sur la loi religieuse, qu'entretiennent le fanatisme et les vieux préjugés, voilà pour la dynastie ottomane une source de difficultés, d'embarras, de périls, que la diplomatie ne saurait écarter ni prévenir. Si l'Europe chrétienne se mêlait aux discordes intérieures des osmanlis, elle écraserait sans doute les rébellions les plus menaçantes, elle ferait triompher pour un moment l'autorité suprême ; mais ses victoires même ne manqueraient pas d'irriter les passions du désespoir qui bravent tout, les haines fanatiques que rien n'apaise et qui ne pardonnent jamais. On risquerait ainsi d'affaiblir tout ce qu'on voudrait défendre ; on risquerait de rompre les derniers liens qui attachent le peuple à son souverain, et le souverain à son peuple. Une chose qu'il faut d'abord constater avant de parler de l'avenir de ce pays, c'est la répugnance invincible du peuple pour tout ce qui vient de ceux qui ne partagent point sa foi ; cette répugnance, quoiqu'elle soit maintenant un peu moins apparente, existe toujours au fond de toutes les opinions ; elle a neutralisé ce qu'il y avait de salutaire dans la réforme, elle peut neutraliser ou anéantir tous les moyens de salut qui se présenteront dans la suite. Singulière nation qui chaque jour est à la veille de périr et qui refuse d'être secourue, qui ne peut souffrir ni le mal, ni le médecin, ni le remède ! Elle est barbare, fanatique, aveugle, et pour qu'elle respecte un gouvernement, il faut que ce gouvernement lui ressemble ; tant que le souverain par-

tage son aveuglement et qu'il ne fait rien pour éloigner sa ruine, elle l'adore comme un Dieu; elle s'en sépare dès qu'il prévoit le péril, et surtout lorsqu'il va chercher au dehors ce qui pourrait la sauver. Tel est le véritable état de la Turquie en 1830; il est probable que le mal ne fera que s'accroître.

Après avoir lu dans l'histoire le récit des guerres sanglantes et cruelles au milieu desquelles s'est élevé l'empire ottoman, il serait permis peut-être de voir dans son état présent la juste expiation d'une gloire qui a long-temps désolé le monde; toutefois on ne peut rester indifférent au spectacle d'une grande nation qui se précipite dans l'abyme. Je ne puis m'empêcher de déplorer cette fatale destinée, et quand je pense que la chute violente de l'empire des osmanlis peut à la fois ébranler l'Orient et l'Occident, je forme des vœux pour que cet empire subsiste et que notre globe reste encore tel qu'il est.

P. S. Je vous ai envoyé plusieurs lettres de mon jeune compagnon sur le Bosphore, sur les Eaux-douces d'Europe et sur Belgrade; vous y avez remarqué sans doute comme moi les progrès d'un talent véritable; quand sa santé sera tout-à-fait rétablie, il ne nous manquera plus rien pour satisfaire votre curiosité et pour achever utilement notre voyage. Vous trouverez ici un petit tableau de Péra et de Scutari, plein d'aperçus et de traits de mœurs fidèlement rendus, qui révèlent un heureux esprit d'observation.

LETTRE XLVIII.

Péra et Scutari.

A M. M.....

Péra, septembre 1830.

Dans une de vos lettres, vous avez montré Péra et le sérail sous leur physionomie politique; vous avez parlé de cette domination nouvelle, de cet empire franc qui s'élève en face d'un vieil empire ébranlé. Je veux mettre ici en présence l'une de l'autre les deux collines de Péra et de Scutari, non point pour faire des rapprochemens politiques, mais pour considérer ces deux faubourgs sous leur aspect moral. Les hommes et les mœurs de Péra n'ont rien de commun avec les hommes et les mœurs de Scutari; ces deux collines que sépare un bras de mer sont aussi étrangères l'une à l'autre que s'il existait entre elles un intervalle immense.

Étudions d'abord Péra ; les Grecs et les Arméniens de ce faubourg n'entreront point dans mon tableau. La population franque de Péra peut se diviser en trois classes : la première est celle des négocians, la seconde est ce qu'on peut appeler la nation diplomatique, la troisième ce sont les aventuriers. Beaucoup de gens en Europe ayant lu ou ayant entendu dire que les Turcs n'étaient guère propres qu'à posséder inutilement de grands royaumes, ont eu l'idée de venir se mettre en quelque sorte à leur place; ils ont cherché à profiter des avantages que négligeaient les ottomans, et l'activité européenne s'est établie à côté de l'indolence asiatique. Des hommes venus de tous les pays de l'Occident exploitent les différentes branches du commerce et de l'industrie ; chaque jour de nouveaux commerçans arrivent et ne doivent compte à personne de leurs projets ; on peut

rester à Péra, on peut en sortir à volonté ; on est libre ici comme dans les khans du désert. La longue rue de Péra est remplie d'orfèvres, de bijoutiers, de tailleurs, de pharmaciens, de cafés francs, etc., etc. Les plus forts négocians ont leurs demeures à Galata; ils vivent là au milieu des souvenirs de cette république marchande qui dans les derniers temps de l'empire grec régnait sur Byzance et sur la mer Noire. Tous ces Francs, qui appartiennent à des nations différentes, n'ont entre eux ni lien, ni intérêt commun, ni aucune de ces affections et de ces sympathies qui font le charme des sociétés humaines ; leur grande affaire est d'arriver à la fortune ; chacun ne vit que pour soi et ne songe qu'à ce qui le touche ; les Francs de Péra ne s'occupent pas plus les uns des autres que des voyageurs qui passent et se rencontrent sur une même route.

La nation diplomatique est une classe à part ; c'est la partie aristocratique de la cité des Francs ; aussi dédaigne-t-elle la classe des commerçans qui sont regardés comme les plébéiens de la colline. Les ridicules de tous les royaumes, le cérémonial et l'étiquette de toutes les cours, tous les genres d'amour-propre, toutes les vanités et les prétentions de notre Europe, voilà en peu de mots ce qui a caractérisé en tout temps la haute société de Péra ; de plus, le noble faubourg a ses cancans, ses médisances, ses malignes histoires comme nos petites villes ; ajoutez à cela l'imitation grotesque des habitudes aristocratiques par les Grecs et les Arméniens qu'on admet dans la société des Francs, et qui se piquent d'avoir de bonnes manières. Nous n'avons pas vu cette société brillante, maintenant dispersée sur les rives du Bosphore et de la Propontide, mais il reste toujours à Péra assez d'ames charitables qui ne négligent rien pour l'instruction des voyageurs. Ce qu'il y aurait de curieux, ce serait de suivre la colline de Péra dans ses rapports avec les habitans du sérail et le ministère ottoman. Dans un pays où personne ne peut s'approcher d'un grand personnage les mains vides, où tout le monde, le sultan lui-même, demande son bakchich, je vous laisse à penser si la corruption doit se trouver à l'aise ; aussi marche-t-elle le front levé ; le mensonge et l'argent, voilà le mobile des affaires. Vous pouvez juger par là de ce qu'il faut faire pour se mettre en crédit et pour s'avancer dans la carrière ; j'ai entendu citer des hommes d'honneur qu'on accuse de gâter le métier, parce qu'ils ont du désintéressement ; on leur reproche de n'arriver jamais à leur but, parce qu'ils ont con-

servé l'habitude de marcher droit, et qu'en outre ils embarrassent et trompent tout le monde à force de dire la vérité ; comment pourront-ils se tenir dans cette Babylone ? La place ne doit-elle pas à la fin rester à ceux qui n'apportent point dans les affaires des scrupules embarrassans, et qui ont eu soin de jeter bien loin derrière eux le bagage incommode d'une probité sévère et d'une conscience intraitable ? D'ailleurs nous avons ouï dire que les cabinets d'Europe paraissent ne pas trop désapprouver ce qui se fait à Péra, et le temps est venu peut-être où la corruption et le mensonge seront ici l'*ultima ratio regum*.

J'arrive à la classe des aventuriers qu'on pourrait subdiviser en plusieurs classes particulières. Les uns sont des proscrits de la politique, les autres ont quitté leur pays pour être dispensés de payer leurs dettes, d'autres ont traversé les mers pour courir les aventures ; ils vont de rivage en rivage, de royaume en royaume ; toutes les conditions, tous les moyens d'existence leur sont indifférens ; leur patrie est partout où ils trouvent un asile et du pain ; aujourd'hui à Péra, ils seront demain sur le chemin de Trébisonde, de Smyrne, d'Alep ou de Bagdad. Ces aventuriers ont des piéges pour tout le monde ; beaucoup d'entre eux ont fait de l'art du mensonge l'étude de toute leur vie, et par je ne sais quelle fascination ils s'emparent de vous comme ces animaux impurs qui ont le pouvoir d'attirer avec leur souffle les oiseaux du ciel. Je voudrais placer aussi dans la classe des aventuriers cette foule de médecins qui n'ont jamais étudié la médecine et qui vivent de l'ignorance des Turcs ; il part chaque matin de Péra une bande d'esculapes qui, portant leur pharmacie dans un mouchoir, s'en vont parcourir les différens quartiers de Stamboul ; ils sont ordinairement suivis d'un juif ou d'un Grec qui leur sert d'interprète ; ces sortes d'aventuriers ne sont pas les moins dangereux, car ils en veulent non-seulement à votre bourse mais encore à votre vie, et je prie Dieu qu'il nous en défende.

On voit d'après ce tableau que tous les ridicules et tous les vices de l'Occident se trouvent à Péra ; c'est surtout sous ce rapport que notre pauvre Europe est ici parfaitement représentée. Ajoutons à cela que les malheureuses querelles politiques retentissent à Péra comme dans nos pays ; la guerre est à Péra quand la guerre est en Europe ; la colline franque a du dévouement pour toutes les mauvaises causes, de l'enthousiasme pour toutes les révolutions.

Il ne faut pas que j'oublie l'église de Péra desservie par des religieux latins. Depuis notre départ de France, nous n'avions point entendu la cloche ; le gouvernement turc a permis aux Francs d'en avoir une, et les religieux, usant largement du privilége, ne laissent point leur cloche en repos ; les moines latins se plaisent à faire retentir l'airain pieux aux oreilles des Turcs ; les bons pères mettent là leur joie et leur orgueil. L'église ne suffit point au nombre des fidèles, le dimanche et les jours de fêtes ; des Grecs et des Arméniens catholiques se confondent avec les Francs dans le sanctuaire, et le même autel réunit ainsi des hommes séparés entre eux par un caractère et des intérêts différens. On se moque beaucoup des moines en France, et quand nous sommes passés à Marseille, des clameurs s'élevaient contre quelques capucins qui se trouvaient dans cette ville. Les capucins sont mieux traités à Péra ; ils sont aimés et respectés comme ils le méritent, et les Francs n'ont point conservé à leur égard les préventions qu'on a contre eux dans nos pays. Il en est de certains préjugés comme d'un son ou d'un bruit, qui s'affaiblit ou s'évanouit par la distance.

Vous n'avez point oublié les deux derviches que nous avons rencontrés sur les rivages de l'Hellespont ; c'est en causant avec les deux cénobites de la *vallée des Noisetiers,* que nous avons commencé à connaître ce qu'était la vie religieuse en Turquie. Nous avons retrouvé à Péra d'autres derviches, les mèvlévi ou les derviches tourneurs; nous avons quelquefois assisté ensemble au curieux spectacle qu'ils donnent tous les mardis et vendredis. L'oratoire qui les rassemble après le namas de midi, est situé dans un cimetière qui leur appartient et se détache de leur téké ou monastère ; beaucoup de voyageurs ont décrit leurs danses religieuses au bruit des flûtes et des timbales. Les mèvlévi sont de tous les cénobites musulmans ceux que les Turcs estiment et révèrent le plus : les vrais croyans se recommandent à leurs prières ou s'affilient à leurs associations, et leur donnent en échange des aumônes ou leur lèguent des biens en mourant. Le fameux Halet-effendi était un affilié de cet ordre, et avait fondé une bibliothèque dans le téké des mèvlévi. Ce sont les mèvlévi qui firent pêcher dans le Bosphore la tête d'Halet effendi ; vous avez vu dans leur cimetière le mausolée qui renferme la tête du visir. Ces derviches rendent souvent les derniers devoirs aux victimes du despotisme, particulièrement aux hommes qui ont tenu à leur communauté par les liens de l'affi-

liation. Le supérieur du téké est comme l'iman de la paroisse musulmane de Péra. Les mèvlévi sont bons et charitables, et tout le monde ici les aime; ils ont gardé fidèlement les préceptes de Djélalédin, leur fondateur, qui disait : *Le derviche que je cherche est celui qui, entendant les soupirs du pauvre, s'arrête et lui demande : Que désires-tu? me voilà.* On remarque dans le cimetière des derviches tourneurs le tombeau du comte de Bonneval, appelé dans son épitaphe, Achmed-pacha, chef des bombardiers. Jean-Baptiste Rousseau avait adressé une ode au comte de Bonneval, lorsque celui-ci était lieutenant général des armées d'Allemagne. Je me suis donné le plaisir de relire cette pièce de vers près de la tombe musulmane du comte de Bonneval. Quand Rousseau écrivit cette ode, il ne se doutait point qu'elle serait récitée un jour dans un cimetière de derviches, en présence du mausolée de son héros surmonté d'un turban. L'avant-dernière strophe, un peu contraire à la foi du Coran, m'a paru surtout piquante dans cette circonstance. Après avoir peint l'ivresse des vendangeurs en automne, Rousseau poursuit ainsi, en s'adressant au général qui fut depuis Achmed-pacha :

Tandis que toute la campagne
Retentit de leur doux transport,
Allons travailler à l'accord
Du tokaye avec le champagne,
Et, près de tes lares assis,
Des vins de rive et de montagne
Juger le procès indécis.

J'aurais voulu vous décrire ces rues de Péra et de Galata, espèce de sentiers tortueux qui traversent de rudes collines; ce sont, pour la plupart, des avenues étroites et raboteuses, labyrinthe dangereux au milieu duquel il ne faut point que la nuit vous surprenne; mais tout cela vous est connu, et je vous ai assez entretenu de choses que vous savez mieux que moi. J'ajouterai seulement que, dans les crises violentes, Péra n'est point à l'abri du fanatisme ottoman. Quand les Turcs ont eu à se plaindre de l'Europe, il leur est plus d'une fois arrivé d'incendier Péra pour exprimer leur mécontentement; c'est ainsi qu'en 1801, les musulmans de Stamboul se vengèrent des conquêtes de l'armée française en Égypte. Qui sait si, dans un avenir prochain, toutes ces réformes, que conseille l'Europe et que réprouve l'opinion musulmane, n'amèneront point quelque désastre sur la colline

des Francs? Qui sait si les voyageurs à venir trouveront encore Péra tel que nous le voyons, tel que nous venons de le montrer, et si la misère et le désert n'auront point alors pris la place de la cité qu'animent maintenant le commerce et la diplomatie.

Si nous voulons un lieu où rien ne change, où rien ne s'agite, où toutes les intrigues et les passions soient mortes, allons à Scutari. On vient à Péra pour tenter le sort, on va à Scutari quand on a dit adieu à la fortune. Péra est le séjour des ambitions et des espérances; Scutari est le pays des morts ou de ceux qui ne demandent qu'à mourir. On peut distinguer à Scutari deux cités : l'une est celle des vivans, l'autre est celle qui a pour maisons et pour palais des tombes et des mausolées; celle-ci est plus vaste, plus magnifique que la première; vous l'avez décrite en parlant des cimetières.

On retrouve, à Scutari, les quatre nations qui habitent Constantinople : ce sont d'abord les Turcs, puis les Grecs, les Arméniens et les juifs. La ville n'a point de monumens qui appellent l'attention des voyageurs. Quand vous avez vu la caserne qui est un vaste édifice, la mosquée de Sélim III, quelques fabriques de mouchoirs assez renommées, le kiosque impérial de Bourgoulou, il ne vous reste plus qu'à vous ressouvenir que là s'élevait jadis l'ancien Crysopolis. En parcourant ces routes bordées de sépulcres qui traversent les cimetières de Scutari, il vous semblait voir les chemins de nos forêts royales; en parcourant certaines rues de Scutari, larges, droites et bien pavées, je me suis cru dans les rues de Versailles : j'ajouterai que la solitude de Scutari a quelque chose de solennel qui rappelle la solitude de cette ancienne demeure de nos rois. Le grand chemin d'Asie passe au milieu des cimetières; il est toujours couvert de caravanes marchandes qui arrivent de Perse, de l'Arabie, de l'Inde, de l'Égypte, de la Syrie et de l'Asie mineure. Ce continuel passage des caravanes au milieu de ce vaste amas de tombes immobiles, représente assez bien l'éternel mouvement à côté de l'éternel repos. Les musulmans de Scutari se livrent peu au commerce; ils voient passer devant eux les productions et les trésors de tout l'Orient, sans qu'il leur prenne envie d'en profiter; la plupart d'entre eux ne sont là que pour être plus près de leur cimetière favori. Les Grecs, les juifs et les Arméniens qui ne sont point venus à Scutari pour attendre un tombeau, ne négligent pas leurs intérêts de commerce, et tirent un grand avantage de l'arrivée des caravanes.

Les derviches hurleurs étaient autrefois une des curiosités de Scutari, et les voyageurs ne manquaient pas de les visiter ; quel spectacle que celui d'une troupe de cénobites hurlant le nom d'Allah jusqu'à perdre haleine, épuisant leurs forces dans des jeux sanglans qui faisaient de chaque derviche un véritable gladiateur ! Comment caractériser une piété qui avait toutes les fureurs de l'exaltation, qui ne se montrait que par des actes violens, et par je ne sais quelle démence cruelle? Nous avons demandé à voir ces ardens disciples de Bektach, mais on nous a dit qu'ils avaient été supprimés dans ces derniers temps ; un musulman m'a montré les débris de quelques-uns de leurs tékés, et voici les détails que j'ai pu recueillir sur la suppression de cet ordre. Il n'est point de crimes dont on n'ait chargé la mémoire des bektachis. Ils n'observaient point le jeûne de ramazan, ils buvaient même du vin dans ces jours d'abstinence. La débauche remplaçait dans leurs tékés les prières de la religion, et pendant les nuits de moharrem, appelées *nuits de deuil,* ils chantaient des poésies à la louange du vin. On put se convaincre qu'ils professaient des doctrines hérétiques par la lecture d'un petit livre qu'on trouva dans la poche d'un de ces derviches. On en vint jusqu'à reprocher aux bektachis d'enlever les jeunes garçons et les filles. Après les délits d'impiété et d'immoralité venaient les délits politiques. Les bektachis s'étaient, disait-on, réunis aux janissaires ; beaucoup d'entre eux avaient été vus, le 16 juin, dans les rangs de la milice rebelle sur la place de l'Et-Méïdan, et quelques-uns avaient parcouru Stamboul pour enflammer le fanatisme de la multitude. La ruine des bektachis devait donc suivre la ruine de l'odjak ; tous les bons musulmans étaient censés réclamer cette mesure. Un firman de Mahmoud annonça aux vrais croyans qu'après avoir purgé l'empire de la présence des janissaires *il fallait songer à mériter de nouvelles graces de la Providence, en prenant les moyens convenables pour épurer la foi des musulmans et rendre à la religion tout son éclat;* cela voulait dire qu'il fallait se débarrasser des derviches bektachis. Le firman condamnait à la peine capitale les trois chefs de l'ordre, Candji-Baba, Ahmed et Saleh ; les deux premiers étaient habitans de Scutari. Une assemblée tenue dans la mosquée du sérail décréta l'exil d'un grand nombre de bektachis et la destruction de la plupart de leurs tékés ; ceux qui obtinrent de rester à Constantinople eurent défense de se montrer sous le costume de derviches.

En démolissant des tékés à Stamboul, on ne fut pas fâché d'y trouver des vases remplis de vin ; on découvrit, dit-on, dans la maison du chef Candji-Baba à Scutari des pots de vin bouchés avec des feuillets du Coran. Du reste nous devons nous défier de tout ce qui a été répété contre les derviches exilés ; quand on veut justifier des mesures violentes, on n'épargne point les exagérations. Lorsque chez nous on a frappé les chevaliers du Temple et les disciples de Loyola, n'en a-t-on pas dit plus qu'on n'en savait ? Toutefois la suppression des bektachis n'a pas produit en Turquie autant d'effet qu'en a produit en France la suppression des jésuites ; personne n'a songé à souffler sur la cendre des derviches pour la ranimer, personne n'a pensé à relever les tékés abattus ni à solliciter le rappel des proscrits. Si les malheureux ont tort dans tous les pays, ils ont surtout grand tort en Turquie, et le *væ victis* (malheur aux vaincus !) devrait figurer au nombre des versets du Coran.

P.....

LETTRE XLIX.

Bazars des esclaves.

Péra, septembre 1830.

Le bazar ou le marché des esclaves était autrefois fermé aux chrétiens; la permission de le visiter, ne s'accordait qu'aux ambassadeurs rappelés par leurs cours, et partant de la capitale. Je ne pense pas qu'on voulût les consoler ainsi de leur disgrace, car de toutes les misères qu'on peut voir à Stamboul, il n'y en a point dont la vue puisse affliger davantage un Européen. Depuis quelque temps, les Turcs se sont relâchés de leurs rigueurs jalouses, et le bazar des esclaves est ouvert aux chrétiens comme aux musulmans; nous y sommes entrés aussi facilement qu'au bazar du papier ou au bazar des livres.

Je vous retracerai avec fidélité les images qui ont attristé mes regards; le bazar n'est pas loin de la colonne Brûlée et de la mosquée de Soliman. Nous sommes d'abord arrivés dans une cour spacieuse et de forme irrégulière. Autour de cette cour, sont des loges construites en bois de sapin, avec des portes et des fenêtres grillées comme dans une volière ou dans une ménagerie. Au milieu de l'enceinte s'élèvent des estrades, où de graves musulmans, assis sur des divans, fument leur chibouc, ce sont les marchands d'esclaves. En entrant dans la cour, nous avons remarqué un groupe de jeunes filles mores, assises par terre, le visage et le sein découverts, parées de quelques pièces grossières de bijouterie. Ces pauvres créatures ignorent complètement leur sort; elles sourient à tous ceux qui passent près d'elles; sur l'estrade la plus voisine de la porte d'entrée, on voyait douze ou quinze petits nègres dont le plus âgé n'avait pas douze ans. Ils étaient tout nus, ils avaient l'air triste et paraissaient avoir froid, car ils viennent des contrées les plus brûlantes de l'Afrique;

l'interprète qui m'accompagnait, a voulu leur dire quelques mots en arabe, ils ne l'ont point compris; il leur a parlé turc, ils ne l'ont pas entendu davantage; le jargon dans lequel ils s'exprimaient, est inconnu de tous ceux qui entendent les langues d'Orient. Quel pays de l'Afrique les a vus naître? Peut-être sont-ils venus des sources du Niger? Ils ont peut-être reçu le jour à Tombouctou, et dans ces contrées dont l'accès a été fermé jusqu'ici aux voyageurs les plus intrépides. Ces faibles enfans ont tout oublié jusqu'à leurs parens qui les ont vendus; si tous leurs souvenirs n'étaient pas effacés, ils pourraient nous mettre sur la voie de quelques découvertes géographiques. Nous avons interrogé les marchands qui les ont achetés; il n'est pas douteux que quelques-uns de ces marchands n'aient visité l'intérieur de l'Afrique; mais comme les enfans qu'ils traînent à leur suite, ils ont tout oublié et ne savent plus rien de ce qu'ils ont vu; peut-être aussi ne veulent-ils pas faire connaître les chemins par où ils ont passé, dans la crainte d'y être suivis ou devancés par d'autres.

Nous nous sommes approchés des loges grillées qui bordent la cour; des figures noires ou blanches se montraient à travers les grillages de bois; sur quelques-unes de ces figures, on remarquait la tristesse, même le désespoir; sur les autres, une stupide apathie, une profonde indifférence. Après avoir visité les loges des esclaves, nous sommes venus nous asseoir sur l'estrade, où les marchands attendaient les acheteurs et s'entretenaient de leur négoce; ils veillaient sur leurs marchandises, c'est-à-dire sur les petits nègres, sur les petites négresses, et sur les femmes enfermées dans les loges grillées. Nous avons demandé à l'un d'eux si le commerce allait bien; il nous a répondu que son dernier voyage lui avait beaucoup coûté, et que le *vent jaune* lui avait enlevé dans une semaine *pour cent mille piastres de négresses venues de l'Abyssinie.*

Nous nous sommes mis à fumer avec ces honnêtes négocians; quelques-uns, les plus âgés surtout, nous voyaient avec quelque peine dans le bazar, non qu'ils craignissent d'avoir des témoins de leur trafic; mais ils se persuadaient que les regards d'un chrétien pouvaient jeter un mauvais sort sur les esclaves, et les rendre malades ou difformes. Ce que les marchands d'esclaves redoutent le plus, ce sont les maladies; la phthisie, la fièvre, la colique, un accident imprévu peut ruiner les plus riches. Combien de fois la peste n'a-t-elle pas dépeuplé ce bazar! Que de fortunes emportées par un fléau épidé-

mique ! Que de marchands, ruinés de fond en comble, qui, dans leur désespoir n'avaient plus qu'à suivre leurs esclaves au champ des morts ! Aussi lorsqu'un de ces pauvres captifs éprouve une indisposition tant soit peu grave, que d'attentions, que de soins, que d'inquiétudes ! O tendresse d'une mère, serait-il donc vrai que la crainte de perdre quelques piastres pût quelquefois te ressembler !

Les esclaves et ceux qui les vendent ne sont pas le seul spectacle curieux du bazar ; il faut voir aussi ceux qui viennent pour acheter ; vous savez que les coutumes musulmanes ne permettent pas de regarder une femme en face ; ici la vue du beau sexe n'est plus interdite ; la beauté n'y a point de voile ; des hommes de toute condition, de tout âge, viennent marchander les esclaves ; ils leur prennent les mains, ils leur mesurent la taille, ils les font marcher, parler, quelquefois même chanter et danser ; les femmes captives se prêtent à tout cela, selon que la physionomie de l'acheteur leur plaît ou leur déplaît, car le sort de leur vie dépend de celui qui les achète, et la vente de leur personne est pour elles toute une destinée. Plusieurs matrones sont attachées au bazar ; souvent on les fait venir pour examiner les femmes exposées en vente ; ces femmes sont-elles bien constituées, n'ont-elles point d'infirmités secrètes, ont-elles conservé ou perdu leurs avantages naturels ; voilà ce qu'il est important de savoir avant de les acheter. Le prix qu'on met aux femmes esclaves, tient pour l'ordinaire à leur jeunesse, à leur beauté, à leurs talens pour la danse, pour la musique et la broderie. Nous n'avons vu dans le bazar que des figures très-communes ; celles qu'on regarde comme des beautés se vendent dans des maisons particulières, où le public n'est pas admis. Lorsqu'un musulman vient à mourir, on expose le plus souvent au bazar les esclaves qui font partie de la succession ; il arrive aussi qu'un patron revend les esclaves qu'il a achetés. On m'a dit que le bazar devient quelquefois une espèce de maison de correction, et qu'un esclave y vient recevoir la punition d'une désobéissance ou d'une infidélité. Un inspecteur, nommé par la police, est chargé de veiller à ce que tout se passe dans l'ordre, et de prévenir toute infraction à la loi religieuse. Il n'est permis qu'aux seuls musulmans d'acheter des esclaves ; toutefois quelques-uns de ces malheureux captifs sont achetés par des chrétiens pour être mis en liberté. On se sert pour cela du nom et de l'intermédiaire d'un musulman ; il est arrivé que la charité a été trompée, et souvent une femme de mauvaise vie s'est entendue

avec un marchand pour se mettre à la place de l'esclave qu'on voulait délivrer. J'ai fait souvent une triste remarque, c'est qu'une vertu ne peut paraître dans ce monde sans qu'un vice ne se glisse à sa suite, pour en tirer parti.

Je vous ai parlé dans plusieurs de mes lettres des contrastes perpétuels qu'on observe dans les mœurs des Turcs ; à la porte du bazar des esclaves, on expose, dans des cages, des oiseaux que les passans achètent pour les délivrer de leur prison ; j'ai acheté quelques-uns de ces oiseaux, qu'on appelle *azad couchry*, et je leur ai rendu la liberté en présence de la foule qui criait : *peki*, *peki!* très-bien , très-bien. Vous voyez qu'au lieu même où l'humanité semble bannie de tous les cœurs, on court encore après son image.

Dans le bazar des esclaves que nous avons visité, on n'expose que des femmes et des enfans; il existe dans le quartier des Sept-Tours un marché pour les hommes ; mes courses ne m'y ont point conduit. On peut voir à Tophana un autre bazar pour les Circassiennes ; les marchands se réunissent dans deux cafés où ils restent depuis le matin jusqu'au soir ; les femmes esclaves sont enfermées dans des maisons du voisinage. On vient les voir, ou bien elles sont conduites chez ceux qui veulent les acheter. Nous avons rencontré souvent dans les rues de Tophana ces beautés de la Circassie; leur visage paraît à découvert ; elles ont quelque chose de triste et de sauvage dans le regard ; leur chevelure est longue et flottante ; rien n'est plus svelte que leur taille, et c'est le seul défaut que leur trouvent les Turcs. Des femmes juives sont les courtiers de cette espèce de commerce ; elles savent quand les cargaisons arrivent, elles savent ce qui compose chaque cargaison. Si la Circassie envoie quelques-unes de ses merveilles, la renommée les précède ; elles sont encore en butte aux écueils et aux tempêtes de la mer Noire, que déjà on en parle à Stamboul. On annonçait ces jours derniers l'arrivée de deux beautés rares ; toutes les matrones de la capitale allaient les proposer de maisons en maisons. Point de marchand, point d'amateur qui ne voulût au moins les voir. Chacune des deux Circassiennes devait se vendre trente ou quarante mille piastres, ce qui, en langue de bazar, voulait dire qu'elles étaient des perfections.

On achète souvent les plus belles esclaves pour en faire présent à quelque grand seigneur, même au sultan qui les reçoit et les place dans son harem : c'était autrefois un puissant moyen de faire sa

cour et d'avoir des amis ou des intelligences dans le sérail ; les pachas des rives de la mer Noire, et ceux qui commandent dans les pays voisins de la Géorgie, n'ont pas renoncé à l'usage d'approvisionner le harem impérial. J'ai voulu savoir comment on se procurait des eunuques, ce sont les courtisans du sérail qui prennent ici la place des marchands. Je dois vous dire toutefois qu'il n'y a pas en Turquie autant d'eunuques qu'on paraît le croire communément dans notre Europe. La loi religieuse défend toute mutilation de l'humanité, et la faculté d'avoir des eunuques noirs ou blancs est un privilége réservé à la magnificence des sultans et des grands de l'empire. Tout ce que j'ai pu apprendre sur les tristes gardiens des harems, c'est que les eunuques blancs viennent, comme les odalisques, des bords de la mer Noire, et les eunuques noirs, de l'Abyssinie. Plusieurs de ces derniers, les plus adroits et les mieux élevés, ceux qui ont le plus de crédit au sérail, ont été envoyés par le pacha du Caire.

Ma demeure n'est pas loin de Tophana, et quand je passe par ce quartier, j'entre souvent au café où se trouvent les marchands d'esclaves circassiennes. J'ai l'habitude de causer avec un de ces marchands, qui est plus communicatif que les autres. Comme je lui témoignais une grande curiosité pour tout ce qui a rapport au singulier commerce qu'il fait, il m'a proposé de me mener en Circassie dans son prochain voyage. S'il ne fallait pas six mois pour cette grande excursion, si je me sentais assez de force pour braver les fatigues de la route et les tempêtes de la mer Noire, j'irais sur les bords de l'Halis, j'irais dans l'ancien pays de la Colchide, et là que de choses j'aurais à vous écrire non-seulement sur le déplorable trafic de l'espèce humaine, mais encore sur beaucoup de pays et de peuples qui sont restés inconnus aux voyageurs ! Trébisonde est un des grands marchés où sont conduits les esclaves. Les marchands de Stamboul vont quelquefois jusqu'à l'embouchure du fleuve Batoun, jusqu'à la côte des Lases et aux frontières maritimes de la Mingrelie. Sur tous les points de débarquement, on leur amène de jeunes garçons et de jeunes filles dont ils composent leur cargaison. Souvent les parens eux-mêmes vendent leurs propres enfans et les échangent contre de la poudre, des fusils, des étoffes d'Alep, quelques pièces de bijouterie, etc. Dans tous les pays où se fait ce malheureux trafic, il est à remarquer que les habitans sont très-rigides dans leurs mœurs, et suivent avec beaucoup de scrupule, les uns la religion grecque, les autres la religion

musulmane ; lorsqu'on leur reproche d'oublier les devoirs de la paternité, ils allèguent les usages depuis long-temps établis, ils s'excusent sur l'impossibilité d'élever leurs enfans. Ils sont d'ailleurs persuadés que leurs fils ou leurs filles doivent avoir une destinée brillante, et qu'en les vendant comme esclaves, ils les mettent sur le chemin de la fortune. De leur côté, les jeunes garçons, et surtout les jeunes filles à qui on fait accroire qu'elles vont être des sultanes, abandonnent sans regret des parens misérables, et se persuadent qu'il y a du bonheur à les quitter.

Les habitans de la Mingrelie et de la Circassie se trouvent partagés en diverses tribus ; les chefs de ces tribus vendent les enfans de leurs esclaves ; il faut ajouter qu'ils sont presque toujours en guerre, et que leurs prisonniers vont peupler les marchés de Stamboul, d'Alep et du Caire. Toutes ces populations ont ainsi conservé les maximes barbares de l'antiquité, qui condamnaient les vaincus à devenir la propriété du vainqueur ; on n'entend pas autrement le droit des gens chez la plupart des peuples de l'Asie. Un derviche, venu du pays de Bagdad, demandait un jour à mon interprète si nous avions des esclaves en France. Mon interprète lui répondit que non. — Que faites-vous donc de vos prisonniers de guerre ?

Il arrive quelquefois que des Francs, des voyageurs européens, jetés sur la côte par quelque accident de mer, tombent entre les mains des habitans, et sont retenus comme esclaves. Mon marchand de Tophana me disait un jour qu'un de ces prisonniers francs avait cruellement trompé sa foi ; je l'ai prié de s'expliquer ; mais, avant de répondre à ma question, il s'est répandu en imprécations contre les *nemtché* (c'est ainsi que les Turcs appellent la nation allemande). « Un Allemand, m'a-t-il dit ensuite, était retenu prisonnier chez les Circassiens ; dans mon dernier voyage, il me conjura de le racheter de son maître, et de le conduire à Constantinople, s'engageant à me payer le double de sa rançon. Je cédai à sa prière, et je l'emmenai avec moi. En débarquant à Tophana, il m'a renouvelé sa promesse ; mais, depuis quinze jours, il a trouvé le moyen de s'évader, et je n'ai pu découvrir ses traces. Il est parti sans payer sa dette. » A ce dernier trait de son récit, notre musulman montrait une grande colère ; je prenais part à son désappointement, car son action avait quelque chose de généreux, et la charité d'un marchand d'esclaves a besoin d'être encouragée. « Vous avez fait un acte de bienfaisance,

lui disais-je, et vous en recevrez le prix du grand Allah. » Ces paroles n'ont pu le calmer, et toujours il en revient à son maudit *nemtché*, qu'il a payé plus cher qu'une belle Circassienne, et qui s'est enfui comme un mauvais *djin* (mauvais génie).

J'ai pris des informations sur la manière dont on élevait les esclaves circassiennes. On s'accorde à dire qu'elles sont assez bien élevées, et que Constantinople a pour cela des maisons d'éducation tenues par des femmes. On leur apprend à écrire, à broder; on leur enseigne le Coran, et les maximes de la morale et de la civilité. La danse, la musique, ne sont pas plus négligées dans ces écoles que dans nos pensionnats de jeunes demoiselles. L'éducation des jeunes Circassiennes l'emporte souvent sur celle des filles turques élevées par leurs parens, car la cupidité, comme je vous l'ai dit, fait quelquefois mieux que la tendresse. Chaque talent, chaque qualité qui se développe dans une jeune fille, devient un trésor pour un marchand. Il en est de même des jeunes garçons, qui reçoivent quelquefois une éducation distinguée. Plusieurs sont élevés au sérail du sultan, et deviennent de grands personnages; il arrive même que ce sont des esclaves de l'un et l'autre sexe qui, soit dans les harems, soit dans les conseils du prince, dirigent toutes les affaires, et tiennent véritablement les rênes de l'empire.

Les esclaves, pour les travaux pénibles et pour les soins les plus grossiers de la maison, sont pris ordinairement parmi les nègres et les négresses. On les a pour un prix très-modique. Une négresse comme celles que nous avons vues au bazar, ne se vend guère plus de cinq ou six cents piastres (cent cinquante ou deux cents francs). Il n'est pas de famille turque un peu aisée qui n'ait deux, trois ou quatre esclaves noirs à son service. Comme ces esclaves se mêlent à la population blanche, je me suis souvent étonné de rencontrer si peu de gens de couleur dans la capitale et les provinces. Des personnes qui habitent le pays, m'ont assuré que les enfans de couleur ne vivaient pas long-temps en Turquie, et que le climat ne leur était pas favorable : c'est à la médecine à expliquer ce phénomène. J'ai appris sur les esclaves noirs une autre particularité qui ne m'a pas moins étonné. Il arrive très-souvent que ce sont les négresses qui allument les incendies. Ces malheureuses créatures sont-elles portées à ce crime par les instigations de la malveillance? Est-ce la haine, la vengeance, ou le délire qui les pousse? Pour expliquer ce furieux instinct des négresses, doit-on interroger les passions hu-

maines ou seulement la physiologie? Je ne hasarderai ici aucune conjecture, et je me contenterai de vous affirmer le fait, qui est attesté par tous les Francs établis à Péra.

Le commerce des esclaves a dû suivre plus que tout autre les chances des armes ottomanes et les destinées de l'empire. Comme les prisonniers étaient réduits à l'esclavage, on peut se figurer quel devait être le nombre des captifs après une guerre où les Turcs avaient triomphé de leurs ennemis, et surtout des chrétiens. Depuis que les osmanlis ne font plus la guerre, ou qu'ils ne font plus que des guerres malheureuses, les bazars ont dû être beaucoup moins peuplés; les Turcs ont été obligés de faire venir de l'Afrique et de quelques contrées de l'Asie les esclaves dont ils avaient besoin. Une seule époque dans ces temps modernes a dû augmenter le nombre des captifs ou des prisonniers de guerre; et cette époque n'a pas été moins malheureuse pour les Turcs que pour leurs ennemis : je veux parler de la révolution de la Grèce. On a compté à Constantinople plus de dix mille esclaves, venus de la Morée et des îles de l'Archipel. Après les désastres de Chio, d'Ipsara, d'Aivadi, les soldats turcs vendaient un esclave pour deux ou trois piastres. Dans une pareille guerre, les oiseaux de proie et les marchands d'esclaves étaient les seuls qui pussent se réjouir d'une victoire, les uns cherchant leur pâture parmi les morts, les autres trafiquant de la liberté de ceux qui avaient survécu. Le fanatisme avait tellement aveuglé les Turcs, qu'ils montrèrent en cette occasion plus de férocité qu'à l'ordinaire. Une grande partie de la population des îles se trouva dispersée dans les villes musulmanes. Les Turcs vendaient d'un côté les enfans à la mamelle et de l'autre la mère qui les allaitait, oubliant ainsi cette maxime de leur prophète : « *Celui qui séparera la mère de l'enfant, sera séparé aussi de ses frères et de ses proches au jour du dernier jugement.* On remplirait plusieurs gros volumes avec les histoires lamentables que j'entends raconter tous les jours sur de pauvres familles grecques, arrachées à leurs foyers et traînées dans la servitude. Ce qui a rendu le mal presque irréparable, c'est que les chrétiens emmenés ainsi en captivité, et surtout les enfans, ont presque tous, de gré ou de force, embrassé l'islamisme. Ayant oublié leur propre foi, ils ont oublié aussi leur pays; et comme si le fanatisme n'avait pas suffi à effacer tous les souvenirs de la patrie, à briser tous les liens de la famille, on a pris soin de transporter la plupart des esclaves grecs dans l'inté-

rieur de l'Asie mineure, sur les bords de la mer Noire, dans le pays d'Erzeroum et les montagnes du Taurus. D'après les derniers traités, les musulmans sont obligés de rendre tous les prisonniers chrétiens faits pendant la guerre de la révolution des Hellènes ; mais ces traités, et surtout leur exécution, sont venus beaucoup trop tard : les captifs qu'on a pu délivrer se réduisent à un très-petit nombre.

Il est probable néanmoins que la guerre des Hellènes sera la dernière qni fournira aux Turcs des esclaves ; cette espèce de commerce doit tôt ou tard tomber en décadence, et je n'ai pas besoin de vous en dire la raison.

LETTRE L.

Un mot sur l'esclavage en Turquie.

Péra, septembre 1830.

L'esclavage, dans l'empire des osmanlis et dans une grande partie de l'Orient, ne ressemble point à ce qu'il était chez les anciens Grecs et chez les Romains ; il ne ressemble pas non plus à ce qu'il est encore dans plusieurs de nos colonies d'Amérique. Lorsqu'on examine l'état et le sort des esclaves dans l'antiquité, on les voit exclusivement chargés des soins les plus laborieux de la société. Un sentiment de mépris qui s'attache à leur condition, en fait une classe à part et les sépare entièrement des enfans de la cité. Ils sont partout regardés comme des ennemis qu'il faut sans cesse surveiller ; aussi Rome voyait-elle souvent éclater des révoltes, des guerres d'esclaves, qui menaçaient l'existence même de la république. Il n'en est pas de même en Turquie, où la législation qui concerne les esclaves est beaucoup moins sévère qu'elle ne l'a jamais été dans aucun autre pays. La servitude chez les Turcs n'est insupportable que pour les chrétiens qui restent fidèles à leur religion ; les esclaves musulmans sont efficacement protégés par la croyance religieuse et par les mœurs du pays. Leur condition ne fait naître aucune idée de mépris ; il est rare qu'un esclave ne soit affranchi au bout de quelques années, et le souvenir de sa servitude ne le suit point dans l'état de liberté. Si beaucoup d'esclaves pris en Morée et dans l'Archipel ont refusé, comme je vous l'ai dit plus haut, de revenir dans leur pays, on peut sans doute en donner pour raison qu'ils étaient liés par leur nouvelle profession de foi ; mais on peut croire aussi qu'ils persistaient à rester chez les Turcs, parce que leur servitude ne leur paraissait pas trop dure. L'histoire nous apprend que la même chose arriva après le traité de Carlowitz ; des commissaires du czar parcoururent toutes les provinces de l'em-

pire ottoman pour ramener avec eux les esclaves de leur nation ; un très-petit nombre de ces esclaves se décidèrent à retourner en Russie.

Il est encore un autre point de vue sous lequel on peut envisager l'esclavage en Turquie ; le despotisme oriental a toujours aimé à s'entourer d'esclaves ; les sujets qu'il préfère sont ceux qu'il achète et qu'il fait venir de loin, qui n'ont point de racines dans le pays, point d'attachement, point de lien, et qui n'ont d'autre cause à défendre que la sienne, d'autre habitude que celle de lui obéir. Aussi l'histoire d'Orient nous montre-t-elle presque toujours les grands monarques confiant à des esclaves la garde de leur personne et même le soin de gouverner ou de contenir les peuples. Souvent les esclaves sont ainsi devenus les maîtres, et les empires ont changé de face, comme on l'a vu en Égypte, où les sultans avaient été remplacés par les mamelucks. La dynastie ottomane n'a point eu le sort des autres dynasties d'Orient, mais la Turquie n'en a pas moins été livrée de tout temps à l'influence des esclaves. Sans remonter à des époques éloignées, ne voit-on pas encore aujourd'hui des ministres tout-puissans qui, dans leur jeunesse, ont été achetés au bazar ; combien de pachas, combien d'officiers de l'armée ont été amenés comme captifs des côtes de la mer Noire ou des rivages de l'Afrique ; je ne vous rappellerai point quel crédit ont eu quelquefois les eunuques blancs ou noirs, ce qu'ils ont été et ce qu'ils sont encore à la cour du prince. Vous voyez quels rangs occupent dans ce pays les esclaves ou si vous le voulez les affranchis, vous voyez quels intérêts on leur confie, à quels honneurs ils peuvent prétendre. Que vous dirai-je des femmes esclaves et surtout des Circassiennes? A quelle famille n'ont-elles pas donné des enfans, à commencer par la famille impériale ? Dans quel harem n'ont-elles pas dominé et ne dominent-elles pas encore ? Quel empire n'exercent-elles pas dans l'État et dans les foyers domestiques des osmanlis ?

Au milieu d'un pareil état de choses, on peut se figurer quels changemens apporterait dans la société l'abolition de l'esclavage, amenée par l'impossibilité de la traite ou par toute autre cause ; je ne veux point me livrer ici à des considérations générales, mais il me semble au premier coup d'œil, que si les bazars venaient à être déserts, l'état de la famille en Turquie se trouverait amélioré, et que la civilisation pourrait partir de là pour faire quelques progrès. On n'a pas besoin de beaucoup réfléchir pour juger combien cette facilité de remplacer des épouses par des esclaves, ou de prendre des esclaves pour épouses,

de louer, d'acheter au bazar des moyens de continuer sa race, combien cette facilité, dis-je, doit dénaturer le véritable esprit de la famille, et jeter des germes de dissolution dans le mariage, cette association naturelle, par où toute société politique doit commencer. Je sais bien que le Coran avec sa polygamie n'est pas propre à remédier au mal ; pour organiser la famille, et pour lui donner quelque chose de saint, de fort et de durable, il ne faut pas non plus s'en rapporter au despotisme, à moins qu'il ne veuille donner sa démission ; car toute autorité qui s'élève lui porte ombrage, et la famille même du despote ottoman ne trouve pas grace devant les jalousies du pouvoir. Ajoutez à cela que les chefs de l'empire ne se marient jamais, et que le titre d'épouse est inconnu au sérail : en voyant cette quantité d'esclaves destinées à perpétuer la famille impériale, je me demande quelquefois jusqu'où doit aller la parenté des sultans du côté des femmes, et si les successeurs d'Osman ne pourraient pas être appelés aussi les *fils de la pluie, les fils des nuées* [1]. De ce désordre, ou plutôt de cette absence de la famille est née chez les osmanlis une égalité insouciante, triste et sauvage, qui exclut l'esprit d'émulation et les sentimens généreux, avec laquelle il n'y a ni gloire, ni société, ni patrie. Chez les anciens, l'esclavage d'un certain nombre d'hommes donnait quelques avantages à la cité, et tournait au profit de la liberté des citoyens ; chez les musulmans, l'esclavage ne profite à personne. Les esclaves que le despotisme favorise, que la famille reçoit dans son sein sont en Turquie comme ces plantes parasites qui se mêlent à la moisson et lui dérobent les sucs de la terre et les rosées du ciel.

Ce qu'il y a de plus étrange dans cet empire ottoman auquel les pays étrangers donnent des soldats, des ministres et des chefs, chez ce peuple à qui tous les pays fournissent des femmes, les serviteurs manquent à l'état, les épouses et les enfans à la famille. La population turque diminue sensiblement, tandis qu'on voit s'accroître chaque jour la population des autres nations indigènes qui n'ont point d'esclaves, et qui se contentent de leurs propres femmes, des femmes nées dans le pays. Les femmes sont pour les osmanlis une production exotique qu'on fait venir de loin, que la guerre faisait abonder et qui devient plus rare dans la paix ; aujourd'hui les bazars ne sont plus approvisionnés que par la Circassie et quelques pays d'Afrique.

[1] Ces mots sont une grande injure chez les Turcs.

Plusieurs des marchands avec lesquels je me suis entretenu, regrettent le temps passé, et prévoient une époque où il n'y aura plus d'esclaves, ce qu'ils regardent comme un grand malheur ; je suis loin de trouver à cela un grand malheur ; mais on doit au moins y voir une grande révolution dans les mœurs du peuple et l'état de la société.

Si je demeurais long-temps à Constantinople, j'irais souvent au bazar des esclaves, et je ne manquerais pas d'interroger les marchands sur les progrès ou la décadence de leur commerce. J'irais au bazar pour savoir où en est l'empire, où en sont les institutions de la Turquie, comme chez nous on va à la bourse pour savoir où en est le crédit public.

P. S. Dans votre dernière lettre, vous demandez des nouvelles de la fugitive Lesbienne qui était venue chercher un asile dans l'*Armenio*, lorsque nous étions retenus sur les côtes de Metelin ; il a fallu ici, comme pour beaucoup de merveilles de ce pays, renoncer à nos illusions, à nos enchantemens : notre Lesbienne, restée sur le navire ragusain, est arrivée ici quelques jours après nous; elle a d'abord été accueillie par des Grecs charitables ; elle promettait d'abjurer l'islamisme et de revenir à la religion chrétienne ; mais la retraite et les austérités qui devaient précéder la cérémonie de son abjuration, ont effrayé sa dévotion mal affermie. Je ne suivrai point la pauvre compatriote de Sapho dans tout ce qui lui est arrivé à Byzance ; il me suffira de vous dire que le côté romanesque de ses aventures a perdu tout ce qui pouvait nous intéresser, et qu'après avoir mérité une place dans les romans de Walter Scott, elle ne pourrait pas même figurer maintenant parmi les personnages de notre Paul de Kock. Comme sa conduite n'a pas été sans scandale, et qu'elle s'est fait enlever par un Turc, elle peut être poursuivie par la police du vaivode de Galata. Pour se mettre à l'abri elle veut partir pour Syra ; or, vous saurez que l'île de Syra est aujourd'hui pour l'Archipel ce qu'était la voluptueuse Corinthe pour l'ancienne Grèce.

Il faut que je vous dise aussi ce que sont devenus les compagnons de voyage que nous avons trouvés sur les bords de l'Hellespont, et qui nous ont suivis jusqu'à Constantinople. Vous apprendrez avec plaisir que notre philhellène Franc-Comtois, qui s'est battu pendant trois ans pour l'indépendance des Grecs de la Morée, vient d'obtenir du service dans les nouvelles milices du sultan ; le voilà monté au rang de sous-instructeur dans l'armée impériale. Il est venu nous voir à Péra

avec le tarbousch rouge, avec la veste et le pantalon de drap bleu, prescrit par les derniers réglemens. Notre pauvre Piémontais Michel a été moins heureux : il croyait trouver un asile chez un oncle, négociant à Galata : mais au moment où il arrivait à Constantinople, son oncle partait pour l'éternité, ne laissant dans ce monde que des dettes. Le pauvre Michel aurait bien voulu trouver une place où il pût exercer ses talens ! Pourquoi le cuisinier du brick le *Génie* n'aurait-il pas été reçu dans les cuisines impériales comme notre Franc-Comtois dans l'armée de sa hautesse ? Michel en était à regretter que la civilisation n'eût pas fait encore assez de progrès pour qu'il fût placé convenablement dans la capitale des Turcs. Pour comble de malheur, la fièvre est venue le saisir ; nous l'avons vu, ces jours derniers, pâle, maigre, découragé. Ce n'était plus ce Michel qui, robuste et joyeux, nous devançait dans tous les gîtes, et s'en allait chaque jour à la découverte dans les montagnes de l'Anatolie et sur les rives de l'Hellespont ; la tristesse était peinte sur sa figure, son œil était morne, ses jambes supportaient avec peine le poids de son corps. Cependant le courage ne l'a point abandonné, et puisqu'il n'a pas trouvé la fortune à Constantinople, il a résolu d'aller la chercher à Brousse ; associé avec une femme grecque, il va établir une taverne dans l'ancienne cité de Prusias. Puisse-t-il être heureux au pied du mont Olympe ! puisse-t-il ne pas mourir sur un chemin d'Asie, si loin de la paisible vallée d'Aost !

Je ne vous dirai rien du prêtre arménien, qui a été consolé des rigueurs de l'exil par la charité de ses compatriotes. Lorsque nous l'avons revu, nous lui avons rappelé ses frayeurs pendant notre navigation ; il a bien juré de ne plus voyager par mer ; et s'il est encore exilé en Égypte, il s'y rendra par terre. Quant au sous-officier de Capo d'Istrias, il est parti pour Andrinople avec le projet de revoir sa famille, et de faire en même temps un peu de propagande sur la route. Vous me pardonnerez ces détails qui d'ailleurs ne seraient pas tout-à-fait déplacés dans un tableau des mœurs de l'Orient.

Je vous écrirai encore plusieurs lettres sur Constantinople.

LETTRE LI.

Visites.

Péra, octobre 1830.

J'étudie de mon mieux les mœurs de ce peuple, si différent du nôtre, et les physionomies originales des osmanlis; je passe une grande partie de mes journées à parcourir la ville, à faire des visites; j'en apprends plus dans une promenade, dans une conversation, que dans beaucoup de gros livres. Je vous montrerai quelques-unes des figures que je vois tous les jours; je veux les faire passer devant vous, afin que vous ayez une idée du peuple de Stamboul, qui a quelquefois envie de devenir un peuple civilisé. Vous verrez que les Turcs tiennent encore à la barbarie par beaucoup de choses; mais cette barbarie n'a rien de sauvage et de grossier; souvent même elle a plus de finesse et de bon sens que notre civilisation avancée.

J'ai fait hier une visite à un kodja, professeur turc, qui demeure dans le quartier de la *Soliman-eh*. Ibrahim effendi (c'est son nom), est un homme d'une cinquantaine d'années; il montre dans sa physionomie une douceur pleine de dignité; le front élevé, le nez aquilin, un teint pâle, m'ont rappelé les Turcs que j'avais vus dans l'Anatolie. Il passe pour avoir plus de philosophie que la plupart des ulémas, ce qui ne l'empêche pas d'être très-attaché à la religion du prophète, et même à beaucoup de préjugés de sa nation. J'en ai été fort bien accueilli, car il aime les Français. Un fils, qu'il m'a présenté, et qui paraît avoir dix à douze ans, nous a servi le café et la pipe. Cet usage d'être servi par les enfans de la maison, est assez commun dans les familles turques. En me présentant son fils, le kodja m'a dit qu'il avait le projet de l'envoyer à Paris pour faire ses études. « C'est là, ajoutait-il, qu'on peut acquérir de véritables lumières. » Mais il

hésitait encore dans l'exécution de son dessein ; d'abord parce que la mère de l'enfant ne pouvait se résoudre à s'en séparer ; ensuite parce qu'il avait quelque scrupule de faire élever son fils chez les chrétiens. Je n'avais rien à dire sur les craintes d'une mère ; quant au second motif de son hésitation, je lui ai dit qu'il y avait à Paris un collége ou une école pour les jeunes musulmans, où ils sont élevés dans leur religion. Je n'ai pu le rassurer complètement. Une autre chose l'inquiétait pour son fils, c'est ce qu'on lui avait dit de notre jeunesse, impatiente du présent et dédaigneuse du passé. « La vérité, lui dis-je alors, c'est que nous avons en France une jeunesse qui ne veut plus l'être ; et nous pouvons nous appliquer ce mot d'un ancien : *L'année a perdu chez nous son printemps*. On a cru que les lumières trouvées dans les livres étaient une dispense d'âge pour la raison, et qu'avec les doctrines nouvelles, on pouvait, sans passer par les épreuves de la vie, arriver tout à coup aux jours de l'expérience et de la maturité. Ce sont là les illusions naturelles d'une nation et d'un siècle éclairé ; mais vous n'aurez rien à craindre de tout cela pour votre jeunesse et pour votre pays. » Ma réponse n'a pu dissiper toutes ses craintes. L'idée d'une jeunesse *dédaigneuse du passé* jetait quelque trouble dans son esprit ; il croyait voir dans ce dédain de nos jeunes gens une disposition à mépriser les leçons du pouvoir paternel. Pour se faire une idée des inquiétudes du bon kodja, il faut savoir jusqu'à quel point les Turcs portent le respect pour ceux dont ils ont reçu le jour. Le souverain absolu de la Turquie n'est pas plus respecté dans son empire que le père de famille ne l'est dans sa maison. L'inquiétude paternelle du professeur turc s'accroissait encore par le souvenir d'un vieux père qu'il avait perdu récemment. Il m'a parlé, les larmes aux yeux, de cette perte douloureuse. « Ah ! que n'est-il encore dans ce » monde, s'est-il écrié ; il serait la lumière de ma vie, le flambeau de » mes actions ; il serait pour moi comme la fontaine d'où découlent » les graces et les bienfaits. S'il était pauvre, il mangerait mon pain, » et ma demeure serait la sienne ; s'il était infirme et malade, je le » servirais comme son esclave. » Il prononçait ces paroles touchantes du ton le plus pénétré ; il regardait en même temps son fils, auquel il voulait inspirer ses propres sentimens.

J'ai demandé au kodja ce qu'on enseignait dans les écoles turques : « D'abord le Coran, et cette partie de l'éducation est très-soignée ; car le Coran est chez nous la religion, la loi, et même la société tout

entière. — Qu'enseigne-t-on après le Coran? — Un peu de logique, de physique et même de l'astrologie. Il y a une ignorance, a-t-il ajouté, qui s'apprend comme la science elle-même, et cette ignorance apprise est quelquefois plus encouragée que les lumières véritables. — Les langues d'Orient n'entrent-elles pas pour beaucoup dans le système de votre éducation? — Il n'y a point de *softa* qui ne consacre plusieurs années de sa jeunesse à l'étude de l'arabe et du persan. — C'est fort bien, lui répondis-je; mais l'arabe est la langue des patriarches, des pasteurs et des poètes, et non celle de la législation et de la politique. Les langues orientales, formées dans les temps primitifs du monde, ne sauraient exprimer les progrès d'une civilisation que l'Orient n'a jamais connue. Elles portent d'ailleurs toutes vos pensées vers l'Asie, et vous avouez vous-même que vous avez besoin de chercher ailleurs des lumières et des modèles. » Le professeur turc m'écoutait d'un air distrait et rêveur. En détournant ses pensées de la terre classique de l'islamisme, il croyait abjurer sa religion et sa patrie. Sa raison adoptait les réformes empruntées à l'Europe; mais il avait quelque peine à les arranger avec les doctrines venues de la Mecque, et surtout avec la mémoire de son père enseveli à Scutari. Il lui semblait que ce père, si chéri et si regretté, souffrait dans sa tombe, et qu'il se plaignait de son fils aux deux anges du sépulcre. Il se rappelait en même temps l'exemple de plusieurs musulmans élevés en France, en Italie, en Angleterre; presque tous avaient été proscrits à leur retour, et leur vie avait été remplie de grandes calamités.

» Je vois bien, lui dis-je, que vous n'enverrez pas votre fils à Paris. — Je ne renonce pas à mon dessein; mais j'y réfléchirai; et ce que le destin aura décidé pour mon fils s'accomplira. — Je devine quel sera l'arrêt du destin et quelles seront vos réflexions. Vous penserez que votre fils pourra revenir chez vous avec quelques lumières de plus, mais aussi avec quelques croyances de moins. Cette considération suffit bien sans doute pour vous faire hésiter, et vous resterez entre la Mecque et Paris sans prendre une détermination. » L'honnête kodja ne m'a pas répondu, et la conversation est demeurée là.

Le Turc que vous venez d'entendre parler, passe pour un des amis de la réforme. Il est au nombre de ceux qui applaudissent le plus à la révolution du sultan Mahmoud. Voilà les Turcs tels qu'ils sont

aujourd'hui, placés sans cesse entre les idées de l'Europe et les souvenirs de l'Asie, entre l'espérance d'acquérir nos lumières et le danger de perdre leurs habitudes. Je vous parle ici des préjugés des honnêtes gens; mais si je vous parlais de ceux du peuple, ce serait bien autre chose. La crainte de se mettre en butte aux opinions populaires retient les plus éclairés. Le gouvernement lui-même ne se croit pas assez fort pour braver les répugnances nationales. Il y a quelques mois que le sultan voulait envoyer à Paris un certain nombre de jeunes Turcs. On avait demandé une frégate à l'ambassadeur de France; la frégate avait été accordée; tout était prêt; mais on a réfléchi, on a craint, et personne n'est parti. Tel est encore l'empire de la superstition et de l'ignorance. Nous voyons tous les jours dans le monde physique les ténèbres de la nuit se retirer, à l'heure marquée, devant la lumière du soleil. Il n'en est pas de même dans les sociétés humaines, où il n'y a point d'heure marquée pour l'arrivée du jour, où la nuit des préjugés replie lentement ses voiles, et ne se disssipe qu'à force d'épreuves, de secousses et de malheurs.

Que résultera-t-il de ces contradictions, de ces incertitudes qu'on remarque dans les sentimens et le caractère d'un peuple qui veut tout à la fois être nouveau et ancien? On pourrait croire quelquefois que les Turcs s'éloignent de la barbarie; mais s'approchent-ils de la civilisation? le temps nous l'apprendra. Je me rappelle avoir vu dans le *Paradis perdu* de Milton un tableau des premiers momens de la création, qui ressemble assez à l'état actuel des ottomans. Le poète nous montre les êtres, sortant par degré du néant, la terre s'essayant à produire des plantes inconnues, des animaux à moitié formés. C'est ainsi qu'on trouve partout chez les Turcs les images imparfaites d'une création commencée. Un monde nouveau semble apparaître; mais le chaos est encore là, toujours prêt à ressaisir son empire. Voilà bien des comparaisons, mon cher ami, pour vous dire la même chose; mais n'oubliez pas que je suis sur la terre classique du style figuré, et que j'habite un pays où la raison elle-même ne va jamais droit ni à un fait, ni à un principe, ni à une idée.

En quittant le professeur turc, j'ai dirigé mes pas vers le Fanar : je voulais voir le patriarche grec. J'ai traversé un quartier triste et solitaire, autrefois très-brillant et très-peuplé. Je suis entré dans un assez beau palais, dont les avenues sont désertes. Des papas, qui occupaient l'antichambre et qui font l'office de serviteurs, m'ont introduit dans

l'appartement du patriarche. Je me suis trouvé au milieu de dix ou douze évêques grecs assemblés en synode. Sa sainteté (c'est le titre qu'on lui donne) m'a fait asseoir à côté d'elle, sur un sofa. Le patriarche est un homme d'esprit; il a beaucoup voyagé, et sa mémoire s'est enrichie de tout ce qu'il a vu. Il a publié un ouvrage historique et géographique sur le mont Sinaï. On a de lui une assez bonne carte de l'île de Chypre [1] : il vient de donner une description, en grec moderne, de la ville et des antiquités de Constantinople. Avant d'entrer en conversation, il m'a fallu, comme chez les Turcs, prendre le café et fumer le chibouc. Le prélat grec s'exprime en français avec beaucoup de facilité. Il m'a d'abord demandé des nouvelles de M. de Châteaubriand, qu'il a connu à Alexandrie lorsque notre illustre voyageur revenait de Jérusalem. Sa sainteté a cru devoir me parler et se féliciter avec moi de la conquête d'Alger. C'est aujourd'hui l'évènement qui fait le plus d'honneur à la France dans toutes les contrées d'Orient. Depuis l'expédition des Français en Égypte, rien n'a remué plus vivement l'esprit des Grecs, des Arabes, et des Turcs. L'entretien est tombé ensuite sur la révolution de Paris, qui a détrôné Charles X. Le patriarche ne concevait pas trop la chute d'une monarchie après une aussi grande victoire; il s'étonnait qu'un prince qui avait fait trembler l'Afrique pour un coup d'éventail, n'eût pas réussi à venger dans sa capitale d'autres injures, et qu'une ancienne monarchie eût succombé en quelques heures comme un homme qui meurt dans un duel.

Depuis quelque temps, il nous arrive chaque jour par la poste deux ou trois révolutions. Tantôt c'est en Belgique, tantôt c'est en Pologne, tantôt en Allemagne et en Italie. On croirait que le monde marche violemment à sa fin. Toutes ces révolutions excitent ici une grande curiosité. Le patriarche m'a fait là-dessus beaucoup de questions qui exprimaient plus que l'étonnement. « Il y a quelques jours, me disait sa sainteté, que nous admirions l'Europe telle qu'elle était, et voilà qu'on veut en faire une nouvelle. Les sceptres de vos rois, dont nous attendions nos destinées, sont devenus des jouets d'enfans, et votre civilisation, que nous prenions pour modèle, ne nous offre plus que l'aspect d'un tremblement de terre. » Au milieu du désordre

[1] Le bureau topographique du ministère de la guerre vient de recevoir une copie de cette carte.

général, le prélat déplorait surtout le sort de la France et celui des fils de saint Louis. Ce qui confondait toutes ses idées, c'est que Charles X fût tombé du trône comme un ennemi de la liberté, lui que la Grèce appelait son libérateur, et qui venait de renverser la tyrannie des pirates africains. Le patriarche ne savait que ce qui s'est passé en Orient ; il ne comprenait point nos querelles sur les élections et sur la liberté de la presse ; il ne savait rien ni sur le centre gauche, ni sur le centre droit, ni sur la congrégation, ni sur le comité directeur, ni sur le ministère du 8 août, ni sur les deux cent vingt et un. J'ai tourné et retourné la révolution nouvelle dans tous les sens, afin de lui en faire au moins comprendre quelque chose ; mais tout ce que j'ai voulu éclaircir est resté pour lui une énigme. C'est comme si je lui avais parlé de l'origine des vents et de la lumière du mont Thabor.

Au reste, ne pas comprendre, c'est quelquefois juger. La France du mois de juillet n'est pas jugée autrement chez les étrangers ; dans l'éloignement, on ne voit que les grandes choses, et c'est pour les petites, bien souvent, qu'on ébranle les sociétés. Il n'est pas très-sûr, d'ailleurs, que ceux qui ont fait votre dernière révolution aient compris eux-mêmes tout ce qu'ils faisaient. Comment voulez-vous qu'on le comprenne au dehors? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne se doute pas ici de ce qui a mis tout à coup l'Europe en mouvement ; et les partis qu'on voit de loin s'agiter, sans qu'on sache trop pourquoi, nous paraissent, passez-moi cette comparaison familière, comme des gens qui danseraient sans les violons.

Je n'ai point osé demander au patriarche des nouvelles de la Grèce ; je sais qu'il se trouve, à cet égard, dans une situation très-embarrassante. Le gouvernement et les fidèles de la Morée ne reconnaissent point son autorité et ne correspondent point avec lui, même pour les affaires spirituelles. De son côté, il s'applaudit de n'avoir point de rapports avec un pays qui doit être, plus que jamais, odieux à la Porte. Sa suprématie, reconnue parmi des peuples qui ont secoué le joug des Turcs, entraînerait pour lui une responsabilité pleine de périls. La fin tragique d'un de ses derniers prédécesseurs doit être toujours présente à son esprit. Dans son entretien, il ne m'a pas laissé ignorer qu'il est surveillé de près par les disciples du prophète. Chez nous, on met le plus grand prix à publier ses opinions, ici à les cacher.

L'objet principal de ma visite était d'obtenir du patriarche quelques éclaircissemens sur l'ancienne Constantinople. Je l'ai mis sur ce cha-

pitre, et après avoir parlé des ruines qu'entassent de tous côtés les révolutions présentes, nous avons parlé de celles qu'ont faites les révolutions d'autrefois. J'avais été introduit auprès de lui par un libraire, qui m'avait recommandé, par-dessus toute chose, de ne point parler à sa *très-haute sainteté* du livre qu'elle vient de publier sur Byzance. Le libraire pensait, avec raison peut-être, qu'il pouvait y avoir quelque danger pour le patriarche à se déclarer comme auteur d'un gros livre sur la ville de Stamboul; car les Turcs n'aiment pas qu'on parle de ce qu'il y a de curieux dans leur pays, et cacheraient volontiers aux étrangers tout ce que leurs cités renferment d'anciennes ruines ; j'ai donc suivi fidèlement l'avis de mon introducteur, mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir que ma réserve était au moins fort inutile. J'ai questionné le savant prélat sur l'emplacement des palais de Blaquernes et de Bucoleon, et sur les murailles et les tours de l'ancienne Byzance ; il a répondu à mes questions, et comme je lui opposais quelques doutes, que je lui citais d'autres témoignages que le sien, il m'a répété plusieurs fois qu'il avait fait un livre sur Constantinople, et qu'il connaissait mieux que personne la ville impériale. J'ai reconnu, à ces mots, que le prélat ne se souciait guère de garder l'incognito et de rester caché sous le voile de l'anonyme ; je l'ai complimenté, quoique un peu tard, sur son livre, que j'avais acheté la veille; j'étais bien aise de trouver la vanité d'auteur dans ce quartier du Fanar, qui avait été autrefois le quartier de toutes les vanités. Je dois, au reste, vous dire que j'ai peu profité de l'ouvrage du patriarche ; quoique ce livre soit digne d'éloges, il n'apprend que peu de choses à ceux qui ont lu les savantes recherches de Pierre Giles, de du Cange et de Cantemir, ainsi que les relations de Pierre Grelot, de M. Lechevalier, et surtout du voyageur anglais Delaway ; j'ai pris congé du patriarche. Comme j'avais le projet de visiter la bibliothèque des Grecs à Jérusalem, j'ai demandé à sa sainteté une lettre pour l'évêque métropolitain de la ville sainte ; il m'a promis de me l'envoyer, et m'a accompagné jusqu'à la porte, en me recommandant d'aller voir, dans mes courses, son ancien diocèse du mont Sinaï. Après ma visite au patriarche, je suis entré, avec mon guide, chez quelques habitans notables du Fanar : ils sont, en général, plus affables et plus polis que les Grecs qui habitent les autres quartiers de la capitale ; j'ai retrouvé, surtout dans la princesse Mo...., à laquelle j'ai été présenté, cet esprit d'aménité, cette grace dans les manières,

qui distinguaient autrefois les premières familles grecques de Constantinople. Elle a éprouvé, dans ces derniers temps, toutes sortes de malheurs, et les a supportés avec un courage héroïque ; son mari est exilé depuis dix ans ; elle a perdu la plus grande partie de sa fortune. A force de prudence et de fermeté, elle a survécu au règne de la persécution, et s'est fait respecter des Turcs. Ses enfans ont reçu sous ses yeux et par ses soins, l'éducation la plus parfaite ; je la comparerais volontiers, si je ne craignais d'être accusé de faire de la poésie, à la mère des alcyons, qui élève sa famille en présence de la tempête. Il y a quelques mois que le plus jeune de ses fils, à peine âgé de douze ans, partit pour Vienne en Autriche, tout seul et sans rien dire à personne. Il arriva chez M. le prince de Metternich, qui fut très-surpris de voir voyager ainsi un jeune enfant ; il l'accueillit avec une grande bonté. « Si vous désirez quelque chose, lui dit-il, vous n'avez qu'à me le demander. — Que peut demander, répondit le jeune voyageur, un fils dont le père est exilé ? » A ces mots, M. de Metternich l'embrassa et lui promit de solliciter le rappel de son père auprès de la Porte. La princesse Mo.... racontait cet exemple de piété filiale avec l'orgueil naïf d'une mère. Cette femme intéressante a pu regretter quelquefois l'ancienne splendeur de sa famille ; mais n'y a-t-il pas plus de gloire à nous offrir le modèle des vertus domestiques, qu'à être saluée princesse des Moldaves ou des Valaques ?

En parcourant les rues du Fanar, j'ai trouvé sur tous les visages un air de tristesse, une préoccupation inquiète. Les grandes familles sont dispersées, les plus belles maisons restent sans habitans. Naguère la jalousie et l'ambition troublaient sans cesse la population choisie du Fanar : maintenant il n'y reste que le deuil, la misère et la crainte ; j'ai demandé ce qu'étaient devenues ces riches bibliothèques qu'avaient rassemblées quelques amateurs distingués, et ces réunions savantes où l'on se plaisait à parler la langue d'Homère et de Platon. Pour toute réponse, on m'a montré deux presses mal entretenues, où s'impriment des circulaires, et une école pour les petits enfans. Tout ce que j'ai vu dans ce quartier si fameux, qui offrit long-temps aux étrangers une image de l'ancienne Byzance, m'a laissé de bien tristes pensées. De toutes les grandeurs du Fanar, il ne reste véritablement que le patriarche grec ; encore le successeur de Photius m'a-t-il apparu comme ces débris des vieux monumens qu'on vient visiter à Constantinople, comme cette colonne Brûlée, que j'avais vue la veille,

entourée de misérables échoppes et parmi les décombres d'un incendie.

Voilà, mon cher ami, bien des visites dans un jour ; je n'en fais pas autant à Paris dans une semaine. Tant de choses me passent sous les yeux, que je n'ai guère le temps de les juger, encore moins de mettre de l'ordre dans mon récit. Il faudra vous contenter de mes impressions et de mes surprises exprimées à la hâte ; j'ai visité beaucoup d'autres personnages que je vous ferai connaître. Vous me dites, dans vos lettres, que vous m'avez suivi sur la carte, et que vous êtes comme un de mes compagnons de voyage ; il faut donc que vous m'accompagniez partout où il me plaira d'aller, et que je vous présente à toutes mes connaissances de ce pays-ci.

Dans une autre lettre, je vous conduirai chez un colonel de la garde impériale, et chez un des premiers magistrats de l'empire, le mollah d'Eyoub.

LETTRE LII.

Visites.

Péra, octobre 1830.

J'ai fait, ce matin, une visite au mollah d'Eyoub. Le village ou faubourg d'Eyoub est situé à l'extrémité de la Corne-d'Or, au pied d'une colline riante, et près de l'embouchure du Barbysès. Ce village renferme les tombeaux de plusieurs princes et princesses de la famille d'Othman, de plusieurs visirs et ministres de la Porte. Un silence religieux règne dans les rues, bordées à droite et à gauche de turbés ou chapelles sépulcrales. On n'y entend que le bruit du ciseau qui travaille les pierres tumulaires, et la voix de quelques pauvres femmes turques qui vivent de la charité qu'inspire la vue des sépulcres. C'est dans Eyoub, dans cette ville des morts, que les sultans, à leur avènement au trône, reçoivent le sabre impérial. Quel spectacle que celui d'une grandeur qui s'élève, d'un règne qui commence dans le lieu même où tout succombe et tout finit! Un contraste aussi imposant aurait pu donner aux princes d'utiles leçons; pourquoi faut-il qu'il n'ait jamais frappé que l'imagination des voyageurs, et qu'il soit devenu un lieu commun pour les poètes sans avoir jamais occupé la pensée des sultans! On nous a montré, dans une rue d'Eyoub, le mausolée que la sultane, sœur de Mahmoud, a fait bâtir pour elle à côté de la chapelle sépulcrale de son époux, mort il y a quelques années. La chronique de Stamboul raconte plusieurs aventures galantes dont cette princesse est l'héroïne, et qui sembleraient annoncer qu'elle ne songe pas encore à rejoindre son mari dans sa dernière demeure. Nous avons vu quelques chansons amoureuses qu'on lui attribue, et dans lesquelles elle adopte franchement la maxime d'Horace et des poètes érotiques, qui nous disent que la vie est courte, et qu'il faut la passer gaiement. Nous nous sommes arrêtés devant un

turbé récemment construit. Une inscription invite les passans à prier Dieu pour l'ame de Seïda effendi. Seïda fut un des ministres les plus vertueux de la Porte ; on croit généralement qu'il mourut empoisonné pour avoir dit la vérité au grand-seigneur, et lui avoir conseillé la modération envers les Grecs et les Arméniens catholiques. Que Dieu fasse paix, dans une autre vie, aux amis de la modération et de la vérité, toujours si persécutés dans ce monde ! J'étais préoccupé de ces tristes pensées, lorsque nous sommes arrivés chez le mollah d'Eyoub. Comme le mollah est un des hauts justiciers de la capitale, nous avons trouvé à sa porte un grand nombre de plaideurs ayant des procès à faire juger. Lorsque nous sommes entrés chez lui, il était assis au coin de son sofa, entouré de beaucoup de papiers. Je ne savais trop quel titre me donner pour me présenter à un mollah. J'aurais bien pris celui d'académicien ; mais qu'est-ce qu'un académicien pour les osmanlis qui n'ont point d'académies? J'imaginai de me donner pour un uléma, et le titre d'uléma parisien a fait merveille. Nous avons été sur-le-champ à notre aise, et nous avons causé dès l'abord avec un abandon qui ressemblait presque à de l'intimité. Le mollah a des manières élégantes et polies. Son esprit n'est pas brillant, mais il s'allie à une raison solide : c'est un bon sens perfectionné. Si on me demandait ce qu'est un *homme comme il faut* chez les Turcs, je citerais le mollah d'Eyoub.

Nous avons parlé des révolutions en général ; car c'est un sujet qui ne s'épuise jamais, et qui revient toujours à l'esprit en quelque pays que l'on soit. La conversation s'est d'abord portée sur le danger qu'il y a de se mêler de la politique. Je lui ai dit que j'avais été condamné à mort dans la première révolution française. La chose lui a paru toute simple ; il en est de la politique comme de la guerre ; pour l'un et pour l'autre on doit savoir mourir. « Pour vivre tranquille dans ce monde, ajoutait-il, il faut se confier à la puissance de Dieu, et se tenir bien éloigné des puissances humaines. Le sultan Mustapha avait coutume de dire : Heureux celui qui ne me connaît pas et que je ne connais pas ! — Ces paroles sont si vraies, lui ai-je répondu, qu'un de nos monarques les plus populaires, Henri IV, a dit à peu près la même chose. » Le mollah d'Eyoub s'occupe depuis quelque temps du dénombrement de Constantinople, ordonné par le grand-seigneur. Ce travail est fort avancé ; mais il n'a pu nous dire quelle était la population de la capitale. Au reste, ce dénombrement doit être très-incom-

plet, attendu qu'on ne compte pas les femmes, et qu'on ne peut pénétrer dans l'intérieur des maisons. Ajoutez à cela qu'on n'a point de registre pour les naissances et les décès. Les calculs les plus probables portent la population de Constantinople à quatre cent mille ames.

Le sultan Mahmoud ne fait rien d'important sans consulter les principaux ulémas : on les consulte même pour des livres de tactique militaire qu'on traduit du français. Le mollah, en nous parlant d'un ouvrage qu'on vient de traduire, nous a demandé notre avis sur la signification du mot aide de camp, qui n'a point d'équivalent dans la langue turque. Il est question depuis quelque temps de donner une nouvelle organisation à la police ; un conseil a été nommé pour cela, et les premiers magistrats de la capitale y sont appelés. Le mollah, qui est de ce conseil, m'a demandé si nous avions en français de bons livres sur la police des grandes cités. Je ne connaissais que le Traité du marquis d'Argenson, qu'on ne lit même plus aujourd'hui. C'est ici qu'on peut voir combien les Turcs sont peu avancés ; car le mollah d'Eyoub regardait comme une merveille la décision qu'on a prise de donner un numéro à chaque maison, un nom à chaque rue de Constantinople. Encore tout cela n'est-il que sur le papier ; on recule devant l'exécution ; on n'ose mettre la main à l'œuvre, dans la crainte d'un mécontentement populaire. Tout en nous parlant de ce projet et de l'hésitation du gouvernement, le mollah roulait dans ses mains une tabatière en terre cuite, où se trouvaient quelques figures en bas-relief. Il me l'a montrée, en me priant de lui donner l'explication des figures : c'était la fable du *conseil des rats*, de La Fontaine. La physionomie grave du mollah s'est déridée lorsqu'il a reconnu les principaux personnages de la *gent trotte-menu*, assis à la manière des Turcs, et dans l'attitude de gens qui délibèrent. Je lui ai expliqué de mon mieux, aidé par mon spirituel interprète, la représentation un peu grotesque qu'il avait sous les yeux. « Ce conseil que vous voyez, lui dis-je, a décidé qu'on attacherait un grelot à *Rodillard*, à l'*Alexandre des chats;* la résolution est unanime, mais personne ne se présente pour l'exécution.

> L'un dit : « Je n'y vas point; je ne suis pas si sot ; »
> L'autre : « Je ne saurais. » Si bien que sans rien faire
> On se quitta.....

Ce conseil des rats ressemble parfaitement au conseil dont le

mollah d'Eyoub faisait partie. Le mollah souriait lui-même de la ressemblance et de la leçon ; mais il n'en craignait pas moins d'éveiller les passions du peuple, et, pour justifier ses craintes, il nous a cité un apologue oriental, dont voici le sens :

« Un jour le *cousin* se présenta devant Salomon, et se plaignit du » vent du nord qui lui faisait de grands dommages. Salomon écouta » les plaintes du *cousin*, et lui dit : Si le vent du nord t'a fait quelque » dommage, il sera puni ; mais je ne dois pas le condamner sans » l'entendre : je vais le faire venir devant moi. A ces mots, le *cousin* » tout effrayé, répliqua : O grand Salomon, que Dieu me préserve » de la présence du vent du nord ; car s'il vient ici, je ne pourrai plus » faire entendre ma voix ni rester devant votre tribunal. » « Nous autres magistrats, ajouta le mollah, nous sommes le *cousin* de cet apologue, et le vent du nord représente la multitude, dont il faut surtout éviter la présence dans les affaires politiques. »

La comparaison nous a paru fort ingénieuse et pleine de justesse. J'ai promis au mollah de faire connaître en France son apologue du *cousin*, à condition qu'il parlerait aux ulémas du *conseil des rats* de notre bon La Fontaine. La conversation, qui a roulé quelque temps sur ce sujet, paraissait beaucoup l'intéresser, lorsqu'on est venu le chercher pour aller à la mosquée. Voyant que je me disposais à sortir, il m'a invité à rester encore, et nous a dit du ton le plus poli : « S'instruire n'est-ce pas prier? » Comme nous prenions congé de lui, il nous a reconduits jusqu'à la porte, ce que les Turcs font rarement pour les chrétiens.

On croit généralement en Europe que les Turcs ne sont pas polis ; on se trompe. Il est vrai que ceux que j'ai vus sont des gens bien élevés, et qu'on ne doit pas juger toute la nation par ce qu'on appelle la bonne compagnie. Mais ce qui me fait croire que les habitudes de la politesse sont plus répandues qu'on ne pense, c'est que les osmanlis ont plusieurs ouvrages fort estimés sur les déférences et les égards que les hommes se doivent entre eux dans leurs rapports habituels. En parcourant le catalogue de la bibliothèque du sérail et celui de plusieurs autres bibliothèques de la capitale, j'ai remarqué les titres suivans : *Explication de la Civilité, Balance de la Civilité, le Jardin odorant de la Civilité, la Beauté de la Civilité.* On a fait un abrégé de ces livres, à l'usage de la jeunesse turque. J'ai su que dans les écoles de Constantinople, on enseigne la civilité en même temps que

la philosophie et la morale. Les gens instruits, parmi les Turcs, sont persuadés que la politesse dans le discours et dans les manières, est l'expression ou tout au moins l'image de la bonté, et que le sentiment des convenances est une partie de la vertu. Les Turcs bien élevés sont, en général, très-polis ; et pour paraître avec les avantages que leur donne l'éducation, il ne leur manque qu'une société comme la nôtre, où l'envie de plaire et les qualités aimables de l'esprit seraient encouragées et perfectionnées par la présence et le concours des deux sexes.

En sortant du village d'Eyoub, nous sommes entrés dans un café placé à la pointe de la Corne-d'Or. Ce café est le rendez-vous des hommes graves, tels que les derviches, les imans et les ulémas. Dans le cours de ma vie, trois choses m'avaient toujours paru difficiles : la première lettre, la première visite, le premier mot de la conversation. Ces difficultés, grace à mon interprète, sont aujourd'hui diminuées de moitié pour moi ; et je m'étonne de la facilité que j'ai d'ouvrir une conversation avec des hommes aussi peu communicatifs que les Turcs. Nous nous étions assis, dans le café, à côté d'un vieillard à longue barbe, au teint animé, à l'œil vif. Nous avons d'abord échangé quelques paroles ; puis la conversation s'est établie, et nous nous sommes mis à parler de la prédestination. Notre interlocuteur, qui était supérieur d'un couvent de derviches, nous a paru, dès les premiers mots qu'il nous a dits, très-grand partisan de la doctrine du fatalisme. Il l'a soutenue avec nous par des sentences et surtout par des anecdotes qu'il racontait longuement ; je lui opposais des doutes, je me retranchais dans mon ignorance des volontés de Dieu et des lois par lesquelles la Providence régit ce bas monde. « Nous savons si peu de choses dans cette vie, lui disais-je, que je n'ose rien affirmer. » Et, lui montrant les cimetières que nous avions devant nous, sur la colline de Saint-Dimitri, j'ajoutai : « Ces pierres sépulcrales, que nous voyons là-haut, en savent peut-être plus que nous. » Cette manière de raisonner a paru embarrasser notre derviche ; et soit qu'il fût blessé de mon scepticisme, soit qu'il ne trouvât d'abord rien à me répondre, il a gardé le silence pendant quelques minutes, puis il est revenu à la charge, et s'est mis à nous raconter une histoire qui venait à l'appui de sa doctrine. Un musulman avait une femme malade et en danger de mort. Comme cette femme avait des biens considérables, il s'occupa des moyens de recueillir sa succession, et

sortit pour consulter les hommes de la loi. En sortant de chez lui, il fait une chute ; il est reconduit dans sa maison blessé grièvement ; il meurt peu de jours après. Sa femme, au contraire, revint à la santé, et c'est elle qui disposa des biens de son mari. Le supérieur des derviches termina son histoire par cette moralité : *Quand la flèche de la fatalité est lancée, le bouclier de la prudence ne saurait nous en préserver.*

Je n'ai pas besoin de vous faire observer que dans la discussion, les Turcs emploient rarement le syllogisme, bien qu'ils connaissent la logique d'Aristote. Ils se contentent de citer un fait historique, un apologue, quelques passages d'un moraliste ou d'un poète. Pour achever notre conviction, et pour répondre aux doutes que je lui avais exprimés, en lui montrant le cimetière de Saint-Dimitri, notre vieux derviche a fini par nous réciter une épitaphe en vers turcs ; en voici la traduction littérale : « Ma demeure est le sommet des mon-» tagnes. Plus ne m'occupe de ce qui se passe dans la plaine. J'ai bu » le sorbet du destin. Plus n'ai besoin du secours de Lokman. » Pour entendre cette épitaphe, il faut savoir que Lokman est ici le nom d'un médecin, et que le *sommet des montagnes* désigne un cimetière ; les Turcs aiment à se faire enterrer sur les hauteurs, et choisissent toujours pour leur sépulture un lieu apparent. J'ai demandé à ce grand partisan du fatalisme s'il appliquait sa doctrine aux évènemens politiques. Il m'a répondu que Dieu avait tout écrit d'avance dans le livre des destinées. Nous en sommes restés là. Le derviche que j'entendais parler ainsi me présentait un contraste frappant avec le mollah d'Eyoub ; l'un était rempli de crainte et de prévoyance ; l'autre montrait une aveugle sécurité. L'opinion du premier est celle d'un homme d'État, qui croit toujours devoir prendre des précautions avec l'avenir ; l'opinion du second est celle d'un religieux qui s'est retiré du monde, et qui s'abandonne à la volonté de Dieu ou du destin. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que dans la nation la politique du magistrat est celle du petit nombre, et que la grande majorité des osmanlis pense comme le cénobite.

L'histoire nous apprend que le fatalisme dominait dans les esprits aux siècles héroïques de la Grèce ; c'est une disposition qu'on remarque chez tous les peuples barbares, surtout chez les peuples qui commencent. Cette doctrine peut être bonne dans les jours heureux, dans les temps de progrès et de victoire, parce qu'elle ajoute à l'en-

thousiasme des peuples, et qu'elle les fait marcher plus vite. Mais, dans les temps de décadence, elle n'est plus bonne à rien ; elle nuit même plus qu'elle ne sert ; la confiance extrême dans le destin empêche qu'on ne fasse ce qu'il faut faire ; elle dérobe aux yeux d'un peuple les maux qu'il pourrait éviter, et la doctrine de la prédestination n'est plus alors qu'un dernier oreiller où les empires s'endorment du sommeil éternel.

Nous avons pris un caïque pour traverser le port ; les rameurs étaient deux Turcs, qui nous ont paru être du parti de l'opposition. Comme on démolit la caserne des Bombardiers, bâtie près du havre, nous leur avons adressé quelques questions. « La mode aujourd'hui, » a dit l'un d'eux, est de tout changer ; les pierres ont aussi leur » révolution. » La passion du sultan est de faire démolir les édifices publics, pour les réédifier sur un plan nouveau. Cette passion, fort dispendieuse d'ailleurs, n'est pas faite pour plaire aux Turcs, qui ne sentent pas même la nécessité de réparer une maison qui peut les écraser sous ses ruines. Pendant que nous parlions ainsi de la démolition des casernes, nous avons vu passer près de nous un caïque rempli de femmes qui chantaient et qui paraissaient dans un état d'ivresse. « Ce sont des femmes turques, nous dit un de nos rameurs, qui *viennent des montagnes* (rendez-vous des débauchés dans les environs de la capitale). On voit tous les jours maintenant de pareils scandales ; on n'aurait pas souffert cela autrefois ; rien de semblable n'arrivait dans le temps où un mari *pouvait tuer sa femme infidèle.* » Ce sont ici les expressions littérales de nos deux rameurs turcs. Ils ajoutèrent à ce qu'ils venaient de dire qu'on ne pouvait pas s'attendre à autre chose quand les mauvais exemples venaient de ceux-là même qui devaient empêcher le mal. En parlant de la sorte, ils regardaient le sérail, et se regardaient l'un l'autre avec un sourire amer où se peignait leur mécontentement.

Nous sommes revenus à Péra, et vers les quatre heures du soir, nous avons été dîner chez le colonel Namik-bey, dont le régiment occupe la grande caserne de Scutari ; le colonel a un kiosque ou maison de plaisance, au-dessous du grand champ des morts : c'est là que nous nous sommes rendus. On nous a fait entrer dans un belvédère, donnant sur le Bosphore ; la vue y est ravissante ; le jardin que nous avons traversé est presque sans culture, et n'offre que l'aspect d'un lieu stérile et sauvage. L'appartement dans lequel nous sommes

entrés est très-simple ; point de glaces, point de tapisseries, quelques nattes, un sofa circulaire, voilà tout l'ameublement. Le couvert était déjà mis pour le dîner ; c'étaient une petite table ronde, haute d'un pied et demi, des serviettes brodées en or, de longues cuillers de bois, un vase de terre rempli d'eau. On avait servi d'avance la salade, des raisins et des cornichons. Je commençai par là à me faire une idée de la manière de vivre des Turcs ; ils n'ont pas de grandes tables comme nous, ils n'ont pas même de salles à manger ; on ne sait pas en Turquie ce que c'est que nos repas de société, nos dîners d'invitation. Les grands comme les petits, les riches comme les pauvres, mangent presque toujours seuls ; à certaines solennités seulement, les gens de la cour sont traités par le grand visir et les ministres du divan ; on dresse alors vingt ou trente petites tables rondes dans un vaste appartement ou galerie, et chacune de ces petites tables reçoit trois ou quatre convives. Cette espèce de banquet de cérémonie peut offrir la perspective d'un grand salon de nos restaurateurs, où chacun dîne séparément, avec la différence que chez les Turcs on est assis ou couché sur des sofas, et que le silence religieux de la mosquée règne dans leurs festins.

Namik-bey n'était point encore arrivé, nous l'avons attendu quelques minutes : c'était de sa part une recherche de politesse ; les usages défendent aux musulmans de se lever devant des chrétiens. En arrivant après nous, il se trouvait naturellement debout pour nous recevoir ; il nous a exprimé, en fort bon français, et de la manière la plus gracieuse, le plaisir qu'il avait de nous recevoir et de passer quelques heures avec nous. Le colonel Namik-bey est un homme de vingt-huit à trente ans, d'une tournure agréable, d'un air fort distingué ; il avait le petit uniforme, une veste et un pantalon, avec la plaque de diamant, marque de son grade. Ses serviteurs ne sont pas nombreux ; il n'avait dans son kiosque qu'un cuisinier grec et un renégat arménien qui lui sert de valet de chambre. Il n'est point marié ; on voulait lui faire épouser une fille riche, il a mieux aimé acheter deux esclaves. Les femmes qu'on achète sont moins difficiles à gouverner que celles qu'on épouse ! Je vous prie de croire que cette observation est du colonel. Après les premiers complimens, on s'est mis à table ; nous n'étions que trois, un musulman et deux chrétiens. Il n'y avait que le colonel qui bût du vin ; il avait placé la bouteille à ses pieds sur le parquet, et se versait lui-même la

liqueur défendue, tandis que ses gens nous versaient de l'eau. On ne servait qu'un plat à la fois; d'abord est venue la soupe au riz, servie dans un grand vase de faïence, où chacun de nous puisait avec sa longue cuiller de bois; au potage a succédé un plat de viande bouillie, puis du mouton coupé en petits morceaux, des plats de légumes, des plats sucrés, enfin le pilau, le dernier plat d'un dîner turc. Le colonel riait un peu de ma maladresse à me servir de mes doigts au lieu de fourchette; pendant le dîner, nous n'avons point été silencieux, selon l'usage du pays; nous avons parlé de la dernière revue de Scutari. Le jour de cette revue, Namik-bey avait eu la police du camp, et veillait au maintien de l'ordre. Beaucoup de harems étaient venus à Scutari ce jour-là; il avait donné pour instruction aux officiers et aux soldats d'en agir avec plus de modération et de réserve qu'à l'ordinaire. Il leur avait recommandé surtout de ne point s'occuper des réglemens sur les costumes, et de n'être pas sévères avec les dames pour leur *iachmak* (leur voile), et leur *feredjé* (manteau). Dans cette journée, qui était comme une fête donnée aux Francs, on avait suspendu les lois rigoureuses qui tiennent toujours les deux sexes séparés; un musulman ou un chrétien pouvait se trouver à côté d'une ou de plusieurs dames turques sans qu'on y prît garde; il pouvait même leur parler sans courir le risque de la prison ou de la bastonnade; on ne devait punir que ceux qui troubleraient l'ordre de la fête. Cette tolérance de la police militaire paraîtra toute simple à Paris, mais on doit la regarder ici comme une innovation extraordinaire dans les usages et les mœurs des Turcs. Le colonel ajoutait qu'il avait vu plusieurs de ses officiers montant en arabat avec des femmes, et qu'il les avait laissé faire; chose qu'on eût regardée en d'autres temps comme un scandale inoui, et qu'on eût peut-être puni de mort. Il faut bien croire que tout cela se passait avec la permission du sultan, car sa hautesse se trouvait en personne à la grande revue de Scutari.

Namik-bey a fait partie de l'ambassade envoyée à Pétersbourg, l'année dernière; il se plaît à raconter ce qu'il a vu en Russie, et ses souvenirs annoncent qu'il a voyagé avec fruit. C'est une grande chose que cette ambassade, au moins dans l'esprit et à la cour du sultan; car le chef de cette mission solennelle a été nommé, à son retour, capitan-pacha; tous ceux qui l'accompagnaient ont obtenu des emplois distingués. Namik-bey doit à son voyage chez les Mosco-

vites, l'honneur de commander un des plus beaux régimens de la garde. Comme la langue française est la langue de la diplomatie européenne, on avait choisi tous ceux qui savaient un peu de français; ils sont revenus émerveillés d'avoir vu notre langue répandue en Russie, dans toutes les classes de la société. On peut dire que cette ambassade ottomane a véritablement porté bonheur à la langue de Racine et de Fénélon; comme tous ceux qui la parlaient s'en sont bien trouvés, beaucoup de jeunes gens de Stamboul se sont mis à l'apprendre. Je demandais au colonel combien il comptait de ses compatriotes qui sussent le français, il m'a répondu : Cinq cents ! Je crois entre nous qu'il y a ici de l'exagération. Pour trouver cinq cents amateurs de la langue française à Stamboul, il faudrait au moins comprendre dans ce nombre tous ces *fashionables* turcs qui nous abordent quelquefois dans les rues, en nous disant : *Bonjour, monsieur, comment vous portez-vous ?* Ils ne savent que ces mots là, et lorsqu'on veut entrer en conversation avec eux, ils vous répondent : *Mach allah, bakaloum.* Quoi qu'il en soit, néanmoins on peut affirmer que la connaissance de notre langue fait chaque jour des progrès parmi les jeunes effendis qui se destinent aux affaires. Si la sublime Porte envoyait maintenant une autre ambassade en Europe, elle trouverait encore plus de Turcs parlant bien le français, qu'elle n'en a trouvé pour l'ambassade de Pétersbourg.

Lorsque nous sommes sortis de table, le renégat arménien qui nous servait pendant le dîner, nous a versé de l'eau sur les mains, en nous présentant une serviette brodée d'or; puis sont venus la pipe et le café, par lesquels tout commence et tout finit dans ce pays-ci. Un des voisins de Namik-bey est venu fumer avec nous le chibouc; on appellerait cela chez les Francs *passer la soirée*. La présence du nouveau venu a ranimé la conversation, qui commençait à languir. On a parlé des progrès de la civilisation en Turquie; tout le monde est convenu que ces progrès allaient fort lentement, et que la civilisation était loin de se répandre d'une manière uniforme et générale. « Il nous manque une chose, disait Namik-bey, c'est que nous autres Turcs, nous ne sentons pas assez le besoin de vivre ensemble et de nous communiquer nos idées; nous avons d'ailleurs trop peu de rapports avec les étrangers qui pourraient nous instruire. Comment pourra s'éclairer un peuple qui s'endort dans ses propres foyers, chez lequel chacun vit dans l'isolement, et qui reste lui-même isolé au

milieu des autres peuples? » Ces réflexions nous semblaient fort judicieuses, et chacun de nous y ajoutait ses propres idées. « La première chose à faire pour les Turcs, c'est d'apprendre qu'ils sont ignorans, et jamais ils ne le sauront, s'ils ne voyagent hors de leur pays. La mesure du beau et du vrai pour eux est dans ce qu'ils voient tous les jours : aussi ont-ils une grande disposition à se moquer de ce qu'ils n'ont jamais vu. Comment emprunteraient-ils aux étrangers des institutions qu'ils ignorent ou qu'ils dédaignent, et des lumières qu'ils croient avoir? Tels sont d'ailleurs tous les peuples de l'Orient qui restent chez eux, et que les préjugés, plus forts que l'envie de s'instruire, empêchent de voyager. » Ainsi parlait le voisin du colonel que la Porte a chargé de plusieurs missions diplomatiques, et qui a beaucoup voyagé en Asie. En nous parlant des préventions réciproques des nations, et des antipathies que fait naître entre elles la différence des mœurs, il a raconté une anecdote qui nous a beaucoup amusés; je veux vous faire assister à notre conversation, en vous répétant son propre récit : « J'avais été envoyé, nous a-t-il dit, auprès du pacha de » Bagdad ; à notre première audience, le pacha et sa cour se mirent » à rire en nous regardant, et de notre côté nous nous prîmes à rire » aussi. Nous restâmes ainsi pendant quelque temps en présence les » uns des autres sans pouvoir deviner pourquoi nous riions; il se » trouva que ceux de Bagdad n'avaient pu voir sans rire l'énorme » ampleur de nos turbans, et que les députés de Stamboul n'avaient » pu garder leur sérieux, en voyant le pacha et tous ses courtisans » avec une barbe peinte en rose. » Nous conclûmes de ce récit, que nos habitudes font sur nous le même effet que les verres de couleurs, qui nous empêchent de voir les objets tels qu'ils sont; les hommes, même chez les peuples éclairés, ne peuvent échapper à l'empire des coutumes et des préjugés, et si on ôtait de notre esprit tout ce que l'habitude y a mis, il n'y resterait presque rien. Que de sang a coulé dans le monde pour des choses indifférentes en elles-mêmes, lorsque ces choses se liaient aux habitudes populaires! Ne voyons-nous pas encore chez des peuples civilisés qu'on fait la guerre pour la couleur d'un drapeau! Namik-bey nous a dit à ce sujet que la Porte venait d'ouvrir une négociation avec les révoltés de l'Albanie, et que les plus ardens offraient de déposer les armes, si on n'exigeait point d'eux qu'ils changeassent leur costume. Ils s'engageaient à se soumettre à la discipline européenne; mais ils avaient juré de se faire tuer tous

jusqu'au dernier pour défendre leur *foustanelle*, espèce d'habillement particulier à leur pays.

Nos philosophes turcs ont parlé assez long-temps sur ce chapitre. Nos sages de Paris n'auraient pas mieux raisonné. Il fallait, disaient-ils, punir cette bizarre obstination, cet aveugle attachement à des usages surannés. Pour moi, qui suis venu en Orient pour voir ce qui nous reste des anciens, je n'étais pas de leur avis, et j'avoue que je penchais au fond du cœur pour la révolte des Albanais. Vous saurez que les Albanais de nos jours sont encore vêtus comme les héros grecs que nous voyons sur nos théâtres et dans les chefs-d'œuvre de la peinture et de la poésie classique. Que de nobles souvenirs se rattachent à une forme de vêtement que portaient Achille, Agamemnon et les personnages si poétiques de l'Iliade! Il faut se rappeler aussi, que l'habillement des Albanais fut celui d'Alexandre, de Thémistocle, d'Alcibiade. Je n'ai rien vu, d'ailleurs, de plus élégant parmi les Orientaux. Lorsqu'on veut forcer aujourd'hui les enfans de l'Albanie à se dépouiller des costumes de la Grèce héroïque, ne vous semble-t-il pas qu'on fait la guerre à l'antiquité, et qu'on outrage tous les héros de la fable et de l'histoire? Vous voyez que j'ai aussi mes préjugés.

Cette conversation m'intéressait beaucoup, mais la voix des muézins venait d'annoncer la prière du soir. Il était près de huit heures; il a fallu nous séparer. Nous avons traversé le champ des morts, que la nuit couvrait de ses ombres. Dans la capitale des osmanlis, tout le monde était couché, excepté les Francs. Nous n'avons rencontré personne dans les rues. Me voilà rentré dans ma petite chambre de Péra, où je prends la plume pour vous rendre compte d'une journée que je me flatte d'avoir assez bien employée pour mon instruction et pour la vôtre.

LETTRE XLIII [1].

Sur les bibliothèques de Stamboul.

Péra, octobre 1830.

Il n'est point de voyageur, un peu lettré, qui n'arrive à Constantinople avec la pensée que la bibliothèque du sérail et les autres bibliohèques de Stamboul renferment des manuscrits précieux, des ouvrages anciens dont nous regrettons la perte. J'ai partagé cette illusion, et je me suis laissé entraîner par les traditions accréditées parmi les savans des derniers siècles. Jean-Chrétien Clodio annonça le premier la nouvelle que Tite-Live avait été retrouvé en entier, et qu'on le traduisait en langue turque; on croyait facilement que les Grecs du Bas-Empire, qui affectaient de porter le nom de *Romains*, avaient conservé avec soin l'histoire des beaux temps de Rome, et que ce dépôt avait pu rester au pouvoir des barbares. Pierre de la Vallée, qui vint quelque temps après Clodio, s'était persuadé que Tite-Live existait tout entier dans une traduction arabe; Sponde croyait aussi à la possibilité d'une découverte intéressante; mais il ajoutait qu'on n'avait pu encore se procurer une copie complète de l'historien de Rome, quelque somme qu'on eût offerte à ceux qui en possédaient l'original.

Ces nouvelles ainsi répandues, et que personne d'ailleurs ne démentait, produisirent une telle sensation en Europe, que la diplomatie elle-même fut appelée à s'en occuper, et que des ambassadeurs adressèrent pour cela des notes au divan; on aurait volontiers, je crois, entrepris une croisade pour sauver deux ou trois auteurs anciens, retenus en captivité chez les Turcs. Si quelque prince chrétien

[1] Cette lettre est adressée à M. Reinaud, conservateur de la Bibliothèque Royale, et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

avait été alors enfermé dans une tour de sérail, on n'aurait pas montré plus de sollicitude, on n'aurait pas fait plus de frais pour sa délivrance. Quelques siècles auparavant, on demandait à ceux qui revenaient d'Orient si les chevaliers de la croix avaient vaincu les Sarrasins, et s'ils étaient maîtres de Jérusalem. Au dix-septième siècle on ne leur demandait plus qu'une seule chose, au moins parmi les hommes lettrés : on leur demandait si on avait retrouvé les *Décades* de Tite-Live, les *Comédies* de Ménandre, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, écrites sur la peau d'un dragon.

Qui avait donné lieu à ces bruits? qui avait fait naître ces espérances? Il faut se reporter au temps passé : on savait en Europe que la bibliothèque de Mathias Corvin, roi de Hongrie, était tombée au pouvoir des Turcs, et qu'elle avait été transportée au sérail de Stamboul ; d'un autre côté, il s'était vendu à Péra une assez grande quantité de livres provenant du palais impérial, et portant le sceau des sultans. Plusieurs de ces livres ou manuscrits avaient été envoyés dans les principales capitales de l'Europe : la Bibliothèque du Roi, à Paris, comme vous savez, en avait reçu quelques-uns qu'elle possède encore aujourd'hui. Toutes ces circonstances réunies avaient dû exciter la curiosité et nourrir l'espoir de retrouver quelques-uns des trésors littéraires de l'antiquité qu'on avait perdus.

Il arriva même que cet intérêt que l'Europe portait à la conservation ou à la découverte de quelques ouvrages anciens, réveilla l'esprit d'émulation parmi les habitans du sérail. Comme des notes diplomatiques leur étaient présentées au nom des grands monarques de la chrétienté pour le recouvrement de quelques manuscrits, les osmanlis se trouvèrent naturellement disposés à porter leurs regards sur les trésors qu'ils possédaient en ce genre; l'importance qu'on mettait à des livres leur fit mettre quelque prix à ceux qu'ils avaient. C'est alors que s'établit la première bibliothèque du sérail. Rien n'est plus curieux que le firman par lequel Achmet III ordonna l'établissement de cette bibliothèque, placée dans la troisième cour du palais impérial, près de la demeure des sultans. Sa hautesse parle d'abord des *précieux et beaux manuscrits* acquis de tous les côtés depuis la fondation de l'empire ottoman, et jusque-là entassés dans *le fond des armoires où ils sont rongés par la poussière de l'oubli et par les vers;* sa majesté impériale, *éclairée par Dieu qui sait tout*, s'est affligée de voir que tant de livres fussent enfouis et soustraits aux regards des

hommes studieux : des hommes sages, ajoute le firman, ne doivent pas s'exposer à ce qu'au dernier jugement Dieu leur reproche cette indifférence pour des trésors scientifiques, dérobés à la clarté du jour et au service des fidèles. D'après cette considération, le sultan se déterminait à faire construire dans l'intérieur du sérail une bibliothèque où devaient être déposés tous *les livres magnifiques et manuscrits parfaits*, gardés aux archives du trésor impérial. Après cette résolution, le sultan posa lui-même en grande pompe la première pierre de l'édifice, et quand l'édifice fut achevé, les livres y furent transportés en présence de sa hautesse et de tous les grands de l'empire. Ainsi fut fondée la première bibliothèque du sérail.

Vous devez penser qu'une bibliothèque établie avec tant de solennité par le sultan n'était pas de nature à refroidir les esprits sur les précieuses découvertes dont l'Europe savante était toujours préoccupée. On regarda même la bibliothèque impériale comme le véritable dépôt de ce qu'on n'avait pu retrouver dans les États chrétiens, et personne ne douta plus que les Turcs n'eussent fidèlement conservé ce que nos moines du moyen âge avaient laissé perdre. Le refus même de la part des Turcs, d'ouvrir leurs bibliothèques et de montrer leurs dépôts de livres aux érudits qui demandaient à les visiter, ne fit qu'accréditer les espérances qu'on avait conçues ; dans le dernier siècle, plusieurs savans firent les recherches les plus laborieuses, et quelques tentatives furent renouvelées pour pénétrer dans la bibliothèque du sérail, ou tout au moins pour connaître les livres qu'elle renfermait. L'abbé Sévin, envoyé en Orient en 1727, rapporta en France plus de six cents manuscrits ; mais aucun ne provenait du sérail. L'abbé Toderini, qui se trouvait à Constantinople en 1784, parvint enfin à se procurer un catalogue de la bibliothèque impériale, transcrit par un des pages du grand-seigneur. Ce catalogue qu'il a publié indique plusieurs copies du Coran, des commentaires sur le livre du prophète, quelques livres d'histoire et de littérature, beaucoup de livres de jurisprudence, de philologie, de dévotion ascétique, des ouvrages de physique, de médecine, d'astronomie, d'astrologie, de géométrie, de mathématiques ; on trouve parmi ces livres la logique et la physique d'Aristote, les merveilles de la nature par Pline, ouvrages traduits en arabe. Quoique ce catalogue n'ait jamais pu être vérifié, et qu'on soit autorisé à élever quelques doutes sur sa parfaite exactitude, il n'en a pas moins excité vivement l'attention des gens

éclairés. Puisqu'on avait retrouvé Aristote et Pline, il n'était pas impossible qu'on retrouvât quelques autres auteurs de l'antiquité grecque ou latine. On savait d'ailleurs qu'il existait d'autres dépôts de livres dans l'intérieur du sérail, et qu'une autre bibliothèque, sous le nom de bibliothèque des Bostangis, avait été fondée par Mustapha III, en 1767, quarante-huit ans après la fondation de la bibliothèque impériale. Ainsi, rien ne pouvait démentir les conjectures plus ou moins probables, les espérances plus ou moins fondées, auxquelles s'étaient livrés les amis de la littérature ancienne.

A la fin du siècle dernier, le savant d'Anse de Villoison eut la mission de visiter les principales bibliothèques de l'Orient; mais il ne fut pas plus heureux que ceux qui l'avaient précédé; le mémoire dans lequel il rend compte de ses recherches, et qui se trouve imprimé dans le recueil de l'Académie des inscriptions, n'apprend rien de plus que le livre de l'abbé Toderini; le savant helléniste se borne à citer un manuscrit grec qui parle de quelques livres de la bibliothèque des empereurs de Byzance, et la correspondance de M. Girardin, ambassadeur de France à Constantinople, sur des manuscrits provenant du sérail.

Lorsque l'Angleterre vint aider la Porte à reconquérir l'Égypte, le crédit des Anglais s'accrut dans le divan; et lord Elgin en profita pour faire ouvrir au docteur Carlisle quelques-uns des dépôts de livres enfermés dans le sérail. J'ai sous les yeux la lettre dans laquelle le voyageur anglais rend compte de son admission dans la bibliothèque des Bostangis. Voici son récit fidèlement abrégé : Il traversa une vaste enceinte, couverte de cyprès, au fond de laquelle est une mosquée, qui sert comme de vestibule à la bibliothèque. Le bibliothécaire le conduisait; trois mollahs avaient reçu l'ordre de l'accompagner. « Nous trouvâmes, dit-il, la bibliothèque fermée; un sceau » était sur la serrure; au-dessus de la porte on lisait une inscription » arabe, avec le nom du sultan Mustapha III. La salle où sont en- » fermés les livres a la forme d'une croix grecque; un des bras de la » croix sert de vestibule; les trois autres branches forment la biblio- » thèque; sur la porte d'entrée, on lit ces mots écrits en arabe : » *Entrez en paix;* le vase ou le vaisseau de la bibliothèque n'a guère » plus de trente pas d'une branche de la croix à l'extrémité opposée; » le centre de la croix est couvert d'un dôme supporté par quatre » colonnes de marbre; les trois branches de la croix qui s'écartent

» du centre ont chacune six fenêtres, trois en bas et trois en haut.
» Les cases des livres, qui sont au nombre de quatre dans chacun des
» trois bras, n'ont rien que de très-simple ; elles sont fermées par
» des portes grillées et munies d'un cadenas avec le sceau ou le cachet
» du bibliothécaire. On a placé les livres les uns sur les autres, l'ex-
» trémité en dehors ; chaque volume porte trois lettres tracées sur
» la tranche. La disposition des livres (c'est toujours le docteur Car-
» lisle qui parle) a beaucoup facilité nos recherches ; je suis sûr qu'il
» n'y a pas un seul volume que je n'aie examiné séparément ; mais
» la présence des mollahs m'a empêché de faire un catalogue détaillé ;
» j'ai cependant pris note de tous les auteurs, soit en histoire, soit
» en littérature générale ; et j'espère, au moyen d'un présent, me
» procurer une liste exacte du reste. Le nombre total des livres de
» la bibliothèque se monte à douze cent quatre-vingt-douze, la plus
» grande partie en arabe. On y trouve aussi les meilleurs écrivains
» turcs et persans ; *mais hélas ! pas un seul volume en grec, en hébreu*
» *ou en latin.* »

Telle fut la visite faite par le docteur Carlisle à la bibliothèque du sérail ; il espérait obtenir la permission de visiter d'autres dépôts de livres, tels que ceux qu'on disait enfermés au trésor impérial ; mais le grand-seigneur refusa toute espèce de permission ; il paraît que les ulémas avaient fait des représentations, et que la visite du docteur Carlisle avait éveillé les soupçons et la jalousie si naturelle chez les Turcs ; le savant anglais fut obligé d'en rester là pour ses recherches ; le docteur Carlisle n'en affirme pas moins qu'il n'y a dans le sérail que les livres qu'il a vus ; il ne dit pas un mot, dans sa relation, de la bibliothèque impériale dont l'abbé Toderini nous a donné le catalogue ; de même que celui-ci ne parle point dans son livre de la bibliothèque des Bostangis.

Le docteur Carlisle visita la bibliothèque des Bostangis en 1801 ; six ans après, la France reprit son crédit sur le divan, et comme la pensée de faire des découvertes littéraires était encore une des préoccupations de la diplomatie, M. Sébastiani, ambassadeur de France, demanda à son tour la permission de visiter les dépôts de livres du sérail ; on lui répondit que cette permission n'était pas même accordée aux premiers des mollahs ; cependant, comme la Porte avait le désir de faire quelque chose qui fût agréable au ministre de France, on fit chercher dans le sérail quelques manuscrits grecs ou latins ; à la suite

de cette recherche, l'ambassadeur reçut plusieurs volumes parmi lesquels se trouvaient un manuscrit de l'Évangile en grec et quelques fragmens de Denys d'Halicarnasse.

Depuis cette époque, je ne crois pas qu'aucune tentative ait été renouvelée; devons-nous pour cela renoncer à tout espoir de quelque découverte intéressante? Je sais bien que le temps s'écoule, et qu'il détruit chaque jour ce qu'il avait épargné jusqu'à présent; les vers et la poussière ont pénétré dans les lieux où les savans n'ont pu parvenir! n'est-il pas permis toutefois de penser que tout n'est pas détruit? Les savans qui nous ont assuré qu'il n'existait dans le sérail aucun ouvrage grec ou latin, doivent-ils nous inspirer une entière confiance? Les manuscrits donnés par la Porte à M. Sébastiani ne sembleraient-ils pas prouver le contraire? N'a-t-on pas parlé des livres conservés au trésor impérial, où personne n'a jamais pu pénétrer! Ne serait-il pas possible que les manuscrits long-temps recherchés par le monde savant fussent restés dans un coin du sérail, dans le *coin de l'oubli*, selon l'expression d'Achmet, sans que les bibliothécaires turcs pussent le savoir, à cause de leur ignorance des langues grecque et latine? Ne voyons-nous pas tous les jours, dans nos grands dépôts de livres en Europe, des manuscrits qui sont restés long-temps ignorés, et qu'on possédait sans que personne s'en doutât? Un livre relié à la suite d'un autre par un ouvrier mal-habile, un faux titre donné à un volume, tout cela ne suffit-il pas quelquefois pour que des ouvrages précieux restent ensevelis dans la poussière, jusqu'à ce qu'une main laborieuse, un œil exercé, ou le hasard, viennent les tirer de l'oubli où ils paraissaient condamnés? Rappelez-vous ce qui s'est passé à la renaissance des lettres, lorsqu'on cherchait partout des trésors littéraires de l'antiquité pour les transmettre au public par la voie de l'impression; qu'on se rappelle dans quel état et comment plusieurs manuscrits qu'on croyait perdus ont été retrouvés, non chez des barbares qui auraient pu en ignorer l'existence, mais dans les monastères et parmi des cénobites, à la garde desquels ils avaient été confiés. Les découvertes presque miraculeuses qui eurent lieu en d'autres temps ne peuvent-elles pas se renouveler encore!

Vous voyez, mon cher ami, que je défends mes illusions avec opiniâtreté, et que je renonce difficilement à mes espérances. Avant de quitter Paris, j'avais reçu de trois ministres de l'intérieur l'autorisation de faire les dépenses nécessaires pour faire quelques recherches

utiles ; je rêvais déjà la gloire d'avoir découvert quelques pages de l'antiquité ; mais la révolution qui vient d'éclater à Paris a fait évanouir cette destinée brillante ; j'ai perdu le talisman qui fait qu'un voyageur peut se présenter partout ; et, moins heureux que le docteur Carlisle, je n'ai pas même pu entrevoir la porte de cette bibliothèque des Bostangis où il est entré. J'espère que d'autres seront plus heureux que moi, et que je pourrai jouir de leurs découvertes. Pour obtenir toutefois d'heureux résultats, je sens qu'il ne faut pas s'en rapporter aux voyageurs qui ne font que passer, ni aux diplomates qui ont beaucoup d'autres choses à faire. Tout le monde a les yeux aujourd'hui sur l'empire ottoman ; les cabinets des rois, pour profiter de ses dépouilles, y envoient leurs ambassadeurs ; pourquoi le monde savant n'y enverrait-il pas les siens ?

SUITE DE LA LETTRE LIII.

Des bibliothèques de Stamboul.

Péra, septembre 1830.

Stamboul a peu de mosquées impériales qui n'aient un dépôt de livres ; l'abbé Toderini a compté à Constantinople treize bibliothèques publiques ; d'Ohsson en compte jusqu'à trente-cinq ; il s'en forme chaque jour de nouvelles ; on m'en a cité plusieurs qui n'existaient pas du temps de ces deux savans ; parmi les nouveaux établissemens en ce genre, je rappellerai seulement la bibliothèque des derviches tourneurs de Péra, fondée par Halet effendi ; la plupart des bibliothèques de la capitale sont le produit de legs pieux ; des sultans, des visirs, des pachas, ont cru assurer par là le repos de leur ame dans une autre vie.

Comme on ne peut entrer, dans la plupart des bibliothèques, qu'en traversant les mosquées, leur accès devient plus difficile pour des chrétiens ; j'ai trouvé l'occasion de visiter la bibliothèque de Rhagid-pacha. On lit sur la porte une inscription arabe qui annonce aux amateurs de livres, que cet établissement fut fondé *dans l'intention de plaire à Dieu*. La salle où se trouve la bibliothèque est assez vaste et bâtie en marbre ; au milieu de la salle on voit une enceinte formée par des grilles de fer ; c'est là que sont déposés les livres enfermés dans des cases de bois de noyer ; chaque volume repose dans un étui ou couverture de peau ; cette précaution préserve les livres de la poussière et des vers, qui font plus de ravages dans ce pays que partout ailleurs ; les livres, et surtout ceux qui sont reliés à l'européenne, éprouvent souvent des altérations, et ne peuvent se conserver longtemps, ce qui expliquerait pourquoi tant de précieux manuscrits ont pu disparaître dans le sérail et dans d'autres lieux où ils restaient abandonnés.

Nous avons été reçus dans la bibliothèque de Rhagid-pacha par trois bibliothécaires, qui sont là depuis huit heures du matin jusqu'au soir, et qui accueillent les étrangers avec beaucoup de politesse. Autour de l'enceinte, qui renferme les livres, on a placé des nattes ou tapis sur lesquels s'accroupissent ou s'étendent les lecteurs. Ceux-ci ont auprès d'eux des tables de deux pieds de haut, dont ils se servent pour écrire et placer leurs volumes; les catalogues restent entre les mains des bibliothécaires, qui les ouvrent et les consultent à chaque livre qu'on leur demande. On nous a dit que le chef de la loi ou le mufti venait chaque année visiter la bibliothèque; il fait l'examen des livres, et s'il n'y en a point de perdus ou de gâtés, il donne aux bibliothécaires de grands éloges et quelquefois une gratification. La bibliothèque de Rhagid-pacha est surtout fréquentée par les softas et les ulémas; nous y avons trouvé sept à huit personnes occupées à lire et à prendre des notes. Le chef des gardiens nous a fait les honneurs de la bibliothèque, en nous montrant les ouvrages de son fondateur; ces ouvrages sont, 1° *le Vaisseau des gens d'étude,* où l'auteur traite de plusieurs points de morale, de religion et de philosophie; 2° un choix de mots remarquables et de sentences; 3° enfin, un recueil de lettres écrites par Rhagid-pacha pendant son visiriat. J'ai interrogé un des gardiens sur le mérite de ces trois ouvrages, et j'ai pu juger à sa réponse que les chefs-d'œuvre du visir ne sortaient guère de leur étui de peau; Rhagid-pacha, qui vivait au milieu du siècle dernier, avait eu la confiance de plusieurs sultans; le baron de Tott et quelques autres voyageurs nous le représentent comme un homme ambitieux, jaloux, cruel, dissimulé, à qui tous les moyens étaient bons pour perdre ses ennemis ou ses rivaux. On admirait la finesse de son esprit, sa prudence consommée; et ce qui, dans l'opinion des Turcs, ne laisse aucun doute sur son habileté, c'est qu'après avoir accumulé d'immenses trésors et gouverné pendant plusieurs années la cour et l'empire, il mourut de vieillesse; il mourut dans son lit, toujours redouté, toujours puissant. Si je savais la langue turque, je mettrais un grand prix à lire les œuvres complètes du ministre de la Porte, car on doit y retrouver quelque chose de son caractère et de la politique ottomane.

La bibliothèque de Rhagid-pacha renferme un bel exemplaire du premier des historiens turcs, Coggia effendi; c'est d'après cet historien, traduit en français par Galland, que j'ai raconté dans l'*Histoire*

des croisades, la fameuse bataille de Warna, livrée par Amurat II, et la prise de Byzance, par les Turcs [1]. Parmi les livres arabes qu'on m'a montrés, mes regards se sont arrêtés avec intérêt sur l'histoire des Attabecks, par Ibn-Alatir; dans votre excellent travail sur les historiens arabes des croisades, vous avez eu à regretter que l'histoire des Attabecks, qui se trouve à la Bibliothèque du Roi, eût une lacune de trente années. L'exemplaire que j'ai vu, passe pour être très-complet. J'aurais bien voulu vous voir à mes côtés, non-seulement pour connaître tout ce qu'il y a d'intéressant dans Ibn-Alatir, mais pour me faire une idée des ouvrages historiques qu'on étalait à mes yeux [2], et que mon ignorance des langues orientales ne me permet pas d'apprécier.

La bibliothèque de Rhagid-pacha avait été visitée par Toderini; le nombre des livres y est toujours le même; la piété a fondé ces établissemens, la piété seule les soutient; il arrive souvent qu'un osmanlis qui a des livres, les lègue en mourant à une bibliothèque; un *kiatib* qui a une belle écriture, fait une copie du Coran, et la donne à une mosquée pour faire une chose agréable à Dieu. Les cendres de Rhagid-pacha reposent près de la bibliothèque qu'il a fondée; ceux qui gardent les volumes rassemblés par la piété du visir, sont chargés d'entretenir les lampes allumées près de son tombeau; on aime à voir se mêler ensemble le respect qu'on a pour les livres et le respect qu'on a pour les morts. Nous avons été obligés d'ôter nos souliers pour entrer dans ces deux sanctuaires.

Du reste, le gouvernement ottoman ne fait rien pour les bibliothèques; il ne s'en occupe pas plus que de l'entretien et de la réparation des mosquées; dans la conversation que nous avons eue avec les gardiens de la bibliothèque de Rhagid-pacha, nous avons appris que plusieurs bibliothèques de la capitale se trouvaient fermées; c'est une des suites malheureuses de l'altération des monnaies. Cette altération, qui va toujours croissant, a réduit à rien ou à très-peu de chose la pension ou traitement accordé aux bibliothécaires par l'acte de

[1] On peut lire dans le troisième volume de la *Bibliothèque des Croisades,* des extraits de Coggia effendi; les passages relatifs aux croisades ont été traduits fidèlement par M. Garçin de Tassy.

[2] On peut voir dans le quatrième volume de la *Bibliothèque des Croisades,* l'extrait de tous les historiens arabes qui ont parlé des guerres entreprises par les chrétiens contre les musulmans, en Palestine, en Syrie et en Égypte.

fondation ; es administrateurs des mosquées n'ont pas cru devoir y suppléer ; les gardiens des bibliothèques n'étant plus payés, ont fini par se retirer, et les livres sont restés tout seuls. Quoique les dépôts de livres à Constantinople soient ouverts gratuitement au public, on n'en est pas moins obligé de donner quelques piastres aux bibliothécaires qui vous ont reçus ; c'est au moins la coutume des étrangers ; il est d'usage, lorsqu'on voyage en Turquie, qu'on ne se présente nulle part les mains vides. On ne voit gratis à Stamboul que le soleil, la mer et les dômes des mosquées.

LETTRE LIV.

L'imprimerie impériale.

Péra, octobre 1830.

Après vous avoir parlé des bibliothèques de Stamboul, je veux vous faire connaître l'imprimerie impériale. Cette imprimerie était établie autrefois à Scutari ; elle a été transportée au centre de la capitale ; elle occupe un vaste édifice, anciennement destiné à des bains publics. Nous avons d'abord été introduits dans une salle, où deux correcteurs accroupis sur un divan, corrigeaient des épreuves ; après la cérémonie de la pipe et du café, le directeur nous a montré son établissement ; dans une salle très-bien éclairée et très-spacieuse, se trouvent quatre presses qu'on a fait venir de Paris ; six compositeurs, étendus sur des sophas, travaillaient à la casse ; deux pressiers tiraient les feuilles d'un ouvrage de jurisprudence ou de théologie ; l'imprimerie impériale a des caractères persans, arabes et turcs, qui ont été fondus à Constantinople ; le papier qu'on emploie vient de Trieste. Le directeur nous a dit que son établissement avait peu d'activité, car le gouvernement fait rarement imprimer ; la presse n'est point encore chez les Turcs un moyen de publication. On venait d'achever l'impression d'un ouvrage d'algèbre, dont les planches sont d'une exécution médiocre ; chaque chapitre de ce livre commençait par des réflexions pieuses, car la religion se mêle à tout, et l'arithmétique ne peut dire que deux et deux font quatre, sans ajouter que Dieu est Dieu et que Mahomet est le prophète de Dieu. J'ai acheté à l'imprimerie impériale l'histoire turque de la destruction des janissaires, imprimée par ordre du sultan. Le directeur nous a dit que cette histoire était le seul des livres imprimés jusqu'à présent qui ait eu quelque débit [1].

[1] M. Reinaud a fait connaître dans une notice tous les ouvrages imprimés à

Je vous épargnerai la longue histoire de l'imprimerie impériale ; établie d'abord en 1726, suspendue quelques années après par la mort du directeur, rétablie de nouveau sous le règne d'Abdoul-Amid, suspendue une seconde fois, et remise en activité au temps de Sélim. Le gouvernement ne fait guère pour cet établissement que ce qu'il fait pour beaucoup d'autres, c'est de leur permettre d'exister. Le diplome de sa création renferme quelques dispositions curieuses et fort bonnes en elles-mêmes ; j'y ai remarqué celle-ci : « Il importe à l'imprimerie de ne pas admettre autant qu'il plaira à Dieu des sots et des ignorans.» Ne pensez-vous pas comme moi qu'un aussi bon conseil ne serait déplacé nulle part, et pourrait avoir son à-propos dans d'autres pays que celui-ci. J'aime à croire néanmoins qu'il eût été nécessaire pour les progrès de l'établissement de joindre à cet excellent avis quelques avances d'argent ; mais le divan n'a point d'argent à donner pour l'encouragement de l'industrie ou la propagation des lumières.

L'opinion des osmanlis n'est guère plus encourageante. Vous savez que l'art de Guttemberg s'accrédita d'abord dans la chrétienté, en reproduisant la Bible et les écritures ; moins heureux dans ce pays, il lui est défendu de reproduire le Coran, et tout ce qui a rapport aux dogmes religieux. Les Turcs ne voient dans cet art merveilleux qu'une invention de l'Occident, et c'est pour eux une raison de s'en défier. On a dit que la jalousie des copistes avait beaucoup nui aux succès de l'imprimerie ; le caractère ombrageux de la nation y a bien nui davantage. On m'a dit qu'on revenait un peu sur ce point ; les ulémas commencent à se persuader que l'imprimerie ne peut faire ni bien ni mal, et cette opinion est un véritable progrès. Depuis quelque temps, il est permis aux presses impériales de tout imprimer, excepté le seul livre du Coran.

J'ai parlé au directeur des progrès qu'avait faits l'art de l'imprimerie en Europe depuis quelques années ; ce que je lui ai dit lui a donné une grande surprise. J'ai cherché à lui expliquer l'action de la presse mécanique, nouvellement découverte, et la rapidité avec laquelle on est venu à bout de multiplier les exemplaires d'un journal ou d'un livre ; il ne pouvait surtout concevoir comment on distribuait chaque matin dans les rues de Londres ou de Paris, trente mille

l'imprimerie impériale dans les derniers temps. Cette notice a été publiée dans les journaux.

feuilles d'une gazette. Je ne puis vous peindre son étonnement, lorsqu'il m'a entendu dire que la dernière révolution de Paris avait été faite par les journaux. « Les journalistes de votre pays sont donc des janissaires? » m'a-t-il dit. Notre pauvre directeur n'en savait pas davantage.

La réforme ottomane, comme vous voyez, n'en est pas encore à la liberté de la presse. Mais ne serait-ce pas un bien curieux spectacle que celui de la presse périodique établie à Stamboul, comme elle l'est à Paris? Supposons un moment que les osmanlis ont renoncé à faire de la polémique en brûlant des maisons, et que les partis, dans leurs querelles, se sont armés de l'écritoire de cuivre jaune et du calem des kiatib. L'opposition ne défendra point, comme chez nous, les nouveautés du présent, les vagues espérances de l'avenir; mais on la verra, s'appuyant sur le passé, regretter les anciens jours de l'islamisme; rappeler de ses vœux les milices exilées, la tactique d'Omar et de Soliman; redemander à grands cris les beaux turbans de cachemire, la robe flottante des vieux osmanlis. Si le gouvernement s'avise de prendre des précautions contre la peste, de réformer quelques abus, de proclamer une politique nouvelle, vingt journaux s'élèveront contre lui, armés des versets du Coran, et des doctrines de la fatalité. L'agitation sera grande dans Stamboul; mais comment tous ces combats finiront-ils? Quand on aura de part et d'autre noirci des montagnes de papier, sans avoir rien éclairci et sans avoir rien décidé, il faudra bien que la force, qui est la raison des Turcs et celle de presque toutes les révolutions, reprenne son empire naturel, et qu'elle se mette à décider quelque chose. On apprendra un beau jour que le sultan a été étranglé dans son harem, et jeté par-dessus les murs du sérail, ou bien que les têtes les plus ardentes de l'opposition ont été exposées devant la Porte *sublime,* dans un plat de bois ou d'argent. Qui pourrait nous dire ce que deviendrait alors la liberté chez les Turcs?

Constantinople a plusieurs autres imprimeries, celles des Grecs, des Arméniens et des juifs; l'imprimerie des Grecs est au quartier du Fanar: elle n'a que deux presses, deux compositeurs et un pressier. On n'y imprime que des livres de liturgie et des circulaires: elle se ressent de l'état de décadence où sont tombés les Grecs de Constantinople. Un juif anglais avait formé un établissement assez considérable à Galata: on y trouvait rassemblés des caractères hébraïques, arméniens, turcs et arabes. Je n'ai point vu cette imprimerie, et je

n'ai pu savoir quels ouvrages y avaient été publiés. L'imprimerie des Arméniens a trois presses toujours en activité ; c'est à ces presses que nous devons un dictionnaire arménien et turc, publié en 1826. Ce dictionnaire est imprimé en caractères turcs, ce qui annonce que la tolérance a fait quelques progrès parmi les osmanlis, car il n'y a pas long-temps qu'il était défendu aux rayas de se servir dans leurs impressions des lettres turques ou arabes.

Il n'est pas inutile de dire que la censure n'est pas connue à Constantinople ; jamais la police ottomane ne s'inquiète de savoir ce qui se fait dans les imprimeries dont je viens de vous parler ; il est vrai que le public ne s'en occupe pas davantage. Les presses de ce pays n'ont pas à se reprocher d'avoir fait couper une tête. Il faudra bien du temps encore pour que les partis de Stamboul se servent, dans leurs querelles, de ce que nous appelons l'*artillerie de la pensée*, et les faubourgs de Péra et de Galata seront brûlés vingt fois avant que la presse périodique ne soit pour quelque chose dans l'opposition des Turcs.

LETTRE LV.

Des femmes turques.

Péra, octobre 1830.

Vous m'avez fait promettre, quand je vous ai quitté, de vous parler des femmes turques ; je ne les ai vues encore que dans les rues et dans les livres ; mais j'en entends beaucoup parler tous les jours ; je vous répéterai ce qu'on en dit à Péra ; je ne vous montrerai peut-être qu'un côté d'un sujet aussi fécond, aussi varié ; un autre correspondant pourrait vous écrire sur le même sujet une lettre plus longue que la mienne, et vous dire des choses toutes différentes, qui seraient peut-être également vraies ; si un voyageur a dit des Turcs qu'ils étaient un *peuple d'antithèses,* à plus forte raison peut-on le dire des dames turques. Je vais donc entrer en matière, et je commencerai, comme font les ignorans, par ce qui m'a le plus surpris.

Un musulman peut épouser jusqu'à quatre femmes ; on peut en acheter autant qu'on peut en nourrir, et Mahomet permet de vivre avec les femmes qu'on achète comme avec celles qu'on épouse. On m'a dit qu'on pouvait aussi louer des femmes pour un temps, et ce genre d'union se contracte devant la loi. La liberté de divorcer quand on veut a fait renoncer à ce dernier moyen ; la corruption légale n'a pas besoin de tous les avantages qu'on lui fait. Que dirait-on en France d'un homme qui aurait plusieurs femmes, et qui entretiendrait en même temps plusieurs maîtresses ou plusieurs esclaves dans sa maison ? Nous avons aux galères des gens qui n'ont pas fait la moitié de ce que permet le Coran. Cette pluralité des femmes donne naissance à beaucoup d'abus que je ne signalerai point, à beaucoup de vices que je n'oserais nommer et qui se multiplient tellement qu'ils ne scandalisent plus que les étrangers.

Je n'ai pas besoin de vous dire que les femmes ont rarement la liberté de choisir un époux, et qu'en Turquie il y a peu d'unions que l'amour ait formées; il ne faut pas croire toutefois, comme le disent les voyageurs, qu'on s'épouse toujours sans s'être vu ; la loi religieuse ne l'exige point, et le prophète de la Mecque recommande à ses disciples de ne point prendre aveuglément les femmes avec lesquelles ils doivent passer leur vie. Il est possible, à la rigueur, qu'on ne se connaisse pas mieux pour cela quand on se marie, comme cela arrive dans notre propre pays; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouve toujours en Turquie, comme ailleurs, le moyen de se voir, ou d'avoir de bonnes informations avant la cérémonie décisive. Je trouverai peut-être l'occasion de vous parler de la célébration de l'hymen chez les Turcs; en attendant, vous trouverez dans d'Ohsson ou dans tout autre, ce qu'il importe de savoir sur ce chapitre ; il me suffira de vous dire ici que les époux ne paraissent point aux mosquées [1], et que le prophète de la Mecque n'a pas jugé que le mariage fût une chose assez sérieuse, pour que sa religion dût s'en mêler.

Pénétrons maintenant dans les harems, et voyons comment s'écoulent les journées des dames turques. Elles passent la plus grande partie de leur vie à se peindre les sourcils et les paupières avec le *surmé*, à se faire au visage des mouches noires, découpées en croissant ou en étoile, à se teindre les ongles et la paume des mains avec une argile rougeâtre, qu'on appelle *hinna*. Les momens les plus heureux d'une femme turque, sont ceux qu'elle emploie à essayer les riches étoffes des Indes, à se parer des plus belles fourrures, à se couvrir d'éclatantes pierreries; c'est à la quantité de ses bijoux qu'on reconnaît sa félicité ; c'est au nombre des diamans achetés pour sa parure, qu'elle juge la tendresse de son mari. Les femmes des harems ne sortent jamais de la maison qu'avec le simple feredjé, le voile de mousseline et les bottines jaunes ou rouges; elles réservent leurs plus beaux atours pour les pénates, et c'est là qu'on peut les comparer aux lis de l'Écriture, qui ne filent ni ne travaillent, et qui sont vêtus magnifiquement. Les dames turques se font des visites entre elles; elles vont aux bains, quelquefois elles se promènent en arabat, ou traversent le Bosphore dans un caïque élégant; les plaisirs les plus

[1] Le contrat d'union se fait le plus ordinairement devant l'iman ou le cadi; mais l'iman et le cadi ne font que l'office de magistrats.

chers aux osmanlis, le café et le chibouc, font aussi les délices des harems; la danse, la musique, les marionnettes, occupent quelquefois les loisirs des belles captives ; on pense bien que les passe-temps ou les joies de la médisance ne leur sont pas inconnus. Étudier l'avenir par la nécromancie, consulter les devineresses, chercher le bonheur de plaire dans des talismans ou des philtres magiques, voilà ce qu'un harem offre d'occupations sérieuses. Quant à l'étude, elle semble interdite aux femmes turques ; jamais la lecture n'a dissipé leurs ennuis, et je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans un harem rien qui pût ressembler à une bibliothèque. L'éducation des femmes est en général fort négligée; la société ne les élève que pour le plaisir des hommes, et les choses sont arrangées de telle manière qu'un sexe opprimé ne peut jamais, à l'aide des facultés intellectuelles, ressaisir ou partager l'empire qu'il a perdu. C'est ainsi que dans l'empire grec on privait quelquefois de la lumière les princes qu'une ambition jalouse avait détrônés.

Les femmes, traitées de la sorte, sont-elles plus heureuses que celles de notre Europe? Il me serait difficile de répondre à cette question : en jugeant les femmes des harems d'après nos habitudes, nous déplorons leur sort; il est probable, que de leur côté, les dames turques jugent aussi les femmes chrétiennes d'après leurs idées habituelles, et que tout ce qu'elles en apprennent, leur donne à la fois une grande surprise et une grande pitié. De tout cela, il faut conclure qu'il n'y a point de bonheur absolu ni en Turquie ni dans la chrétienté, et que pour savoir jusqu'à quel point on peut être heureux dans un autre pays que le nôtre, il faut bien nous garder, comme nous le faisons trop souvent, d'en juger d'après nos usages, nos goûts et nos penchans.

Je ne vous parle ici que des harems des grands, que de ceux où beaucoup de femmes se trouvent réunies. Je dois vous dire que la plupart des Turcs, surtout dans le peuple, n'ont qu'une femme ; il est rare qu'un artisan ou un marchand ait deux épouses ; lorsqu'il ne se trouve qu'une femme dans la maison, il n'y a pas une très-grande différence entre elle et une femme chrétienne ou juive, si ce n'est que l'épouse turque est toujours voilée, et que sa vie a quelque chose de plus mystérieux. Plus il y a de femmes dans un harem, plus il est difficile d'y maintenir l'ordre et la discipline. Aussi le Coran recommande-t-il à ses disciples de n'avoir pas plus de femmes qu'ils n'en peuvent gouverner. Vous savez combien dans notre Europe on mé-

prise les eunuques; le besoin qu'on en a ici leur a donné de la considération; c'est par eux que l'ordre se maintient dans les harems des gens riches et puissans. Les harems ont leurs lois répressives, qui sont quelquefois très-sévères; pour expier certaines fautes, on force les femmes à jeûner, à garder le silence, à se vêtir d'une toile grossière; la prison et la bastonnade sur la plante des pieds, ne sont pas inconnues dans ces tristes séjours de la volupté; plus d'une fois, les ondes du Bosphore ont englouti dans leur sein des femmes que la justice des harems avait condamnées.

Le premier supplice des femmes turques doit être la jalousie; elles sont jalouses pour la moindre chose; un regard, un mot, la plus légère préférence suffit pour mettre tout un harem en combustion; j'ai pour voisin, à Péra, un Turc que je vois souvent et qui n'a que deux femmes; ces deux femmes ne peuvent vivre sous le même toit, et lorsque l'une des deux est préférée, l'autre va se cacher chez ses parens; elles sont comme le jour et la nuit qu'on ne peut jamais rencontrer ensemble sur le même horizon ; mon voisin a fait ce qu'il a pu pour les mettre d'accord, et n'ayant pu y réussir, il a fini par prendre son parti; il pourrait contraindre ses deux épouses à rester avec lui, mais il aime mieux être délaissé par l'une d'elles, ce qui est un grand scandale pour les osmanlis, que d'avoir dans sa maison une guerre perpétuelle.

A travers les occupations et les plaisirs frivoles dans lesquels se prolonge l'enfance des femmes turques, il se rencontre, de temps à autre, des passions fortes, des haines vigoureuses, des caractères indomptables. Je pourrais vous citer la femme du malheureux Halet effendi. Cette femme, qui ne pouvait souffrir son mari vivant, montra une joie extraordinaire à sa mort; elle immola deux moutons en action de grace; elle vint même, avec la foule des curieux, contempler la tête sanglante de son époux exposée à la porte du sérail. Des caractères semblables ne sont-ils pas propres à troubler la paix et la sécurité d'un harem? On m'a cité plusieurs pachas, qui n'entrent qu'en tremblant dans le sanctuaire redoutable de l'hymen; comme leurs gardes ne peuvent les suivre dans le harem, il n'est pas étonnant que des pressentimens sinistres y troublent quelquefois leur sommeil, y empoisonnent jusqu'à la volupté. Il faut remarquer, à ce sujet, que les plus belles femmes des harems viennent de l'ancien pays de Médée, cette maîtresse passionnée de Jason, avec laquelle on a fait tant de tragédies. Beaucoup de gens m'ont assuré que dans la révolution qui

causa la mort de Sélim, ce prince fut étranglé par les femmes de Mustapha; ces femmes avaient déjà porté leurs mains homicides sur Mahmoud, qui s'en est ressouvenu et qui les a fait vendre au bazar.

Si je vous parlais du harem du grand-seigneur, je ne vous dirais que ce que vous savez déjà; on vante la discipline, l'ordre sévère qui règne dans ce lieu qui pourrait être appelé la cité des femmes. Les odalisques y sont partagées en compagnies; chaque compagnie a ses chefs, son uniforme, sa solde, son logement, je dirai presque sa caserne. On m'assure que, malgré toutes les précautions, malgré les murs, les grilles de fer et les gardiens, le grand-seigneur a quelquefois trouvé des infidèles parmi ses épouses. Entreprendre de comprimer l'essor des amours défendus, n'est-ce pas vouloir donner des fers aux vents? En vain, dit le proverbe turc, la nature enferme le feu dans l'intérieur d'un caillou, il parvient à sortir de sa retraite; il en est de même de l'amour emprisonné au sérail.

L'existence et la situation des femmes enfermées dans le harem impérial dépendent beaucoup du caractère et des goûts de chaque sultan. Le harem est quelquefois comme un divan, comme un conseil du prince, où la politique se juge en dernier ressort; le plus souvent, ce n'est qu'un séjour où le plaisir semble l'affaire principale; je crois qu'aujourd'hui ce n'est ni le plaisir ni la politique qui animent cette enceinte tristement privilégiée; là s'écoule la jeunesse des odalisques au milieu de leurs rivalités qui pourraient paraître de l'ambition, au milieu de leurs jalousies, qu'on pourrait prendre pour de l'amour; ces vaines images de la félicité ne durent qu'un moment, et disparaissent plus vite encore que la beauté. N'allez pas croire qu'un harem impérial vieillisse avec le sultan, ce qui détruirait tout-à-fait l'objet de l'institution; il faut que le harem soit toujours jeune; il n'est donné qu'aux eunuques, aux femmes qui ont été mères et à celles qui exercent d'utiles emplois, d'y ressentir impunément le poids des années. A peine les belles esclaves de Circassie ont-elles passé quelque temps dans les jardins enchantés du sérail, qu'elles doivent quitter cette demeure passagère, pour languir dans quelque palais inconnu, ou pour épouser un pacha, quelquefois même pour être revendues au bazar. Il n'est point de pays où les générations s'écoulent avec plus de rapidité, point de cité qui change plus souvent d'habitans; la nature est moins prompte à renouveler les formes du printemps, à remplacer les feuilles des bois et les fleurs de nos prairies.

La plupart des relations de voyage renferment quelques épisodes romanesques, quelques aventures galantes où figurent les dames turques; les conteurs peuvent ici se mettre à l'aise, car ils n'ont point de contradicteurs; toutefois il faut bien un peu de vérité à leurs récits pour qu'on les croie, comme il faut un peu d'or à la monnaie du grand-seigneur pour qu'elle circule. Pour moi, depuis que je connais mieux les usages, les lois, les préjugés qui veillent avec les eunuques noirs et blancs à la garde des harems, je ne crois guère que la moitié de ce qu'on dit, et je vous invite à en faire autant pour tout ce que vous diront les voyageurs. La première chose qu'on se demande à Stamboul, c'est de savoir comment l'amour peut y venir; les femmes y sont presque toujours voilées; elles ne voient les hommes qu'en passant, ne les connaissent point et n'en sont point connues; ajoutez à cela que tout ce qu'il y a de moral, tout ce qu'il y a de délicat dans les rapports des deux sexes, ne peut être parfaitement senti dans un pays où il n'y a que des maîtres et des esclaves. Si on lisait dans un harem la *Nouvelle Héloïse, Clarisse Harlowe*, ou quelques-uns des romans de Walter-Scot, il est probable qu'on n'y comprendrait rien; on ne comprendrait pas davantage la tragédie de *Bajazet* ou celle de *Zaïre*.

L'amour est toléré chez les Turcs comme on tolérait le vol à Sparte; il faut qu'il sache avant tout se dérober à tous les regards. Cette barbarie jalouse qui veille de tous côtés, suspend même les lois de la politesse entre les deux sexes; à peine reconnaît-on les droits de la nature, les rapports de la famille; c'est presque un état de siége pour l'amour et pour tout ce qui ressemble à la galanterie. Une femme musulmane qui s'appuierait sur le bras d'un homme, fût-il son père, son mari, son fils, ferait crier au scandale; les patrouilles chargées de l'ordre public ne manqueraient pas d'arrêter une femme qui regarderait un homme en face; il y aurait plus de danger à saluer une dame turque dans la rue qu'à la dépouiller de ses diamans. Quoique les lois sur l'adultère tombent chaque jour en désuétude, elles subsistent néanmoins, et de temps à autre, elles se montrent avec toutes leurs rigueurs, semblables à ces *goules* ou revenans, qui apparaissent la nuit dans un château abandonné.

Les rendez-vous amoureux se donnent dans le quartier des Francs, des Grecs ou des juifs; les cimetières paraissent aussi des lieux propices, et l'ombrage des cyprès funèbres a souvent protégé des amours

illicites; d'autres fois on se rend aux environs de Constantinople, dans des lieux incultes et inhabités que le peuple appelle *les montagnes;* les rives du Bosphore offrent plus d'un asile aux amans contre la vigilance de la police, et souvent un caïque arrêté dans une anse solitaire, est devenu la conque de Cypris. Il faut ajouter qu'une aventure galante doit avoir lieu à la clarté du soleil, et que l'infidélité ne peut se couvrir ici des ombres de la nuit, car pendant la nuit toutes les maisons sont fermées, et personne ne peut y entrer ni en sortir. Les femmes ont coutume de choisir l'heure de la prière, et c'est la voix du muézin qui appelle les amans à leur rendez-vous.

Parmi les osmanlis, le libertinage ou la corruption vient surtout des militaires, par la raison qu'on n'ose pas trop sévir contre eux, et que la plupart n'ont point de femmes. Les Francs ou les Grecs qui figurent dans les aventures galantes sont ceux qui, par leur état, peuvent avoir quelque accès dans les harems, tels que les médecins, les apothicaires, les marchands de bijoux et d'étoffes; on m'a parlé d'un jeune pharmacien qui a été obligé de changer trois fois de boutique, à cause des séductions périlleuses auxquelles une jolie figure l'avait exposé. On m'a cité un *bacal* (le mot bacal répond à notre mot de gargotier), qui a enlevé la femme d'un officier du sérail; la femme avec ses bijoux, le ravisseur avec son industrie, ont été s'établir à Odessa, où ils ont ouvert une auberge qu'on appelle l'*auberge Turque.* Vous pouvez voir, par cette préférence donnée à un bacal, que l'amour est ici comme le grand-seigneur ou l'ombre de Dieu, qui ne prend pas garde au rang et à la dignité des personnes pour le choix de ses favoris. Si les femmes turques ne sont pas libres de choisir leurs époux, elles n'ont pas plus la liberté de choisir leurs amans.

Comme les femmes turques ne vont presque jamais seules, il doit arriver dans les aventures d'amour ce qui se voit dans nos comédies : la dame a toujours une ou plusieurs suivantes. Quelquefois une héroïne de roman est accompagnée de sa sœur ou même de sa mère. Si une intrigue galante venait à être découverte, il ne s'agirait de rien moins, pour la femme, que d'être cousue avec des chats dans un sac de cuir, et jetée ainsi dans le Bosphore; il est assez simple, d'après cela, qu'on prenne quelques précautions. De son côté, un homme pris en flagrant délit court le risque d'être empalé, étranglé, ou forcé, si c'est un chrétien, de prendre le turban; raison suffisante pour que les galans se fassent un peu prier, et qu'ils soient tenus à la plus grande

discrétion comme les femmes. Aussi ne connaît-on rien d'une aventure qu'elle ne soit finie, et quelquefois long-temps après. La chronique scandaleuse est ici comme l'histoire, qui ne parle des évènemens que lorsqu'ils sont accomplis.

Je ne vous ai point encore dit comment les jeunes Turcs ont coutume d'exprimer leur passion amoureuse. Qui n'a entendu parler du langage des fleurs? Ce langage ne pouvait manquer d'arriver à sa perfection dans un pays où la plupart des femmes ne savent pas écrire. Il existe une autre manière de faire la cour aux belles musulmanes, qui peut-être vous est moins connue; un jeune osmanli, en passant sous leurs fenêtres, porte la main à son cou, comme pour montrer que sa tête n'est plus à lui; il se donne de grands coups de yatagan dans les bras et dans les jambes, pour faire voir que son sang est prêt à couler pour celle qu'il a choisie. Cette manière d'exprimer son amour devient de jour en jour plus rare, et je n'en suis pas étonné, car elle n'est guère compatible avec l'humeur indolente des osmanlis. Des Francs, qui ont vécu long-temps à Stamboul, m'ont assuré que la passion de l'amour n'y éclate presque jamais par des actes de violence. Un accident tragique arrivé depuis peu a surpris tout le monde, et les Turcs ont quelque peine à se l'expliquer. Un effendi a tué d'un coup de pistolet une jeune veuve qui avait promis de l'épouser, et qui en avait épousé un autre; il s'est présenté, déguisé en femme, au milieu des fêtes et des cérémonies du mariage; en s'approchant de la mariée, il s'est écrié d'une voix terrible : *Malheur à toi!* Et l'infortunée, frappée d'une balle, est tombée morte entre les bras de ses parentes et de ses voisines qui étaient venues la visiter. Le meurtrier a été arrêté dans sa fuite, et le lendemain on a pu voir sa tête exposée dans la rue, tandis que les tristes restes de sa victime étaient transportés au champ des morts. On a remarqué ici que la violence des sentimens n'y portait jamais au suicide; jamais on n'entend dire à Stamboul que deux amans se sont asphyxiés ou se sont jetés dans le Bosphore, à la suite de quelque grand désespoir.

SUITE DE LA LETTRE LV.

Les femmes turques.

Péra, octobre 1830.

On a pu voir dans nos romans de chevalerie le respect que les anciens preux avaient pour la beauté ; les Turcs respectent aussi les femmes, mais c'est le respect qu'on a pour la propriété. Les osmanlis n'aiment point les femmes pour elles-mêmes ; ils ne combattront pas pour venger la gloire et l'honneur des dames, pour les délivrer d'un péril, ou briser les fers de leur captivité, mais seulement pour qu'elles ne puissent pas échapper à ceux qui les possèdent ; cette condition des femmes, et cette manière de les respecter suffiraient seules pour nous prouver que chez les Turcs la civilisation n'a point fait de progrès. Que d'actions héroïques, que de sentimens généreux, que d'inspirations du génie, sont dus parmi nous à la présence et aux suffrages des femmes ! En Turquie, les femmes n'encouragent rien, ne dirigent rien, et ne peuvent concourir ni à la gloire ni au bonheur d'une société qu'elles ne connaissent point et qui ne les connaît point, où elles sont considérées comme une chose qu'on achète, et comme un trésor qu'il faut cacher.

Voyez parmi nous ce que produit cette heureuse alliance des deux sexes, qui mettent en commun leurs sentimens et leurs vertus, et qui supportent ensemble les chagrins et les adversités de cette vie ; cette alliance, cette association morale, fondée sur une espèce d'égalité, ne peut avoir lieu dans les familles turques, où le mari est un maître absolu, et la femme un être subordonné, quelquefois un esclave acheté au bazar. On ne connaît point chez les Turcs la *dame du logis*, la *maîtresse de la maison*. Comment donnerait-on ce titre à la femme qui peut être chaque jour remplacée, et qui partage avec d'autres la confiance et l'affection du maître ?

Les femmes turques nourrissent elles-mêmes leurs enfans, et pour remplir ce devoir si naturel, elles n'ont pas besoin des conseils de notre philosophie. Toutefois l'éducation de l'enfance ne saurait être qu'imparfaite, en présence de plusieurs femmes animées par des passions jalouses. Comment les femmes, surtout les Circassiennes, auraient-elles pu apprendre à devenir de bonnes mères, elles qui ont été abandonnées ou vendues par leurs parens? Comment ces filles inconnues du Caucase, que n'a jamais émues la piété filiale, pourraient-elles connaître toutes les sollicitudes de la maternité? Sans doute que la nature a donné aux femmes de tous les pays les mêmes sentimens, mais les sentimens les plus humains, corrompus par de mauvaises lois, ne valent pas même quelquefois l'instinct des animaux. Sans vouloir faire ici une satire, il me semble qu'il y a moins de vertus domestiques dans un harem, qu'il n'y en a dans le nid d'un passereau ou d'un pigeon ramier; il me semble que les femelles des oiseaux du ciel mériteraient mieux le titre de mères de famille que les épouses d'un osmanlis.

Si les femmes ne peuvent rien être dans la maison, à plus forte raison au dehors : elles ne peuvent embrasser aucune profession ni aucun genre d'industrie; on n'en trouve jamais ni dans les comptoirs ni dans les boutiques; on regrette de les voir éloignées de tout ce qui se fait de bon, de tout ce qui se fait d'utile, de ce qu'elles font beaucoup mieux que les hommes : je veux parler des œuvres de charité; elles ne sont jamais chargées de secourir les pauvres, de soigner les malades; les hôpitaux et tous les lieux où l'humanité souffre ne connaissent point ces anges de la terre qu'on appelle chez nous les *sœurs grises*, ou *sœurs de l'hôpital*.

Tout le monde sait que dans nos sociétés d'Europe, c'est au commerce et à l'association des femmes que nous devons ce sentiment des convenances qui distingue chez nous la bonne compagnie, et même les gens bien élevés parmi le peuple. Les Turcs en sont encore sous ce rapport à la rudesse des mœurs barbares; rien n'est plus libre que leurs conversations sur certains objets, rien n'est plus scandaleux que leurs danses et leurs spectacles. Cette licence, qui a quelque chose de sauvage, provient surtout de ce que les deux sexes vivent séparés, et que la place des femmes dans le monde est en quelque sorte restée vide. La décence et la pudeur sont nées, je crois, de la réunion des deux sexes.

Il n'est pas même permis aux femmes turques de se montrer sous les auspices de la religion. Je n'ai pu m'empêcher de faire une remarque générale : c'est qu'en France on voit plus de femmes que d'hommes dans les églises, et qu'en Turquie on voit plus d'hommes que de femmes dans les mosquées. Les femmes sont exemptes d'assister aux cérémonies religieuses; on leur défend même d'y paraître. J'ai vu des musulmans prier sur des chemins, dans des places publiques, dans les lieux déserts; je n'ai vu nulle part une femme musulmane en prière. Les femmes turques ne peuvent recevoir un iman ou un prêtre de l'islamisme ; les ministres de la loi religieuse n'exercent ici aucun empire sur les femmes, et l'intérieur de la famille ne leur est pas moins interdit qu'aux autres hommes, musulmans ou chrétiens.

Ce qu'il y a de plus remarquable à Stamboul, au moins pour les étrangers qui arrivent de Paris, c'est que les femmes jeunes et jolies sont celles qui ont le moins de crédit, qui ne se montrent pas et dont on ne parle point; il n'y a que les femmes, arrivées à l'âge où l'on peut paraître aux mosquées, à qui il soit permis de sortir souvent de leur maison, et de se mêler des affaires. Elles n'appartiennent plus à personne; on ne les regarde plus comme une propriété, elles sont comme des affranchies. Les Turcs, pour expliquer la considération dont jouissent ainsi les femmes d'un certain âge, ont coutume de dire qu'on aime ce qui est nouveau, et qu'on respecte ce qui est ancien.

Quoique l'éducation des femmes turques, comme je vous l'ai dit, soit en général fort négligée, il en est cependant quelques-unes qui se distinguent par leur esprit; les Francs, qui ont été à portée de voir quelques dames bien élevées de Stamboul, sont charmés surtout de la manière dont elles parlent leur langue; leur accent est doux et harmonieux, leurs discours sont remplis d'images; elles plaisantent avec un naturel, avec un goût exquis. Un Français de mes amis demandait à l'une d'entre elles pourquoi les femmes turques riaient souvent aux éclats lorsqu'on les regardait. « C'est, répondit-elle, que les femmes de ce pays ont les cheveux longs et l'intelligence courte. » Je veux vous citer un autre trait d'esprit, quoique je l'ai vu imprimé quelque part. Un Turc, fort laid de figure, avait un nez si long, qu'il ne pouvait toucher la terre avec son front dans la prière du namas. Il épousa une femme qui était aussi fort laide, et comme il

ne voulait point la regarder, celle-ci le pria de supporter sa vue et de prendre pitié de sa laideur, ouvrage de Dieu. — Je n'ai pas assez de résignation pour cela, lui dit-il. — Comment donc, reprit la dame, avez-vous fait pour supporter jusqu'à présent le vilain nez que vous avez? Je pourrais nommer, parmi les femmes d'esprit de cette capitale, la sœur du sultan Mahmoud, dont je vous ai parlé plusieurs fois. On m'a montré un recueil de chansons turques copiées de sa main : la renommée lui attribue plusieurs de ces compositions légères et gracieuses.

Si on en croit certains docteurs de la loi, les femmes n'auront pas le même paradis que les hommes, parce qu'elles ont pratiqué sur la terre des vertus différentes et rempli d'autres devoirs. On consent néanmoins à enterrer les femmes dans les mêmes cimetières, ce qui devrait scandaliser les morts, puisqu'ils conservent dans la tombe les opinions et les sentimens de cette vie. Dans la croyance musulmane, les femmes qui seront jugées favorablement par les anges du sépulcre, resteront toujours jeunes et jolies; au moment de la résurrection elles seront comme à l'âge de seize ans, et elles n'auront que seize ans pendant toute l'éternité; on leur promet, en outre, d'autres maris que ceux qu'elles ont eus dans ce monde. La Turquie a sans doute beaucoup de femmes qui se contenteraient d'un semblable paradis, et qui renonceraient volontiers pour cela au bonheur d'habiter les soixante-dix pavillons faits de la main des anges.

Je voudrais pouvoir vous apprendre comment les réformes de Mahmoud sont jugées dans les harems : il serait difficile de satisfaire sur ce point votre curiosité. Il est probable d'ailleurs que les femmes turques ne s'occupent pas beaucoup de la réforme ottomane, d'autant plus qu'elle a respecté tout ce qui les concerne, et qu'elles les a laissées telles qu'elles étaient. Les femmes musulmanes, qui semblent être restées en dehors de la révolution présente, ont quelquefois figuré dans les émeutes de Stamboul. Au moment d'un incendie ou de tout autre désastre, ce sont quelquefois les femmes qui expriment les plaintes du peuple. Les femmes turques ont pu applaudir jusqu'ici à des innovations qui semblaient réserver exclusivement aux harems les riches étoffes, les fourrures et les diamans. Comme aux yeux de la plupart des Turcs, la réforme ne consiste qu'à imiter les costumes d'Europe, on pourrait croire que les osmanlis n'ont rien voulu changer dans les harems, par des raisons d'économie; car il y aurait peu d'ef-

fendis assez riches pour faire suivre à leurs femmes nos modes européennes qui changent sans cesse; et puis ce ne serait pas une petite affaire que de mettre les dames de Constantinople au courant des nouveautés de Paris ou de Londres, de Vienne ou de Pétersbourg; ne faudrait-il pas alors que le beau sexe de Stamboul eût ses instructeurs comme les nouvelles milices, et que sur les rives du Bosphore la mode eût aussi ses ambassadeurs? Si la réforme venait à pénétrer dans les harems, combien elle pourrait amener de changemens dans les mœurs et les habitudes du pays! Qui pourrait prévoir les effets d'une révolution qui s'emparerait pour ainsi dire des sanctuaires domestiques, de ce qu'il y a de plus intime et de plus sacré dans la nation, de ce qui touche le plus au cœur et à la vie de la société? En attendant que les dames de Stamboul suivent les modes de France ou d'Angleterre, nous avons vu, il y a peu de jours, les jeunes princesses, filles du sultan, se promener dans les rues avec des vêtemens et des parures qui paraissent être une nouveauté venue d'Occident; je dois vous dire que cet essai n'a point réussi, et qu'on n'y a vu qu'un travestissement grotesque. Il est probable qu'on en restera là.

LETTRE LVI.

Des études chez les Turcs.

Péra, octobre 1830.

Lorsqu'on veut étudier la physionomie d'un pays, on se demande d'abord quelles sont les lumières répandues dans le peuple ; on se demande quelles sont les sciences qu'on y cultive, les doctrines qu'on y enseigne, comment on y élève la jeunesse. Toutes ces questions vont être l'objet de mes lettres.

Chez un peuple où la religion est tout, la théologie doit occuper le premier rang parmi les sciences. Les Turcs appellent la *théologie, l'art de parler convenablement de Dieu,* et cette définition me paraît assez juste. Chacun des quatre-vingt-dix-neuf attributs de la Divinité a donné lieu à des milliers de volumes, que doivent lire les théologiens musulmans. Je ne m'arrêterai point ici à réfuter sérieusement les dogmes de l'islamisme, comme on le faisait au moyen âge et dans le temps des croisades ; je veux laisser en paix les docteurs de Stamboul comme ceux du grand Caire et des villes saintes de la Mecque et de Médine.

A côté de la théologie, marche une autre science, c'est l'étude du Coran et de la tradition religieuse, considérée comme la loi civile et la loi politique, comme la règle souveraine qui prescrit à chacun ses devoirs, qui garantit à chacun ses droits, qu'on invoque dans tous les différends, et d'où émanent toutes les décisions de la justice. Comme ces lois religieuses n'ont pas toujours un sens précis et positif, qu'on en a fait mille applications diverses, qu'elles ont été commentées de cent façons, leur étude n'est pas facile, et toute la vie de l'homme y suffit à peine. Nous admirons, chez nous, la compilation laborieuse de d'Ohsson ; mais je doute qu'avec un pareil travail on pût obtenir ici les derniers grades de solimanieh.

Il ne faut pas perdre de vue la volonté du prince qu'on regarde ainsi comme la volonté de Dieu et comme la loi suprême. On apprend aux Turcs qu'il serait impie de désobéir au sultan, et qu'ils doivent rester soumis aveuglément au successeur des califes. Les codes de Soliman, d'Achmet et plusieurs autres, enseignés comme les *commandemens du Seigneur*, n'ont jamais cessé d'obtenir le respect des osmanlis; mais tous ces codes qui n'éclaircissent rien, n'offrent souvent qu'une difficulté de plus pour l'étude de la législation ottomane, et la jurisprudence reste souvent indécise entre la volonté de Dieu et la volonté du pouvoir absolu.

On a fait sur le pouvoir législatif des sultans une remarque qui est bonne à répéter, car elle nous révèle l'esprit et la nature du despotisme en Turquie. Il n'est point de pays où les ordonnances tombent plus facilement en désuétude; cela vient sans doute de ce qu'on en publie trop; chaque jour voit naître un réglement, une prohibition nouvelle; au premier moment, tout est d'obligation, la moindre contravention est quelquefois punie par la peine capitale; mais bientôt l'autorité elle-même oublie ce qu'elle a défendu, et tout le monde agit comme si la loi n'avait pas été portée; on m'a cité un proverbe souvent répété parmi le peuple, *que les firmans ne durent que trois jours*. Ce qu'il y a de curieux à observer, c'est que le pouvoir suprême n'est point offensé et ne souffre point de cette apparente désobéissance. Les sujets ne croient pas manquer ainsi au souverain, parce que l'habitude et l'expérience leur ont appris que le gouvernement tient lui-même peu de compte de ce qu'il a fait; le despotisme tel qu'on le connaît ici, le despotisme véritable, le despotisme classique, ressemble aux révolutions du temps présent, qui ne subsistent que par des principes généraux et par des déclarations vagues, qui ne veulent ni règle fixe, ni législation positive, qui ne peuvent souffrir aucune loi établie, pas même celles qui sont leur ouvrage; les révolutions, comme le despotisme, ne tiennent pas à ce qu'elles ont fait, mais à ce qu'elles font, et surtout à ce qu'elles veulent faire; il ne s'agit pas de ce qu'elles voulaient hier, mais de ce qu'elles veulent aujourd'hui, de ce qu'elles voudront demain. Le commencement d'une chose établie, d'une chose qui peut avoir quelque durée, serait la fin d'une révolution, et peut-être aussi du pouvoir arbitraire d'un despote.

On enseigne la philosophie chez les Turcs; mais dans la philosophie comme dans la politique, c'est le Coran qui est la base et le principe

de tout; on ne s'occupe guère, par exemple, de prouver l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame : il faut y croire parce que le prophète l'a dit; mais quelles sont les preuves de la véracité du prophète? On se garde bien de laisser cela en supposition; une chose est vraie, parce que le Coran l'a dite, et que le Coran est un livre divin. Voilà tout le raisonnement des Turcs. Toutefois, les théologiens turcs n'ont pas négligé d'employer les armes tranchantes de la logique, qu'ils appellent la *science de la balance*. Ils connaissent la logique d'Aristote, qu'ils ont adaptée à leur manière de raisonner. Aristote n'a pas été parmi les osmanlis la source d'une foule de discordes et de querelles scolastiques, comme dans notre Occident au moyen âge; le précepteur d'Alexandre est, dans les médrèses, le très-humble disciple du prophète. Au reste, une religion qui ne s'est propagée que par le sabre, ne devait guère laisser dans les esprits l'habitude de subtiliser et de triompher par les armes du syllogisme. J'aime assez cette maxime des docteurs de la Turquie : *Faites du bien à tout le monde, et ne disputez point avec les ignorans*. On m'a parlé d'un de leurs livres, intitulé : *Adabe-il-Bahz* (règles de la discussion), qui enseigne la manière de disputer avec politesse et avec esprit tout à la fois. Je voudrais qu'on fît une bonne traduction de cet ouvrage, et qu'on la répandît dans les écoles de notre Europe civilisée.

La métaphysique a fait peu de progrès chez les Turcs. Quoique leur maintien soit grave et qu'ils aient un air réfléchi, leur esprit n'est pas porté pour cela aux idées spéculatives. Un osmanlis rêve plutôt qu'il ne médite; et dominée par la folle du logis, sa raison ne va guère au-delà de ce que les sens peuvent découvrir, et préfère toujours ce qu'on peut imaginer à ce qui doit être approfondi. Aussi les lois du monde intellectuel n'occupent-elles que très-peu les savans de Stamboul. Les raisons qu'on peut en donner ne sont pas seulement tirées du caractère national, mais des préceptes et de l'esprit du Coran. La religion musulmane a matérialisé l'homme : il y a, dans les croyances des Turcs, des souillures pour le corps comme pour l'ame, et ces souillures sont également des péchés. Beaucoup de cérémonies, prises au figuré et regardées parmi nous comme symboliques, sont prises à la lettre et dans le sens le plus matériel parmi les disciples du prophète de la Mecque. La manière dont ils prient, la plupart de leurs actes religieux, la persuasion où ils sont que les morts souffrent ou se réjouissent dans la tombe, les félicités de leur paradis, montrent une

tendance évidente à matérialiser le monde intellectuel ; c'est en cela surtout que l'islamisme diffère de la foi chrétienne qui tend partout à spiritualiser les sociétés humaines. Ce caractère de la religion musulmane est peut-être ce qui a le plus contribué à retenir les esprits dans une espèce de barbarie ; et s'il est vrai, comme on l'a dit et comme je le crois, que le christianisme ait civilisé le monde, il est vrai aussi que l'islamisme a dû arrêter les progrès de l'intelligence chez la plupart des peuples de l'Orient.

Si la logique et la métaphysique sont peu avancées, il n'en est pas de même de la morale ; la littérature lui doit ses plus nobles pensées, ses plus sublimes inspirations ; l'imagination turque semble avoir transporté dans le monde moral toutes les couleurs, toutes les merveilles du pays où nous sommes. C'est dans les livres des Orientaux que la vertu, que la raison même devient une magnifique poésie ; c'est là que la morale est belle comme la nature, brillante comme le firmament avec ses étoiles, vénérable, auguste comme les ruines de l'antique Asie. Que d'ingénieuses allégories, que de fables riantes, que d'images vives, animées, se mêlent ici à tout ce qu'on y dit des devoirs de l'homme ! Quels modèles parfaits présenteraient au monde les nations d'Orient, si elles mettaient en pratique toutes les belles choses qu'on enseigne dans leurs livres de littérature et de philosophie !

La physique, la chimie, les mathématiques, l'astronomie, ne sont pas des sciences tout-à-fait ignorées des osmanlis ; mais la physique des écoles est encore celle qui s'enseignait dans la chrétienté avant la prise de Constantinople ; les docteurs dissertent encore sur la propriété des corps, sur le mouvement, sur l'espace, sur le repos et les modifications diverses de la matière ; la physique d'Aristote, l'optique d'Euclide, l'histoire naturelle de Pline, quelques autres ouvrages traduits des langues d'Europe, s'ils ne sont connus dans les écoles des Turcs, se trouvent du moins rappelés dans les catalogues de leurs bibliothèques. Quant à la chimie, elle se réduit à la transmutation des métaux, c'est-à-dire à l'alchimie ; cette science, long-temps cultivée par les Arabes, n'a plus guère de partisans à Stamboul. Il faut dire, à la louange des Turcs, qu'ils ne s'occupent guère maintenant de faire de l'or avec du charbon. Constantinople n'a plus d'autres chimistes que les apothicaires de Péra, et les distillateurs qui font l'eau de rose du sérail. Comme la connaissance des mathématiques est nécessaire dans la marine, dans l'artillerie et dans quelques professions,

l'étude de cette science n'a jamais été abandonnée ; l'imprimerie impériale a publié dans ces derniers temps quelques ouvrages de géométrie et d'algèbre. On enseigne surtout les mathématiques dans des écoles spéciales ; on les enseigne d'après les ouvrages de Bezout et de Reynaud ; comme ces ouvrages sont mal traduits, les élèves et même les professeurs ne connaissent véritablement que les figures qui s'y trouvent jointes, et sont condamnés à deviner le reste ; d'où il résulte que l'enseignement est très-imparfait.

L'abbé Toderini nous vante beaucoup les progrès que l'astronomie a faits chez les osmanlis ; je suis porté à croire qu'il y a un peu d'exagération dans ce que nous dit à ce sujet le savant voyageur ; on a pu traduire en langue turque les ouvrages de Cassini et les élémens d'astronomie de Lalande ; mais il est probable que ces traductions sont peu connues des savans de Stamboul ; le sérail a pourtant son astronome ; j'aurais bien voulu voir l'observatoire et les instrumens de cet officier du sérail à qui le sultan a donné le département du ciel ; mais je n'ai pu satisfaire sur ce point ma curiosité ; je n'ai pas même pu me procurer l'almanach que publie chaque année l'astronome impérial, et dans lequel sont indiquées les saisons, les éclipses de la lune et du soleil, et les jours malheureux ou propices. Je vous dirai comme chose curieuse, que l'auteur de cet annuaire est un des personnages les plus considérables du divan ; c'est à peu près comme si un de nos puissans monarques de la chrétienté appelait à son conseil le rédacteur de l'*Almanach de Liége* ou du *Messager boîteux ;* on assure que les astronomes de la cour ont eu souvent plus de crédit que les grands visirs et les muftis. Le Nostradamus du sérail a pu diriger parfois la politique ottomane, en interrogeant les astres du ciel, et ses oracles n'inspiraient pas moins de confiance et de respect que ceux de Calchas dans le conseil d'Agamemnon ; nous voyons dans l'histoire qu'une éclipse de lune ou de soleil, commentée par l'astronome du sérail, a suffi quelquefois pour bouleverser la capitale et les provinces. Cependant les Turcs d'aujourd'hui ne paraissent pas beaucoup s'occuper des phénomènes du ciel ; nous venons d'être témoins, ces jours derniers, d'une éclipse de soleil, et les osmanlis sont restés dans leur calme habituel ; au moment de l'éclipse, j'étais au champ des morts de Péra ; quelques Turcs étaient assis sur les tombes des Arméniens, ou accroupis sur des nattes autour du café ; les Francs qui restaient là paraissaient tout préoccupés du spectacle ;

pour les osmanlis, ils ne tournaient les yeux vers le ciel que pour suivre la fumée ascendante de leur chibouc; il ne s'agit pas pour eux d'étudier le phénomène en lui-même, mais de savoir ce que l'astronome aura prédit.

Chez les peuples enfans et chez les peuples encore barbares, on recherche surtout dans les sciences les secrets de l'avenir; comme les choses positives sont toujours celles qui ont le moins d'empire sur les esprits, on aime mieux s'en tenir à des connaissances vagues qui peuvent frapper l'imagination. Après avoir interrogé les astres du ciel sur les évènemens futurs, les osmanlis aiment aussi à interroger les rêves et les visions de la nuit; l'interprétation des songes est la science la plus accréditée à Stamboul, une science dont tout le monde s'occupe; on dit que les visions prophétiques ont souvent dirigé la politique de Mahmoud, et que dans les momens difficiles, il ne consulte pas moins ses astrologues ou ses devins, que ses ministres; il ne les consulte pas seulement sur les affaires de l'État, mais pour ses plaisirs et ses promenades sur le Bosphore.

Un peuple qui n'a des yeux que pour l'avenir, ne doit pas mettre beaucoup de prix à la connaissance du passé; aussi les médrèses n'ont-ils point de chaires pour l'histoire; toutefois les sultans, en même temps qu'ils ont leurs astrologues ou leurs prophètes, ont aussi leurs historiens ou leurs historiographes; quoique la charge d'historien soit moins importante que celle de l'astronome de la cour, elle n'est pas tout-à-fait sans fonction; les actes importans de chaque règne, les traités, les lois, les réglemens sont exactement remis à l'historiographe en titre, qui est chargé de les mentionner dans son histoire. On n'a pas besoin, je crois, d'avoir lu de pareilles annales, pour être assuré qu'elles n'ont pas cette impartialité, cet esprit de critique, cette philosophie que nous admirons dans les grands historiens. Plusieurs choses en Turquie s'opposeront toujours à ce qu'on pousse bien loin la science de l'histoire; d'abord le pouvoir absolu ne donnera jamais de grands encouragemens à ceux qui diront la vérité; le second obstacle est dans l'islamisme; la religion musulmane est née dans des temps barbares, dont elle a, surtout chez les Turcs, conservé les préjugés et le caractère. Elle n'a point vu l'antiquité, et ne saurait en parler convenablement; aussi le langage des ruines et des vieux monumens est-il inconnu à ses disciples; ajoutez à cela que Mahomet, en racontant l'histoire ancienne qu'il ne savait pas, a

tout brouillé ; et comme ses erreurs sont devenues des articles de foi, le Coran se trouve placé comme une barrière invincible sur le chemin des grandes vérités historiques. Il serait impossible de faire à Stamboul un cours d'histoire véridique, sans déplaire d'un côté au sultan ; et de l'autre, sans donner quelques démentis au prophète de la Mecque, ce qui exposerait tous les jours un professeur, ami de la vérité, à être *livré aux griffes de la strangulation*.

Plusieurs des sciences dont je viens de parler ne sont plus enseignées dans les écoles. Le gouvernement n'encourage aucune connaissance ; mais on doit dire qu'il tolère toute sorte d'enseignemens ; un musulman, quel qu'il soit, s'il veut enseigner une science, obtient facilement la permission d'élever une chaire dans une mosquée et d'y réunir des auditeurs ; cet enseignement est regardé comme une action pieuse, et l'opinion du peuple en tient compte comme d'une chose agréable à Dieu. J'ai demandé à plusieurs personnes éclairées, si on profitait beaucoup de cette liberté ; on m'a répondu qu'on n'en voyait plus d'exemple depuis que l'empire est livré aux révolutions ; on peut en conclure que plusieurs sciences ont dégénéré chez les Turcs, et que les lumières s'en vont avec tout le reste. En portant leurs regards vers l'Occident qui ne leur a rien appris, les osmanlis ont oublié ce que leur apprenait autrefois l'Orient ; ils n'ont point acquis nos connaissances, et ils ont oublié ce qu'ils savaient.

Avant de terminer ma lettre, je vous dirai quelques mots sur l'enseignement des langues. Les osmanlis dont l'éducation a été soignée, parlent le persan et surtout l'arabe ; la langue arabe étant celle du Coran, a été conservée chez les Turcs pour le livre du prophète, comme chez nous la langue latine l'a été pour l'Évangile. Nos langues d'Europe, qui n'ont point de rapports et d'affinités avec le génie et les mœurs des Turcs, ne feront jamais de grands progrès en Turquie. On a établi à plusieurs reprises des écoles pour la langue française ; ces essais ont toujours été malheureux ; je vous ai parlé de l'école de l'arsenal ; on en avait établi une autre après la révolution grecque, la Porte ayant renoncé dès lors à choisir ses interprètes parmi les Grecs du Fanar ; cette école nouvelle faisait quelques progrès, mais ces progrès alarmèrent le drogman en titre qui la dirigeait et qui parvint à la détruire. Au moment où je vous écris, il est encore question d'établir une école de français ; lorsque j'ai été présenté au sérasquier, il m'a parlé de son projet, et m'a prié de rester à Constantinople pour

présider à cet établissement ; il m'a fait beaucoup d'instances, et m'a pris plusieurs fois par le menton, ce qui est chez les Turcs une grande démonstration d'estime. J'avoue que j'étais tenté de me rendre à sa prière, car lorsqu'il s'agit de la langue française, je n'oublie pas les inspirations du fauteuil académique, et je fais volontiers de la propagande. Mais avant de commencer l'instruction des Turcs, je dois achever la mienne et profiter de mon séjour ici pour étudier le pays.

LETTRE LVII.

Des écoles chez les Turcs.

Péra, octobre 1830.

Dans ma dernière lettre, je vous ai parlé des sciences et de l'état des lumières chez les osmanlis ; je vous parlerai maintenant du mode d'enseignement et des écoles établies en Turquie. Je commencerai par les mekteb ou écoles primaires : la lecture, l'écriture, l'arithmétique, les élémens de la religion musulmane, voilà ce qu'on enseigne dans les mekteb. Les premières lettres qu'épelle l'enfance sont celles qui composent le nom d'*Allah* ; ce qu'elle apprend d'abord par cœur, ce sont les prières et le symbole des vrais croyans. Les élèves prononcent tout ensemble le même mot ; en le prononçant ils s'inclinent tous ensemble et de la même manière. Ainsi cette institution première leur pénètre en quelque sorte par tous les sens ; les mouvemens et les habitudes du corps se trouvent associés aux opérations de la mémoire et de l'intelligence : cet enseignement ressemble assez à notre enseignement mutuel.

Toutes les classes et tous les rangs se trouvent confondus dans ces écoles populaires. Les enfans des visirs et ceux des porteurs d'eau sont assis sur les mêmes nattes. On fréquente le mekteb depuis l'âge de cinq ans jusqu'à l'âge de douze à treize ans ; quelquefois les petites filles vont à la même école que les garçons ; elles ont néanmoins des écoles particulières tenues par des femmes, mais du reste en assez petit nombre. Tous les mekteb se ressemblent, ce sont toujours les mêmes élémens d'étude et de religion, mêlés à quelques préceptes de morale, à quelques conseils sur la civilité et la manière de vivre dans la société des osmanlis. Chaque mekteb est dirigé par un kodja ou maître, particulièrement chargé d'enseigner le Coran ; le reste est

abandonné aux sous-maîtres. Chacune de ces écoles primaires est fondée par un legs pieux; car en Turquie, c'est la religion et non point le gouvernement qui fait les frais de l'éducation publique. On compte à Stamboul jusqu'à douze cents mekteb, répandus en divers quartiers. Il y a des quartiers qui en ont jusqu'à douze ou quinze. Une foule de voix enfantines, aiguës et monotones vous avertissent du voisinage d'un mekteb. Je rencontre souvent dans les rues des enfans turcs qui vont à l'école ou qui en reviennent; point de dissipation, point de joies bruyantes parmi eux; leur maintien est calme, leur démarche lente et mesurée; ils ont déjà l'attitude et la gravité des vieux osmanlis.

Quoique l'enseignement soit gratuit, les parens donnent ordinairement une gratification ou *bakchich* au kodja; cette gratification varie selon les facultés des familles : il y a beaucoup de pauvres gens qui donnent à peine une piastre, six ou sept sous par mois. Il arrive quelquefois que les familles riches prennent un kodja, comme on prend chez nous un précepteur, pour donner à leurs enfans les mêmes leçons qu'on reçoit dans les mekteb. Mais cela est assez rare; car de telles habitudes pourraient nuire à l'uniformité de l'enseignement; on aurait l'air d'ailleurs de renoncer à la communion des fidèles. Cet adage reçu partout : *Il faut faire comme tout le monde*, est chez les Turcs une véritable loi de Dieu.

Lorsque les jeunes Turcs sortent de l'école primaire, les uns prennent un métier, les autres vont dans les *médrèses* ou colléges, établis auprès des grandes mosquées. Des maîtres, choisis parmi les principaux ulémas, enseignent dans ces médrèses la syntaxe et la rhétorique, les langues arabe et persane, la philosophie, la théologie, le droit, etc. C'est aux dépens des mosquées, comme je vous l'ai dit, que subsistent les médrèses; chaque mosquée fournit à l'entretien d'un certain nombre d'élèves qui sont nourris par l'imaret et logés dans le collége. Comme l'étude est une chose toute religieuse, les élèves se rassemblent souvent dans les sanctuaires musulmans, et les leçons commencent après la prière de midi. Les administrateurs des mosquées ont le privilége de nommer les professeurs, en soumettant leur choix à l'approbation du mufti.

La plupart de ceux qui fréquentent les médrèses, se bornent à apprendre la syntaxe, un peu de rhétorique, et le turc choisi. A mesure qu'on avance dans les hautes classes, le nombre des étudians diminue,

soit que les familles ne puissent fournir aux frais de l'éducation, soit que la plupart des osmanlis aient peu de dispositions pour l'étude, soit enfin, et c'est ce qui arrive le plus souvent, que les élèves se dégoûtent de l'application et du travail. On a chez les Turcs une telle idée des difficultés de l'étude, qu'on donne aux écoliers le nom de softa, qui veut dire *brûlé* ou *patient*. Ceux qui ne peuvent *brûler* et *souffrir* long-temps dans les médrèses, embrassent les uns des professions mécaniques, les autres la carrière des armes; ceux qui ont une belle écriture se destinent à l'état de kiatib (écrivain). Les kiatib forment en Turquie une classe fort nombreuse, que la plupart des voyageurs n'ont point assez fait connaître. Quoique la plume du kiatib ne soit qu'un roseau grossier, Mahomet nous assure que *Dieu a juré par cette plume; la gloire que donne la plume à ceux qui s'en servent*, dit le prophète de la Mecque, *durera pendant des siècles*. Ces paroles, que le génie de la poésie ou de l'éloquence pourrait prendre pour lui, et qui ne s'adressent cependant qu'au simple calem du kiatib, sont écrites en lettres d'or sur la porte du reis-effendi, chef et patron de la classe des écrivains. Tous ceux qui copient le Coran ou d'autres livres, et qui forment la corporation des libraires, appartiennent à la classe des kiatib; ce sont ces kiatib qui fournissent des employés et des commis au gouvernement. Toutes les pièces officielles, tout ce qui s'écrit dans le divan est leur ouvrage; chaque ministre, chaque pacha, chaque mutzelin, chaque tribunal, a ses kiatib. Au milieu des perpétuelles révolutions du ministère ottoman, ce sont les kiatib qui conservent les traditions du sérail, les coutumes et les habitudes politiques de chaque administration. Tous ces écrivains prêtent aussi leur talent au commerce et à l'industrie; quelques-uns se consacrent au service du public; dans le voisinage d'une grande mosquée, on voit presque toujours l'échoppe d'un kiatib qui sert de secrétaire à tous les gens du quartier; il n'est point de famille turque qui ne s'honore d'appartenir à un homme exerçant la noble profession du calem. En nous promenant aux champs des morts, nous avons souvent vu sur des pierres sépulcrales une plume et une écritoire, ce sont les tombeaux des kiatib.

Les softas qui suivent la carrière des études n'arrivent aux derniers degrés du doctorat qu'après de longs travaux et de rudes épreuves; on n'admet tous les ans qu'un petit nombre de candidats pour chaque grade; ceux qu'on admet, sont ordinairement les plus instruits ou

les mieux protégés; les autres sont obligés d'attendre, quel que soit leur âge; il est arrivé, m'a-t-on dit, que des muderis ou docteurs n'ont pu obtenir tous les grades de la science qu'à l'âge de soixante ans. C'est dans les médrèses de Bajazet et de Soliman, que s'achèvent les études, surtout l'étude du droit; la solimanieh est l'école la plus célèbre de l'empire; on pourrait la comparer à nos anciennes universités d'Europe.

Voilà donc, pour ce qui a rapport à l'enseignement, la jeunesse turque partagée en trois classes. La première, la plus nombreuse, est celle qui est sortie des mekteb, après avoir appris la lecture, l'écriture, le catéchisme musulman; beaucoup n'ont appris que les formules des prières. La seconde classe, ayant fréquenté pendant quelque temps les médrèses, a pu s'instruire dans la syntaxe, étudier le turc choisi, se donner quelque teinture de la rhétorique, ce sont les kiatib; la troisième classe est celle des *softas* ou brûlés, qui poursuivent les hautes études; c'est de là que sortent les ulémas, à qui est réservé l'empire du monde intellectuel en Turquie; les ulémas représentent ce qu'il y a de plus important et de plus élevé dans la nation, et forment à la fois la magistrature, le clergé et le corps enseignant.

On parle beaucoup aujourd'hui des ulémas, et ce serait peut-être une occasion de rectifier les idées fausses qu'on s'en fait en Europe, mais peut-être faudrait-il pour cela faire un gros livre, et je n'en ai pas le loisir. Je vous dirai seulement que je trouve un peu d'exagération dans ce qu'on dit de l'opiniâtre opposition des ulémas aux réformes de Mahmoud. Quelle résistance invincible pourrait opposer aux entreprises d'un réformateur habile une magistrature nomade, qui ne demeure jamais plus de deux ans dans la même place, et qui attend son avancement de la faveur impériale? Le sultan des osmanlis, en sa qualité de premier iman et de successeur des califes, ne doit-il pas conserver quelque influence sur un corps dont il est le chef suprême! Ajoutez à cela que le mufti, chef de la loi religieuse, peut être destitué comme un visir, et que la faveur du prince distribue souvent des grades de docteur; ce qui doit affaiblir l'indépendance du corps enseignant. Une observation générale qu'il faut faire avant tout, lorsqu'on étudie ce pays-ci, c'est que tout y dépérit peu à peu, et que, dans l'opposition comme dans le gouvernement, on aperçoit partout des symptômes de destruction et de décadence. Le sérail a perdu sa force morale, et n'est plus qu'une vaine image de

la grandeur des sultans ; les ulémas, depuis la chute des janissaires, ont pu quelquefois exprimer leur mécontentement, mais, énervés par les doctrines de la fatalité, ils n'ont plus ce fanatisme qui court au-devant du martyre, ce fanatisme qui agit et qui se montre autrement que par des malédictions ; les institutions qui rendaient le despotisme redoutable au peuple, celles qui rendaient le peuple redoutable au despotisme, semblent tomber chaque jour une à une, non pas précisément par une suite de la corruption ; mais elles sont comme ces fruits détachés de l'arbre avant le temps, qui périssent dispersés sur le sol qui ne les nourrit plus, exposés au soleil qui les dessèche et les brûle sans les mûrir.

Toutefois, cet esprit de décadence s'est moins fait sentir dans les médrèses et dans le mekteb que partout ailleurs. Le mode d'enseignement est ce qui a le mieux résisté jusqu'ici au temps et aux révolutions. Je vous ai dit que les chaires des mosquées étaient ouvertes à tous ceux qui avaient quelque chose à enseigner ; peu de gens, il est vrai, usent de la permission ; mais il n'est jamais arrivé qu'une école ait retenti d'un paradoxe ou d'une opinion contraire aux idées reçues ; aussi ne parle-t-on point de la liberté de l'enseignement en Turquie ; on ne parle guère de cette liberté que dans les pays livrés aux désordres de toutes les opinions, où l'anarchie n'existe pas seulement dans les idées, dans les spéculations de l'esprit, mais dans la morale et jusque dans les mœurs du peuple. Chacun alors se fait une vertu à sa manière, se fait une patrie, une religion, une conscience ; comme la société se trouve dans un véritable état de dissolution, il ne reste plus que des individus, que des partis qui s'agitent dans le cahos, et chacun brûle de faire une société nouvelle avec ses systèmes ou ses doctrines particulières. Dans un pareil état de choses, la liberté de l'enseignement est la grande affaire, le grand mobile de toutes les oppositions, mais n'est-on pas plus près alors de la barbarie que d'une éducation publique qui puisse obtenir l'assentiment de la raison ou les suffrages du peuple.

Une même pensée préside à l'éducation des Turcs, et le seul aspect de la société nous révèle un enseignement uniforme. Il ne s'agit pas dans les colléges de ce pays, de faire des hommes, mais de faire des Turcs, et tous ces Turcs se ressemblent ; ils se ressemblent non-seulement dans les occasions solennelles, mais dans les circonstances ordinaires de la vie ; dans leur maintien et leur démarche, dans leur

manière de parler, de saluer, de prier. La nation ottomane est jetée tout entière dans le même moule ; on a comparé quelquefois les peuples à un troupeau ; cette comparaison, qui, dans d'autres pays, n'est qu'une image de rhétorique, est en Turquie d'une exacte vérité. La nation turque est un immense troupeau qui s'avance silencieusement et sans lever la tête. Vous jugez quel parti on devait tirer de cette uniformité, lorsque la société était pleine de vie et qu'elle marchait à la gloire ; mais lorsqu'on arrive au jour de la décadence, une pareille société ne présente plus qu'une multitude d'hommes, tombés dans un même engourdissement, qui s'endorment tous ensemble, rangés côte à côte comme au champ des morts. Comme il n'y a qu'un chemin étroit par lequel tout le monde doit passer, on avance péniblement, et lorsque ce chemin étroit conduit à un abyme, il arrive que tout un peuple s'y précipite comme un seul homme.

Toutefois, l'éducation des Turcs, telle qu'elle est, a dans son organisation quelque chose qui me frappe, et me donne à penser. Les mekteb ou écoles primaires sont chargés d'apprendre à tous les membres de la famille musulmane ce qu'ils doivent savoir ; vient ensuite une instruction plus étendue, une éducation supérieure ; celle-là ne se donne qu'à un petit nombre ; personne en Turquie ne peut ignorer ce qui doit le conduire dans la vie publique et privée ; mais la société s'en tient là, et ne forme des savans, des hommes lettrés, qu'autant qu'elle en a besoin et qu'elle peut en entretenir.

Cette sagesse des Turcs m'a fait quelquefois songer à notre pauvre France, où nous voyons précisément le contraire de ce qui passe en Turquie : ici l'éducation première qui appartient à tous est dans un état de perfection admirable ; l'éducation supérieure paraît beaucoup moins encouragée parce qu'elle est le partage du petit nombre, qu'elle est comme une exception, comme un privilége dont il importe de resserrer bien plus que d'étendre les effets et les limites. Chez nous, c'est l'éducation de tout le monde qu'on néglige et c'est l'éducation supérieure qu'on perfectionne ; on s'occupe peu de la première à laquelle on semble n'appeler personne, et qu'on laisse aller comme il plaît à Dieu ; toute l'attention, tous les soins, toutes les dépenses sont pour la seconde à laquelle tous sont appelés comme au festin de l'Évangile ; chez les Turcs, l'éducation publique se présente à moi comme une pyramide très-étendue dans sa base, et qui, à mesure qu'elle s'élève, va toujours en se rétrécissant : en France la pyra-

mide est renversée, et sa base est bien plus étroite que son sommet.

Aussi qu'est-il arrivé depuis quelque temps dans notre pays? la grande manufacture des intelligences, pour parler le langage du jour, jette chaque année dans le monde une multitude d'esprits perfectionnés dont la société n'a que faire et qui ne peuvent y vivre; que répondraient nos gouvernemens, si cette multitude intelligente qu'ils se sont plu à former, s'élevait tout à coup contre eux et leur disait : « Nous avons été élevés pour être quelque chose dans ce monde et nous n'y sommes rien; la fortune devait être le prix de nos lumières et nous restons misérables; que la société périsse ou que les promesses de notre éducation ne soient pas vaines. »

Mais au moment où je parle, les hostilités n'ont-elles pas déjà commencé entre la société qui voudrait rester telle qu'elle est, et la jeunesse impatiente de la changer. Bien des gens cherchent la cause de nos révolutions dans les idées, dans les erreurs qui s'accréditent, dans la corruption des mœurs; tout cela peut être vrai jusqu'à un certain point; mais la véritable cause, la cause principale de cet esprit d'agitation et d'inquiétude, qui trouble les sociétés modernes c'est, je crois, celle que je viens d'indiquer; je ne m'arrêterai pas plus long-temps sur une question aussi triste; il est douloureux de signaler un péril qu'on ne peut prévenir, et d'avoir à parler d'un mal sans remède; chaque peuple porte avec lui les germes de sa ruine, comme chaque individu le principe de sa fin, et ce qu'il y a de plus fâcheux pour les sociétés humaines, c'est qu'elles prennent presque toujours les maladies dont elles doivent mourir, pour de la vie, de la prospérité et de la gloire. Malheur à ceux qui leur disent la vérité, car elles sont souvent plus disposées à lapider ceux qui les avertissent qu'à profiter de leurs avis. Aussi se glorifie-t-on d'ajouter au mal, et tandis que toutes les voix s'élèvent pour célébrer le siècle des lumières, la destruction arrive comme un voleur de nuit, *sicut latro*.

Je ne vous parle pas des écoles spéciales, entretenues par le gouvernement; parmi ces écoles, on distinguait celles de l'arsenal, de l'artillerie et du génie. La plupart des voyageurs ont parlé du collége des icoglans, établi dans le faubourg de Péra; c'est là que s'élevait la jeunesse qui fournissait au sultan ses serviteurs les plus dévoués et les plus habiles; cet établissement magnifique est maintenant abandonné et tombe en ruines; le gouvernement de la Porte avait d'abord eu le projet de le remplacer par une école militaire, mais, comme

cela arrive souvent dans les révolutions, on s'en est tenu à détruire ce qui existait.

Les rayas n'ont à Stamboul que des écoles primaires qui ne sont pas aussi bien tenues que celles des Turcs; les osmanlis qui n'ont pas encouragé pour eux l'éducation supérieure, n'ont pas dû la protéger pour les sujets tributaires. L'éducation perfectionnée d'un raya ne leur présentait que l'idée d'un ennemi plus difficile à soumettre, ou d'un esclave plus difficile à contenir.

LETTRE LVIII.

Sur les murailles extérieures de Constantinople et sur la prise de cette ville par les croisés et par les Turcs.

Péra, octobre 1330.

Je n'ai point eu jusqu'ici à parler des armées de la croix, si ce n'est pour indiquer leur passage à travers les îles de la Méditerranée; mais depuis que je suis arrivé à Constantinople, je n'ai point oublié que cette capitale vit plusieurs fois sous ses murs d'innombrables multitudes de pélerins venus de l'Occident, qu'elle eut souvent à souffrir de leurs violences, et qu'enfin elle devint leur conquête. J'ai fait, à plusieurs reprises, le tour de la cité impériale pour examiner les lieux où campèrent les croisés, les lieux où se dirigèrent leurs attaques ; j'ai relu les chroniqueurs et les historiens des croisades, en présence de ces murailles en ruines qui furent témoins des misères, des excès et de la bravoure des soldats du Christ. Vous qui connaissez si bien les antiquités de Constantinople, vous aimerez à me suivre dans cette promenade avec les vieux croisés ; vous ne verrez pas sans quelque plaisir nos chevaliers de Flandre ou de Champagne entrer dans Constantinople par des portes que vous avez découvertes vous-même ; tout autre pourrait bien s'ennuyer à la lecture de cette lettre ; mais, en m'adressant à vous, je me sens plus à l'aise, car je vais parler à vos souvenirs [1].

Nous commencerons par la première croisade. La grande armée de Godefroy de Bouillon avait traversé la Thrace ; elle arriva devant Byzance par les routes de Sélivrée et d'Andrinople. Les tentes des

[1] Cette lettre est adressée à M. Lechevalier que nous avons eu occasion de citer plusieurs fois dans le cours de ce voyage ; M. Lechevalier est, après Pierre Gilles, le premier qui ait su déblayer les décombres de la vieille Byzance, et ses recherches nous ont beaucoup servi pour cette partie de notre travail.

croisés se déployèrent sur ce terrain onduleux et découvert, coupé dans tous les sens par des routes la plupart pavées, où se trouvent aujourd'hui les villages de *Vitros,* de *Maltépé,* de *Daoud-Pacha;* j'ai souvent parcouru ce plateau, sur lequel on aperçoit des terres de labour, des vignes, une grande quantité de jardins, et quelques cimetières plantés de cyprès. Après être restée quelques jours dans ces campagnes voisines de la capitale, l'armée de Godefroy traversa le Cydaris (maintenant Kiatkana-Souiou) sur un pont de pierre et se rapprocha de la rive occidentale du Bosphore.

Les tentes des pélerins furent plantées dans les vallées de *Belgrade* et de *Pyrgos;* les soldats de la croix occupaient les beaux édifices bâtis par les Grecs sur les bords du canal. Godefroy de Bouillon avait son quartier général dans la vallée de *Buyuk-Déré,* où le voyageur visite avec respect le vaste platane qui porte encore son nom. A la suite de quelques rixes sanglantes entre les Latins et les Grecs, Godefroy, craignant d'être enfermé dans un espace étroit, se hâta de repasser le Cydaris, et de reprendre sa position sur le plateau de Maltépé d'où il dominait la ville. L'armée des croisés se répandit de là dans les campagnes voisines, et enleva tout ce qu'elle put trouver de vivres et de bestiaux. Guillaume de Tyr parle d'un combat qui fut alors livré près de l'église *Saint-Côme* et *Saint-Damien* et du palais des *Blaquernes,* à l'angle nord-ouest de la ville. Anne Comnène ajoute que les croisés entreprirent de mettre le feu à une des portes de la ville, située près de l'église *de Saint-Nicolas.* Cette porte existe encore maintenant; les Turcs l'appellent *haivan-hissari-capou* (porte du château des animaux). Elle se trouve en face de la pointe du havre, dans le quartier habité par les juifs; il paraît que de ce côté la ville n'avait point de fossés; aussi les murailles étaient-elles bâties plus solidement; elles sont parfaitement conservées; fondées sur le roc vif et fermées d'énormes pierres, elles présentent au premier coup d'œil l'aspect d'une construction cyclopéenne.

Cependant la paix se rétablit entre les Grecs et les croisés; Alexis, impatient de délivrer sa capitale du voisinage et de la présence de toutes ces armées qui arrivaient chaque jour de l'Occident, obtint des chefs qu'ils passeraient le détroit avec leurs troupes. D'après les traditions les plus probables, et d'après l'aspect des lieux, on doit croire que la plupart des pélerins s'embarquèrent aux ports de *Thérapia* et de *Buyuk-Déré,* et qu'ils abordèrent aux endroits qu'on appelle

l'Échelle du Grand-Seigneur (*Soultanié-Iskelessi*) ; le passage dut se faire en même temps à l'endroit où s'élèvent les deux châteaux, et sur plusieurs autres points de la côte depuis Buyuk-Déré jusqu'à la pointe de Tophana.

Vous savez qu'après la prise de Jérusalem dans l'année 1101, il partit d'Europe d'innombrables bandes de pélerins. Toutes ces bandes passèrent par Constantinople ; elles avaient à leur suite la discorde, la licence, la misère et tous les désordres qu'elle enfante. Les Lombards et les pélerins d'Aquitaine attaquèrent successivement la ville impériale, les uns du côté du palais des Blaquernes, les autres près de la porte Oblique appelée aujourd'hui *Égri-Capou*. Ces attaques qui n'étaient que l'œuvre de la discorde et de la sédition, n'offrent rien d'assez important pour que l'histoire s'y arrête ; seulement, on se rappelle avec un intérêt de curiosité ces lions et ces léopards nourris dans les fossés de la ville, que l'empereur voulut opposer à la bravoure des guerriers francs ; dans cette lutte étrange qui retraçait en quelque sorte une image des combats du cirque, on vit des croisés blessés ou déchirés sous les griffes ou sous la gueule de ces bêtes du désert, devenues en ce moment comme les gardiens de l'empire ; mais bientôt les lions, dit Orderic Vital, furent tués à coups de pieu et de javelot ; les léopards effrayés s'enfuirent *en grimpant comme des chats le long des murs*, et les Latins, vainqueurs de ces animaux terribles, remplirent d'épouvante la capitale d'Alexis.

Lorsqu'on relit les chroniques contemporaines, et qu'on y voit la haine qui animait les guerriers de l'Occident contre l'empereur grec, lorsqu'on voit d'un autre côté quelle était leur multitude, quelle était leur audace, on s'étonne que Byzance ne soit pas tombée au pouvoir des Latins dès le temps de la première croisade. Dans la seconde guerre sainte, la cité impériale eut encore à souffrir de la présence de deux grandes armées. L'armée des Allemands, à son arrivée devant Constantinople, campa non loin de la capitale, *vers ces douces retraites où l'on vient oublier les ennuis de la ville, lieux enchantés où les fleurs exhalent partout leurs parfums, et que des arbres touffus couvrent de leurs frais ombrages*. Cinnames, dont j'emprunte ici les expressions, désigne par ces paroles la vallée des Eaux-douces déjà renommée à cette époque comme un site charmant et comme le rendez-vous des habitans de la capitale. L'histoire ne dit pas que les Allemands aient commis aucune violence envers les Grecs ; les croisés

français conduits par Louis VII, quoiqu'ils eussent été mieux accueillis que les Allemands, montrèrent moins de modération ; pendant qu'ils campaient sur les bords du Cydaris, un tremblement de terre renversa une partie des murailles de la ville du côté de la campagne : l'évêque de Langres proposa aux chevaliers et aux barons d'entrer dans Byzance par le chemin que la Providence venait de leur ouvrir. L'empereur Manuel Comnène, qui régnait alors, eut beaucoup de peine à déterminer les pélerins de France à passer le Bosphore, et lorsque ceux-ci furent campés sur la rive asiatique, ils se repentirent avec amertume d'avoir laissé derrière eux une ville ennemie. Dans la troisième croisade, les Français et les Anglais prirent la route de la mer ; les croisés allemands traversèrent seuls l'empire grec ; Frédéric Barberousse qui les conduisait, avait ravagé la Thrace, et s'était emparé de toutes les villes situées sur son passage ; l'empereur Isaac Lange, après avoir opposé une vaine ostentation à la marche triomphante de Frédéric, s'occupa prudemment de détourner l'orage qui menaçait la capitale, et détermina l'empereur d'Occident à s'embarquer avec son armée à Gallipoli. Ce n'est que douze ans après la troisième croisade que devaient s'accomplir les menaces des guerriers latins, et que la superbe Byzance tomba au pouvoir des Vénitiens et des pélerins venus de la Champagne et de la Flandre.

Nous allons suivre ici pas à pas un chroniqueur, témoin oculaire et compagnon d'armes des croisés. La flotte de Venise qui portait les guerriers de l'Occident, aborda à Calcédoine, puis à Scutari, que la chronique appelle *Scutaire ;* l'armée des croisés débarqua sur cette partie de la côte, et campa pendant quelques jours dans cette vaste plaine que nous voyons aujourd'hui couverte de tombes et de cyprès. Les chefs de la croisade, dit Villehardouin, *tinrent leur parlement*, et ce *parlement* fut tenu à cheval, au milieu des champs. Ils voyaient devant eux, d'un côté, Byzance avec ses hautes tours, de l'autre, la colline des Figuiers, appelée maintenant la colline de Péra, où l'usurpateur Alexis avait fait assembler une armée. Ce spectacle ne fit qu'exciter leur enthousiasme guerrier ; les trompettes donnèrent le signal, et les croisés, rentrant dans leur flotte, débarquèrent sur le rivage d'Europe ; la partie de la rive où ils firent leur débarquement est celle qui s'étend entre Bechiktach et la pointe de Tophana ; les Grecs n'osèrent point attendre les croisés et revinrent dans Constan-

tinople sans combattre ; les Latins vinrent camper devant la tour de Galata, où aboutissait la chaîne qui fermait le port, et *bien virent les barons se ils ne prenoient cette tor et ils ne rompoient cette chaîne, ils étoient morts et mal baillis*. Les croisés, après avoir passé la nuit dans le quartier habité alors par les juifs, se disposaient à livrer un assaut à la forteresse; les Grecs qui la gardaient, firent une sortie et furent repoussés ; les guerriers latins les poursuivirent et entrèrent dans la tour ; *ainsi fut le chastieax de Galathas pris, et li port de Constantinople gagné par la force*. La flotte de Venise put alors briser la chaîne et entrer dans la Corne-d'Or.

La tour de Galata, long-temps occupée par les Génois sous les empereurs grecs, avait été conservée jusqu'à nos jours. Depuis la domination des Turcs, elle servait de fanal et de lieu d'observation pour les incendies ; un incendie l'a détruite il y a quelques mois. On s'occupe maintenant d'en abattre les décombres, pour rebâtir une tour nouvelle qui aura la même destination. Le lieu où aboutissait la chaîne qui fermait le port, a été reconnu par Pierre Gilles, qui nous dit que de son temps on appelait ce lieu, *porta Catena ;* la porte de la ville à laquelle cette chaîne était attachée, existe encore sous le nom de *babouk-bazar* (la porte du marché aux poissons).

Maîtres de Galata, les croisés résolurent d'attaquer la ville impériale par terre et par mer ; la flotte vénitienne s'avança vers le fond du havre ; les croisés français traversèrent le Cydaris sur un pont de pierre, et vinrent camper entre le palais des Blaquernes et le *chastel de Bohemond, qui ere une abaye close de murs* (le Cosmidium ou le monastère de saint-Côme et Saint-Damien). Le maréchal de Champagne, en racontant les évènemens du siége, nous dit que l'armée des chevaliers et des barons ne put assiéger qu'une des portes de Constantinople ; *et ce fut mult grant merveille, que pour un homme qui étoit en l'ost, étoient-ils deux cents en la ville*. Le chroniqueur ne désigne pas dans son récit la porte qui fut assiégée ; mais on doit croire que les Français, dans leurs attaques, se rapprochèrent le plus qu'ils purent de la flotte de Venise ; leurs échelles, dit Villehardouin, furent dressées *à une barbacane emprès la mer*. L'historien grec Nicétas rapporte que les Flamands et les Champenois n'avancèrent du côté du monastère de *saints Côme* et *Damien*, et qu'ils vinrent camper auprès de la colline, d'où s'apercevait le palais des Blaquernes ; les habitans voyaient du haut des murs (c'est toujours Ni-

cétas qui parle), les tentes de leurs ennemis, et pouvaient entendre parler ceux qui campaient à *Geroslemur,* dont ils ne se trouvaient séparés que par le rempart. Il faut conclure des récits de Nicétas et de Villehardouin que les tentes des croisés couvraient l'espace occupé aujourd'hui par le village ou le faubourg d'Eyoub, et qu'elles s'étendaient vers l'extrémité méridionale du port.

Le point d'attaque qu'avaient choisi les croisés français était celui qui présentait le plus de difficultés pour un assaut; les murailles devant lesquelles ils étaient campés, et qui existent encore en partie, s'élevaient plus haut que partout ailleurs; les Grecs ne leur laissaient point de repos, et sortaient par une porte située au-dessus du palais des *Blaquernes* (vraisemblablement la porte Oblique ou la porte *Karsia-poli,* appelée aujourd'hui *Égri-Capou*). Dans un assaut général, quinze guerriers français seulement parvinrent au sommet d'une échelle, et deux d'entre eux furent fait prisonniers. L'attaque des Vénitiens, du côté du port, fut plus heureuse; la flotte *s'étendoit à trois arbalètées,* le long des remparts. Les mangonneaux firent une large brèche, par où les assaillans se précipitèrent sur les pas de leur doge, qui *vieil home estoit et goutte ne veoit.* Vingt-cinq tours qui gardaient la ville du côté du port, tombèrent au pouvoir des Vénitiens. Les Grecs accouraient de toutes parts pour repousser leurs ennemis victorieux; ceux-ci mettent le feu aux quartiers voisins des murailles, et se retranchent derrière un vaste incendie.

Ce fut alors que l'empereur Alexis sortit avec toute son armée, par *autres portes situées bien loin d'une lieue de l'ost.* Ces portes ne pouvaient être que la porte *Dorée,* la porte *Sélivrée* et la porte *Bouchée* (*Kapaneu*, *Capouni*): *Bien sembloit périllose chose*, ajoute Villehardouin, *que les croisés françois n'avoient que six batailles, et les Grecs en avoient bien soixante.* Le doge de Venise, averti du danger où se trouvaient les chevaliers et les barons, accourut avec les siens. L'armée impériale s'était approchée à la portée du trait; mais l'empereur Alexis, soit qu'il fût satisfait d'avoir suspendu l'attaque des Vénitiens, soit qu'il n'osât combattre les guerriers français, se retira tout à coup vers *Philopas. Philopas* ou *Philopatrium,* était un palais impérial bâti hors de la ville, près de la porte Sélivrée. Il n'en reste plus aucun vestige; les Grecs ont eu long-temps en ce lieu une chapelle qu'ils appelaient *Balukli,* ou l'église des poissons[1].

[1] Beaucoup de voyageurs ont parlé de ce caloyer qui faisait frire des poissons

Cependant l'usurpateur Alexis résolut d'abandonner sa capitale, et toutes les hostilités furent suspendues. Lorsque, plus tard, la guerre recommença, les croisés n'attaquèrent point la cité impériale du côté de la terre. Les Vénitiens et les Français réunirent tous leurs efforts contre les remparts qui bordaient le havre ; on avait disposé les attaques de telle manière, qu'au rapport de Villehardouin, le premier assaut *s'étendait à une demi-lieue française.* Cet assaut dura jusqu'après l'heure de none ; on se battait *mult dur* en plus de cent lieux à la fois. Les croisés ayant été repoussés, les chefs *tinrent parlement,* et décidèrent qu'on recommencerait l'attaque ; le second assaut fut plus vif que le premier, et dans le choc du combat, il *semblait que la terre se fondît.* L'attaque dura ainsi longuement, tant *que notre sire Jésus-Christ fit lever un vent qu'on appelle boire* (borée ou le vent du nord) *et bota les nefs et les vaisseaux sur la rive plus qu'ils n'étaient devant.* Deux nefs liées ensemble, dont l'une *avait nom la Pélerine, l'autre li Paradis, approchèrent à une tor l'une d'une part, l'autre de l'autre;* bientôt un Français et un Vénitien parviennent à la tour ; ils sont suivis par les plus braves de leurs compagnons ; on dresse ensuite les échelles contre les murs ; quatre tours sont prises ; on abat trois portes de la ville ; telle est la relation abrégée du maréchal de Champagne. Nicétas qui raconte les mêmes évènemens, rapporte que deux soldats, montés sur une échelle *vis-à-vis du Pitrion,* montèrent dans une tour ; en même temps un soldat nommé Pierre, qui avait la taille d'un géant et dont le casque était comme une tour, entra par *la porte qui était près du Pitrion.* Cette porte a été conservée, et les Turcs l'appellent *Petri-capoussi.*

le jour de l'entrée de Mahomet II à Constantinople : comme on lui annonçait le triomphe des Turcs. « Bah ! s'écria-t-il, je croirais plutôt que ces poissons vont ressusciter et sortir de la poêle. » Et aussitôt le cénobite incrédule vit les poissons sauter dans un baquet d'eau qui était près de là. L'église, bâtie en mémoire de ce miracle, a été détruite par les Turcs au commencement de la révolution grecque ; mais la légende veut que les poissons, qui datent de la conquête de Mahomet II, aient survécu à ce dernier désastre. Nous avons vu au milieu des ruines de l'église grecque un pauvre caloyer qui entraîne le voyageur auprès d'un petit bassin, pour lui redire encore : *Idhos psari, effendi; voici les poissons, monsieur.* Il faut dire en passant que cette histoire est une fable comme on en raconte beaucoup en Orient ; à l'époque du siége de Constantinople par les Turcs, toutes les campagnes voisines devaient être occupées par les armées du croissant, et les guerriers musulmans ne devaient guère laisser aux caloyers qui étaient aux portes de la capitale, le loisir de faire frire des poissons.

Elle était dans le quartier désigné par *Phransès* sous le nom de *regio Petri*. Les trois portes dont parle Villehardouin, et qui furent prises d'abord par les croisés, étaient sans doute la *porte Sainte*, celle de *Pitrion*, et la porte *Impérial*; elles existent encore toutes les trois; la première est appelée *Aia-capoussi*, la seconde, comme je viens de le dire, *Petri-capoussi*; la troisième *Balard* ou *Palat* (porte du palais). Nicétas dit qu'il se fit un grand carnage à cette dernière porte et dans le voisinage du palais des Blaquernes. Alexis Mursufle, qui avait usurpé la pourpre, voyant les Latins maîtres de la ville, *chevaucha*, dit Villehardouin, par plusieurs rues, le plus loin qu'il put, de *celle de l'ost*, et vint à une porte qu'on appelle *porte Oirée* (porte Dorée) par laquelle il *déguerpit de la cité*. » Ainsi Constantinople fut prise par les croisés l'an 1204, le *lundi de Pâques-fleuries*.

La porte Dorée par laquelle sortit l'usurpateur Mursufle, est située à l'angle oriental de la ville. Ce fut de ce côté-là, et par cette même porte, que les Grecs rentrèrent dans la cité impériale, soixante ans après la conquête des Latins. Une maison de ce quartier, située près des remparts, avait une issue secrète dans la campagne ; quelques soldats de Jean et de Michel Paléologue pénétrèrent par cette issue, abattirent à coups de hache la porte Dorée, et la ville fut reconquise. J'ai passé plusieurs fois devant la porte Dorée, qui fut murée dans les derniers temps du Bas-Empire à cause de certaines prédictions et qui n'a pas été rouverte par les Turcs.

SUITE DE LA LETTRE LVIII.

Siége et prise de Constantinople par les Turcs.

Péra, octobre 1830.

Le siége à la suite duquel les Turcs s'emparèrent de Byzance, commença au mois d'avril 1453, et dura plus de cinquante jours. « *Un matin*, dit l'historien Cogia effendi, *pendant que l'armée lumineuse du soleil s'avançait pour s'emparer du château des ténèbres, l'avant-garde victorieuse du grand sultan* (*Mahomet II*) *arriva sous les murs de Constantinople;* bientôt l'armée impériale, *semblable à une mer sans limites et à mille torrens impétueux*, se précipita sur ses traces et vint assiéger la place du côté de la terre. » Les murailles de la ville furent attaquées dès le commencement du siége, sur toute la ligne qui s'étend depuis la porte Dorée jusqu'à l'angle qui domine le fond du havre, ce qui comprend un espace de cinq ou six mille anglais. Dans les attaques des Latins, on avait employé toutes les machines de guerre connues des anciens; dans le dernier siége, on joignit aux moyens de destruction en usage jusqu'alors, tous ceux qu'avait inventés le génie des modernes. Le terrible appareil des béliers et des catapultes s'y déploya avec celui de l'artillerie dont l'usage venait de s'introduire en Europe, et que les Turcs ne dédaignèrent point, quoiqu'elle fût une invention des chrétiens. La flamme vomie par ces *instrumens au corps d'airain, à la bouche enflammée,* jetait la douleur et le trouble *parmi les mécréans;* la fumée qui s'en échappait, rendait le jour semblable à la nuit sombre, et la face du monde *devint aussi obscure que la noire destinée des infidèles.* En même temps, les flèches, partant de l'arc comme des messagers du trépas, *annonçaient aux ennemis le jugement des destins,* les balistes *envoyaient aux gardiens des tours et des remparts les arrêts du Coran.* J'ai vu sur toute la ligne les brèches qui furent faites aux murailles dans ces

terribles combats, et la reine des cités est encore là, étendue sur le champ de bataille, couverte de ses armes émoussées et de ses mortelles blessures; la plupart des inégalités de terrain que nous voyons autour de nous, sont aussi le résultat de ce siége si formidable, qui, semblable à plusieurs tremblemens de terre, abattit les tours, ébranla les remparts, et bouleversa jusqu'au sol foulé par les armées.

Cependant les efforts et la multitude des assiégeans, toutes les foudres déployées contre la ville, n'avaient pu la réduire; les fossés, les hautes murailles, le courage des Grecs, semblaient avoir lassé l'ardeur impétueuse des musulmans. Ce fut alors que la flotte de Mahomet fut transportée par terre des eaux du Bosphore dans celles du havre. Les musulmans (je copie ici le récit des historiens turcs) tirèrent de la mer sur le sol, leurs *vaisseaux aussi grands que des montagnes;* après les avoir frottés de graisse et pavoisés, ils les firent *glisser sur la terre dans les descentes et les montées, et les lancèrent sur les flots* qui baignent les murs de la cité. J'ai suivi le chemin que prit la flotte musulmane, partie de la vallée de *Dolmak-bachi,* s'avançant derrière le champ des morts, gravissant la colline de Péra, et redescendant par la vallée profonde de Saint-Dimitri jusqu'au quartier appelé *Kassan-pacha.* Les musulmans purent alors attaquer le côté de la ville par lequel étaient entrés les croisés italiens et français.

J'ai souvent interrogé les Turcs sur la conquête de Constantinople; pour toute réponse, ils m'ont montré les boulets de granit, placés comme des trophées sur la porte Top-capoussi, autrefois la porte de Saint-Romain. Ils n'en savent pas davantage, et paraissent ignorer les attaques faites sur d'autres points; les énormes brèches qu'on rencontre presque partout, attestent cependant que la ville fut pressée de tous les côtés, et que les remparts du côté de la terre, furent attaqués depuis la porte de Sélivrée jusqu'à la porte Oblique, tandis que le Fanar, défendu vaillamment par le grand-duc Notaras, se trouvait en butte à des assauts opiniâtres. Les traditions des Turcs s'attachent ainsi exclusivement à Mahomet II; ils ne s'occupent que des lieux où il était présent, et ne voient dans tous ces combats que la porte Saint-Romain devant laquelle le sultan avait planté ses pavillons victorieux. Un souvenir, un spectacle plus touchant occupe l'attention des voyageurs européens. Qui ne se rappelle avec attendrissement le sort du dernier des Constantins, se dévouant à sa patrie en péril, et périssant sous les ruines de son empire? On voudrait connaître ses

dernières actions, ses dernières paroles ; on voudrait savoir surtout en quel endroit il succomba ; comme la plupart des historiens contemporains s'accordent à dire que Paléologue défendait la partie des remparts attaqués par Mahomet II, on en a conclu généralement qu'il était mort devant la porte Saint-Romain, comme le brave Hector, qu'il avait pris pour modèle, était mort devant les portes Scées. Un arbre magnifique, dit un voyageur anglais, élève en ce lieu ses rameaux sur une muraille écroulée, comme pour marquer la place où tomba le dernier des héros grecs. L'aspect des lieux et la lecture approfondie des historiens ne me permettent point de partager cette opinion ; je vais vous exposer en peu de mots mes motifs.

Coggia effendi, quoique son récit soit fort incomplet, et quelquefois inexact, peut cependant nous fournir quelques lumières et nous conduire à la vérité. Si on en croit l'historien turc, l'empereur grec chargea les Génois et les Vénitiens de réparer la *partie des remparts située au midi de la porte d'Andrinople*. Il y eut là d'effroyables assauts livrés par les Turcs : pour ne pas laisser aux assiégés le temps de réparer leurs murailles démolies, les musulmans poursuivaient leurs attaques pendant la nuit, et portaient des flambeaux au bout de leurs lances, ce qui, selon l'expression de l'historien ottoman, *faisait ressembler le champ de bataille à un jardin semé de roses et de tulipes*. Ce fut dans un de ces assauts, que Justiniani, chef des guerriers francs, fut atteint d'une flèche, et que le désordre se mit dans la troupe qu'il commandait. Dans le même temps (c'est toujours le récit de Coggia effendi), l'empereur grec, entouré de ses soldats les plus braves, *était dans son palais, situé au nord de la porte d'Andrinople*, et cherchait à en défendre les avenues contre les guerriers musulmans. Lorsqu'il apprit que l'ennemi avait franchi les murailles de la ville, il quitta sa demeure royale pour secourir ceux qui fuyaient, et plusieurs des assiégeans qui couraient au pillage, tombèrent sous ses coups ; après plusieurs exploits, il fut renversé de son cheval sur la terre ensanglantée, et périt de la main d'un soldat turc, blessé lui-même, et gisant parmi les morts. Les auteurs grecs ajoutent à ce récit que les assiégés, poursuivis par les musulmans, se pressèrent en foule à la porte *Carsia* (Égri-Capou), et que, de ce côté, on vit paraître Constantin, *monté sur un cheval fougueux ;* comme les Turcs venaient d'envahir le quartier du Fanar, et qu'ils entraient par la porte et les brèches d'Égri-Capou, l'empereur et les compagnons qui

lui restaient, se trouvèrent tout à coup entre deux troupes d'ennemis, toutes deux victorieuses ; il ne put leur résister, et ce fut sans doute dans l'horrible désordre qui dut suivre cette double invasion des Turcs, que disparut Paléologue ; on voit encore près de la porte d'Égri-Capou, les restes assez bien conservés d'un palais que les traditions ont appelé jusqu'ici le palais de Constantin ; ce palais est situé dans un lieu élevé et domine toutes les ruines du voisinage ; on pouvait suivre de là tous les mouvemens du siége et veiller sur tous les points menacés ; la construction de cet édifice ne paraît pas remonter plus loin que le règne de Paléologue, et tout nous porte à croire qu'il fut bâti par ce prince peu de temps avant l'attaque des musulmans. Je ne crois pas qu'il faille chercher ailleurs la place où succomba le dernier des empereurs grecs ; pour ceux qui veulent honorer la mémoire de ce héros du patriotisme, quel plus beau mausolée, quel plus digne monument que ces nobles ruines qui portent encore son nom ?

Je viens de vous faire l'histoire des murailles de Constantinople, au moins pour ce qui regarde les croisades et la conquête des Turcs. J'ai visité très-souvent ce qui reste de ces remparts extérieurs de la ville, qui avaient fini par enfermer dans leur enceinte tout l'empire romain ; aujourd'hui les murailles de la ville du côté du port, sont presque partout détruites ; plusieurs des portes, placées de ce côté, n'existent plus, ou sont en ruines ; en revenant du fond de la Corne-d'Or, à la pointe du sérail, on voit des murs rétablis et rebâtis à neuf, d'après le plan de l'ancienne construction : lorsque l'étranger voit par-dessus ces murailles reblanchies, la pointe dorée des kiosques, la cime verdoyante des cyprès, il juge facilement que de pareils remparts ne défendent plus que des jardins solitaires, et les voluptés jalouses des sultans. Du côté de la Propontide, les murs extérieurs de la cité n'ont jamais été exposés aux assauts de l'ennemi, et n'ont eu à souffrir que des ravages du temps, du voisinage des flots, et des tremblemens de terre. Lorsqu'on regarde du côté de la mer cette partie de la ville, on ne voit çà et là que de vieux remparts montrant leurs briques et leurs pierres grisâtres ; des tours délabrées, qui paraissent comme suspendues au rivage, des créneaux à demi démolis, et de vieilles maisons de bois, mêlant ensemble leurs ruines. Vers l'angle méridional de la ville, on peut voir encore debout l'arc de triomphe de la porte Dorée, et le château des Sept-Tours, jadis une

prison redoutée des chrétiens, des janissaires, même des sultans, maintenant un édifice solitaire et presque abandonné.

Je reviens aux murailles extérieures qui regardent la campagne ; en suivant la route qui borde la cité, on ne se lasse point d'admirer d'un côté les forêts de cyprès qui couvrent les cimetières, de l'autre des touffes d'arbousiers, d'oliviers sauvages, sortant des masures, s'échappant du flanc d'une muraille, ou couronnant le sommet d'une tour ; si j'avais le talent de la peinture, au lieu de vous écrire une lettre, je vous ferais un tableau ; je vous montrerais les fossés d'une capitale, à moitié convertis en jardins, les bois verdoyans, la parure des saisons, croissant sur des brèches faites par le boulet, et montant sur les créneaux de la porte du *Canon ;* ce tableau de la nature agreste et des tours qui furent le théâtre du carnage, pourrait servir de pendant à ce bouclier d'Achille si poétique, où le génie d'Homère mêle partout, aux images sanglantes des combats, l'aspect des vertes campagnes, l'aspect des vendanges et des moissons.

Il suffit d'avoir vu les murailles de Constantinople, telles qu'elles ont été conservées jusqu'ici, pour se convaincre que les Grecs regardaient leur capitale comme leur dernier asile, et leur dernière espérance de salut ; aussi tout le patriotisme des empereurs consistait-il à faire bâtir ou réparer les portes et les murailles de la ville ; rien n'était plus glorieux pour les successeurs de Constantin que d'ajouter quelque chose aux fortifications comme aux embellissemens de la cité impériale. Les travaux de ce genre étaient comparés par la flatterie des Grecs à ceux de Minerve et d'Apollon ; quelquefois, on invoquait, dans une inscription gravée sur la pierre, le Dieu qui mourut pour sauver le monde. L'opinion commune attribue au feu grégeois la conservation de Byzance ; c'est un préjugé historique, que Montesquieu n'a pas dédaigné d'adopter dans son livre immortel ; nous ne voyons pas dans les siéges dont nous avons parlé que les Grecs aient fait un grand usage du feu grégeois, pour défendre leur ville ; la vérité est que Byzance plaçait principalement son salut dans la hauteur de ses remparts, dans le nombre de ses tours ; Nicétas, après avoir raconté la prise de Constantinople, ne parle pas du feu grégeois, mais il s'en prend aux murailles de la cité qui n'ont pas rempli l'espoir des empereurs et du peuple. Lorsque j'eus franchi la porte Dorée, nous dit cet historien, et que je fus sorti de la ville livrée aux fureurs des Latins, *je me plaignis aux murailles de ce qu'elles demeuraient*

insensibles aux grandes calamités publiques, et qu'elles se tenaient encore debout au lieu de fondre en larmes. Ainsi les Grecs regardaient leurs remparts, comme les dieux Termes, comme les véritables gardiens de l'empire.

Les Turcs ne paraissent pas avoir la même pensée, et leurs préjugés nationaux ne leur permettent pas de croire qu'ils puissent jamais être attaqués dans *Stamboul la bien gardée.* Dans la dernière guerre des Russes, l'armée de Diebitch s'approchait de la capitale ; l'idée ne leur est pas même venue de relever les tours démolies et de fermer une seule brèche des murailles. Ces murs, depuis l'entrée de Mahomet dans la ville, n'ont subi aucun changement, n'ont jamais été réparés ; si jamais les chrétiens rentraient victorieux dans la cité de Constantin, ils pourraient passer par les brèches qu'avait faites l'artillerie des Turcs, et trouveraient les remparts, les tours, les portes de la ville telles qu'elles étaient au jour de la conquête des barbares.

P. S. Je dois vous avouer, avant de terminer ma lettre, que j'ai reconnu une erreur grave dans laquelle je suis tombé, et dont il m'importe d'avertir mes lecteurs ; j'ai dit, dans la description que j'ai faite de Byzance, que les fossés de la ville se *convertissaient en un canal large et rapide,* et *que cette ville artificielle pouvait être alternativement environnée par les eaux ou par le continent.* Il suffit d'avoir vu le terrain exhaussé sur lequel la ville est bâtie du côté de la campagne, pour être assuré que jamais les fossés n'ont pu être remplis d'eau ; ces fossés se trouvent au-dessus du niveau de la mer et des rivières qui se jettent dans le port. J'avais commis cette inexactitude topographique, d'après une assertion d'*Emmanuel Chrysoloras,* adoptée par Gibbon ; cet Emmanuel Chrysoloras, venu de la Grèce en Italie, m'avait inspiré trop de confiance ; il est arrivé quelquefois à des rhéteurs, mais je ne le savais pas alors, de sacrifier des vérités trop simples aux ornemens de la rhétorique ; mes voyages me font revenir chaque jour de ma crédulité.

LETTRE LIX.

Des établissemens de charité chez les Turcs.

Péra, octobre 1830.

Après avoir visité quelques-unes des prisons de Constantinople, j'ai voulu connaître les hôpitaux et les établissemens de charité que renferme cette capitale : parmi ces établissemens de charité, se présentent d'abord les *imarets* ou *cuisines* des pauvres. On y distribue du pain, du riz et de la viande; cette distribution a lieu deux fois par semaine; dans quelques imarets, elle a lieu tous les jours; pour avoir part à la distribution, il faut se présenter avec l'autorisation des administrateurs de la mosquée, et un certificat de l'iman du quartier. Stamboul n'a pas un imaret, qui ne nourrisse au moins deux ou trois mille personnes, sans compter des étudians ou softas, et quelquefois les desservans des mosquées, les gardiens des bibliothèques dont l'entretien est à sa charge. La multitude des osmanlis, inscrits dans les imarets, s'accroît chaque jour en proportion de la misère publique; si j'en crois les habitans de Péra les mieux informés, je ne crains pas de vous dire que dans le moment où je vous parle, la bonne moitié des familles turques de la capitale vit des distributions de la charité.

Stamboul renferme d'autres établissemens moins connus; ce sont des maisons ou des édifices très-vastes, destinés à recevoir les infirmes et les pauvres gens sans asile. Les salles y sont spacieuses et bien aérées, mais on n'y trouve d'autres meubles, d'autres lits que de grands sophas circulaires, sur lesquels trente ou quarante personnes restent étendues la nuit et le jour. A chacun de ces hospices, se trouve réuni un jardin où les malades peuvent prendre l'air; on n'y a pas oublié les fontaines pour les ablutions. Chacun de ces établissemens a beaucoup de gens employés au service des infirmes. Ces hospices sont appelés en turc, *darousch-schifa* (maison de la guérison), ou

dewakané (maison des médicamens), ce qui semblerait prouver qu'ils étaient autrefois des hôpitaux comme ceux que nous connaissons en Europe. Les traditions de Stamboul ajoutent que plusieurs de ces hôpitaux, tels que celui de Solimanieh, ont eu en d'autres temps une assez grande célébrité. L'hôpital de Soliman, nous dit-on, avait quatre-vingts coupoles d'où se répandaient l'air et la lumière, soixante-dix salles, deux cents serviteurs, d'habiles médecins; il était dit dans l'ordonnance de fondation que les malades auraient la nourriture la plus délicate, la plus succulente, et qu'on leur servirait souvent des *pigeons, des moineaux et des rossignols*. Au moment où je vous parle, cet hôpital et les autres hôpitaux des mosquées impériales ont bien dégénéré; non-seulement on n'y sert plus des rossignols, des colombes et des moineaux, mais on n'y trouve plus ni médecins ni remèdes. Ce qu'il y a de curieux, c'est que dans des hospices abandonnés aux soins de la nature, et dépourvus des secours de l'art, il n'y a guère plus de mortalité que partout ailleurs; si les Turcs n'étaient pas une nation grave et sérieuse, ne croiriez-vous pas qu'ils ont voulu faire une épigramme ou une mauvaise plaisanterie contre la pharmacie et la médecine? Il faut ajouter toutefois qu'on ne vient dans *ces maisons de la guérison,* que lorsqu'on n'est pas sérieusement malade.

On reçoit les pauvres ou les infirmes dans les *dewakané;* mais on ne les y soigne pas. On peut dire en général qu'il n'y a chez les Turcs aucun asile ouvert à ceux qui souffrent, et qui ont besoin de secours. Une remarque qu'on a faite sur la Turquie, c'est que la charité ne s'y montre que pour ceux qui vont au-devant d'elle, qui vont la chercher; tant qu'un homme peut se tenir debout, et qu'il peut solliciter l'appui des ames charitables, on s'occupe de lui; lorsqu'il tombe et qu'il ne peut plus se montrer, on n'y songe plus; nous chercherions vainement à Stamboul cette charité ingénieuse et toujours inquiète, qui s'étend sur l'infortune absente, qui implore pour autrui la pitié du public, qui se fait comme une profession, comme une gloire de se dévouer aux souffrances des autres; point d'hommes, point de femmes ne sacrifient ici leur vie aux misères humaines; les Turcs ne concevraient ni la vertu angélique de nos sœurs de l'Hôtel-Dieu, ni cette verve de charité que nous admirons dans Vincent de Paule. On croirait volontiers que tout ce qui tombe, que tout ce qui est tombé, a perdu ses droits à la compassion d'un osmanlis. Aussi n'entend-on jamais dire ici qu'un Turc s'est jeté à l'eau pour sauver

un homme qui se noie, et dans les incendies, il arrive rarement qu'un disciple du prophète brave le trépas pour dérober aux flammes des malheureux qui vont périr.

Vous ne devez pas néanmoins conclure de ce que je viens de dire que les Turcs n'ont point de charité ; les préceptes de leur religion leur font un devoir de secourir et de consoler les malheureux ; ils ont une foule de maximes, de proverbes, qui les rappellent au sentiment de l'humanité. Mais leur charité a quelque chose qui tient de leur caractère ; elle craint de se montrer au grand jour ; elle n'aime point à sortir du sanctuaire des pénates ; elle se plaît dans le silence et le repos. Le Coran ordonne à ses disciples de prélever la quarantième partie de leurs biens pour les indigens ; cette loi du Coran est une véritable taxe des pauvres, imposée par Dieu lui-même et levée par la conscience des contribuables ; les Turcs passent pour être fidèles à cette obligation sainte. Il y a de plus une foule de péchés pour lesquels un musulman est obligé de nourrir des pauvres ; aussi les pauvres ne manquent-ils pas plus que les péchés, et la moitié de la nation vit d'aumônes ; mais rien ne se montre au dehors, rien ne se fait à la clarté du soleil ; point de mouvement, aucune exaltation extérieure ; à peine voit-on des pauvres dans les rues et sur les places publiques ! Chose singulière ! la religion musulmane défend à un pauvre de demander l'aumône, lorsqu'il a recueilli de quoi vivre une journée. Est-ce pour donner aux mendians quelque retenue, ou pour que les mendians restent toujours dans la pauvreté ? La loi veut ainsi qu'on soulage l'indigence, mais elle ne veut pas que l'indigence puisse disparaître tout-à-fait, ne fût-ce que pour quelques jours. Il y a là, ce me semble, quelque chose d'incomplet qui montre assez bien ce qui manque à la charité des Turcs.

Il n'existe ici d'hôpitaux comme les nôtres que pour l'armée. J'ai voulu voir celui qu'on vient d'établir à Maltépé ; j'y ai été conduit par le docteur Corio, médecin français attaché à cet établissement. Le plateau de Maltépé, comme je vous l'ai dit, est en face des portes d'Andrinople et d'Égri-Capou ; l'édifice consacré à l'hôpital présente de loin l'aspect d'une caserne ; on y entre par une grande cour carrée, autour de laquelle s'élèvent des corps de bâtimens en bois. Nous avons parcouru les salles et les corridors ; on y voit surtout une grande quantité de fenêtres, ce qui est un avantage pour l'été et un inconvénient pour la saison des pluies et des frimas ; l'hôpital renferme à

peu près mille ou douze cents malades ; l'organisation du service est encore très-imparfaite ; la pharmacie que nous avons visitée, n'a qu'un très-petit nombre de médicamens ; toutes les maladies sont confondues, de sorte qu'un soldat, loin de se guérir de la maladie qu'il a, court le risque d'en prendre une autre ; la plupart des médecins attachés à l'établissement sont d'une grande ignorance ; un de ces médecins, qui est musulman, avait prié le docteur Corio de disséquer avec lui une tête qu'il s'était procurée ; après la première leçon, le docteur turc est venu dire qu'il ne pouvait pas continuer, parce qu'il avait fait une chute, et que cette chute était un avertissement de Dieu. L'ignorance superstitieuse n'est pas seulement le partage des médecins, mais elle règne aussi parmi les malades et les empêche quelquefois de guérir. Pendant que nous parcourions les corridors de l'hôpital, un grenadier d'une taille de six pieds, et qui paraissait fort comme Hercule, a pris à part le docteur Corio, et lui a dit tout bas que le mal qu'il souffrait était l'effet *du mauvais œil*. Il ne voulait pas qu'on lui tâtât le pouls en présence de ses camarades. Le docteur nous a dit qu'il avait déjà vu plusieurs malades comme celui-là. Les guérissez-vous ? lui ai-je dit. — Si j'avais un remède pour la superstition, m'a-t-il répondu, je n'aurais pas eu besoin de venir jusqu'ici. — L'hôpital de Maltépé a deux petites chapelles, où les soldats qui peuvent marcher, vont faire la prière. J'ai été présenté à l'iman attaché à l'hospice. Il passe pour s'enivrer quelquefois ; on l'a menacé de le renvoyer, s'il ne se corrigeait ; il exprimait ses doléances au docteur Corio ; s'ils me renvoient, disait-il, ils ne trouveront pas facilement quelqu'un qui *lave le cadavre comme moi*. Je vous dis ceci pour vous donner une idée de ce que fait un iman dans un hôpital militaire.

Tandis que nous étions à causer avec l'iman de Maltépé, un soldat de la caserne de Péra a été apporté sur un brancard ; il avait reçu deux cents coups de bâton sur la plante des pieds pour avoir été surpris dans l'ivresse. Le docteur Corio qui l'a visité devant nous, désespère de sa vie. Le pauvre diable a joué de malheur, car il arrive tous les jours à des soldats de s'enivrer, et les officiers donnent souvent l'exemple. On aura beau faire des réformes, et parler de la civilisation, le monde où nous sommes nous offrira toujours la malheureuse histoire de l'âne dans *les animaux malades de la peste*.

L'hôpital de Maltépé n'est pas le seul hôpital militaire établi à Con-

stantinople ; la garde impériale a deux hôpitaux qui passent pour être assez bien tenus ; l'arsenal a aussi son hôpital pour les marins. Si j'en ai le temps, je visiterai ces établissemens, et je vous en parlerai avec quelques détails.

J'ai vu ces jours derniers à Solimanieh l'hôpital des aliénés. Nous sommes entrés dans une cour au milieu de laquelle est un bassin plein d'eau. Quelques platanes sont plantés autour du bassin ; les aliénés habitent des loges dont les fenêtres grillées en fer donnent sur la cour. Cette enceinte et les loges qui l'entourent, n'ont rien de triste que le spectacle des infirmités humaines qu'on y rencontre. Nous nous sommes arrêtés devant chacune des loges, et le concierge nous a fait l'histoire des malheureux confiés à sa surveillance. Parmi ces aliénés se trouvent trois ou quatre derviches, qui prononcent toujours le nom d'Allah, mais qui du reste ont une folie tranquille ; nous avons causé avec un pauvre jeune homme dont le père a été décapité ; sa manie est de croire qu'il a été décapité aussi ; il se croit au champ des morts, et s'entretient mystérieusement avec les anges du sépulcre. Nous lui avons adressé quelques questions, auxquelles il a répondu avec un très-grand sens. Le concierge nous a montré un jeune nègre qui a perdu l'esprit en apprenant à lire, et deux pompiers à qui le spectacle et les périls des incendies avaient ôté la raison. L'hospice renferme des aliénés qu'on ne montre pas au public ; on m'a parlé d'un renégat, qui était revenu à la foi chrétienne, et qu'on retient en prison comme fou, pour ne pas lui appliquer la loi contre l'apostasie. On m'a cité un visir qu'on accuse d'avoir trempé dans un complot, et qu'on fait passer pour insensé, afin de lui sauver la vie.

Tous les aliénés que nous avons vus, sont liés au cou par une chaîne, qui tient à une fenêtre ou grillage de fer ; on leur donne une couverture et une natte ; ils ont chacun un pain et une cruche d'eau ; l'établissement n'a aucun moyen curatif ; l'acte de fondation avait établi un médecin et lui accordait un traitement de trois paras par jour ; aujourd'hui trois paras ne valent pas deux centimes de notre monnaie ; il résulte de là que l'hospice n'a plus de médecin, car on ne connaît pas à Stamboul la médecine des pauvres ; l'établissement ne subsiste que par la charité des étrangers et que par les secours que donnent les familles des aliénés.

J'ai parlé avec le concierge, et je lui ai exprimé ma surprise pour l'espèce d'abandon où le gouvernement laissait son hospice. Le gou-

vernement, m'a-t-il dit, ne dépense jamais un para pour un établissement de charité. Ce sont les mosquées qui sont notre providence ; quand les mosquées sont bien administrées, tout va bien ; mais souvent la cupidité et la mauvaise foi viennent priver les pauvres de leur patrimoine. Ajoutez à cela que l'altération des monnaies dénature et change la valeur des libéralités pieuses ; vingt établissemens publics se trouvent quelquefois ruinés par une refonte de piastres qui fait la fortune d'un directeur et de quelques hommes de la cour. « Je conçois, lui ai-je répondu, les obstacles que vous devez trouver pour servir l'humanité souffrante ; mais pourquoi n'a-t-on pas eu quelque déférence pour les fous, dans un pays où la folie passe pour avoir quelque chose de divin ? pourquoi les aliénés confiés à votre garde sont-ils chargés de pesantes chaînes et traités plus durement que les criminels ? » — Le concierge embarrassé de ma question, s'est contenté de me répondre qu'il y avait plusieurs sortes de fous ; je n'ai pas trop compris ce qu'il voulait me dire. — On voit beaucoup de gens, a-t-il ajouté, qui sont privés de la raison, et dans lesquels réside l'esprit de Dieu, ce ne sont pas ceux-là qu'on met en prison. — J'ai voulu savoir l'opinion du concierge sur cette espèce de parenté que les Turcs ont établie entre l'esprit de sainteté et l'aliénation mentale ; la raison (je vous répète les paroles du concierge musulman), la raison a été donnée à l'homme pour le conduire dans cette vie ; dès qu'elle se retire, il faut bien que la bonté divine prenne sa place. Cette explication ne réussirait pas sans doute auprès de nos grands philosophes ; pour moi, je m'en contente, car j'y trouve la simple et naïve poésie de la charité.

Chaque secte religieuse de Stamboul a ses hospices pour les aliénés. Celui des Grecs est près de la porte d'Égri-Capou. Les aliénés n'y sont guère mieux traités que dans les hospices des Turcs ; en visitant cet établissement, je suis entré dans une église où plusieurs malheureux se trouvaient enchaînés aux stalles. Au fond de l'église, quelques papas étaient en prières ; les insensés agitaient leurs chaînes, jetaient des cris, nous menaçaient de la voix et du geste ; les papas se sont mis à les exorciser ; dans ce mélange de la superstition et de l'aliénation mentale, on ne sait trop de quel côté se montrent le plus les infirmités humaines. Pour moi, qui ne trouve rien de plus effrayant, rien de plus triste que le spectacle d'un homme privé de sa raison, je n'ai pas eu le courage d'adresser la moindre parole ni aux papas qui

faisaient leurs exorcismes, ni aux malheureux aliénés qui criaient dans les stalles; j'ai jeté quelques piastres sur le parvis, et je me suis enfui, en priant Dieu de veiller sur les pauvres malades de cet hospice et sur ceux qui veulent les guérir.

Une remarque toutefois que j'ai pu faire, en visitant les hospices des Grecs et des Turcs, c'est que l'aliénation mentale ne se manifeste pas de la même manière chez les deux nations. Chez les Grecs, la folie éclate par une exaltation vive, par des transports bruyans, par des paroles précipitées; dans les accès du délire, les osmanlis conservent presque toujours cette gravité silencieuse, ce calme imperturbable qu'on retrouve dans toutes les circonstances de leur vie ordinaire.

Lorsque j'ai visité l'hospice des aliénés que les Arméniens ont établi dans le quartier des Sept-Tours, celui qui me conduisait, m'a montré un cercueil dans lequel on venait de déposer un mort, et il m'a dit: *Voilà comme on guérit dans ce lieu.* J'ai jugé par là qu'il en était de l'hospice des Arméniens comme de ceux des Turcs, et qu'on n'y employait point de moyens curatifs; après nous avoir montré les loges des fous, le directeur de l'établissement nous a fait entrer dans une grande salle où sont enfermés quelques jeunes gens; ce sont les familles qui les envoient là pour les corriger. « Comment traitez-vous vos jeunes captifs? ai-je dit au directeur. — On les nourrit au pain et à l'eau; on leur donne quelquefois la bastonnade, on les force de travailler. — En corrigez-vous quelques-uns? — Il est rare qu'ils ne sortent d'ici meilleurs qu'ils n'y sont entrés. » Je n'ai pu en savoir davantage.

J'ai demandé s'il y avait à Stamboul un hospice pour les enfans trouvés; on m'a répondu que non, et je n'en suis pas surpris. Dans un pays où la débauche non permise est punie de mort, où le concubinage est autorisé et produit des enfans légitimes, comment s'occuperait-on des bâtards!

Il n'y a point de grande ville où les enfans trouvés soient moins nombreux qu'à Stamboul; à Paris, on expose les enfans, parce que leurs parens ne peuvent les entretenir; à Constantinople, il arrive quelquefois qu'on enlève les enfans et qu'on les fait élever, pour les adopter ou pour les vendre; j'ai remarqué ici une bien grande singularité dans la législation criminelle des Turcs; on est puni pour avoir enlevé l'enfant d'un esclave; on ne l'est point pour avoir enlevé l'en-

fant d'une personne libre ; dans le premier cas, la justice peut apprécier la valeur de l'objet volé ; dans le second, elle ne le peut, car on ne connaît le prix que de ce qui se vend.

J'ai remarqué en général que les lois en Turquie ne veillent pas sur la naissance de l'homme et sur le berceau de l'enfance, comme dans nos sociétés policées. L'infanticide n'est puni que d'une peine correctionnelle ; l'avortement, s'il est autorisé par le maître de la famille, ne peut être poursuivi en justice. Aussi ce crime est-il très-fréquent dans les harems ; on a représenté au sultan Mahmoud qu'il manquerait à la fin de serviteurs et de soldats. Quelques femmes juives, qu'on accusait d'être les complices du désordre, ont été noyées dans le Bosphore ; mais la législation est restée la même.

LETTRE LX.

Sur les médecins et la médecine de Stamboul.

Péra, octobre 1830.

Lorsqu'on entend parler d'un *hakim-bachi,* d'un chef des médecins, d'un directeur ou ministre de la médecine, établi au sérail, on est tenté de croire que l'art de guérir est fort encouragé chez les Turcs. Il existe en effet un hakim-bachi dont la place fut créée à la mort d'un kislar-aga, tué par l'ignorance d'un charlatan ; mais le firman, par lequel cette place fut instituée, n'exige pas que celui qui l'occupe ait la moindre teinture de la science d'Hippocrate et de Galien ; Rousseau disait : *Que la médecine vienne sans le médecin ;* les firmans du grand-seigneur ont dit au contraire : *Que le médecin vienne sans la médecine.* Ce qui vous surprendra peut-être, c'est que le médecin du sérail est un des personnages les plus considérables du divan, et qu'on le consulte quelquefois sur la paix et sur la guerre. Dans le fameux conseil où les ministres du sultan délibéraient sur la révolte des janissaires, l'hekim-bachi ayant été interrogé, trouva la *maladie fort grave ;* il pensa qu'*un sang corrompu dérangeait l'économie du corps social, et qu'il fallait employer en ce cas la lancette de la sagesse* [1]. Vous voyez par là que l'hakim-bachi ne dédaigne pas de parler quelquefois la langue des docteurs dont il est le chef ; mais sa science ne va pas plus loin ; et toutes les fonctions de sa place, comme premier médecin de l'empire, consistent à distribuer des diplomes à ceux des sujets tributaires qui veulent exercer la médecine dans la capitale et dans les provinces.

Les Turcs parlent d'une école de médecine et de chirurgie établie

[1] Le discours de l'hakim-bachi est rapporté dans l'histoire turque de la destruction des janissaires.

à Solimanieh ; cette école avait autrefois une grande réputation en Orient ; mais l'art de guérir ne s'y enseigne que par des traditions et des préceptes ; les élèves y apprennent l'anatomie à peu près comme nous apprenons l'histoire ancienne, et jamais leurs regards n'ont pénétré dans l'intérieur du corps humain. Il est bien permis en Turquie de tailler, de couper, de disséquer les gens pendant leur vie ; une fois morts, c'est chose sacrée. On a vu des sultans faire ouvrir le ventre d'un page ou d'un esclave pour savoir s'il avait bu du lait ou mangé du melon, mais la loi religieuse défend formellement d'ouvrir un cadavre, lors même que *ce cadavre renfermerait une pierre précieuse qui ne serait point la propriété du défunt*. On doit juger par là du progrès de l'anatomie ou de la médecine dans les écoles turques restées fidèles à la lettre et à l'esprit du Coran.

Dans un pays qui ne peut former des gens habiles, il faut bien prendre les médecins comme ils se présentent ; on ne doit pas même se montrer trop difficile sur leur admission : aussi suffit-il pour les rayas du diplome ou de la patente délivrée par l'hakim-bachi, qu'on accorde sans examen, et qu'on achète pour quelques piastres. Les Francs qui veulent faire de la médecine n'ont pas même besoin de cette formalité.

J'ai entendu dire qu'il y avait autrefois des peines sévères contre les médecins qui ne savaient pas leur métier. Lorsqu'ils avaient tué quelqu'un par ignorance, on leur passait au cou une planche qu'on surchargeait de pierres ; puis on y attachait des sonnettes ; le coupable était promené ainsi dans les rues, pour que le public fût averti et se tînt sur ses gardes. De pareils avertissemens ne se donnent plus aux habitans de Stamboul ; les idées de la fatalité ont prévalu de plus en plus, et les médecins ne sont que les instrumens de la volonté divine ; ils n'ont pas même à redouter les épigrammes et les plaisanteries bonnes ou mauvaises qu'on fait contre eux dans la chrétienté, car les Turcs ne plaisantent guère, et traitent tout sérieusement. Il résulte de cela que la Turquie est le paradis des médecins, et surtout des charlatans.

Les médecins de Stamboul peuvent être rangés en deux classes, les médecins francs et les médecins du pays. Ces derniers sont ordinairement des Grecs ou des Arméniens ; ils ont l'avantage de parler la langue turque, et de connaître le caractère, l'esprit de leurs malades. Dans une de nos précédentes lettres, nous vous avons montré un de

ces médecins, partant de Péra avec sa pharmacie dans son mouchoir, et se dirigeant vers les quartiers riches de Stamboul. Je veux vous peindre ici son entrée dans la maison d'un Turc qui l'a fait appeler. Après avoir salué jusqu'au moindre serviteur en portant sa main droite au front et à la bouche, le voilà qui est admis dans l'appartement où gît son malade : il a quitté ses bottines noires ou brunes à la porte ; à l'aspect du maître, il se prosterne jusqu'à terre ; il se relève ensuite, et, les bras croisés sur la poitrine, il attend qu'on lui fasse signe d'approcher. L'osmanlis, couché sur un sofa, jette d'abord un regard dédaigneux sur celui dont il espère son salut ; il lui donne enfin le signal ; celui-ci s'avance dans l'attitude la plus respectueuse, s'agenouille devant le sofa, tâte le pouls, fait des questions sur la maladie, et donne son avis, restant toujours à genoux, et s'asseyant quelquefois sur ses talons. Voilà pour la première visite ; si le malade est un homme riche, un homme puissant, un grand seigneur, le médecin étudiera ses caprices, ses faiblesses plus encore que sa maladie, et cherchera tous les moyens de lui plaire ; point d'humiliations, point de services ignobles qu'il ne partage avec le dernier des esclaves. Quand sa tâche est remplie, il se gardera bien de parler de son salaire, car il serait plus mal reçu que la cigogne qui demande au loup le prix de sa guérison ; mais il profite d'une heureuse occasion pour faire accorder quelque grace, quelque privilége qu'on le charge de solliciter, et qu'il fait payer à ceux qui les obtiennent. Quand son crédit est une fois établi, rien ne peut résister à ses intrigues ; il est l'esclave, il est le maître, il est le génie familier de la maison, aucune puissance ne pourrait l'en faire sortir ; un insecte, un reptile qui a choisi notre estomac pour sa demeure, ou qui a pris possession de nos intestins, est quelquefois moins difficile à déloger qu'un médecin grec ou arménien qui a pris pied dans la maison d'un visir ou d'un pacha.

Les médecins francs n'ont pas les mêmes mœurs, les mêmes manières ; quelques-uns portent le tarbousch et le costume de la réforme ; d'autres sont restés fidèles au chapeau, parce que le chapeau donne toujours quelque crédit aux médecins. La plupart des docteurs européens ne savent point la langue turque, et ne peuvent faire un pas sans un interprète. Comme ils ignorent les habitudes des Turcs, ils ont quelque peine à lutter contre les intrigues et la tactique habile des docteurs du pays ; ils ne sont soutenus que par la persuasion où

sont les osmanlis que les véritables lumières de la médecine viennent de l'Occident. Cette prévention subsiste en dépit des médecins grecs et arméniens, et chaque jour il arrive de nouveaux aventuriers qui en profitent. Les voyageurs ont assez parlé de cette foule de gens sans aveu que la misère a chassés de notre Europe, et qui viennent se faire docteurs chez les Turcs : ma bonne étoile ne m'a fait connaître ici que des gens habiles, et ce sont ceux-là dont le nom vient sous ma plume. Je ne puis oublier les deux médecins qui m'ont traité pendant que j'avais la fièvre, et qui ont eu pour moi les soins les plus généreux : je ne puis oublier M. Corio, attaché à l'hôpital de Maltépé, ni M. Bailly, savant distingué, philanthrope dans toute la force du terme, toujours l'ami et souvent le bienfaiteur de ses malades.

Si on voulait faire un dénombrement complet des gens de la faculté, il faudrait mentionner ceux qui préparent les drogues et qui les vendent, les barbiers chargés de la saignée ou de l'application des sangsues, enfin les interprètes des médecins francs, qu'on peut considérer comme des élèves en médecine, et qui après avoir tous les matins pendant quelques mois traversé la Corne-d'Or avec leur maître, ne manquent pas de dire à leur tour : *Et nous aussi nous sommes docteurs !* Il ne serait pas juste d'oublier les imans et les derviches qui se mêlent de l'art de guérir. Ceux-ci font de la médecine avec des talismans et des cérémonies mystiques; le plus souvent ils écrivent des paroles saintes sur un papier, qu'on jette dans un vase d'eau fraîche; le docteur Corio appelle cela de la *tisane de l'Alcoran*; les papas grecs n'épargnent pas non plus les pratiques superstitieuses pour la guérison des maladies, et mériteraient aussi une place sur le tableau des médecins de Stamboul. Ajoutez à cela les fontaines miraculeuses des Grecs, et les tombeaux des santons auxquels la croyance populaire donne la faculté de guérir tous les maux de notre pauvre espèce humaine; que de fois j'ai vu des Grecs se croire délivrés de toute infirmité après avoir bu à longs traits l'eau d'une source, objet de leur vénération ! Que de fois j'ai vu autour de la sépulture d'un saint musulman les arbres et les buissons couverts de morceaux d'étoffes de toutes sortes de couleurs, qui étaient là comme les trophées d'une médecine féconde en miracles.

La maladie d'un homme puissant est toujours un grand évènement parmi les médecins de Stamboul ; il n'en est aucun qui n'ambitionne l'honneur de tâter le pouls du malade; chaque courtisan lui envoie

son docteur, chaque secte religieuse veut avoir auprès de lui ses médecins ; souvent même une ambassade de Péra réclame pour quelques docteurs de sa nation la gloire d'une cure difficile ; ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'en pareil cas le malade se croit obligé de recevoir et d'écouter tous ceux qui se présentent ; il arrive de là que la maison d'un visir ou d'un ministre gisant sur son lit de douleur, devient tout à coup le rendez-vous de tous ceux qui s'occupent de l'art de guérir. On y trouve des docteurs juifs, des Grecs, des Arméniens, des Francs ; dans cette foule, il se rencontre toujours quelques derviches qui viennent avec leur magie, et c'est ordinairement entre les mains de ces derniers que le malade expire, lorsque la nature ne vient pas à son secours.

C'est ce qui est arrivé au capitan-pacha qui vient de mourir ; des médecins grecs, des médecins arméniens, s'étaient d'abord emparés de sa personne. Comme la maladie ne faisait qu'empirer, il vint d'autres docteurs ; quand le mal fut à son comble, on appela M. Bailly ; la maladie était une hydropisie de poitrine ; le nouveau docteur ordonna le régime et les remèdes convenables ; mais, en même temps qu'un médecin habile était consulté, on écoutait d'autres avis, et le pacha mettait sa confiance dans la médecine des imans et des derviches. Un iman qui venait chaque jour, avait imaginé que le malade avait une belette dans l'estomac, et que, pour le délivrer de cet hôte incommode, il fallait prononcer quelques versets du Coran ; malgré plusieurs invitations faites au nom du prophète, il arriva que la belette ne voulut point sortir ; que faire, dans ce cas ? il était bien évident que la belette était encouragée dans son obstination par la présence des mauvais esprits. Voilà donc notre iman qui se met en devoir d'arracher du corps du pacha les démons qui avaient pu s'y introduire. Ce fut dans ce moment même que M. Bailly vint visiter son malade ; le docteur rencontra à la porte un jeune esclave qui avait l'air très-effrayé : *Maschalla*, s'écria-t-il, *maschalla !* (ô merveille de Dieu !) il s'était trouvé dans l'appartement du pacha lorsque l'iman y faisait son miracle et retirait du corps du malade les diables qui s'y étaient logés ; à mesure que ces diables sortaient du corps, l'iman les prenait dans sa main, et les posait sur un sofa ; il en avait déjà retiré cinq, ajouta l'esclave, cinq qu'il nous a montrés ; le courage m'a manqué pour voir le reste. — En achevant son récit, le jeune Turc murmurait encore entre ses dents le mot de *maschalla*, et craignait que les diables

sortis du corps du pacha ne vinssent s'emparer de lui ; d'après tout ce qu'il venait d'entendre, M. Bailly pouvait juger que ses conseils ne profiteraient guère au capitan-pacha ; en effet, le malade était plus mal, et, ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est que le pauvre pacha faisait encore de fréquentes visites à son harem. Quand M. Bailly eut reconnu toutes ces circonstances qui devaient rendre la maladie incurable, il pensa que son ministère devenait inutile, et qu'il n'y avait plus rien à faire que de laisser mourir le capitan-pacha entre les mains de son derviche ; il ne revint plus ; et bientôt on apprit dans Stamboul que le *grand amiral avait tourné son gouvernail vers l'éternité, et que le vent du trépas avait rompu le mât de sa barque.*

Les médecins, en Turquie, ont un privilége que beaucoup de voyageurs doivent leur envier ; l'humanité souffrante les appelle quelquefois dans les harems, et toutes les portes leur sont ouvertes ; il y a quelques jours que le docteur Bailly fut appelé au village d'Eyoub pour visiter la gouvernante des enfans du sultan ; le docteur fut reçu à la porte du palais ou du sérail par trois ou quatre eunuques noirs ; à mesure que M. Bailly s'avançait dans de grands corridors, les femmes rentraient à la hâte dans leurs chambres, et les eunuques leur recommandaient d'une voix menaçante de tirer le rideau placé à chaque porte. On arrive enfin dans l'appartement où la malade était couchée sur un riche sofa, élevé de deux pieds au-dessus du parquet ; quatre esclaves tenaient un grand voile blanc brodé d'or, étendu sur la face de la gouvernante ; le médecin, resté debout, fait des questions sur la maladie, les eunuques répondent et l'interprète traduit leur réponse ; le docteur demande à tâter le pouls ; un esclave tire mystérieusement d'une couverture le bras de la malade ; il demande à inspecter la langue, le voile tombe, une figure pâle se montre au grand jour, et M. Bailly peut contempler pendant quelques minutes une langue chargée d'humeur ; après avoir reconnu les symptômes les plus apparens du mal, le médecin prononce sur la maladie, il prescrit les remèdes ; puis les eunuques lui font signe de sortir ; on le conduit dans une chambre écartée et solitaire, où il a tout le temps de réfléchir sur ce qu'il vient de voir ; comme il fallait suivre les effets immédiats du régime ordonné, il revenait de deux heures en deux heures auprès de la malade, toujours dans la compagnie des eunuques noirs. Il passa ainsi toute la nuit ; le lendemain matin, comme la malade se trouvait mieux, on le congédia et les eunuques l'accompagnèrent jusqu'à la porte.

La maladie était une fièvre pernicieuse; elle avait cédé à une forte dose de kinine; une parfaite guérison ne tarda pas à s'en suivre, mais, quelques jours après, la gouvernante eut une rechute; un médecin grec, qui avait été d'abord appelé, se trompa sur la maladie, et prescrivit un régime qui redoubla les accès de la fièvre. Quand M. Bailly arriva pour la seconde fois, la malade était dans un état désespéré; comme elle sentait sa situation, elle faisait des reproches à son médecin grec. « Que le démon, lui disait-elle, t'arrache les yeux et » le cœur; que les anges de la mort te maudissent. » Elle le menaçait de le faire châtier sévèrement si elle revenait à la santé; mais, deux jours après, la pauvre gouvernante était enterrée au cimetière d'Eyoub.

M. Bailly a fait beaucoup d'autres visites à des malades turcs; parmi ces malades, je ne puis oublier le fameux Hussein-pacha; quand le docteur est entré chez lui, il l'a trouvé couché sur son divan, entouré de ses serviteurs et de ses esclaves qui n'osaient lui parler. Le pacha avait l'air abattu, la voix affaiblie; mais sa physionomie conservait sa vivacité, et son regard avait encore quelque chose de farouche et de menaçant; pour se représenter dans son état de maladie le terrible exterminateur des janissaires, et pour trouver ici un point de comparaison, il faudrait peut-être avoir vu un lion malade.

M. Bailly a d'abord interrogé le pacha sur sa maladie; le malade lui a répondu qu'il avait eu comme trois points douloureux dans la région du foie; ces points douloureux étaient quelquefois accompagnés d'une fièvre violente. — Cela provient peut-être de la fatigue ou de quelque coutusion. — Étant à Varna, a dit alors le pacha, je fus trahi par trois misérables en qui j'avais placé ma confiance; je n'ai pu les atteindre et les châtier, c'est alors que mon mal a commencé; j'ai beaucoup souffert pendant six mois; mais ou bout de six mois deux de mes traîtres ont été saisis, et je leur ai brûlé la cervelle; depuis ce temps, j'ai été un peu soulagé, je n'ai plus là mes trois douleurs, mais il m'en reste encore une, car le troisième de mes fripons n'a pu être arrêté. — M. Bailly, un peu surpris d'une maladie aussi étrange, n'a pu s'empêcher de dire au pacha que sa guérison lui semblait bien plus du ressort de la police que de celui de la médecine, puisqu'il s'agissait d'arrêter un homme. — Je sais que je serai guéri si le misérable qui m'a trahi tombe entre mes mains; mais, en attendant, ne pouvez-vous rien pour moi? — Je ne puis que vous

conseiller de vous modérer, si vous tenez à la vie. — L'âge me modère chaque jour, mon caractère est déjà bien changé; si vous m'aviez connu autrefois! alors j'avais une tête de fer, une imagination de feu, une ame pétrie de poudre à canon; le moindre obstacle que je rencontrais embrasait mon sang; si mon cheval venait à broncher, je l'abattais d'un coup de pistolet, si une pierre me faisait chanceler dans mon chemin, je tirais mon glaive contre cette pierre. — Pour vous guérir, lui a répondu le docteur, il vous faudrait quelque grande bataille, ou une journée comme celle des janissaires. A ces mots la physionomie du pacha s'est animée; il a pris la main de M. Bailly en lui disant : *Vous connaissez bien mon mal!* — Oui, a repris le médecin, mais je n'y connais point de remède [1].

P. S. Au milieu des tableaux qui se renouvellent chaque jour sous nos yeux, nous n'avons point oublié nos croisés; j'ai déjà visité en leur mémoire les murailles de Constantinople, et voici M. Poujoulat qui va vous tracer l'itinéraire de nos vieilles armées à travers l'Asie mineure; les circonstances ne nous ont point permis de parcourir cette contrée; vous comprendrez alors toutes les difficultés que mon jeune compagnon a dû rencontrer dans son travail. La lettre que vous allez trouver ici est consacrée aux premières bandes de Pierre-l'Hermite, et à l'armée de Godefroy depuis Constantinople jusqu'à Iconium.

[1] Cet Hussein-pacha est celui qui commandait l'armée du sultan, envoyée en Syrie contre Ibrahim-pacha. Il n'a pas soutenu sa réputation militaire.

LETTRE LXI.

Sur les différentes marches des croisés dans l'Asie mineure.

Troupes de Pierre-l'Hermite; armée de Godefroy depuis Constantinople jusqu'à Iconium.

A M. M.....

Octobre 1830.

Nos adieux à Constantinople se mêlent au regret de ne pouvoir parcourir ces contrées de l'Asie mineure, où flottèrent à différentes époques les étendards de la croix, et qui sont restées aujourd'hui presque aussi inconnues qu'au temps des guerres saintes. Votre âge qui, plus fort que ma jeunesse, a jusqu'ici lutté victorieusement avec la fatigue, vous défendait cependant de tenter un voyage par terre trop pénible et trop long, et moi, faible et malade, je ne puis m'aventurer seul dans les pays déserts. D'ailleurs la saison est déjà très-avancée, nous sommes pressés de prendre le chemin de Jérusalem, et pour étudier les différentes marches des croisés dans l'Asie mineure, nous sommes réduits à n'avoir pour guides que les relations de nos vieux chroniqueurs pélerins, et de quelques voyageurs modernes; nous profiterons aussi des documens que nous ont fournis des personnes éclairées qui connaissent le pays. Dans les vieux chroniqueurs, nous trouvons le récit des évènemens de la guerre sainte, et rien ou presque rien touchant les localités; les voyageurs modernes, à l'exception du colonel Leake, nous font plus ou moins connaître le pays, et ne disent pas un mot des expéditions chrétiennes. En interrogeant ces différens compagnons de route, les uns sur les lieux, les autres sur les évène-

mens, nous chercherons à tirer de leurs témoignages une géographie historique des croisades [1].

Les premiers croisés, les bandes de Pierre-l'Hermite et de Gauthier-sans-Avoir, passent le Bosphore et vont camper à Hélénopolis, cité grecque qui porta d'abord le nom de Drepanum, et qui était bâtie sur le golfe de Nicomédie; d'après le rapport de Procope, c'est à Hélénopolis qu'on avait coutume de débarquer quand on allait par mer de Constantinople à Nicée. Les troupes chrétiennes, en côtoyant la mer, rencontrèrent la vieille cité de Pantichium, celle de Lybissa, célèbre par le tombeau d'Annibal, et Nicomédie qui s'élevait en triangle au penchant des collines. Dans cet espace de vingt lieues environ, le pays présente des vallées remplies de jardins, des pâturages où paissent des troupeaux, les paysages les plus pittoresques et les plus variés; en se tournant vers la mer, on a devant soi ce petit archipel de la Propontide, ces îles des Princes couvertes de villages et de monastères, de bois de pins et de vignobles, et du côté du sud, vous voyez les cimes neigeuses de l'Olympe bithynien. A la place d'Hélénopolis, on trouve aujourd'hui un petit bourg nommé Hersek, situé dans des marais; on y remarque une mosquée ou djamie, un bain public, et un caravanserail bâti par le sultan Sélim; la distance d'Hersek à Nicée est de dix heures. Quelques chroniqueurs disent que les bandes chrétiennes établirent leur camp un peu plus au sud de la Propontide, près du port de Civitot, où des marchands arrivaient sans cesse avec des navires chargés de grains, de vins, d'huile, d'orge et de fromage. Civitot dont le nom est une corruption du mot latin *civitas* (cité) était construite sur l'emplacement de l'ancienne Cius, au fond du golfe de Moundania, à peu de distance, à l'ouest, du lac Ascanius; Orderic Vital, historien de Normandie, nous apprend que l'empereur Alexis avait bâti cette ville pour les Anglais qui avaient quitté leur patrie afin de se dérober au joug de Guillaume-le-Bâtard; le chroniqueur ajoute que les Turcs n'avaient point permis à l'empereur d'achever la cité nouvelle. Civitot existe encore aujourd'hui sous le nom turc de *Ghio* ou *Kemlik;* comme les bois de construction

[1] M. le ministre de la guerre avait adjoint à M. Michaud deux officiers ingénieurs chargés de traverser l'Asie mineure, pour y suivre les traces des croisés; l'un d'eux est mort malheureusement à Alep; l'autre, qui n'est point encore revenu en France, n'a rien envoyé qui puisse éclaircir la géographie des croisades, ni à M. Michaud ni au bureau topographique de la guerre.

ne manquent pas sur les côtes du golfe, la marine ottomane a établi un chantier dans le port de Kemlik. Nos vieux historiens nous parlent d'une rivière appelée *Draco*, dont les détours sont sans nombre, et qui entraîna dans ses eaux plusieurs pélerins; nous retrouvons le Dracon dans la rivière appelée en turc *Kirk-Guetchit* (les quarante gués); le colonel Leake raconte qu'en allant de Dil au village grec de Kizderbent, il traversa le Dracon environ vingt fois; le nom Dracon (serpent) fut sans doute donné à ce courant d'eau à cause de ses sinuosités.

Tous nos auteurs parlent du château de *Xerigordon* ou d'*Exerogorgo*, emporté d'assaut par trois mille Allemands partis du camp d'Hélénopolis, et qui bientôt devint leur prison et leur tombeau; les chroniqueurs ne sont pas d'accord sur la situation de ce château; quelques-uns, tels que Robert-le-Moine, l'ont placé à trois journées au-delà de Nicée; je n'ai pas besoin de vous dire combien cette dernière assertion est dénuée de vraisemblance; en recueillant ce qu'il y a de plus probable dans les rapports des historiens, il résulte que le château d'Exerogorgo était situé à l'extrémité des montagnes qui débouchent dans la plaine de Nicée, à trois milles au nord de cette ville. Les croisés, voulant venger la mort des trois mille pélerins teutons, quittèrent leur camp d'Hélénopolis, et vinrent dans les montagnes du côté d'Exerogorgo. Le sultan Kilidj-Arslan, à la tête d'une armée nombreuse, fondit tout à coup sur les chrétiens. Le récit des chroniqueurs est ici tellement obscur qu'il est bien difficile de déterminer avec précision les lieux où périrent les compagnons de Gauthier-sans-avoir. D'après les relations d'Anne Comnène et d'Albert d'Aix, on peut croire que la première attaque eut lieu à l'entrée de la plaine de Nicée, du côté du nord; les Turcs, qui avaient sur les pélerins l'immense avantage de connaître le pays, s'emparèrent de tous les passages et surtout de ceux qui conduisaient à la mer, et dans ces vallons boisés, au milieu de ces gorges qui n'offraient aucune issue, le massacre des chrétiens fut horrible. Deux ou trois mille pélerins parvinrent jusqu'à Civitot, où ils ne tardèrent pas à être assaillis par les Turcs victorieux; l'intervention de l'empereur grec put seule les sauver du glaive musulman. Ainsi plus de vingt mille croisés tombèrent dans ces montagnes qui s'étendent de Kemlik à la plaine de Nicée. Anne Comnène raconte que les ossemens des Latins furent amoncelés dans la plaine, et qu'ils paraissaient comme une haute

montagne; ces ossemens servirent dans la suite à fortifier une ville, ce qui fait dire à la fille d'Alexis qu'on éleva de cette manière un tombeau pour les morts et une demeure pour les vivans.

L'armée de Godefroy et de Tancrède, ayant traversé le détroit de Saint-Georges, se rend à Nicomédie où elle reste trois jours. Le duc de Lorraine veut aller droit à Nicée sans passer par Hélénopolis ou par Civitot, et ne découvrant aucune route par où il puisse conduire l'armée chrétienne, envoie en avant quatre mille hommes avec des haches, des sapes, des socs de charrue et des instrumens de fer, pour ouvrir un chemin. Des croix de bois furent plantées à toutes les sinuosités de la route, pour marquer le passage des pélerins. Un chroniqueur qui suivait l'expédition, parle de ce pays comme d'une *terre tout-à-fait impraticable, par les obstacles que présentaient les sommets des montagnes, les creuses vallées et les enfoncemens*. Le même auteur nous dit que le chemin ouvert par les ordres de Godefroy, était assez commode pour tout le monde.

Je ne m'arrêterai point ici aux évènemens du siége de Nicée; tout cela est raconté dans votre histoire; ce qu'il nous importe de connaître, ce sont les localités. Nicée est située dans une plaine, à l'extrémité orientale du lac Ascanius. Cette plaine, coupée çà et là par des ruisseaux et des torrens, offre tour-à-tour des champs couverts de mûriers, d'oliviers, d'amandiers et de vignes, des pâturages, des marais couverts de joncs; au nord, les montagnes d'Arganthon couronnées d'arbousiers, d'yeuses et de chênes; au couchant et au midi, d'autres montagnes boisées dominent la plaine. Le lac Ascanius, qui baigne, à l'occident et au midi, les murs de Nicée, a dix milles de longueur sur quatre milles de largeur; ses rivages sont sablonneux; ceux qui ont vu le lac du haut des montagnes voisines, disent qu'il présente un beau spectacle. Tels sont les lieux qui réunirent plus de six cent mille guerriers venus des lointaines contrées de l'Occident. Nicée, capitale de la Romanie, avait d'imposantes fortifications; les chevaliers de la croix admiraient ses hautes tours très-rapprochées les unes des autres, ses doubles murailles construites en briques et en larges pierres carrées, ses larges fossés que remplissaient différens ruisseaux de la plaine; Robert-le-Moine, chroniqueur témoin oculaire, dit qu'aucune force humaine n'aurait pu emporter cette ville sans le secours de Dieu. Vous savez comment les guerriers chrétiens enlevèrent aux assiégés leur dernière espérance en leur ôtant tout moyen

de communication du côté du lac Ascanius ; lorsqu'au lever du jour, les musulmans de la cité aperçurent sur le lac les barques et les navires qu'on avait transportés pendant la nuit depuis le port de Civitot jusqu'à Nicée, ils tombèrent à terre, dit Robert-le-Moine, comme s'ils eussent été morts. Que reste-t-il de Nicée? Des murs plus ou moins renversés; le lierre s'est emparé de ces murailles jadis ébranlées par les catapultes et les balistes de nos croisés. Nicée avait quatre portes qu'on reconnaît encore; les tours les plus hautes et les plus fortes sont celles qui défendent le côté du lac et les différentes portes de la ville. On remarque sur quelques-unes de ces tours, comme sur les tours de Constantinople, des inscriptions grecques que les voyageurs ont recueillies. L'enceinte de la vieille Nicée, semée de débris de tous les âges, a plus de trois milles de circuit : on y trouve des jardins et des terres labourées qui, en été, se couvrent de moissons. C'est au milieu de cette vaste enceinte qu'apparaît la petite cité turque d'Isnick ; les mosquées, les bains, les églises grecques qui gisent en ruines dans les champs voisins, font croire qu'Isnick eut dans les derniers siècles plus d'importance qu'elle n'en a aujourd'hui.

P.....

SUITE DE LA LETTRE LXI.

Octobre 1830.

Suivons les croisés à Dorylée. Ils marchent pendant deux jours au milieu de montagnes élevées; le soir du second jour ils s'arrêtent près d'un pont construit sur une rivière dont les bords offraient des pâturages aux chevaux et au bétail ; l'armée s'y reposa pendant deux jours. Il est évident que cette rivière est le Gallus. Le pont près duquel campa l'armée chrétienne ne devait pas être éloigné du lieu où le Gallus se jette dans le Sangare. Quoique les chroniqueurs ne fassent mention d'aucune ville sur ce point, il est hors de doute que les pélerins se trouvaient alors dans le voisinage de l'ancienne Leuca, remplacée aujourd'hui par le village de *Lefké*. L'armée, pour s'assurer plus de ressources, se partagea en deux corps dont l'un était commandé par Godefroy, l'autre par Bohémond; le duc de Lorraine se dirigea vers la droite et suivit par conséquent les bords du Gallus ; le prince de Tarente prit la route directe vers Dorylée et s'avança le long du Sangare (Sakariè) qui se présentait à lui. Ainsi les deux troupes eurent chacune un fleuve ; et c'est peut-être la rencontre de ces deux rivières, dont l'une venait de l'est et l'autre du sud, qui engagea l'armée à se partager ainsi en deux routes différentes. Je suis surpris que cette remarque n'ait pas été faite par le colonel Leake, et je m'étonne surtout que ce voyageur n'ait point cité le Sangare. La troupe de Bohémond, après une journée de marche, arrive dans une vallée appelée par les Latins *Dogorganhi,* ou *Gorgoni,* et par les Grecs *Ozellis*. Cette vallée, couverte de belles prairies, était arrosée par une rivière qui ne peut être que le Sangare. A peine les compagnons de Bohémond eurent mis pied à terre dans la vallée de Gorgone, qu'ils aperçurent devant eux une immense multitude de Turcs ; le prince de Tarente envoya aussitôt un messager à Godefroy pour l'avertir de l'approche de l'ennemi, et les croisés se hâtèrent de se

fortifier aux bords de la rivière. Le colonel Leake, dans cette partie de son travail sur la marche des premiers croisés, paraît commettre une erreur qu'il est important de relever. Ce voyageur suppose que Bohémond était campé dans la plaine sur les bords du Tymbrius, lorsqu'il fut tout à coup attaqué par l'armée de Kilidj-Arslan ; les chroniqueurs disent formellement que Bohémond était alors campé dans la vallée de Gorgoni, et non point dans la plaine de Dorylée. La vallée de Gorgoni, que le triomphe de nos croisés a rendue célèbre, est appelée en turc *Tchelteklik-Wadi*. La petite cité de *Sugut* (le saule) est la dernière qu'on rencontre avant d'entrer dans la plaine de Dorylée ; on remarque près de Sugut le tombeau du père d'Othman, chef de la dynastie ottomane.

Vous avez raconté cette grande bataille de Dorylée qui décida du sort de la première croisade. Les musulmans qui avaient eu d'abord quelques avantages, se voient bientôt entourés de tous côtés par les guerriers de Godefroy accourus au secours de leurs compagnons. Le combat avait commencé au bord du fleuve, et les guerriers se réfugiaient tour-à-tour derrière leurs bagages ou dans l'épaisseur des roseaux ; mais bientôt la bataille eut pour théâtre le sommet des monts, les vallées profondes, les roches escarpées ; repoussés et emprisonnés dans des gorges de montagnes, les soldats musulmans ne pouvaient se servir de leurs arcs ni de leurs flèches ; les mourans, dit un témoin oculaire, se lamentent, gémissent, broient la terre de leurs talons, ou tombant en avant, coupent de leurs dents l'herbe de la vallée. *Quand les infidèles virent l'évêque du Puy et le comte Raymond se précipiter sur eux des hauteurs voisines, un frisson de terreur s'empara de cette multitude ; ils crurent que des guerriers pleuvaient sur eux du haut du séjour céleste, ou qu'ils s'élevaient contre eux du sein des montagnes ;* le même chroniqueur nous dit que la terre et les flancs des monts étaient rouges de sang, et que la rivière avait grossi par le sang qui s'était mêlé à ses eaux. Le lendemain, après qu'on eut pieusement enseveli les martyrs du Christ, on s'occupa de piller le camp des Turcs ; les croisés vainqueurs ramassèrent sur le champ de bataille des traits et des flèches pour remplir leurs carquois vidés dans le combat. Le butin de cette journée fut immense. Le chroniqueur Robert qui, en sa qualité de moine, avait beaucoup prié ce jour-là dans la vallée de Gorgoni, ne peut s'empêcher d'exalter le nom de Dieu, *toujours admirable dans ses œuvres*. Maintenant

les caravanes, qui vont de Stamboul à Koutayé, traversent la vallée de Gorgoni sans songer aux grandes choses qui s'y sont passées; elles font halte à Lefké, auprès du pont qui servit de lieu de repos à l'armée chrétienne, car il y a là toujours un pont qui sert de passage, et quand les caravanes s'abreuvent dans le Sangare, elles ne savent point que le glaive des Francs ensanglanta jadis ses eaux.

En quittant la vallée de Gorgoni, on entre dans la plaine d'Eski-cheyer ou de Dorylée. La ville turque d'Eski-cheyer (vieille ville) occupe l'emplacement de l'ancienne Dorylée. Elle est renommée par ses bains chauds, et c'est de là qu'on envoie à Stamboul cette terre rouge ou noire dont on se sert pour fabriquer les noyaux de pipes. Eski-cheyer a deux grandes djamies, des caravanserails et des bazars. D'après le rapport du colonel Leake, la ville est agréablement située au pied des collines qui bordent la plaine du côté du nord ; elle est partagée en haute et en basse, et traversée par un petit courant qui joint au pied des collines le Tymbrius, appelé par les Turcs *Poursouk*. Cette rivière, qui sort des flancs du mont Dindymène, se confond bientôt après avec le Sangare; les deux fleuves arrosent la vaste plaine de Dorylée. Les croisés laissèrent à leur droite l'ancienne Cotyleum, aujourd'hui Koutayé, bâtie au pied du mont Dindymène, sur les bords du Tymbrius, et couronnée d'un vieux château. Cette ville, qui est le siége d'un grand pachalik, ne compte pas cependant plus de vingt mille habitans. Long-temps les voyageurs avaient traversé le pays de Koutayé sans y rencontrer les ruines d'Esanos ou d'Azania ; cette ville grecque était comme perdue et entièrement effacée de la mémoire des hommes, lorsque en 1826 M. Alexandre de Laborde, passant à Koutayé, apprit qu'il existait de belles ruines, à huit heures de là, à l'ouest, près d'un village appelé Chap-deer ; le voyageur, accompagné de son fils, M. Léon de Laborde, se rendit au lieu qu'on lui avait indiqué, et trouva au penchant d'une colline les restes magnifiques d'une antique cité, deux temples ioniques bien conservés, un théâtre, plusieurs portes encore debout et d'autres monumens ; plusieurs inscriptions lui annoncent qu'il foulait les débris de l'ancienne Azania ; huit jours passés au milieu de ces ruines lui ont permis de lever le plan de la ville et d'en prendre tous les dessins. Pendant notre séjour à Smyrne, nous avions entendu parler de cette découverte qu'on attribuait à des Anglais ; mais nous avons su à Constantinople que la gloire en appartient au voyageur français.

Les guerriers de la croix s'éloignèrent sans doute avec regret d'un pays fertile et arrosé par plusieurs rivières, car on était alors dans les premiers jours de juillet, et la contrée qu'ils allaient parcourir était aride et déserte ; de plus les musulmans avaient dévasté les campagnes qui se trouvaient sur le passage de l'armée chrétienne ; les épis échappés au fer des barbares furent la seule nourriture des pélerins ; nos croisés, pressés par la faim, arrachaient les tiges à peine mûres, les froissaient dans leurs mains, et mangeaient ainsi les grains de la moisson. La plupart des chevaux moururent sur la route. Les chroniqueurs ne peuvent voir sans attendrissement tant d'illustres chevaliers réduits à monter sur des bœufs et des vaches, sur de grands chiens et de hauts béliers. Albert d'Aix, décrivant la marche de l'armée chrétienne, parle de montagnes appelées *montagnes Noires*, au sommet desquelles les croisés passèrent une nuit. Les voyageurs ont remarqué à l'extrémité sud-est des plaines au-delà de Konieh, une montagne isolée appelée *Karadagh* (montagne noire) ; mais ce n'est point évidemment celle dont il est question dans Albert d'Aix ; il ne serait pas impossible que le nom de *montagne Noire* eût été donné à toute la chaîne en général. Albert d'Aix ajoute que les Latins, en descendant de ces hauteurs, se trouvèrent dans une vallée nommée *Malabyumas*, remplie de défilés étroits. Des désastres marquèrent le passage des Francs dans ce pays sans eau ; le récit qu'en fait Guillaume de Tyr devient presque invraisemblable, tant il est affreux ; l'historien raconte, d'après Albert d'Aix, que plus de cinq cents personnes moururent de soif et de chaleur dans l'espace d'une seule journée. C'est ainsi que les chrétiens traversèrent la Phrygie brûlée, et allèrent de Dorylée à Antiochette. Les pays que parcouraient alors les armées de la croix avaient vu jadis les lieutenans d'Alexandre se disputant l'empire de l'Asie mineure ; depuis le passage de nos paladins, d'importantes cités se sont élevées dans cette contrée ; plus d'une fois à Stamboul, nous avons entendu parler d'Afioum-Karahissar, ville industrieuse qui envoie à la capitale musulmane ses maroquins, ses tissus de laine et ses tapis. Cette ville, composée d'une population de trente à quarante mille habitans, est surtout connue des mangeurs d'opium, car c'est de là principalement que vient cette substance enivrante qui donne les songes enchanteurs et les voluptés du paradis. Afioum-Karahissar est dominée par une haute montagne isolée qui présente un étrange aspect ; cette montagne a gardé un vieux fort à

son sommet et des murailles délabrées qui de tous côtés entourent ses flancs.

Une fois entré dans la Pisidie, les croisés trouvèrent un pays abondant et fertile, des pâturages, des ruisseaux et de belles forêts; les princes et les chevaliers, *voulant se donner quelques délassemens agréables à la suite de tant de fatigues, et se distraire un peu des soucis rongeurs dont ils étaient habituellement préoccupés,* pénétrèrent dans l'épaisseur des bois pour y chercher les plaisirs de la chasse. C'est dans ces forêts que Godefroy terrassa un ours d'une taille énorme qui poursuivait un pauvre pélerin. L'armée chrétienne campa dans des prairies auprès d'Antiochette qui lui ouvrit ses portes. Nous retrouvons à la place de cette ancienne capitale de la Pisidie, la cité turque d'*Ak-cheyer* (la ville blanche), qui est le chef-lieu du sandjiak de ce nom. Cette ville a été distinguée des voyageurs comme étant assez bien bâtie; on cite comme monumens remarquables la grande mosquée d'Ak-cheyer et le médrèse qui porte le nom de Bajazet. La *Ville-Blanche* est entourée de vignobles, de jardins et de ruisseaux; les hadji de la Mecque qui ont passé par là vantent les délicieuses retraites de Buïuk-téké (le grand couvent). Le pays d'Ak-cheyer est encore aujourd'hui couvert de forêts comme au temps des croisades. Baudouin et Tancrède se séparèrent de l'armée chrétienne à Antiochette, et prirent le devant dans la Lycaonie et la Caramanie; vous savez ce qui se passa sous les murs de Tarse. Les chroniqueurs parlent d'une *voie royale* que suivirent les croisés. Des chameliers qui vont sans cesse de Stamboul à la cité d'Alep, et que nous avons interrogés sur cette voie royale, nous ont dit que le pays de Konieh est en effet traversé par une ancienne route, large et commode, par où passent les piétons et les chars. Nos vieux auteurs ne se sont pas beaucoup étendus sur Iconium, métropole de la Lycaonie; selon les uns, la ville était déserte, et l'armée n'y trouva aucune ressource; selon les autres, Iconium était une ville opulente, et les chrétiens, *par l'inspiration du Seigneur, y furent comblés de tous les biens de la terre.* Konieh est maintenant une cité de vingt-cinq mille habitans, environnée de murs épais que surmontent des tours carrées; on remarque sur les murailles et sur les tours des croix grecques, des lions, des inscriptions grecques et des inscriptions arabes, qui représentent au voyageur les différens âges d'Iconium. Les mosquées de cette vieille métropole ont été remarquées par les voyageurs; le style ara-

besque n'a rien produit de plus parfait ; les minarets, semblables à nos clochers gothiques, présentent des formes légères et gracieuses, des découpures infinies ; les plus belles mosquées d'Iconium sont les plus anciennes, et présentent l'aspect de ruines abandonnées ; la prière a déserté ces sanctuaires des premiers temps, et les fidèles de l'islamisme se réunissent dans les nouvelles mosquées. Au milieu de la grande plaine qui entoure cette ville, est un lac où se jettent plusieurs courans d'eau ; la cité a des faubourgs et d'assez beaux jardins ; on cultive dans la plaine le coton, le lin, l'orge et le blé ; les tapis de Konieh sont estimés et forment une des principales branches du commerce de la ville. L'Asie mineure n'a point de cité plus religieuse et plus musulmane que Konieh ; là sont fidèlement conservées les mœurs premières et les vieilles traditions de l'islamisme. Konieh renferme, dit-on, des familles très-anciennes, une entre autres, qui remonte à des temps plus reculés que la famille impériale d'Othman. La ville est remplie de derviches ; le monument le plus remarquable qu'on y trouve, est le tombeau du fondateur des mèvlévi, objet d'un culte public ; c'est à Konieh que furent envoyés la plupart des derviches bektachis frappés de proscription.

Je ne suivrai pas plus loin les pélerins de la première croisade ; je laisse les croisés prendre le chemin de Tarse et d'Antioche ; dans quelques mois, j'irai les joindre sur les bords de l'Oronte et du Cydnus ; je vous dirai alors ce que j'aurai vu, et l'aspect des lieux répandra peut-être plus d'intérêt et de couleur dans mes récits.

En attendant que j'étudie dans une prochaine lettre les autres itinéraires des croisés à travers l'Asie mineure, je veux indiquer en peu de mots quelle est aujourd'hui la physionomie morale et politique de ces contrées ; mes observations seront fondées sur le témoignage de quelques personnes qui ont visité récemment le pays.

La population de l'Asie mineure est mêlée de Turcs, de Grecs et d'Arméniens, comme au temps des croisades ; les musulmans de cette contrée ont gardé la simple et naïve barbarie des premiers temps ; impassibles et résignés à tous les destins, ils regardent passer avec une égale indifférence toutes les dominations. L'Asie mineure a toujours été une proie facile pour les conquérans, parce qu'elle a toujours été habitée par différens peuples qui ne s'entendaient point, qui n'avaient ni les mêmes intérêts, ni les mêmes mœurs, ni les mêmes croyances ; il y a eu de tout temps dans l'Asie mineure, des tribus, des castes,

des peuplades, il n'y a jamais eu une nation. Dans ces dernières années, ce pays est devenu le refuge de la plupart des fanatiques et des mécontens; janissaires, derviches, ulémas de l'opposition, tous les soutiens de l'ancien régime ottoman ont été envoyés dans l'Asie mineure comme dans un lieu d'exil. On pense bien que tous ces exilés ne prêchent point la réforme dans ce pays : leur présence et leurs discours ne peuvent qu'y entretenir le fanatisme musulman, et nous ne devons pas nous étonner qu'aux yeux des Turcs de l'Asie mineure le sultan Mahmoud ne soit rien moins que l'antéchrist.

Toutefois on s'accorde à vanter le caractère doux et pacifique, les mœurs religieuses et hospitalières des Turcs de cette contrée ; ils sont là plus voisins de leur origine première, et le souffle impur de l'Europe n'a point corrompu cette race naturellement bonne et inoffensive; aussi vivent-ils en paix avec les Grecs. Les Grecs de l'Asie mineure ne se plaignent point du joug musulman ; ils s'adonnent paisiblement au commerce ou aux travaux agricoles, sans songer aux révolutions de la Morée. L'Asie mineure a des peuplades intéressantes à étudier; les plus connues et celles qu'on rencontre le plus souvent, ce sont les Turcomans et les Curdes, vivant sons des tentes noires ou sous des huttes de boue. Les deux peuples s'en vont de plaine en plaine, de vallée en vallée, suivis de leurs troupeaux et de leurs chevaux, cherchant les pâturages et les bords des fleuves. Les Turcomans sont affables, généreux et hospitaliers; les Curdes sont rudes et cruels, et leurs mœurs inhospitalières les font redouter des voyageurs. Les deux peuplades, toutes deux fières et belliqueuses, ne reconnaissent d'autre autorité que celle de leurs chefs de tribus; la Porte ne leur demande qu'un léger karatck; encore ne le paient-ils que quand cela leur plaît.

P.....

LETTRE LXII.

Sur la littérature des Turcs.

Péra, octobre 1830.

Depuis que je suis arrivé dans cette capitale, je me suis appliqué à connaître l'état de la littérature chez les Turcs. Je connais ce qu'en ont dit l'abbé Sevin, l'abbé Toderini, le savant anglais Jones et plusieurs voyageurs éclairés ; je vous dirai dans cette lettre tout ce que j'ai pu savoir par moi-même, et par de fréquentes conversations avec les Francs les plus instruits de Péra.

Je commencerai par la poésie, car la poésie est connue des peuples barbares comme des peuples policés : elle a été cultivée avec succès en Turquie à diverses époques ; on cite plusieurs sultans qui l'ont encouragée par leurs largesses et quelquefois même par leur exemple ; ceux qui connaissent le sultan Mahmoud, disent que sa hautesse ne dédaigne pas les concerts des poètes de son empire, et que, parmi les louanges qu'on lui adresse, les louanges en beaux vers sont celles qu'elle préfère. Quoique les jours de troubles et de sédition ne soient guère favorables à la poésie, il ne faut pas croire qu'elle soit toutefois abandonnée, et que personne ne s'en occupe aujourd'hui. Le goût des vers est même assez répandu parmi les gens qui ont reçu une certaine éducation ; il n'est point de courtisan bien élevé qui ne sache tourner un quatrain et mettre en vers une flatterie. Dans les maisons des grands, dans les mosquées, sur le marbre des fontaines, et sur les murailles mystérieuses des harems, on trouve des inscriptions qui annoncent quelquefois le talent des vers. C'est surtout dans les cimetières qu'un voyageur qui sait la langue du pays, peut faire un cours de poésie turque ; que de regrets touchans, que d'inspirations originales sont gravés sur la pierre des cercueils !

Dans une de ses lettres, M. Poujoulat a parlé de l'inscription tracée en lettres d'or sur le bend construit à Belgrade par le sultan Mahmoud; cette inscription est fort longue, et tout entière à la louange de sa hautesse; après avoir pris son parti sur l'exagération des éloges donnés au sultan, on ne peut qu'admirer le talent et l'imagination du poète; il faut croire d'ailleurs que cette exagération est naturelle aux muses d'Orient, car toutes les inscriptions grecques de Bas-Empire portent le même caractère. Pour s'en faire une idée exacte, il suffit de relire les vers inscrits au-dessus de la porte Dorée, ceux qu'on retrouve sur plusieurs monumens, et surtout les lignes fastueuses retracées au bas de l'obélisque égyptien.

Afin de vous faire oublier l'emphase des inscriptions, qui de tout temps ont fait mentir les pierres, je veux vous citer les vers composés par Achmet III, pour une fontaine que ce sultan a fait construire près de Sainte-Sophie. L'inscription commence ainsi : « La fontaine te parle de son âge dans ces vers du sultan Achmet. » Ici les mots indiquent la date du monument, car les mots dans la langue turque ont une valeur numérique et servent quelquefois à exprimer un nombre ou à marquer une époque. Après ce début, l'auguste poète ajoute : « Passant, ouvre la clé de cette source pure et limpide qui » ne tarit point, et prie Dieu pour le sultan Achmet. » Voilà toute l'inscription. Une si grande simplicité serait remarquée dans tous les pays du monde. Il faut toutefois observer ici que dans un pays despotique, où tout le monde loue le prince avec excès, il n'y a guère que le prince lui-même qui puisse parler de lui avec une certaine modération : on aurait peut-être étranglé un courtisan qui se serait exprimé avec la simplicité qu'on admire dans l'inscription du sultan Achmet.

Cette remarque excusera sans doute dans votre esprit l'inscription emphatique qui dépare le bend de Belgrade. Vous serez plus porté encore à l'excuser, quand vous saurez que cette inscription est l'ouvrage d'un poète, mort en exil, pour avoir hasardé une vérité dans des vers adressés au sultan. *Izzet-mollah* avait consacré son talent à célébrer les vertus et la gloire de Mahmoud; plusieurs fois le sultan avait paru touché de ses louanges, le poète jouissait même d'un assez grand crédit à la cour; lorsque la révolution de la Grèce eut éclaté, les ministres ottomans voulurent détourner Mahmoud du projet de déclarer la guerre à la Russie, et pour réussir dans leur dessein, ils

s'adressèrent au poète Izzet-mollah, comme le seul capable de faire entendre la vérité au sultan. Izzet ne se dissimula pas le danger, mais il n'en accepta pas moins la mission honorable qu'on lui proposait ; il adressa des supplications poétiques au trône impérial ; pour toute réponse, on lui envoya l'ordre de garder les arrêts dans sa maison. Lorsque plus tard, la Porte publia son manifeste contre la Russie, le patriotisme d'Izzet-mollah lui inspira un nouveau poème, le meilleur ouvrage, dit-on, qu'il ait composé ; il fut exilé à Sivas.

Vous savez que les ministres de Louis XIV, pour éloigner de leur pays le fléau de la guerre, employèrent de même l'influence d'un grand écrivain et l'autorité de la poésie. La supplique éloquente de Boileau ne fut point écoutée, mais au moins la noble opposition du poète n'attira point sur lui d'amères disgraces.

Izzet-mollah, après être resté quelque temps dans son exil, fit parvenir au sultan un poème dans lequel il déplorait sa disgrace et sa misère ; comme je me suis procuré une copie de cette espèce d'élégie, j'essaierai de vous la faire connaître d'après une traduction littérale de M. Desgranges. Le poète se plaint d'avoir perdu la présence du sultan, et d'être jeté sur la terre lointaine de Sivas. « Semblable au » derviche en voyage, la tasse des offrandes à la main, il a couru » long-temps les monts et les vallées ; *les larmes de la rouge absence* » *ont mis autour de ses yeux le corail à la place du surmé de la joie et* » *de la volupté.* Depuis qu'il a été arraché aux douceurs (le *sucre* » *candi*) *de la présence impériale,* sa douleur *est si grande* qu'elle » suffirait pour convertir *en poison un champ de cannes à sucre.* Ne » pouvant plus me voir, ajoute le poète, *au miroir de cette ombre* » *de Dieu,* il me semble que je n'aie plus rien de la noble face de » l'homme ; ce qui est arrivé à Adam, le père du genre humain, » m'arrive aussi ; nous avons quitté tous les deux les délices du pa- » radis pour une terre inculte et sauvage. »

Ce qui afflige le plus l'infortuné Izzet dans son exil, c'est qu'un firman adressé au pacha de Sivas contient ces mots : *Prends garde qu'il ne s'échappe.* « Non, il ne cherchera point à s'échapper, puisque » les procédés généreux du pacha de Sivas sont autant de chaînes » qui le retiennent, et qu'il se croit encore comblé des bienfaits de » sa hautesse. Oh non ! s'écrie le poète, je ne m'échapperais pas, » quand tous les Persans du monde me nommeraient pour l'éternité » leur premier mollah. » Il faut venir dans le pays du despotisme

pour savoir que l'art de la louange a quelquefois ses difficultés et même ses périls ; le despote craint toujours de trouver un conseil ou une censure sous la forme d'une flatterie ou d'une prière. Il n'aime pas d'ailleurs les éloges qui s'adressent à d'autres qu'à lui ; Izzet va au-devant de cette humeur jalouse ; après avoir loué un pacha, il revient au sultan pour lui dire que la disgrace a éteint son génie, et que loin de son prince il n'a plus rien de ce qui l'avait fait poète ; c'est de la faveur impériale qu'Izzet recevait ses poétiques inspirations ; c'est au jour de son bonheur qu'il fallait le voir, pour connaître son talent ; alors *il eût peint une rose dans un œil en pleurs ; alors du sein même de l'enfer, il aurait fait sortir l'Océan et l'aurait montré à la pointe d'un cil.* Avec les bonnes graces du sultan, tout ce pouvoir magique s'est évanoui, sa muse ne sait plus que pleurer et gémir.... Mais les jours de la félicité et de la gloire ne peuvent-ils donc plus revenir ! Izzet est-il tout-à-fait rayé de la liste des vivans ! Ici le poète renaît à l'espoir, et termine ainsi son épître : « O Dieu, prolonge » les jours heureux de mon souverain ; oui, c'est encore lui qui me » délivrerait, si j'étais jeté dans une obscure prison ; lorsque la gloire » de ce prince habite mon cœur comme un hôte sacré, pourrais-je » dire à un autre : *Étranger, sois le bienvenu ;* si je n'avais su recon- » naître la grace que m'a faite sa hautesse, vieux fou que j'étais » déjà, je l'aurais été doublement ; illustre visir, souviens-toi de » ton prisonnier ; *avec le temps tu verras. Ce puissant monarqae est* » *favorable aux désirs de ses ministres*... Que Dieu te conserve à lui, » que Dieu le conserve aux musulmans. »

Quel fut l'effet de cette supplication poétique sur l'esprit de Mahmoud ? On ne l'a jamais su bien positivement ; si on croit les bruits qui ont circulé, ces mots *avec le temps tu verras*, auraient donné de l'ombrage à sa hautesse ; le sultan Mahmoud aurait trouvé dans cette phrase et dans celle qui la suit, un complot de ses ministres en faveur d'Izzet ; ce qu'il y a de certain, c'est que le poète ne fut point rappelé, et que peu de temps après avoir envoyé son épître, il mourut à Sivas.

Je compare quelquefois cette élégie d'Izzet avec *les Tristes* d'Ovide, composés aussi dans l'exil et presque sous le même ciel ; on retrouve dans le poète turc et dans le poète latin les mêmes sentimens et le même esprit de mélancolie : les éloges adressés à Auguste ressemblent à ceux qui sont adressés à Mahmoud. Toutefois, l'auteur des *Tristes*

fut plus heureux que le poète de Stamboul ; le prince qui l'avait exilé, n'interrompit point ses chants, et le despotisme turc n'a pas permis à Izzet de continuer les siens ; on a pensé généralement que ce dernier avait été empoisonné ; car ce qu'on croit le moins dans ce pays-ci, c'est qu'un homme disgracié survive à sa disgrace, et que ceux qui ont déplu au souverain puissent mourir naturellement. Les Turcs qui avaient la plus haute estime pour le caractère et le talent d'Izzet-mollah, l'ont placé, comme homme, parmi les martyrs de la vérité, et, comme poète, parmi *les rossignols du paradis*. On a fait un recueil de ses vers, et ce recueil est entre les mains de tous les amateurs de la littérature turque.

Je n'ai pu me procurer des œuvres de ce poète, que l'élégie dont je viens de vous donner un extrait ; vous y reconnaîtrez sans doute des couleurs qui n'appartiennent qu'à l'Orient ; je regrette que le style et les images de ce poème soient si difficiles à traduire dans nos langues d'Europe ; nous n'avons rien des mœurs, de la manière de sentir et de l'esprit des Orientaux ; ils ont un autre ciel, une autre nature, et c'est pour cela que des expressions très-simples aux yeux des Turcs, sont pour nous bizarres, recherchées, quelquefois même inintelligibles ; ceux qui parmi nous se plaisent le plus à la nouveauté et à la singularité du langage, ne pourraient se faire à certaines expressions de la poésie turque ; je veux vous en citer un exemple : Izzet-mollah dit dans son élégie que rien ne peut attirer ses regards, depuis qu'il ne voit plus le sultan Mahmoud ; le *rossignol*, ajoute-t-il, *fuyant la rose* des *joues impériales, ne regarde point les vergers et les vignes dans de tristes vallons*. Comment faire passer en français *le rossignol qui fuit la rose des joues impériales ?* J'ajouterai que la langue turque se prête facilement aux jeux de mots et aux doubles sens ; les poètes et les prosateurs les prodiguent volontiers dans leurs compositions ; ce qui embarrasse souvent les traducteurs et ne leur permet pas toujours de rendre avec facilité ce qu'on admire le plus dans ce pays-ci.

Les Turcs ont une poésie lyrique comme les Arabes et les Persans ; ils ont des hymnes dont quelques-uns ont été recueillis par les voyageurs et les savans ; toutefois ils ne connaissent pas le chant dans leurs cérémonies religieuses, et jamais la poésie n'a fait retentir ses accens dans les mosquées pour célébrer les louanges de Dieu ou du prophète. Dans nos courses à travers l'Anatolie, nous avons souvent entendu nos chameliers chanter des complaintes ; chacune de ces complaintes

a tant de couplets, qu'une journée suffirait à peine pour les chanter ; je crois qu'ils s'en servent quelquefois pour mesurer le temps et les distances dans les lieux inhabités ; en chantant trente ou quarante couplets d'une chanson, ils savent qu'ils ont fait deux ou trois lieues, et qu'il s'est écoulé deux ou trois heures.

Je ne m'arrêterai pas ici sur ces complaintes, presque toutes consacrées aux aventures romanesques d'un guerrier ou d'un héros ; on croit parmi les Turcs que les mulets et les chameaux ne sont pas insensibles à cette poésie lyrique des grandes routes ; et souvent un chamelier entremêle ses chants avec les sons d'une flûte ou d'un flageolet, pour raminer une caravane fatiguée.

Quoique les Turcs soient un peuple grave, les poésies légères et badines ne leur sont pas inconnues ; ils doivent avoir peu de ces chansons que nous appelons chansons de table, chansons à boire, par la raison que les Turcs dînent fort rarement ensemble, et que lorsqu'ils s'enivrent, ce qui leur arrive quelquefois, ils s'enivrent tout seuls ; on m'a pourtant montré des couplets où l'ivresse et les joies illicites de Bacchus sont très-gaiement célébrées. Quant aux poésies galantes, il n'est guère permis aux Turcs de chanter d'autres beautés que celles qu'ils achètent ou qu'ils épousent ; cependant la galanterie inspire parfois leurs poètes, et l'amour, à qui ils font guerre perpétuelle, n'est pas toujours banni de leurs chansons. M. Desgranges s'est procuré un recueil de chansons amoureuses toutes copiées par la sœur de Mahmoud. Je voudrais vous les faire connaître, mais je n'ose l'entreprendre, même avec le secours de mon savant interprète. Il en est de la poésie des Orientaux, car je ne saurais trop le répéter, comme de leur climat et de leur soleil ; tout cela ne se traduit point et ne s'envoie point par la poste ; comme il faut pourtant que vous ayez une idée de la poésie légère des Turcs, je vous parlerai de quelques romances que M. Desgranges a pris la peine de m'expliquer.

« Une belle se joue de mon amour, s'écrie un poète passionné ; » elle me renvoie toujours au lendemain ; faudra-t-il dire : Adieu, » la belle ! tes sourcils, charmante amie, sont un arc, et mon ame » est blessée ; ta voix module les sons du rossignol, tes paroles sont » du miel, ta taille est le jeune cyprès qui se balance ; ton cœur sera- » t-il moins flexible que les rameaux inclinés sous le vent ? » Dans une autre chanson, un amant *traîne les lamentations du chagrin,* et voudrait être *le rossignol ou bulbul de la rose ;* sa vie *s'est éteinte* depuis

qu'il ne voit plus la beauté qu'il aime ; *je souffre*, dit-il; *toi qui est la lumière de mon ame, tu peux voir de tes propres yeux ma souffrance.* » Un autre appelle en secret l'objet de son amour parce qu'il *a un mot à lui dire* et que sans lui il *ne peut plus comprendre ni son cœur ni le monde ; tu es au ciel la lune, sur la terre la neige,* dit celui-ci à sa belle, *viens vers moi;* celui-là se plaint de ce que son amie, *tendre bouton de rose, a détourné de lui son visage,* mais il l'aimera néanmoins *jusqu'à la résurrection ;* un autre reconnaît ses torts envers celle dont les formes gracieuses appartiennent *aux régions aériennes ;* il s'est réfugié *sous le cyprès de sa grace,* et demande qu'on laisse là le passé, *car il n'y a dans la vie qu'un temps, c'est le présent;* un autre enfin languit d'amour et verse des larmes *sans qu'on en sache rien,* et ces derniers mots sont le refrain de tous les couplets de sa romance. La plupart de ces productions légères n'ont rien de très-remarquable par la pensée, mais ceux qui connaissent la langue turque y trouvent une vivacité, une grace d'expression que nous ne pourrions imiter.

La langue turque n'ayant point de genre, on ne peut savoir facilement à quel sexe appartient la personne qui parle et celle à qui on s'adresse dans les chansons d'amour; cette équivoque peut servir à cacher les mystères de la galanterie ; une femme n'oserait prononcer le nom de son amant, ni un amant celui de sa maîtresse ; on fait semblant quelquefois d'adresser des hommages à son propre sexe, et cette espèce de déguisement de l'amour ne scandalise pas trop les Turcs.

Quoique la poésie turque soit difficile à comprendre pour un Européen, il faut dire toutefois que les osmanlis, comme nous l'avons vu, si éloignés de nous dans le genre sérieux, dans le style tempéré, s'en rapprochent souvent dans leur poésie érotique ; la nature a voulu que les peuples qui ont des lois et des mœurs différentes, parlassent cependant le même langage, pour exprimer ce que l'amour a de délicat et même ce qu'il a de licencieux. Vous pourrez en juger encore mieux par le petit poème érotique dont il me reste à vous parler.

Ce poème, qui a pour titre *Description d'un bain de femmes,* a beaucoup de succès parmi les Orientaux ; on l'attribue au fils d'Omer de Saint-Jean-d'Acre, dont parle Volney dans son voyage de Syrie ; la poésie en est facile et pleine d'images riantes ; malheureusement, l'auteur ne respecte pas toujours la décence, ce qui me donne quelque scrupule pour mon extrait; il faudra que j'en écarte tout ce qui paraîtra trop libre, et que la muse du poète reprenne ici son voile qu'elle a quitté pour plaire aux amateurs de Stamboul.

« Écoute, ô amateur du sexe féminin, la joyeuse description d'un » bain de femmes ; que ne font-elles point, sitôt qu'elles se trouvent » dans l'enceinte intérieure ! et les murs de cette enceinte, quel n'est » pas leur empire sur eux-mêmes pour résister du matin au soir à la » vue du tableau qu'ils renferment ! D'une part, ces baigneuses rem- » plies de grace, de l'autre, ces tellag (filles de bain) au pantalon » d'écarlate, aux corps transparens, vrais cristaux à pieds humains ! » elles portent sous le bras des paquets enveloppés sous des draperies » d'or ; le cœur des amans n'est-il pas enfermé dans ces brocards ? .... » Ici une jeune beauté laisse tomber négligemment le vêtement qui » la couvre, et son corps répand autour d'elle la lumière. Son visage » se réfléchit dans les eaux du bassin ; tel on voit dans la mer le disque » du soleil. De ses deux doigts teints en *henné,* elle dénoue avec grace » la tresse de ses longs cheveux, et ses doigts rouges dans sa belle » chevelure, ressemblent à une branche de corail sur de l'ébène. Elle » a cherché à disparaître sous sa chevelure brunie; mais comme l'astre » des nuits dans l'épaisseur des ténèbres, sa taille élégante brille » d'une douce clarté... Cependant les dames s'asseoient à l'écart, » des femmes cherchent à les divertir ; les *tuecha* (cornichons), les » fruits, les sorbets sont apportés ; quelques-unes mettent les plateaux » au pillage ; d'autres font voler des boules de savon ; chacune d'elles » s'efforce d'inventer un nouveau tour ; l'une se fabrique une fausse « barbe avec le *siffe;* celle-ci jette à ses compagnes de l'eau froide avec » une tasse ; celle-là se frotte le visage avec l'herbe qui en fait tomber » le duvet.... Ce désordre ressemble à une noce ; il n'y manque que » les musiciens. Parmi ces jeux, une dispute éclate enfin ; toutes les » assistantes se précipitent au milieu de la salle ; l'une comme un » homme, saisit d'une main vigoureuse un *nalin*, l'autre la boîte du » siffe, une troisième, la tasse ; le diable arrive au milieu d'elles : » qu'on se figure le tapage ; toutes se prennent aux cheveux ; les fronts » se heurtent ; elles s'adressent des injures ; ... chacune fait honte à » l'autre, ... les dames sortent des chambres intérieures ; la sueur » et le sang coulent de leur visage ; cependant leur figure apparaît » comme un astre aux gardiennes qui les attendent en dehors, et qui » les reçoivent au cri de *Maschalla !* Notre jeune bouton de rose » s'est étendu sur un lit délicat : ses esclaves se rangent en cercle, les » mains croisées ; puis vient la cérémonie des parfums, de l'ambre, » du bois d'aloès brûlé dans des cassolettes... Quelle exclamation !

» quelle voix délicieuse ! ah ! je vais me trouver mal, s'écrie l'une
» avec un accent plein de charme ; entourée de ses esclaves, elle revêt
» ses habits en faisant mille minauderies. Que de bruit, que de gen-
» tillesses, que de grimaces, que de bijoux et de diamans, quels
» beaux pendans d'oreilles ! La société reste jusqu'au soir dans l'ap-
» partement extérieur, elle reste, jusqu'à ce qu'un intarrissable flux
» de paroles se soit écoulé. Alors, les femmes sortent du bain,
» comme des malades, l'œil languissant, l'air délicat, la démarche
» lente ; tous leurs pas sont étudiés ; elles veulent paraître faibles et
» abattues. »

J'ai beaucoup retranché de ce poème d'Omer ; peut-être en ai-je encore trop laissé ; le poète est malheureusement dans tous ses tableaux d'une clarté qui désespère ; j'avais supprimé de ce poème d'Izzet-mollah plusieurs passages trop difficiles à rendre dans notre langue ; dans celui-ci sont accumulées des peintures qui ne se comprennent que trop, et qu'on n'ose mettre sous les yeux du lecteur. Je vous invite toutefois à relire dans miladi Montague, la description qu'elle fait d'un bain de femmes turques. Les couleurs de la spirituelle voyageuse ne sont guère moins vives que celles que vous venez de voir ; elles serviront d'excuse à ma citation ; je n'ai pu d'ailleurs résister à la tentation de vous faire connaître la poésie des Turcs, et de mettre en même temps sous vos yeux un tableau de mœurs qu'on m'assure être d'une grande fidélité.

Les osmanlis cultivent plusieurs autres genres de poésie ; ils ont un grand nombre d'apologues, de fables, de contes plus ou moins estimés ; j'ai remarqué que leur littérature n'avait produit aucun poème épique, aucun poème d'une grande étendue ; seulement, ils emploient quelquefois le rhythme de la poésie dans des ouvrages historiques.

Vous me demanderez peut-être si les Turcs ont un théâtre ; je vous répondrai que non ; des représentations théâtrales seraient tout-à-fait incompatibles avec leur manière de vivre ; les osmanlis, comme vous avez pu le voir, ne vivent que de la vie privée, de la vie domestique ; ce que nous appelons chez nous des assemblées, tout ce qui peut ressembler au public, est inconnu aux Turcs ; on peut dire qu'il n'y a de véritable public à Stamboul, que le jour d'un incendie, d'une grande émeute, ou dans les solennités du bairam. Chez les Grecs et chez les Romains, le peuple était presque toujours assemblé ; il fallait

l'amuser et le distraire par des spectacles; on n'a pas besoin de faire tant de frais et de prendre tant de soins avec les Turcs qui n'aiment point à se réunir ni pour leurs plaisirs ni pour leurs affaires. Des baladins, des voltigeurs, les farces de karagueuse, mélange de polichinel et des ombres chinoises, voilà tout ce qui est en possession d'égayer quelquefois la gravité des osmanlis. Les scènes héroïques de notre tragédie ne sauraient émouvoir leur imagination; la comédie qui vit des ridicules de la société, ne pourrait réussir dans un pays qui n'offre point de contrastes, point de nuances, où tout le monde se ressemble; les petites scènes de karagueuse, qui divertissent parfois les Turcs, ne sont pas même en rapport avec les mœurs habituelles; on s'y amuse aux dépens des étrangers, aux dépens des chrétiens, mais jamais un bourgeois de Stamboul, assistant à ces représentations grossières, n'a pu rire *d'un fidèle portrait sur lui-même tracé.*

L'éloquence ne doit avoir fait que peu de progrès dans un pays où il n'y a ni barreau ni tribune publique. L'éloquence de la chaire y est protégée par les mœurs et les lois religieuses; mais les prédications n'y sont pour l'ordinaire que des paraphrases, des commentaires du Coran; on n'y trouve jamais ni cette chaleur de discussion, ni ces attaques contre le vice et contre les passions, qui donnent tant de vie aux chefs-d'œuvre de notre éloquence chrétienne. Des prédicateurs turcs censurent quelquefois la marche du gouvernement, mais cette espèce d'opposition, qui ne sort guère de l'enceinte des mosquées, n'a rien produit qui mérite d'être rappelé. Lorsqu'on parle de l'éloquence des osmanlis, il serait injuste de ne pas leur tenir compte de plusieurs pièces émanées de leur chancellerie; on retrouve quelquefois une véritable éloquence dans un firman, dans un kat-chérif, dans un manifeste, et jusque dans une note diplomatique; les Turcs mêlent toujours la religion et la morale à leurs affaires, ce qui donne au langage politique un caractère de noblesse et de dignité qu'on ne retrouve point dans ce qui émane de nos gouvernemens d'Europe. Rien ne m'a paru plus éloquent que la plupart des discours et des firmans qui ont accompagné la destruction des janissaires. Vous savez que dans la dernière guerre, la Russie et la Porte ont publié plusieurs déclarations; dans cette exposition réciproque de leurs griefs, dans ces combats de la diplomatie, dans cette polémique des souverains, on peut dire que les écrivains du sérail l'ont emporté de beaucoup sur ceux du cabinet des czars.

Les Turcs ont un assez grand nombre d'ouvrages historiques et plusieurs histoires nationales ; quelques-unes de ces productions ont été traduites en français, et nous pouvons juger de leur mérite. C'est en vain qu'on y chercherait le moindre esprit de critique et quelque philosophie. Les annalistes turcs rapportent les faits tant bien que mal, mais leur raison ne s'applique jamais à en connaître les effets et les causes ; une révolution se présentera à leur pinceau ou à leur calem, sans qu'ils songent à lui demander d'où elle vient, où elle va ; ils raconteront une guerre sans avoir la moindre envie de savoir et de nous dire si elle est juste ou injuste ; de grands personnages, des héros, des tyrans passeront journellement devant eux, sans qu'ils s'occupent de nous retracer leur physionomie. On croirait en lisant les historiens turcs, que le Coran qui a défendu à la peinture de reproduire l'image de l'homme, a fait la même défense à l'histoire.

J'ai lu plusieurs fois l'histoire de Coggia effendi dans une traduction française de Galland, conservée en manuscrit à la Bibliothèque du Roi ; cette histoire que les Turcs admirent beaucoup, a tous les défauts dont je viens de parler ; l'auteur met toutes ses facultés à rechercher des images hyperboliques, à répandre partout les ornemens du style figuré, et voilà ce qui a fait ici sa grande réputation. Il me suffira de vous en citer un seul exemple ; en racontant le dernier siége de Constantinople qui avait commencé au mois d'avril, l'historien turc croit devoir nous montrer le printemps dans son histoire, et pour que le printemps ne paraisse pas trop étranger au milieu des scènes de la guerre, il nous fait une nature toute belliqueuse. L'anemone *porte sa massue* de fer ; la rose *a couvert son visage d'un bouclier ;* l'œillet *élève sur sa tête une lance d'émeraude ; cette armée végétale attire les regards de la terre et du ciel ;* le zéphyr en est l'*avant-garde ;* la narcisse, *la sentinelle ;* le jasmin *montre en avant un étendard blanc ;* le platane *étend les bras pour faire des vœux en faveur de Mahomet II, et demande à Dieu la possession de Constantinople pour les Turcs.* Après une peinture aussi bizarre, ne serait-ce pas manquer de sens que d'appliquer à l'histoire de Coggia effendi les règles d'une critique sérieuse ? J'aime mieux m'arrêter un moment sur une production contemporaine dont je vous ai déjà parlé, l'*Histoire de la destruction des janissaires.* Cette histoire ne fait point assez connaître les principaux personnages de la fameuse journée du 16 juin. Mais l'enthousiasme du peuple, le désordre de l'odjak, la politique ferme et habile

du divan, la conduite de Mahmoud, tout cela est présenté avec vérité, clarté et intérêt; l'historien sacrifie dans sa narration au goût de ses compatriotes pour le style figuré; toutefois ce style, employé avec une certaine mesure, ne déplaît pas trop, parce qu'on y retrouve la physionomie du pays; l'auteur de ce livre, *Mohamed Assad effendi*, me paraît un homme plein de candeur; il ne manque pas d'ailleurs de philosophie, et j'aime à le voir quelquefois *lâchant la bride au coursier de ses pensées dans le champ des observations.* Tout en lui reprochant d'avoir exagéré l'éloge de Mahmoud, on ne doit pas oublier qu'il écrit par ordre du sultan dont il est l'historiographe; il nous dit dans son dernier chapitre, quelles récompenses il a reçues, et ces récompenses sont bien autre chose pour un historien turc que les suffrages des gens de goût; vingt bourses, *aussi précieuses que les fruits du paradis*, la place de mollah de Scutari, voilà le prix de ses travaux; il nous dit qu'il est maintenant plongé *dans un océan de graces*, et qu'il est *exempt des soucis de ce monde:* ce qui vaut mieux sans doute que de vivre en proie au démon de la vérité. J'entre dans ces petits détails, parce qu'ils peuvent vous faire comprendre comment et pourquoi la Turquie n'aura jamais de grands historiens.

LETTRE LXIII.

Itinéraire et désastres des croisés de 1101.

A M. M.....

Octobre 1830.

Les pays que je vais parcourir avec vous dans cette lettre, sont ceux que la géographie connaît le moins. Il n'est venu à la pensée d'aucun voyageur de rechercher dans cette partie de l'Asie mineure les traces des armées de la croix; nous ne pouvons nous empêcher de regretter encore une fois que ceux qui nous ont précédés, n'aient rien fait pour éclaircir la géographie des croisades. Pourtant ces immenses évènemens valaient bien la peine qu'on leur donnât un souvenir; les gigantesques victoires ou les grandes catastrophes de nos phalanges chrétiennes, sont aussi intéressantes, aussi épiques que la marche de Cyrus ou d'Alexandre, de Trajan ou de César. Mais il faut dire que l'histoire du moyen âge est bien moins connue que l'histoire ancienne; les croisades sont long-temps restées dans un indifférent oubli avant de trouver en vous leur Tite-Live, et nous sommes les premiers qui traversions l'Orient, escortés de nos vieux chroniqueurs.

Quand les armes chrétiennes eurent délivré le divin sépulcre, une immense multitude de pélerins entraînés par l'enthousiasme de la conquête, passa tout à coup d'Europe en Asie pour aller défendre le nouveau royaume de Godefroy. Vous n'avez pu consacrer que quelques pages à cette expédition de 1101 qui fut un immense désastre; je ne craindrai donc point de raconter dans mon itinéraire géographique quelques-uns des principaux faits qui ne sont point entrés dans votre tableau. J'ai avec moi trois chroniqueurs pour me

redire cette lamentable histoire, l'abbé Eckkard qui suivait les Allemands, Orderic Vital et Albert d'Aix ; ce dernier est celui dont le récit est le plus complet [1].

L'expédition de 1101 se partage en trois corps d'armée ; nous suivrons chacune de ces armées. L'évêque de Milan et le comte Albert avec trente mille Lombards ; Conrad, connétable d'Henri III, avec deux mille Teutons ; Étienne, comte de Blois, que la honte ramenait sous les drapeaux de la croisade ; Étienne de Bourgogne et d'autres princes partis avec leurs troupes des rives occidentales de la France, se donnent rendez-vous dans la cité de Nicomédie. Vous avez parlé des désordres et des brigandages qui excitèrent la colère d'Alexis contre les Lombards, et de leurs attaques contre la ville impériale ; ces flots de barbares qui venaient ainsi battre en passant la capitale grecque, devaient inquiéter un empereur qui n'avait que des murailles pour toute force et pour toute défense ; aussi, sans partager ici les préjugés des pélerins, il est bien permis de croire que l'empereur Alexis ne fut pas trop fâché des désastres qui tombèrent sur ces grandes troupes d'hommes.

La première bande, composée d'environ deux cent soixante mille pélerins, ne veut point prendre le chemin qu'avait suivi Godefroy, et oblige ses chefs à la conduire à travers les montagnes de la Paphlagonie *pour conquérir le royaume du Korasan*. La route du sud était la meilleure et la plus connue ; la route du côté du nord-est devait présenter une longue suite d'obstacles difficiles à vaincre. La troupe chrétienne, ayant à sa tête Raymond de Saint-Gilles et cinq cents turcopoles qui lui servaient de guides, arrive après trois semaines de marche à un château que les chroniqueurs appellent *Ancras*. Dans cet itinéraire de vingt jours, nos vieux auteurs ne citent aucun nom de ville, de château ou de rivière ; au premier coup d'œil qu'on jette sur une carte de la Turquie, on voit que les pélerins traversèrent les montagnes qui dominent *Sabandja*, et passèrent par les pays de *Cheiva*, de *Terekli* et de *Torbali ;* le château que les chroniques nomment *Ancras* est probablement Angora (Ancyre) ; vous me direz peut-être que depuis bien des siècles Angora n'est pas seulement un château mais une grande ville ; à cela je pourrai vous répondre que

[1] Guillaume de Tyr parle aussi de cette malheureuse expédition, mais son récit n'est guère que la copie d'Albert d'Aix.

nos vieux historiens donnent souvent le nom de château à une cité ; j'ajouterai que plusieurs chroniqueurs parlent d'Ancras comme d'une ville, et que d'ailleurs Angora est sur cette route le seul lieu qui, par sa dénomination et sa position géographique, corresponde au château d'Ancras. Angora se trouve à quatre-vingts lieues environ de Nicomédie ; les caravanes font ce trajet en dix jours ; il en fallait bien vingt à une armée qui traînait avec elle toutes sortes de bagages et une multitude confuse et embarrassante. Le chemin qui va d'Isnick à Angora passe dans des contrées fertiles ; aussi Albert d'Aix nous raconte que pendant les trois premières semaines, la marche des croisés fut heureuse ; ils vivaient dans une grande abondance, et *la plupart des gens du peuple,* dit le chroniqueur, *se livroient à toutes sortes de débauches et d'impuretés*. En approchant d'Ancyre, les pélerins ne remarquèrent point sans doute les ruines de Pessinonte et de Gordium, répandues sur les rives de Sangare, près de Beybazar et de Nalikan. J'emprunte au voyage de M. Félix de Beaujour une description d'Angora qui pourra vous intéresser : « Angora, l'ancienne Ancyre, est située au milieu d'une grande plaine autour d'un groupe de petites collines, dont la plus élevée est occupée par la citadelle. La ville, bâtie autour de la citadelle, est fermée d'un double mur, flanqué de tours, dont quelques-unes sont terrassées et portent du canon ; mais le mur extérieur est en général mal entretenu et croule sur plusieurs points. Au milieu de cette double enceinte est un labyrinthe de petites rues et quelques restes d'anciens édifices, parmi lesquels on distingue ceux du temple d'Auguste. Angora peut avoir trente mille habitans, Turcs ou Arméniens, mêlés de quelques juifs. Son territoire est nu et dépouillé d'arbres ; mais il est très-fertile, surtout en pâturages, où l'on nourrit des chèvres, renommées pour la beauté et le soyeux de leur poil. »

L'armée chrétienne s'empare du château d'Ancras pour le compte de l'empereur grec, et poursuivant sa marche, elle arrive au château de Gargara ou de Gangra que nous retrouvons, au nord-est d'Angora, dans la dénomination moderne de *Kiankari ;* les voyageurs ont remarqué à Kiankari, sur une roche élevée, d'anciens restes de fortifications. Albert d'Aix nous dit que le château de Gargara était inexpugnable par sa position, et que les pélerins, ne pouvant s'en rendre maîtres, ravagèrent les récoltes et les moissons.

A partir de Gangra, l'itinéraire de la troupe chrétienne devient

plus difficile à suivre ; les indications de nos chroniques sont rares et fort incomplètes, et les croisés s'avancent comme dans une profonde nuit. Albert d'Aix, notre principal guide, se contente de nous dire que *les chrétiens passèrent successivement devant plusieurs villes et places fortes, dont les noms sont inconnus*. Comment déterminer les véritables positions géographiques avec des données aussi incertaines ? cette manière de tracer un itinéraire était sans doute fort commode pour le chroniqueur, mais nous qui aimerions à suivre pas à pas les champions de la croix, à marquer, pour ainsi dire, toutes les étapes de l'armée chrétienne, combien nous regrettons qu'il ne soit rien resté pour nous aider à reconnaître les chemins des croisés ! Continuons à suivre pourtant, avec le secours de la critique et des conjectures, la marche des pélerins.

Les croisés vont en avant à travers des *pays inhabités* et des *montagnes horribles*. Les Turcs, dans de fréquentes embuscades, massacrent les traînards, les malades et la partie faible de l'armée ; sept cents Lombards, chargés de protéger l'arrière-garde, s'enfuyent lâchement devant l'ennemi et abandonnent au glaive musulman une multitude sans défense. Étienne, duc de Bourgogne, avec cinq cents chevaliers cuirassés, se présente pour le service de l'arrière-garde ; ce jour-là l'armée ne perd pas un seul homme. Le comte Raymond, à son tour, fait sa journée de garde, et malgré une rude attaque de la part des Turcs, trois pélerins seulement reçoivent la mort. Mais la disette qui était aussi un ennemi terrible, vint attaquer l'armée ; l'or et l'argent devinrent inutiles dans un pays où l'on ne trouvait rien à acheter. Les Provençaux qui, d'après le rapport des chroniqueurs, étaient les plus ardens au butin et au pillage, se portaient en avant pour chercher des vivres, et beaucoup d'entre eux périssaient surpris par les musulmans. Les hommes riches et illustres, dit Albert d'Aix, qui, du port de Civitot et de la ville de Nicomédie, avaient apporté dans leurs chariots de la farine, du pain, des viandes sèches ou du lard, étaient les seuls qui eussent de quoi se nourrir ; les autres, pressés par la faim, se voyaient forcés pour remplir leur estomac, de dévorer les feuilles et l'écorce des arbres ou des racines de plantes.

Nous retrouvons ici un nom de ville qui peut nous mettre sur les traces des pélerins ; c'est une ville qu'Albert d'Aix appelle *Constamne*. Tout nous porte à croire qu'il s'agit ici de *Castamoun* ou *Kastamouni*, qu'on suppose bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Germanicopolis.

Ainsi donc les croisés, partant de Gangra, s'étaient dirigés du côté du nord en suivant, dans une distance plus ou moins prochaine, les rives tortueuses de l'Halys nommé aujourd'hui *Kisil-Ermak*. Mille hommes de pied avaient trouvé dans les environs de Kastamouni de l'orge qui n'était pas encore mûre; l'orge fut moissonnée, et les croisés la firent rôtir pour leur nourriture dans un vallon voisin. Les pélerins ramassèrent aussi sur des arbustes de ce désert un fruit amer qu'ils ne connaissaient point et qu'ils firent cuire pour apaiser leur faim; un voyageur nous a parlé d'un fruit sauvage assez commun dans ce pays, et qu'on appelle la *graine jaune;* cette graine ne serait-elle pas le fruit amer dont il est ici question? La troupe réunie dans cette vallée de Kastamouni, trouva une mort misérable; les Turcs avec des branches d'arbres et de l'herbe sèche, entourèrent de flamme tout le vallon, et les mille pélerins furent brûlés. L'armée des fidèles du Christ, dit Albert d'Aix, franchit les défilés étroits et difficiles de la Flaganie et descend dans une vaste plaine. Ces défilés peuvent être ceux de *Hadji-Hamzé,* qui présentent encore des débris de fortifications, et cette plaine celle d'Osmandjik; l'Halys est guéable dans les défilés de Hadji-Hamzé. On s'étonne qu'Albert d'Aix ne cite aucun fleuve dans cette partie de son récit, car les croisés ont dû nécessairement passer l'Halys; quelques jours avant la bataille générale, trois mille chrétiens sortent du camp, et vont attaquer un fort occupé par les Turcs, et situé dans le territoire de *Marasch;* cette ville de Marasch ne serait-elle pas celle qu'on appelle aujourd'hui Marsivan? Il paraît probable, d'après toutes les indications, que c'est dans la partie occidentale de la plaine d'Osmandjik que se livra cette bataille où tombèrent successivemeut les troupes de Raymond de Saint-Gilles, du comte de Blois, du duc de Bourgogne et du connétable Conrad. Le rocher sur lequel s'était réfugié le comte Raymond, pour échapper aux Turcs, appartiendrait aux montagnes de Hadji-Hamzé. Le comte de Saint-Gilles, qui s'enfuit le premier, et tous les autres princes qui abandonnèrent ensuite le camp, ont passé par les défilés de Hadji-Hamzé pour se rendre à Sinope. C'est un trajet qu'ils pouvaient faire en quatre ou cinq jours. Il est difficile de marquer la place du château de *Pulveral* qui recueillit d'abord le comte Raymond et sa troupe fugitive; on ne peut guère en retrouver des traces que dans le bourg de *Voïavat* sur la route de Sinope [1].

[1] M. Fontanier, voyageur distingué, qui a occupé pendant quelque temps le

Les Turcs, montés sur des chevaux rapides, poursuivirent les fuyards, et les pélerins tombèrent sous leurs coups *comme les épis sous la faux du moissonneur*. Albert d'Aix parle avec les plus minutieux détails du butin que firent les infidèles : « Les musulmans, dit-il, enlevèrent une quantité incalculable d'argent, que les chrétiens fatigués abandonnaient sur la route; ils prirent aussi des vêtemens moelleux, des fourrures de diverses espèces, de petit-gris, d'hermine et de martre, beaucoup de pourpre brodée en or..... Dans cette dispersion complète d'une grande armée, la terre et les montagnes étaient tellement jonchées de bysantins d'or et d'argent et de toutes sortes de monnaies, que, sur une longueur de plus de trois milles, les fuyards et ceux qui les poursuivaient marchaient sur l'or, sur les pierreries, sur les vases d'argent ou d'or, sur la pourpre admirable et précieuse, sur des vêtemens d'une grande finesse et des étoffes de soie; de plus, toute la route était arrosée du sang des mourans et des morts. » Le chroniqueur s'attendrit d'une manière particulière sur *les femmes très-nobles*, et les *matrones illustres* que les musulmans épargnèrent pour en faire leurs captives; plus de mille de ces pélerines furent envoyées comme un troupeau muet chez *des nations barbares, où l'on parle des langues inconnues;* condamnées à un exil perpétuel, elles furent enfermées dans le pays de Korasan *comme dans une prison ou dans un appartement inaccessible*. Ce qui attriste surtout le naïf historien, c'est de voir tant de matrones *nobles et délicates livrées à des hommes impies et horribles qui ont des tonsures sur le devant, sur le derrière, sur la droite et sur la gauche de la tête, et de longues mèches de cheveux qu'ils ne coupent jamais et qui les font ressembler à des esprits noirs et immondes*.

Le comte Raymond s'embarqua à Sinope et revint à Constantinople : les autres débris de l'armée chrétienne se rendirent par terre à la ville impériale. Les pélerins fugitifs, en suivant les côtes de la mer Noire, depuis Sinope jusqu'à Héraclée, étaient protégés contre les Turcs de l'intérieur du pays par une haute chaîne de montagnes qui borde la mer. D'ailleurs le pays que traversaient les croisés vaincus appartenait à l'empereur grec; ce pays était défendu par de bonnes forteresses, qu'on voit encore debout.

consulat de Trébisonde, nous a donné d'utiles renseignemens pour cette partie de notre travail.

Dans la déroute de cette première armée, il périt plus de cent soixante mille pélerins sous le glaive ou sous les flèches des Turcs. La seconde armée, conduite par Guillaume de Nevers, occupe à peine quelques pages dans les chroniques ; cette troupe française, composée de quinze mille combattans et d'une immense multitude de femmes, passe le Bosphore, dresse ses tentes sur le rivage asiatique où s'élevait alors une colonne de marbre surmontée d'un bélier doré, et se rend ensuite à Civitot. Les pélerins vont à Angora pour y joindre les Lombards dont ils ignoraient le sort, et ne pouvant les atteindre, ils laissent Angora sur leur gauche et se dirigent vers la ville que les chroniqueurs appellent *Stancone*. Après de longues recherches sur les cartes de l'Asie mineure et dans les relations des voyageurs, je n'ai pu trouver aucune ville qui puisse correspondre à la position géographique de Stancone ; tout ce que je puis vous dire, c'est que Stancone ne devait pas être loin de Konieh.

Ce fut dans le voisinage de Stancone que commencèrent les malheurs de cette seconde armée ; les Turcs qui, huit jours auparavant, avaient détruit ou dispersé les Lombards, tombèrent sur les compagnons de Guillaume de Nevers et donnèrent la mort à un grand nombre d'entre eux. Les pélerins, après avoir vainement attaqué la forteresse de Stancone, lèvent leur camp et prennent le chemin d'une ville nommée Héraclée par les chroniqueurs. Comme les pélerins suivaient la route du sud et qu'ils songeaient alors à se rapprocher d'Antioche, il me paraît clair que l'Héraclée dont parle ici Albert d'Aix, n'est autre chose que la cité d'*Érekli*, placée sur le chemin d'Iconium à Tarse. Le nom d'*Érekli* ou d'*Erkli* a pu faire croire aux chroniqueurs que cette ville était une des vieilles cités grecques qui portaient le nom d'Héraclée ; il est pourtant certain, ainsi que l'a remarqué le colonel Leake, qu'il n'y a jamais eu d'Héraclée dans cette partie de l'Asie mineure ; il y avait là Archalla ou Archélaïs ; Érekli a pu être la corruption de ce nom. Érekli de Caramanie, située à trente heures environ de Konieh, renferme plusieurs mosquées, des khans et des bazars. Les pélerins de la Mecque passent par Érekli, et s'y arrêtent un jour ; la halte des hadji est ici d'obligation, car depuis plusieurs siècles Érekli a été transformée en valk ou fondation pieuse de la Mecque et de Médine.

Les croisés trouvèrent cette cité détruite et abandonnée par les habitans ; ils restèrent là pendant trois jours en proie à une soif dé-

vorante ; trois cents pélerins moururent dans cette cité, faute d'un peu d'eau, car les Turcs avaient comblé les puits et les citernes. L'armée de Guillaume de Nevers, déjà accablée par la disette et la soif, fut attaquée par les musulmans dans une grande vallée voisine d'Héraclée ; il y eut, de part et d'autre, des ruisseaux de sang répandus par le glaive, l'arc et la lance ; mais bientôt le comte de Nevers et les principaux chefs, ne pouvant résister au nombre, cherchèrent le salut dans la fuite ; le peuple et le gros de l'armée furent anéantis par les Turcs; sept cents chrétiens purent seuls sauver leur vie en gagnant les forêts et les montagnes; Albert d'Aix ajoute que mille femmes appartenant aux chevaliers du Christ furent emmenées en captivité. Je ne sais où placer cette cité de *Germanicopolis,* où se réfugia le comte de Nevers ; c'était évidemment une ville de la Cilicie, puisque le comte Guillaume la rencontra lorsqu'il s'enfuyait vers Antioche : ne serait-ce pas Marasch? Vous savez que ce prince et ses derniers compagnons fugitifs furent dépouillés et mis à nu par des turcopoles, et qu'ils arrivèrent à la ville de Tancrède, couverts de misérables haillons.

L'histoire de la troisième armée est plus courte mais non moins lamentable. Cent soixante mille pélerins (Orderic Vital dit trois cent mille), marchant sous les ordres de Guillaume de Poitiers, de Guelfe, duc de Bavière, et de la comtesse Ida, margrave d'Autriche, partent de Nicomédie et se rendent à Stancone où d'abord ils rencontrent la faim et la soif. En quittant Stancone, ils vont saccager deux villes musulmanes qu'Albert d'Aix appelle *Finimine* et *Salamie ;* le nom de Finimine ne serait-il point l'altération du Philomelium ou Philomenium, cité mentionnée par Strabon, et située dans cette partie de la Phrygie appelée Phrygie *parorée?* Les voyageurs modernes ont reconnu Philomelium dans la cité turque nommée *Ilguin*, située à huit ou neuf lieues d'Ak-cheyer. Quant à la ville de Salamie, je ne vois guère dans cette direction que *Ladik* ou Kadoun-Khan, qui puisse nous la représenter.

Il y a ici dans la relation d'Albert d'Aix une contradiction que je dois vous faire remarquer, parce qu'elle jette de l'obscurité sur les derniers évènemens de l'expédition chrétienne; en parlant de la troupe du comte de Nevers, le chroniqueur dit qu'elle ne trouva pas une goutte d'eau à Héraclée (Érekli), et que des pélerins montés sur une roche élevée ne purent découvrir un peu d'eau pour étancher leur

soif ; quelques pages plus loin, le même chroniqueur parle d'une rivière qui arrose la ville d'Héraclée; ce fut sur les bords de cette rivière que les Turcs attaquèrent la troupe de Guillaume de Poitiers; les flèches aiguës et l'épée dévorante couvrirent des cadavres des croisés les rives du fleuve et les campagnes voisines. Le comte de Poitou, fuyant dans les montagnes avec un seul écuyer, se réfugia vers Tarse, dans une ville qu'Albert d'Aix appelle Longinach; et quelques jours après, Tancrède lui envoya des chevaliers qui le conduisirent à Antioche; le comte de Vermandois alla mourir à Tarse de ses blessures; le duc de Bavière put échapper à la poursuite des vainqueurs; les chroniqueurs ignorent quel fut le sort de la comtesse Ida.

Maintenant il s'agit d'expliquer la contradiction d'Albert d'Aix, et de trouver la rivière aux bords de laquelle fut attaquée l'armée du comte de Poitou ; l'histoire contemporaine nous dit que les Turcs ayant comblé les puits et les citernes d'Héraclée, les compagnons du comte de Nevers souffrirent tous les tourmens de la soif ; ce qui prouve évidemment qu'il n'y avait point de rivière qui traversât Héraclée. D'un autre côté, il est certain que l'armée de Guillaume de Poitiers et du duc de Bavière tomba aux alentours d'Héraclée, près d'une rivière. Le colonel Leake marque au nord d'Érekli, à peu de distance de cette ville, une rivière qui se perd dans un lac ; le voyageur ne dit point son nom. C'est probablement au bord de ce courant que les musulmans attaquèrent l'armée chrétienne ; comme cette rivière coule dans le voisinage d'Héraclée, Albert d'Aix a pu croire qu'elle traversait la ville ; ce qui d'ailleurs n'empêche pas qu'on ne doive reprocher à l'historien une grossière contradiction. Ce que je viens de dire paraissait indispensable pour expliquer ici la relation des chroniqueurs.

Voilà donc trois grandes armées qui, dans le même temps, passent d'Europe en Asie pour s'évanouir tout à coup sans laisser aucune trace ; cette Asie mineure nous apparaît comme un vaste sépulcre qui tour-à-tour se r'ouvre et se referme sur elles. Quel deuil pour la chrétienté ! que de larmes devaient couler, quand des croisés, revenus de la Romanie comme du pays des morts, racontaient tant de tristes aventures, de déplorables catastrophes ! Le chroniqueur Eckkard nous dit que ces nouvelles armées auraient voulu, comme l'armée de Godefroy, se faire un nom parmi les peuples du monde, mais que

Dieu refusa de les seconder dans leurs desseins. Dans cette année de 1101, plus de cinq cents mille pélerins laissèrent leurs os dans les montagnes et les déserts de l'Asie mineure.

P.....

LETTRE LXIV.

Visite à un naïb.

Péra, octobre 1830.

J'avais souvent prié le Turc mon voisin de me conduire chez un naïb de sa connaissance qui demeure près de la porte d'Andrinople, et dont il m'avait vanté la philosophie et les lumières. Ce naïb parle assez bien le français, et personne à Stamboul n'est plus versé dans la science des lois religieuses et civiles. Nous avons été le voir hier; j'ai d'abord été accueilli avec politesse, mais avec froideur; la pipe et le café nous ont mis à notre aise, et la confiance s'est établie entre nous; je ne puis vous dire le charme qu'on trouve à la conversation d'un Turc homme de savoir, homme de bon sens, qui n'est point gêné par la présence des autres Turcs, et qui s'abandonne aux inspirations naturelles de sa raison et de son esprit. Les Turcs, lorsqu'on les trouve réunis, ne sont guère communicatifs, ne sont guère tolérans, ne sont guère raisonnables; mais ils sont tout cela lorsqu'on les voit isolément, et qu'on peut causer avec eux dans une certaine intimité; on pourrait dire des Turcs ce que Rousseau a dit des hommes : *L'homme est bon, mais les hommes sont méchans.*

J'étais venu chez le naïb pour m'entretenir avec lui sur l'ordre judiciaire établi en Turquie; mais chez les Turcs, comme je vous l'ai dit, ce n'est pas l'usage d'aller droit au but; et les premières questions ne doivent jamais porter sur ce qu'il vous importe le plus de savoir. Notre conversation n'a roulé d'abord que sur des choses générales; nous avons parlé des préventions que les hommes avaient entre eux, pour leurs opinions religieuses ou politiques. Les opinions humaines, a dit le naïb, se partagent la terre, et s'élèvent souvent comme d'invincibles barrières entre les peuples; je pense, lui ai-je répondu, que ces opinions diverses et quelquefois ennemies, ont presque toutes

un but moral ; nulle part les hommes ne sont assez pervers, pour que des doctrines tout-à-fait mauvaises et nuisibles à l'humanité, puissent s'établir et subsister long-temps. Les opinions accréditées parmi les peuples, sont comme les monnaies qui ont toutes un titre et des effigies différentes, et ne circulent pas dans tous les pays ; elles ont plus ou moins d'alliage, ce qui fait qu'elles sont plus ou moins recherchées ; mais toutes les monnaies diverses, lorsqu'on les met au creuset, donnent un métal précieux dont la valeur est reconnue partout. Telles sont les opinions qui se répandent parmi les hommes, et la morale s'y trouve comme l'or ou l'argent dans les monnaies. Cette manière de voir a paru charmer mes deux auditeurs musulmans ; j'ai dissipé par là tout ce qui pouvait rester de défiance dans leur esprit, et mon langage, surtout ma comparaison, ont été pour moi de véritables lettres de créance auprès du sage naïb.

La conversation est tombée sur l'ordre judiciaire ; je ne répéterai de cet entretien que ce qui est propre à piquer votre curiosité ; je ne vous dirai point ce que c'est qu'un cadi, un mollah, un naïb ; les livres vous le diront de reste ; chaque tribunal ou mékémé n'a qu'un seul juge, et toute sentence est sans appel ; ainsi la justice turque peut facilement se tromper, et ses erreurs sont irréparables ; notre naïb a gémi avec moi sur cette imperfection de l'ordre judiciaire en Turquie ; mais il a ajouté que le peuple ne s'en était jamais plaint. Vous apprendrez sans doute avec surprise que dans ce pays-ci il n'y a point d'avocats, j'en ai demandé la raison ; d'abord la justice est toujours si pressée, qu'elle n'aurait pas le temps d'entendre des plaidoiries ; ensuite, il faut vous dire que cette justice est faite à l'image du despotisme, qui n'aime guère les discussions ; vous savez d'ailleurs que la rhétorique a été inventée pour parler aux hommes assemblés ; comment se mettrait-elle en frais pour convaincre, pour émouvoir, pour charmer un magistrat unique, un juge assis tout seul dans l'angle d'un divan ? Un bureau est établi sous la direction du mufti, qui doit répondre à toutes les questions qu'on lui fait sur la morale ou sur des points de droit ; ces interprétations de la loi, qu'on appelle fetwa, pourraient être regardées comme des consultations, et les ulémas qui les rédigent comme des avocats consultans ; mais elles sont ordinairement si laconiques, si peu motivées, quelles ne sauraient éclairer la conscience des magistrats ; comme les plaideurs ne peuvent se faire aider dans les procès, il y a des gens qui se chargent

de voir les juges, de leur faire parler ; ainsi, les avocats se trouvent remplacés par des solliciteurs ; j'ai pensé qu'il ne fallait pas aller plus loin avec mon naïb, et qu'il eût été impoli de lui adresser la moindre question sur l'incorruptibilité des juges.

Nous avons laissé le chapitre des avocats, pour parler d'une autre singularité qui se trouve dans la justice des Turcs : on ne tient presque aucun compte devant les tribunaux de ce qui est écrit ; si vous réclamez l'exécution d'un engagement, d'un marché, d'une convention quelconque, vous aurez beau montrer un contrat, une obligation rédigée en bonne forme, cette preuve ne vous suffira point ; il vous faudra une déclaration de témoins ; une signature apposée au bas d'un billet n'est jamais prise en considération, si le billet ne porte avec lui le cachet ou le sceau du signataire. Vous jugez par là que notre fameux proverbe, *scripta manent, verba volant,* ne doit pas avoir de sens en Turquie, et qu'on n'y connaît pas les experts en écritures ; mais en revanche, les témoins doivent jouer un grand rôle ; il y a dans chaque ville des gens connus pour témoigner en justice, et qui en font métier ; ils affirment, moyennant un salaire, ce qu'il importe à chaque plaideur de prouver au juge ; ils s'occupent peu de savoir si le fait qu'ils attestent est vrai ou faux ; ils sont payés pour faire une déclaration, et ils la font ; je n'ai pas besoin de vous dire, d'après cela, que la Turquie est le pays du monde où il y a le plus de faux témoins ; on les punissait autrefois très-sévèrement ; leur nombre n'en diminuait point, et on a fini par les tolérer et les laisser se multiplier, comme on laisse croître l'ivraie avec la moisson. Le juge avait le droit de les interroger sur la foi religieuse, et de les récuser, s'il ne les trouvait pas suffisamment instruits ; on a même renoncé à ce dernier moyen, qui n'arrêtait point les progrès du mal. « Quand » le vice est impuni, ce sont les paroles du naïb, il finit toujours par » devenir le maître ; le sultan serait plus facile à détrôner que le » moindre des abus à qui on a laissé le temps de s'établir. »

Notre conversation est restée long-temps sur la justice criminelle des osmanlis. Le naïb a répondu à mes questions avec une grande franchise, et n'a point dissimulé tout ce que l'ordre judiciaire de ce pays a de défectueux. Nous avons parlé d'abord du crime de vol ; la punition de ce crime est la bastonnade, le bagne, quelquefois la mort. On ne coupe plus les pieds et les mains aux condamnés. Si le prévenu rend l'objet volé, il est renvoyé absous. Un serviteur ou un esclave

qui aurait volé quelque chose dans la maison de son maître, n'est point condamné à une peine afflictive, mais seulement à une réprimande. Le plus souvent un vol n'est poursuivi que sur la plainte de de la personne volée. Il en est de même de l'homicide, dont la poursuite ne se fait ordinairement qu'à la requête de l'héritier ou des héritiers du défunt; ceux-ci peuvent changer la peine capitale en satisfaction pécuniaire, ils peuvent même gracier le coupable. On trouve difficilement des témoins qui consentent à dire la vérité; car, si d'un côté la loi les invite, d'un autre côté le *prophète bénit ceux qui étendent leur manteau sur les crimes de leurs frères.* Une remarque à faire ici, c'est qu'on ne voit point dans l'organisation judiciaire des Turcs ce que nous appelons chez nous la *partie publique,* cette magistrature qui veille à ce que les coupables ne restent point impunis; Stamboul, il est vrai, ne manquera pas d'accusateurs, de juges et de bourreaux, quand il faudra poursuivre une attaque contre le prophète ou contre le prince, quand il faudra punir la fraude la plus légère dans la vente des comestibles; mais dans ce qui attaque la société en général, mais dans ce qui menace la propriété et la vie des citoyens, le plus souvent la justice ne vient point si on ne l'appelle, elle n'agit point si on ne la presse d'agir.

J'ai demandé au naïb s'il existait une loi pénale contre les incendiaires, il m'a répondu qu'il n'en connaissait point. La législation des Turcs a été faite dans le désert, et n'a guère prévu les crimes qui pouvaient menacer les grandes cités. Comme il arrive, ai-je dit au magistrat musulman, que le peuple exprime quelquefois son mécontentement par les incendies, ne serait-ce pas par respect pour la liberté des opinions, que la loi a gardé le silence sur les incendiaires. Le naïb a ri de mon observation. Les incendiaires, a-t-il ajouté, n'échappent pas à la vindicte publique, s'ils sont découverts. Lorsqu'on veut condamner quelqu'un, les moyens ne manquent point : si une loi ne parle pas, on en invoque une autre; si la justice du Coran ne suffit pas, nous avons celle du prince; si on échappe aux arrêts des tribunaux, on tombe dans les mains de la police, qui a aussi le droit de punir.

Le naïb convenait avec moi que toutes ces justices avaient grand besoin d'une réforme; mais comment remédier à des abus changés en habitudes, à des désordres devenus des croyances? Ordinairement le temps détruit ou modifie l'œuvre du législateur; mais souvent il

s'arrête devant les préjugés populaires, et leur donne de la force ; les lois des osmanlis sont mauvaises, parce qu'elles sont anciennes, et c'est aussi parce qu'elles sont anciennes qu'il est difficile de les changer; il en est des sociétés humaines comme de toutes les créatures vivantes qui grandissent et meurent avec les difformités et les défauts qu'elles ont reçus en naissant. Ici notre conversation s'est portée sur la réforme qu'on médite, et sur l'esprit d'opposition qui se manifeste parmi les osmanlis. Je n'ai jamais entendu un habitant de ce pays parler avec plus de raison, exprimer de plus nobles pensées, s'expliquer plus clairement que ne l'a fait notre naïb. Comme je lui demandais à quelle cause on pouvait attribuer cette répugnance opiniâtre et presque invincible que montraient les Turcs pour toute espèce d'amélioration, voici en substance ce qu'il m'a répondu :

« On a cherché le mal dans l'esprit indiscipliné des janissaires, » dans le mécontentement du peuple, et dans celui des ulémas ; on » a pris ainsi les symptômes de la maladie pour les causes qui l'ont » amenée. La véritable cause de cette opposition qu'on ne peut dé- » finir, vient uniquement de l'esprit qu'on a donné chez nous à la » loi religieuse. Une loi générale, en restant toujours la même au » fond, peut se modifier à l'infini, par l'application et l'interpréta- » tion qu'on en fait. Parmi les peuples musulmans, plusieurs ont été » civilisés, d'autres sont restés barbares, et cela, parce que le Coran » était compris et entendu d'une manière différente ; or, le Coran, » tel qu'il a été entendu et compris par les Turcs, est le plus grand » obstacle à la civilisation qu'on veut nous donner ; il en est de la loi » de Dieu parmi les hommes, comme de la rosée qui tombe du » ciel ; lorsque la rosée, bienfait du créateur, se réunit à l'eau d'une » source limpide, ou qu'elle grossit un fleuve, elle répand partout » la fraîcheur, la vie et la fécondité ; lorsqu'elle tombe dans un ma- » récage, elle se corrompt, elle porte la stérilité autour d'elle, et re- » cule les limites du désert. »

En écoutant mon naïb, il me semblait entendre un oracle qui m'annonçait les destinées de l'empire ottoman. Je craignais d'interrompre son discours, et d'arrêter le cours de ses pensées par mes éloges. « D'où vient, lui ai-je dit, que les Turcs n'ont pas entendu le Coran d'une manière favorable à la civilisation? » — « Le mal est venu » avec eux des montagnes de la Tartarie. Puis il s'est développé, il » s'est accru par la position où la fortune les a placés. Il ne faut pas

» oublier que les osmanlis se sont trouvés aux avant-postes de l'islamisme, et qu'ils y sont restés pendant plusieurs siècles, presque toujours en guerre avec les nations chrétiennes. Les maximes du Coran, qui tendaient à les animer contre les infidèles, ont dû leur rester toujours présentes, et se mêler à tous leurs sentimens. Chaque génération de notre peuple a été nourrie et élevée dans la haine et le mépris de cette Europe qu'on nous présente aujourd'hui pour modèle; les guerres sanglantes ont cessé; mais les préventions n'ont fait que s'accroître; il y a aujourd'hui plus de répugnance pour ce qui vient des chrétiens, qu'au temps de Mahomet II; car au temps de Mahomet II, les Turcs prirent Constantinople avec l'artillerie inventée dans la chrétienté, avec des canons fondus et servis par des giaours; maintenant tout l'empire se révolte contre l'introduction de la baïonnette dans nos armées.

» Ce qui ajoute aux progrès de notre décadence, c'est que nous n'y croyons pas. Lorsqu'un peuple tombe des hauteurs de la gloire, il faudrait pouvoir lui faire oublier ses annales, car rien ne peut lui nuire comme la mémoire du passé. Le sultan Mahmoud a renoncé sagement à se dire en tête des lois, le dominateur suprême des nations et des rois de la terre; mais la nation ottomane n'a renoncé à rien, elle se croit encore ce qu'elle a été autrefois, et semble reprocher à son chef de ne pas faire aujourd'hui ce que faisaient Soliman-le-Magnifique, et Bajazet qu'on a surnommé *Iderim* ou la *Foudre*. Les illusions d'une gloire éclipsée la tourmentent dans sa décadence, et son orgueil qui n'est plus en proportion avec sa force, ne lui laisse pas voir l'abyme ouvert devant elle. Je me représente notre malheureuse nation sous l'image d'un homme qui se serait endormi dans la jeunesse, et qui se réveillerait dans l'âge des infirmités. Il ne sait point le temps qui s'est écoulé, les changemens qui ont eu lieu pendant qu'il dormait; il s'est réveillé avec l'ardeur, avec les penchans et les illusions du jeune âge; il demande des armes, des chevaux, des combats; il ne veut pas voir qu'il est entouré de médecins, qui lui préparent des remèdes, et qu'il est retenu *sur la natte du repos,* par toutes sortes de maladies qui l'empêchent de marcher. »

Plein d'admiration pour la haute sagesse du naïb, je n'ai pu n'empêcher de lui dire que, puisqu'il y avait en Turquie des hommes aussi distingués par leurs lumières, je m'étonnais qu'ils ne fissent pas tous

leurs efforts pour éclairer le peuple. Comment se fait-il que les ulémas s'associent à l'opposition aveugle de leurs compatriotes? Les ulémas ne sont pas autant de l'opposition qu'on le croit ; comme ils sont les interprètes de la loi, il est tout simple qu'on les mette en avant, et même qu'on leur suppose quelques craintes toutes les fois que la loi paraît menacée ; voici au fond quelle est la position des ulémas, quels sont leurs sentimens par rapport à la réforme. Plusieurs la regardent comme dangereuse; leur raison s'alarme de tout ce qu'ils ne connaissent point; mais leur résistance n'a rien de violent; les plus éclairés craignent de perdre leur crédit sur l'esprit de la multitude, et s'éloignent des idées d'une sage réforme, non parce qu'ils la désapprouvent, mais parce qu'ils ont peur d'en être les martyrs. Si le sultan ne peut faire étrangler les ulémas, la multitude n'a pas renoncé au privilége de les tuer dans une émeute ; dans les temps de crise, on se déclare souvent pour celui qui peut faire le plus de mal, et ce qu'on peut dire encore, c'est que plus un peuple est ignorant, plus on doit craindre de lui déplaire. Le naïb, pour achever d'exprimer sa pensée, m'a cité un apologue oriental dont voici le sens : « Il y avait un pays » où tout le monde était privé de la vue, ce qui n'empêchait pas » qu'on ne se fît une idée de ce monde qu'on ne voyait pas; or, il » arriva que dans ce peuple aveugle quelques hommes naquirent » avec deux yeux sur le front comme tous les fils d'Adam. Ils par- » lèrent du spectacle qui s'offrait chaque jour à leurs regards, et » personne ne les comprit ; ils parlaient avec enthousiasme d'un » flambeau qui éclairait le monde, des astres qui brillaient à la voûte » du ciel ; on les prit pour des fous ; on leur supposa bientôt l'inten- » tion sacrilége de censurer les œuvres de Dieu, et de conspirer » contre les lois de la nature. A la fin, on ne vit plus en eux que des » perturbateurs de l'ordre universel, que des novateurs impies qu'il » fallait exterminer. »

Je crois avoir lu quelque chose de semblable dans Platon ; ainsi on rencontre encore quelques maximes des sages de la Grèce dans le caractère et le langage des ottomans, comme on retrouve quelquefois dans leurs mosquées des colonnes qui ont appartenu à des temples de Jupiter, d'Apollon ou de Minerve.

LETTRE LXV.

De l'audience du grand visir.

Péra, octobre 1830.

Combien je regrette d'avoir connu si tard mon naïb de la porte d'Andrinople ! il m'aurait appris tout ce qu'il nous importe de savoir et ce que les livres ne nous apprendront jamais, sur le caractère et sur les mœurs des osmanlis, sur leur justice et leur législation. Pour ajouter aux connaissances que j'ai pu acquérir par la conversation des gens instruits, j'ai voulu assister à ce qu'on appelle ici l'*audience du grand visir ;* c'est le premier tribunal de l'empire ; il tient ses séances dans le palais de la Porte ; ce palais n'est pas loin du sérail ; il avait été brûlé dans la sédition où périt le visir Berekta ; on l'a reconstruit sur le même plan et rétabli tel qu'il était autrefois.

Nous avons choisi l'audience du mercredi, comme étant la plus solennelle ; nous sommes arrivés de bonne heure, et nous avons eu le temps de reconnaître les lieux ; on entre d'abord dans une cour ; puis on monte un double escalier, au-dessus duquel est un vestibule, que les Turcs pourraient appeler leur *salle des pas perdus*. Après avoir traversé ce vestibule, on arrive à une grande salle en forme de carré long ; le plafond est recouvert d'une toile peinte où sont représentés des armes et des trophées. En face de la porte est une estrade élevée, sur laquelle se place le grand visir ; à droite et à gauche, le long du mur, sont placés des sophas où s'asseoient les mollahs et les kasi-esker d'Anatolie et de Romélie, qui assistent ordinairement à l'audience. A l'angle de la salle vers l'orient, on nous a montré des fenêtres peintes sur la muraille, et près de là une ouverture recouverte d'un grillage. C'est là que vient se placer le sultan, lorsqu'il veut connaître la justice qu'on rend en son nom ; je pense que sa hautesse y vient rarement,

car par le temps qui court, elle a bien d'autres choses à savoir que ce qu'on peut découvrir en regardant par cette fenêtre grillée.

Plusieurs maximes écrites sur le mur en lettres d'or, vous avertissent que vous êtes dans le sanctuaire de la justice ; au-dessus de l'estrade où s'asseoit le grand visir, on voit le chiffre du sultan avec ces paroles : *une heure de justice est plus méritoire que soixante-dix ans de prière ;* vers la porte par laquelle arrive le grand visir, on lit cette autre maxime : *l'homme protégé de Dieu ne s'écarte point de l'équité dans les affaires.* Vous voyez par là que si les juges ne suivent pas toujours le sentier de la justice, ce n'est pas faute d'avertissement.

Au reste, c'est assez l'usage ici, d'étaler en public de belles sentences. On pourrait accuser quelquefois les osmanlis d'être comme les pharisiens qui respectaient peu la morale dans leurs actions, mais qui la plaçaient sur les franges de leurs habits.

L'heure de l'audience approchait; des espèces d'huissiers ont introduit les plaideurs et les témoins. Ceux-ci se rangeaient en face du tribunal : les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Les juifs, les Arméniens et les Grecs restaient placés derrière les musulmans. Les officiers des *chiaoux*, qui répondent à notre gendarmerie à pied, étaient chargés de maintenir l'ordre. Quelques soldats attachés à la maison du visir occupaient l'extrémité de la salle. La séance s'est ouverte à onze heures précises. Le visir, qui est absent de la capitale, a été remplacé par le caïmacan. A la droite et à la gauche du caïmacan se sont assis les deux kasi-esker, les mollahs d'Eyoub, de Galata et de Scutari ; devant lui, était le magistrat, chef de la police, chargé de poursuivre les coupables qu'il a arrêtés, et le procureur général des *vacoufs*, qui doit, dans toutes les affaires, défendre les intérêts des mosquées ; ni les juges, ni les huissiers, ni les écrivains attachés au tribunal suprême n'ont de costume particulier, c'est le turban et le simple vêtement des ulémas. Quand tout le monde a été placé, des acclamations se sont fait entendre en l'honneur du sultan. Alors un huissier a élevé la voix pour appeler les causes ; à mesure qu'il les appelait, un autre huissier lisait les requêtes et les placets des plaideurs ; ceux-ci exposaient leurs griefs ou leurs motifs de défense ; la plupart parlaient à voix basse, et paraissaient intimidés par l'appareil de la justice. Les femmes plaidaient elles-mêmes leur cause, et ce qui nous a étonnés, c'est que plusieurs d'entre elles s'exprimaient avec la plus grande facilité et la plus parfaite assurance. Les Francs qui

avaient à plaider, étaient accompagnés d'un drogman de leur nation, qui prenait pour eux la parole. Nous avons remarqué que chaque mollah prononçait dans les causes qui appartenaient à sa juridiction. Le caïmacan entendait la sentence et la confirmait; un secrétaire assis devant les juges écrivait sur la requête de chaque plaideur le jugement qui venait d'être rendu. Ce qui m'a surpris d'abord dans cette audience solennelle, c'est le mélange des causes civiles, et des causes qui sont du ressort de la police correctionnelle; après un procès sur la possession d'une maison ou d'un champ, venait une autre affaire où il était question de la bastonnade; chose plus étrange encore, des malheureux qu'on venait de condamner à recevoir cent coups de bâton sur le dos ou sur la plante des pieds, étaient à l'instant même traînés dans la cour du palais où leur jugement était exécuté. Leurs cris plaintifs et la voix de celui qui comptait les coups arrivaient jusqu'à nos oreilles, et se mêlaient à la voix des juges, des huissiers et des plaideurs. On m'assure que ces sortes d'exécutions se font quelquefois dans la salle de l'audience, et même pour des condamnations à mort, tant la justice turque est pressée d'en finir.

Cette audience du grand visir a duré deux heures; vingt-cinq ou trente affaires ont été expédiées; notre interprète n'a pas eu le temps de nous expliquer un seul des procès que nous avons vus juger. Nous sommes sortis avec la foule des plaideurs presque tous mornes et tristes; nous avons trouvé dans la rue deux des hommes qui avaient reçu la bastonnade; ils se traînaient avec peine, et regagnaient leur domicile en gémissant. Deux ou trois femmes qui avaient perdu leur procès, jetaient les hauts cris, et s'emportaient contre les juges; l'audacieuse vivacité de leurs plaintes contrastait avec le silence presque religieux de la foule, qui paraissait prendre à la lettre cette maxime accréditée chez les Turcs : *un doigt abattu par le glaive de la justice ne fait point de mal* [1].

De tout ce que j'ai vu jusqu'ici à Stamboul, rien ne m'a paru plus curieux que le spectacle auquel nous venons d'assister; ce mélange de la barbarie et de la grandeur, cette équité qui ne veut être conseillée que par l'instinct, les bourreaux si près des juges, des arrêts qui se succèdent comme les éclairs de la foudre, tout cela nous montre

[1] Tous ces détails sur l'audience du grand visir se trouvent dans une lettre écrite à mon ami, M. Guichard, avocat au tribunal de cassation.

parfaitement ce qu'ont été les Turcs dans leur origine, et ce qu'ils sont encore aujourd'hui ; on peut voir ici tout à son aise cette justice nomade qui rendait autrefois ses arrêts parmi les hordes errantes du mont Taurus, et qui est venue, avec tout son appareil grossier, s'établir dans la capitale d'un grand empire. L'expérience des siècles ne lui a rien donné, et tout le monde s'accorde à dire, comme le naïb de la porte d'Andrinople, qu'il est impossible aujourd'hui d'y rien changer. Quelle espérance reste-t-il pour une réforme, dans un pays où le temps n'amène avec lui que la destruction et point de lumières, où il n'y a de fort que ce qui est barbare, où il n'y a de vivant que que ce qui tue !

LETTRE LXVI.

Préparatifs de notre départ de Constantinople.

Péra, le 17 octobre 1830.

Voilà plus de deux mois que nous sommes à Constantinople ; ces deux mois que nous avons passés dans des courses continuelles, se sont écoulés comme une seule journée. Avant de partir, j'ai voulu dire adieu à tous ceux qui ont eu des bontés pour moi, qui m'ont aidé dans mes recherches, qui m'ont fait connaître ce pays. Ces dernières visites de reconnaissance ou d'amitié m'ont ramené à Thérapia et à Buyuk-Déré ; j'ai revu ce beau kiosque de l'ambassade française où le général Guilleminot m'avait offert une chambre pendant que j'étais malade ; je me suis promené de nouveau dans ce jardin où les arbres, les plantes et les fleurs, où les belles allées de platanes, l'élégante distribution du terrain, la forme des jets d'eau et des fontaines, tout me rappelait nos jardins de France ; j'ai passé encore une nuit dans cet appartement où je voyais chaque matin de ma fenêtre la *montagne du Géant* et la *vallée du Grand-Seigneur*, où chaque jour le Bosphore offrait à mes yeux les scènes animées de la pêche des pélamides, et tous les pavillons d'Europe revenant de la mer Noire.

Je n'oublierai point les heures que j'ai passées avec l'hôte de ce séjour délicieux ; le général Guilleminot se plaît à encourager tous ceux qui voyagent dans l'intérêt de la géographie et de l'histoire. Combien de fois nous avons suivi ensemble sur des cartes rectifiées par ses soins, la marche des croisés à travers les contrées trop peu connues de l'Asie mineure ! combien de fois, en nous promenant sous les arbres de Thérapia, notre conversation s'est prolongée avec un charme extrême sur les grands évènemens des temps passés ; je racontais au bon général ce que je savais des guerres saintes ; il me racontait à son tour les guerres de la révolution. Personne n'a ras-

semblé plus de documens, personne ne connaît mieux tous les champs de bataille ; ses souvenirs sont les véritables archives de la gloire des derniers temps ; le général Guilleminot a vécu comme Xénophon, tantôt au milieu des camps, tantôt occupé des affaires publiques ; puisse-t-il, comme Xénophon, achever sa noble carrière en racontant les évènemens militaires dont il a été témoin, et dans lesquels il s'est lui-même distingué !

L'ambassadeur de Russie et l'internonce d'Autriche habitent Buyuk-Déré pendant la belle saison. Je les avais vus quelquefois pendant mon séjour à Thérapia, et j'en avais reçu le plus touchant accueil. M. de Ribeaupierre est d'origine française ; il pourrait par ses manières servir de modèle à beaucoup de nos gens de cour. Les derniers traités qu'il a signés au nom de la Russie, lui donnent un très-grand crédit au divan. Vous savez que les Moscovites n'ont pas abusé de la victoire ; M. de Ribeaupierre a tout ce qu'il faut pour être le digne organe d'une politique généreuse, et rien n'a manqué à sa gloire en cette occasion. Je n'ai pas eu moins à me louer de la politesse affectueuse de M. le baron d'Ottenfels ; l'internonce d'Autriche est le seul ambassadeur chrétien qui, dans ses rapports avec le divan, puisse se passer d'interprète ; la colline de Péra n'a point d'habitant qui connaisse mieux l'ancienne et la nouvelle Constantinople, qui sache mieux la langue des osmanlis, et qui soit plus versé dans leur littérature ; rien n'est plus intéressant que sa conversation pour les voyageurs qui veulent étudier l'Orient. Comme la poste de Vienne passe toujours par le palais d'Autriche, ma curiosité inquiète m'a souvent conduit chez l'internonce, qui est toujours bien informé, et plus d'une fois j'ai interrompu nos entretiens ordinaires sur les ruines de Byzance, pour l'interroger sur les ruines qui se font ou qui se préparent dans notre Occident ; plus d'une fois, j'ai quitté Banduri, Pierre Gilles ou d'Ohsson, pour lire avec l'internonce le *Journal de Francfort* ou la *Gazette d'Augsbourg* qui, dans chacune de leurs colonnes, nous apportent une révolution nouvelle.

Après avoir fait mes visites d'adieu à Buyuk-Déré, j'ai parcouru une dernière fois la *Grande-Vallée ;* je me suis reposé sous le platane de Godefroy de Bouillon. Je n'y ai trouvé personne ; les feuilles commencent à tomber des arbres, et les beaux rivages du Bosphore ont déjà pris les teintes mélancoliques des derniers jours de l'automne. Le ciel d'Orient que j'ai toujours vu si serein, si éclatant, se montre

de temps à autre chargé de nuages, et les ondées m'ont surpris sous ces arbres qui m'abritaient naguère contre les chaleurs de l'été. Ce changement de la nature m'avait attristé, et quand je suis rentré dans mon caïque, la vue du Bosphore n'a fait qu'ajouter à ma mélancolie. Je ne sais pourquoi, lorsque je suis triste, mes pensées se reportent toujours vers la France. Tandis que tous ceux qui me sont chers, supportent le poids du jour et les misères d'une révolution, je me demande ce que je fais parmi les peuples d'Orient. Je crains quelquefois qu'on ne me compare à ces alcyons du Bosphore, à ces oiseaux toujours errans, qui vont sans cesse et quelque temps qu'il fasse de la Propontide à la mer Noire, et de la mer Noire à la Propontide, sans qu'on puisse savoir quel instinct les anime, et quel mobile les pousse dans leurs courses sans fin.

Revenu à Péra, j'ai voulu visiter aussi les amis qui me sont restés après la révolution de juillet, et j'en ai trouvé la liste bien diminuée; j'avais été si bien accueilli, en arrivant sous les auspices d'un gouvernement encore debout! Il y a des gens qui ne m'épargnaient point alors les tendresses, les prévenances, les protestations amicales, et qui attendent maintenant, pour me saluer dans la rue, qu'il arrive un courrier de Paris. Tout cela me fait sourire, et d'ailleurs j'aurais pu faire cette expérience sans venir jusqu'ici. Toutefois il est une amitié qui me console de mes disgraces, c'est celle de M. Alix Desgranges, premier drogman de France, qui a été mon guide dans plusieurs de mes courses, qui m'a présenté chez plusieurs personnages importans, et dont les connaissances locales m'ont été si précieuses pendant mon séjour à Constantinople; je pourrais encore vous citer deux ou trois personnes dont j'emporte le souvenir. Après cela je ne laisse plus à Péra que des étrangers, que des indifférens, et cette colline que vingt nations habitent, va redevenir pour moi la colline des figuiers sauvages.

Je viens de recevoir le firman qui doit nous servir de passe-port à M. Poujoulat et à moi. Ce firman est daté de Constantinople *la bien gardée,* du mois de rebi second. Après avoir rappelé la bonne harmonie et la vieille amitié entre les *sultans de France et de Stamboul,* les capitulations faites pour protéger les négocians et les voyageurs, après avoir déclaré que le *général Guilleminot est son ami,* et *que c'est lui qui a demandé pour nous un firman impérial*, l'empereur Mahmoud annonce que nous sommes venus en Turquie pour *faire un voyage de curiosité*, et nous donne le titre de *bey-zadeh*, qui équivaut

à celui de *gentilhomme ;* le sultan nous recommande à tous les pachas, les muselims, les ayams, les cadis et à toutes les autorités de son empire. Il menace de sa disgrace ceux qui nous maltraiteront ou nous feront un mauvais accueil ; sa hautesse veut en outre que, *pour notre argent,* il nous soit permis de nous procurer toutes les choses dont nous pourrons avoir besoin.

Départ de Constantinople. — Arrivée aux Dardanelles.

Le 13 octobre 1830.

Nous nous sommes embarqués hier à trois heures après midi, à bord d'un petit bâtiment génois, qui était à l'ancre devant Tophana. La brise était favorable, et nous n'avons pas tardé à voir fuir derrière nous, à gauche, la *tour de la Fille* (Kyz-Koulleci), et les cyprès de Scutari ; à droite, le jardin et les murs du sérail ; au sud-est, devant nous se montraient les îles des Princes que je regrette de n'avoir point visitées ; et plus loin, le golfe de Nicée, qui nous rappelait des souvenirs historiques des croisades. Il était six heures quand nous sommes arrivés en face de San-Stéphano. A cette distance, la capitale musulmane n'apparaît point au voyageur comme nos grandes cités d'Europe, presque toujours cachées dans d'épaisses vapeurs, et dans des nuages de fumée ; un ciel pur éclairait l'horizon de Stamboul, et le soleil couchant jetait ses flots d'or sur les minarets et les dômes des mosquées ; c'est en voyant ainsi la ville des sultans, qu'on se rappelle ce qu'en ont dit les poètes orientaux. « La cité s'avance dans la mer, » et les flots ne baignent que ses genoux.... Semblable à une femme » aussi belle que la lune, elle porte des murs en ceinture autour de » sa taille.... C'est un prodige que de voir comme les Sept-Tours ap- » paraissent à la hauteur des cieux ; le soleil y habite en qualité de » commandant du fort ; les étoiles y font sentinelle.... Comme dans » le firmament les sphères se pressent contre les sphères, ainsi se » pressent les édifices contre les édifices ; des dômes et des coupoles » revêtus de plomb s'offrent à la vue comme des vaisseaux à pleines » voiles.... Personne ne voudrait quitter Stamboul, même pour le » paradis ; ses créneaux et ses murailles touchent au ciel, au point » que les hommes et les anges peuvent s'entendre.... Deux mers » joignent leurs bras autour de son corps, l'enlacent de trois côtés » comme un ruban d'azur ; elle n'est pressée par la terre que d'un

» seul côté, où s'élance un triple rang de tours et de murailles....
» elle fait envie à Sarmacande et à Bochara ; celui qui a vu la Chine,
» la Syrie, l'Inde et l'Égypte, sera obligé de reconnaître que Stam-
» boul est la plus belle des cités.... [1] » Ainsi j'empruntais le langage des poètes d'Orient pour adresser un dernier adieu à la ville impériale, et déjà cette reine des cités musulmanes s'effaçait derrière nous sous le crépuscule de la nuit.

Constantinople avait disparu, et mes yeux la cherchaient encore ; il m'a semblé alors qu'on voilait devant moi un magnifique tableau, il m'a semblé qu'un grand et beau livre d'histoire venait de se fermer à jamais pour moi. Quand les ténèbres de la nuit nous ont dérobé la vue de la terre et de la mer, mes réflexions se sont portées naturellement sur ce peuple, sur cette révolution ottomame qui a été souvent le sujet de mes méditations et de mes études. A l'heure présente, l'empire est en repos, mais que de troubles peuvent naître dans un pays où les lois anciennes sont comme suspendues, où les lois nouvelles n'ont aucune consistance, où le prince qui voudrait sauver l'État, ne comprend point sa nation et n'est point compris par elle ! Il n'est que trop vrai de dire que la civilisation européenne aura été pour les Turcs comme la robe de Nessus pour Hercule ; elle n'a fait jusqu'ici qu'allumer un feu qui ne peut plus s'éteindre, et qui finira par les consumer. La diplomatie de Péra pourrait bien arrêter une guerre fatale, mais son intervention ne serait-elle pas vaine contre le fanatisme populaire? Il sera facile à l'Europe de dire à une armée ennemie : Tu n'iras pas plus loin ; mais que dire à des préjugés, à des ressentimens aveugles, à des croyances qu'on aura réduites au désespoir ? Singulière destinée d'un empire musulman, qui n'aura bientôt pour appui que des chrétiens, et qu'entraîneront peut-être dans un dernier abyme, de grandes puissances qui se disputeront la gloire de le sauver !

Telles étaient mes réflexions sur l'avenir des Turcs, tandis que le vent nous entraînait à travers la Propontide ; la nuit nous a empêchés de saluer en passant sur la côte d'Europe les villes de Sélivrée, d'Héraclée et de Rodosto ; quand le jour a paru, nous avions dépassé l'île de Proconèse ou de Marmara, et les petites cités de *Gnaos*, de *Mi-*

[1] Tous les passages qu'on vient de lire sont tirés du poète Yahja-bey, qui a célébré dans son poème des Villes les beautés de Stamboul. L'historien Sead-Eddin a composé un livre intitulé : *Panégyrique de Stamboul, ou couronne de l'histoire.*

riophito, Peristasis et de *Paleo-Patino* se montraient à nous sur la rive européenne. A huit heures du matin, nous avons pu découvrir les rochers élevés de la côte de Gallipoli; bientôt nous ont apparu sur les deux rives, d'un côté Gallipoli, de l'autre Lampsaque, dont le souvenir nous était encore présent. Dans le cours d'un lointain voyage, je ne sais rien de plus intéressant et de plus doux que de revoir les lieux qu'on a déjà vus; les souvenirs récens se mêlent aux vieux souvenirs, et sur ces bords qu'il a déjà une fois parcourus, le voyageur aime à rechercher ses propres traces et pour ainsi dire sa propre histoire. Combien nous avons regretté de ne pouvoir descendre dans cette belle vallée de Percotte, où nous avions passé une journée que je vous ai décrite! Avec quelle joie nous aurions revu les rives du Praicus, le tchifflik de Bergasi si hospitalier pour nous, et ce pauvre Méhémet que nous avions laissé malade sur le chemin de Lampsaque?

A six heures du soir, nous avons doublé la pointe d'Abydos, et nous sommes entrés dans la baie de Nagarar où notre navire a jeté l'ancre. Descendus à terre, nous avons reconnu le noyer à l'ombre duquel nous avions lu le poème de Musée et la Fiancée d'Abydos; la vigne était dépouillée de son pampre vert, les feuilles des arbres avaient jauni et le vent les emportait dans l'Hellespont; ce rivage, je le crois, n'était pas plus triste le jour où l'infortuné Léandre trouva la mort dans les flots en courroux. Nous sommes arrivés à la tombée de la nuit dans la ville des Dardanelles (Soultanieh-Kalessi) où le consul de France nous a fait le même accueil que trois mois auparavant. Nous n'avons point retrouvé aux Dardanelles le pacha à qui nous avions été présentés à notre premier passage; on nous a dit qu'il était parti depuis trois ou quatre semaines. Le motif de son déplacement mérite d'être raconté. Lorsqu'on reçut la nouvelle de la révolution de juillet, le consul de France demanda que le pavillon tricolore fût salué par les canons du fort; le pacha accorda sans peine les vingt coups de canon qui lui étaient demandés, d'autant plus que la Porte lui recommandait par-dessus tout de ne jamais contrarier les consuls. Cependant la révolution n'était point encore reconnue par la Porte; le reis-effendi refusait même de lire les notes que lui adressait à ce sujet l'ambassade française; quand on connut cet empressement du commandant des Dardanelles à saluer les trois couleurs, je vous laisse à juger quelle colère éclata dans le divan; le pacha, qui croyait avoir fait merveille, ne tarda pas à recevoir un firman dans lequel on lui répé-

tait, à peu de chose près, ce que Voltaire fait dire à son Mahomet :

Qui fait plus qu'il ne doit ne sait pas me servir.

Le pacha a été envoyé dans l'intérieur de l'Asie mineure, où il n'aura plus rien à démêler qu'avec les chameliers des caravanes ; le ci-devant visir de l'Hellespont laisse peu de regrets dans cette ville, et n'emporte pas même l'estime de ceux dont il a salué le drapeau.

Arrivée à Tenedos.

Le 20 octobre 1830.

Nous sommes partis des Dardanelles ce matin. J'aurais pu vous donner une description des châteaux qui défendent l'Hellespont, mais vous la trouverez partout; il me suffira de vous dire que ces châteaux sont au nombre de quatorze, depuis Gallipoli jusqu'au cap Sigée; huit de ces châteaux sont sur la rive d'Europe, 6 sur la rive d'Asie; on y compte 609 pièces de canon, 28 mortiers; cette artillerie et ces châteaux appartiennent à différentes époques; les quatre principaux châteaux sont ceux de *Kounkalé* et de *Setil-Bahr* du côté de la mer Égée, ceux de *Tchanag-Kalé* et de *Kelit-Bahr* sur la rive opposée aux Dardanelles. Tous ces forts qu'on peut facilement attaquer par terre, n'ont jamais défendu sérieusement le passage de l'Hellespont; l'artillerie qu'on y emploie, les énormes canons de fer qu'on y trouve encore, les boulets de pierre, ne sont guère dangereux que pour ceux qui s'en servent; ce que je ne pardonne pas à tous ces châteaux des Turcs, c'est de faire oublier aux voyageurs les traditions de la fable et de l'histoire ; j'aime mieux chercher sur la rive européenne qui fait face aux Dardanelles, les tombeaux d'Hécube et de Protésilas, que de m'informer en quel temps a été bâtie telle ou telle forteresse ottomane, si elle est l'ouvrage de Mahomet II, de Mahomet IV, ou de tout autre sultan.

Entraînés par une brise rapide, nous avons doublé le cap Trapèze ou la *pointe des Barbiers*, et bientôt Kounkalé nous est apparu avec ses sables et ses murailles blanches. Les grandes images de l'Iliade nous attendaient sur la rive; l'hôte magnifique qui nous avait si bien reçus dans les campagnes de Troie, Homère venait au-devant de nous avec tous ses dieux et ses héros. Toutes ces figures si imposantes de l'épopée ne nous ont point empêchés d'arrêter nos regards sur la petite ville de Kounkalé, où nous avions passé quelques jours; nos lunettes ont été un moment braquées de ce côté, pour découvrir la

maison que nous avions habitée ; nous n'avons vu personne sur la plage ; à notre premier passage, tout le monde était malade à Kounkalé ; maintenant, à voir cette solitude, on pourrait croire que tout le monde est mort. Mais notre bateau génois descendait rapidement l'Hellespont, et bientôt les moulins à vent du cap Sigée, le sommet du Gargaze, couvert de neiges, nous ont seuls suivis sur les flots lointains. Nous venons de mouiller dans la rade de Tenedos.

P. S. Je vous ai dit dans une de mes lettres que Frédéric Barberousse qui conduisait les croisés allemands à Jérusalem, traversa l'Hellespont à Gallipoli. M. Poujoulat vient de retracer l'itinéraire de l'armée chrétienne depuis les côtes de Lampsaque où elle dut aborder, jusqu'à Laodicée du Méandre. J'espère que vous lirez cet itinéraire avec attention, et que vous mettrez quelque intérêt à suivre avec nous la marche de nos vieux pélerins.

LETTRE LXVII.

Marche de l'empereur Frédéric Barberousse en 1190, depuis Gallipoli jusqu'à Laodicée du Méandre.

A M. M.....

Octobre 1830.

Il y tant de poésie et d'histoire sur les rivages de l'Hellespont, que l'imagination peut à peine suffire à tous ces souvenirs; il y a tant de bruits de gloire autour de ces flots que nous traversons pour la seconde fois, que l'oreille du voyageur peut à peine tout entendre. Après les grandes ombres d'Achille et de Priam, de Xerxès et d'Alexandre, d'autres ombres non moins glorieuses se dressent devant nous sur les rives du détroit. Frédéric Barberousse, qui s'était signalé dans quarante batailles, arrive à Gallipoli à la tête d'une grande armée; la mer d'Hellé, qui avait brisé le pont de Xerxès, incline ses vagues devant les bannières marquées de la croix de pourpre. Le duc de Souabe, suivi de sa troupe, fut le premier qui passa le canal; l'empereur d'Occident traversa l'Hellespont avec le dernier corps d'armée, escorté d'un grand nombre de galères et de navires, au bruit des trompettes et des clairons. Les pélerins d'Allemagne débarquèrent non loin de Lampsaque, dans ces belles campagnes que nous avons parcourues, et qui contrastent d'une manière si frappante avec la nudité et la teinte jaunâtre du rivage d'Europe.

Je crois faire une chose intéressante pour vous, en cherchant à connaître ici quelle fut la marche de l'armée de Frédéric depuis les bords de l'Hellespont jusqu'à Laodicée; vous aimerez à voir l'itinéraire des chevaliers teutons se mêler parfois à la route d'Alexandre et des Dix Mille. Toutes les gloires sont sœurs dans l'histoire, et le voyageur qui rencontre sur le même chemin le fils de Philippe et Frédéric

Barberousse, s'arrête avec un égal respect devant les deux drapeaux.

Nos chroniques commencent le récit de cette partie de l'itinéraire de Frédéric, en disant que les croisés germains laissèrent à leur droite la vieille Troie; Frédéric, partant ainsi pour l'Asie, n'eut point sans doute la pensée d'aller visiter, comme Alexandre, les tombeaux d'Achille et de Patrocle; d'autres souvenirs que ceux de l'Iliade préoccupaient les héros de la croix; qu'importait à nos chevaliers croisés le sépulcre du fils de Thétis? Le monde n'avait qu'un seul sépulcre glorieux, celui du fils de Marie.

L'armée chrétienne, après trois jours de marche dans des chemins rudes et montueux, dresse son camp près de la ville de *Spigast,* sur les bords d'une rivière que les chroniqueurs appellent *Diga.* Il existe sur les bords de l'OEsepus, à trois lieues de la Propontide, un bourg appelé Biga. Comme il n'y a point de *p* dans la langue turque, et que cette lettre est remplacée par le *b*, les osmanlis ont dit *Biga* au lieu de dire *Piga* ou *Spiga.* Biga se trouve à quinze ou seize lieues de Gallipoli; cette distance convient à l'itinéraire de Barberousse. La rivière que les chroniqueurs appellent Diga sera évidemment l'OEsepus. Les pélerins, obligés d'acheter des vivres dans cette ville, s'y arrêtent deux jours. Avant d'atteindre l'OEsepus, l'armée chrétienne ne put faire autrement que de passer le Granique; il est même vraisemblable que les compagnons de Frédéric traversèrent ce fleuve près du lieu où se rencontrèrent les armées d'Alexandre et de Darius; mais vous pensez bien que nos chroniqueurs n'ont point parlé du Granique ni d'Alexandre. En suivant la marche des croisés germains, on se demande d'abord pourquoi ils ont pris une direction qui semble les éloigner de Pergame et de Philadelphie; pourquoi, au lieu de marcher vers le sud ou le sud-ouest, traversent-ils, du côté du nord-ouest, une étendue de quinze ou seize lieues? La réponse est toute simple. La route qu'ont suivie les pélerins allemands, était la seule par où pût passer une armée; en avançant du côté du sud-ouest, ils auraient eu à franchir un pays montueux et difficile que nos géographes ne connaissent point encore, et qu'ils désignent sous le nom de *pays couvert de bois.* Aucun chemin n'a été tracé sur ces terres ignorées, et c'est le défaut de route qui a jusqu'à ce jour empêché les voyageurs de les explorer. Il peut se faire aussi que l'armée de Frédéric ait voulu se rendre d'abord à Biga, parce que cette cité était la seule du voisinage qui offrît des vivres abondans. Il y a trois mois que nous

avons parcouru nous-mêmes une partie de ces rivages qui s'ébranlèrent alors sous les pas de cent mille guerriers teutons. Ce pays n'était probablement pas plus heureux à l'époque du passage de Frédéric qu'il ne l'est maintenant. Les Grecs du Bas-Empire étaient aussi indolens que les Turcs de notre temps, et des terres fécondes restaient, comme aujourd'hui, livrées aux arbustes inutiles et aux plantes sauvages.

En quittant l'OEsepus, l'armée impériale, après une journée de marche, passa une rivière nommée par les chroniqueurs *Aveloaica*, dans laquelle furent noyés un chevalier, un enfant, beaucoup de chevaux et d'ânes; sous le nom barbare d'Aveloaica, il faut ici reconnaître le Tarsius ; les croisés purent le prendre pour un *grand fleuve*, parce qu'ils le traversèrent dans la saison du printemps, où la fonte des neiges de l'Ida grossit les rivières et leur donne l'impétuosité des torrens. L'armée chrétienne eut à réprimer l'audace d'une troupe de Grecs qui attaquaient fréquemment les pélerins sans armes, et dépouillaient ceux qu'ils avaient tués. Les croisés, dit une chronique, se trouvaient sur la terre des scorpions, dont la tête n'a rien qui inspire la crainte, mais qui piquent avec la queue. Les Allemands rencontrèrent sur leur passage deux villes, dont la première est appelée par les chroniqueurs *Ypomenon,* et la seconde *Archangelos*, puis un château dont ils ne disent point le nom. Je ne sais quelles cités modernes pourraient nous représenter les deux cités grecques d'Ypomenon et d'Archangelos, je ne sais quel masure ou quel caravanserail pourrait marquer la place de ce château sans nom. Je vous dirai seulement que les pélerins avaient alors tourné leur direction du côté du sud.

Le chroniqueur Ansbert, en poursuivant l'itinéraire de Frédéric, cite une ville appelée *Sycheron*, placée dans les montagnes, et un bourg nommé *Calamor ;* l'armée perdit deux chevaliers dans les montagnes de Sycheron. Nous retrouvons sur cette route Kirk-Agadh qui correspondrait à l'emplacement de Sycheron ; le bourg de Somma, à trois lieues à l'ouest de Kirk-Agadh pourrait être ce que le chroniqueur appelle *Calamor*. Kirk-Agadh est une ville de dix ou onze mille habitans Grecs ou Turcs, bâtie dans une vallée, au pied d'une montagne ; elle est renommée par son commerce de coton, et envoie des caravanes à Smyrne et à Stamboul. Le bourg de Somma, renfermant environ cinq mille habitans, moitié Grecs, moitié Turcs, s'élève au penchant d'une colline couverte de forêts de pins et de roches brunes et escarpées ; la plaine qui l'avoisine, arrosée par le Caïcus, produit

les plus beaux cotons de l'Asie ; elle est semée de villages qu'entourent des vergers et des jardins, et dans ses riches pâturages paissent toujours des troupeaux nombreux. Le pays a des khans, des kiosques et des fontaines pour la commodité des caravanes et des voyageurs ; chaque monument, chaque vallée qu'on y rencontre, attestent les bienfaits du gouvernement des Karasman-Oglu, dont le souvenir ne mourra point dans cette contrée.

Les croisés traversent une ville en ruines appelée *Méléos*, et s'arrêtent dans la cité d'*Ayos ;* pendant son séjour à Ayos, Frédéric reçut de l'empereur grec une tente et une coupe d'or. Je crois pouvoir dire que cette cité d'Ayos n'est autre chose que Pergame ; voici sur quoi je fonde mon opinion. Les voyageurs admirent encore aujourd'hui à Pergame les ruines majestueuses d'une église grecque qui porte le nom d'Agios ou d'Aiios Théologos (c'est ainsi que les Grecs et même les Turcs appellent saint Jean l'Évangéliste) ; cette église était pendant le moyen âge la cathédrale de Pergame ; serait-il impossible que les écrivains de cette époque eussent donné le nom d'Agios ou d'Aiios Théologos à la cité dont le saint évangéliste était comme le patron? Je laisse à votre critique le soin de résoudre cette question. Vous savez ce qu'est maintenant Pergame, cette antique demeure des rois Attalides; beaucoup de voyageurs en ont parlé avec de grands détails. J'ai ouï dire qu'à l'époque de la révolution des Hellènes, les Grecs de Pergame souffrirent presque autant de maux que les Grecs d'Avilia.

L'armée d'Allemagne, continuant sa route, laisse à sa droite le mont Sipylène, consacré par le temple de Cybèle, et Magnésie qui n'a pas cessé d'être une des principales cité de l'Asie mineure; à leur gauche, les pélerins auraient pu visiter le lac Gygée et de gigantesques tombeaux lydiens. Les vieux chroniqueurs ne citent ni le Pactole, ni l'Hermus que Frédéric dut cependant traverser. Ansbert parle d'une ville d'*Alos*, par où passèrent les Allemands avant d'arriver à Philadelphie. Sous le nom d'Alos, Ansbert a voulu désigner, comme il paraît par d'autres chroniques, la vieille capitale des rois lydiens, la cité de Sardes, dont l'importance était grande au moyen âge, mais qui maintenant n'offre plus que des ruines. Philadelphie, dernière cité grecque, frontière des Turcs, ne fut point hospitalière pour l'armée des Francs ; elle lui refusa des vivres et traita les pélerins en ennemis. Des chevaliers, irrités d'un tel accueil, enfoncèrent une des portes de la ville, et blessèrent plusieurs Grecs ; d'autres croisés lan-

cèrent des flèches ou des pierres du haut des murailles, et ces tentatives belliqueuses ne cessèrent que par l'intervention de Frédéric. Au temps de Strabon, Philadelphie n'avait pas de murailles ; il paraît, d'après le récit des chroniqueurs, que cette ville était fortifiée à l'époque du passage de l'armée de Frédéric. La ville turque d'Ak-cheyer occupe la place de l'antique cité d'Attalus-Philadelphe. Ce côté de l'Asie a été jusqu'ici fort peu visité par les voyageurs ; on connaît les côtes de Pergame et de Magnésie, mais on ne s'est point avancé dans l'intérieur du pays.

En allant de Philadelphie à Laodicée, les croisés rencontrèrent des montagnes difficiles, où périrent beaucoup de leurs chevaux ; ces montagnes sont celles de Messogis, traversées par une ancienne route qui mène à Tripolis. Les croisés foulèrent les ruines de cette dernière ville, qui consistent en un théâtre et en restes d'anciens édifices ; près de Tripolis se voit un village appelé *Casehemdjé* ; c'est là que le Méandre débouche dans les plaines de Laodicée. Le lendemain, les Allemands virent les ruines d'Hiérapolis. Les magnifiques débris de cette antique cité ne frappèrent pas beaucoup le chroniqueur Ansbert, car il se borne à prononcer le nom de la ville tombée, et tout ce qu'il sait d'Hiérapolis, c'est que là fut martyrisé l'apôtre saint Philippe. Les restes de cette ville attirent encore l'attention des voyageurs ; on y voit deux théâtres, deux temples en style corinthien, des bains d'eaux minérales et un grand nombre de sarcophages revêtus de festons et de têtes de béliers ; ces ruines sont répandues sur le penchant méridional d'une montagne, à deux heures au nord de Laodicée ; Hiérapolis a fait place au pauvre village de *Pambouk-Kalessi*. L'armée chrétienne passa le Lycus, que le chroniqueur Ansbert appelle *Mœander minor* (le petit Méandre). « L'armée, dit Ansbert, se trouva au milieu d'une charmante vallée remplie de myrtes, de figuiers, de cardamones et d'une foule d'autres arbustes ; nous parvînmes ainsi à Laodicée, où les vivres ne nous manquèrent point. »

Je suspends ici l'itinéraire de l'empereur Frédéric ; dans peu de temps, je visiterai les rives du Méandre, et je suivrai les croisés germains depuis Laodicée jusqu'au mont Taurus. P.....

LETTRE LXVIII.

Tenedos.

Tenedos, le 20 octobre 1830.

En entrant dans le port, nous avions à notre droite, la citadelle avec ses tours élevées, devant nous la petite ville de Tenedos, bâtie sur un coteau. Nous avons voulu voir d'abord l'agent consulaire de France; un Grec nous a conduits dans le haut de la ville; après avoir traversé une rue étroite, sale et déserte, nous sommes entrés dans une petite maison délabrée, dans une véritable masure, où nous avons trouvé *il signor Demerani,* étendu sur quelques planches recouvertes de la moitié d'une natte. Il signor Demerani représente le royaume de France à Tenedos. Son excellence n'a pu nous offrir ni la pipe ni le café; comme elle n'avait pas même un divan pour nous faire asseoir, elle nous a proposé de nous donner son audience en plein vent, et de nous conduire sur les hauteurs voisines, d'où nous pourrions voir à notre aise toute l'étendue de l'île, ainsi que la mer qui l'environne; cette proposition était tout-à-fait de mon goût, et nous avons suivi le consul. Nous avons d'abord visité les lieux où croît la vigne. Les ceps qui couvrent les coteaux de l'île sont cultivés comme en Bourgogne et dans nos meilleurs pays de vignobles; ils ont l'avantage de n'être jamais exposés ni à la grêle, ni à la gelée, et la récolte est presque toujours la même. Le vin rouge de Tenedos, qui ressemble un peu au vin de Bordeaux de la seconde qualité, a dans le Levant une assez grande réputation. Malheureusement, il ne supporte pas la mer, et ne se conserve pas long-temps dans les caves. L'île produit un peu de blé et quelques légumes; beaucoup de terres restent incultes; nous avons trouvé quelques figuiers et quelques amandiers. On trouve dans l'île une grande quantité de perdrix rouges, beaucoup plus grosses que les nôtres, et dans le temps du passage des

cailles, tout le territoire est couvert de ces oiseaux voyageurs ; l'eau de Tenedos est excellente ; dans toutes les parties de l'île, il y a des sources. Comme Virgile fait venir de Tenedos les serpens qui dévorèrent Laocoon et ses fils, j'ai voulu savoir s'il y avait dans l'île quelques serpens dont la forme pût rappeler les traditions de l'épopée ; il signor Demerani m'a dit qu'il n'avait jamais vu le moindre reptile dans ses courses ; il faut conclure de là que les serpens sont tout-à-fait de l'invention du poète. Sur un des sommets de l'île, vers l'ouest, on nous a montré un bouquet de bois ; derrière ce sommet couvert de bois, sont deux rochers nus qui bordent la mer ; c'est là que se cacha la flotte des Grecs, la veille du sac d'Ilion. J'ai interrogé là-dessus le consul français, mais ses connaissances historiques ne remontent pas si loin.

Après avoir parcouru une partie de l'île, nous sommes descendus dans la ville. Cette ville est petite et mal bâtie ; elle n'a pas trois mille habitans avec la garnison du fort, et c'est là toute la population de Tenedos ; car dans les autres parties de l'île, il n'est pas un seul lieu qui soit habité. La ville compte à peu près autant de Grecs que de Turcs. La cité a une mosquée et une église ; les deux religions s'accordent assez bien ensemble ; il y a quelques mois que la Porte a mandé à Stamboul quatre primats de Tenedos, pour savoir si les Grecs avaient des plaintes à former ; les primats ont répondu que la population grecque de l'île était contente du gouvernement ; le pays n'a aucun genre d'industrie ; quand leurs vendanges sont finies, les bourgeois de Tenedos n'ont plus rien à faire, et passent leur vie au café. Il signor Demerani nous a présentés aux notables du lieu, assemblés autour d'un *mangal*, espèce de brasier auprès duquel on se chauffe en hiver. Les Grecs de Tenedos ne ressemblent point à ceux que nous avions vus sur les côtes d'Asie ; la révolution de Morée ne les préoccupe point ; ils paraissent plus tranquilles et plus heureux.

Comme la nuit approchait, j'ai songé à regagner notre petit navire génois. Le consul de France a voulu m'accompagner ; chemin faisant, il m'a dit qu'il appartenait à une famille noble de Venise, et que depuis trente-six ans, il était *per la natione francese ;* comme il parlait toujours italien, et que cette langue ne m'est pas familière, je lui ai demandé pourquoi il n'avait pas appris le français. — Pour acheter une grammaire, il lui aurait fallu *della monetta*, et la *monetta* lui avait toujours manqué. — Il a fini par m'avouer qu'il était pauvre comme

Job, et qu'on l'abandonnait dans sa misère. C'est une pitié, mon cher ami, que de voir cette diplomatie française de l'Hellespont et des îles. J'avais déjà vu aux Dardanelles un drogman du consulat français, qui ne paraît pas mieux traité que ce pauvre Demerani; c'est le fils de l'israélite Germano qui avait aidé M. de Choiseul dans ses recherches; vous voyez, me disait-il, en me montrant les lambeaux dont il était couvert, comment on traite le *fils de celui qui a trouvé le tombeau du grand Achille*.

J'aurais bien voulu retenir à souper signor Demerani; mais plusieurs raisons s'y opposaient; d'abord, nous n'avions que peu de provisions; ensuite il faut vous dire que je n'ai qu'une petite chambre qui n'a tout au plus que cinq ou six pieds carrés, et dans laquelle plusieurs personnes ne peuvent se trouver ensemble; je suis bien sûr qu'Ulysse et ses compagnons se trouvaient plus à l'aise dans le fameux cheval d'*Epeus;* la place est même si peu commode, que je suis obligé de suspendre ma lettre, et je laisse à M. Poujoulat le soin de terminer mon récit. Comme il est resté à terre, il pourra vous parler du corps diplomatique de Tenedos qu'il n'a point quitté, et dont il a été parfaitement reçu.

P. S. Pendant que M. Michaud était enfermé dans son cheval de bois, comme il vient de vous le dire lui-même, moi, qui ne puis trouver du sommeil dans un navire, je suis resté avec les trois consuls de Tenedos. Le représentant de la France, déjà cassé par l'âge, porte avec peine le poids de ses trente-six ans de service; son bonnet noir et son manteau gris, tant soit peu usés, sembleraient, comme lui, aspirer à la retraite. Le consul de Sardaigne est moins misérable que notre consul; les armes de son souverain brillent sur la porte de sa cabane de pierre; il ne s'est jamais occupé de savoir dans quelle partie du monde se trouve la Sardaigne, mais il est consul sarde; il ne jette que des yeux superbes sur ce pauvre peuple de Tenedos, et le roi Tenès qui donna son nom à l'île, était moins fier que lui. Le Grec qui représente la Russie et la Hollande, est le plus riche et le plus puissant des trois consuls; il est comme le chef de la diplomatie de Tenedos, et c'est à lui qu'aboutissent les grandes affaires (c'est-à-dire les fournitures de vin aux ambassades d'Europe établies à Péra). Sa maison est la plus belle de la ville, et son écusson consulaire qu'il fait repeindre trois fois par an, plus large et plus brillant que l'écusson sarde, plus propre que celui de France, annonce aux passans que là

réside la représentation d'une puissance du premier ordre ; c'est dans la maison du consul de Russie que j'ai eu l'honneur de passer les deux nuits qui viennent de s'écouler ; un matelas sur une natte était mon lit ; des confitures grecques, des figues, des raisins secs et le vin du cru, composaient mon festin du soir ; le consul avait mis son manteau rouge et s'était coiffé de son plus beau turban ; sa femme avait déployé ses robes les plus riches, pour donner plus de solennité à la réception d'un voyageur européen ; il ne s'agissait de rien moins que de l'honneur de la Russie, et la gloire moscovite eût souffert quelque chose, si, dans une occasion semblable, une parure fût restée dans l'armoire, et si un seul diamant n'eût pas été étalé au grand jour.

Tenedos, comme vous le savez déjà, a un café, rendez-vous des habitans grecs et turcs. C'est là qu'on raconte les histoires des pays voisins, qu'on parle des affaires, et des navires qui passent et repassent dans l'Hellespont ; c'est là que coulent sans cesse les flots dorés de la liqueur d'Orient, et que le divin chibouc laisse échapper nuit et jour sa fumée odorante. MM. les consuls fréquentent assidument ce lieu de réunion, car on ne connaît point ici de manière plus économique de passer son temps, et chacune de leurs excellences peut y rester toute la journée, entre la pipe et le café, avec le *mangal* à discrétion, pour cinq ou six paras, qui ne font pas un sou de notre monnaie. C'est là aussi que j'avais coutume de me rendre, pour m'entretenir avec les consuls, et me mêler avec les notables et les conteurs de Tenedos. MM. les consuls et moi, placés ensemble sur une estrade élevée, entourés d'une trentaine d'insulaires, qui avaient les yeux attachés sur nous, nous avions l'air d'être venus là pour prononcer quelque harangue ; je crois qu'avec un peu d'imagination, on eût pu prendre le café de Tenedos pour un *forum* ou un aréopage.

On m'a d'abord questionné sur la révolution de Paris ; je n'en savais guère plus là-dessus que les Grecs de Tenedos ; MM. les cousuls me demandaient des nouvelles de la dynastie qui venait de monter sur le trône du dernier roi ; c'est sans doute, me disaient-ils, la famille de Bonaparte ; j'ai répondu que Napoléon Bonaparte une fois mort, tout était fini pour sa race, que son fils était retenu dans la Germanie, et qu'il n'y avait plus de main assez puissante pour manier l'épée de l'empereur. Les paroles ne suffisent point pour peindre la surprise de tous les consuls et de tous les bourgeois de Tenedos quand je leur

ai dit que les Bourbons exilés avaient été remplacés par d'autres Bourbons leurs parens. Le consul de France ne pouvait lui-même s'expliquer une semblable révolution ; il n'avait pas eu connaissance de l'élection du peuple et du vœu de la nation ; les politiques de l'île de Tenès n'étaient pas assez avancés dans la science constitutionnelle, pour comprendre les attributions d'une chambre des députés, et pour savoir tout ce qu'elle peut faire dans un changement de dynastie. Du reste, notre discussion sur ce point a fini par des lieux communs qu'il est inutile de répéter, et MM. les consuls, croyant qu'il n'était pas convenable de parler devant moi de la révolution de France, sans rendre hommage à sa gloire, se sont mis à crier comme pour me faire honneur : *Viva la liberta! viva la liberta!*

Puis, par une transition qui ne vous paraîtra peut-être pas naturelle ; « Quelle belle langue que la langue française ! s'est écrié le consul sarde en mauvais italien; combien j'aimerais à savoir la parler ! » Les autres consuls, qui n'en savent pas plus que lui, étaient tout-à-fait de son avis ; il signor Demerani, chargé de représenter toutes les gloires de la France, parmi lesquelles on peut bien compter la langue de Racine et de Fénélon, renchérissait sur tout ce que les autres avaient dit, avec un enthousiasme qui lui aurait mérité les éloges de vos trente-neuf confrères. Ici le consul de Russie m'a fait part du projet qu'il avait formé d'aller à Paris ; il espérait rapporter de son voyage la science, la liberté, le bonheur, et surtout une bonne quantité de mots français. « Ma femme, me disait-il, cherche à me détourner de mon dessein ; mais je veux qu'elle m'accompagne ; je destine pour cela quatre cents thalaris (deux mille francs). » Je l'ai beaucoup encouragé à suivre son projet ; je lui ai parlé des avantages qui pouvaient en résulter pour lui et pour les habitans de Tenedos ; il m'a répondu qu'il était tout-à-fait décidé, et nous nous sommes promis de reprendre à Paris notre discussion sur la langue française, qu'il serait alors plus à portée d'apprécier.

Tels ont été, le premier jour, nos entretiens avec les consuls de Tenedos ; le lendemain, réunis encore dans le café, nous avons traité d'autres sujets. Cette fois-ci, j'ai laissé l'histoire du temps présent pour parler à mes hôtes d'un passé qui fut un peu leur histoire. J'ai prononcé devant eux, en face du rivage troyen, les noms de Priam et d'Hector, d'Agamemnon et d'Achille ; les consuls et les Grecs qui m'écoutaient, connaissaient le nom de Troie, de cette Troie nouvelle

que fit bâtir Alexandre au bord de la mer ; mais l'antique ville d'Assaracus, mais tous les héros d'Homère, le siége et la destruction d'Ilion, toutes ces merveilles des temps héroïques n'avaient jamais frappé leurs oreilles; à plus forte raison ignoraient-ils que deux serpens fussent partis à cette époque des rives de Tenedos pour dévorer un prêtre de Minerve-Ilias, et que la flotte des Grecs, sortie de l'embouchure du Scamandre, se fût cachée derrière la côte occidentale de leur île, la veille de la prise de Troie ; tout ce qu'ils savaient en fait d'histoire des temps passés, c'est que les Russes, à la fin du siècle dernier, avaient fait une descente dans l'île, et que le pays n'avait point encore réparé les ravages qu'ils y avaient causés. Voilà quelles ont été mes conversations avec les représentans de l'Europe à Tenedos, au milieu du plus pauvre des peuples, et sur le rivage le plus triste qu'on puisse voir dans les contrées où nous sommes.

Route de Tenedos à Mitylène.

Mitylène, le 22 octobre 1830.

Nous sommes restés deux jours dans le port de Tenedos, où nous n'étions défendus de la violence des vents et de la fureur des ondes que par d'énormes quartiers de rochers, qui semblent placés là par le hasard plutôt que par la main des hommes ; au-dessus de ces rochers, les flots de la mer Égée bondissaient et retombaient en écume ; en me promenant sur le pont de notre navire, j'ai pu reconnaître à loisir l'exactitude de Virgile, lorsqu'il dit de ce port situé en face du rivage de Troie, *malefida carinis*.

Quand nous sommes partis, le 21 octobre au matin, la mer était encore très-agitée ; nous ne perdions pas de vue le Gargare où les tristes frimas ont remplacé l'hyacinthe, le lotos et les autres fleurs qui ornaient la couche de Jupiter et de Junon. Nous avons pu revoir, en suivant la côte, les forêts de chênes velanides que nous avions traversées dans notre route du cap *Lectos* à la source du Scamandre ; nous avons revu les plaines et les vallées arrosées par la rivière de Toula, et les collines où se trouve bâti le joli village de *Kiolafli* ; tous ces paysages aperçus de la mer et dans une autre saison, nous apparaissaient sous un aspect nouveau. Le vent nous emportait avec rapidité, et trois heures après notre départ de Tenedos, nous étions dans la rade de Baba.

A peine débarqués sur la rive, nous avons gravi à la hâte la montagne sur laquelle la ville est bâtie. Nous étions impatiens de revoir une cité dont nous n'avions pas perdu le souvenir, et nous y avons tout retrouvé, comme nous l'avions laissé. C'est toujours la même garnison qui, la nuit, jette des cris d'alarmes de quart d'heure en quart d'heure ; c'est toujours la même musique, ou plutôt le même charivari turc dans le château ; c'est le même muézin dont la voix aérienne appelle les fidèles à la prière ; dans le café où nous avions

logé, ce sont toujours les mêmes figures, qui restent là avec la même physionomie et dans une attitude immobile comme les personnages d'un tableau d'histoire. Nous n'avions pas renoncé à voir les ruines d'Assos; mais cette fois les précautions étaient prises; on nous avait donné le nom turc que portent aujourd'hui les ruines de l'ancienne ville; c'est le village de Behram; à notre premier passage, nous avions parlé d'Assos et personne ne nous avait compris; le village de Behram était connu de tout le monde; il est situé sur la côte du golfe d'Adramytte, à cinq ou six lieues de Baba. Nous avons eu d'abord la pensée d'y aller par mer; mais le vent était contraire; pour ne pas perdre trop de temps, il a été décidé entre nous que M. Poujoulat ferait la route par terre, et qu'il suivrait la côte jusqu'à Behram; pour moi, je regrettais que mes forces et mon état de santé ne me permissent pas de faire cette course pénible. Il a fallu me résigner; mon jeune compagnon est parti avec un Grec de Baba, et je suis revenu tristement dans notre navire génois, qui avait jeté l'ancre à quelque distance de la côte.

J'espérais que M. Poujoulat serait de retour le lendemain 23 octobre et que nous repartirions ensemble, pour reprendre la route de Smyrne. Lorsqu'il a été parti, j'ai passé toute la journée à regarder les rochers déserts du rivage, et les navires que le vent poussait dans la rade; à l'approche de la nuit, le vent soufflait avec plus de violence; nous éprouvions des roulis insupportables; une de nos ancres s'est cassée, et notre frêle embarcation risquait d'être jetée sur la rive; la journée du 22 a commencé sous ces tristes auspices. Nous attendions le retour de M. Poujoulat, et je ne perdais pas de vue les chemins par lesquels on descend des montagnes; personne ne paraissait; le vent du midi qui soufflait avec force, nous portait vers la côte; notre position devenait dangereuse; le capitaine m'a déclaré que nous allions faire naufrage, si nous ne prenions le large; j'ai consenti à ce qu'il s'éloignât de la rive, espérant que le vent changerait et que nous pourrions revenir dans la journée. Toutefois, comme l'orage pouvait nous entraîner, j'ai pris le parti d'envoyer par un canot un billet à l'adresse de M. Poujoulat; ce billet devait attendre au café de Baba mon jeune compagnon, pour l'avertir que les vents nous avaient emportés, et que nous reviendrions bientôt ou que nous l'attendrions dans un port de l'île de Metelin. A peine les matelots qui avaient porté mon billet, sont-ils rentrés dans le navire, que la tempête est devenue plus forte,

et que nous avons bientôt perdu de vue la côte d'Asie ; après avoir essayé vainement de lutter contre les vents et les vagues en courroux, nous avons été poussés dans le canal de Metelin ; la journée était déjà fort avancée, et nous étions vers les cinq heures du soir à sept ou huit lieues du point d'où nous étions partis ; la ville de Metelin ou de Castro se présentait sur la côte de l'ancienne Lesbos. On nous avait dit que les parages où nous nous trouvions étaient infestés de pirates et de brigands qui couraient le long des côtes dans des barques ; d'un autre côté, les vents contraires ne nous permettaient plus de regagner Baba. Nous n'avions rien de mieux à faire que d'entrer dans le port qui se trouvait devant nous ; mon premier soin, en débarquant, a été de me rendre chez l'agent consulaire de France, et d'envoyer un exprès à Baba, pour avertir M. Poujoulat que nous l'attendions à Metelin.

LETTRE LXIX.

Voyage aux ruines d'Assos.

A M. M.....

Baba, octobre 1830.

En rentrant dans Baba, hier, à la nuit tombante, la première personne que j'ai rencontrée, c'est un jeune Turc qui m'a remis un billet de vous, ainsi conçu : « Les vents nous obligent à abandonner la baie » de Baba ; nous allons regagner le large, et demain, si nous pou- » vons, nous reviendrons vous joindre. » J'ai passé toute la nuit dans de sérieuses inquiétudes ; ce matin, au premier rayon du jour, j'ai couru du côté de la rade pour y chercher votre navire, mais la rade était déserte ; je n'ai trouvé que deux ou trois caïques attachés au rivage. J'espère pourtant qu'un vent meilleur ne tardera pas à vous ramener vers moi ; en attendant votre prochain retour, voici la relation de mon voyage aux ruines d'Assos.

Vous fûtes heureusement inspiré en renonçant au voyage d'Assos, car les ruines de cette cité sont bien plus loin de Baba que nous ne le pensions, et le chemin qu'il faut suivre est continuellement difficile et périlleux; on marche pendant sept heures au milieu de montagnes, dans des sentiers non frayés, remplis de pierres, hérissés de ronces, bordés de rocs à la pente escarpée, où le faux pas d'une monture vous deviendrait funeste. Les difficultés du chemin qui mène à cette ville ont fait dire à un auteur ancien que *c'est s'exposer à périr que d'aller à Assos d'un pas trop rapide* (*qui celeri passu Assum it, mortis periculum adit*).

J'avais pour guide le grec Paneioti, qui est le boulanger de Baba; comme il voulait tirer de son voyage avec moi le meilleur parti pos-

sible, il n'a point voulu accepter la monture que je lui ai proposée, aimant mieux, disait-il, recevoir au retour la somme que j'aurais dépensée pour son cheval. Dans cette course à travers les montagnes, j'ai rencontré cinq ou six pauvres villages, dont les principaux sont *Araba*, *Vatabli*, *Gouiouvéré*, *Bergasi*; ces villages composés de masures croulantes, ne sont habités que par des Turcs; à la vue de ces bourgades entourées de terres incultes, on se demande quelles sont les ressources de la population, quels sont ses moyens de subsistance; on ne trouve là ni champ, ni verger, ni jardin, pas un coin de terre que le travail ait fécondé; c'est une magnifique contrée où l'on dirait que l'homme n'a point encore passé; c'est l'antique création vierge encore avec ses beautés premières; c'est l'Ida avec ses pins, ses chênes et son éternelle verdure, l'Ida tel que l'a vu Homère, tel que le vit Junon lorsque, suivant le même chemin que moi, elle s'en allait du cap Lectos au sommet du Gargare où l'attendait son divin époux.

Après cinq heures de marche, j'étais las de traverser des vallons solitaires, cherchant partout des yeux Assos et ses ruines; Paneioti qui s'était déchaussé pour épargner ses babouches, s'avançait tristement devant moi, les pieds ensanglantés par les ronces et les pierres tranchantes; tout à coup il pousse un cri de joie, et me montre à l'orient une haute montagne ronde surmontée d'édifices, « Behram! Behram! » s'écrie-t-il; Paneioti, en sa qualité de barbare, saluait Behram, moi je saluais la vieille Assos. Nous avons cheminé encore deux heures dans des vallons couverts de chênes aux gales noires, et nous sommes arrivés au milieu des cabanes de Behram.

Comme il faut, avant tout, visiter les autorités du pays, je me suis fait conduire auprès de l'aga du village; je suis entré par une porte étroite et basse, dans un misérable réduit; j'y ai trouvé pour tout meuble un lambeau de tapis sur lequel était accroupi un pauvre vieillard d'une très-petite taille et d'une extrême maigreur; cette hutte était le palais de l'aga, ce frêle vieillard était l'aga lui-même placé là pour garder les vénérables débris d'Assos, je lui ai fait lire le firman impérial que nous avons emporté de Constantinople, et qui doit nous assurer aide et protection pour le reste de notre pélerinage en Orient. L'aga de Behram s'est incliné devant le *toura* ou le chiffre du sultan Mahmoud, et les mots *peki, peki* (fort bien, fort bien) ont été pour moi comme un gage d'hospitalité. Cependant la glorieuse recommandation du grand empereur n'a pu me faire trouver

un peu de pain; on ne pétrit à Behram que tous les deux jours; chaque famille ne prend du pain que tout juste ce qu'il lui en faut pour vivre, et les Turcs de Behram sont trop pauvres pour songer à faire la part du voyageur : les bonnes gens me disaient d'attendre la fournée du lendemain. Le fait est que mon guide n'a pu découvrir dans le village que des melons pour apaiser notre faim ; Pancioti n'avait point laissé ignorer qu'il était le boulanger de Baba ; mais il n'a pas moins été obligé de se passer de pain ce jour-là.

J'ai employé la fin de la journée du 22 octobre et la journée du 23 à parcourir les ruines d'Assos. L'aga de Behram a pris la peine de m'accompagner et m'a expliqué à sa manière les débris que j'avais sous les yeux ; selon lui, tous ces monumens étaient génois, c'étaient les Génois qui avaient été l'ancien peuple de ce pays. Vous vous souvenez que notre conducteur Dimitri n'avait pas d'autre manière de nous expliquer les vieilles masures de Bournar-Bachi sur l'emplacement de Troie; vous n'avez pas oublié aussi ce musulman d'Érisso qui donnait une origine génoise aux anciennes ruines d'Érissus. Les Turcs ne connaissent rien de ce que nous appelons l'antiquité ; les siècles antiques sont pour eux des temps non avenus, et les Génois qui, dans les temps modernes, ont promené leur génie dans tout l'Orient, se présentent à l'esprit des Turcs comme le plus ancien des peuples; les Génois sont pour les osmanlis ce que sont pour nous les Phéniciens, les Égyptiens ou les Grecs ; les Génois, c'est ce que les Turcs appellent l'antiquité. Vous voyez par là que je n'ai guère pu tirer profit de l'érudition du vieil aga de Behram ; mais il m'a été fort utile en ce qu'il m'a montré scrupuleusement toutes les curiosités d'Assos. J'ai fait cette première visite aux ruines, deux heures avant le coucher du soleil ; un vent froid et violent soufflait sur la montagne, et c'est peut-être alors que votre navire a été forcé de regagner la mer.

Les débris de l'acropolis au sommet de la montagne sont de peu d'importance ; ce qu'il y a de plus remarquable sur le plateau qui portait jadis la citadelle, c'est une tour carrée de soixante-dix à quatre-vingts pieds de hauteur ; cette tour se voit de très-loin, et c'est la première ruine que j'avais aperçue en approchant d'Assos ; les vents sifflaient dans les embrasures de cette haute tour solitaire qui retentissait autrefois de cris belliqueux, et d'où partaient les flèches homicides ; d'autres tours d'une grandeur médiocre et d'une

construction qui ne paraît pas fort ancienne, sont répandues sur le plateau désert; ces tours peuvent être l'œuvre des Génois, si tant est que les Génois aient passé par là. Je suis descendu dans deux vastes citernes revêtues de pierres de taille et d'une parfaite conservation; l'une de ces citernes abreuve encore le village de Berham. A côté de la grande tour carrée s'élève un ancien temple de forme élégante, que les Turcs ont converti en mosquée. Le monument est bâti sur d'énormes rochers de granit qui se détachent les uns des autres et semblent avoir été travaillés par la main de l'homme; ces grandes roches, avec leurs flancs escarpés et leur teinte sombre, donnent un aspect religieux à l'avenue du temple. L'édifice est moitié carré, moitié conique; la partie carrée, qui est la partie inférieure, est construite en pierres de taille, et sa circonférence est d'environ quarante-cinq pieds. La partie supérieure, qui s'arrondit et se termine en dôme, est bâtie en briques mêlées de ciment. La porte d'entrée, précédée de trois arches qui forment comme un vestibule, regarde le septentrion; l'arche du milieu est soutenue par deux colonnes de marbre blanc tacheté de jaune; la porte n'a que cinq pieds et dix pouces de haut, sa largeur est proportionnée. Une architrave de marbre, placée au-dessus de l'entrée, présente une inscription grecque en sept vers ïambiques, où il est dit que Cérycus, fils de Cornélius, a réparé le temple; cette inscription, d'ailleurs fort obscure et mutilée en quelques parties, présente un caractère d'écriture qui ne permet pas de lui assigner une haute antiquité. Quoique le monument soit consacré à la religion du prophète, il m'a été permis d'y pénétrer; l'intérieur du temple n'offre rien de curieux; les murailles sont nues et intactes, excepté du côté qui regarde la Mecque. De ce côté-là, on a pratiqué une niche jaune pour y déposer le Coran; le mur vers lequel se tournent les pieux musulmans est blanchi avec beaucoup de soin. Le pavé du sanctuaire est couvert de nattes et de tapis. La religion musulmane nous a ainsi conservé dans son intégrité première un monument appartenant aux beaux âges de la Grèce; les Turcs de Behram n'y ont pas même ajouté un minaret.

Le revers de la montagne est couvert de bas-reliefs en granit, qui nous retracent différentes scènes de mœurs de l'ancien peuple d'Assos; les bas-reliefs sont presque tous de la même forme et de la même dimension; ils ont tous à peu près quatre pieds de long sur deux pieds et demi carrés. Le style de ces ouvrages a quelque chose d'égyptien,

et toutes ces sculptures m'ont paru d'un travail parfait. En parcourant ces précieux débris, j'assistais tour-à-tour à des danses, à des banquets, à des sacrifices. Ici des femmes mollement étendues sur des lits ou des divans, présentent leurs coupes à des esclaves qui leur versent à boire, tandis que leurs longs cheveux, qui sont leur seul vêtement, flottent négligemment sur leurs épaules ; là d'autres femmes s'avancent en cadence, les unes derrière les autres, en battant des mains, ou folâtrant ensemble sur des tapis ou sur le gazon ; plus loin sont des groupes entourés de coupes et d'urnes. J'ai vu deux femmes, placées en face l'une de l'autre, dont la partie inférieure se termine en queue de poisson comme la femme dont parle Horace ; près de là, deux bœufs dont les têtes se touchent et qui entrelacent leurs cornes. J'ai reconnu au milieu d'un tas de décombres, une scène de famille, représentant un hydropique, avec une tête et des flancs énormes, assis sur un lit élevé ; à côté du lit est un homme à longue barbe, qui offre au malade un breuvage ; une femme couverte d'un vêtement semblable au costume des femmes d'Orient, est assise en face du lit ; derrière elle se trouvent quatre femmes debout devant une grande urne ; une d'elles est dépouillée de ses vêtemens. En interrogeant ces vivantes figures des temps qui ne sont plus, des voyageurs, plus savans que moi, feraient sans doute d'intéressantes découvertes pour les mœurs de l'antiquité ; ils pourraient trouver sur ces pierres abandonnées le mot de beaucoup d'énigmes, de beaucoup de mystères ; ces blocs épars, sur lesquels vient parfois s'asseoir le pâtre de Behram, ont gardé peut-être des souvenirs qu'on chercherait en vain dans les livres de notre Europe.

La plus grande partie de l'antique ville d'Assos était située sur le côté sud-ouest de la montagne ; l'emplacement proprement dit de la cité est vide, mais les murailles sont encore debout. Les fortifications d'Assos devaient être redoutables, si on en juge seulement par les débris des tours et des remparts. Les murs, bâtis en pierres de taille, sont épais de huit ou dix pieds ; comme ils sont plus ou moins renversés, je ne saurais dire quelle état leur véritable hauteur. Au pied de la montagne, vers le nord, on remarque une tour de quatorze pas de circonférence, et qui devait être d'une très-grande élévation. Des pierres de taille tombées comblent à demi son intérieur ; les décombres laissent voir encore six embrasures. Il est probable que les murailles d'Assos étaient ainsi flanquées d'énormes

tours à différens intervalles ; celle dont je viens de vous parler, touche à un vaste débris de mur qui paraît inébranlable comme un roc. La nature et l'art, ainsi que le dit Strabon, avaient fait d'Assos une des places les plus fortes. Défendue à la fois par d'énormes remparts et des roches menaçantes, l'antique Assos, assise avec sa citadelle sur le sommet d'une haute montagne, était faite pour épouvanter un ennemi. Les enfans d'Assos, enfermés dans leur acropolis comme des aiglons dans un nid aérien, n'avaient presque rien à craindre d'une armée.

Les sarcophages et les nombreux débris de tombeaux qu'on retrouve à l'occident de la montagne, annoncent au voyageur la nécropolis d'Assos. Ces sarcophages dont quelques-uns ont cinq pieds de profondeur et neuf ou dix pieds de longueur, sont en granit, ornés de festons, de têtes de béliers, et revêtus d'inscriptions funéraires. Tous ces tombeaux ont été violés par les musulmans de la contrée qui espéraient y trouver de l'or ; trop faibles pour enlever les couvercles de chaque tombe, ces avides profanateurs ont pratiqué sur le côté des sarcophages une large ouverture, et maintenant les chevreaux et les agneaux de Behram peuvent pénétrer dans ces vieux sépulcres vides pour s'y mettre à l'abri de l'orage ou du soleil. Les auteurs anciens parlent d'une pierre nommée *lapis sarcophagus* qui était commune dans le pays d'Assos, et qu'on choisissait le plus souvent pour faire des sépulcres.

Le penchant méridional de la montagne nous présente de grandes ruines; l'amphithéâtre d'Assos peut être regardé comme un des plus beaux monumens que les Grecs nous aient laissés en ce genre ; j'ai trouvé à cet amphithéâtre quatre cent cinquante pieds de circonférence ; les spectateurs avaient quarante rangs de siéges, divisés en huit étages, et taillés dans les rochers de la montagne; ces siéges sont encore dans leur état primitif, et n'ont pu être ébranlés ni par le temps ni par les hommes ; une chose qui les rend curieux, c'est qu'ils sont creusés de manière à ce que les spectateurs assis ne puissent nullement incommoder ceux qui sont devant. Le peuple entrait par deux grands passages voûtés et montait cinq marches pour aller prendre place au spectacle. On remarque à l'extrémité du théâtre une large terrasse qui pouvait être un lieu de promenade. Il serait difficile d'inventer de plus ravissans tableaux que ceux qu'on découvre du haut du théâtre d'Assos ; la nature et les traditions poétiques

viennent enchanter à la fois les yeux et l'imagination ; sans parler de la montagne d'Assos qui est elle-même un grand spectacle, voyez, au midi, les vertes collines de Lesbos baignées dans des flots d'azur ; à l'orient, les beaux rivages d'Antandros et de Crysa, Antandros d'où partit le fils d'Anchise avec les derniers débris de Troie, Crysa dont le nom rappelle la captive d'Agamemnon, est célèbre par son temple d'Apollon-Smintheus ; à l'occident, c'est la rive où fut une cité du nom de Palamède, ami d'Achille. Assis en face de ces admirables tableaux, que le génie d'Homère a peuplés de divins souvenirs, je me disais que j'aurais facilement laissé là le théâtre et les vers qu'on y récitait, pour me livrer tout entier au grand spectacle de la nature; quelque belle que soit la poésie de Sophocle et d'Euripide, mon oreille l'eût certainement oubliée pour s'ouvrir au bruit harmonieux de la mer troyenne, au murmure des vents de Mitylène et du Gargare. Il est probable que les enfans d'Assos s'extasiaient beaucoup moins que moi à l'aspect de cette nature, car l'habitude amène l'indifférence; mais je me suis toujours étonné que les anciens aient choisi pour leurs théâtres des sites qui pouvaient distraire singulièrement les spectateurs.

Au-dessus de l'amphithéâtre on remarque des ruines et d'antiques fondations ; çà et là gisent des colonnes et des pierres de taille, dont quelques-unes portent des débris d'inscriptions grecques où se trouvent les noms de *Jupiter* et du *dieu César,* ce qui pourrait faire croire que ces anciens restes ont appartenu à des temples. C'est l'opinion de M. de Choiseul, qui a relevé, avec des dessins, les trois temples qu'il suppose avoir existé sur la vaste terrasse dominée par l'acropolis. En suivant le revers de la montagne, du côté de l'orient, on reconnaît un portique d'ordre dorique, débris de quelque temple grec; je suis descendu à la mer par l'ancien chemin d'Assos ; ce chemin a de larges degrés, et ce n'est pas une des ruines les moins importantes. A l'extrémité de cette route, au bord de la mer, j'ai vu un café, un four, une douane turque et une fontaine, mais tout cela est à peu près abandonné ; pas une barque ne se trouvait dans le port, et le cafetier musulman se plaignait à moi qu'on eût oublié les chemins de la vieille cité. Le dernier édifice que j'ai visité sur le rivage, ce sont des bains turcs bâtis avec des blocs de granit, et surmontés d'un dôme ; ces bains sont maintenant à demi détruits, et les ruines turques se mêlent ainsi aux ruines d'Assos.

Je n'ai rien négligé pour rendre cette description aussi complète que possible, parce que peu de voyageurs ont visité les ruines d'Assos; M. de Choiseul est, à ma connaissance, le seul voyageur français qui en ait parlé; mais son récit ne donne qu'une imparfaite idée des ruines et des localités.

Quand on foule les débris d'une cité, on aime à se demander quelle fut son histoire, quel rang elle occupa jadis parmi les nations. Assos a peu de souvenirs pour nous. Nous ne savons même rien de certain sur son origine; l'Iliade nous apprend que cette côte était soumise autrefois aux Lélégiens, un des peuples les plus belliqueux de la Troade, et c'est là tout ce que nous connaissons touchant les premiers temps d'Assos. La page historique la plus intéressante qui se rattache à la cité dont nous venons de parcourir les débris, nous a été conservée par Strabon. Un eunuque nommé Hermias était au service d'un homme riche qui venait de s'emparer d'Assos et d'Atarnée; le nouveau maître d'Assos étant mort, Hermias lui succéda. Celui-ci qui, dans un voyage à Athènes, avait pris goût aux leçons des philosophes grecs, appela auprès de lui Aristote et Xénocrate, et les combla d'honneurs et d'amitié; Hermias donna en mariage à Aristote une fille de son frère. Mais son règne ne fut pas long; trompé par de vaines paroles d'amitié, il se laissa prendre aux piéges que lui tendit un général rhodien chargé des intérêts de la Perse; arrivé à Rhodes, le tyran d'Assos fut fait prisonnier, et bientôt on l'envoya au roi de Perse qui le fit pendre. Aristote et Xénocrate ne restèrent point à Assos, car les Perses vinrent aussitôt s'y établir. Il résulte de ce récit que, du temps d'Aristote, le pays où nous sommes maintenant, était comme placé sur les confins de la domination des Perses et des Grecs; quelque chose de vague et d'indécis régnait dans le gouvernement et chez les peuples de ces côtes; la législation d'Asie et la civilisation grecque se disputaient alors l'Archipel et les anciens États de Priam. Il est curieux de voir deux philosophes d'Athènes prêchant à Assos des doctrines politiques qui sans doute n'avaient jamais été entendues sur les rivages troyens; peut-être avaient-ils essayé de soumettre l'ancien pays des Lélégiens aux rêveries d'une philosophie nouvelle, et les satrapes du grand roi ne pouvaient guère favoriser cette œuvre de propagande. Dans des temps postérieurs, Assos prêta l'oreille à d'autres doctrines qui sortaient du pays le plus obscur de l'Orient; saint Paul vint y prêcher son Dieu crucifié, et les paroles de l'humble

apôtre retentirent bien plus que celles de Xénocrate et d'Aristote. Un étranger prêchant l'Évangile du Christ aux lieux où l'Iliade fut inspirée, l'apôtre de Tarse opposant la croix de Golgotha aux autels de Jupiter debout sur les hauteurs du Gargare, ce sont là des contrastes frappans qui semblent n'être qu'un rêve de poète, un jeu de l'imagination.

En partant de Behram, je me suis dirigé vers une petite rivière qui coule dans une vallée, au nord d'Assos, de l'orient à l'occident; cette rivière, appelée par les Turcs *Behram-Sou*, va se perdre dans la mer au-dessus du cap Lectos. Pendant que j'achevais ma dernière visite aux ruines d'Assos, mon guide Paneioti, impatient de revenir à Baba, pleurait et se tourmentait; il avait grande peur des Turcs de Behram, et me disait en gémissant qu'il fallait en finir, si je ne voulais pas que sa tête restât au milieu des ruines de Behram. Sur la route d'Assos à Baba, j'avais pitié de ce pauvre Paneioti pâle de fatigue et de besoin; arrivé au village d'*Araba*, j'ai été appelé auprès de l'aga qu'une violente fièvre tourmentait depuis plusieurs jours; je lui ai administré en passant une bonne dose de kinine, et en échange, il a donné à Paneioti un cheval qui l'a ramené promptement à Baba.

Telle a été ma course au pays d'Assos. Mais vous, qu'êtes-vous devenu? dans quelle baie, sur quelle mer les vents vous ont-ils poussé?

P. . . . . .

SUITE DE LA LETTRE LXIX.

Séjour à Baba. — Vie des Turcs de Baba.

A M. M.....

Octobre 1830.

Voilà trois jours passés dans l'attente et les alarmes. Je rôde sans cesse le long de la côte, cherchant à découvrir quelque voile d'Europe; mes regards se tournent tantôt vers le golfe d'Adramitty, tantôt vers Chio, tantôt vers Tenedos; j'interroge tous les points de l'horizon, tous les bateaux qui arrivent ou qui passent, et personne ne m'apprend rien. Je ne sais si vous êtes encore en mer, ou si vous avez trouvé quelque abri dans les parages voisins; Assos aurait pu vous offrir son port comme un refuge, mais votre capitaine génois n'en sait rien sans doute, et ne connaît probablement d'autre refuge que la vaste mer.

Il me prend quelquefois envie de m'en aller avec un caïque pour vous chercher sur les mers, et de voguer ainsi comme Télémaque de rivage en rivage, cherchant un autre Ulysse, jouet des vents et du destin; mais sur quels bords les dieux vous ont-ils jetés? qu'ont-ils fait de votre navire, les vents orageux qui vous ont emporté loin du cap? Ainsi ma pensée est errante et triste comme mes yeux sur cette mer solitaire; du haut du rocher où je passe des journées entières, j'écoute et je suis de l'œil chaque vague qui vient se briser sur la rive, comme si les vagues pouvaient me parler de vous et m'apporter de vos nouvelles.

Notre séparation soudaine a beaucoup occupé et occupe encore aujourd'hui les bons musulmans de Baba; ils me disent que mon père reviendra, car c'est ainsi qu'ils vous appellent; ils s'informent de

votre navire auprès de tous les caïques qui viennent mouiller ici, et quand la brise semble devenir propice pour vous ramener à Baba, ils sont contens et me répètent que bientôt je vous reverrai. Le brave Mustapha qui vous a plusieurs fois reçu dans sa boutique, me comble de politesses et de bontés; j'ai chaque jour ma place autour de son pilau; il m'encourage et me console, il s'attriste et il espère avec moi; le soir, il m'apporte lui-même dans le café où je suis, un tapis et un coussin pour que je ne couche point dans la poussière. O touchante humanité! ce musulman que j'ai vu un jour, que je quitterai bientôt pour ne le revoir jamais, me traite comme un ami ou comme quelqu'un de qui il aurait beaucoup à attendre! Ici, que vous ayez de la pourpre ou des haillons sur l'épaule, vous êtes également admis autour du foyer ou du festin. L'hospitalité en Orient est comme un arbre immense dont les rameaux sont toujours verts, toujours chargés de fruits, et qui appartient à tous ceux qui passent.

Une chose qui m'attache et qui m'intéresse, c'est la vie qu'on mène à Baba. On se lève quand le muézin, du haut du minaret, et le coq, sous la cabane, annoncent le retour du matin; l'horizon du côté de Pergame et d'Adramitty blanchit à peine sous les premières clartés du jour, quelques étoiles brillent encore vers le couchant couvert d'ombres transparentes, et déjà les Turcs se pressent autour de la fontaine pour y laver les souillures de leurs corps, et vont tous ensemble à la mosquée où l'iman les attend. Là ils bénissent *le grand architecte des mondes, celui qui a élevé le firmament sur nos têtes, affermi la terre sous nos pas, tracé aux astres du ciel le chemin qu'ils doivent parcourir; celui qui fait succéder la nuit au jour et le jour à la nuit, le vrai roi de l'Orient et de l'Occident, le dieu clément et miséricordieux*. Après la prière, les Turcs se réunissent dans les deux cafés de Baba, où coule à flots noirs le nectar qu'ils aiment, et les voilà tous accroupis sur des bancs circulaires, armés du long chibouc, ce divin instrument des félicités musulmanes. Ainsi commence la journée. Quelques-uns vont aux champs, mais le plus grand nombre reste dans les cafés, maintenant surtout que les raisins et les olives sont cueillis. Pendant le jour, aux différentes heures de la prière, les osmanlis retournent à la mosquée. Des figues, des raisins secs, des olives salées, du liaourt ou du lait aigre, mêlé à du pilau, telle est la nourriture ordinaire des Turcs de Baba; on y tue quelquefois des moutons, et quelquefois aussi des caïques grecs de Pétra ou de Molivo viennent y

apporter des poissons. Les veillées sont longues dans les cafés, et souvent, à l'heure de minuit, mes hôtes prêtent encore l'oreille à d'interminables histoires. Les anges, les esprits des bois, les génies des grottes et des fontaines jouent un grand rôle dans ces fables d'Orient; des anecdotes touchant le prophète arabe, des califes déguisés qui conversent avec les plus petits de leur royaume, des leçons de morale données par des derviches à des sultans, tels sont aussi les sujets ordinaires de ces merveilleuses histoires. A voir les mœurs et les habitudes de Baba, on dirait que ce coin de terre n'est habité que par une même famille; on dirait une communauté religieuse qui accomplit en silence les mêmes œuvres. La vie de Baba est simple et naïve comme aux anciens jours; vous prendriez ce petit peuple pour une tribu qui n'aurait jamais vécu que dans son désert, qui n'aurait jamais connu que ses propres mœurs et ses propres traditions. Baba est le pays où l'on sait le moins ce qui se passe en Orient. On ne s'inquiète point de ce qu'on fait ou de ce qu'on dit sur les rives du Bosphore ou sur les bords du Nil; aucune nouvelle, aucun bruit du monde n'y arrive; un navire qui s'abrite sous le promontoire, un caïque venu de Metelin ou de Tenedos, voilà les seuls évènemens de Baba; il n'y a ici ni variété, ni modification, ni changement; ici tous les jours se ressemblent, la vie est un cercle monotone, une page immobile qu'on ne tourne jamais.

Mais on est ainsi heureux à Baba; on n'envie point à l'Europe ces mœurs élégantes, cette science stérile qui ne peut rien pour le bonheur. Les Turcs de Baba ne demandent point que vous les éleviez au niveau du siècle; gardez-vous de les corrompre sous prétexte de les réformer; laissez couler le clair ruisseau dans ce vallon désert, et n'allez pas le souiller sous prétexte d'embellir ses rives; ce que vous appelez des lumières est une flamme qui dévore, ce que vous appelez progrès est une ruine. Dans les bosquets d'Eden, le premier homme fut heureux jusqu'au moment où, trompé par le serpent maudit, il osa toucher à l'arbre de la science dont les fruits brillans donnaient la mort : tel est l'arbre de la civilisation; ses fruits sont beaux et dorés comme ceux de Sodome, mais malheur au peuple qui les cueille!

Tandis que, retiré dans un café de Baba, je promène ainsi mon calem grossier sur des feuilles auxquelles j'aime à confier toutes mes pensées, voici venir un messager de Mitylène qui m'apporte une

lettre de vous ; son arrivée est la grande nouvelle de Baba ; on s'empresse autour de moi, on me félicite, et j'achève ici cette lettre pour aller vous rejoindre.

LETTRE LXX.

Description des ruines de Mitylène, ce qu'elle a été dans l'antiquité, ce qu'elle est aujourd'hui [1].

Mitylène, octobre 1830.

L'homme, dit un poète d'Orient, *parcourt l'univers, poursuivant la fortune ou la science, et lui-même est poursuivi par le destin.* Je reconnais aujourd'hui la sagesse et la vérité de cette maxime. M. Poujoulat et moi, nous nous promettions une grande joie de retrouver l'antique Assos, et voilà qu'un si beau projet nous a séparés l'un de l'autre ; la tempête m'a jeté à Metelin, et je ne puis savoir si mon compagnon de voyage est encore à Behram, s'il est revenu à Baba, ou s'il est en route pour venir me rejoindre ; j'espère néanmoins que notre séparation ne durera pas long-temps, et que le destin, qui a mis entre nous un bras de mer, ne tardera pas à nous rapprocher.

M. Granier, agent consulaire de France, a cherché à me consoler de notre triste mésaventure ; il m'a reçu dans sa maison, et comme il a pensé que les ruines avaient pour moi un grand attrait, il s'est empressé de me montrer celles de Metelin. Le premier jour de mon arrivée, nous avons fait une promenade au nord-ouest de la ville; il m'a fait voir, au milieu des champs, les restes d'un temple de Jupiter ; plusieurs inscriptions grecques se lisent sur les marbres épars; mais aucune n'est entière : près de là, nous avons vu d'autres ruines dans un jardin ; au milieu des marbres mutilés, où se reconnaît encore la magnificence de la Grèce antique, un âne tourne une roue qui sert à tirer l'eau d'un puits. Tout auprès, est une petite enceinte

[1] M. Michaud, pendant son voyage en Orient, à écrit à Mme Michaud, de tous les lieux qu'il a visités ; plusieurs de ces lettres ont été déjà imprimées, d'autres seront publiées à leur tour dans la suite de cet ouvrage ; la lettre sur Mitylène est une de celles qui ont été adressées à Mme Michaud.

dans laquelle de bonnes femmes ont cru voir un autel de la panagia. M. Granier m'a dit qu'on y trouvait souvent des cierges allumés qui étaient enlevés par des passans moins crédules. Cette superstition à côté d'une ruine, n'est-ce pas comme deux antiquités en présence l'une de l'autre ! En revenant vers la ville, nous avons visité les restes d'un temple d'Apollon ; avec les débris du temple on avait construit dans le moyen âge une église grecque consacrée à saint Roch ; dans cette église s'est conservée une longue inscription qu'on ne déchiffre qu'avec peine et qui présente un sens incomplet. Il en est des paroles que l'antiquité nous a laissées sur la pierre, et qui restent à moitié effacées par le temps, comme des derniers cris d'un homme qui se noie ; on entend quelques accens confus; le reste se perd dans l'abyme des flots, et ne frappe pas l'oreille des vivans. Il existe encore dans le même lieu une ancienne chapelle dont on répare maintenant les murailles ; dans un enclos voisin de la chapelle, on enterre les catholiques et les malfaiteurs ; leurs ossemens sont confondus ensemble et se mêlent à mille autres ruines ; voilà le monde tel que le font chaque jour les révolutions, le temps et la barbarie.

En rentrant dans Metelin, nous avons visité l'église épiscopale ; à la porte de l'église et dans une enceinte pavée, un siége ou un fauteuil de marbre attire l'attention des voyageurs : sur les deux bras du fauteuil on distingue des figures de griffons ou de sphinx, et les serpens, symboles de l'étude et de la science ; ce siége antique a par derrière une espèce de tiroir ou de niche, qui servait sans doute à enfermer des rouleaux de papyrus ou des tablettes ; il est fort endommagé, et des parties disjointes en sont liées par des lames de fer ; au bas du fauteuil, nous avons lu cette inscription en langue grecque : *Siége de Potamon, fils de Lesbonax*. Potamon était né à Mitylène, et professait l'éloquence dans sa patrie. Il obtint de Tibère des lettres patentes par lesquelles cet empereur romain le mettait sous sa protection spéciale. Insulter Potamon, c'était insulter Tibère lui-même, et se rendre coupable du crime de lèse-majesté. Jamais la rhétorique n'avait obtenu un pareil privilége.

Comme le pacha de Metelin fait bâtir un nouveau sérail, on a remué et déplacé des terres, ce qui a donné lieu à quelques découvertes ; on a trouvé plusieurs colonnes, restées debout en forme circulaire et soutenant une voûte ; au milieu de ces colonnes, nous en avons remarqué une qui est cannelée, et dont le chapiteau porte

une tête de bœuf. Au milieu de la colonnade, on a retrouvé une mosaïque fort bien conservée, avec une coquille en marbre soutenue par un pilier élégant ; beaucoup de marbres antiques et de fragmens de colonnes sont confondus avec les décombres ; le kiaia du gouverneur, qui dirige les travaux, nous a laissé voir tout ce qu'il y avait de curieux, et nous a proposé de fumer un chibouc sur tous ces débris qui ne lui disent rien, et ne sont pour lui que des matériaux de construction. Les ouvriers ont découvert beaucoup de médailles avec la tête de sanglier et la lettre *M* signes distinctifs de l'ancienne Mitylène ; mais toutes ces médailles, surtout celles qui sont d'or ou d'argent, deviennent la proie de la cupidité ignorante. Ainsi les restes les plus précieux des anciens temps reparaissent un moment au grand jour, pour être enfouis parmi les trésors de l'avarice, ou pour rester à jamais ensevelis sous les voûtes d'un harem ou d'un kiosque musulman. On croit généralement que l'édifice dont on a trouvé les ruines, était un temple de Vénus. Parmi les objets qui ont été recueillis dans les fouilles, on a remarqué plusieurs petites figures de terre cuite, représentant la tête d'une femme ou d'un enfant. Toutes celles qu'on nous a fait voir, nous ont paru d'une grande perfection de travail, et doivent appartenir aux meilleurs temps de la sculpture grecque.

Dans une de nos promenades, au sud-ouest de la ville, nous avons vu sur le chemin qui conduit à Methymne, un grand tombeau formé d'une seule pierre. Ce tombeau était tout-à-fait enfoui dans la terre ; un éboulement de terrain l'a fait reparaître ; comme il était ouvert, nous avons pu examiner ce qu'il renferme ; ce sont des ossemens desséchés, des vases de terre, quelques débris de charbon, et un petit peigne en bois de cèdre avec lequel les femmes de l'ancienne Grèce avaient coutume de tenir leurs cheveux attachés. On nous a parlé d'une médaille ; mais elle avait disparu : plus d'un voyageur aurait profité de cette découverte pour annoncer à l'Europe qu'on avait retrouvé le cercueil de Sapho ; ce tombeau n'était pas loin du temple de Vénus ; le tertre sur lequel on l'avait placé regardait la mer du côté de Leucate ; n'y a-t-il pas là de quoi se laisser entraîner au moins à quelques illusions ! Mais aucune inscription n'accompagne le mausolée ; le silence des pierres n'autorise pas la moindre conjecture ; la seule opinion à laquelle on puisse s'arrêter, c'est que le tombeau que nous avons vu, est celui d'une femme, et qu'il est très-ancien.

Dans les temps reculés, les deux portes de la ville de Metelin se joignaient par un canal ; maintenant le canal est comblé. Nous sommes montés sur la colline qui s'avance dans la mer, et sur laquelle est bâtie la citadelle de Castro. Il y avait là autrefois un kiosque délicieux, réservé au capitan-pacha, lorsqu'il faisait sa tournée dans l'Archipel. Ce kiosque et les belles fontaines qui l'entourent, se ressentent de l'absence du grand amiral, et tombent en ruines. La citadelle qu'on aperçoit de loin, est comme tous les châteaux des Turcs, qui offrent aux voyageurs une perspective pittoresque, mais qui ne sont pas à l'épreuve d'un coup de main. Dans les dernières guerres contre les Grecs, on a eu l'idée d'entourer la ville de murailles. Ces murailles, construites à grands frais, et aux dépens des habitans de l'île, souvent reblanchies à neuf, ressemblent beaucoup moins à des fortifications qu'à la clôture d'un parc ou d'un jardin.

Sur la colline du château, se trouvent plusieurs tombeaux musulmans ; parmi ces tombeaux, on distingue celui de Méhémet effendi, ancien pacha de Smyrne, décapité en 1822. Méhémet effendi avait été dénoncé au divan, comme ayant des relations suspectes avec les janissaires qu'on voulait détruire, et avec les chrétiens dont on se défiait ; le sultan prononça un arrêt de mort, et ce fut le fameux Hosrew-pacha, alors capitan-pacha, aujourd'hui sérasquier, qu'on chargea de l'exécution. Celui-ci arriva avec une flotte dans la rade de Smyrne ; sa présence éveilla d'abord les soupçons ; pour dissiper les défiances, il resta quelques jours sans descendre à terre, et comme il avait été l'ami d'enfance du mutselin, il lui adressa plusieurs messages remplis des souvenirs de sa vieille amitié. A la fin, il quitte son vaisseau amiral, et se rend chez Méhémet effendi, accompagné d'un petit nombre de serviteurs ; il est reçu à bras ouverts, et passe quelques jours dans le sérail du mutselin, au milieu des fêtes et des soins de la plus touchante hospitalité ; en quittant son ancien compagnon d'étude, Hosrew-pacha lui donna comme gage de ses sentimens, un beau fusil anglais et un cheval arabe d'un grand prix ; toute la ville de Smyrne avait pris part à cette réunion des deux amis. Le mutselin, touché des procédés de son hôte, veut aller le visiter dans le vaisseau amiral. Quelques amis prudens cherchent à l'en détourner ; les uns voient une trahison dans toutes les démonstrations amicales d'Hosrew-pacha, les autres croient à sa fidélité, et se persuadent qu'en donnant au mutselin un fusil et un cheval, il lui a conseillé de prendre la fuite,

ou de se mettre en défense ; le gouverneur de Smyrne n'écoute point ces avertissemens, et, plein de confiance dans les expressions affectueuses du capitan-pacha, il se rend au vaisseau amiral ; il est d'abord reçu avec les honneurs dus à son rang ; mais à peine est-il entré dans la grande cabine, que les portes se referment sur lui et qu'il se trouve entouré d'une garde nombreuse ; bientôt il est jeté dans un brick, chargé de le conduire à Metelin, et lorsque le brick entrait dans le port, la tête du pauvre mutselin était tombée sous le glaive du chiaoux ; le gouverneur de l'île, tremblant pour lui-même, vint recevoir les tristes restes du pacha de Smyrne, et se dépouilla de son manteau pour les couvrir ; la tête de Méhémet effendi fut portée à Stamboul, et son corps resta sur la colline de Castro ; voilà quelle est la justice des sultans, voilà par quels exploits *Youssouf-Hosrew*, qui gouverne aujourd'hui l'empire ottoman, a mérité le surnom d'*Ulysse des Turcs*, et s'est maintenu dans les plus grandes dignités de l'État.

M. Granier m'a conduit sur les collines qui s'élèvent derrière Metelin ; on aperçoit de ces hauteurs les côtes d'Asie, couvertes d'un nuage bleuâtre ; j'attendais avec impatience des nouvelles de M. Poujoulat, et mes regards sont restés attachés sur la montagne de Behram dont le sommet couvert de ruines nous apparaissait au fond du golfe d'Adramitty. En descendant des collines, M. Granier m'a montré un couvent de derviches ; on n'y voit plus que des tombeaux, le monastère est désert ; plus loin, toujours en descendant, nous avons vu une tour abandonnée, près de laquelle le pacha de Metelin fit décapiter, en 1821, quatre-vingts ou cent Hellènes fugitifs que la tempête avait jetés sur la côte de l'île. Plusieurs grecs qui travaillaient près de là, nous ont raconté cet horrible massacre ; tels furent les commencemens d'une révolution ou d'une guerre qui a fait couler tant de sang, et dans laquelle les passions humaines se montrèrent plus cruelles, plus inexorables que les écueils et les orages de la mer. Uu autre spectacle non moins triste est venu affliger nos regards, c'est le village qu'habitent les lépreux ; on est persuadé dans le pays que la lèpre est contagieuse, et cette opinion élève un mur d'airain entre les habitans de l'île et les malheureux atteints de la maladie. On fait souvent des quêtes, pour venir à leur secours, ce qui ne les préserve point de la plus affreuse misère. Non loin de là, s'élève un édifice assez vaste, dans lequel on enferme les femmes de mauvaise vie ; cette prison, m'a-t-on dit, n'est jamais vide, car les vices qui y

conduisent ne manquent pas à Metelin; il est vrai que les Turcs ne se donnent pas la peine de juger les femmes qu'ils enferment de la sorte; ils font souvent des rondes dans la ville; toutes les fois qu'ils entendent du bruit dans une maison, ou qu'ils y trouvent des hommes et des femmes rassemblés, ils arrêtent tout le monde; les femmes arrêtées sont envoyées dans la maison de police; le bourg de Molivo (Methymne) a aussi une maison de correction pour les femmes, qui est surveillée et dirigée par des religieuses.

SUITE DE LA LETTRE LXX.

Metelin, octobre 1830.

Depuis que je suis arrivé à Metelin, je suis toujours en course, pour connaître tout ce que le pays a de remarquable et de curieux ; j'ai voulu voir ces beaux coteaux, que nous avions vus de la mer, au mois de juillet dernier, et qui me paraissaient de loin un véritable paradis terrestre ; il n'est pas de jour que je ne parcoure les belles campagnes situées à l'est de la ville ; j'aime à m'égarer dans ces forêts d'oliviers à la feuille pâle et couverts d'olives que le soleil a brunies. Partout j'aperçois des kiosques élégans, avec leurs jardins d'orangers; partout, je rencontre des sources limpides, de clairs ruisseaux ombragés par des arbres touffus et bordés de verts gazons ; M. Granier m'a proposé une partie de chasse aux bec-figues ; j'ai accepté ; nous avons été nous mettre à l'affût, près des ruines du temple d'Apollon ; nous avions devant nous de grands arbres aux fruits rouges, où les oiseaux aiment à se percher ; déjà plusieurs oiseaux étaient tombés sous le plomb meurtrier, lorsque j'ai reconnu sur le champ du carnage, un rossignol étendu à terre ; l'oiseau voyageur venait sans doute du pays d'Orphée, et se rendait dans la haute Asie, pour y passer la mauvaise saison. Quoique je n'eusse point à me reprocher la mort de ce pauvre rossignol, je n'en ai pas moins déploré sa destinée; je me suis rappelé que dans le lieu où nous étions, s'élevait les autels du dieu de l'harmonie, et mon fusil m'est tombé des mains ; vous savez, ma chère amie, que nos grands poètes aiment aussi à voyager en Orient. A la vue du rossignol étendu sans vie à mes pieds, mes souvenirs se sont reportés sur l'infortuné Byron. Puisse la Providence veiller sur tous les chantres des bois, sur tous les fils d'Apollon qui visiteront désormais ces poétiques contrées !

J'ai parcouru dans tous les sens la ville de Metelin ; les maisons y sont fort mal bâties, les rues sales et étroites ; on y compte quatre à

cinq mille Turcs, cinq ou six mille Grecs, quelques familles juives. La ville n'est pas sans industrie; elle a plusieurs manufactures de savon ; les plus belles sont celles du pacha ; les bazars paraissent assez bien fournis; ils sont très-fréquentés; les rues basses ne renferment que des boutiques ; si j'en crois ce qu'on m'a dit, les mœurs des habitans ne sont pas moins corrompues que dans les temps anciens; nous avons reconnu dans les femmes de Castro la physionomie et les traits qu'on retrouve sur les bronzes ou sur les marbres de l'antique Mitylène. On m'a parlé d'une coutume singulière établie pour les successions des familles. C'est la fille aînée, et après elle, les autres filles qui ont droit à l'héritage de leurs parents ; les enfans mâles n'ont rien à prétendre aux biens paternels ; cet usage remonte aux temps les plus reculés, et se retrouve dans d'autres îles. Plusieurs savans ont cherché à en expliquer l'origine, sans pouvoir dire quelque chose de satisfaisant. La loi a été modifiée dans les temps modernes, par l'influence et les conseils du clergé, mais le principe subsiste toujours; les Grecs, qui auraient la facilité de profiter de la loi des Turcs, n'ont jamais recours à ce moyen, qui leur semblerait injurieux à la mémoire de leurs ancêtres; on ne peut qu'admirer cette fidélité opiniâtre aux vieilles coutumes de leur nation.

Plusieurs voyageurs ont fait l'histoire de cette ville dans les temps anciens; je n'y reviendrai pas; je vous citerai seulement un trait rapporté par Thucydide; les Lesbiens ayant fait quelques tentatives pour secouer le joug des Athéniens, le peuple d'Athènes, assemblé dans le Pnyce, prononça une sentence de mort contre tous les habitans de Mitylène ; le lendemain, quelques orateurs firent entendre la voix de la modération, et la sentence fut rapportée. La galère qui apportait la loi de mort, celle qui apportait la grace du peuple, entrèrent en même temps dans le port. La ville fut épargnée, mais plus de mille des principaux habitans perdirent la vie, et les terres des Lesbiens furent distribuées à des étrangers. Jamais un gouvernement n'exerça de plus terribles vengeances. Les Perses, qui furent quelque temps maîtres de Lesbos, ne se montrèrent pas si barbares. Serait-il donc vrai qu'un peuple qui en gouverne un autre, fût le plus mauvais de tous les maîtres, et que la domination du despotisme fût quelquefois préférable à celle d'une démocratie passionnée? Mais laissons là l'antiquité, et venons à l'histoire moins connue du moyen âge. Réunie à l'empire grec, l'île de Lesbos était tombée au pouvoir des croisés

latins; elle éprouva la destinée de la plupart des îles de l'Archipel et de la mer Égée, et revint à l'empire grec après la chute de Baudouin II. Au milieu du quatorzième siècle, un noble Génois parti des ports de d'Italie, épousa la fille de Paléologue, et reçut en dot l'île de Metelin. Jacques, fils et successeur de François Galutisio, gouvernait l'île, lorsque le duc de Nevers et quelques autres seigneurs français, faits prisonniers à la bataille de Nicopolis, étaient retenus en captivité dans la ville de Brousse. Ce fut lui qui fit passer en France des nouvelles de leur défaite, et qui traita avec Bajazet de leur rançon. Les illustres prisonniers délivrés de leurs fers vinrent à Metelin; l'historien Froissart, en parlant de la femme de Jacques Gatulisio, qui les reçut à sa cour, nous dit qu'elle *étoit moult révérente, savoit d'amour tout ce qu'on en peut savoir, et étoit dame garnie et pourvue sur toutes autres, car de jeunesse, elle avoit été nourrie en l'hôtel de l'empereur de Constantinople avec Marie de Bourbon; si y avoit-elle grandement appris et retenu, car en France tous seigneurs et toutes dames sont plus honorables et mieux pourvus qu'en nulle autre terre*. Pendant leur séjour à Metelin, les seigneurs de France furent traités avec *toute la courtoisie et grace imaginable*. L'île de Metelin jouissait alors d'une paix florissante. Cette paix dura jusqu'à la conquête de Mahomet II. Quand l'île fut menacée, les chevaliers de Rhodes, le duc de Naxos, la république de Gênes vinrent à son secours; mais ils ne purent la sauver; l'histoire rapporte que d'infâmes trahisons précèdèrent la victoire des Turcs; la famille de Gatulisio se trouva divisée, et le frère s'arma contre son frère; enfin, il s'était commis des crimes si honteux, que lorsque Mahomet entra dans Mitylène, les gens de bien auraient pu voir en lui, au lieu d'un conquérant, le redoutable instrument des justices de Dieu.

Depuis que l'île de Metelin est au pouvoir des Turcs, elle semble avoir perdu sa place dans l'histoire; son nom n'est guère prononcé au divan que lorsqu'il s'agit d'y envoyer un gouverneur. Dans le dernier dénombrement, le nombre des habitans ne s'élève qu'à trente-sept mille : vingt-cinq mille Grecs et douze mille Turcs. La plus grande richesse de l'île consiste en oliviers; cet arbre réussit partout; on exporte chaque année plus de deux cent mille quintaux d'huile; les montagnes de Metelin ont des chênes velanides et des bois de construction. On sème de l'orge et du froment dans une partie de l'île. La vigne, quoique la culture en soit fort négligée, ne laisse pas que d'y produire une assez grande quantité de vins.

Le pacha qui, sous le titre de nasir, gouverne maintenant l'île de Metelin, appartient à une ancienne famille du pays. *Hadji-Mustapha-aga* (c'est ainsi qu'il se nomme) passe pour être assez modéré dans l'exercice du pouvoir; toutefois, il se montre sévère, impitoyable même pour la levée des tributs; le pacha, dit M. Granier, n'en veut ni à la liberté ni à la vie des habitans, mais à leur bourse; le gouverneur d'une île ou d'une province ottomane n'est à proprement parler qu'un fermier ou receveur général, mais un receveur général auquel on a donné des troupes à commander, qui peut faire administrer la bastonnade aux contribuables, et qui règle à son gré la perception des impôts. L'habileté d'un pacha consiste à étendre autant qu'il le peut le domaine du fisc, et à ne négliger aucun moyen de faire passer l'argent du peuple dans ses coffres; à tout ce que le génie fiscal peut inventer le pacha de Metelin a joint le monopole, et se vante d'avoir pris pour modèle le pacha d'Égypte, devenu le seul marchand et le seul propriétaire du pays qu'il gouverne; chaque année, après avoir prélevé la dîme des olives, il achète toute l'huile qui se fait dans le pays, à raison de trois ou quatre piastres l'ocque, et la revend plus du double. C'est lui qui, dans les années de disette, fournit du blé aux habitans, et Dieu sait ce qui leur en coûte pour ne pas mourir de faim. Comme dans les derniers temps, on a établi des impôts extraordinaires, pour mettre l'île en état de défense, le pacha a fait les avances de ces impôts, mais à des conditions si onéreuses pour les habitans, que ceux-ci, comme il le dit lui-même, n'ont *plus dans leurs maisons une seule pierre qui leur appartienne*. On assure que Mustapha-aga retire chaque année deux ou trois millions de piastres de son gouvernement, et qu'il n'envoie pas la dixième partie de cette somme à la Porte. Il est obligé, il est vrai, de faire construire à ses frais quelques bâtimens de guerre dans le chantier de Metelin; il faut aussi qu'il paie la protection de quelques hommes puissans, qui soutiennent son crédit à la cour de sa hautesse. Il n'a rencontré jusqu'ici aucun obstacle à sa fortune. Le peuple de l'île ne murmure pas trop contre lui, et plusieurs navires qui lui appartiennent, voiturent en paix ses marchandises et ses trésors; il n'est pas néanmoins sans quelques inquiétudes, et chaque fois qu'il arrive un vaisseau de Constantinople, il craint de voir débarquer la justice du sérail.

La plupart des puissances chrétiennes ont des agens consulaires à Metelin; ces consuls sont presque toujours en guerre les uns avec les

autres ; il n'y a peut-être pas plus d'accord à Péra, mais on ne s'y querelle pas de la même manière ; la discorde a des mœurs toutes différentes selon les lieux où elle s'établit. Depuis quelque temps, l'agent consulaire de Sardaigne est en guerre ouverte avec celui de France ; la semaine dernière, cet agent sarde qui est un Grec, vint provoquer M. Granier jusque chez lui ; il vomit contre son adversaire mille imprécations, et finit par tracer une croix sur la muraille, jurant par cette croix qu'il se vengerait d'une manière éclatante ; tous ces débats particuliers sembleraient annoncer que MM. les consuls de Metelin n'ont pas de grandes négociations à suivre ; au reste, cette diplomatie ne coûte presque rien aux gouvernemens qu'elle représente et n'est pas plus payée que celle de Tenedos. M. Granier, homme de mérite, qui a servi en France avec distinction, est ici depuis plusieurs années ; les corsaires grecs l'ont pillé plusieurs fois ; il est obligé de donner l'hospitalité aux voyageurs, et d'avoir une représentation, sans qu'il ait jamais reçu la plus petite indemnité ; on ne lui rembourse pas même ce qu'il dépense pour entretenir son pavillon consulaire, et changer ses couleurs à chaque révolution qu'on fait à Paris. M. Granier s'est plaint à moi ; mais je n'ai pu que déplorer l'injustice qu'on lui fait.

P. S. Après quatre jours d'attente, voilà enfin M. Poujoulat qui nous arrive. Je vais le laisser raconter lui-même son Odyssée.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME.

LETTRE XLVI. Les Eaux-douces d'Europe, aqueducs et bends de Belgrade, village de Belgrade, et miladi Montague. 5

— XLVII. Le sultan Mahmoud. 12

SUITE DE LA LETTRE XLVII. Des ministres et des favoris de Mahmoud. . 18

SUITE DE LA LETTRE XLVII. La diplomatie des Turcs. 23

LETTRE XLVIII. Péra et Scutari. 29

— XLIX. Les bazars des esclaves. 37

— L. Un mot sur l'esclavage en Turquie. 46

— LI. Visites.. 51

— LII. Visites. 60

— LIII. Sur les bibliothèques de Stamboul. 72

SUITE DE LA LETTRE LIII. Sur les bibliothèques de Stamboul. 79

LETTRE LIV. L'imprimerie impériale. 83

— LV. Des femmes turques. 87

SUITE DE LA LETTRE LV. Sur les femmes turques. 95

LETTRE LVI. Des études chez les Turcs. 100

— LVII. Des écoles chez les Turcs. 108

— LVIII. Sur les murailles extérieures de Constantinople, et sur la prise de cette ville par les croisés et par les Turcs. 116

SUITE DE LA LETTRE LVIII. Siége et prise de Constantinople par les Turcs. 124

LETTRE LIX. Des établissements de charité chez les Turcs. 130

— LX. Sur les médecins et la médecine de Stamboul. 138

— LXI. Sur les différentes marches des croisés dans l'Asie mineure. Troupes de Pierre-l'Ermite ; armée de Godefroy depuis Constantinople jusqu'à Iconium. 146

SUITE DE LA LETTRE LXI. 151

LETTRE LXII. Sur la littérature des Turcs. 158

— LXIII. Itinéraire et désastres des croisés de 1101. 170

LETTRE LXIV. Visite à un naïb. 180
— LXV. De l'audience du grand visir. 187
— LXVI. Préparatifs de notre départ de Constantinople. 191
SUITE DE LA LETTRE LXVI. Départ de Constantinople; arrivée aux Dardanelles. 195
LETTRE LXVII. Marche de l'empereur Frédéric Barberousse en 1190, depuis Gallipoli jusqu'à Laodicée du Méandre. 201
— LXVIII. Tenedos. 216
SUITE DE LA LETTRE LXVIII. Route de Tenedos à Mitylène. 212
LETTRE LXIX. Voyage aux ruines d'Assos. 215
SUITE DE LA LETTRE LXIX. Séjour à Baba; vie des Turcs de Baba. . . 224
LETTRE LXX. Description des ruines de Mitylène, ce qu'elle a été dans l'antiquité, ce qu'elle est aujourd'hui. 228
SUITE DE LA LETTRE LXX. 234

FIN DE LA TABLE.

CORRESPONDANCE

D'ORIENT.

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

(1830 - 1831)

PAR

M. MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET

M. POUJOULAT.

Tome IV.

BRUXELLES,

N.-J. GREGOIR, V. WOUTERS ET Ce, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

RUE D'ASSAUT, 8.

1841

D'ORBIGNY

CORRESPONDANCE

D'ORIENT.

LETTRE LXXI.

Molivo, l'ancienne Methymne. — Itinéraire de Molivo à Mitylène.

A M. M.....,

Octobre 1830.

Un caïque m'a porté, en trois heures, du cap Baba à Molivo, l'ancienne Methymne; vingt-cinq ou trente bateaux remplissaient le port. Molivo a une petite *échelle,* composée d'une douane et de plusieurs boutiques; le bourg est bâti sur le penchant d'un coteau, à quelque distance de la mer. En comparant Baba et Molivo, j'ai reconnu d'abord entre les deux cités la différence qui existe entre la physionomie turque et la physionomie grecque; dans tous les lieux où les Grecs se trouvent en assez grand nombre, vous remarquerez plus d'industrie, de mouvement et de gaieté. Les Génois qui furent les derniers dominateurs chrétiens de cette contrée, ont laissé à Molivo un souvenir de leur passage; on retrouve sur le haut de la colline les débris d'un château bâti par ces guerriers marchands. Molivo, par sa position et la salubrité de son air, est un des endroits les plus agréables de Metelin; aussi le bourg renferme-t-il plus de deux mille habitans grecs ou turcs.

Molivo occupe la place de l'ancienne Methymne, patrie d'Arion.

Je suis bien sûr que personne à Molivo ne sait qu'aux anciens jours la tête et la lyre d'Orphée, jetées dans les eaux de l'Èbre, furent religieusement portées par les vagues de la mer jusqu'aux rives de Methymne, et que, pendant ce poétique voyage, la tête et la lyre d'Orphée exhalaient leurs plaintes en des sons divins; personne ici n'eût pu m'indiquer le lieu où fut déposée la tête du poète, et l'emplacement du temple d'Apollon où sa lyre fut suspendue. Le dieu de l'harmonie ne fait plus de miracles à Methymne. Quoi qu'en dise le voyageur Olivier, les musiciens de Molivo n'ont rien de commun avec Orphée ni avec Arion.

Les vins de Métymne étaient célèbres dans l'antiquité; le bon Tournefort qui, parmi les productions d'un pays, met toujours en première ligne la liqueur de Bacchus, ne craint pas de dire que le vin de cette partie de Lesbos n'a rien perdu de sa réputation, et que Strabon, Horace, Athénée, Élien le trouveraient aussi parfait que de leur temps. Je ne puis ici partager l'avis de Tournefort. La seule chose qui n'ait point dégénéré à Methymne, ce sont les figues; elles sont encore dignes de la réputation qu'elles ont toujours eue dans l'Archipel, et j'ai cru retrouver à Molivo nos figues marseillaises; on les vend enlacées avec des fils grossiers, en manière de colliers ou de rosaires.

C'est par erreur que le voyageur Olivier a placé Molivo à l'est de Pétra; le village de Pétra est situé dans une petite plaine au bord de la mer, au sud de Molivo, à une heure de distance. Ce village doit le nom de Pétra à un rocher de granit qui se trouve dans son enceinte. Une vingtaine de familles grecques ou musulmanes composent la population de Pétra; la bourgade a quelque chose de calme et de sérieux; les femmes de Pétra ont un air sévère et recueilli; elles portent une robe assez semblable à la robe des caloyers, et sont coiffées d'un large et haut bonnet qui emprisonne leur chevelure. Du reste, le costume des Lesbiennes diffère dans presque tous les cantons de l'île; j'ai vu à Molivo des costumes de femmes assez gracieux. Lors de notre premier passage à Metelin, nous avons rencontré à Érisso, et surtout du côté de *Coloni*, des vêtemens de femmes qui nous rappelaient que nous étions dans le pays de Sapho. J'ai cru remarquer que chaque canton de Lesbos a ses traditions, ses coutumes et ses mœurs particulières; cela ne doit pas nous étonner dans une contrée où les populations vivent presque toujours solitaires et

isolées, n'ayant entre elles que de rares communications, et s'inquiétant peu de ce qui se passe au-delà de leur territoire. Les hauteurs qui dominent les rivages de Pétra, sont revêtues d'une teinte noirâtre ; le feu des volcans a passé sur ces rochers et ces montagnes ; plus on avance vers le sud, plus la nature devient sauvage et sombre. Le voisinage du cap Sigri présente des précipices et des abymes ; les riantes idées que réveille le nom seul de Lesbos s'effacent en présence de ces lieux austères. J'ai entendu parler d'une femme grecque à la taille gigantesque, aux formes athlétiques, qui avait choisi ce promontoire pour sa demeure, et dont les charmes attiraient les corsaires et les matelots. Lord Byron, le poète de la bizarrerie et des passions noires, aurait eu là un beau sujet de peinture ; il nous eût montré les brigands des mers, ses héros favoris, mêlant dans la coupe des voluptés le sang de leurs victimes, et cette Circé aux larges flancs eût sans doute mieux souri à son génie que la simple et gracieuse figure de Sapho.

En poursuivant ma route du côté de Mitylène, j'ai longé avec mon caïque la rive septentrionale de Lesbos et j'ai passé la nuit auprès d'un gros village appelé *Scamia*. Quelle différence entre ces rivages et ceux de la partie occidentale de Metelin ! Des forêts d'oliviers couvrent le penchant des collines ; les orangers aux fruits dorés et aux fleurs embaumées, les grenadiers chargés de leurs fruits mûrs, tous ces arbres si rares et si enviés dans notre Europe sont répandus sur ces bords comme des arbres vulgaires. Je n'ai vu le village de Scamia que pendant la nuit, je ne saurais donc vous en parler ; j'ai pu seulement découvrir, à la brillante clarté des étoiles, que Scamia est dans une charmante situation, entouré de grands arbres et de jardins ; on y trouve un petit port qui sert d'asile aux caïques. A peu de distance du rivage, une lampe suspendue nous a montré la boutique d'un Grec que le bruit de nos pas a réveillé ; mes rameurs turcs et moi, nous avons soupé avec du fromage et des œufs, et quelques planches de la boutique nous ont servi de lit. Nous étions endormis depuis deux heures, quand tout à coup un vent violent s'est levé autour de nous ; nous nous sommes réveillés au milieu d'un grand orage. En sortant de notre boutique, j'ai vu des nuages noirs qui montaient dans le ciel du côté d'Adramitty, et bientôt des torrens de pluie ont inondé la plage. Ce ciel, qui peu de temps auparavant était si pur et si bleu, avait disparu sous de profondes ténèbres ; la

mer battait violemment son rivage, et du sein des bois et du haut des montagnes partaient de longs bruits semblables au sifflement des cordages d'un navire. Une tempête d'automne à Lesbos eût été pour moi un beau spectacle pendant le jour, mais au milieu de la nuit ce spectacle ne parlait qu'à mes oreilles ; j'entendais la voix de la mer, de la tramontane et des forêts, mais je n'apercevais partout que de noires ombres.

Après trois heures d'orage, nous nous sommes remis en mer ; le vent soufflait à peine ; cependant la mer n'était point encore calmée ; j'étais si impatient de poursuivre ma route que je n'ai tenu compte ni des vagues que l'orage de la nuit avait soulevées, ni de la pluie qui recommençait à tomber. Nous serions arrivés ce jour-là à Mitylène, sans le vent du sud qui nous était contraire et qui n'a cessé de souffler ; il y a trois mois, c'était le vent du nord qui nous tourmentait dans ces parages ; maintenant c'était le vent du midi qui m'empêchait d'aller vous rejoindre à Castro. Une forte pluie tombait sur nous ; obligés de voguer à force de rames, nous nous traînions péniblement de côte en côte. En portant nos regards sur les rives d'Asie, du côté du septentrion, j'ai reconnu la montagne et l'acropolis d'Assos que j'ai visitées ces jours derniers ; j'ai songé à mon vieil aga de Behram, à mon pauvre Paneioti qui craignait de laisser sa tête au milieu des ruines d'Assos, et dans ce pays que j'avais traversé naguère, mes propres souvenirs me charmaient presque autant que les souvenirs de la poésie et de l'histoire.

A la tombée de la nuit, nous avons attaché notre caïque en face d'un khan bâti sur le rivage de la mer. Nous avons allumé dans le khan un grand feu pour sécher nos habits trempés par une pluie de dix heures. Comme nous espérions arriver dans une demi-journée à Mitylène, nous avions négligé d'emporter des provisions ; après avoir passé tout un jour sans prendre aucune nourriture, nous nous trouvions le soir sur un rivage désert. En rôdant aux alentours du khan, je suis arrivé auprès d'une cabane isolée ; dans cette cabane demeure un chiaoux, officier turc qui remplit sur la côte les fonctions de garde ou de gendarme. C'est un jeune homme de vingt-sept ans, d'un maintien noble, d'une figure sérieuse et recueillie ; il était vêtu comme les cavasis qui accompagnent nos ambassadeurs ou nos consuls ; sa cabane se faisait remarquer par une propreté admirable ; quelques ustensiles de cuisine, une aiguière pour les ablutions, un kangiar,

une paire de pistolets à pommeaux d'argent, un fusil suspendu au mur de la cabane, tels étaient les meubles de la demeure du chiaoux. J'avais avec moi un Grec de Molivo, qui sait l'italien et le turc; il a été mon interprète auprès du jeune musulman. Le chiaoux avait pêché deux poissons dans la matinée, et me voyant ainsi pressé de la faim, il les a fait cuire lui-même pour me les offrir; de plus il m'a servi des olives salées et des raisins secs d'Adramitty : je n'oublierai jamais l'empressement religieux avec lequel le chiaoux préparait ce repas dont j'avais tant besoin. Les scènes d'hospitalité qu'on rencontre dans l'Odyssée n'offrent rien d'aussi touchant. Après le repas, nous nous sommes assis tous trois sur une natte étendue au milieu de la cabane, éclairés par la faible lueur d'un petit lampion. « Maintenant que vous avez repris vos forces, m'a dit le chiaoux, puis-je vous demander quel est le but de votre voyage? — Je suis hadji, lui ai-je répondu; je viens de Stamboul et je vais à Jérusalem. — Que fait-on à Stamboul? — Votre sultan a planté l'arbre de la régénération et de l'espérance; il organise des milices nouvelles qui doivent relever la gloire du croissant, et bientôt Mahmoud sera aussi grand qu'Omar et Aboubek. — Le gouvernement du sultan Mahmoud coupe trop de têtes. — Mais je suis resté deux mois à Stamboul, et je n'ai pas vu une seule tête exposée à la porte du sérail. — Ne savez-vous pas que son glaive a effacé les janissaires de la feuille de l'existence? » — Ces derniers mots m'annonçaient que mon jeune chiaoux n'était pas un des plus chauds partisans de la réforme, et qu'il n'était pas un de ceux qui avaient applaudi à la chute de l'odjak. J'aurais pu lui dire dans son langage turc que les janissaires étaient *comme des buissons d'épines qui déchiraient le manteau impérial,* et qu'il fallait arrêter *ces coursiers fougueux qui bondissaient en liberté dans les pâturages du désordre ;* je me contentai de lui faire entendre que le sultan Mahmoud n'avait pas détruit tous les membres de la milice, et qu'il avait usé de clémence envers plusieurs. « Cette générosité, m'a répliqué mon chiaoux, n'était qu'un simple devoir, car un de nos sages a dit : La clémence est une dîme que le vainqueur doit payer au ciel pour légitimer sa victoire. » J'ai trouvé cette dernière pensée si noble et si belle que je n'ai pas eu le courage de contredire mon chiaoux sur le chapitre politique. Pour ce qui est des milices nouvelles, il se serait cru damné si, d'après un firman impérial, il leur avait donné le nom de *soldats victorieux de Mahomet;* il croyait que c'était la volonté du ciel et non point

l'art et le génie qui donnaient la victoire, et sans doute il avait oublié ce mot du prophète arabe : *La guerre est un jeu au plus fin.*

Vous avez eu bien raison de dire que la réforme ne s'étend pas au-delà des murailles de Constantinople, et qu'elle est sans force comme sans avenir ; l'arbre de la régénération que Mahmoud a planté au milieu des peuples de l'islamisme, reçoit les secrètes malédictions de tous les osmanlis ; cet arbre qui n'a point eu de printemps voit déjà ses feuilles jaunes tomber une à une ; il est sans sève et sans vigueur, ses racines ne sont point profondes et tiennent peu à la terre ; peut-être ne faudra-t-il qu'un orage pour le briser.

J'ai dormi quelques heures dans la cabane du chiaoux ; pendant la nuit, mon hôte s'est levé plusieurs fois pour faire ses oraisons musulmanes; il priait avec la ferveur d'un cénobite. Le jour n'avait point paru quand mes rameurs sont venus m'appeler. Après de longues et ennuyeuses bordées le long d'une côte dont nous avons pu admirer les paysages tour-à-tour romantiques et gracieux, j'ai pu toucher enfin au port de Mitylène.

P.....

LETTRE LXXII.

Retour à Smyrne; séjour dans cette ville.

Smyrne, le 4 novembre 1839.

Nous sommes partis de Metelin, le 28 octobre, à six heures du soir; aucun vent ne soufflait, et nous avons fait peu de chemin pendant la nuit; le lendemain une violente tempête a succédé au calme plat; nous avions en perspective le cap Noir (*Kara-Bournou*); notre petit navire a voulu entrer dans le golfe de Smyrne; mais toujours repoussé par les vents, il a cherché un asile dans le port le plus voisin. Au milieu des contrariétés et des périls de notre navigation, c'est toujours à l'île de Metelin que nous revenons; il y a quelques mois que nous avions été poussés dans la baie d'Érisso par le vent du nord; d'autres vents nous ont portés plus tard dans le port de Castro; nous voilà maintenant dans le port Olivier ou le port d'Iéra, le plus vaste et le plus commode des ports de l'île. Son avenue, masquée par des roches élevées, présente un accès difficile. On entre d'abord comme dans un fleuve, puis la rade s'élargit au loin et forme différens bassins sur une étendue d'environ deux lieues. Lorsqu'on y est arrivé, on ne voit autour de soi que des montagnes couvertes de bois; on se croirait au milieu d'un grand lac de la Suisse; une pluie abondante qui est tombée après la tempête, a donné aux paysages qui nous entouraient une fraîcheur, un éclat, que le spectacle de la nature ne nous avait point offert, depuis que nous avions quitté le printemps de France. J'ai entendu les concerts des oiseaux comme au mois de mai, et c'est la première fois que je les entends, depuis que nous sommes partis de Toulon; je me suis promené sur les coteaux voisins du port Olivier; des nuages blancs comme la neige sortaient des vallées, et mêlaient leur blancheur transparente à la verdure pâle des oliviers,

et à la verdure plus vive des pins et des chênes velanides. Les arbres qui produisent l'olive sont ici plus grands, plus touffus que partout ailleurs; un air d'antiquité est empreint sur leurs troncs ridés et minés par le temps; l'aspect de ces arbres dont plusieurs sans doute ont vu les temps glorieux de Lesbos, a fait sur moi la même impression que les colonnes et les restes du temple d'Apollon et de Jupiter que nous venions de voir à Metelin. Vers le septentrion, le village grec de *Lautran* nous apparaissait comme suspendu au sommet des montagnes; au côté opposé, à quelque distance de la mer, s'élève le village d'*Hiéra* ou le village sacré. Les rivages du port sont tout-à-fait déserts; personne n'y vient au-devant des étrangers qui débarquent; il est venu si souvent des pirates pour piller cette belle contrée, que l'arrivée d'un navire n'y apporte que des craintes; les Grecs ne paraissent pas plus heureux dans le voisinage du port Olivier que dans les autres parties de l'île; en quel lieu de l'Orient l'homme jouit-il donc des biens que la nature a créés pour lui! J'ai vu les moissons dans l'Attique, les vendanges aux rives du Bosphore, la récolte des olives à Metelin, je n'ai trouvé la joie nulle part.

Nous sommes partis le 31 octobre du port Olivier; un vent favorable nous a poussés rapidement jusqu'au fond de la rade de Smyrne; il était sept heures du soir quand nous sommes débarqués; la rade était remplie de bâtimens marchands et de vaisseaux de guerre de toutes les nations que la tempête des jours précédens avait forcés d'y chercher un asile. Nous avons été à l'auberge où nous avions logé au mois de juillet dernier; elle avait eu le sort des vieilles cités d'Orient; la maison était abandonnée; heureusement que nous avons trouvé tout près de là un logement commode; nos fenêtres donnent sur la mer; la première fois que nous étions arrivés à Smyrne, j'avais failli étouffer de chaleur; cette fois-ci, la neige était tombée sur les sommets du Sipyle, et j'éprouvais le besoin de me réchauffer auprès du mangal et de me couvrir de mes vêtemens d'hiver.

Le lendemain de notre arrivée était le jour des morts; je n'ai vu personne à Smyrne, et j'ai voulu que ma première visite fût au mont Pagus. C'est autour du Pagus que sont tous les cimetières des nations qui habitent Smyrne; c'est là que dorment toutes les générations qui se sont succédé depuis plusieurs siècles dans la capitale de l'Ionie. Nous avons revu les ruines du château; que de souvenirs nous rappelle ce mont couvert de vieux débris! que de conquérans divers

s'en sont emparés! quels contrastes s'offrent à la pensée, lorsqu'on songe que ces lieux ont vu Alexandre et Tamerlan, les héros de la Grèce et de l'Asie, l'étendard de Gênes, de Rhodes, celui du pape et celui de Mahomet! Les cicognes qui au mois de juillet voltigeaient en troupes sur ces hauteurs, sont parties pour d'autres climats, et je ne vois plus sur les toits des maisons que leurs nids solitaires. Je suis revenu par le pont des Caravanes, et je me suis assis à l'ombre des saules; les feuilles des platanes commencent à se détacher des branches et tombent doucement sur le cristal du Mélès. Les chameaux défilaient lentement, les cloches pendues à leur cou, imitaient le carillon de nos églises de village le jour de la Toussaint. Je me suis promené quelque temps dans les campagnes voisines; rien n'est beau comme l'aspect de ce ciel d'Ionie qui nous éclaire; mais il n'y a plus de fleurs dans les jardins, plus de récolte dans les champs, plus de raisins dans les vignes; c'est un printemps sans roses, un été sans moissons, un automne sans vendanges; la terre n'est ornée que de la verdure des gazons et des cyprès; les environs de Smyrne n'ont pour parure que les rayons d'un soleil tempéré; on n'y voit plus que des citronniers et des orangers chargés de leurs fruits d'or. La première fois que j'ai vu ce pays, je n'y trouvai partout qu'une fournaise ardente; la ville et son territoire m'avaient paru un séjour désagréable; je suis peut-être plus porté maintenant à la mélancolie que je ne l'étais alors, et pourtant il me semble qu'autour de moi la nature est plus riante; il me semble que le climat et le ciel d'Orient ont repris le charme et l'éclat que leur a donnés l'antique poésie.

J'aurais bien voulu aller jusqu'aux rives du Méandre, et suivre la route qu'avait prise Louis VII, lorsqu'il se rendait avec les croisés français à Jérusalem; mais on m'a fait craindre que la course ne fût trop fatigante et ne surpassât mes forces. M. Poujoulat vient de partir avec M. Carcel, jeune naturaliste qui arrive de Paris; ils doivent pousser leur course jusqu'à Laodicée, et peut-être jusqu'à Satalie. Pour moi, en attendant leur retour, je vais vous parler de ce pays que je vois pour la seconde fois.

La physionomie de Smyrne m'a paru plus animée que pendant les chaleurs brûlantes de juin et de juillet; on trouve plus de monde dans les bazars et sur les quais; il ne tiendrait qu'à moi de voir des bals et des réunions nombreuses; mais je m'en tiens à la société de quelques voyageurs et des personnes que j'avais connues à Smyrne, à mon pre-

mier passage. Je dois commencer par exprimer des regrets pour ceux que je ne retrouve plus ; il y a bien peu de temps que je vous parlais, dans mes lettres, de M. Dupré, consul de France ; devais-je croire que ce que je vous en disais, que les éloges donnés à sa loyauté, à son savoir, à sa modestie, allaient devenir comme ces paroles funèbres qu'on écrit sur la pierre d'un cercueil ; la mort de M. Dupré est la première nouvelle qu'on m'a donnée en arrivant à Smyrne. Quoique le bon M. Fauvel soit beaucoup plus âgé que ne l'était M. Dupré, je l'ai retrouvé plein de santé et de vie, toujours avec ses admirations pour l'ancienne Grèce, avec son humeur contre la Grèce nouvelle ; chaque fois que je vais le voir, il me semble que je fais le voyage d'Athènes, et que je m'arrête dans la rue des Trépieds. Tous les jours, nous visitons ensemble la ville de Minerve qu'il a représentée avec tant d'exactitude sur un bas-relief de cire ; nous nous arrêtons devant tous les monumens, devant toutes les ruines, et chaque station est toujours accompagnée d'une explication ou d'une remarque savante et ingénieuse. M. Fauvel a été chargé de remplir provisoirement la place restée vacante par la mort de M. Dupré. Qui n'aurait plaint l'ancien consul d'Athènes, en le voyant occupé du matin au soir à juger des procès, à signer des passe-ports ou des lettres de bureau sans pouvoir jeter un coup d'œil sur le Parthénon, sur la tour des Vents ou sur les colonnes du temple de Jupiter ! Heureusement pour lui que son consulat n'a duré que quelques jours, et qu'un ordre venu de Paris a rendu notre philosophe à ses loisirs, à ses goûts et à ses dieux.

M. Cramer, dont je vous ai parlé et que je vois souvent, m'a présenté à son oncle, M. Lée. M. Lée, négociant anglais établi depuis long-temps à Smyrne, est un de ces caractères qu'on ne rencontre plus que dans les romans de Richardson ; son esprit semble appartenir à d'autres temps que le nôtre, et les paroles qui sortent de sa bouche sont pour moi comme les inscriptions que nous trouvons quelquefois au milieu des ruines. M. Lée a beaucoup étudié les livres saints, et les souvenirs de la Bible lui sont très-familiers ; sa conversation paraît tirée des prophètes, et son langage habituel est celui d'Isaïe, d'Ézéchiel ou du roi David ; il ne connaît d'autre sagesse que celle qui se trouve dans les *Proverbes* de Salomon, d'autre politique que celle qui se trouve dans le *Livre des Rois*. J'aime à le voir s'armer contre les travers du temps présent, de toute la colère du Dieu d'Israël,

et comparer nos grandes cités de l'Occident tantôt à Ninive, tantôt à Babylone. Si je demeurais long-temps à Smyrne, je voudrais voir tous les jours M. Fauvel et M. Lée; chaque matin, je me croirais dans la cité de Minerve, chaque soir, je pourrais me croire sur le mont Sion et dans la cité du prophète-roi. Je passerais ainsi ma vie entre les poétiques images de la Grèce et les grands souvenirs de la Bible. M. Lée a une très-belle bibliothèque, et ce qui est un véritable prodige, il a lu tous les volumes dont sa bibliothèque se compose; il les a presque tous commentés, presque tous annotés de sa main; il m'a prêté plusieurs ouvrages que j'avais besoin de consulter, et cette facilité d'avoir des livres me fait croire que je suis encore à Paris.

Mes relations de société s'étendent jusque sur la rade, où je visite souvent les officiers de la marine française qni s'y trouvent en station. Il y a dans la vie des marins quelque chose d'aventureux, un oubli des ennuis et des misères de ce monde, qui me font rechercher leur société; la plupart d'ailleurs ont beaucoup vu, beaucoup appris. Parmi ceux que j'ai rencontrés ici, je vous citerai M. Peyronel, commandant du brick le *Génie,* M. Hernouf, commandant du brick l'*Eclipse;* je n'oublierai point leurs conversations instructives, nos dîners joyeux, tantôt à leur bord, tantôt dans notre auberge. Je regrette de ne pas retrouver dans cette société choisie M. de Vienne, commandant du *Loiret,* avec qui j'avais fait mon premier voyage de Toulon à Smyrne, et qui avait eu tant de bontés pour moi. Nous avions vu ensemble Navarin, Naupli, Athènes; je devais aller avec lui jusque sur les côtes de la Palestine; mais la fortune et les révolutions en ont décidé autrement, et nous ont séparés.

Parmi les voyageurs que je rencontre chaque jour, je m'attache surtout à ceux qui reviennent des pays que je me propose de parcourir. Les derniers coups de vent nous ont amené une flottille sarde qui vient d'explorer les côtes de la Syrie et de l'Asie mineure; plusieurs des officiers ont visité l'Égypte, le mont Liban, Jérusalem. Que de questions j'avais à adresser, que de détails curieux pour moi dans leur itinéraire! quel plaisir j'avais à les rencontrer chez le consul de Sardaigne! La longue tournée qu'ils viennent de faire, sous les ordres du chevalier Aldini, dans les parages les moins connus de la Méditerranée, ne manquera pas de tourner au profit de la navigation en général, et d'ajouter à la considération dont jouit la marine sarde dans le Levant.

Toutes mes journées s'écouleraient agréablement, si votre politique de Paris ne venait souvent gâter nos loisirs; on ne reçoit ici les courriers d'Europe que tous les quinze jours; mais lorsqu'il n'arrive pas de nouvelles, nous avons, comme partout, des gens qui en font à plaisir, et celles-là ne sont pas les moins sinistres. Le besoin de connaître la vérité me conduit quelquefois au bureau du *Courrier de Smyrne,* où je rencontre l'excellent M. Blaque, dont je vous ai déjà parlé dans mes lettres; M. Blaque, publiciste très-distingué, ne partage pas mon opinion; mais il est au moins très-modéré, très-raisonnable dans la sienne, et cela me suffit. Il m'a prêté les journaux de France nouvellement arrivés; je n'y ai vu que des tableaux bien tristes; parmi tant de détails affligeans, une chose m'a frappé, c'est que dans la chambre des pairs on accuse la royauté et ses ministres d'avoir violé la charte, tandis que dans la chambre des députés la charte est remise en discussion, et qu'on paraît s'occuper d'en faire une autre; ce contraste vu de près ne fixe peut-être pas votre attention, mais vu de loin, il nous explique assez bien ce qui s'est passé. Il est facile de s'apercevoir qu'on n'a pas fait encore tout ce qu'on voulait faire, et que les pavés de l'insurrection parisienne ne seront pas le dieu Terme devant lequel la révolution doit s'arrêter.

Parmi les moyens qu'on emploie pour faire une révolution, il y en a toujours qui servent à la défaire ou tout au moins à la recommencer sur de nouveaux frais. Ceux qui aiment assez le changement pour ne pas craindre de bouleverser les royaumes, ne tiennent guère ordinairement à ce qu'ils ont fait, et le premier sentiment que leur inspirent les monumens élevés par leurs mains, est une grande envie de les renverser. Je ne connais que les peintres et les poètes qui soient toujours contens de ce qu'ils ont fait et qui ne veulent pas en démordre; le reste des humains s'associe volontiers à ce besoin universel de la nature, qui consiste à détruire pour créer, à créer pour détruire.

Vous me demandez mon avis sur tout cela : il faut d'abord prier Dieu qu'on ne dresse point les échafauds, et que le sang des proscrits ne soit point versé; ensuite, il faut attendre et voir venir; n'avons-nous pas vu depuis quarante ans les révolutions travaillant pour les rois, les rois pour les révolutions, la royauté pour la république, la république pour la royauté, la légitimité pour l'usurpation, l'usurpation pour la cause légitime! Il est probable que les choses se pas-

seront encore de la même manière. Heureux ceux qui n'agiront point ou qui agiront peu, car on ne s'armera pas contre eux de leurs fautes! Dans les révolutions il arrive souvent que tout le monde travaille pour ceux qui ne font rien; la politique du destin qu'on reproche aux Turcs, serait peut-être chez nous la politique de la raison, et le fameux *bacaloun* des osmanlis, pourrait, ce me semble, touver son à-propos dans un temps passionné où les partis comme les gouvernemens se sont souvent perdus pour avoir voulu faire violence à l'avenir.

SUITE DE LA LETTRE LXXII.

Smyrne, le 12 novembre 1830.

Je fais souvent des courses aux environs de la ville avec M. Fauvel. Nous avons dirigé nos dernières promenades vers le mont Pagus, que je dois vous faire connaître en détails, et vers le mont Sipyle, dont je n'ai encore prononcé que le nom. Pour aller au mont Pagus, nous avons passé par le cimetière des juifs au sud-ouest de la ville, et nous nous sommes arrêtés sur une belle esplanade, où, d'après l'opinion de M. Fauvel, se trouvait un temple d'Esculape; on reconnaît facilement la place qu'occupait la double colonnade dont l'édifice était entouré. Nous avons pu juger au fragment d'une des colonnes, qu'elles avaient environ cinquante pieds de hauteur et six pieds de diamètre. On aperçoit sous les décombres les plaques de marbre qui formaient le parvis du temple. Tout le sol est couvert de débris et de morceaux de marbre blanc; dans un ancien cimetière, qui est près de là, nous avons reconnu un grand nombre de tronçons de colonnes qui ont appartenu au temple d'Esculape : singulier rapprochement qui nous montrait ce qui reste des autels du dieu de la médecine, mêlé à la poussière des trépassés !

En quittant l'emplacement de l'ancien temple d'Esculape, nous avons poursuivi notre promenade vers le nord; M. Fauvel nous a montré une fontaine où, si on en croit la tradition, Alexandre s'endormit à l'ombre d'un platane; non loin de là, on voit l'emplacement du stade, avec deux portiques à moitié démolis du côté de la mer, et quelques restes de murailles du côté septentrional; le terrain du stade, qui a conservé sa forme, est couverte de ronces et d'herbes sauvages; au lieu occupé par les spectateurs, nous avons vu paître un troupeau de brebis. Plus loin, toujours vers le nord, on reconnaît les remparts de la première cité, qui était bâtie au-dessous de l'acropolis. Enfin nous sommes montés jusqu'au vieux château, où nous

avons remarqué ce que nous avions déjà vu dans nos courses précédentes, une citerne à moitié détruite, une mosquée abandonnée, le buste de la nymphe *Smyrna,* incrustée dans le mur de la porte occidentale. Les murailles de la cidatelle présentent trois âges différens ou plutôt trois sortes de constructions; le bas du rempart au midi est une construction cyclopéenne, le reste du mur, une construction grecque du temps d'Alexandre et de Lysimaque; les autres ruines sont du Bas-Empire et du moyen âge. Des voyageurs modernes parlent d'une porte, bâtie au nord de la citadelle, par Jean Comnène; cette porte était bâtie en beau marbre blanc, et portait une longue inscription en l'honneur de l'empereur grec, qui l'avait fait construire ou réparer. Elle a été démolie, il y a quelques années, et les débris ont été employés à la construction d'un bazar; M. Fauvel, au lieu d'accuser les Turcs, s'en prenait aux Grecs qu'il met toujours en première ligne dans l'échelle des peuples barbares. « Ce sont les Turcs, disait-il, qui en pareil cas donnent les ordres, et ce sont toujours les Grecs qui tiennent le marteau ; ils ne se font pas prier pour obéir, et jamais un Grec n'a reçu la bastonnade pour avoir respecté un monument de l'antiquité. » Nous écoutions la boutade de M. Fauvel, assis sur quelques décombres; pendant qu'il parlait, il est tombé près de nous un pan de muraille, reste de la porte Impériale. Vous voyez bien, ai-je dit à notre malin philosophe, que toutes les destructions ne sont pas l'ouvrage des Grecs, et que le temps aussi met quelquefois la main à l'œuvre.

En descendant la montagne du côté de la ville, nous avons reconnu l'emplacement de l'ancien théâtre; on y voit des restes de murailles, avec une voûte assez bien conservée; on aperçoit le long des murs intérieurs de l'édifice la place qu'occupaient les statues colossales, destinées à l'ornement de la scène. Tout autour sont des ruines éparses et des fragmens d'architecture. Nous avons trouvé près de là dans la clôture d'un jardin, une main de marbre qui avait huit ou neuf pouces de largeur; elle paraissait avoir appartenu aux statues colossales placées dans l'enceinte du théâtre.

Comme il se retrouve toujours quelque chose du temps présent, mêlé à nos recherches de l'antiquité, je veux vous raconter ici un petit incident de notre course scientifique. Nous étions à examiner la main de marbre, trouvée dans les décombres du théâtre, des femmes turques ont passé près de nous, et nous ont adressé la parole, en nous

disant qu'il y avait sans doute de l'or dans cette pierre ; quelques Grecs qui passaient en même temps, ont cru que nous venions de trouver un trésor ; sans trop faire attention à ce qu'ils nous ont dit, nous avons continué à examiner la main de marbre que le hasard nous avait fait découvrir ; comme elle était fort mutilée, et qu'elle pesait plusieurs livres, après l'avoir tournée et retournée dans tous les sens, nous avons jugé à propos de la laisser où nous l'avions trouvée. Tandis que nous poursuivions notre chemin, nous pensions encore à la main de marbre, et l'idée nous est venue qu'elle avait pu appartenir à la nymphe Smyrna, dont le buste se voit dans les murs de la citadelle ; cette réflexion nous a fait revenir sur nos pas, car notre découverte prenait une espèce d'importance, mais la main de la nymphe avait disparu ; nous avons jugé que les Grecs qui avaient passé auprès de nous, s'étaient emparés de cette main mutilée, persuadés qu'elle était pleine d'or, et qu'elle devait les enrichir. De notre côté, nous nous reprochions d'avoir laissé derrière nous une véritable merveille, et ne retrouvant plus le précieux chef-d'œuvre à la place où nous l'avions laissé, nous avons partagé toute l'humeur de M. Fauvel contre ce qu'il appelle la barbarie des Grecs. Toutefois en y réfléchissant de sang-froid, j'ai pensé que nous étions nous-mêmes en cette occasion les véritables barbares, puisque nous avions abandonné aux outrages des passans une main de la divine Smyrna.

Nous sommes rentrés dans la ville par le côté qui regarde la citadelle ; ce quartier doit renfermer beaucoup d'antiques ruines, car c'est là que la cité fût bâtie, lorsqu'elle se rapprocha de la mer ; on sait que Smyrne avait un temple de Jupiter, un temple d'Apollon, un temple de Cybèle ; Strabon nous parle du temple et de la statue d'Homère. Smyrne, soumise aux Romains, avait élevé un temple à l'empereur Claude, un autre à l'empereur Adrien ; l'histoire fait mention d'un odéon ou école de musique, d'un gymnase, où se célébraient tous les cinq ans des jeux solennels ; la plupart de ces monumens avaient sans doute été bâtis dans le quartier que nous avons parcouru en rentrant dans la ville. Mais que de révolutions sont survenues ! que de merveilles des arts ont dû disparaître pour toujours ! Pour comble de malheur, rien n'est plus difficile aujourd'hui que de découvrir ce qui a pu échapper aux ravages du temps. Toute la ville haute est habitée par des osmanlis ; on ne peut entrer ni dans les maisons ni dans les mosquées ; un voile éternel semble avoir été ainsi

jeté sur les archives de l'histoire et sur les trésors de l'antiquité. En descendant vers la mer, nous avons traversé une place assez étendue, couverte de platanes et de cyprès; cette place présente l'aspect d'un jardin ou d'une campagne au milieu de la cité; on y voit encore à travers les arbres, des fondations d'anciennes murailles, et plusieurs colonnes placées de distance en distance qui sont restées debout. Tout nous porte à croire que c'est là qu'était le gymnase de Smyrne.

J'ai oublié de vous dire qu'en allant au mont Pagus à l'est de la ville, nous avons traversé un espace de terrain assez vaste, où se reposent les chameaux des caravanes. Au milieu de cette grande place, malpropre et d'un aspect dégoûtant, nous nous sommes arrêtés devant une fontaine, construite très-élégamment. C'est un dôme moresque porté sur des colonnes de très-belle proportion. Je ne me rappelle pas avoir vu rien d'aussi élégant et d'aussi achevé dans ce genre, ni à Constantinople ni dans les autres villes turques où nous avons été. Quand ce qui est nouveau deviendra ancien, cette fontaine prendra place parmi les plus belles ruines de Smyrne.

Hier, 20 novembre, nous avons traversé la rade avec M. Fauvel, et nous avons abordé à une demi-lieue de Bournabat; en nous avançant ensuite vers la gauche, nous sommes montés jusqu'au tombeau de Tantale. Ce tombeau n'est qu'un amas de pierres qui a deux ou trois cents pieds de circuit; il ressemble à ceux que nous avons vus sur l'acropolis de la vieille Ilion. On remarque au milieu du tumulus, une espèce de souterrain, formé de grosses pierres; ce souterrain a été ouvert. C'est là sans doute qu'étaient déposés les restes de Tantale. Près de là, se font remarquer huit à neuf monticules de pierres, semblables au premier, mais moins considérables.

Arrivés au sommet d'une colline pierreuse et de difficile accès, nous avons pu voir les restes de ce qu'on appelle le temple de Cybèle. Ce qu'il y a de plus remarquable dans les vestiges de ce monument des temps primitifs, c'est une porte formée de pierres grossièrement taillées; on distingue au-dessus de la porte un escalier qui conduisait au temple de la bonne déesse. Des pierres arrangées en formes cyclopéennes sur une esplanade étroite, marquent encore l'enceinte de l'édifice; assis sur les rochers qui servaient de fondation au temple, nous avions sous les yeux le plus magnifique spectacle; à l'ouest, on voit l'Hermus qui coule dans une vaste plaine; au nord, la vallée où la tradition place les cinq grottes d'Homère, qu'il ne faut pas con-

fondre avec les grottes des nymphes. A deux lieues de là, est le lac qui porte le nom de Tantale; devant nous s'élevait le plus haut sommet du mont Sipyle, derrière lequel est bâtie Magnésie. Redescendus dans la plaine, nous avons visité une esplanade fort étendue, où dans la plus haute antiquité s'élevait une ville que les savans ont appelés *Tantalis*. Il est facile de reconnaître l'enceinte de la vieille cité. On y voit encore les fondemens de plusieurs tours carrées; au milieu de l'esplanade est un tumulus, sur lequel un platane étend son large branchage. L'emplacement de Tantalis se trouve entre Bournabat, la pointe du golfe et le mont Sipyle.

Je regrette de n'avoir pu visiter d'autres lieux des environs de Smyrne, auxquels se rattachent les traditions les plus intéressantes de l'antiquité fabuleuse. Les voyageurs vont voir, comme une des merveilles de ce pays, la grotte des nymphes qui se trouve à deux lieues au-dessus de Bournabat; M. Fauvel m'a fait voir le dessin d'un bas-relief trouvé à Athènes, et représentant l'apothéose d'Homère; ce bas-relief montre fidèlement la grotte des nymphes, avec ses roches couvertes de mousse et ses cascades, ombragées par des arbres. On a dit et l'imagination se plaît à croire qu'Homère allait rêver dans ce lieu que la nature avait pris soin d'embellir, et que les muses se plaisaient à fréquenter. Ce n'est pas le seul endroit qu'ait consacré la présence du père de la poésie; il serait curieux de faire connaître tous les sites, tontes les grottes dans lesquelles Homère a trouvé des inspirations; sept villes se sont disputé la gloire d'avoir donné naissance à ce grand poète; toutes les fontaines, tous les coteaux des environs de Smyrne, pourraient se disputer l'honneur bien plus véritable de l'avoir inspiré.

Si j'en trouve l'occasion, et si M. Fauvel veut bien m'accompagner, je ne manquerai pas d'aller voir ce rocher du Sipyle sur lequel l'antiquité croyait retrouver l'image de Niobé. « Fixée sur la cime du mont, dit l'auteur des Métamorphoses, elle se fond en eau, et les larmes coulent du marbre même. » A la manière dont le divin auteur de l'Iliade nous parle de la fille de Tantale, on peut juger qu'il avait vu son image empreinte sur la roche inanimée du Sipyle; le désespoir d'une mère et le prodige de sa métamorphose ont été célébrés aussi par Quintus de Smyrne qui, en gardant ses troupeaux sur les rives de l'Hermus, sur les coteaux voisins du temple de Diane, avait pu voir souvent la triste représentation de Niobé.

Tout nous porte à croire que le beau pays où nous sommes, fut bouleversé dans l'antiquité par de grandes révolutions de la nature, qui détruisirent ou déplacèrent les montagnes, les fleuves et les cités; Strabon rapporte que le mont Sipyle fut violemment ébranlé au siècle de Tantale, et que ce prince se trouva comme enfermé dans un lac dont l'eau était salée, ce qui expliquerait assez naturellement le supplice fabuleux du père de Niobé. Si, comme le dit Lucrèce, ce fut la crainte qui enfanta les dieux, ne doit-on pas croire que les dieux de la Grèce naquirent dans ces temps de catastrophe, et que la mythologie des Grecs commença dans l'Ionie? Les vieilles traditions dont ce pays est rempli, le grand nom d'Homère qui retentit partout avec celui de ses dieux, donnent à l'aspect de la terre et du ciel, aux rives de la mer, aux fleuves et aux montagnes, je ne sais quel prestige merveilleux, je ne sais quelle poésie de souvenirs qui me charment dans toutes mes promenades.

SUITE DE LA LETTRE LXXII.

Mariage du fils du mutselin.

Smyrne, le 22 novembre 1830.

Le mutselin de Smyrne marie son fils, qui n'a pas seize ans, avec la fille du chef du Miry. Il y a quatre jours qu'on est en fête pour ce mariage; dimanche dernier, les procurateurs du futur et de la future ont fait les accords; comme la loi musulmane le prescrit, ils ont déclaré devant le mollah que les deux époux consentaient à se lier par les nœuds de l'hymen, et le contrat qui doit les unir, a été dressé. Ce matin, j'ai fait avec le consul de France une visite au pacha; un air de solennité se faisait remarquer sur les avenues du palais. Nous sommes d'abord entrés chez Osman-bey, gendre du gouverneur. Dans un coin de la salle où nous avons été reçus, étaient accroupis, sur le parquet, cinq ou six musiciens juifs ou arméniens, qui jouaient du violon, de la mandoline et d'un espèce de tambourin. Vingt-cinq ou trente notabilités turques fumaient le chibouc, assises sur le sofa circulaire de l'appartement. Nous avons pris place parmi les assistans, et tandis qu'on nous servait la liqueur arabique, nous avons vu entrer deux *kiotchek* ou danseurs, accompagnés d'un bouffon arménien. Les bouffons chez les Turcs sont presque toujours des Arméniens, sans doute par la raison que, pour faire rire les autres, il ne faut pas rire soi-même. Les danseurs avaient à la main des castagnettes; une robe d'étoffe bleue, découverte par-devant, leur descendait par derrière jusqu'aux talons; ils portaient par-dessus un surtout qui leur allait jusqu'à la hanche. Il est difficile de décrire une danse où les jambes et les pieds ne sont presque pour rien; j'ai remarqué avec quelque surprise une sorte de tristesse sur le front des kiotchek; les chansons dont ils accompagnaient leur pantomime, exprimaient, m'a-t-on dit, l'amour et la joie, mais leur voix traînante semblait répéter des com-

plaintes lamentables ; cependant je voyais autour de moi s'épanouir tous les visages, et le rire circulait dans la grave assemblée. Au reste, il serait difficile de rien voir de plus indécent que les attitudes de ces danseurs qui font les délices des Turcs.

Après avoir fait une visite à Osman-bey, nous avons été voir le mutselin, qui nous a reçus avec politesse, mais qui ne nous a donné d'autre spectacle que sa personne grave et solennelle ; en sortant de chez lui, nous avons reconnu de toutes parts les apprêts d'un grand festin ; partout des esclaves portaient des viandes rôties, des gâteaux sur de grands plateaux étamés. Comme j'avais obtenu la permission de voir la prison de Smyrme, j'ai voulu profiter de cette occasion pour la visiter ; elle est au rez de chaussée du palais, car une prison en Turquie est comme une dépendance de la demeure d'un pacha. Nous sommes entrés dans une salle assez étroite, qui renferme une vingtaine de prisonniers. La prison du mutselin de Smyrne est tenue, à peu de chose près, comme celle du sérasquier que j'avais vue à Constantinople. La joie qui animait toute la maison du pacha, avait gagné jusqu'à la prison ; cette joie m'a fait peur, comme celle des kiotchek m'avait attristé.

Quand nous sommes sortis, la place publique qui est devant le palais, était remplie d'une grande foule qui attendait un spectacle qu'on lui donne tous les jours depuis dimanche ; ce sont des danseurs, des escamoteurs, des baladins ; le seul bruit qu'on entendait dans cette multitude, était celui d'un tambourin, fait avec une écaille de tortue, recouverte de peau. Il n'y avait là ni soldats, ni sentinelles, pour faire ranger les spectateurs ; seulement le directeur de la police a paru lui-même, armé de son grand bâton ; à cette vue, beaucoup de gens ont pris la fuite, un ordre parfait s'est établi dans la foule. Ceux qui étaient aux premiers rangs se sont accroupis par terre; les autres étaient debout. On voyait sur les terrasses, sur les toits des maisons, un grand nombre de curieux, surtout des femmes avec leurs voiles blancs ou noirs.

Le mutselin, à l'exemple du sultan, a voulu donner une fête aux représentans de l'Europe chrétienne ; les plus notables parmi les Francs ont été invités ; ma bonne étoile m'a fait trouver sur la liste des convives, ce qui vous vaudra une description plus détaillée. Quand nous sommes arrivés chez le pacha, toutes les avenues du palais étaient remplies d'esclaves et de soldats ; le mutselin nous a reçus

sans quitter le coin de son sofa, et nous a salué de la main en souriant. Comme le jour commençait à tomber, la salle de réception était éclairée par quatre flambeaux de cuivre, placés sur le parquet. Les invités se sont assis sur le divan; ils étaient plus de soixante, tant consuls que négocians, voyageurs et officiers de marine. On a présenté à chacun un chibouc, qui avait quatre ou cinq pieds de longueur; et comme tout le monde s'est mis à fumer, nous nous sommes trouvés tout à coup au milieu d'un épais nuage qui nous permettait à peine de nous reconnaître. Le plus grand silence régnait dans l'assemblée; on a servi le café et les confitures, puis on nous a fait passer dans l'appartement où la table du festin était dressée; c'est une grande salle dont la voûte est soutenue par des piliers en bois; au fond de la salle, on voyait un transparent avec un croissant faiblement éclairé. Les convives se sont placés autour d'une longue table; au lieu de sofas et de coussins, nous avions des chaises empruntées aux consuls. Tout était servi à l'européenne, et les mets apprêtés d'après notre *cuisinière bourgeoise;* Osman-bey, le premier des ayams de Smyrne, le colonel de la garnison, se sont mis à table et ont fait les honneurs du dîner. Le mutselin s'est excusé de ne pouvoir assister au banquet, sous prétexte qu'il était indisposé. La vérité est qu'il n'a pas voulu dîner avec des infidèles, et qu'il a cru devoir se ménager ainsi l'estime des vrais croyans de Smyrne. Nous avons eu pendant tout le repas du vin de Bordeaux et du vin de Champagne; les Turcs avaient devant eux un sorbet d'une couleur rouge, qui pouvait nous faire croire qu'ils buvaient du vin; on a porté des toasts au sultan Mahmoud, à la nation ottomane, aux alliances de la Porte; les Turcs ont bu à la santé des rois de l'Europe chrétienne. Ce dîner, qui ressemblait tout-à-fait à nos banquets européens, a duré une heure et demie; après le dîner, nous sommes rentrés dans l'appartement du mutselin; les fenêtres ouvertes nous laissaient voir sur la place une grande multitude assemblée; le profond silence qui régnait dans cette foule, m'a paru au premier coup d'œil l'expression du mécontentement plutôt que la joie. Comme le directeur de la police est arrivé en ce moment, et qu'il s'est approché du pacha pour lui parler à l'oreille, l'idée d'une émeute m'est venue, et j'ai cru que notre dîner pouvait en être la cause. Mais au lieu d'une émeute, nous n'avons pas tardé à voir un beau feu d'artifice.

Après le feu d'artifice, nous sommes entrés chez Osman-bey qui

avait encore chez lui les kiotchek, dont les Turcs ne se lassent point. Le divertissement de karagueuse est venu après les danseurs ; c'était la première fois que je voyais ce spectacle ; karagueuse n'est autre chose que le personnage de polichinel qui paraît derrière une toile transparente comme nos ombres chinoises : si j'en juge par la pièce qu'on nous a donnée, le polichinel musulman ne respecte pas plus les règles d'Aristote que celles de la décence et de la pudeur. Dans le premier acte, il s'agissait d'un mariage, et dans le deuxième ou troisième acte, les enfans de ce mariage ont eu le temps de devenir des derviches : dans les comédies de karagueuse on ne voit que les passions les plus brutales et tous les personnages s'y montrent *in naturalibus*. Ce qu'il y avait de plus curieux à cette représentation, c'était la satisfaction des spectateurs turcs, qui auraient volontiers crié *bis* à chaque scène, à chaque mot ; il faut dire qu'une partie de leur contentement vient de ce que karagueuse se moque des Grecs et des chrétiens ; c'est un moyen sûr de plaire à des musulmans ; j'ai cru remarquer que les Turcs ne se dérident guère que pour ce qu'ils méprisent ; pour être en possession de les amuser, il faut être l'objet de leur dédain ; bien différens en cela de nos bons Parisiens qui font grand cas de ce qui les divertit, et qui ont toujours beaucoup estimé ceux qui les faisaient rire. L'indécence des spectacles que j'ai vus en Turquie, est bien faite pour révolter tout voyageur qui vient d'Europe ; toutefois ce scandale n'a pas chez les Turcs toutes les suites qu'il pourrait avoir chez nous ; car les lois turques ne souffrent guère que la corruption aille plus loin que le lieu de la scène. Il ne serait pas sûr chez eux de succomber à la tentation qui pourrait naître d'un tableau licencieux. On courrait le risque d'avoir la tête coupée, si, au sortir du spectacle, on se permettait la moindre des facéties que se permet karagueuse à la grande satisfaction d'un auditoire turc.

Au milieu de toutes ces fêtes, nous n'avons vu le nouveau marié qu'une seule fois, et par hasard ; nous l'avons rencontré sur l'escalier du sérail ; quant à sa moitié, il eût été fort impoli de demander seulement de ses nouvelles. Nous avons su que des fêtes avaient été aussi données dans la famille de la jeune épouse. Le futur lui avait envoyé plusieurs présens de noce, parmi lesquels se trouvaient des souliers de satin dans une cage d'oiseaux ; la veille du jour où elle devait être conduite chez son époux, elle s'est rendue aux bains publics ; c'est là que les jeunes filles qui se marient, se font teindre le

bout des doigts et la paume des mains avec la poudre de *henné*, et qu'elles se parent des dorures ou clinquans qu'elles ont reçus comme premiers gages de la foi conjugale. On donne à ces clinquans toutes sortes de formes, et le chef-d'œuvre dans ce genre est de les mêler avec les cheveux, de manière à figurer un passage du Coran. Si vous voulez en savoir davantage sur ces sortes de cérémonies, ouvrez d'Oshon et tant d'autres qui vous instruiront en détail de tout ce qui se passe dans une noce en Turquie. J'aurai peut-être l'occasion de revenir sur ce sujet avant de quitter l'Orient.

P. S. Après un voyage de quinze jours, M. Poujoulat est de retour à Smyrne ; la fièvre a repris mon pauvre compagnon dans son excursion sur le Méandre, ce qui ne l'a pas empêché de découvrir une ville, l'ancienne Magnésie, et de suivre avec une grande exactitude la marche de l'empereur Frédéric Barberousse et du roi Louis VII à travers l'Asie mineure. Je recommande à votre attention son travail non-seulement comme un itinéraire curieux, mais comme le résultat le plus satisfaisant qu'aient produit jusqu'ici nos courses laborieuses dans ces pays lointains.

LETTRE LXXIII.

De Smyrne au village de Chirkingé.

A M. M.....

Chirkingé, le 9 novembre 1830.

Depuis que j'ai mis le pied sur les chemins de l'Asie mineure, une joie secrète se mêle à ma curiosité de voyageur ; je m'estime heureux de voir une riche et admirable nature, des mœurs simples et douces, un peuple qui vaut mieux que nous. Si ma santé reste ce qu'elle est maintenant, si la fièvre ne vient point me barrer les chemins de l'Asie, j'espère que j'aurai bien des choses intéressantes à vous raconter.

En venant de Smyrne au village de Chirkingé j'ai repassé par la route d'Éphèse que je vous ai déjà décrite ; j'ai couché à Devedi-Keui comme à mon premier voyage, mais je n'y ai plus retrouvé ce joyeux cafetier grec qui, moyennant quelques paras, m'avait donné asile dans sa cabane ; on n'a pas su me dire ce qu'il était devenu ; il sera sans doute allé chercher meilleur destin sur une autre route, car dans le *village des Chameaux* le cafetier Georgio ne serait arrivé que difficilement à la fortune. Pendant que nous soupions à Devedi-Keui, nous avons vu des colonnes de flammes s'élancer de la maison de l'aga ; une demi-douzaine de Grecs assis auprès de nous sous un mûrier, avaient de la peine à contenir leur joie à la vue de cet incendie ; ces honnêtes rayas n'ont pas fait le moindre mouvement pour sauver la demeure de celui qu'ils regardent comme leur tyran, et ce n'est pas leur faute si le feu n'a pas tout dévoré.

Ce n'est point sans plaisir que j'ai revu le Caystre ; un fleuve qu'on passe deux fois dans les pays lointains est une connaissance qu'on

aime à retrouver ; le même bateau et le même Turc m'ont transporté d'une rive à l'autre ; le vieux nocher m'a reconnu, et portant la main sur son turban blanc, il m'a salué d'un air joyeux : « Les vagues du Caystre, lui ai-je dit, passent devant votre cabane et vous quittent sans retour ; un voyageur passe et vous le revoyez encore. » En tournant mes regards du côté des lacs Silénésiens, j'y ai vainement cherché les grues et les oies sauvages qui s'y trouvaient par milliers à l'époque de mon premier passage. S'il n'avait fallu me détourner un peu trop de mon chemin, je serais allé volontiers jusqu'au bord de la mer pour y savoir des nouvelles de la tribu turcomane que j'avais vue campée sous ses tentes noires ; la tribu s'en est allée peut-être comme les oiseaux des lacs Silénésiens.

Il y a quatre mois, quand j'ai fait le voyage de Smyrne à Éphèse, j'ouvrais de grands yeux devant tout ce que je rencontrais ; les objets les plus vulgaires excitaient mon attention, et chacun de mes pas amenait une surprise nouvelle ; c'était mon premier début dans les régions musulmanes ; je m'aperçois aujourd'hui que je suis un peu moins ignorant, car je regarde avec des yeux indifférens une foule de choses qui m'avaient alors émerveillé. Pour ce qui est des ruines d'Éphèse, je n'ai rien à ajouter ni à changer à mon premier récit. Les restes d'Aiasoluk se sont montrés à moi sous un aspect nouveau ; je n'y ai pas vu seulement les débris d'une cité musulmane, ces kiosques en ruines, ces bains renversés, ces longs minarets encore debout à côté des mosquées détruites; ces marbres épars et tous ces décombres entourés de peupliers, de platanes et d'autres grands arbres jaunis par l'automne, formaient un tableau des plus pittoresques; une caravane qui venait d'Aïdim et s'en allait à Smyrne, avait campé autour du café d'Aiasoluk ; cette troupe de chameaux auprès des ruines venait ainsi naturellement compléter le tableau. Au bas du café, à quelques pas de la fontaine, j'ai vu un ancien tombeau sans couvercle que je n'avais pas remarqué la première fois ; il avait long-temps servi d'abreuvoir pour les chameaux et les mulets des caravanes, mais le sépulcre ayant été un peu fendu et ne pouvant plus contenir l'eau de la fontaine, on l'a mis à l'écart. Le sarcophage est en marbre ; il a dix pieds de longueur sur trois et demi carrés : on peut croire qu'il reçut autrefois les dépouilles d'un grand, car il est orné de têtes de béliers et de festons, et sur un des côtés du sépulcre on voit quatre personnages portant des torches. Le tombeau est revêtu d'une in-

scription grecque qui probablement était consacrée à la louange du mort, mais la moitié des mots manque à l'épitaphe. Le récit de mon second passage à Éphèse serait incomplet, si j'oubliais de vous dire que je n'y ai point retrouvé les corneilles et les cicognes; elles ont déserté la grande mosquée et les ruines d'Aiasoluk comme les grues et les oies sauvages ont déserté les lacs Silénésiens; ces légions de voyageurs animaient les rives du Caystre, les solitudes du Corissus et du mont Prion; la nature y paraît plus triste en leur absence; les ruines regrettent leurs derniers habitans; il semble que le pays se dépeuple une seconde fois.

Le village de Chirkingé, composé d'environ trois cents maisons, est situé dans les montagnes, à deux lieues à l'est d'Aiasoluk. Vous vous souvenez de l'aga Osman qui m'avait fait les honneurs d'Éphèse, et qui m'avait donné un dernier rendez-vous dans son village de Chirkingé. Je l'ai trouvé là au milieu d'un petit peuple qui s'estime heureux de vivre sous son autorité paternelle; quoique les trois quarts de la population soient Grecs, tout le monde l'aime et le révère. Je pourrais difficilement vous exprimer le plaisir que j'ai éprouvé en revoyant Osman; lui-même paraissait rempli de joie et me rappelait en souriant notre journée d'Aiasoluk. « Dieu m'a donné une preuve d'amour, me répétait-il, en vous envoyant une seconde fois vers moi; demandez à votre ami tout ce que votre cœur désire. Il est triste, ajoutait-il, qu'on soit obligé de faire passer des paroles d'amitié par la bouche d'un interprète. — Le langage de l'amitié est un langage universel; tous les peuples le comprennent; d'ailleurs votre air et vos manières m'en disent bien plus que mon drogman. » Osman a mis à notre disposition une maison voisine de la sienne; un agneau a été tué comme pour notre festin d'Aiasoluk; notre arrivée a coûté la vie à deux coqs que j'eusse bien mieux aimé entendre avec les premiers rayons du matin, et la générosité de notre hôte semblait ne connaître aucune borne. Mon cavasi Méhémet ne pouvait s'expliquer les politesses affectueuses de l'aga de Chirkingé; mon interprète Marco qui ne s'était jamais trouvé à pareille fête, concluait de tout cela que les Turcs sont meilleurs qu'on ne croit; quant à M. Carcel, mon compagnon de route [1], il me félicitait d'avoir de tels amis dans

[1] M. Carcel, jeune naturaliste, que nous avions rencontré à Smyrne et qui avait fait avec moi le voyage aux rives du Méandre, est mort misérablement à Kounkalé en 1831; dans une course qui a duré quinze jours, j'ai pu apprécier son

l'Asie mineure, et cet accueil magnifique était d'un bon augure pour notre voyage.

Depuis que je suis en Orient, je n'ai rien vu d'aussi frais, d'aussi riant, d'aussi pittoresque que les vallons et les montagnes qui environnent le village de Chirkingé. Nous voici au mois de novembre, dans la saison où les arbres de nos pays sont entièrement dépouillés, où nos campagnes sont pâles et attristées; les rives du Bosphore que nous avons quittées, il y a près de vingt jours, commençaient déjà alors à perdre leur parure; les arbres d'Aiasoluk ont pris les teintes jaunes de la saison, et les vallons de Chirkingé ignorent si l'automne est venu. Le laurier y est encore vert, l'acacia a gardé ses fleurs embaumées, et l'arbousier balance sur la tête du voyageur ses fruits pareils à la fraise pourprée; le platane et le peuplier n'ont pas plus jauni que le sapin et le mélèse; le jasmin, la marguerite, le souci, l'anemone et mille autres fleurs que l'homme n'a point encore nommées, brillent d'un éclat charmant au milieu de cette nature jeune et riante. Dans votre dernière lettre, vous dites en décrivant les campagnes de Smyrne, que vous avez trouvé aux bords du Mélès un printemps sans roses; moi je trouve au contraire dans ces montagnes un automne avec les roses et la fraîcheur du plus beau printemps. Ces vallons si admirables et de verdure et de végétation sont peu cultivés et produisent à peine de quoi nourrir les habitans de Chirkingé; sous ce magnifique vêtement de verdure printanière, on découvre la misère et le besoin. Osman me disait que la population ne se plaint point de sa pauvreté; d'ailleurs l'aga ne demande point aux habitans plus de karatch qu'ils ne peuvent en payer, ce qui arrive fort rarement dans les villages de Turquie. Les Grecs et les Turcs de Chirkingé vivent dans un parfait accord et semblent ne faire qu'une même famille. « Cette bonne intelligence est votre ouvrage, disais-je à Osman; si tous ceux qui gouvernent les hommes étaient comme vous, la paix du monde serait moins souvent troublée. — Pourquoi serais-je injuste et méchant? me répondit l'aga; les soupirs de l'opprimé montent au pied du trône divin plus rapidement que le vent

dévouement pour la science et les qualités de son cœur; quand nous l'avons quitté à Smyrne, il avait déjà préparé une riche collection d'insectes, de papillons et de coquillages rares; pourquoi faut-il que la mort soit venue l'arrêter tout à coup dans ses intéressantes recherches? M. Carcel a été enterré près du tombeau d'Achille.

ne traverse l'espace, et la malédiction pèse sur les jours de l'oppresseur. — Vous avez raison, brave Osman, les larmes du pauvre sont brûlantes et allument le courroux du ciel contre celui qui les fait couler. »

Je vous ai dit au mois de juin dernier que l'aga de Chirkingé avait affermé le territoire d'Éphèse ; comme les rives du Caystre ne lui rapportaient presque rien et que cette ferme était ruineuse pour lui, il est parvenu à s'en débarrasser. Il va néanmoins visiter quelquefois encore son ancien domaine ; la semaine dernière, tandis qu'il s'en allait à Aiasoluk, suivi de ses gardes, il apprit que des bandits samiens avaient dépouillé et tué le boucher de son village ; ces malfaiteurs dont j'ai eu occasion de vous parler, s'étaient avancés jusque dans les vallons de Chirkingé ; Osman avec ses gardes se mit à la recherche des brigands ; quatre d'entre eux furent atteints, et l'aga leur coupa la tête. Osman conserve comme un trophée les armes de ces bandits et me les a montrées avec orgueil ; ce sont de longs fusils qui peuvent porter à plus de soixante pas, des sabres recourbés au fil tranchant, des yatagans de la meilleure trempe.

P.....

LETTRE LXXIV.

De Chirkingé au village de Gusmusch-Ovassi ; découverte de Magnésie-du-Méandre.

A M. M.....

Gusmusch-Ovassi, le 11 novembre 1830.

Le 10 novembre, j'ai quitté le bon aga Osman pour ne plus le revoir que dans la vallée du dernier jugement ; il nous a donné trois de ses gardes pour nous escorter au milieu des forêts qui s'étendent sur le côté méridional des montagnes de Chirkingé. Ces forêts sont désertes et nous n'y avons pas rencontré un seul homme ; nous n'y entendions que le bruit du vent dans les rameaux des pins et des mélèses, et les ruisseaux qui descendent de cascades en cascades dans des vallons profonds. Nous étions loin du chemin des caravanes, loin des sentiers frayés ; autour de nous, ce n'étaient que des rochers, enfoncemens et précipices. Après une marche de deux heures et demie, nous sommes arrivés à l'extrémité de ces montagnes, et nous avons fait une halte de quelques minutes dans un pauvre village appelé *Balachik*. A un quart d'heure au-delà de Balachik, nous avons vu un amas de colonnes de marbre, dont la plupart sont dans une entière conservation ; j'ai reconnu là des vestiges d'anciennes fondations, ce qui pourrait donner à penser que ces débris sont ceux d'un temple. La campagne environnante est belle ; on y voit des prés et des jardins arrosés par des ruisseaux, et la nature y est encore parée comme au mois de mai. A notre droite, sur le revers d'une colline, nous avons remarqué un assez gros village qui porte le nom de *Tchifflik*. Le sentier que nous suivions devait nous conduire à Gusmusch-Ovassi ; nous voulions aller droit à ce village pour y demander des indications posi-

tives sur les ruines d'une ville dont on nous avait beaucoup parlé. Ces ruines avaient été ignorées jusqu'à ce jour, parce qu'on ne peut les rencontrer qu'en quittant les routes battues. J'étais ainsi préoccupé de je ne sais quelle ambition de découverte, et je m'avançais dans une plaine inculte et marécageuse, quand tout à coup je reconnais au loin devant moi de vastes ruines au pied d'une montagne. Je montre du doigt à mon muletier les ruines et la montagne, et je lui fais dire de se diriger de ce côté. Bientôt nous arrivons sur les lieux ; je demande à un Turc qui passe si nous sommes loin de Gusmusch-Ovassi ; à une heure, me répond-il. Me voilà au comble de la joie ; il me semblait que je venais de conquérir une ville.

En lisant les relations des voyageurs modernes, surtout les savantes notes que M. Barbier du Bocage a ajoutées au voyage de Chandler, j'avais appris que le véritable emplacement de Magnésie-du-Méandre était encore à découvrir ; avant de parcourir les ruines répandues devant moi, j'ai repassé ce qui a été dit sur cette question. Pline compte quinze milles romains d'Éphèse à Magnésie ; Strabon compte cent vingt stades pour la distance de ces deux villes ; les quinze milles romains de Pline et les cent vingt stades de Strabon équivalent à peu près aux mêmes mesures, et ces mesures nous donnent cinq heures de chemin ; il ne faut donc point placer Magnésie du Méandre à Guzel-Hissar, puisque cette dernière cité est à onze heures d'Éphèse. M. Barbier du Bocage a fort bien prouvé que Guzel-Hissar ne pouvait représenter Magnésie ; il a pensé avec raison qu'on devait chercher les restes de Magnésie à mi-chemin d'Aiasoluk à Guzel-Hissar, au pied d'une montagne qui pût représenter le Thorax, sur les bords d'une rivière qui pût être le Léthéus, mais aucun voyageur n'avait trouvé des ruines dans cette direction. Le docteur Smith avait vu, à six heures de marche de Guzel-Hissar, un lieu appelé *Ghermeanle*, situé près des montagnes ; Pokoke fait mention du même lieu sous le nom de Germanseik, et ce nom est aussi indiqué dans les manuscrits de M. Peysonnel ; Germanseik répondait assez à la position de Magnésie ; toutefois personne n'avait rencontré des ruines en cet endroit, et la découverte de Magnésie était encore à faire. Mais voilà qu'à cinq lieues d'Éphèse, dans la distance précise assignée par Pline et Strabon, je me trouve au milieu des débris d'une antique ville située dans la plaine, au pied d'une montagne et sur les bords d'une rivière ; n'est-il pas évident que ces ruines sont celles de Magnésie,

que cette montagne est le Thorax et que cette rivière est le Léthéus? Je ne suis point un grand voyageur et la science ne doit point compter sur moi pour marcher aux découvertes; j'ai trouvé Magnésie par un pur hasard, uniquement parce qu'une fantaisie m'avait poussé loin des routes que suivent ordinairement les caravanes. Il y a des gens qui partiraient de là pour se faire une réputation de savant, car ce n'est pas une petite gloire que de fixer l'emplacement d'une cité; pour moi, qui ne suis rien et qui ne prétends à rien, je ne vois dans tout ceci qu'une bonne fortune de voyageur.

L'enceinte de la ville qui n'a guère plus de trois quarts d'heure de circuit, est encore de tous côtés entourée de murailles; elles sont construites en briques mêlées de terre et revêtues de grandes pierres de taille; ces murs ont dix pieds d'épaisseur sur une hauteur de trente-cinq à quarante pieds; ils sont encore debout sur tous les points. Du côté de l'est, les remparts forment comme deux larges avenues, dont l'une fait face au nord, l'autre à l'orient; l'avenue de l'est, grande et majestueuse, montre à droite et à gauche douze niches, dont les unes en marbre, les autres en pierre de taille; le côté gauche de cette avenue est percé de dix ouvertures ou fenêtres. On remarque dans un angle du mur un grand pilier de marbre. C'était là sans doute l'entrée principale de la ville. L'autre avenue qui regarde le nord est moins belle; elle n'a d'un côté que quatre niches; de l'autre que trois; une partie de cette avenue est renversée. Il est probable que dans les différentes niches des deux avenues, étaient placées des statues de divinités ou de grands hommes; les dieux étaient là comme pour garder la grande porte de la ville. J'ai reconnu six portes, l'une des portes du midi est construite en pierres énormes semblables à des quartiers de rocs. L'une des portes du nord donne sur un ancien chemin pavé de grosses pierres. On voit dans l'enceinte trois petites élévations de terrain, dont l'une est couverte de grands piédestaux en marbre et de pièces de colonnes détachées; ces colonnes sont cannelées et en marbre magnifique; si les pièces éparses étaient replacées dans leur ordre primitif, ces colonnes pourraient être comparées à celles du temple de Jupiter-Olympien à Athènes. Plusieurs beaux fragmens d'architecture sont confondus au milieu des colonnes et des piédestaux. Il est probable que ces éclatans débris ont appartenu au temple de Diane *aux sourcils blancs*. Strabon nous dit que, sous le rapport de l'art, ce temple surpassait de beaucoup celui d'Éphèse, et

que, sous le rapport de la grandeur, il l'emportait sur tous les temples d'Asie, à l'exception de celui d'Éphèse et de celui d'Apollon-Didymæus dans le pays des Milésiens. A l'extrémité de l'enceinte, à l'ouest, gisent des tronçons de colonnes cannelées et non cannelées, des débris de chapiteaux et de corniches, et des marbres de toutes les dimensions. Sur un fragment de marbre, à demi enfoncé dans la terre, j'ai reconnu une inscription grecque; malheureusement l'inscription a été brisée avec le marbre. Voici les mots que j'ai pu recueillir, après avoir enlevé la terre et le gazon qui recouvraient en partie ce vieux débris.

. . . . . Κlονα
. . . . . αἰου υἱοσ
. . . . . φ. η̃.
. . . . . μοσ ανδρονικοσ
. . . . . η̃ κοσ. μον.

Le nom d'Andronic (ανδρονικοσ) qui est resté sur ce fragment de marbre, est comme un trait de lumière jeté sur les derniers temps de Magnésie; il paraîtrait qu'Andronic qui, dans le treizième siècle, rebâtit la ville de Tralles, fut aussi un des bienfaiteurs de l'antique ville des Magnésiens.

Les débris dont je viens de vous parler sont les seuls restes de construction que le temps n'ait point balayés dans l'enceinte ; comme il faut faire aussi la part des choses de l'époque présente, je ne dois point oublier de vous dire que les vaches se sont emparées de l'enceinte de Magnésie; il y a là un parc qui leur sert de demeure et une cabane de pierre pour leur gardien. Cette cabane est ombragée par quelques arbres qu'on appelle en grec *prènari*. Le Léthéus, appelé aujourd'hui *Ieni-Sai,* coule sous les murailles de Magnésie et va se jeter dans le Méandre; ses eaux sont d'une rare limpidité et paraissent comme argentées; la rivière fait tourner deux moulins à une demi-heure au sud de Magnésie; vous savez que le Léthéus sort du mont Pactyas, près d'Éphèse. A un quart d'heure de Magnésie, à l'est, dans la plaine, j'ai vu trois tertres assez semblables de loin aux tombeaux de la Troade; ces tertres formaient les petits îlots de *Derasidæ* et de *Sophonia*, dans le temps où la mer s'étendait jusque dans la plaine qu'arrose aujourd'hui le Méandre. M. Barbier du Bocage, dans ses notes, indique ces monticules comme autant de signes pour reconnaître l'emplacement de Magnésie.

Le terrain qui s'étend autour des murailles, du côté de l'ouest, est semé de débris d'édifices, de colonnes brisées ou debout et enfoncées dans le sol. A un quart d'heure de distance, dans cette direction, j'ai trouvé un amphithéâtre dont les gradins sont taillés au penchant de trois collines ; c'est comme un vallon qui n'est ouvert que du côté du nord; l'espace renfermé par les trois collines est uni comme la surface d'un lac et couvert d'un beau gazon ; il a quarante-cinq pieds de largeur, et deux cent vingt pieds de longueur. Les gradins, à l'est et à l'ouest, sont encore comme au temps des Magnésiens ; la colline du sud n'en a conservé que les vestiges. Ce qu'il y a de fort curieux dans cet amphithéâtre, c'est la distinction des siéges; on en trouve de plus ou moins commodes, de plus ou moins élégans ; il y a des bancs pour deux, pour trois ou pour quatre places, des bancs pour des familles ; les grands sont séparés de la foule des spectateurs ; j'ai vu plusieurs siéges marqués d'un nom propre ou d'une initiale. A l'est et à l'ouest, j'ai compté environ quarante rangs de gradins. La configuration du terrain nous porte à croire que ce lieu fut en même temps un cirque et un théâtre ; j'aurais voulu y découvrir la place qu'occupait la statue en bronze du magnésien Anaxénor qui, avec sa voix et sa guitare, s'était fait une grande renommée ; sur le piédestal de la statue on lisait deux vers de l'Odyssée qu'on peut traduire ainsi : *Il est agréable d'entendre un chanteur tel que celui-ci, comparable aux dieux pour la beauté de sa voix*. Presqu'en face de l'amphithéâtre est un vaste édifice dont il reste de fort belles ruines ; le monument est de forme carrée ; les pierres de cet édifice sont d'une épaisseur et d'une dimension peu communes. Les hauteurs du Thorax, sur une étendue de trois quarts de lieue, sont traversées par une haute et forte muraille. D'après le rapport de Strabon, Magnésie avait changé de place ; il est possible qu'elle ait été construite d'abord un peu plus à l'ouest, ce qui expliquerait le grand nombre de ruines dispersées de ce côté-là. Les remparts qui traversent le Thorax ont pu appartenir à cette première Magnésie. Strabon parle d'un temple consacré à Dindymène, mère des dieux, qui cessa d'exister par la translation de la ville. Je dois ajouter que l'enceinte de Magnésie, telle que je l'ai vue, n'annonce pas une grande cité ; une population nombreuse ne s'enferme guère dans un espace de trois quarts d'heure de circuit. Je ne m'arrête qu'en passant à toutes ces questions qui demanderaient trop de temps. Je désire que des voyageurs plus éclairés que moi

viennent mettre au grand jour des ruines que je n'ai pu qu'indiquer ; ils achèveront ce que j'ai commencé à peine, et leurs recherches auront tout l'intérêt de la nouveauté. C'est pourquoi je marque ici la situation de ces ruines avec la plus scrupuleuse exactitude. Les ruines de Magnésie sont à une heure, à l'est du village de Gusmuch-Ovassi, à une demi-heure d'un autre petit village appelé Ieni-Keui. Sur le penchant des collines, au nord de la plaine, se trouve un bourg nommé Tépé-Keui ; ces ruines sont connues dans le pays sous la dénomination turque de Jeni-Kalé. La ville est entourée de marais ; la plaine de Magnésie, surtout vers le nord, est abandonnée et sans culture ; on n'y rencontre que des joncs et quelques arbres sauvages. Cette plaine ne produirait pas aujourd'hui assez de froment pour fournir du pain à Thémistocle [1].

Sur le sol d'Asie il n'y a point de ruines qui n'aient d'intéressans souvenirs, et chaque pierre renversée est comme une page du grand livre des révolutions. Magnésie produisit quelques hommes célèbres, et son histoire se mêle à celle des colonies ioniennes, encore enveloppée de ténèbres pour les savans ; je laisse à la nuit ce qui appartient à la nuit. Je vous citerai seulement un poète magnésien nommé Simus, qui corrompit le genre lyrique, mit à la place une littérature bâtarde qui porta son nom, et précipita le théâtre grec vers sa décadence ; les Lysiodes et les Magodes avec leurs enchantemens et leurs mascarades, vinrent renchérir sur les innovations de Simus, et toutes ces folles nouveautés finirent par tuer l'art dramatique. On vit alors sur les rivages d'Ionie ce qu'on voit chez nous depuis quelques années ; nous avons aussi en France des Lysiodes et des Magodes qui croient chausser de cothurne parce qu'ils montent sur des échâsses, qui se disent nouveaux parce qu'ils sont bizarres, et qui ont déclaré la guerre aux anciens dieux, uniquement parce qu'ils ne sont pas dieux eux-mêmes. En voyant le Thorax qui domine Magnésie, on se rappelle le grammairien Daphitas qui, d'après Strabon, fut crucifié sur cette montagne pour avoir dit aux rois de Pergame qu'ils étaient des *raclures des trésors de Lysimaque, des esclaves qui cachaient sous*

[1] Le colonel Leake, dans son voyage de l'Asie mineure, cite un anglais nommé Hamilton qui a cru trouver les ruines de Magnésie près d'un village appelé Inek-Basar, dans le voisinage de Méandre ; comme il me paraît démontré que les ruines de Magnésie sont celles qui avoisinent Ieni-Keui, il faudra que le voyageur Hamilton rapporte à une autre ville les restes qu'il a découverts.

la pourpre les marques des coups de fouet. Ceci nous prouverait que dans ce temps-là, les rois étaient plus susceptibles qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Nous sommes venus coucher à Gusmusch-Ovassi, dans la demeure de l'aga du village; la nuit était froide et nous avons trouvé l'aga accroupi au coin d'une large cheminée, où brillait la flamme du chêne et du tamarin; quelques Turcs étendus sur une natte faisaient cercle autour du feu. Un souper abondant nous a été servi; nous avons mangé des gâteaux pétris avec de l'huile et des œufs; le pain du festin était semblable à des crêpes et pouvait se plier comme du papier. Gusmusch-Ovassi est un village composé de vingt-cinq maisons, dont quatre seulement sont grecques. J'ai demandé à l'aga si les habitans avaient quelques ressources; il y en a de riches et de pauvres, m'a-t-il dit; les fortunes sont inégales comme les doigts de la main. Le frère de l'aga est attaqué de fièvres intermittentes; il a fallu en venir aux consultations, et, pour payer mon hospitalité, je me suis résigné sans peine au rôle de médecin. Le malade a coutume de boire chaque jour, en manière de tisane, un litre d'eau-de-vie; je me suis permis de lui faire observer que ce remède ne me paraissait pas devoir amener une prompte guérison; je lui ai conseillé un régime plus doux, et, pour toute tisane, l'eau du Léthéus qui coule près de son village; mais il aimait mieux le raki que l'eau du Ieni-Sai; il ajoutait que, sans le secours du raki, il ne pourrait pas vivre deux jours et qu'il n'y renoncerait jamais. En disant ces mots, le jeune musulman avalait de grands verres d'eau-de-vie, et son regard terne qu'il cherchait à rendre moqueur, semblait accuser mon ignorance en matière de médecine. Dans le cours de la soirée, j'ai donné aux Turcs qui étaient là un spectacle qui les a divertis; il ne s'agissait cependant que de quelques tours de promenade que j'ai faits dans l'appartement de l'aga. Ces braves gens, accroupis et immobiles autour de la cheminée, riaient de surprise en suivant des yeux mes promenades; j'allais et je revenais tour-à-tour, et ce mouvement qui ne signifiait rien dans leur esprit, leur a fait croire un moment que j'étais un fou; *pourquoi marche-t-il puisqu'il ne veut aller nulle part?* Telle est la question à laquelle mon interprète a été obligé de répondre trois ou quatre fois. Comme mes hôtes surpris me pressaient de leur répondre moi-même, je suis, leur ai-je dit, comme l'oiseau du ciel qui sautille de feuille en feuille, de branche en branche, et voltige dans

tous les sens au milieu de l'arbre qui lui a servi d'asile ; quant à vous, mes bons hôtes, on ne vous accusera point de ressembler à l'oiseau léger, et vous aimez mieux sans doute qu'on vous compare à ces colonnes que j'ai vues aujourd'hui sur les rives du Ieni-Sai ?

On nous apporte des coussins pour reposer notre tête cette nuit ; M. Carcel et moi nous sommes couchés sur la même natte autour d'un bon feu qu'on a soin d'entretenir, et j'ai voulu crayonner ces notes en attendant le sommeil. Demain, au point du jour, nous partirons pour Guzel-Hissar ; si je rencontre, chemin faisant, quelque chamelier de Smyrne, je lui remettrai ces deux lettres pour vous, sous le pli du consul de France.

P.....

LETTRE LXXV.

Ville de Guzel-Hissar ; ruines de Tralles.

A M. M.....

Guzel-Hissar, le 11 novembre 1830.

En quittant Gusmusch-Ovassi, avant-hier matin, nous avons rencontré l'aga notre hôte qui avait devancé le jour et qui courait à cheval avec des serviteurs sur les bords du Léthéus. Comme nous n'avions pu lui dire adieu avant notre départ, nous nous sommes approchés de lui pour le saluer ; l'aga nous a salués à son tour, mais avec une politesse indifférente qui eût pu faire croire qu'il ne nous avait jamais vus. Les Turcs font du bien à ceux qui passent comme on accomplit un devoir religieux, comme on fait une chose toute simple et toute naturelle, sans demander qu'on leur dise merci, sans attendre aucune espèce de reconnaissance ; ils ne s'inquiètent point de savoir si leurs bienfaits sont écrits dans la mémoire ou dans les livres des hommes ; tout ce qu'ils demandent, c'est que leurs bonnes œuvres ne soient point oubliées dans le livre de Dieu.

De Gusmusch-Ovassi à Guzel-Hissar on compte sept heures de marche ; la route est toujours en plaine et va de l'ouest à l'est. Nous avons revu en passant les ruines de Magnésie ; je me suis arrêté une dernière fois devant ces grands débris qui, avant moi, n'étaient connus que des Turcs de la vallée. On a parlé quelquefois du langage des ruines ; ce langage que les ames poétiques peuvent seules comprendre, révèle des secrets qui ne sont point du domaine de l'histoire, et qui ont souvent bien plus d'intérêt et de charme que l'histoire elle-même. Ces ruines de Magnésie, si long-temps ignorées, devaient parfois se plaindre de leur éternelle solitude, de l'abandon où le destin les avait

laissées ; la grande ombre de Magnésie s'attristait de ce que personne ne venait visiter son sépulcre.

Après une marche d'une heure et demie, nous avons vu, sur notre gauche, au penchant des collines, le village d'*Eumer-Bakli ;* en face d'Eumer-Bakki sur le chemin est un autre village nommé *Beuklu*. A une heure plus loin se trouve *Tékéli* qui se compose d'environ cent maisons. On chemine encore deux heures pour arriver à *Kara-Bounar,* le dernier village qu'on rencontre avant Guzel-Hissar, situé à deux lieues de là ; je pourrais vous citer d'autres bourgades répandues dans la plaine; je ne vous ai nommé que les principaux endroits ; les villages situés sur la route ont tous des cafés ou des khans ; ils subsistent de la culture des champs et surtout du passage des caravanes. A notre droite, vers le midi, nos regards allaient chercher le Méandre dont les sinuosités sans nombre se perdaient au loin dans la plaine ; cette plaine, comme le dit Strabon, était commune aux Lydiens, aux Cariens, aux Ioniens de Milet et de Myus, aux Éoliens de Magnésie. Sur notre gauche, nous avions le mont Messogis qui est comme un prolongement du Pactyas appelé en turc Kestenous-Dagh. De Kara-Bounar à Guzel-Hissar, le chemin devient une véritable grande route qui n'a d'autre inconvénient que celui d'être sablonneuse ; cette large route est bordée de platanes, de figuiers, d'oliviers, de roseaux et d'agnus-castus ; de distance en distance le voyageur peut s'arrêter auprès d'un puits ou d'une fontaine ; à défaut de fontaines, la charité des Turcs a placé au bord des chemins de grandes urnes remplies d'une eau pure. Pour que ces urnes gardent plus long-temps la fraîcheur de leurs eaux, il y a là tantôt un arbre qui s'incline autour d'elles pour les défendre du soleil, tantôt un berceau de verdure qui les couvre d'ombrages : dans quel pays de la terre songe-t-on plus au pauvre voyageur ?

De Magnésie au village de Kara-Bounar, la nature n'offre rien de magnifique ; en beaucoup d'endroits vous n'y rencontrez que les images de la solitude, et l'art de Triptolème semble n'être point connu dans ces plaines du Méandre, qui jadis avaient coutume de se parer des plus riches moissons. Mais en approchant de Guzel-Hissar, de rians et pompeux spectacles se déroulent devant vous ; les alentours de cette ville sont comme un vaste jardin que les mauvais jours n'ont point encore flétri. La foule qui couvrait la route à l'approche de Guzel-Hissar, plaisait à mes yeux fatigués de la solitude ; c'étaient de

longues files de chameaux avec leurs sonnettes qui retentissent comme le *tintinnabulum* de Phèdre ; des osmanlis à cheval revêtus du manteau blanc ou écarlate ; d'humbles piétons qui marchaient nu-pieds dans le sable, portant leurs babouches sous le bras ; des derviches qui cheminaient paisiblement tenant en main le long rosaire.

Arrivés à Guzel-Hissar, nous sommes allés tout droit chez le mutselin ; nous n'avons trouvé d'abord que son kiaia accroupi à l'angle d'un divan ; mais bientôt le mutselin a paru, accompagné du cadi, et nous avons vu réunies autour de nous toutes les autorités de la ville. Le gouverneur a lu notre firman à haute voix ; comme je n'ai point de Tartare avec moi et que le firman parle d'un Tartare, le mutselin m'a demandé pourquoi je n'en avais point ; « Je l'ai laissé à Smyrne, lui ai-je dit, parce qu'il m'eût été inutile dans un pays où règnent, par vos soins, le bon ordre et la sûreté : un enfant pourrait traverser tout seul votre sandjiak avec de l'or sur la tête sans courir le moindre risque. » Le compliment a paru ne point déplaire à son excellence ; elle m'a répondu poliment que nous méritions toutes les bonnes choses qui sont écrites dans le firman impérial. Le gouverneur qui s'était déjà avisé que je n'avais point de Tartare, a remarqué aussi que le sultan Mahmoud parlait de deux *beys* voyageurs, et que j'étais seul : « Êtes-vous bey Michaud ou bey Poujoulat? » m'a dit le mutselin. « — Bey Michaud, ai-je répliqué, est resté à Smyrne avec le » Tartare ; c'est un uléma français qui a eu l'honneur de dîner à » Stamboul avec votre grand empereur. — Peki, peki, un uléma » qui voyage, c'est la lumière qui traverse l'espace pour éclairer le » monde. »

Le mutselin a fait venir le primat des Grecs et l'a chargé de nous donner un logement convenable : « Mon palais est à vous, m'a-t-il dit, mais je pense que vous serez plus à votre aise avec des chrétiens qu'avec des musulmans. » Le primat nous a conduits au quartier grec, où réside un vice-consul de France ; celui-ci est parti depuis deux jours pour Échelle-Neuve appelée par les Turcs Kouch-Adassi (l'île des oiseaux), et en son absence sa maison ne s'ouvre point aux voyageurs. Pendant que mon cavasi et mon interprète Marco frappaient à coups redoublés à la porte de la maison consulaire, une femme grecque nous a offert sa demeure, et c'est là que nous sommes logés ; le cavasi et nos chevaux ont trouvé asile dans le séraï du mutselin. La maison que nous occupons est tenue avec une admirable propreté ; je vous

écris dans une salle meublée d'un divan que recouvre une étoffe écarlate ; un riche tapis est étendu sur le parquet. La maison a une petite cour plantée de grenadiers, d'orangers, de citronniers et d'acacias. Notre hôtesse est bonne et attentive ; elle me rappelle par ses soins et ses prévenances mon hôtesse de Thérapia.

Guzel-Hissar, appelé aussi Aïdim, renferme environ trente-cinq mille habitans, dont les trois quarts appartiennent à l'islamisme ; les Grecs occupent un quartier séparé. La ville a des khans pour les caravanes, et des bazars fort malpropres, où sont étalés les comestibles et les marchandises qui forment le commerce du pays. Le territoire produit beaucoup de grains et de fruits ; je n'ai vu nulle part d'aussi belles oranges qu'à Guzel-Hissar. J'ai eu occasion de vous parler du caractère général des Turcs de l'Asie mineure ; ce caractère se retrouve tout entier dans la population musulmane d'Aïdim. Comme la ville a d'assez belles mosquées, j'aurais voulu pouvoir en visiter quelques-unes, mais le fanatisme écarte bien loin de ces sanctuaires tous ceux qui portent des chapeaux ou des turbans noirs. Une garnison composée de quelques centaines de soldats est ici aux ordres du mutselin ; vous imaginez bien que ces soldats n'appartiennent point aux nouvelles milices ; ce n'est point dans un sandjiak de l'Asie mineure qu'on peut retrouver l'exercice à l'européenne, le fesse et les souliers, la veste courte et l'étroit pantalon de la réforme ; la garnison d'Aïdim est tout ce qu'il y a de plus turc au monde, et je ne crois pas que des instructeurs francs y fussent bien reçus.

Guzel-Hissar s'élève à la place de l'ancienne Tralles ; j'ai voulu voir ce qui reste de cette ville. Nous avons traversé le Thébaïs qui partage la cité musulmane ; le fleuve coule dans un lit profond couvert de lauriers roses, de saules et de platanes ; en ce moment le Thébaïs n'est qu'un faible courant, mais l'eau est fraîche et limpide comme celle du Léthéus. Au sommet du plateau, nous avons vu des murailles modernes débris d'une forteresse ; des tronçons de colonnes, des chapiteaux et beaucoup de marbres antiques ont été employés à la grossière construction de ces murailles ; la principale ruine de ce plateau consiste en trois arcades semblables à celles d'Alexandria-Troas, vulgairement appelées *palais de Priam :* les trois arcades sont décrites par Chandler ; à côté de cette ruine est un vieux mur massif. L'enceinte, à l'extrémité de laquelle se trouvent les trois arcades, à l'ouest, présente d'énormes amas de briques ; à l'est de cette enceinte

on trouve un débris d'ancien mur traversé par sept colonnes de granit d'une grande dimension ; ces colonnes ne sont point taillées en ligne droite comme toutes les colonnes en général ; elles sont bizarrement recourbées comme pour former un demi-cercle. Des fouilles ont remué profondément toute cette enceinte ; les fouilleurs sont des juifs qui chaque jour bouleversent le terrain pour y chercher des marbres dont ils font ensuite des sépulcres. Le cimetière des israélites se trouve à dix minutes des trois arcades ; presque toutes les pierres tumulaires ont appartenu à l'ancienne Tralles ; le champ funèbre est une collection de ruines choisies, un vrai musée que l'antiquaire ne parcourrait point sans plaisir. Du haut du plateau, les regards s'étendent sur les belles campagnes de Guzel-Hissar et sur le Méandre qui serpente au loin ; c'est une délicieuse perspective.

J'ai trouvé à Guzel-Hissar plusieurs inscriptions grecques ; la suivante est gravée sur un petit piédestal qui supporte deux aigles brisés :

ΔΙΟΓΕΝΗΣ ΟΡΘΙ.
ΟΣ ΘΕΩ ΛΗ ΕΥΧΑ
ΡΙΣΤΩΝ ΤΟΥΤΟΥΣ
ΔΗ ΛΕΤΟΥΣ ΑΝΕ
ΘΗΚΕ.

« Diogène d'Ortia, reconnaissant envers le Dieu, lui a consacré » ces aigles. » Il est probable que cette offrande avait appartenu à un ancien temple. Toutes ces inscriptions, dont quelques-unes sont incomplètes ou inintelligibles, n'ont pas un grand intérêt ; les unes sont à la louange d'un certain Ménandre, qui remporta plusieurs fois la victoire dans les combats du pancrace ; les autres parlent d'un autre personnage qui fut aussi vainqueur daus les jeux à Smyrne, à Alexandrie, à Athènes, à Lacédémone et à Tralles [1].

Si je voulais me donner les airs d'un érudit, je pourrais vous citer jusqu'à sept noms différens qui furent donnés à Tralles dans les temps anciens ; Erymna, qui signifie *fortifiée* à cause de sa situation sur le haut plateau, Charax *retranchement*, Anthia la *fleurie*, Séleucia, Antiochia, Dia et Larissa ; je pourrais vous dire aussi que Tralles fut

[1] Nous devons de la reconnaissance à M. Miller, jeune helléniste fort habile, attaché à la Bibliothèque du Roi, qui a pris la peine de nous déchiffrer ces différentes inscriptions.

une des plus riches cités de l'Asie mineure, et que l'intendance des jeux sacrés de la province était toujours confiée à un de ses citoyens ; mais ces souvenirs historiques ne jeteraient pas un grand intérêt sur les ruines que nous venons de parcourir. Vous vous souvenez de l'inscription que j'ai trouvée dans l'enceinte de Magnésie et qui parle d'Andronic, fils de Paléologue; ce prince grec releva en 1280 les murs de Tralles que la guerre avait renversés ; il rappela sa population qui se trouvait dispersée dans les pays voisins, et rendit à la ville nouvelle une image de sa grandeur d'autrefois. Andronic cependant n'empêcha point les hordes turques de s'en emparer peu de temps après ; c'était l'époque où le glaive musulman détachait chaque jour de l'empire grec un château, une cité ou une province, et l'antique ville des Tralliens devint alors la cité turque de Guzel-Hissar.

LETTRE LXXVI.

Les Turcs de Sultan-Hissar ; ruines de Nysa ; le Méandre.

A M. M.....

Sultan-Hissar, le 21 novembre 1830.

Les six jours qui viennent de s'écouler ont été bien lugubres pour moi. La fièvre, cette cruelle compagne qui me fait payer si cher les joies poétiques de l'Orient, est revenue me visiter avec une nouvelle violence. Le 15 novembre à Guzel-Hissar, je rentrais dans ma maison grecque après une promenade aux ruines de Tralles ; je fus tout à coup saisi par tous les symptômes qui m'annoncent d'ordinaire l'arrivée de mon ennemi, et pendant quatre nuits consécutives, j'ai souffert tous les maux d'une fièvre dévorante. Les accès ont été si terribles qu'en peu de temps j'ai perdu toutes mes forces ; je venais de fouler les ruines, les ossemens d'un ancien peuple, et j'étais devenu moi-même un pâle ossement qu'il fallait bientôt rendre à la terre, une jeune ruine qui resterait perdue sur les bords du Thébaïs.

Le second jour de ma maladie, mon guide et mon interprète m'ont amené le médecin du pays ; j'ai vu autour de moi un homme de près de six pieds avec des formes athlétiques : « Je m'appelle, a-t-il dit, le docteur Pérussel. » A ces mots, je me suis rappelé un docteur Pérussel dont on parlait beaucoup à Smyrne lors de notre premier passage. Après avoir servi comme tambour-major dans un régiment français, il était venu s'établir comme médecin dans la capitale de l'Ionie. Pour s'accréditer, il avait supprimé de son premier titre le mot de *tambour*, et se faisait appeler *monsieur le major ;* mais dès son début, il avait tellement multiplié les funérailles dans la ville,

qu'on l'avait prié d'en sortir et de porter ailleurs son savoir et sa médecine. Le docteur Pérussel, renvoyé ainsi de Smyrne, était venu à Guzel-Hissar, et c'est là que le bourreau m'attendait. Tout en me tâtant le pouls, il m'exposait sa doctrine qui est tout entière dans ces mots empruntés à son ancien métier : *Quand je traite une maladie, je tire dessus à mitraille.* Pendant qu'il s'exprimait de la sorte, il tirait de sa poche un émétique qui devait me couper la fièvre ; j'avalai la médecine et quelques heures après j'étais livré à des souffrances atroces ; le lendemain, *monsieur le major* peu satisfait du résultat de son premier remède, me persuada qu'il fallait me résigner à une saignée ; j'étais trop faible pour opposer aucune résistance, et je tendis mon bras à la lancette homicide ; ce jour-là même, croyant qu'une seule saignée n'était point suffisante, Pérussel voulut m'ouvrir la veine une seconde fois; j'étais comme un homme qui dans son malheur n'a plus ni crainte ni espérance ; et j'abandonnai mon dernier souffle de vie à la fantaisie du barbare. Le soir, il m'apporta de l'opium pour me faire dormir ; je ne pouvais plus ni parler ni me tenir debout ; l'opium me plongea dans un lourd sommeil qui dura plus de quinze heures. A mon réveil, je vis autour de moi le docteur Pérussel, il s'applaudissait de m'avoir guéri ; pour moi, je me réjouissais de n'avoir plus de fièvre et d'avoir résisté à la *mitraille* de mon docteur.

Mon hôtesse grecque m'avait mis sous la protection de la panagia ; l'image de la Vierge se trouvait dans une chambre voisine de la mienne, et, pendant quatre jours et quatre nuits, une lampe n'a pas cessé de brûler devant l'image sacrée. La bonne femme est venue me féliciter à son tour du départ de la fièvre ; mais ce n'est pas à monsieur le major qu'elle attribuait ma guérison. Il faut vous dire que la pauvre Grecque prétend connaître aussi la science d'Hippocrate, et qu'elle n'a pas vu avec joie le docteur Pérussel s'établir à Guzel-Hissar. Avant l'arrivée de l'Esculape franc, mon hôtesse partageait, avec un jeune Corfiote, secrétaire du vice-consul de France, les bénéfices et les honneurs de la médecine dans le quartier grec d'Aïdim. Aussi elle m'a raconté avec une certaine satisfaction que la femme du docteur Pérussel venait d'être dévalisée par des brigands samiens en venant de Smyrne à Guzel-Hissar ; dans son opinion, les bandits de Samos n'étaient que l'instrument de la justice divine, car mon hôtesse regardait monsieur le major comme un grand coupable ; elle lui reprochait de ruiner ses malades quand il ne les tuait pas, et la mésaven-

ture de madame Pérussel lui semblait *une expiation des péchés du mari* [1].

Le 18 novembre, comme je n'avais éprouvé aucun accès de fièvre depuis vingt-quatre heures, je suis monté à cheval malgré une faiblesse extrême, et j'ai pris la route de Sultan-Hissar à l'orient. La route d'Aïdim à Sultan-Hissar est large et sablonneuse ; la plaine qu'on traverse est riche en végétation, et la culture n'y est point négligée. A trois heures d'Aïdim, nous avons vu au bord du chemin deux cimetières remplis de belles colonnes et de fragmens d'architecture antique ; beaucoup de ces marbres précieux ont été taillés en pierres tumulaires. En voyant les débris des anciens monumens ainsi dispersés dans les champs funèbres, je fesais une remarque qui a dû plusieurs fois se présenter à votre esprit, c'est qu'en Turquie les morts seul profitent des dépouilles de l'antique Orient ; pendant sa vie, un Turc eût passé sans y prendre garde devant un temple ionique ou corinthien ; après sa mort, on lui prépare une demeure avec les chefs-d'œuvre du génie grec ou romain, et la tombe d'un osmanlis semble étaler avec orgueil des marbres jadis consacrés à Cybèle, à Diane ou à Jupiter.

En allant d'Aïdin à Sultan-Hissar, nous avons passé par deux villages ; le premier s'appelle *Umuslu* et se compose de deux cents maisons ; on le trouve après une heure et demie de marche ; le second se nomme Kios-Keui ; il est situé à une demi-heure d'Umuslu. De Kios-Keui à Sultan-Hissar, deux heures de marche ; ce qui fait cinq heures depuis Guzel-Hissar jusqu'à Sultan-Hissar. Avant d'arriver à ce dernier village qui avoisine les ruines de l'antique Nysa, j'ai traversé un grand bosquet. Je me suis souvenu qu'à peu de distance de Nysa, s'élevait autrefois un temple de Pluton et de Proserpine, entouré d'un bois. Chose étonnante ! Le voyageur retrouve le même bosquet après vingt siècles ; depuis cette époque, que de cités, que d'empires sont descendus dans la poussière, et le bois du *Plutonium* reverdit encore tous les ans. Près de là, on pourrait reconnaître le

[1] A mon retour à Smyrne, j'éprouvai de nouveaux accès de fièvre ; cette fois, à la place du tambour-major de Guzel-Hissar, j'eus le bonheur d'avoir au chevet de mon lit un médecin fort habile, le major du brick de guerre l'*Éclipse;* je maudis ma mémoire d'avoir oublié le nom d'un compatriote qui chaque jour quittait son bord pour m'apporter les secours de l'art et des soins si empressés qu'ils ressemblaient à des témoignages d'amitié.

Charonium, cet antre merveilleux dont parle Strabon. Des marbres épars dans les champs, sont les seuls restes du sanctuaire de Proserpine et de Pluton. Il y avait là un bourg nommé *Acharaca*, où les malades avaient coutume de venir chercher un remède à leurs souffrances, en invoquant le secours de ces deux divinités. Des prêtres passaient la nuit dans le Charonium et prescrivaient les remèdes d'après leurs songes ; quelquefois les malades y étaient eux-mêmes renfermés sans recevoir aucune nourriture, et cherchaient leurs guérison dans leurs propres rêves. Cette médecine de Pluton a été remplacée aujourd'hui par une médecine aventurière qui s'en va courant dans l'Asie mineure, l'émétique et la lancette à main ; la première avait pour cortége la superstition, la crédulité et les visions de la nuit ; la seconde marche appuyée sur le mensonge, la cupidité et l'ignorance ; elle ne se montre pas seulement dans un antre ou dans un sanctuaire, mais elle parcourt les campagnes et les cités, frappant tous ceux qu'elle rencontre, comme un fléau nomade ou un vent pestilentiel ; n'y a-t-il pas là de quoi nous faire regretter l'antre de Pluton et de Proserpine? Nous lisons dans Strabon qu'on tenait tous les ans une foire au bourg d'Acharaca ; on y entendait le récit de diverses guérisons, et on pouvait y voir aussi de ses propres yeux des malades miraculeusement rendus à la santé ; pendant cette foire, les jeunes gens du gymnase, nus et frottés d'huile, entraînaient un taureau vers le Charonium, et le lâchaient ensuite dans la caverne où l'animal trouvait une mort soudaine. On s'étonne que les malades soient allés chercher les songes qui donnent la vie, dans cette caverne, et que le roi des morts fût ainsi envoyé pour conserver la santé des humains, qu'on pouvait prendre pour une des bouches du Ténare.

J'avais envoyé en avant Marco, notre interprète, pour prévenir l'aga de Sultan-Hissar que nous irions lui demander l'hospitalité. En entrant dans le village musulman, nous avons été reçus par des gardes de l'aga qui nous ont conduits dans une maison isolée ; nous avons trouvé là Marco bien établi et enivré du bon accueil qu'on lui avait fait ; comme notre interprète smyrniote est laid à faire peur, il est toujours étonné qu'on ne le mette pas à la porte quand il se montre quelque part. L'aga de Sultan-Hissar ne m'a point logé dans sa maison, parce que, durant la nuit, autour de sa demeure, une douzaine de soldats crient et s'appellent les uns les autres comme dans les forteresses turques ; Marco lui avait dit que j'étais malade, et l'aga

avait pensé que ce bruit aurait pu m'empêcher de dormir ; voilà pourquoi il m'avait donné une maison au bout du village.

L'aga de Sultan-Hissar est le fils du mutselin de Guzel-Hissar ; il se nomme Mohammed Khoda-Vyrdi (Dieudonné); c'est un jeune homme de vingt-huit ans, riche, aimable et d'une jolie figure ; le matin, quand je suis allé lui faire ma visite, je l'ai trouvé peignant sa longue barbe noire et déposant dans un petit vase d'argent chaque cheveu qui tombait de sa tête ; ces cheveux ainsi ramassés ne sont point jetés au vent, mais on les porte religieusement dans le cimetière comme une des saintes dépouilles de l'homme. Le jeune aga aime par-dessus tout les belles armes ; pour nous donner une preuve de son adresse à tirer le pistolet, il a visé le tronc d'un platane à quarante pas de là, et la balle est allée frapper le milieu du tronc. Comme il m'a vu malade, il m'a poliment offert de passer quinze jours avec lui ; l'aga, le village et la campagne de Sultan-Hissar me plaisent beaucoup, et j'avoue que si vous ne m'attendiez pas à Smyrne, je me laisserais séduire par cette offre obligeante. Quelques jours de repos et ce doux soleil d'automne qui n'a rencontré encore aucun nuage sous le ciel de l'Anatolie, me rendraient, je crois, toutes mes forces. L'aga m'a remis une lettre de recommandation pour le vaivode qui gouverne l'ancien pays de Laodicée, Ahmed-bey Beyzadeb, *le noble*, *l'ami*, *l'illustre*, *l'humain*, *l'affectionné*, *l'heureux* ; cette lettre est datée du 3 de djoumadi de l'an de l'hégire 1248. Le cachet de l'aga porte ces mots : *O mon Dieu ! veille sur Mohammed Khoda-Vyrdi*[1] ! Sultan-Hissar est ainsi appelé du nom d'une vieille forteresse dont il ne reste plus que des murs écroulés. Le village est habité par une population toute musulmane. On ne voit point ici des physionomies inquiètes, des regards tristes ou soupçonneux ; partout une douce franchise, une bonté naïve ; chacun paraît tranquille et satisfait de son sort, et les visages qu'on rencontre ne respirent que la sécurité et la paix. Les Turcs que je vois ici me rappellent ceux de Baba. La vie qu'on mène à Sultan-Hissar peut nous donner une juste idée de ce qui se passe dans tous ces villages de l'Asie mineure que le génie de la corruption n'a pu envahir encore, et qui, au milieu d'un monde caduc et pourri, sont restés comme au temps où l'univers était dans sa fleur et dans sa pureté première.

[1] La lettre de l'aga de Sultan-Hissar nous a été traduite par M. Reinaud.

A une demi-heure de Sultan-Hissar, au penchant du mont Messogis, Nysa offre au voyageur ses pittoresques ruines. Cette cité était séparée en deux par un torrent profond, et formait comme deux cités; les débris répandus sur les deux côtés du torrent ou du vallon, semblent attester l'emplacement de deux villes. Voilà pourquoi Pocoke, Smith, Wells et Chandler ont placé là non-seulement l'ancienne Nysa, mais encore la cité de Tralles, dont j'ai vu les ruines sur le plateau de Guzel-Hissar; comme tous ces voyageurs se sont trompé pour ce qui est de l'emplacement de Magnésie, cette erreur a dû nécessairement amener d'autres inexactitudes dans cette partie de leur itinéraire; il faut donc appliquer à la seule ville de Nysa la description qu'ils ont faite de ces ruines. Nysa avait un théâtre, un amphithéâtre et un gymnase dont on voit encore les débris; cette ville avait aussi des écoles, et c'est là que Strabon étudia la grammaire et la rhétorique. Ce souvenir littéraire a pour moi du charme au milieu des ruines de Nysa; je retrouve au pied du Messogis la première page de la vie d'un grand homme qui fut le père de la géographie comme Hérodote fut le père de l'histoire, et qui, dans les temps modernes, est devenu le compagnon de route de tous les voyageurs en Orient.

J'ai visité ce matin le Méandre que je n'avais vu encore que de loin; le fleuve coule dans la plaine à une heure, au midi de Sultan-Hissar. L'eau du Méandre est bourbeuse; elle est assez profonde et très-rapide. Le Méandre est deux fois large comme le Mélès quand il passe sous le pont des Caravanes à Smyrne; je vous donne ce terme de comparaison parce que vous l'avez en ce moment à votre portée. La rive septentrionale du Méandre, particulièrement rongée par le cours du fleuve, se trouve livrée à de perpétuels éboulemens; le sol étant sablonneux, devient plus facile à emporter; c'est là sans doute ce qui donne aux eaux du Méandre une teinte terreuse; le fleuve qui envahit ainsi sourdement les champs qu'il parcourt, tend par conséquent sans cesse à changer de lit. L'agnus-cartus et le tamarin sont les seuls arbres qui croissent sur ses rives.

Je me suis procuré sur les sources du Méandre et le cours de ce fleuve de précieux renseignemens que je m'empresse de consigner ici. Deux sources sortent à peu de distance l'une de l'autre, du pied d'une montagne, dans un lieu appelé Guruk. Ces deux sources s'échappent en bouillonnant et font tourner plusieurs moulins; mêlées ensemble, elles traversent, sur une étendue d'une lieue et demie, la plaine de

Dombay; là elles s'engouffrent dans un lac. Dans la direction de ce lac, à l'ouest, se trouvent des montagnes; sur le côté occidental de ces montagnes est un village nommé *Bounar-Bachi* (tête de l'eau), d'où sortent des sources qui forment le Méandre; les habitans croient que les sources de Bounar-Bachi ne sont qu'une continuation de ces premières eaux qui, parties de Guruk, viennent disparaître dans le lac de la plaine de Dombay; dans l'opinion des gens du pays, les eaux de Guruk cheminerait sous terre et viendraient donner naissance aux sources de Bounar-Bachi. Le Méandre, en quittant Bounar-Bachi, se dirige d'abord vers le nord, ensuite au sud-ouest et reçoit plus loin les eaux du Lycus. Ce fleuve, depuis sa source jusqu'à son embouchure au sud de Milet, parcourt un espace d'environ soixante lieues; les villes d'*Oma* et d'*Ischekli* sont les villes les plus considérables qu'on rencontre sur les rives du Méandre.

P.....

LETTRE LXXVII.

Itinéraire des croisés français conduits par Louis VII, depuis Constantinople jusqu'à Laodicée.

A M. M.....

Sultan-Hissar, novembre 1830.

La faiblesse que m'a laissée la fièvre me condamne à m'arrêter à Sultan-Hissar ; il me faut renoncer au projet d'aller jusqu'à Laodicée, et je vous laisse à penser quels doivent être mes regrets. Je me suis établi pour quelques jours dans la demeure de l'aga de Sultan-Hissar ; il a lui-même parcouru tous les pays voisins du Méandre, et je vois ici deux vieux musulmans, dont l'un a voyagé du côté de Satalie, et l'autre a long-temps habité Dénisli, cité turque bâtie à trois quarts d'heure de Laodicée. Dans ma mauvaise fortune, je trouve encore, comme vous voyez, des gens qui peuvent m'aider à remplir, jusqu'à un certain point, les lacunes de mon voyage. Je m'occuperai ici de l'itinéraire de l'armée de Louis VII, depuis Constantinople jusqu'à Satalie ; j'ai parcouru une bonne partie des lieux que cette armée a traversés, et pour les endroits que je n'ai pas vus, j'ai des renseignemens dont je puis vous garantir l'exactitude ; je reprendrai ensuite les troupes de Frédéric que j'ai laissées à Laodicée dans une précédente lettre, et je la conduirai jusque sur les bords du Sélef, où s'éteignit leur grand empereur. C'est par là que j'achèverai la rude tâche que vous m'avez confiée, pour ce qui regarde les différentes marches des croisés dans l'Asie mineure.

Avant de me mettre en route avec l'armée française, je ne puis me dispenser d'indiquer d'abord comment s'évanouit cette puissante armée de Conrad, qui avait quitté l'Europe en même temps que les

croisés de France. Nos vieilles chroniques sont toujours obscures quand il s'agit de raconter quelques désastres; ce voile ténébreux que l'histoire contemporaine aime à jeter sur les malheurs des armées chrétiennes, nous dérobe la moitié des évènemens des guerres saintes. Odon de Deuil, qui accompagnait Louis VII en qualité de chapelain, est le seul chroniqueur qui nous ait transmis quelques détails sur les malheurs de l'empereur Conrad. Les troupes d'Allemagne, partent de Nicée pour se rendre à Iconium ; trompées par les Grecs qui leur servaient de guides, elles n'emportent des vivres que pour huit jours, croyant arriver ainsi à Iconium dans une semaine. Après huit jours de marche, les provisions sont épuisées, et au lieu de se trouver dans le riche pays d'Iconium, les Allemands ne voient devant eux que des rochers et des montagnes qui ne leur offraient aucun chemin ; ils s'avancent encore pendant trois jours à travers des montagnes qui leur étaient inconnues. C'est là que l'armée impériale fut attaquée par une immense multitude de Turcs. Les pélerins d'Allemagne, déjà affaiblis par la faim et par une pénible marche, se décidèrent tout à coup à la retraite. Cette retraite, qui ramena les Allemands à Nicée, fut comme une défaite qui dura plusieurs jours. L'empereur Conrad fut blessé de deux flèches dans cette déroute ; les chrétiens qui purent échapper au glaive ou aux javelots des Turcs arrivèrent à Nicée, affamés et pâles de besoin ; Odon de Deuil dit que plus de trente mille d'entre eux moururent de faim sur la route de Constantinople. En racontant cette retraite désastreuse, le moine de Saint-Denis se plaint de la multitude inutile qui suivait l'armée allemande ; le souverain pontife avait défendu d'emmener des chiens et des faucons, avait prescrit aux chevaliers la forme de leurs vêtemens et de leurs armes ; plût à Dieu, s'écrie le chroniqueur, que le saint pape eût aussi publié des réglemens pour le peuple, et que, retenant les faibles, il eût donné à tous les hommes forts un glaive au lieu d'une besace, un arc au lieu d'un bâton !

Il nous reste peu de documens géographiques qui puissent nous apprendre d'une manière précise dans quel pays se trouvaient les montagnes au milieu desquelles fut attaquée l'armée d'Allemagne. Tagenon, en décrivant la marche de Frédéric dans le pays de Laodicée, observe que c'est là qu'avaient été vaincues les troupes de Conrad ; il ajoute que l'évêque de Freisingen y avait perdu ses sandales. Odon de Deuil qui traversa les montagnes de Laodicée avec

Louis VII, dit que ces montagnes étaient *encore toutes trempées du sang des Allemands;* le même historien reproche au gouverneur de Laodicée d'avoir entraîné l'armée de Conrad loin des chemins qu'il fallait suivre, et de s'être enrichi des dépouilles des pélerins vaincus. Tous ces témoignages ne suffisent-ils pas pour nous prouver que l'armée de Conrad, égarée par ses guides, se trouva comme perdue dans les montagnes voisines de Laodicée et que c'est là qu'elle fut attaquée?

Le roi de France resté campé sur les bords du lac Ascanius, alla au-devant de l'empereur, et pleura avec lui sur le triste destin des croisés allemands. Conrad, instruit par ses propres malheurs, conseille à Louis VII de ne point s'aventurer dans l'intérieur de l'Asie mineure, mais de suivre les bords de la mer, quoique cette route fût la plus longue; « il vaut mieux, lui disait-il, vivre plus long-temps et honorablement dans l'abondance, que de périr promptement et honteusement dans la misère; naguère j'avais une armée à laquelle un peuple infidèle n'aurait pu résister, et cette armée, vaincue par la faim, est tombée devant ceux qu'elle eût domptés, si elle avait eu des vivres. » Odon de Deuil parle de trois routes qui menaient de Nicomédie à Antioche; en suivant la première, on pouvait aller en trois semaines à Antioche; on arrivait à Iconium après douze journées de marche, et cinq jours après, on touchait au territoire des Francs; les neiges des montagnes rendaient cette route très-difficile en hiver. La seconde route, appelée la route du milieu, était la plus sûre, *la la plus pauvre et la plus longue;* la troisième route est celle des bords de la mer; elle fut suivie par l'armée française. Ce chemin présentait des difficultés par les escarpemens du rivage, par les torrens et les fleuves qu'on rencontre, et qui, selon l'expression d'Odon de Deuil, *remplaçaient pour les chrétiens la neige et les Turcs.*

L'armée française se mit en marche à la fin de l'automne; nos croisés partaient pour l'Asie mineure dans la saison où nous sommes, et les montagnes, les fleuves et les vallons allaient se montrer à leurs yeux sous le même aspect que nous les voyons maintenant; cette coïncidence n'est pas sans intérêt quand il s'agit de suivre les traces d'une armée dans les pays lointains.

L'armée française, partagée en deux corps, vient de Nicée à une citée appelée *Démétrie,* bâtie sur les rives de la Propontide; le premier corps qui avait suivi le chemin direct, arrive à Démétrie après une

demi-journée de marche; le second corps, où se trouvait Louis VII, reste trois jours pour y arriver, parce qu'il s'était engagé dans des défilés et des montagnes. Odon de Deuil qui suivait le prince, dit qu'en tournoyant au milieu de ces montagnes, *on se rapprochait alternativement des astres et de l'enfer;* la troupe du roi découvrit un tchifflik dont tous les habitans s'enfuirent; un seul resta et fut fait prisonnier; ce fut lui qui servit de guide au roi pour gagner la ville où l'attendait le reste de l'armée. Toute cette côte de la Propontide est montagneuse, et je ne sais quel nom moderne pourrait nous représenter Démétrie. Odon de Deuil parle d'un torrent tortueux et rapide, que les chrétiens traversèrent à gué huit ou neuf fois en un jour. « Presque tous les jours, dit le chroniqueur, nous rencontrions des montagnes escarpées et couvertes de rochers, des lits de torrens très-profonds qu'il était difficile de franchir, même quand ils étaient à sec, et qui auraient été des tombeaux pour nous, s'ils eussent été remplis par les pluies ou les neiges.» Un grand nombre de cités célèbres s'élevaient ou montraient leurs ruines sur les côtes que parcoururent alors les croisés français; nous avons visité nous-mêmes les débris de plusieurs de ces cités; mais Odon de Deuil, quoiqu'il fût un des hommes les plus éclairés de son temps, ne cite aucune de ces villes, qui n'avaient point de noms pour les croisés; le chroniqueur ne désigne pas un seul de ces fleuves, auxquels se rattachent de glorieux souvenirs, et que les pélerins rencontrèrent sur leur passage; il règne dans nos vieilles chroniques je ne sais quel mépris pour les lieux et pour les ruines. Le chapelain de Louis VII, en décrivant cet itinéraire, se borne à dire que l'armée trouva plusieurs villes en ruines, qui étaient défendues par des murailles et des tours. Les pélerins passent auprès de Pergame et de Smyrne, et s'arrêtent à Éphèse; en allant de Smyrne à Éphèse, ils durent traverser la grande plaine de Boudjia, arrosée par plusieurs petites rivières. Nos vieux auteurs ne nous disent point ce qu'était alors l'antique ville des Éphésiens; mais on doit croire, d'après leurs récits, qu'à cette époque il y avait encore au pied du mont Prion des habitations et des églises grecques.

Pendant son séjour à Éphèse, le roi de France reçut différentes ambassades de l'empereur grec; les unes lui annonçaient l'approche des armées ennemies et l'invitaient à se réfugier dans les châteaux voisins; les autres le menaçaient de la vengeance des Grecs dont il avait violé le territoire. Louis VII traita dédaigneusement les mes-

sagers de Manuel, et ne tint aucun compte de leurs menaces. Conrad, qui avait suivi le roi de France jusqu'à Éphèse, reprit alors le chemin de Constantinople pour y passer l'hiver. L'armée française, poursuivant sa route du côté de l'est, vint camper dans une vallée qu'Odon de Deuil appelle Décervion, et c'est là qu'elle célébra les fêtes de Noël. Cette vallée, que j'ai traversée deux fois, se nomme aujourd'hui Ouadi-techi-kalessi (vallée du château des chèvres) ; on m'a montré sur des montagnes voisines de vieilles masures que les Turcs ont désignées sous le nom de *Château-des-chèvres ;* cette dénomination a été donnée à la vallée. Les tentes des Français étaient dressées sur les bords du Caystre. C'est dans cette vallée que les compagnons de Louis VII virent pour la première fois des Turcs ; ceux-ci étaient venus en embuscade dans les pâturages où étaient répandus les chevaux de l'armée, et les chevaliers les repoussant au premier choc, *rapportèrent joyeusement,* dit Odon de Deuil, les *prémices de leurs têtes*. Une pluie de quatre jours inonda la vallée où étaient campés les croisés ; le sommet des montagnes se couvrit de neiges. « Quand la pluie eut cessé et que le ciel fut redevenu serein, le roi, dit le chroniqueur, craignant d'être arrêté par les torrens, soit que les neiges vinssent à fondre, soit qu'il tombât du ciel des pluies nouvelles, abandonna la vallée d'Éphèse, et, se pourvoyant de vivres, s'achemina promptement vers Laodicée. »

Nous trouvons dans cet itinéraire l'évènement le plus glorieux de la croisade de Louis VII ; c'est la victoire remportée par l'armée française aux rives du Méandre. Le passage du Méandre par Louis VII est un fait d'armes aussi important pour nous que le passage du Granique par Alexandre. Odon de Deuil qui cependant avait vu les lieux, manque de précision et d'exactitude dans le récit qu'il a fait de cette marche de l'armée chrétienne. Je dois d'abord vous faire remarquer que le chroniqueur ne cite point le Caystre en parlant d'Éphèse, ni même en parlant de la vallée de Décervion où campa l'armée de Louis VII. Le Méandre est le seul fleuve dont il parle ; la description qu'il en fait semblerait plutôt convenir au Caystre ; on ne peut pas dire que le Méandre coule *au milieu de montagnes escarpées ;* on ne doit point parler de la vaste plaine du Méandre qui était commune aux Lydiens, aux Cariens, aux Ioniens de Milet et de Myus, aux Éoliens de Magnésie, comme *d'une vallée assez large partagée en deux par une rivière ;* si nous ne savions pas que la bataille fut livrée à

peu de distance d'Antiochette, nous pourrions croire, d'après Odon de Deuil, qu'elle eut pour théâtre les rives du Caystre.

Je vais vous dire le chemin que suivit Louis VII depuis Éphèse jusqu'au passage du Méandre et de là jusqu'à Laodicée. En quittant la vallée du Château-des-chèvres, les pélerins passèrent à côté de l'ancienne Tyrreum, remplacée aujourd'hui par une ville turque qui a gardé le nom de Tyra ; ils laissaient à droite les montagnes où se trouve maintenant le bourg de Chirkingé, et marchant vers l'orient, ils traversèrent la chaîne appelée en turc Kesténous-Dagh ; c'est probablement à peu de distance de Guzel-Hissar, que les croisés descendirent dans la plaine du Méandre. Les deux rives du fleuve étaient occupées par les Turcs ; quelques troupes musulmanes étaient postées dans les montagnes voisines de Guzel-Hissar, et d'autres troupes étaient répandues dans la plaine. Louis VII, voulant ranger ses bataillons en bon ordre, plaça au milieu tous ses bagages et tous les hommes faibles, et la tête, l'arrière et les flancs de l'armée furent protégés par les meilleurs chevaliers. Les croisés s'avancèrent ainsi lentement, restant toujours sur la défensive. Mais le roi, harcelé sans cesse par l'ennemi, résolut enfin d'engager un combat décisif ; il se disposa à traverser le fleuve en un gué dont le passage était défendu par les musulmans. A peine quelques cavaliers eurent franchi le Méandre que la terreur se répandit dans l'armée ennemie. Plusieurs attaques contre les Turcs eurent lieu en même temps sur différens points du fleuve ; la victoire fut prompte, et les deux côtés de la plaine se couvrirent de cadavres ; le roi de France s'était précipité contre les musulmans qui inquiétaient les derrières de l'armée, il les poursuivit victorieusement jusque dans les gorges des montagnes ; la plupart de ceux qui échappèrent au glaive des croisés prirent le chemin d'une petite ville nommée Antiochette, alors occupée par les Grecs et située non loin du lieu où les Français passèrent le Méandre. Malgré la pluie de fer qui tomba sur elle dans ce glorieux passage, l'armée chrétienne ne perdit pas un seul homme ; Milon de Nogent, noyé dans le Méandre, fut le seul croisé dont on eut à déplorer la perte. Comme aux yeux des chrétiens, un semblable triomphe ne pouvait guère arriver sans miracle, quelques pélerins crurent voir, au moment du passage du fleuve, un chevalier vêtu de blanc qui portait les premiers coups dans le combat.

Nous aurons trouvé le théâtre de cette victoire si nous découvrons

un gué du côté d'Antiochette. Or, nous connaissons à deux lieues trois quarts, au nord d'Antiochette, un endroit où le fleuve, s'élargissant, permet aux hommes et aux chevaux de le passer sans trop de peine. C'est donc là que les compagnons de Louis VII ont dû traverser le Méandre sous les flèches de l'ennemi. A peu de distance de ce gué, au nord, est un lieu nommé Ertakschik. Antiochette, qui servit de refuge aux débris de l'armée musulmane, est connue aujourd'hui sous le nom de Ieni-cheyer-Kalessi; on voit les débris de cette ville, au sud du Méandre, sur la rive droite de la petite rivière de *Dondola ;* cette rivière est un embranchement du Méandre, et sort d'une montagne à huit lieues de là, au midi, près de Geira, l'ancienne Aphrodisias; Antiochette est à une lieue et demie de l'endroit où le Dondola-sou se jette dans le Méandre. Ce qu'il y a de plus important dans les débris de cette ville, c'est un stade assez bien conservé. La cité était bâtie sur une colline isolée, du haut de laquelle les regards embrassent la riche plaine du Méandre. Un village, qui porte le nom de Dondola-cheyer, avoisine les ruines de la petite Antioche. Louis VII ne passa point par Antiochette pour se rendre à Laodicée ; il suivit la rive méridionale du Méandre et s'avança directement du côté de l'est; le mont Cadmus, appelé en turc Babadagh, domine la plaine que traversèrent alors les compagnons de Louis VII. Depuis le gué où l'armée française passa le fleuve jusqu'à Laodicée, on peut compter treize lieues. Il ne sera peut-être pas sans intérêt pour vous de savoir la route qu'on suit maintenant pour aller de Sultan-Hissar à Laodicée. On va dans une heure de Sultan-Hissar au bourg d'*Atkia*, peuplé d'environ quinze cents habitans; à une heure un quart d'Atkia se trouve le village de *Dalakia*, habité par deux cents familles ; une heure de marche vous conduit de Dalakia à Nosli, cité turque de deux mille maisons ; après un autre quart d'heure de marche, on va de Nosli à *Bazar-Keui,* bourg de cinq cents maisons ; de Bazar-Keui au village nommé *Oujak*, deux heures de marche; Oujak compte cent familles ; de ce village à Orta-Keui, quatre heures de marche; Orta-Keui, bâti sur l'emplacement de l'ancienne Orthodosia, est habité par cent cinquante familles ; d'Orta-Keui à Saraï-Keui, quatre heures de marche ; Saraï-Keui a cinq cents maisons ; c'est là qu'on passe le Méandre. De là à Dénisli, huit heures de marche. La ville de Dénisli, qui s'élève à trois quarts d'heure au sud des ruines de Laodicée, renferme une population de plus de quinze mille habitans ; elle est

gouvernée par un mutselin. Les caravanes qui vont de Smyrne à Satalie, s'arrêtent à Dénisli. On vante les jardins et les campagnes de Dénisli; la beauté de la nature, le mouvement des caravanes, les mœurs douces et l'aisance des habitans, font de cette ville un agréable séjour. A l'époque du passage de Chandler, Dénisli n'était composé que d'un petit nombre de cabanes. Je ne vous parle point des ruines de Laodicée, parce qu'elles ont été décrites par beaucoup de voyageurs. Laodicée que nos chroniqueurs francs appellent *Laliche,* était bâtie sur deux collines au milieu desquelles passe le Lycus ; un pont jeté sur le Lycus rapprochait les deux collines ; le pont subsiste encore ; l'endroit où le Méandre se rapproche le plus de Laodicée est à deux lieues à l'ouest de cette ville.

Peut-être trouverez-vous un peu trop de sécheresse dans cette foule de petits faits et de détails géographiques ; mais si vous songez que tout ce que je viens de vous dire est absolument neuf, vous m'excuserez facilement de m'être aussi long-temps arrêté sur les chemins de Laodicée.

P.....

LETTRE LXXVIII.

Itinéraire de Louis VII, depuis Laodicée jusqu'à Satalie.

A M. M.....

Sultan-Hissar, novembre 1830.

L'armée de Louis VII ne fait que passer à Laodicée, qu'avaient abandonnée les habitans, et prend le chemin de Satalie, du côté du sud. Dans cette direction, on rencontre, après deux heures de marche, des montagnes qui sont une continuation du mont Cadmus appelé en turc Babadagh ; ces montagnes embrassent une étendue de plusieurs lieues, et présentent d'horribles aspects. Rien n'est plus effrayant surtout que les gorges et les rochers qu'on traverse pour aller à Satalie ; à droite, ce sont des blocs énormes en pierre calcaire, qui se dressent comme une longue et haute muraille ; à gauche, un immense précipice, au fond duquel on aperçoit des pointes de rocs et des masses détachées de la montagne ; entre l'abyme et la grande muraille escarpée, passe le sentier que suivent les caravanes ; cet étroit sentier, tracé sur la pente des rocs, consiste en trous réguliers, creusés par le passage des mules ; il faut qu'à chaque pas, le pied de la mule s'emboîte dans ces trous ; c'est l'unique voie que ces animaux puissent suivre ; s'il arrivait qu'une mule posât son pied ailleurs qu'au milieu de ces petites cavités, elle roulerait infailliblement dans l'abyme [1]. Telle est la montagne *exécrable* dont parle Odon de Deuil, et qui devint si funeste à l'armée française. « Son

[1] Ces détails nous ont été donnés par M. Léon de La Borde ; ce jeune voyageur nous a donné aussi de précieuses indications sur le Méandre, sur le Sélef et le lac Adjighiul. M. Léon de La Borde travaille à une carte de l'Asie mineure, vivement attendue dans le monde savant.

» sommet nous semblait atteindre aux cieux, dit le chroniqueur, et » le torrent qui roulait dans le fond paraissait voisin de l'enfer. »

D'après la courte description que je vous ai faite des montagnes de Babadagh, vous pouvez vous expliquer d'avance tous les désastres qui attendaient l'armée chrétienne dans ces affreux passages. Louis VII envoya en avant Geoffroy de Rancon, et le comte de Maurienne, il fut convenu qu'on ne passerait ces défilés que le lendemain, et l'avant-garde avait ordre d'attendre le reste de l'armée sur la montagne *exécrable*. Le roi n'ignorait pas qu'il trouverait les Turcs dans les défilés, et voilà pourquoi il voulait que les deux corps d'armée les traversassent ensemble, ou restassent à portée l'un de l'autre. Mais l'avant-garde, oubliant les ordres du prince, franchit le passage et alla dresser ses tentes de l'autre côté de la montagne. Ainsi donc Louis VII resta seul avec son escorte pour protéger la foule des pélerins et les bagages de l'armée. Cette arrière-garde devait être bientôt arrêtée par des obstacles invincibles et des périls inévitables. Les Turcs ne pouvaient manquer de profiter de la séparation des deux corps pour attaquer avec plus de succès cette troupe chrétienne qui déjà luttait péniblement avec les difficultés des chemins. « La foule s'accumule sur le même point, dit Odon de Deuil ; les pélerins se pressent les uns sur les autres, et demeurent comme attachés sur la place ; les bêtes de somme tombent du haut des rocs escarpés, entraînant dans leur chute, et jusque dans les profondeurs de l'abyme, tous ceux qu'elles rencontrent ; les rochers eux-mêmes, sans cesse déplacés, faisaient un grand ravage, et ceux de nos gens qui se dispersaient de tous côtés pour chercher les meilleurs chemins, avaient à craindre également et de tomber eux-mêmes, et d'être entraînés par les autres. » Ajoutons à ces difficultés des lieux, les Turcs et les Grecs qui poursuivaient de leurs flèches les malheureux croisés ; on entendait la chute continuelle des hommes, des chevaux et des mulets, et le gouffre se remplissait des débris de l'armée chrétienne.

Quoi de plus touchant que le dévouement courageux de Louis VII au milieu de ces gorges où son peuple tombait de toutes parts comme un faible troupeau ! Oubliant sa propre vie, dit le chroniqueur, pour la foule qui périssait, le prince se précipite dans les rangs de la multitude musulmane, et parvient à dégager la troupe des pélerins. Louis VII et les barons qui le suivaient, eurent à soutenir les at-

taques d'un ennemi cent fois supérieur en nombre ; l'escorte du roi périt tout entière dans cette mêlée ; « *Devenus hommes de pied,* dit le chroniqueur, *les chevaliers, couverts de leurs cuirasses se noient dans les rangs épais des ennemis comme dans une mer.* » Louis VII, *conservant toujours un cœur de roi,* saisit les branches d'un arbre, et s'élance sur le haut d'un rocher ; là les flèches des Turcs viennent frapper inutilement sa cuirasse, et, debout sur son rocher comme sur un mur ou une tour de guerre, il fait tomber autour de lui les têtes et les bras de ceux qui l'assiégent. Odon de Deuil interrompt le récit de cette journée désastreuse par des larmes et des sanglots ; la plume échappe à sa tremblante main, son ame est déchirée, car c'est là que *les plus belles fleurs de la France se fanèrent avant d'avoir pu porter des fruits dans la ville de Damas.*

On aime à voir le chroniqueur s'attendrir ainsi sur les malheurs de l'armée française ; chacune de ses impressions est une douleur, et ce touchant patriotisme donne un intérêt de plus à sa narration. Oh! pourquoi n'ai-je pu moi-même traverser ces montagnes de Babadagh, consacrées par de si nobles souvenirs ! J'y aurais traîné mes pas de roche en roche, pour chercher la trace du sang français ; j'aurais mesuré des yeux ce profond abyme, qui fut le tombeau de tant de pélerins, et peut-être le destin m'eût-il fait découvrir ce rocher, vrai trône de gloire, où le roi de France se montra si grand.

Le lendemain les chevaliers et la foule des pélerins se réunissent ; les croisés de l'avant-garde qui avaient rejoint le roi pendant la nuit, marchent avec l'armée. Les ennemis, *semblables aux bêtes féroces qui deviennent plus cruelles lorsqu'elles ont goûté du sang,* ne cessaient d'inquiéter les chrétiens. Pour mettre plus d'ordre et d'unité dans la défense, la conduite de l'armée fut confiée au commandement des frères du Temple ; chaque chevalier, chaque brave eut son poste à défendre, et le peuple fut ainsi protégé dans sa marche. En quittant les montagnes de Babadagh, l'armée entra dans une plaine ; elle rencontra sur son chemin deux rivières distantes d'un mille l'une de l'autre, entourées de marais profonds et difficiles à traverser ; avant d'arriver à la seconde rivière, les croisés eurent à passer entre deux rochers élevés ; l'un de ces rochers fut occupé par les chevaliers, l'autre par les Turcs ; « ceux-ci, dit la chronique, prenaient leurs bonnets et les foulaient aux pieds, voulant annoncer par là qu'ils se feraient écraser plutôt que d'abandonner cette position. » Mais le

corps des hommes de pied suffit pour chasser les Turcs de la hauteur qu'ils occupaient, et bientôt les chevaliers, poursuivant les fuyards, couvrirent de leurs cadavres les marais voisins des deux rivières.

Pour aller des montagnes de Babadagh jusqu'à Satalie, les croisés français marchèrent douze journées; le trajet n'est pourtant que d'environ cinquante lieues; mais il faut souvent passer par des pays montueux, stériles et déserts, et les pélerins, manquant de vivres et souffrant de la faim, ne pouvaient s'avancer que lentement. D'ailleurs l'ennemi les harcelait toujours; l'armée chrétienne eut à soutenir quatre combats et quatre fois elle remporta la victoire. Les montagnes qui s'étendent du côté de Satalie ne sont pas plus habitées aujourd'hui qu'au temps de Louis VII; on ne peut citer sur cette route aucune ville importante; les villages qu'on y trouve renferment une population rude et sauvage comme le pays qu'elle habite; ce n'est pas là qu'on doit chercher les débris vénérables des temps passés, les monumens d'une ancienne gloire; cette contrée n'a jamais vu de grandes choses, et le passage de Louis VII est le plus grand évènement dont ce désert ait pu garder le souvenir.

L'armée française trouva à Satalie des vivres en abondance; elle célébra dans cette ville la fête de la purification de Marie comme elle avait célébré dans la vallée d'Éphèse les fêtes de Noël : entre ces deux solennités que d'exploits, de misères et de catastrophes! Vous avez raconté le séjour des pélerins français à Satalie; vous avez dit comment Louis VII et la plupart des chevaliers, embarqués à Satalie, parvinrent à Antioche après trois semaines de navigation. La foule des pélerins qui devait se rendre par terre à Tarse, ne se mit point en route, parce que le gouverneur de Satalie, manquant à la foi jurée, refusa de lui donner une escorte; ce pauvre peuple venu de France mourut de maladie ou de faim sous les murailles ou dans l'enceinte d'une ville chrétienne. Huit ou dix mille pélerins jeunes et vigoureux ne voulurent point périr ainsi misérablement sous leurs tentes; rangés en deux corps d'armée, ils allèrent chercher une mort glorieuse en combattant pour la croix; deux fleuves qui coulaient dans le voisinage de la ville, se présentèrent sur leur passage; le premier, qui n'était ni large ni profond, fut traversé sans peine; c'est le Cestrus, appelé en turc Ak-chai; le second roulait beaucoup d'eau et ne pouvait être passé qu'à la nage; c'est l'Eurimédon appelé en turc Capri-sou, qui se jette dans la mer à peu de distance à l'est de Satalie,

Les croisés reculèrent devant la profondeur de ce fleuve, et c'est en revenant sur leurs pas qu'ils furent pris ou massacrés par les Turcs. J'espère avoir plus tard occasion de vous parler de l'état présent de Satalie, appelé aujourd'hui *Antaliah* ou *Adaliah*.

P.....

SUITE DE LA LETTRE LXXVIII.

Itinéraire de l'empereur Frédéric Barberousse, depuis Laodicée jusqu'aux rives du Sélef.

A M. M.....

Sultan-Hissar, novembre 1830.

Le premier endroit que citent les chroniqueurs dans la marche de Frédéric depuis Laodicée, c'est le lac des Salines ; ils ne parlent point de deux petites rivières qu'ils durent traverser à gué à peu de distance de Laodicée, et qui toutes deux vont se confondre avec le Lycus ; la première se nomme *Geuk-Bounarsou,* la seconde *Cassan-Bounarsou.* Avant de s'engager dans les montagnes, les Allemands dépassèrent les sources du Lycus et laissèrent à leur droite et à leur gauche des ruines d'anciennes cités. Trois heures avant d'arriver au lac des Salines, on rencontre un village appelé *Bachtechmé.* Le lac des Salines est à seize lieues de Laodicée. C'est un curieux spectacle que celui d'un sol brûlé, d'une terre nue et blanchâtre au milieu du beau pays de l'Asie mineure; le lac des Salines étend ses eaux dans un désert où ne croissent ni arbres, ni fleurs ni gazon ; les bords du lac, semblables à ceux de la mer Morte, blanchissent sous une longue couche de sel que les eaux rejettent sans cesse. Ce lac, nommé Adjighiul dans la langue turque, a près de six lieues de longueur sur une lieue et demie de largeur. L'armée de Frédéric perdit plusieurs bêtes de somme dans ces lieux qui n'offraient aucune trace de végétation; elle rencontra près du lac un grand troupeau de brebis, de chèvres, d'agneaux, de béliers, de bœufs, de chevaux, de chameaux et d'ânes appartenant à des Turkomans campés sur ces rivages ; la tribu avait abandonné ses tentes et avait pris la fuite dans les montagnes ; mais

les pélerins d'Allemagne, ne voulant point allumer des haines sur leur route, jugèrent convenable de ne point toucher au troupeau. Les armées de la première croisade n'auraient point donné un tel exemple de modération et de discipline. Le lac des Salines nous rappelle un des épisodes les plus intéressans et les plus poétiques de l'histoire des guerres saintes ; c'est là que périrent Suénon et Florine que la piété et l'amour avaient poussés au pélerinage de Jérusalem ; les deux amans avaient juré de ne s'unir qu'au pied du saint tombeau, mais le jour du bonheur n'arriva point pour eux, et leurs cadavres perdus sur des rivages déserts devinrent la pâture des corbeaux et des vautours.

Du lac Salé, l'armée impériale se dirigea vers Philomélium, appelé Vinimil par le chroniqueur Ansbert. Les Allemands mirent plus de vingt jours pour faire ce trajet ; leur itinéraire fut un combat continuel ; ils eurent à souffrir des maux inouis (*mala a sæculis inaudita*) par le manque de vivres, par les difficultés de la route et la présence d'un ennemi qu'il fallait repousser sans cesse. Les chroniqueurs germains, pour toute indication géographique, citent, dans cette marche, une ville qu'ils appellent *Susopolis* ; je ne retrouve cette ville dans aucune relation ni dans aucun livre géographique, et je n'ai aucun document qui m'aide à reconnaître sa position. Comme les croisés ne connaissaient point le pays, et qu'ils avaient pour guides des Turcs prisonniers ou des Grecs qui souvent ne cherchaient qu'à les tromper, ils ne s'avançaient jamais par les chemins les plus directs et les plus courts ; mais ils s'en allaient dans tous les sens, à droite et à gauche, et c'est ce qui rend leur itinéraire si difficile à suivre. Nous savons que l'armée de Frédéric alla du lac des Salines à Philomélium. J'ai eu occasion de vous dire que la petite cité turque d'Ilguin nous représente Philomélium, appelée tour à tour par nos chroniqueurs Vinimil et *Philomèle*. Vous n'avez pas oublié qu'Ilguin est situé à huit ou neuf heures environ de Konieh.

Dix mille musulmans attaquèrent le camp des chrétiens dans le voisinage de Philomélium ; les pélerins repoussèrent victorieusement les barbares. En quittant Philomélium, l'armée de Frédéric se voit livrée à toutes les horreurs d'une famine plus cruelle que tous les ennemis ensemble ; quelques croisés, entraînés par le désespoir et par l'*inspiration du démon,* abandonnent le saint pélerinage et passent sous les drapeaux des infidèles ; à côté de ce scandale l'armée avait

sous les yeux le spectacle de la piété la plus touchante. « De pauvres » pélerins, dit Ansbert, accablés de fatigues, de faim et de maladies, » n'ayant qu'un souffle de vie et voyant qu'ils ne pouvaient plus » suivre l'armée, se couchèrent à terre en forme de croix, récitèrent » tout haut le crédo et l'oraison dominicale, et attendirent la mort » au nom du Seigneur. Quoique nous ne fussions pas loin d'eux, » l'ennemi qui s'avançait derrière nous, les décapita et en fit autant » de martyrs de Jésus-Christ. »

La bataille du lendemain de la Pentecôte, dans laquelle trois cent mille guerriers musulmans furent mis en déroute, doit être placée sur la route d'Ilguin à Konieh, à sept ou huit lieues de cette dernière ville. Tagenon dit que le combat fut livré près d'une ville nommée *Firma*. C'est à Iconium que les débris de l'armée du sultan allèrent chercher un asile. Le musulman qui servait de guide aux Allemands, les entraîna dans des lieux déserts et sans eau ; ils eurent à souffrir tous les tourmens d'une soif dévorante ; les uns, pour apaiser leur soif, buvaient le sang de leurs chevaux ; d'autres buvaient leur urine ou broyaient sous leurs dents des feuilles ou du gazon pour humecter leur bouche enflammée. Les pélerins rencontrèrent un marais dont l'eau corrompue fut pour eux *aussi douce que le nectar ;* ils se précipitèrent sur ses bords comme le *cerf qui, fuyant les chasseurs, court après les fontaines*. Le marais dont il est ici question, pourrait être le lac d'eau douce appelé *Bulldur*.

Un ambassadeur musulman était venu proposer à l'empereur Frédéric d'acheter au prix de trois cents écus d'or la liberté de traverser le territoire ennemi : « Nous avons coutume, répondit Frédéric, non » pas d'acheter notre chemin avec de l'or, mais de l'ouvrir avec le » fer et par le secours de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Les chroniques allemandes ont longuement raconté les combats qui ouvrirent aux croisés germains les portes d'Iconium ; l'armée était partagée en deux corps, dont l'un était commandé par Frédéric, l'autre par le duc de Souabe. Le premier devait combattre les ennemis répandus dans la plaine; le second dirigeait son attaque contre la ville. Nos vieux historiens portent à trois cent mille hommes l'armée ennemie. L'empereur, son fils le duc de Souabe, déployèrent tout ce que la bravoure a de plus éclatant, et bientôt les pélerins furent maîtres de la ville. Un témoin oculaire, auteur d'une lettre sur l'expédition de Frédéric, regarde cette victoire comme un évènement bien digne

d'être transmis à la postérité, car *la ville d'Icone*, dit-il, *égale Cologne en grandeur*. Les croisés purent vivre alors dans l'abondance : « On trouva dans la maison du satrape Mélich, dit un chroniqueur, » plus de cent mille marcs d'or et d'argent, qui étaient la dot de la fille » du soudan que Mélich avait épousée. Le lendemain, ajoute le » même historien, nous rendîmes graces à Dieu en célébrant la » messe qui commence par *charitas Dei effusa est*, et on lut l'épître » où il est fait mention d'Icone. » Dans une lettre précédente, j'ai parlé de Konieh, de sa plaine, de ses murailles et de sa population.

En allant d'Iconium à Laranda, l'armée allemande rencontra un lac d'eau douce; elle traversa une pitite cité que le chroniqueur Ansbert nomme *Pirgus*. Le colonel Leake place Pyrgos près d'Iconium, au nord; d'après le chroniqueur Ansbert, il faudrait placer Pyrgos au sud-est d'Iconium, à une journée de Laranda. Les croisés purent voir du côté du nord-est le grand sommet neigeux du mont Argéus, que les voyageurs regardent comme la plus haute montagne de l'Asie mineure. La distance d'Iconium à Laranda est d'environ trente-cinq lieues. Ansbert, en indiquant cet itinéraire, s'arrête pour nous dire que nulle langue humaine, pas même la langue des anges, ne pourrait suffire à raconter toutes les misères que l'armée allemande souffrit sans murmure et d'un air joyeux pour le nom du Christ et l'honneur de la croix : « Le fameux Homère, ajoute-t-il, l'éloquent » Lucain et le poète de Mantoue lui-même, s'ils vivaient encore, ne » pourraient remplir convenablement une semblable tâche, et met- » tant le doigt sur leur bouche, ils resteraient comme des hommes » sans langue. » A la place de Laranda nous retrouvons la cité de Caraman. Cette ville est ainsi appelée du nom d'un prince musulman qui, vers l'an 1300, soumit à ses armes la plus grande partie de l'Asie mineure; elle conserve encore le nom de Laranda dans la langue des Grecs, et quelquefois même dans les firmans de la Porte. Caraman, située dans la plaine, à deux milles des montagnes, renferme cinq ou six mille habitans; ses maisons, entrecoupées de jardins, s'étendent sur un assez grand espace; elles sont construites en briques cuites au soleil, et leurs toits, plats comme ceux de Smyrne, donnent à la cité une physionomie monotone. On remarque à Caraman les débris d'un château qui atteste l'ancienne importance de la ville. Strabon parle de deux places voisines de Laranda : ce sont les cités de Derbe et de Lystra dont il est question dans les Actes des

apôtres. Nos chroniqueurs pélerins ne se sont point souvenus de ces deux villes.

Nous approchons de la catastrophe qui termina misérablement une expédition qui avait épouvanté l'Asie. L'armée de Frédéric s'éloigne de Laranda pour se diriger du côté de Tarse : elle dut marcher d'abord le long des rives du Sélef. Cette rivière, dont le nom se mêle à un grand désastre, prend sa source dans une plaine à deux heures au nord de Caraman ; elle s'appelle en turc *Guieuk-sou*. Le Sélef traverse les vallons du Taurus de l'ouest à l'est, et se jette dans la mer de Cilicie, auprès des belles ruines de l'antique Séleucie (Seleschié). Depuis sa source jusqu'à son embouchure, cette rivière parcourt une étendue de près de trente-sept lieues. Les Allemands s'avancèrent vers la partie du Taurus traversée par le Sélef. C'est dans ces montagnes du Taurus, *à peine accessibles aux chamois*, que les évêques, les princes et les seigneurs marchaient en s'aidant des pieds et des mains comme des quadrupèdes : « Qui n'aurait été touché jusqu'aux larmes, dit » Ansbert, en voyant des prélats, d'illustres chevaliers malades, portés » sur des lits à dos de cheval à travers les précipices ; il fallait voir » les écuyers, le visage couvert de sueur, portant sur les boucliers » leurs seigneurs faibles et languissans. »

Il paraît, d'après tous nos chroniqueurs, que Frédéric trouva la mort dans le Sélef au milieu des vallons du Taurus ; les uns disent que l'empereur, attiré par la fraîcheur des eaux, voulut se baigner dans le fleuve ; les autres, et cette dernière opinion nous paraît la plus vraisemblable, rapportent que le prince essaya de traverser le fleuve à gué pour chercher dans ces montagnes les passages les moins difficiles. Ce désastre, qui tomba comme la foudre sur l'armée chrétienne, était bien propre à ébranler sa foi ; aussi, dans leur désespoir, quelques pélerins désertèrent la cause du Christ pour se réfugier dans la religion musulmane ; mais la plus grande partie de l'armée n'opposa à cette catastrophe qu'une muette résignation. Chez les croisés *Dieu le veut !* était le cri de guerre, *Dieu l'a voulu !* était le cri du malheur.

P.....

LETTRE LXXIX.

Chio et les Cyclades.

A bord de la gabare la *Truite*, le 7 décembre 1830.

Nous voilà embarqués pour les côtes de Syrie ; nous avons mis à la voile le 2 décembre ; quand nous sommes sortis de la rade, la neige couvrait les hauts sommets des montagnes ; le ciel de Smyrne, qui avait été si pur et si serein pendant tout notre séjour, ressemblait à notre ciel de Paris dans le cœur de l'hiver. Toutes les rives du golfe avaient pris un aspect sombre ; ce spectacle donnait à notre départ quelque chose de mélancolique ; avant de quitter les rives du Mélès, nous avions reçu des nouvelles de France, et ces nouvelles rendaient plus tristes encore nos derniers adieux à la terre de l'Ionie.

Comme les vents étaient incertains, nous avons fait peu de chemin dans la première journée ; vers les sept heures du soir, la *Truite* a jeté l'ancre en face de Folieri ; le lendemain matin, nous avons pu voir les îlots et les roches grisâtres, qui entourent la nouvelle Phocée, autrefois célèbre par ses mines d'alun qu'exploita long-temps l'industrie des Génois ; l'ancienne Phocée était bâtie sur la côte à quelques lieues de là ; le voyageur peut à peine aujourd'hui retrouver quelques vestiges d'une ville qui, dans l'antiquité, avait fondé des colonies jusque dans les Gaules. Nous avons continué notre route, ayant à notre gauche le cap Cara-Bournou ou le cap Noir dont la cime se perdait dans les nuages. Nous n'avons pas tardé à voir l'île de Chio ; l'ancienne capitale de l'île paraissait devant nous, au milieu d'une plaine voisine de la mer ; derrière la ville s'élèvent des montagnes arides, semblables à celles qui dominent la plage de Toulon. Les voyageurs qui ont parcouru ces parages, il y a quelques années, évaluaient la population de l'île de Chio à cent dix mille ames ;

cette population était heureuse ; elle avait autant de liberté qu'on peut en avoir dans un pays gouverné par les Turcs ; la production du mastic, un commerce étendu, l'amour du travail, ajoutaient chaque jour à la prospérité de l'île ; on vantait la beauté, les graces et la décence des femmes de Chio; la ville avait plusieurs écoles renommées en Orient ; mais les révolutions sont venues, et toute cette prospérité, toute cette gloire s'est évanouie comme l'ombre. La plupart des familles grecques sont tombées sous le fer des Turcs ; les épouses et les filles gémissent maintenant dans les harems de Stamboul, de Brousse, de Coutaiyé et d'Erzeroum.

Nous avons pu voir d'assez près les murailles blanches de la cité à moitié démolie et restée sans habitans. Au milieu de toutes ces images de la destruction, on ne demande plus à voir l'école d'Homère, ni la maison où naquit le père de la poésie, ni la vigne dont le nectar échauffait son génie encore enfant. Les plus belles antiquités doivent perdre de leur prix, lorsque, pour les voir, il faut marcher sur des cadavres. Il y a maintenant à Chio un pacha, naguère mutselin de Smyrne, qui fait tout ce qu'il peut pour réparer les malheurs de la révolution ; mais comment rendre le désert industrieux, et les ruines florissantes? Comment rebâtir une ville, quand on n'a pour cela que du sable et des pierres? Comment repeupler un pays dont la population tout entière a été mise à mort ou vendue à l'étranger?

Dans la soirée du 14 décembre, le vent a faibli ; nous avons eu quelque peine à traverser le canal qui sépare les îles Formis de l'île de Nicarie. Le 5, la matinée était belle, nous nous sommes trouvés au milieu des Cyclades ; nous avions autour de nous le plus magnifique spectacle.

Je voudrais vous parler de toutes ces îles, et vous les montrer telles que je les ai vues ; ce sont la plupart des coins de terre, jetés au milieu des eaux ; elles ont quelques coteaux fertiles, quelques plaines riantes, puis on ne voit que des montagnes stériles, des roches nues, des précipices. Toutefois, mille souvenirs poétiques viennent animer ces tristes aspects, et le voyageur ne peut en détacher ses regards. Qui peut refuser un hommage à Paros! cette île, à peine habitée aujourd'hui, fournissait ces beaux marbres qu'animait le ciseau de Phidias et de Praxitèle ; les temples de Thésée et de Minerve, la plupart des monumens que nous avons vus encore debout dans la ville de Cécrops, furent tirés des carrières de Paros ; c'est à Paros

que fut trouvée, parmi les décombres, cette chronique qui précéda toutes les histoires, chronique écrite sur la pierre et connue aujourd'hui sous le nom de *Marbres d'Arundel*. Paros n'a plus que son port, sa grotte et ses cavernes de marbre. Si j'étais poète, je saluerais Délos par mes chants; Délos, l'île d'Apollon, était consacrée à tous les dieux; on craignait d'en profaner la sainteté par la sépulture des morts; à chaque pas qu'on faisait dans l'île sainte, on rencontrait un temple; c'était le temple de Diane, celui d'Apollon, celui de Jupiter, etc. Ici on voyait un gymnase, là un amphithéâtre, plus loin un portique; partout des statues, des colonnes, des pilastres; maintenant les temples sont renversés sur les temples; tout est confondu, tout est dispersé; de tous côtés on voit des marbres épars, sur lesquels respire encore le génie des arts, et qui disent aux voyageurs: « Moi, je fus un dieu; moi, je fus un héros, moi, je fus un sage. » Cette île, qui attirait les peuples à ses solennités, personne ne l'habite plus; on ne voit plus sur ses rivages que des pirates qui viennent y partager leur butin, ou des maçons qui enlèvent les marbres d'un temple ou d'un palais; là, des lapins creusent leur terrier dans le sanctuaire de quelque divinité, et les serpens sifflent dans les lieux où retentissaient les hymnes des filles de la Grèce.

Notre bâtiment s'est souvent approché de Naxos; nous avons vu sa montagne de Jupiter ou de Dia, le rocher où s'éleva le temple de Bacchus, la vallée où coule encore la fontaine d'Ariane. Dans l'antiquité, Naxos fut renommée entre les îles de l'Archipel; au temps des croisades, protégée par l'étendard de Saint-Marc et par la croix des pélerins, elle fut encore la reine de la mer Égée, et l'histoire des ducs de Naxos se mêla à celle de Byzance. Parmi les îles qui s'offrent à notre vue, je pourrais vous citer encore Tino, connue par l'industrie de ses habitans; Miconi, célébrée par Ovide; Nio, où mourut Homère; Nicaria, Léro, Culymnos, pourraient aussi trouver leur place dans ce vaste panorama; la mer que nous parcourons n'a pas un îlot, n'a pas un rocher qui n'ait eu ses jours de gloire, qui n'ait eu ses merveilles à raconter; mais les malheurs des derniers temps ont effacé toute cette poésie de l'antiquité, tous ces vieux souvenirs de l'histoire. Poursuivies par l'image de la liberté, ces îles ont les yeux fixés sur la Morée, sur Naupli; elles se passionnent pour des partis, elles s'échauffent pour des idées nouvelles; il n'y a plus aujourd'hui que le voyageur qui se souvienne de leurs temps poétiques, et qui sache

qu'elles furent le berceau des dieux et des sages, le théâtre où s'accomplirent les prodiges des siècles fabuleux.

Comme le vent ne soufflait point, nous sommes restés dans le même endroit toute la journée du dimanche 5 décembre. Le soleil nous a éclairés jusqu'au soir, et nous avons eu le plaisir de le voir se coucher sur l'île de Délos. Pendant la nuit, le vent est venu du sud, soufflant avec une grande violence; nous étions dans la mer où Icare fit naufrage avec ses ailes, et nous pouvions craindre le même sort. Notre commandant a résolu de chercher un asile dans un des ports du voisinage; nous sommes entrés le 6 au matin dans la rade de Latchéta.

SUITE DE LA LETTRE LXXIX.

Séjour dans la baie de Latchéta.

A bord de la *Truite*, du 8 au 29 décembre 1830.

A peine arrivés dans la rade de Latchéta, notre premier soin a été d'ouvrir Strabon pour savoir si le port qui nous offrait un abri avait été connu de l'antiquité. Strabon ne dit rien de Latchéta, mais il parle du cap Blanc, situé dans le voisinage, en face de la pointe orientale de Chio. La géographie moderne, le *Portulan* lui-même n'en dit pas plus que Strabon ; il ne tiendrait qu'à nous de présenter le port de Latchéta comme une découverte. Ce port est vaste et commode ; son entrée a quelques écueils qu'il est facile d'éviter. Nous voici à l'ancre ; je vais vous donner une idée du pays où nous sommes. Des montagnes incultes et couvertes d'une bruyère aride nous environnent de toutes parts ; une petite rivière appelée par les Turcs *Osmaïsou* a son embouchure au fond de la rade. A une demi-lieue au nord, on aperçoit sur un coteau huit ou dix moulins à vent, et près de là s'élève la petite ville de Latchéta. Cette ville est bâtie en pierres de taille ; toutes les maisons ont des terrasses ; elle renferme à peu près mille familles, la plupart grecques : les terres du voisinage sont couvertes de vignes ; les figues et les raisins secs sont la principale richesse du pays. Nous avons rendu une visite à l'aga ; il était au coin de son sofa, les jambes et les pieds nus ; après la cérémonie de la pipe et du café, nous avons parlé de Stamboul et des réformes de Mahmoud. Mahmoud, lui ai-je dit, est un bien grand prince. Dieu le sait, m'a-t-il répondu froidement. Nous avons vanté les avantages et les progrès de la discipline nouvelle. Il nous écoutait avec indifférence, et, suivant de l'œil la fumée de son chibouc qui s'évaporait dans l'air, il semblait nous dire que la gloire des réformateurs s'évanouirait de même. Au reste, l'aga de Latchéta ne s'occupe guère que de lever

les tributs, et pour les affaires de l'empire, il pense, comme le plus grand nombre des osmanlis, qu'il faut s'en rapporter aux destins.

Nous avons poussé nos promenades jusqu'à Tchesmé (l'ancienne Cyssus). Cette ville est en face de Chio; elle s'élève sur un coteau assez rapide, et s'étend jusqu'à la mer; on y compte quatre mille habitans; son port, couvert de caïques et de goëlettes, ses minarets et ses collines, son château bâti par les Génois, lui donnent de loin un aspect assez pittoresque : la rade de Tchesmé est célèbre par deux batailles navales : la flotte romaine y triompha de celle d'Antiochus; et dans le siècle dernier, l'escadre de Mustapha y périt tout entière sous le feu des Russes. C'est de la rade de Tchesmé qu'en 1823 la flotte ottomane partit pour attaquer et dévaster la malheureuse Chio. La ville n'a point d'autre commerce que celui des raisins secs. Il arrive chaque année d'Angleterre une *flotte fruitière* qui retourne en Europe chargée des raisins de Tchesmé, de Vourla et de Cara-Bournou. Je me rappelle avoir lu dans une histoire de l'empire ottoman que la reine Élisabeth envoya une ambassade à Constantinople pour obtenir de la Porte la permission de faire le commerce du raisin sec. C'est la première relation des Anglais avec la Turquie. Il faut avouer que depuis ce temps-là leur diplomatie a fait bien des progrès.

Nous aurions voulu pousser nos courses plus loin; nous avions à l'est de Latchéta les ruines d'Éritrée; à l'orient le Caystre, au sud les rives du Méandre. Nous n'avons point osé nous éloigner, dans la crainte de perdre une occasion favorable pour remettre à la voile. Nous voilà confinés depuis plusieurs jours dans une rade et sur une côte déserte; toutes nos promenades se bornent à parcourir la rive qui, du côté du midi, est couverte d'un sable dont la blancheur est éblouissante; là croissent quelques genevriers toujours verts, chargés de leurs fruits bleus, aussi gros que nos prunes sauvages. Nous nous amusons quelquefois à retracer un nom, une figure d'homme, des colonnes, sur le sable uni; et quand le vent vient les effacer, cette image de la gloire nous fait sourire; d'autres fois, nous approchant de la mer, nous nous arrêtons pour voir flotter sur les eaux des pierres ponces, plus légères que l'écume de l'onde, et produites sans doute par quelques volcans qui ont enfanté autrefois une île. Voici comment s'écoulent nos journées dans notre vaisseau; d'abord nous avons la société des officiers et des médecins de la *Truite,* presque tous gens instruits et d'une humeur joyeuse. Les exercices, les jeux des matelots nous tiennent

lieu de spectacle ; on s'amuse des moindres choses ; nous rions de nos propres misères, et nous jouissons ainsi de ce qui nous manque. Quelquefois nous lisons en commun quelques relations d'anciens voyageurs ; souvent un simple banquet nous rassemble lorsque la chasse, la pêche ou le bazar de Latchéta nous a fourni quelques provisions. Après le dîner, la conversation s'établit dans la chambre du capitaine, et chacun raconte ses voyages ou ses aventures de mer. Pour ne rien oublier, je dois vous dire que le boston ou le wisk viennent souvent abréger les soirées de notre espèce d'exil. Nous ne nous couchons point sans être montés sur le pont où notre attention se partage entre les étoiles du ciel et le simple penon ou bâton surmonté de plumes, qui montre la direction des vents. Ces plumes légères, que soulève le plus petit zéphyr, nous inspirent tour-à-tour l'espérance ou la crainte, et sont pour nous ce que les gazettes sont pour les bourgeois de Paris dans des jours d'émeute. Nos nuits se passent assez tranquillement, et quoique l'orage gronde souvent derrière la montagne, quoique le monde semble parfois s'ébranler, il est rare qu'à dix heures du soir quelqu'un soit éveillé, et qu'on entende quelque bruit dans notre gabare immobile sur ses ancres. Toutes les fois que la mer s'apaise et que le vent paraît favorable, on donne le signal du départ. Il est souvent arrivé qu'on a déployé la grande voile ; alors tout le monde était content ; mais le vent changeait, il fallait rester. Deux fois nous sommes sortis du port, et nous nous sommes avancés vers Samos : toujours la tempête nous a ramenés. N'est-ce pas la vie humaine avec ses contrariétés journalières, ses espérances déçues, avec nos projets tour-à-tour abandonnés et repris?

Le vingt-troisième jour de notre station, nous avons fait une nouvelle tentative ; toutes les voiles étaient dehors ; la *Truite* s'avançait rapidement ; mais tout à coup les vents ont suspendu leur haleine ; le calme nous a surpris, et les courans nous ont emportés sur les rochers qui bordent l'entrée de la rade. Nous sentions déjà le contact redoutable des écueils cachés sous les flots. Si le plus léger vent de la mer s'était réveillé un moment, la *Truite* eût été brisée contre les roches ; je ne puis vous dire ce que nous serions devenus ; il est probable qu'au lieu d'aller en Syrie, nous aurions pris le chemin de *la Jérusalem céleste*. Heureusement que l'habileté de la manœuvre et la Providence, qui veille sur les pélerins, nous ont sauvés du danger en éloignant le navire de la côte rocheuse ; enfin le vent de nord-ouest s'est levé, et nous avons fait nos derniers adieux à la rade de Latchéta.

SUITE DE LA LETTRE LXXIX.

L'île de Samos.

A bord de la *Truite*, le 30 décembre 1830.

Nous sommes depuis deux jours en présence de Samos ; cette île n'est séparée de la côte d'Asie que par un canal large de vingt-cinq ou trente milles. Nous avons devant nous une montagne nue et affreuse à voir qu'on appelle *Catabacte*, ou la montagne des précipices et des orages. Notre pilote grec, qui connaît toutes ces côtes, nous dit qu'on voit quelquefois sur la montagne de Samos de grands feux allumés ; ces feux allumés ne sont aperçus que de la mer, et restent invisibles pour les habitans. Nous n'avons pu voir aucune de ces apparitions lumineuses, que les papas de l'île appellent le *grand miracle*. Une de nos bordées nous a portés jusque devant le port de *Seitan*, ou le port du Diable ; l'aspect de la rive, et les écueils qui en défendent l'approche lui ont fait donner ce nom ; ces lieux sauvages ne sont habités que par des caloyers, des bûcherons et quelques troupeaux de chèvres. On aperçoit çà et là des cabanes, des chapelles suspendues sur la pointe des rocs. L'île n'a point de lieux déserts, de gorges de montagnes, de profonds ravins, au milieu desquels ne s'élèvent quelques autels de la Panagia. Tout ce qui peut inspirer l'effroi a pris un aspect religieux. Ici, c'est *Notre-Dame-du-tonnerre*, là *Notre-Dame-des-mauvais-chemins*. On ne compte dans l'île que dix-huit villages, dont la population s'élève à peine à quinze mille ames. Nous avons vu quelques-uns de ces villages, tels que *Castagna ;* leur aspect est sauvage et triste ; on ne voit là qu'un peuple tombé dans la misère, que la crainte poursuit dans ses retraites désertes, et qui implore le ciel du fond des abymes. Il y a loin, comme vous pouvez en juger, de l'état présent de Samos, à ce qu'elle était au temps du tyran Policrate, à ces temps où le poète Anacréon faisait entendre

ses chants si gracieux, où Pythagore offrait cent bœufs au Soleil, pour la découverte du carré de l'hypothénuse; l'île avait alors des flottes et des armées, qui donnaient de la jalousie aux rois d'Égypte, une capitale qui commandait aux cités d'Ionie, un temple de Junon, qu'Hérodote a placé parmi les merveilles du monde.

Pour s'expliquer ces prodiges de grandeur, il faut remonter ici à la plus haute antiquité; il faut se rappeler que la civilisation du monde ancien arriva par la Méditerranée, et qu'elle porta d'abord ses bienfaits dans ces îles et sur ces rivages d'Asie, qui s'offrent maintenant à nos regards; c'est là que l'Orient et l'Occident se rencontrèrent dans les premiers jours, et qu'ils échangèrent leurs productions, leur industrie, leurs institutions et jusqu'à leurs dieux; c'est là que commencèrent, pour la Grèce, la religion, les sciences et les arts; alors les Cyclades durent jeter un grand éclat, et Samos s'éleva comme une reine parmi les Cyclades. Quand la civilisation, ainsi que le commerce, prit d'autres routes, toutes ces îles, toutes ces côtes, couvertes de cités florissantes, commencèrent à perdre leur prospérité et leur gloire; figurez-vous un moment que l'Égypte a été délaissée par le fleuve qui la féconde, et vous aurez une idée de ce qu'ont pu devenir des pays par lesquels le commerce ne passe plus, et que la civilisation abandonne. Les déclamateurs vulgaires trouvent plus commode d'accuser la domination ottomane; mais dans les contrées où nous sommes, que de ruines qui ne sont pas l'ouvrage des Turcs! Toutes les prospérités, toutes les grandeurs de l'antique Orient n'avaient pas attendu, pour disparaître à jamais, l'arrivée des barbares. Samos a été ruinée par les mêmes causes qui ont changé en déserts plusieurs îles de l'Archipel, les côtes de la mer Égée, les rives du Caystre et du Méandre; Samos, dont l'antiquité vantait la puissance, a eu le destin d'Éphèse, de Milet, de Magnésie, de tant d'autres villes qui brillèrent autrefois, et qui dormaient déjà dans la poussière lorsque l'empire du croissant a commencé.

Cependant on s'est persuadé dans les derniers temps que la trompette de la résurrection avait sonné pour Samos. Quelques esprits exaltés par ce qui se passe en Morée, ont cru qu'on pourrait retrouver l'ancienne gloire de leur île comme on a découvert parmi les ruines quelques colonnes du temple de Junon. Cette exaltation des Samiens est fortement échauffée par les proclamations d'un de leurs compatriotes qui s'est retiré à Nauplie, et qui, pour donner quelque

crédit à ses projets de réforme, a pris le grand nom de Lycurgue. Toutes les fois que la voix du nouveau Lycurgue se fait entendre, la fermentation est grande dans les dix-huit villages de Samos ; toutefois l'évêque de l'île, les papas et les caloyers, qui possèdent plus de la moitié des terres, voudraient temporiser, car il leur paraît plus raisonnable de mourir doucement avec les Turcs, que de vivre quelques jours et de périr ensuite violemment avec les Hellènes. Il faut vous dire, pour appuyer l'opinion du clergé, qu'il n'y a point de Turcs dans l'île, et que les habitans se régissent à peu près eux-mêmes ; ajoutez à cela que les impôts sont fort modérés, et que la Grèce régénérée ne peut donner des lois à meilleur marché que les Turcs ; mais toutes ces considérations n'arrêtent personne, car un peuple qui se passionne pour un changement ne voit jamais ni les biens dont il jouit, ni les maux dont il est menacé. *Vive la vieille Samos !* disent les partisans de Lycurgue à tout ce qu'on objecte ; *ressuscitons la vieille Samos !* Voilà qui est fort beau sans doute ; mais la *vieille Samos*, répondez-moi, sortira-t-elle du choc d'une révolution comme aux temps primitifs elle naquit d'un bouleversement du globe ? — Ils en sont pleinement convaincus ; aucune voix humaine ne pourrait les détromper ; le sage Pythagore lui-même y perdrait son éloquence et son savoir. Puisse *Notre-Dame du tonnerre et des mauvais chemins*, puisse la Panagia dont nous voyons partout les autels sur cette rive, et qui est la seule puissance qu'on reconnaisse encore dans l'île, inspirer enfin aux Samiens des sentimens de modération et les préserver des désastres de Chio !

LETTRE LXXX.

Les îles Formis, Nicaria ; le poème du *Corsaire* de lord Byron. — Patmos.

A bord de la *Truite*, le 4 janvier 1831.

Après avoir couru de longues bordées, nous sommes entrés enfin dans le grand boghas de Samos. Nous avons d'un côté les îles Formis, et de l'autre l'île de Nicaria ; les îles Formis ne présentent que des roches arides et désertes ; Nicarie offre de loin ses sommets grisâtres, sillonnés par les torrens, et couronnés de quelques bouquets de sapins. Les marins ne traversent point ce détroit sans être saisis de crainte, car c'est là que les corsaires attendent leur proie ; tous les rivages que nous voyons sont bordés de criques, de petites anses, de ports formés par des écueils ; les corsaires sortent de là pour tomber sur les navires marchands, comme les bêtes fauves sortent de leurs antres sauvages pour attaquer les troupeaux et les pasteurs. Ce spectacle, joint aux souvenirs qu'il rappelle, attristait mes pensées ; le bruit monotone des vagues, les cris des oiseaux de mer, les nuages qui couvraient l'horizon, ajoutaient à la disposition mélancolique de mon esprit.

En doublant la pointe de Nicarie, on nous a montré une tour abandonnée qu'on appelle la tour des Pirates ; j'ai voulu relire en présence de cette tour le *Corsaire* de lord Byron, comme j'avais lu au mois de juillet dernier la Fiancée d'Abydos, sur les rives de la mer d'Hellé. « Lorsque les pirates, dit le poète, aperçoivent leur île favo-
» rite, les rochers semblent leur sourire ; un murmure joyeux se fait
» entendre dans le port ; la flamme des signaux brille sur les hauteurs ;
» les chaloupes plongent dans la baie ; les dauphins se poussent en
» se jouant à travers l'écume des flots ; l'oiseau de mer, à la voix
» discordante, les salue de son cri rauque et aigu. » Voilà à peu près

tout ce que dit le poète de son île des Pirates ; il faut avouer que, pour l'exactitude des descriptions et la vérité des couleurs locales, le poème du Corsaire ne gagne pas à être relu sur les lieux comme l'Iliade et l'Odyssée ; mais pour la peinture des noires passions, pour la chaleur entraînante du style, pour l'éclat des images, que de beautés renferme le poème anglais ! combien il est au-dessus de la Fiancée d'Abydos ! Le Corsaire m'a charmé dans la plupart de ses tableaux, et mon plaisir serait complet si je n'éprouvais de temps à autre quelque répugnance pour les personnages que le poète met en scène. Comment trouver en effet un côté héroïque et voir des enfans de la gloire dans des écumeurs de mer, surtout lorsqu'on traverse les boghas de Samos, remplis encore du souvenir de leurs brigandages !

Le monde n'offrait-il au génie de Byron d'autre héros qu'un *corsaire chargé de crimes, à qui il ne reste qu'une vertu !* Conrad s'en prend à tous les hommes des injustices qu'on lui a faites, et des crimes même qu'il a commis ; le remords n'est chez lui qu'une misanthropie sombre ; il s'accuse, il se hait avec le genre humain ; pourquoi faut-il que la muse chagrine d'un grand poète ne se plaise que dans la peinture des passions qui tendent à séparer l'homme de ses semblables, et le mettent en guerre avec les sociétés telles qu'elles sont ? Il y a déjà tant d'esprits malades qui sont mécontens de notre pauvre univers ; il y a tant de gens qui sont toujours prêts à mettre la main à l'œuvre, lorsqu'on leur parle de changer les lois et les mœurs des peuples, de réformer jusqu'au génie de l'homme, de refaire jusqu'à la vertu ! ils donneraient volontiers à la raison d'autres règles, à la morale d'autres maximes, à la conscience d'autres remords ; les merveilles de la création ont peine à trouver grace devant ces sages mécontens ; le désordre du chaos a quelque chose qui leur plaît, et s'ils pouvaient s'asseoir un moment sur le trône de Dieu, nous les verrions, je crois, refaire tout ce qui existe, et maudire tout ce qui a existé ; à leur voix, les ténèbres prendraient la place du jour ; l'empire du monde serait abandonné aux passions brutales, au grossier instinct ; l'homme, roi de la nature, serait jeté nu dans les déserts, et tout ce qu'a fait la sagesse humaine serait effacé de la terre. Ne sont-ce pas là les rêves funèbres de Satan ? Ne doit-on pas s'affliger que ce profond dégoût pour le monde tel qu'il est, que cette maladie sombre vienne quelquefois se mêler aux plus nobles inspirations de la poésie moderne ?

Je venais de fermer le poème du Corsaire, et je me livrais à mes

tristes pensées, lorsque le vent du nord s'est levé ; il a fait disparaître les nuages qui couvraient l'horizon, et nous avons revu le soleil d'Orient dans son éclat accoutumé. Les roches de Nicarie, celles des îles Formis, couvertes de nuées blanches semblaient fuir sur les flots lointains. La côte méridionale de Samos s'offrait seule à notre vue, et tous nos regards se portaient vers une colonne du temple de Junon qui reste encore debout sur le cap Cora. A mesure que nous avançions à l'est, la montagne de Patmos se découvrait devant nous; sur le sommet de cette montagne pierreuse et aride, s'élève une cité assez bien bâtie, et près de là le monastère de Saint-Jean, qui ressemble à une forteresse. Notre pilote grec, qui a long-temps habité Patmos, nous a donné sur cette île quelques renseignemens. Patmos a deux bons ports qui ne lui servent de rien, et qui ont l'inconvénient de lui amener des corsaires. Presque tous les habitans de l'île sont dans la cité ; le peuple y est pauvre, mais il vit en paix; l'air y est sain, et la peste, qui désole souvent les îles, n'a jamais porté ses ravages dans Patmos. Patmos a de plus un collége renommé, qu'on pourrait appeler l'université de l'Archipel : on y enseigne le grec littéral, l'italien, la rhétorique, la logique : il y vient des élèves même de la Morée. Le rocher de Patmos n'a point tenté les osmanlis, qui ne s'y montrent point et se contentent d'un léger tribut. Jamais on n'y aperçut l'ombre d'un minaret, jamais on n'y entendit la voix d'un muézin; la cloche, qui retentit à toute heure sur la montagne de Patmos, annonce à la fois que la religion y fleurit, et qu'on n'y vit point dans la servitude. Tandis que dans toutes les îles on s'agite pour être indépendant, Patmos n'a rien eu à faire pour être libre, et la liberté est venue pour elle comme une plante, comme une fleur de sa montagne. Au milieu de cet Archipel toujours troublé par des passions nouvelles, partout armé contre l'oppression, Patmos est la seule île peut-être qui soit véritablement libre, car les révolutions sont quelquefois le pénible enfantement de la liberté, mais il s'en faut de beaucoup qu'elles soient la liberté.

Ce qui a donné de la célébrité à Patmos, c'est le séjour de saint Jean l'évangéliste ; l'apôtre nous apprend lui-même qu'il avait été exilé en ce lieu; « j'ai été envoyé, dit-il, dans l'île appelée Patmos, pour le témoignage que j'ai rendu à Jésus. » On montre au-dessous du couvent de Saint-Jean une grotte où le saint entendit derrière lui une voix forte et éclatante comme le son d'une trompette; ce fut cette voix

qui lui dicta l'Apocalypse qu'il envoya aux sept églises de l'Asie, représentées sous l'emblême des sept chandeliers d'or. L'île de Patmos est la seule des îles de l'Archipel où les dieux du paganisme n'aient point eu de temple. Son illustration n'a commencé qu'avec le christianisme, et sa gloire est toute dans les prédications et dans les prophéties d'un apôtre de l'église chrétienne. Je n'ai point la prétention de comprendre l'Apocalypse, encore moins ceux qui ont voulu nous l'expliquer. Mais lorsqu'on a vu comme moi le soleil se coucher sur la montagne radieuse de Patmos, on ne s'étonne point qu'en ce lieu l'imagination humaine ait été entraînée dans des visions célestes, et qu'un favori de Dieu y ait reçu des inspirations qui paraissent au-dessus de la raison et de l'intelligence de l'homme.

Mais il est temps de faire nos adieux à ce brillant Archipel, qui fait l'admiration des poètes et le désespoir des marins; tandis que les premiers ne peuvent détacher leurs regards de ces îles dont chacune leur offre un souvenir de l'antiquité, les autres tremblent sans cesse à la vue de ces côtes dont chacune leur montre un écueil et leur fait craindre un naufrage. Nous voilà maintenant en face des îles de Léro, de Lipso et de Calymnos, auxquelles je ne saurais plus donner mon attention; nous sommes partout environnés d'îlots et de terres sans nom, semés au milieu de la mer. Il semble que nous naviguons à travers plusieurs grands lacs qui communiquent les uns avec les autres.

Nous avançons lentement; nous revenons quelquefois sur nos pas; nous restons souvent à la même place; ainsi les tableaux qui s'offrent à nos yeux ont peu de variété. Je n'ai d'autre moyen ici, pour animer un peu ma narration et la rendre intéressante, que de vous faire part de mes observations nautiques. On a déjà remarqué que les vagues de l'Archipel sont moins fortes et plus précipitées que celles de l'Océan, ce qui a fait dire qu'elles bondissaient comme des béliers, *sicut arietes*. Pendant la tempête, l'horizon est cramoisi foncé, parsemé de points noirs; quand la mer est tranquille, nous ne distinguons sur l'immensité des eaux qu'une belle couleur bleue. La terre aussi produit des vents qu'elle oppose à ceux de la mer; ils se succèdent avec tant de rapidité, que nous les distinguons à peine, et que la voile indécise trompe parfois la vigilance du pilote et met tout à coup la manœuvre en défaut : rien n'est plus changeant que l'aspect du ciel; souvent le tonnerre gronde et le soleil brille encore; tout à coup le firmament s'obscurcit, et bientôt du sein même de l'orage, nous voyons sortir

l'arc-en-ciel dont les colonnes éclatantes s'appuient sur les flots de la mer, ou sur les montagnes des îles. Parfois nous voyons accourir des dauphins; tantôt ils nous suivent, tantôt ils viennent au-devant de nous; réunis en troupes, ils accompagnent notre bâtiment comme une escorte d'honneur qui nous serait envoyée par une des puissances de l'onde; mais déjà ces compagnons nous ont quittés, et sont remplacés par des nuées de petits poissons qui cherchent leur pâture sur les eaux sillonnées par la *Truite,* et qui s'élancent autour de la gabare, semblables aux troupes de passereaux qui voltigent autour de la ferme. Quelquefois les matelots leur jettent un hameçon perfide; ces poissons, en s'approchant, étalent mille couleurs; il nous semble voir des topazes, des émeraudes vivantes, qui fendent les flots azurés avec la rapidité de l'éclair. Tels sont les spectacles qui nous occupent souvent pendant plusieurs heures.

Je voudrais varier l'uniformité de mes tableaux, et descendre avec vous par la pensée dans les profonds abymes sur lesquels nous naviguons. Ces abymes, comme la terre qui se montre à nos yeux, ont leurs montagnes, leurs collines, leurs vallées, leurs plaines; ils ont leurs zones, leurs températures diverses; les saisons s'y succèdent avec leurs productions et leurs fruits; il n'est point d'antre creux qui ne soit tapissé de verdure, point de rocher sur lequel ne croissent des mousses, point de plaine étendue qui ne se couvre d'algues et de fucus. Cette flore, que nous dérobent les eaux, a moins d'éclat sans doute que celle qui brille à la clarté du soleil, mais peut-être est-elle plus variée dans ses formes, plus nombreuse dans ses espèces! Que vous dirai-je de la population des mers, innombrable comme le sable de leurs rivages? Parmi les habitans de ces vertes retraites, les uns restent attachés à la roche d'où ils semblent sortis, d'autres habitent leur maison de corail ou de nacre, les autres le limon qui les a produits; d'autres voyagent d'île en île, de climat en climat, de mer en mer; plusieurs ressemblent aux animaux qui habitent nos campagnes et nos forêts, et l'homme, dit-on, a retrouvé son image parmi les hôtes de l'Océan. Quel historien de la nature décrira toutes ces peuplades diverses cachées sous les flots? qui nous dira les passions, les discordes, les guerres qui troublent ces régions ignorées? que d'êtres animés ou inanimés doivent rester sans nom, et ne seront jamais connus que du dieu qui les a créés!

On ne peut regarder la mer sans songer aux générations d'hommes

qui ont disparu dans ses abymes; depuis le jour où l'homme osa, pour la première fois, braver les flots sur un tronc d'arbre, que de cadavres, que de richesses ont été ensevelis dans la profondeur des eaux! Cette mer, si azurée et si belle, n'est-elle pas le plus vaste des sépulcres? Tandis que des îles sont sorties du sein des mers, d'autres îles ont été englouties dans les flots. D'antiques cités, que l'histoire nomme à peine, sont couchées au fond des abymes avec leurs temples, leurs palais, leurs trésors; c'est là qu'on pourrait contempler les ruines des âges primitifs du globe, qu'on pourrait retrouver les premières archives du genre humain. Mais, ô contraste de la faiblesse et de la puissance! l'homme qui a mesuré la carrière du soleil, qui a pesé dans ses balances les constellations du ciel, qui a compté les étoiles de la nuit; l'homme pour qui les cieux n'ont point de lieux inaccessibles, n'a pu descendre à quelques toises au-dessous de la surface des eaux, et les portes ténébreuses de l'abyme, *ostia tenebrosa*, semblent rester à jamais fermées pour lui!

Pendant que ces images poétiques viennent rompre pour nous la monotonie de la route, un vent favorable se lève, et nous porte en face de l'île de Cos. Nous voilà entrés dans la rade.

LETTRE LXXXI.

Ile de Cos.

A bord de la *Truite*, du 6 au 10 janvier 1831.

Nous avons devant nous la ville de Cos ou de Stancho ; sa forteresse, l'étendard du croissant, les drapeaux consulaires qui flottent sur ses murs blanchis, lui donnent au premier abord un aspect imposant ; la ville est située au pied d'une montagne. La rade où nous avons jeté l'ancre s'étend comme un grand lac entre les côtes d'Asie et les rivages de l'île ; rien n'est magnifique comme cet immense paysage dans lequel on aperçoit d'un côté la ville de Cos, et de l'autre les montagnes de Pétesse et Boudroun.

Nous nous sommes rendus en débarquant chez l'agent consulaire de France, M. Davenat, qui nous a reçus avec beaucoup de cordialité. M. Davenat représente à lui tout seul les cinq puissances dont le pavillon est connu dans les mers d'Orient. Lorsqu'il arrive dans la rade un navire français, il déploie le pavillon de France ; il arbore le drapeau d'Autriche pour un bâtiment autrichien, celui de Sardaigne pour un bâtiment sarde ; il fait de même pour tout ce qui vient sous le pavillon russe ou anglais. Ainsi point de querelles, point de jalousies diplomatiques, et si la guerre se fait entre les États maritimes de l'Europe, elle ne commencera pas par l'île de Cos.

Le jour même de notre arrivée, le consul nous a présentés au gouverneur de l'île ; nous avons trouvé dans Ali-bey un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, la barbe grise, la taille haute, et le dos voûté comme la plupart des Turcs ; son regard est doux et triste, son front paraît soucieux ; le costume de la réforme ne lui sied pas et lui donne un air gauche ; au premier aspect, il montre tout le flegme d'un osmanlis, et les premières paroles de sa conversation ont quelque chose de la timide réserve d'un derviche. Il a beaucoup voyagé en

Europe et en Asie ; il nous a parlé de plusieurs officiers de la marine française qui l'avaient reçu à leur bord, et du duc de Richelieu qu'il avait vu autrefois en Crimée. Les bons procédés des Français envers lui, nous ont valu de sa part un accueil très-affectueux ; il nous a invités à rester quelques jours à Stancho, nous promettant de faire tout ce qui dépendrait de lui pour rendre notre séjour agréable, et pour faciliter nos courses dans l'intérieur de l'île.

Après avoir fait connaissance avec le consul et le pacha, notre troisième visite a été pour le fameux platane, mentionné dans nos géographies du seizième et du dix-septième siècle. Cet arbre a aussi son histoire comme les peuples de l'Archipel. Il y a un demi-siècle qu'il couvrait de ses rameaux la plus grande place de Cos. Une de ses principales branches est tombée depuis quelques années ; malgré cette perte, le patriarche du règne végétal conserve encore un air de majesté et de grandeur. Les branches qui lui restent, affaissées sous le poids des ans, s'étendent horizontalement à une grande distance ; plusieurs sont supportées par des colonnes de marbre qui ont soutenu autrefois un temple d'Esculape ou d'Apollon ; ces appuis se trouvent là depuis si long-temps que la pierre a pénétré dans l'écorce, et qu'elle semble faire partie de l'arbre dont elle supporte les rameaux. Le platane de Cos ou de Stancho est révéré des Grecs et des Turcs, qui le mettent au-dessus de toutes les antiquités du pays et qui ne manquent pas de répéter aux voyageurs qu'Hippocrate donnait des consultations sous son ombrage.

Nous avons parcouru la ville, dont la population n'est guère que de trois mille ames. Les maisons y sont bâties en pierres, la plupart des rues sont comme des égoûts qu'on a de la peine à traverser, surtout après la pluie. Un temple d'Esculape s'élevait autrefois dans un faubourg de la ville ; c'est là qu'on tenait un registre fidèle des maladies humaines et que la médecine était regardée comme le secret des dieux ; c'est là qu'Hippocrate puisa cette science qui lui a fait une si grande renommée parmi les hommes ; on ne retrouve plus aujourd'hui l'emplacement du temple d'Esculape ; les statues et les autels du dieu, les monumens pieux élevés par l'humanité reconnaissante, tout a été dispersé ; on nous a montré sur une place publique un des autels votifs consacrés au dieu de la médecine ; on en a fait un abreuvoir pour les ânes et les mulets.

Ce qu'il y a aujourd'hui de plus remarquable dans la ville de Stan-

cho, c'est la citadelle bâtie par les chevaliers de Rhodes. On aperçoit encore sur les murailles les armes des chevaliers; elles sont mêlées à des fleurs de lis, ces glorieux symboles de la France, qui tombent chaque jour à Paris sous la faux des révolutions, et que le temps a partout respectés en Orient. Nous avons aperçu sur les murs de la ville plusieurs inscriptions ou fragmens d'inscriptions, qui ont été copiés par d'autres voyageurs. La muraille extérieure du château offre, du côté de la mer, les restes d'un bas-relief, qui nous a paru un chef-d'œuvre de la sculpture des anciens. Comme il était d'une grande dimension, les ouvriers qui l'ont employé dans la construction de l'édifice, l'ont divisé en quatre morceaux; ils en ont placé deux en bas et deux en haut; on croit généralement que ce bas-relief représente les noces de Neptune ou celles de Bacchus. Il renferme un grand nombre de figures dans des positions diverses, et toutes sculptées admirablement. Un chef-d'œuvre aussi précieux aura été sans doute trouvé parmi les ruines d'Halicarnasse ou de Gnide. Les Grecs de Cos sont persuadés que dans l'intérieur de la citadelle, on conserve un buste d'Hippocrate, et qu'on y trouve une petite chambre qui fut habitée par le père de la médecine. Le peu de respect que les Turcs ont pour l'image de l'homme, ne permet guère de croire qu'ils aient pu conserver un buste, fût-ce même celui de Mahomet; quant à la chambre d'Hippocrate, le gouverneur que j'ai interrogé là-dessus, n'en a jamais entendu parler. A défaut d'anciens monumens, nous avons trouvé chez un médecin grec les *OEuvres d'Hippocrate,* édition de Venise. Nous nous sommes arrêtés surtout dans le volume à ces nombreux messages qu'adressaient au vieillard de Cos les rois et les cités. Nous avons relu avec délices les lettres qu'il écrivait lui-même à ses amis; cette correspondance nous a paru si intéressante et si remplie de traits curieux, que M. Poujoulat s'est chargé d'en faire pour vous un extrait, et d'y ajouter l'expression poétique de nos admirations.

Le surlendemain de notre arrivée, nous sommes montés à cheval, et nous avons été visiter la fontaine d'Hippocrate; cette fontaine, qui fournit de l'eau à la ville, est sur une haute montagne, à trois milles environ du rivage de la mer : on entre dans le vieux monument de pierre qui renferme la source, par une porte semblable à celle du temple de Cybèle au mont Sipyle. Deux murs en pierres, taillées et rangées en forme cyclopéenne, sont surmontés d'une voûte angulaire, également

en pierres cyclopéennes ; ce passage ou ce conduit est large de trois ou quatre pieds, haut de huit à dix pieds. L'eau s'écoule dans un lit de pierre. Le lieu d'où jaillit la source est une rotonde assez élevée, qui a une ouverture par le haut ; plusieurs des pierres employées à cette construction paraissent usées par le temps, et leur seul aspect annonce la plus haute antiquité.

On serait fort mal vu à Cos, si on doutait un moment que l'édifice de la fontaine n'eût été bâti par Hippocrate ; les Turcs et les Grecs, qui se rencontrent si rarement dans un même sentiment ou une même idée, se réunissent pour honorer le père de la médecine, et pour conserver tout ce qui peut nous parler de sa gloire. Cet Orient qui ne se souvient plus des grandes choses du temps passé, n'a point oublié Hippocrate ; tous les âges, toutes les sectes ont gardé sa mémoire. On aime à voir les peuples se rapprocher ainsi au souvenir d'un bienfaiteur de l'humanité, on aime à voir cette vénération touchante qui doit donner au simple monument d'une fontaine la durée des monumens de Pharaon.

La fontaine arrose une esplanade couverte de gazons ; près de là s'élèvent de beaux platanes. Les Turcs viennent quelquefois s'asseoir sous ces ombrages, et ce lieu réunit les Grecs dans leurs jours de fêtes. En descendant la montagne, nous avons suivi les eaux de la fontaine, qui roulent de cascade en cascade, de vallée en vallée, jusqu'à l'aqueduc par lequel elles arrivent dans la cité. La campagne paraît assez bien cultivée ; on rencontre sur les coteaux beaucoup de brebis et de chèvres, une grande quantité de perdrix. Quoique nous ne soyons qu'au commencement de janvier, les amandiers et les fèves sont en fleur, et la jonquille jaune brille à travers l'éclatante verdure des prés. L'île de Cos et son soleil qui se montre à travers des vapeurs blanches, nous rappellent notre mois d'avril de France.

Nous avons dîné hier chez le gouverneur ; nous sommes arrivés chez lui à midi ; il était debout, et nous attendait à l'entrée de son appartement ; il nous a conduits dans la salle à manger ; on avait déjà dressé une table, qui avait été empruntée au consul de France. La nappe du festin était bordée tout autour de tranches de pain très-minces. Il n'y avait sur la table ni carafe, ni bouteille, ni fourchette, ni couteau ; nous étions dix convives ; chacun des convives avait devant lui un verre dans une assiette, une serviette d'un fort beau linge, brodée en or. On a commencé par une soupe de riz au gras, assai-

sonnée avec du citron ; elle était servie dans un grand vase de porcelaine, où nous puisions tous ensemble, avec des cuillers de nacre ou de bois d'ébène. On a servi ensuite la moitié d'un mouton rôti ; il se trouvait découpé en petits morceaux, de manière que chacun de nous a pu en prendre sa part avec les doigts. A ce plat copieux ont succédé une grande quantité d'autres plats, qu'on servait un à un, ou deux à deux ; chaque plat de viande se trouvait mêlé à un plat de sucrerie ou de pâtisserie. Les plats se suivaient avec une grande rapidité ; nous en avions déjà vu passer plus de cinquante sur la table ; ce n'était pas la moitié de ce qui nous était destiné ; nous avons demandé grace au gouverneur. A la fin le pilau est venu faire la clôture d'un dîner qui aurait suffi à nourrir toute la ville de Cos.

Ali-bey a fait les honneurs du banquet avec une grace parfaite ; il n'a point épargné le vin de Cos à ses convives, et le silence qu'on observe ordinairement chez les osmanlis, n'a pas régné un seul instant dans notre festin. Quand nous sommes sortis de table, on nous a donné du savon et versé de l'eau pour nous laver les mains. Une particularité que je ne dois pas oublier, c'est que tous les plats qui ont passé devant nous, ent été servis ensuite aux officiers de la maison, puis aux simples serviteurs, enfin, aux étrangers et aux pauvres. Cet usage est généralement suivi en Turquie ; le harem, la famille, les domestiques, les esclaves, les mendians, tout le monde vit du dîner du maître, et lorsqu'il y a une fête chez un homme riche, toute la maison se réjouit.

Après le dîner, nous avons suivi le bey dans la salle de réception ; la conversation a roulé sur l'île de Cos ; la population de l'île est de vingt mille ames ; les principales productions du territoire sont les citrons, les oranges, les raisins secs ; les exportations faites dans l'année qui vient de s'écouler (1830), ont été évaluées à plus de cent mille thalaris (cinq cent mille francs). Nous avons complimenté Ali-bey sur son gouvernement ; il passe pour avoir supprimé tout ce qu'il y avait de trop onéreux dans les impôts ; on vante surtout son désintéressement ; il a répondu à nos complimens, en nous disant qu'il avait la mission de protéger et non de ruiner le peuple. Un gouverneur, nommé par le sultan, nous a-t-il dit, est comme le soleil que Dieu envoie pour mûrir les moissons, et qui ne retient rien pour lui des bienfaits qu'il est chargé de répandre ; nous avons félicité de bon cœur le généreux Ali-bey. Heureuse la Turquie, si tous les pa-

chas suivaient son exemple, et ressemblaient, comme lui, au soleil qui ne prend point la dîme des moissons !

Au milieu de notre entretien, il nous est arrivé un santon, espèce de fou ou de saint musulman presque nu, et n'ayant qu'une chemise tombant à moitié sur son dos ; le bey le nourrit, et pour prix de cette charité, il fait de temps à autre quelques prophéties ; il s'applaudissait d'avoir annoncé notre arrivée, avant que notre bâtiment eût paru dans la rade ; il a fini par nous demander quelques paras, et nous avons payé volontiers notre bienvenue, annoncée ainsi miraculeusement. Ces sortes de fous ont un véritable empire sur les grands qui sont obligés de les supporter, sous peine d'exciter les murmures du peuple ; vous savez que la religion musulmane ordonne à ses disciples de secourir les pauvres, et que chacun doit prélever une partie de ses biens pour des actes de charité. Il arrive quelquefois que des mendians, plus hardis que les autres, viennent percevoir eux-mêmes ce tribut imposé à leur profit, et ceux qu'on rencontre ainsi dans la maison des riches, sont comme des espèces de *garnisaires* qui vont s'établir chez les contribuables en retard.

Nous avions formé le projet de visiter plusieurs villages des îles qui renferment des restes de l'antiquité ou du moyen âge. Le village de Pili, celui d'Antifali, celui de Céphalos, ont des ruines que les voyageurs n'ont point reconnues ; les chevaliers de Rhodes y avaient bâti des tours et des châteaux, dont on voit encore les débris. Comme la pluie n'a pas cessé de tomber, nous avons été obligés de rester à Stancho. Le consul de France nous a donné à dîner avec Ali-bey qui lui avait demandé un dîner à la française. Le gouverneur s'est placé à table à côté de la maîtresse de la maison ; il n'a pas eu la moindre peine à se plier à nos manières ; il ne s'est montré embarrassé que pour se servir de sa fourchette. Nous avons remarqué qu'il s'en est tenu religieusement pendant tout le dîner à l'eau de la fontaine d'Hippocrate. Au dessert, il a voulu verser le vin de Champagne aux dames ; on a porté tour-à-tour des toasts au beau sexe d'Orient et à celui d'Occident. En sortant de table, j'ai demandé au bey s'il avait un harem. Il m'a répondu que non ; il a voyagé toute sa vie, et dans la carrière qu'il suit maintenant, il est toujours à la veille d'être déplacé ; ce n'est pas une petite affaire pour un mari turc qui change de pays, de voiturer ses femmes et de les transporter d'un lieu dans un autre sans qu'on puisse jamais les voir, car le prophète veut qu'elles

restent toujours cachées. Ali-bey s'est affranchi d'un aussi grand embarras ; il faut dire toutefois qu'il est rare de rencontrer en Turquie un pacha, un mutselin ou un bey qui n'ait point de femmes ; un harem est pour les grands un luxe d'obligation. Je ne m'étonnerais pas que notre bon gouverneur, qui ne s'est pas soumis en ce point à la coutume générale, ne fût un peu moins estimé pour cela parmi les osmanlis.

M. Davenat nous a conduits dans quelques maisons grecques de la ville. A chacune de nos visites, nous avons été reçus dans une salle assez vaste où se tient ordinairement la famille ; les étrangers ou les visiteurs s'asseoient sur des estrades couvertes de tapis : d'un côté on voit suspendus aux murs de l'appartement des plateaux de cuivre ou de ferblanc, des assiettes, des plats, des instrumens de cuisine ; de l'autre une multitude de petites fioles ou de tubes de verre, étalés comme chez un marchand ou dans un bazar. J'ai demandé à notre interprète ce que signifiaient tous ces ornemens de verre. On m'a répondu que les habitans de Cos achetaient d'abord ces vases de verre pour l'usage de leur maison, et qu'ils mettaient ensuite quelque vanité à en multiplier le nombre. L'éclat du verre est ici comme en d'autres pays l'éclat des dorures. L'interprète qui nous donnait cette explication, ajoutait que dans les jours de la persécution, dans les temps malheureux, toute cette magnificence de verre avait disparu, et qu'elle ne se montrait de nouveau que depuis qu'Ali-bey était arrivé dans l'île ; singulier thermomètre de la prospérité ou de la misère d'un pays !

Chez les Grecs on n'offre pas la pipe aux étrangers comme chez les Turcs. A notre arrivée, une fille de la maison, avec un voile de soie, une robe traînante, les cheveux tombant en tresses par derrière, la poitrine couverte de perles ou de sequins, venait nous présenter le café et les confitures ; elle nous offrait ensuite des fleurs, nous baisait la main, et la portait avec respect à son front ; au sortir de la maison, on nous parfumait avec de l'eau de fleur d'orange, et la famille nous accompagnait jusqu'à la porte. Pour nous donner une idée des divertissemens des Grecs, le consul a invité plusieurs dames de la ville à passer la soirée chez lui. Plusieurs y sont venues, et nous avons vu danser la romaika. Les dames se tiennent par la main, et forment un cercle qui tourne lentement au bruit d'une lyre grossière et d'un tambourin. Rien n'est moins animé que cette danse, dont la monotonie

ne lasse point les belles dames de Cos. Je ne dois pas oublier de vous dire que le gouverneur de l'île assistait à notre soirée. C'est la première fois que je vois les Grecs danser, chanter et se livrer à la joie devant un bey ou un pacha.

Nous avons vu célébrer une noce grecque. Les cérémonies durent trois jours ; le premier jour, le futur arrive seul dans la maison de sa nouvelle famille ; avant d'entrer, il écrase une grenade sous ses pieds, et trempant son doigt dans un vase rempli de miel, il fait un signe de croix sur la porte. L'union des époux est ensuite consacrée par les prières d'un papa. Le second jour, la jeune épouse, assise sur un sofa élevé, se fait voir à tous ceux qui se présentent ; elle est couverte d'habits de soie, brodés d'or et d'argent ; une bougie allumée est à sa droite, une autre à sa gauche ; chacun de ceux qui viennent la visiter, lui apporte un présent, et tous ces présens restent suspendus au mur de la chambre, en forme de trophées. Quand nous sommes arrivés le troisième jour, la maison était pleine de gens qui se réjouissaient ; nous avons vu beaucoup de femmes dansant la romaika, d'autres assises sur une estrade. On avait fait venir des femmes de l'île de Nicerie ; quand on meurt, ces femmes viennent pleurer aux funérailles ; quand on se marie, elles viennent danser et chanter à la noce. Nicerie n'offre point de ressources, et ses habitans n'ont d'autre moyen de vivre que de s'associer aux chagrins ou aux joies des îles voisines.

Pendant toute cette fête, la mariée restait sur une estrade élevée, seule et cachée par des rideaux ; j'ai été admis à la voir dans son espèce de sanctuaire ; je suis monté sur une escabelle ; elle s'est inclinée vers moi, m'a pris la main, l'a portée à sa bouche et à son front ; on vante beaucoup sa beauté ; mais les paillettes d'or qui couvrent son visage, le fard grossier qui colore ses joues, ses sourcils teints en noir et joints ensemble, tout cela lui donnait à mes yeux une figure étrange. Une remarque que j'ai pu faire sur les femmes d'Orient, c'est que la beauté et les graces du printemps de la vie ne paraissent presque nulle part comme Dieu les a créées ; il n'y a guère dans le beau sexe de ce pays que la vieillesse qui se montre telle qu'elle est.

Je vous ai parlé d'un usage singulier établi à Metelin ; nous l'avons retrouvé à l'île de Cos ; les filles sont les seuls enfans qui aient droit à l'héritage de leurs parens ; quand la fille aînée se marie, le père lui

abandonne sa maison et va s'établir ailleurs ; s'il a plusieurs enfans, il doit pourvoir par son industrie à leur éducation et à leur établissement ; la coutume veut que ce soit la femme qui choisisse son mari ; quand elle a pris les informations nécessaires, le père transmet la détermination de sa fille à celui qu'elle a choisi ; le mari n'apporte jamais rien en mariage, et ne fait aucun présent à sa nouvelle épouse.

Cet usage qui n'admet que les femmes à l'hérédité, subsiste encore, plus ou moins modifié, dans plusieurs îles voisines, telles que Naxos, Paros, Santorin, etc. Quelques savans en font remonter l'origine à l'ancienne Lycie, où les femmes possédaient tous les biens, et donnaient leur nom à la famille ; d'autres ont pensé qu'une semblable coutume avait pu naître dans les îles mêmes où nous la retrouvons aujourd'hui. La plupart de ces îles n'avaient qu'un territoire stérile, et leurs principales richesses étaient dans la navigation. Tandis que la nature semblait avoir donné les domaines de la mer au sexe qu'elle avait créé le plus robuste, le plus actif, le plus aventureux, les terres et les maisons avaient pu devenir, sans injustice, le partage exclusif du sexe qui ne pouvait exercer aucune industrie, et que sa faiblesse attachait au sol. Au reste, je vous donne ces conjectures des savans comme des hypothèses plus ou moins chimériques ; aucun fait historique ne les appuie, et aucune tradition positive ne nous aide ici à expliquer d'une manière satisfaisante comment l'usage dont je vous parle a pu s'établir chez les anciens, ni comment il a pu se conserver jusqu'aux temps modernes. Il arrive quelquefois que ce qui subsiste encore des coutumes de l'antiquité, embarrasse plus les voyageurs que les restes dispersés des temples et des vieux monumens.

Dans notre séjour à Cos, nous avions tous les jours sous les yeux les montagnes de Pétesse et le château de Boudroun ; la vue du château de Boudroun nous rappelait les chevaliers de Saint-Jean qui l'ont bâti, et l'ancienne Halicarnasse élevée sur cette rive de la Carie. J'espérais trouver là quelques souvenirs des croisades, quelques restes de l'antiquité ; je venais de visiter avec respect la patrie d'Hippocrate ; comment passer si près du pays où naquit Hérodote, sans avoir une extrême envie d'y aborder ? Il me semblait que le souvenir du père de l'histoire, que la vue du lieu qui fut son berceau, devait m'encourager et me porter bonheur dans mon voyage, car, à son exemple, l'amour de la vérité m'avait fait quitter mes foyers, et comme lui je parcourais des régions lointaines, pour connaître les mœurs des

peuples, les révolutions des empires et la gloire des anciens temps. Le commandant de la *Truite*, qui a trouvé mon désir tout naturel, a fait voile vers la côte d'Asie, et nous voilà dans la rade de Pétesse, voisine de Boudroun. Cette rade, entourée de collines sauvages, est plus déserte encore et plus triste que celle de Latchéta dont je vous ai parlé dans mes lettres précédentes ; on n'y vient que pour se mettre à l'abri des vents du sud, ou pour charger des bois qu'on transporte en Égypte ; nous n'apercevons sur le rivage que de misérables bûcherons, et des troupes de chacals qui font entendre leurs cris semblables à des gémissemens. Depuis que nous avons jeté l'ancre, il fait un temps affreux ; j'achève ma lettre au bruit de la tempête qui gronde à la fois sur la mer et sur les montagnes ; nous attendons que le calme se rétablisse pour aller en bateau jusque sur la rive de Boudroun.

LETTRE LXXXII.

Quelques souvenirs de la vie d'Hippocrate [1].

Cos, janvier 1831.

L'ombre et les souvenirs d'Hippocrate sont partout dans le pays de Cos, comme l'ombre et les souvenirs d'Homère remplissent les campagnes d'Ilion; nous parcourons sous le grand platane de Stancho la correspondance de celui qui fut surnommé le *divin vieillard*, comme nous avons relu l'Iliade sous les saules du Simoïs. Le prince de la poésie et le prince de la médecine eurent tous deux des autels; mais il fallut que le poète mourût pour que le monde reconnût en lui un dieu, et le médecin de Cos fut dieu de son vivant : autant la vie d'Homère fut humble et pauvre, autant la vie d'Hippocrate s'écoula brillante et glorieuse. Au chantre d'Achille le bâton de l'aveugle et la besace du mendiant, au descendant d'Esculape la vénération des peuples, les trésors des rois et le prytanée.

La correspondance d'Hippocrate se compose de ving-sept lettres; nous choisirons dans cette correspondance les récits les plus curieux, tout ce qui peut servir à faire connaître Hippocrate et les choses de son temps. Il est certain, comme on l'a remarqué, que le médecin de Cos n'a pas écrit toutes les lettres qui portent son nom, mais les lettres même qui ne sont point de lui conservent pour nous un grand intérêt, parce qu'elles ont été rédigées sur un fond de vérité que personne ne révoque en doute; s'il y a du roman dans cette correspondance, c'est du roman fait avec de l'histoire; et dans ce cas, la fable elle-même peut nous révéler de piquans traits de mœurs. Nous lirons la correspondance d'Hippocrate comme nous avons visité ces jours derniers la fontaine qui porte son nom. Ce monument ne fut

[1] Cette lettre de M. Poujoulat et la précédente sont adressées à Mme Michaud.

point sans doute l'ouvrage du père de la médecine ; nous nous sommes pourtant arrêtés avec respect devant toutes ces pierres qui semblaient nous parler de sa gloire.

Nous avons vu dans l'histoire ancienne comment Hippocrate refusa les présens d'Artaxerce ; cette négociation entre le roi de Perse et le médecin de Cos, a donné lieu à quelques lettres intéressantes. Le grand roi avait demandé un médecin ou des remèdes pour mettre un terme au fléau qui désolait son peuple et ses armées ; on lui désigne Hippocrate de Cos, *issu des dieux du côté de son père et de sa mère*, Hippocrate qui, doué d'une nature merveilleuse, guérit toutes les maladies humaines, et qui déjà, dans beaucoup de pays, a obtenu les honneurs divins ; on engage le prince à offrir de l'or et de l'argent à celui qui est *le père et le conservateur de la santé*. Bientôt le satrape de l'Hellespont reçoit l'ordre de mettre aux pieds d'Hippocrate tous les trésors qu'il demandera. On promet au fils d'Esculape de l'élever au rang des plus grands personnages de la Perse. « Dites au roi des » rois, répond Hippocrate, que j'ai ce qu'il faut pour me nourrir, me » vêtir et me loger ; ce serait un crime d'accepter les trésors de la » Perse, de guérir les barbares qui sont les ennemis des Grecs. » Ces paroles allument le courroux d'Artaxerce ; il veut forcer les habitans de Cos à lui livrer Hippocrate, sinon leur cité sera renversée, leur île sera anéantie, et disparaîtra dans les profondeurs de la mer, et l'avenir ne pourra savoir s'il exista jamais à cette place une cité et une île de Cos. Les menaces du grand roi furent vaines : le peuple de Cos lui répondit qu'il ne livrerait point Hippocrate son dieu, dût-il subir le plus affreux destin. Après deux mille ans, les enfans de ceux qui parlaient ainsi au grand roi, sont encore restés fidèles au culte d'Hippocrate ; au milieu des débris de temples dispersés autour du grand platane, Hippocrate est le seul dieu du monde ancien dont on ait ici gardé le souvenir.

La Grèce et l'Ionie, tous les pays que nous venons de parcourir, avaient des hymnes et des couronnes pour le médecin de Cos. Platon, qui était son contemporain, se plaisait à rendre hommage à son génie ; Athènes, pour témoigner sa reconnaissance à celui qui l'avait délivrée de la peste, décréta que les enfans de Cos auraient le privilége de passer leur jeunesse dans son sein. Hippocrate était regardé comme le bienfaiteur des hommes, comme un autre Jupiter sauveur dont les paroles donnaient la vie, dont la voix aurait pu commander au sépulcre

lui-même. Dans l'opinion de ses contemporains, il était celui qui guérissait les douleurs humaines, et son pouvoir s'étendait jusque sur les infirmités de l'esprit. C'est pourquoi le sénat et le peuple d'Abdère s'adressèrent à lui pour qu'il voulût bien guérir Démocrite qu'ils croyaient atteint de folie. Cet évènement est raconté avec des circonstances fort curieuses dans les lettres que nous avons sous les yeux. Je prendrai la fleur de cette partie de la correspondance pour lui donner place dans mon petit tableau. Écoutons d'abord la voix triste et suppliante des citoyens d'Abdère : « Notre grand homme est ma-
» lade, ô Hippocrate ! lui qui était notre espérance et notre orgueil,
» lui dont la sagesse était divine, a maintenant moins de sens et de
» raison que le plus petit des Abdéritains. Pendant que nous sommes
» dans l'inquiétude et le désespoir, Démocrite rit et rit de toutes
» choses ; il écrit et parle sur des sujets qui ne tiennent point à cette
» vie ; il dit que l'espace est rempli de divinités ; il écoute d'une oreille
» attentive la voix de tous les oiseaux qui passent ; souvent il se lève
» pendant la nuit et se promène seul ; il nous répète que la vie n'est
» rien, et quelquefois il nous dit qu'il part pour l'immensité. Notre
» grand homme tombe dans la démence, et son corps et son esprit
» s'en vont. Voilà pourquoi, ô Hippocrate ! nous implorons votre
» secours ; nous ne sommes point un peuple sans gloire, et d'hono-
» rables témoignages parlent en notre faveur. Si notre ville était de
» l'or, ce ne serait point assez pour payer la guérison de notre grand
» homme. Venez, ô Hippocrate ! car ce n'est pas seulement un
» homme qui est malade, c'est toute une ville, c'est le peuple et le
» sénat. »

Nous savons qu'Hippocrate consentit à faire le voyage d'Abdère pour voir Démocrite ; dans sa réponse aux Abdéritains, il félicitait les peuples qui savent que leurs grands hommes sont leurs monumens, et non point les tours et les murailles ; il repoussait l'or et l'argent que lui avaient proposés le sénat et le peuple d'Abdère ; s'il avait voulu s'enrichir, ce n'est point à Abdère mais à la cour de Perse qu'Hippocrate serait allé ; « il est aussi criminel, disait le fils d'Esculape, de
» guérir ses ennemis que de guérir ses amis pour de l'argent. » Je ne sais pas jusqu'à quel point cette maxime du père de la médecine est mise en pratique par la faculté des temps modernes. Avant de partir pour Abdère, Hippocrate se fit remplacer à Cos par un médecin d'Halicarnasse nommé Denis ; il lui écrivait que les malades

de l'île n'étaient pas nombreux et que l'année n'était pas mauvaise.

Arrivé dans la cité des Abdéritains, Hippocrate se vit entouré de la population tout entière, hommes, femmes, vieillards et enfans; *sauvez-le, guérissez-le,* tels sont les cris de la foule. Le médecin de Cos demande qu'on le mène auprès de Démocrite. Le philosophe habitait alors sur une colline isolée, loin du bruit et des affaires humaines; un ruisseau murmurait au penchant de la colline; ce lieu était couvert de vignobles, et là s'élevait un temple consacré aux nymphes. C'est là qu'Hippocrate est conduit. Il aperçoit Démocrite assis au pied d'un platane, seul, sur un banc de pierre, pâle et maigre, avec sa barbe en désordre et couvert de sales vêtemens. A côté de lui étaient placés des oiseaux morts et d'autres animaux sans vie; le philosophe tenait un livre sur ses genoux, et d'autres livres étaient répandus à terre autour de lui; tantôt il écrivait, tantôt il se recueillait et méditait en silence; puis il se levait, se promenait, observait les entrailles et les restes des animaux qui étaient près de lui et s'asseyait ensuite. « *Vous le voyez, ô Hippocrate!* s'écrient les Abdéritains tristes et dans les larmes; *vous voyez Démocrite, voilà la vie qu'il mène maintenant!* Le philosophe, en entendant ces lamentations, secouait la tête ou riait aux éclats. Hippocrate descend la colline et s'approche de Démocrite; celui-ci l'ayant aperçu, « *Salut, notre hôte!* lui dit-il. *Salut, ô le plus sage des hommes,* répond Hippocrate. — Je vous ai appelé notre hôte, reprend le philosophe, parce que j'ignore votre nom; qui êtes vous? — Je suis Hippocrate médecin de Cos; — O Hippocrate! votre gloire est arrivée jusqu'à moi; reposez-vous sur le siége de feuillages que vous voyez là, et dites-moi le sujet qui vous amène? — Le désir de vous connaître et de vous entendre m'a conduit dans ce pays; sur quoi écriviez-vous tout à l'heure, ô Démocrite? — Sur la folie. » Là-dessus la conversation s'engage; le philosophe voulant expliquer pourquoi il avait coutume de rire de toutes choses, expose en détails toutes les contradictions de l'esprit et de la vie de l'homme; il s'élève à des considérations qui excitent l'étonnemeut et l'admiration d'Hippocrate, et celui-ci, enthousiasmé du génie de Démocrite, s'en va au milieu des Abdéritains pour les remercier de lui avoir fait connaître le plus sage des hommes.

Il ne m'appartient point de parler des ouvrages d'Hippocrate; vingt siècles d'études n'ont presque rien ajouté aux lumières qui se trouvent répandues dans les œuvres de ce grand homme, et les leçons du

médecin de Cos sont encore aujourd'hui des oracles. Ainsi la gloire habite éternellement ces rivages ; elle resplendit comme le soleil dans cet archipel radieux ; Homère à Chio, Pythagore à Samos, Hippocrate à Cos, et des dieux partout ; vers quelques points de l'horizon que le navire nous entraîne, il nous faut saluer l'autel d'un dieu ou le berceau d'un grand homme.

P.....

LETTRE LXXXIII.

Ruines d'Halicarnasse ; château de Boudroun.

Le 13 janvier 1831.

Après avoir attendu deux jours, nous nous sommes embarqués dans la chaloupe de la *Truite*. Nous avons passé à travers une foule de petites îles qui n'ont point de nom dans les auteurs anciens ni dans la géographie moderne. Je ne puis vous exprimer l'effet merveilleux que produit l'aspect du fort de Boudroun, lorsqu'on en approche après avoir traversé les îlots qui en dérobent d'abord la vue ; les Turcs, qui ont grand soin, comme je vous l'ai dit souvent, de faire blanchir les châteaux qu'ils ont sur les bords de la mer, semblent chargés de décorer les paysages maritimes, et de travailler aux plaisirs des voyageurs qui passent devant les côtes. Boudroun a deux petits ports ; l'un au midi, qu'on appelle le port secret parce qu'il n'est aperçu que du château ; l'autre au sud-ouest, est plus à découvert. C'est dans celui-là que nous sommes entrés. Nous avons débarqué sur un quai vaste et commode ; on nous a d'abord conduits chez le commandant qui demeure en face du port ; après avoir passé par une grande cour où se font voir d'anciennes et de nouvelles ruines, on monte par un escalier de bois, tout délabré ; puis au bout d'une galerie, se trouve un appartement qu'on prendrait chez nous pour un grenier ; c'est l'appartement du vaivode. Celui-ci nous a reçus avec des manières polies; mais il n'avait point de chibouc à nous offrir, et nous avons été obligés de nous asseoir par terre à côté de lui, car il n'a ni tapis ni divan. J'avoue que cet air de pauvreté dans la maison d'un vaivode a quelque chose qui ne saurait me déplaire ; il m'annonce au moins que le maître n'a point abusé de son pouvoir, qu'il respecte les sueurs du peuple. Quand j'arrive chez un homme puissant, j'aime mieux le voir manquant d'un chibouc, et n'ayant pas de sofa pour se reposer, que d'apprendre en sortant de

chez lui que la population qu'il opprime est moissonnée par la faim. On s'occupe maintenant dans la province de Carie du dénombrement ordonné par le sultan Mahmoud. Ce dénombrement jette quelque fermentation dans les esprits, et déplaît à la plupart des osmanlis, qui n'aiment point voir leurs noms sur des registres et qui s'appliquent le proverbe : *brebis comptée le loup la mange*. Le vaivode n'était pas sans inquiétude sur la population turque des montagnes.

Avant de visiter la ville, nous avons voulu voir le chantier de la marine établi près du port. On nous a montré une frégate, qui est en construction depuis sept ans ; le bois dont on s'est servi, est déjà en grande partie vermoulu, et le bâtiment tombera en ruines avant d'être achevé. Ce sont les Grecs du pays qui travaillent au chantier ; chacun est obligé de travailler tous les ans pendant un mois ; les chefs de l'établissement à qui la Porte a déjà reproché leurs retards, n'attendent qu'avec effroi les prochaines nouvelles de Stamboul ; on croit généralement qu'il y aura quelques têtes coupées à Boudroun si la frégate, commencée depuis si long-temps, n'est pas lancée dans le bassin avant le mois d'avril.

Nous avons parcouru la petite ville de Boudroun ; sa population n'a pas trois mille ames ; elle n'a ni commerce ni industrie ; son territoire ne produit que du blé et des figues. Nous avons fait une visite à quelques familles grecques. Nous espérions trouver quelques renseignemens sur l'ancienne Halicarnasse ; mais les Grecs n'en savent pas plus là-dessus que les Turcs ; nous nous sommes donc mis à errer autour de la ville nouvelle, n'ayant d'autres guides que les voyageurs qui nous ont précédés. Partout la terre et les chemins sont couverts de fragmens de marbre, de tronçons de colonnes et de sarcophages brisés. En traversant un champ de blé, nous avons remarqué une statue de femme couchée à terre dans l'attitude d'une personne qui est tombée en fuyant ; une draperie et la main droite posée sur la poitrine, annoncent le ciseau d'un grand maître ; la tête, séparée du tronc, était restée long-temps sur le bord du chemin, lorsqu'elle a été apportée au consulat français de Stancho. Elle se trouve parmi les objets d'antiquité que M. Davenat m'a chargé de remettre au muséum de Paris. On a cru y voir une tête d'Artémise ; comme le souvenir de la reine de Carie est toujours présent à l'esprit des voyageurs qui visitent les ruines d'Halicarnasse, on retrouve volontiers ses traits dans tous les marbres qui ont conservé l'image d'une femme ou d'une déesse. J'ai

remarqué qu'on retrouvait aussi son nom dans toutes les inscriptions anciennes que les ravages du temps ne permettent plus de déchiffrer. La science a aussi ses illusions, et nous devons les respecter.

L'ancien emplacement d'Halicarnasse nous présente un bassin circulaire, environné à l'est et au nord de montagnes élevées. En nous avançant du côté du nord-est, nous avons suivi un chemin creusé par l'eau des pluies et semblable au lit d'un torrent ; ce chemin est bordé de murailles presque entièrement ensevelies sous terre : on remarque dans ces décombres de grosses pierres de taille, disposées en forme de degrés ou de gradins. Ces ruines, qui portent l'empreinte de l'antiquité, sont-elles les derniers restes d'un temple ou d'un acropolis ? Elles paraissent occuper l'extrémité de l'ancienne ville du côté du nord-est. Lorsque Alexandre-le-Grand fit le siége d'Halicarnasse, son armée s'avança d'abord vers la ville par le chemin de Mylassa qu'on aperçoit encore à l'orient ; elle porta ensuite son attaque vers le nord de la place ; ses efforts se dirigèrent sans doute contre les fortifications dont nous avons vu les fondemens.

Comme les ruines de la ville ont fourni beaucoup de pierres, on s'en est servi pour la clôture des champs, ce qui rend la campagne très-difficile à parcourir. J'ai été encore une fois martyr de mon amour pour les antiquités. En franchissant une de ces murailles de pierres, qu'on rencontre partout sur son chemin, je suis tombé assez violemment, et je me suis relevé avec quelques contusions au front ; la force morale, en cette occasion, est venue à mon secours, et j'ai poursuivi mes courses sans m'arrêter un seul instant. Si je ne craignais pas d'employer une comparaison usée ou de vous paraître trop fanfaron, je m'appliquerais volontiers ce qu'on a dit de la chute d'Anthée ; car je n'ai jamais été plus dispos et plus ingambe que dans cette journée où mon front meurtri a touché les ruines et la poussière de l'antique cité.

En gravissant les montagnes du nord, nous n'avons pas tardé à rencontrer un plateau étendu, une vaste esplanade où se trouvent çà et là plusieurs colonnes d'une grande dimension, quelques-unes debout, les autres couchées par terre et à moitié brisées. J'ai cru reconnaître en ce lieu l'emplacement d'un des acropolis d'Halicarnasse ; car l'histoire compte plusieurs acropolis placés dans l'enceinte de la ville, et destinés à sa défense. Il est probable que dans l'intérieur de cette citadelle on avait bâti un temple, et que ce temple était celui de Mars ;

Vitruve nous dit que la statue colossale et les autels du dieu Mars se trouvaient dans le lieu le plus élevé de la ville. Les historiens parlent de plusieurs assauts livrés sur ce point par les soldats d'Alexandre.

Par-delà cet acropolis commence ce qu'on peut appeler la région des morts ; les sommets de la montagne sont remplis de cellules ou de cavernes sépulcrales ; nous sommes entrés dans quelques-unes de ces grottes funèbres ; elles sont de plusieurs dimensions ; les unes n'ont de place que pour un cercueil, dans quelques autres plusieurs morts semblent avoir été ensevelis. La plupart de ces sépulcres ont été ouverts par la main de l'homme ou par la faux du temps ; la montagne se dégrade comme les monumens humains, et plus d'une tombe a laissé échapper sa proie, c'est-à-dire un peu de poussière et quelques débris d'ossemens. Assis sur ces hauteurs couvertes de tombeaux, nous avions autour de nous les lieux où reposèrent les vieilles générations d'Halicarnasse, et nous pouvions contempler à nos pieds le vaste bassin où sont dispersées les ruines de l'ancienne ville ; rien n'est plus propre à remuer l'imagination que ce double spectacle.

En descendant de la montagne, nous avons aperçu de loin un vaste amphithéâtre. Cet amphithéâtre, placé sur un coteau, rappelle au premier coup d'œil sa destination ancienne ; ses gradins, rangés sur plusieurs lignes circulaires, semblent attendre les spectateurs ; si le lieu de la scène n'était pas planté de figuiers, on pourrait y donner encore des représentations. Rien n'est plus propre à nous faire juger la magnificence des spectacles chez les anciens ; là, tout un peuple était assemblé sous la voûte radieuse du ciel ; il avait devant lui et autour de lui la cité, les montagnes, la mer ; à ses pieds, on représentait les triomphes des héros, les miracles des dieux, les vertus des premiers sages ; on chantait la puissance de Jupiter, la sagesse de Minerve, les bienfaits de Bacchus et de Cérès : ainsi les souvenirs religieux, les beautés de la nature, les arts enfantés par le génie de l'homme, tout se réunissait pour ajouter à la pompe et à l'éclat des grandes solennités. Les ruines que nous voyons semblent avoir gardé la mémoire de ces temps merveilleux, et le voyageur qui les visite peut encore se croire assis au milieu du peuple assemblé.

Sur les avenues de l'amphithéâtre se trouvent de tous côtés de grands amas de pierres. Parmi ces amas de pierres nous avons remarqué un piédestal représentant les neuf Muses en bas-relief ; le monument a été mutilé, mais on y distingue encore les attributs de chacune des neufs

déesses. Nous avons trouvé, au milieu de toutes ces ruines, des maçons occupés à enlever des matériaux de construction ; la présence de ces ouvriers a dérangé toute la poésie de nos souvenirs ; un vieux musulman à la barbe blanche encourageait les travailleurs ; il m'a semblé voir le Temps armé de sa faux, qui, désespérant de détruire à lui tout seul les anciens monumens d'Halicarnasse, avait appelé des auxiliaires, avait fait venir des ouvriers et des maçons pour l'aider. Le Turc que nous avons vu est le propriétaire du terrain sur lequel se trouvent les restes de l'amphithéâtre; il s'est mis à vendre les pierres, qui sont entassées en ce lieu, et comme les pierres surtout celles qui forment les gradins, sont très-bien taillées et d'une belle conservation, il est probable qu'elles seront bientôt vendues. Si j'étais riche, j'achèterais tout l'amphithéâtre, et je ferais volontiers une pension à ceux qui le démolissent, s'ils me promettaient de le conserver et de le montrer aux voyageurs.

D'autres ruines nous attendaient au bas de la montagne ; nous voilà en face d'un beau portique, dont les colonnes sont encore debout ; elles ont leur entablement et leurs chapiteaux, couronnés d'arbustes verdoyans. Cette colonnade s'étend sur une ligne de quatre cent soixante pieds, ce qui donne l'idée d'un vaste édifice ; vis-à-vis la colonnade, on découvre un pan de muraille antique. C'est là que M. de Choiseul a placé le temple de Mars ; je ne puis partager cette opinion tout-à-fait contraire à ce que nous dit Vitruve qui, dans sa description, place le temple de Mars sur le lieu le plus élevé de la ville. Sans donner ici mon avis comme une autorité, ne pourrait-on pas croire que ces colonnes et ces murailles sont les restes du temple de Mercure? Tout près de là, en traversant la cour d'une maison turque, nous avons trouvé d'autres colonnes de marbre ; autour de chacune de ces colonnes, qui sont cannelées et d'une forme très-élégante, sont tracées de grandes lettres grecques, dont nous n'avons pu suivre le sens, parce qu'elles se trouvent à moitié cachées dans le mur de clôture d'un jardin ; près des colonnes, nous avons vu une mosaïque fort bien conservée ; cette mosaïque, ces colonnes, tous ces amas de pierres taillées, sembleraient indiquer l'emplacement d'un temple ; ne pourrait-on pas voir en ce lieu le temple de Vénus ? Vitruve nous apprend que le temple de Vénus était près de celui de Mercure, et que ces deux temples étaient bâtis au pied de la colline où s'élevait la statue colossale et les autels de Mars. Pour assigner avec précision la place des deux monumens, il faudrait

savoir ce qu'est devenue la fameuse fontaine Salmacis, qui coulait dans leur voisinage. Je n'ai rien pu découvrir sur cette fontaine célèbre chez les anciens, si ce n'est qu'elle est maintenant cachée dans l'enceinte d'un harem. Le lieu où nous nous trouvions, est rempli de jardins, et chacun de ces jardins a quelques débris de vieux monumens ; plusieurs musulmans, assis devant leurs portes, nous invitaient à entrer chez eux pour y voir des débris de l'antiquité. Nous gardons ces pierres, nous a dit un vieillard turc, pour faire plaisir aux étrangers ; j'ai remercié nos bons osmanlis de tous les trésors qu'ils ont conservés pour nous, et rien ne m'a plus touché que de voir ainsi l'hospitalité gardienne des vieilles ruines, car l'hospitalité est aussi un reste ou un souvenir des temps anciens.

Vous êtes sans doute impatient d'apprendre quelle place occupait le tombeau de Mausole, et s'il en reste encore des vestiges ; on ne rencontre plus de trace du monument élevé par Artémise ; quant à son emplacement, je ne puis que vous répéter ces paroles traduites de Vitruve : « Halicarnasse formait un circuit au pied des montagnes, » et dans le milieu du circuit, sur la pente de la colline, se trouvait » une grande place, où fut bâti le magnifique ouvrage nommé *Mau-* » *solée, l'une des sept merveilles du monde.* » Il y a long-temps que le tombeau de Mausole est détruit ; mais cette destruction est-elle l'ouvrage du temps ou des révolutions humaines ? Vous savez que des accusations graves ont souvent été répétées à ce sujet contre les chevaliers de Rhodes, qui ont fait bâtir le château de Boudroun. On peut dire néanmoins, à la justification de nos chevaliers, que les Sarrasins les avaient précédés sur le territoire d'Halicarnasse, et que les farouches compagnons de Moaviah n'avaient probablement rien laissé à détruire. Toutefois, il est permis de croire que le premier soin de la chevalerie de Rhodes, lorsqu'elle s'empara de cette côte, ne fut pas de sauver ce qui restait de l'antiquité. On peut en juger par la seule inspection des murailles extérieures du château. En jetant les yeux sur ces murailles construites au quinzième siècle, nous avons reconnu des fragmens de marbre qui ont appartenu à des monumens anciens ; on y a remarqué aussi quelques bas-reliefs mutilés, représentant des combats héroïques, tels que celui de Thésée et des Amazones. On composerait peut-être un muséum avec les débris précieux, employés et comme ensevelis ou perdus dans la construction de cette forteresse, et si jamais le château de Boudroun est démoli, la vieille

Halicarnasse, nous disent les voyageurs, pourra y retrouver ses plus vénérables ruines confondues avec la brique et les matériaux les plus grossiers.

Rien n'est plus curieux que de voir dans ce château bâti à la place du *regia domus,* du palais des anciens rois de Carie, toutes sortes de ruines mêlées ensemble, et la représentation confuse de plusieurs âges différens ; parmi les marbres mutilés des temples et les vestiges à moitié effacés de l'antiquité grecque, vous pouvez retrouver là des croix, des fleurs de lis, des armoiries de notre Occident, et çà et là des lions tels que les faisaient nos sculpteurs du treizième et du quatorzième siècle. Des tours et des remparts, où flotte l'étendard du croissant, offrent encore aux voyageurs des paroles écrites dans la langue de l'Évangile. Ici on lit sur une porte : *Seigneur, sauvez-nous pendant que nous veillons, gardez-nous pendant que nous dormons : si le Seigneur ne protége point une ville, c'est en vain que ses gardiens veilleront pour la défendre.* Ailleurs un marbre vermoulu répète aux passans : *Nous occupons ce lieu en vertu de la foi catholique* (propter fidem catholicam tenemus locum istum). Ces inscriptions, et surtout la dernière, font un contraste assez singulier avec l'occupation des Turcs ; mais ceux-ci n'y prennent pas garde ; ils n'ont pas même changé le nom du château, car *Boudroun* n'est que la corruption du nom de Saint-Pierre, ou *Santo Bedro,* que lui avaient donné les chevaliers de Rhodes.

Mais je ne vous ai point encore parlé du père de l'histoire, dont je suis venu chercher les traces dans ce pays ; vous voudriez sans doute savoir comme moi quelle part dut prendre Hérodote aux affaires de cette vieille cité, qui tenait de la Perse ses princes et son gouvernement, de la Grèce son langage, ses mœurs et même ses dieux ; Halicarnasse, au temps de sa splendeur, présentait une double physionomie, et semblait habitée par deux peuples ; on bâtissait des acropolis, on s'entourait des images de la tyrannie pour obéir au grand roi ; on élevait des temples et des palais, on invoquait le génie des arts pour plaire à la nation hellénique. Halicarnasse, comme toutes les villes de cette côte d'Asie, devait avoir dans son sein deux partis opposés, et toujours en présence, celui qui attendait ses destinées de Suse ou de Babylone, siége de la puissance, et celui qut tenait ses regards attachés sur la Grèce où retentissait le nom de liberté. Tout nous porte à croire qu'Hérodote avait chaudement embrassé le parti

hellénique, lorsqu'on le proclama le libérateur de sa patrie et qu'il fut ensuite condamné à l'exil ; j'ai cherché là-dessus des éclaircissemens dans Hérodote lui-même ; mais il garde le plus profond silence. Au temps où il écrivait, on parlait peu de soi, et personne n'avait encore eu l'idée de publier ses mémoires. L'histoire était alors quelque chose de si grave, de si solonnel, qu'un historien n'aurait osé se montrer dans ses propres récits, et mêler son nom à celui des empires et des cités. Toutefois nous devons regretter qu'Hérodote n'ait point fait sa biographie, et qu'il ait laissé le soin de parler de lui à Suidas qui ne nous dit rien de clair et de précis. Les marbres d'Halicarnasse n'ont rien non plus qui nous fasse connaître le père de l'histoire ; on avait retrouvé à Athènes la maison de Socrate, la maison de Phocion ; on chercherait vainement ici celle d'Hérodote. Dans une ville où nous ne retrouvons plus la place qu'occupaient les temples des dieux, comment retrouver la demeure d'un historien qui mourut dans l'exil et dont la gloire fut méconnue de ses concitoyens ?

P. S. Nous allons remettre à la voile ; nous nous arrêterons à Rhodes, d'où je pourrai peut-être vous écrire ; nous visiterons ensuite en passant l'île de Chypre, et j'espère que les premiers jours de février nous trouveront à Saint-Jean d'Acre et sur la route de Jérusalem.

LETTRE LXXXIV.

Rhodes.

A bord de la *Truite*, le 15 janvier 1831.

Le 15 janvier, la *Truite* a mis à la voile ; nous avons quitté la rade de Pétesse, et salué en passant l'île de Cos, dont le souvenir nous suivra dans notre voyage. Lorsque nous avons doublé le cap Crio, nos lunettes se sont braquées sur la colline déserte où sont dispersées les ruines de Gnide : M. Poujoulat s'est chargé de cette partie de notre relation ; il vous fera connaître ces intéressans rivages d'Asie, que nous ne perdons pas de vue, et qui nous rappellent partout les merveilles de l'antiquité. Un vent favorable nous a portés en quelques heures en face de l'île de Symé, fameuse par la pêche des éponges, et nous nous sommes bientôt trouvés devant la ville de Rhodes. La nuit commençait à tomber, lorsque nous avons jeté l'ancre dans la rade ; le lendemain, au lever du jour, nous étions sur le pont : « Vous voyez à votre droite, nous a dit notre pilote grec, ce qu'on appelle la plage des Moulins ; vers le haut de la ville s'élève le minaret de la grande mosquée, autrefois l'église de Saint-Jean ; là-bas, au nord-ouest, est la darse ou le chantier de construction ; devant nous est le port ; tous ces forts, toutes ces tours que vous voyez, sont l'ouvrage des chevaliers de Rhodes ; la grande tour qui nous fait face est ce fameux fort de Saint-Nicolas, contre lequel vinrent se briser les efforts des ottomans dans les deux siéges ; ce fort est encore aujourd'hui tel qu'il était au temps des chevaliers.

Après avoir débarqué, nous sommes entrés dans la ville par une porte que les Francs et les Grecs appellent la porte de Sainte-Catherine ; on nous a d'abord conduits chez le consul de France, où nous avons trouvé un fort bon accueil, mais peu de ressources et de facilités pour connaître le pays. Tout ce qu'a pu faire le consul, qui ne

connaît guère de Rhodes que sa maison, c'est de nous présenter au gouverneur de l'île; le pacha ou le bey de Rhodes, qui s'appelle *Méhémet Suchiur,* est un renégat grec, né d'une noble famille du Magne, et frère du fameux *Pietro-bey;* il fut enlevé dans son enfance par des corsaires turcs; conduit à Constantinople et vendu au bazar, il fut élevé parmi les esclaves du sérail, et servit d'abord avec quelque distinction dans la marine ottomane. Méhémet Suchiur figura quelque temps dans les partis et les intrigues qui troublaient la cour et l'empire, tantôt comblé de graces par les sultans, tantôt menacé du cordon, auquel il n'échappa que par la fuite. Après avoir mené une vie errante, il fut rappelé à Stamboul, et lorsque la révolution de la Grèce éclata, son caractère dur et cruel, joint à quelque capacité, le fit envoyer dans l'île de Rhodes, dont on voulait contenir la population par la crainte.

Quand nous sommes arrivés chez le bey, il était debout à la porte de son appartement; c'est un homme de plus de six pieds, et son embonpoint est proportionné à sa taille. En voyant cette stature gigantesque et cette masse énorme, j'ai pensé d'abord au fameux colosse de Rhodes. Je ne sais quelle barbarie farouche se révèle dans la physionomie du bey; son teint est jaune et bilieux, son front ridé et triste, son œil noir et menaçant; quoique ses paroles fussent polies, sa voix avait quelque chose de dur, et son sourire même quelque chose de sombre. Il nous a fait asseoir sur son divan. Pendant que nous prenions le café et que nous fumions le chibouc, je promenais mes regards sur la chambre où nous étions. J'ai d'abord remarqué une vingtaine de fusils suspendus à la muraille, quelques-uns ornés de nacre et de plaques d'argent, puis une paire de pistolets au-dessus de la tête du pacha; vis-à-vis de nous, un bouquet d'épis arrangé en guirlandes paraissait comme encadré parmi des sabres recourbés de Damas; d'un autre côté, une planche fixée à la muraille laissait voir un volume in-4°, sans doute le Coran, avec une couverture usée, et confondu parmi des oranges; près de là, deux niches vitrées renfermaient des papiers; au fond de la salle, un coffre de bois était attaché au mur comme un tronc d'église; l'appartement n'avait pas d'autres meubles; aucune dorure, aucune tapisserie; seulement à la muraille nue était accroché un petit tableau, représentant un navire les voiles déployées, mais sans pilote et sans matelots, car les figures humaines, comme vous savez, sont interdites au pinceau des artistes musulmans.

Tandis que l'ameublement du bey occupait ainsi mon attention, notre hôte s'était fait servir à déjeûner ; son excellence mangeait un pilau et des œufs sur le plat ; il portait sur chaque plat ses grosses mains, et se tournait de temps à autre vers nous, en nous disant en italien : *A la turca! à la turca!* Après son déjeûner, il a avalé un grand verre d'un sorbet rouge, il a fait son ablution accoutumée, et nous a dit encore : *A la turca ! à la turca!* Comme tous les agens de la Porte ont reçu l'ordre de faire un bon accueil aux Francs, le bey a cru devoir mettre la conversation sur la liberté et les lois de notre Europe ; il nous a parlé de la révolution française, et croyant nous être agréable, il nous a dit plusieurs fois, toujours en italien : *Constituzione bona, bona constituzione.* Un de nos compagnons de voyage lui ayant dit que la constitution chez les Turcs était le bâton, *il bastone,* le pacha a répondu que, parmi les hommes, les uns obéissaient aux lois, les autres à la crainte ; que la nation ottomane était une nation grossière qui aimait à être menée durement, et qui se révolterait si on la ménageait tant soit peu. Méhémet Suchiur voulait ainsi justifier la manière dont il gouverne ; car il passe pour être du nombre de ces *gouvernans* dont parle le psalmiste, qu'aucun scrupule, qu'aucune formalité n'arrête, et qui dévorent le peuple comme un morceau de pain.

A mesure que le pacha nous parlait, j'examinais de nouveau sa tournure gigantesque, sa physionomie de barbare ; plus je le regardais, plus il me semblait qu'en lui mettant un œil au milieu du front, on en eût fait un cyclope comme Polyphème. Pendant notre conversation, il est entré un pilote grec ; celui-ci s'est présenté le bras en écharpe, la tête inclinée, se tenant à peine debout ; comme le pacha l'avait chargé de commander un de ses navires, le pauvre Grec cherchait à éloigner de lui ce dangereux honneur ; pour s'excuser, il prétextait toutes sortes de maladies ; il se donnait une paralysie, il se serait volontiers donné la peste ou la fièvre jaune. Les excuses du pilote n'ont pas été trop mal reçues ; notre présence l'a sans doute protégé ; il est sorti sans qu'on lui ait fait aucune menace ; mais quand nous serons partis, je crains bien qu'il ne se trouve placé entre la bastonnade et la gloire si peu enviée d'entrer au service du pacha.

En prenant congé du bey, nous avons demandé la permission de visiter les principales curiosités de Rhodes : il nous a permis de voir tout ce qu'il y a de remarquable dans la ville, et nous a fait accom-

pagner par un de ses gardes; nous avons voulu commencer par le palais du grand maître ; notre garde musulman y est entré pour annoncer notre visite ; le palais qu'on appelle le château, est maintenant habité par le disdar ou commandant de la place ; celui-ci a refusé de nous ouvrir les portes ; comme nous avons insisté en disant que nous avions une autorisation du bey, on nous a répondu avec humeur que le château était occupé par les femmes, et fermé pour jamais aux giaours. Un voyageur qui se trouvait avec nous, avait visité autrefois le palais du grand maître ; il avait vu plusieurs escaliers, des salles, des galeries dont les murailles étaient dégradées; j'aurais par-dessus tout voulu voir la salle dans laquelle Soliman prononça ces paroles mémorables : *Je suis fâché de renvoyer ce vieillard de sa maison ;* la salle, m'a-t-on répondu, où fut reçu le sultan victorieux, est maintenant un jardin potager ; il y avait près de là une chapelle qui est aujourd'hui l'écurie du disdar ; nous n'avons pas insisté davantage pour voir le palais du grand maître.

Non loin du palais est la grande mosquée ; c'était la métropole de Rhodes au temps des chevaliers. Il n'est guère plus facile aux voyageurs d'entrer dans une mosquée que dans un harem ; nous n'avons pu voir que le minaret qui a remplacé le clocher de l'église, et les portes de bois de sycomore que le temps n'a pu détruire ; l'intérieur de l'édifice est à peu près resté le même, si ce n'est qu'on n'y voit plus d'autel, aucun tableau, aucun ornement ; de tous les mausolées des grands maîtres, il n'y reste plus que celui de Fabrice Caretti, représenté sur la pierre, les mains jointes, avec la croix et les attributs de la chevalerie de Rhodes.

Nous avions l'intention de visiter les fortifications extérieures ; nous sommes sortis par la porte d'Amboise ; cette porte est encore celle du temps des chevaliers ; on voit là un corps-de-garde turc ; un bas-relief resté sur la muraille montre la figure mutilée d'un ange et celle de la Vierge ; on lit près de là une inscription tirée du Coran ; le fossé est creusé dans le roc vif ; on le traverse sur un pont de pierre ; un parapet offre aux passans des canons livrés à la rouille et au vert-de-gris, et montés sur des affûts de bois vermoulu ; on nous a fait remarquer, en marchant vers le midi, le bastion d'Angleterre, celui d'Espagne et de Portugal, ceux de France et d'Italie ; en revenant sur nos pas, nous avons vu le bastion d'Auvergne et de Provence dans le voisinage du palais du grand maître. Que de combats livrés autour de

ces bastions ! Il n'y a pas là une pierre qui n'ait été ensanglantée, pas un fossé qui ne soit rempli de cadavres. Des canons dont les boulets pesaient jusqu'à onze cents livres, les mines, les contre-mines, la sape, le glaive, l'incendie, toutes les armes meurtrières, tout ce qui détruit, tout ce qui donne la mort, fut mis en usage dans les deux siéges de Rhodes. Quand on se rappelle que toutes les nations de l'Europe étaient représentées dans cette lutte glorieuse, on tient son regard attaché sur ces murailles, comme sur les plus belles pages de l'histoire des temps modernes. Tandis que cent mille ottomans attaquaient la ville le jour et la nuit, une garnison vingt fois moins nombreuse défendait toute la ligne qui s'étend depuis le bastion d'Italie à l'est, jusqu'à la tour Saint-Nicolas, à l'entrée du port. Six mille combattans, voilà les derniers croisés qui restaient à la cause de l'Évangile, voilà les derniers débris de ces armées innombrables que l'Europe avait envoyées en Orient ; une ville de trente mille ames, voilà ce qui restait des conquêtes faites dans les guerres saintes ; mais les Turcs purent croire que tout l'Occident était encore là avec ses héros, avec ses prodiges de valeur, et qu'ils avaient affaire, non à une cité, mais à un grand empire, à la grande nation des Francs.

Ce qui m'a charmé dans cette promenade autour de Rhodes, c'est la parfaite conservation de tous ces bastions qui portent chacun le nom d'une nation belliqueuse de notre Europe ; on n'y a pas dérangé une pierre, ni changé un pan de mur, ni comblé un fossé ; nous avons perdu nos conquêtes en Orient, mais l'Orient a gardé fidèlement notre gloire.

Tandis que nous admirions ces fortifications, on m'a fait voir la campagne qui s'étend depuis les fossés de la ville jusqu'au mont Saint-Étienne ; cette campagne était, pendant les deux siéges, couverte de bataillons turcs ; elle est maintenant couverte de tombes ; les ottomans qui moururent dans les assauts, sont ensevelis en face des bastions qui furent arrosés de leur sang ; leurs enfans et tous ceux qui descendent des vainqueurs de Rhodes, ont encore le privilége d'y avoir leur sépulture. Un champ des morts qui fut un champ de bataille, les tombes des conquérans sous les remparts de la ville conquise, d'un côté des monumens funèbres, de l'autre des trophées, d'héroïques souvenirs, des ruines glorieuses, voilà sans doute un beau sujet de méditations et de rêveries ; mais j'ai à peine le temps de regarder ce qui est autour de moi, de décrire ce qui attire mon attention ; si jamais je

puis avoir quelques loisirs, et si, à mon retour en France, je trouve la liberté et le temps de rêver, je reviendrai peut-être sur ces tableaux et sur bien d'autres.

Après avoir vu les postes du péril, occupés par la noble milice de Saint-Jean, nous avions à voir les habitations des chevaliers et tout ce qui reste de leur long séjour dans l'intérieur de la ville; vous savez qu'il y a encore une rue de Rhodes qui s'appelle la rue des Chevaliers; cette rue, bâtie sur un plan incliné, commence non loin du port et remonte vers la grande mosquée: elle a des trottoirs de chaque côté; elle est pavée en petits cailloux noirs et blancs en forme de mosaïque. La rue des Chevaliers ne ressemble point à celles d'aucune ville d'Orient; toutes les maisons y sont construites à peu près comme les maisons d'Italie au quinzième siècle; la plupart des façades ont conservé leurs formes, leurs anciens ornemens et jusqu'aux écussons de la chevalerie de Rhodes. Rien n'y paraît changé que les fenêtres, dont les Turcs ont fait des balcons grillés à l'usage des harems.

En entrant dans la rue, du côté du port, on remarque à gauche un vaste édifice, que les voyageurs prennent, les uns pour l'hôpital, les autres pour le grand couvent de l'ordre; une des portes donne sur la rue, l'autre sur une place qui regarde la marine; ces deux portes sont en bois de sycomore, ornées d'une sculpture assez élégante; elles sont fendues en plusieurs endroits, et c'est la seule injure qu'elles aient reçue du temps; l'édifice sert d'entrepôt pour la marine; nous n'avons pu y entrer; on peut voir à travers les fentes des portes un très-bel escalier qui s'est écroulé. Nous sommes entrés, près de là, dans la maison du directeur de la douane; c'est l'ancien prieuré de France; on remarque d'abord, sur la façade de la maison, la légende *Voluntas Dei*, et la devise de nos anciens preux, *Montjoie Saint-Denys*, avec le millésime de 1495. L'appartement dans lequel nous avons été reçus, consiste dans une grande salle, éclairée par trois croisées; on y trouve une haute cheminée surmontée d'une croix, des carreaux de brique, quelques restes de dorure au plafond; les chambres sur le devant de la maison sont occupées par les femmes; nous n'avons pu les voir.

On nous a dit que d'autres prieurés sont à peu près dans le même état de conservation; on retrouve ici tout à la fois les souvenirs de la valeur et ceux de la vie domestique des chevaliers; en visitant les ruines des cités, on reconnaît souvent les palais des rois, les temples

des dieux, les mausolées, les acropolis, les théâtres, les constructions faites à l'usage du public ; mais les simples pénates n'ont point de monumens qui puissent nous aider à connaître leurs mœurs, leurs habitudes et leur histoire ; l'Europe n'a peut-être point de capitale qui ait conservé une seule rue telle qu'elle était il y a quatre siècles ; Paris, Londres, Vienne, n'ont peut-être pas une maison de particulier, bâtie il y a deux ou trois cents ans, qui soit maintenant une faible image de ce qu'elle était lors de sa première construction. Ceux qui aiment à retrouver dans leurs voyages lointains, je ne dis pas les traces des grandeurs de la terre, mais ce que le temps a épargné des habitations ordinaires de l'homme, peuvent se donner ce spectacle dans la rue des Chevaliers.

J'aurais voulu voir ce qui reste de la *loge* où les chevaliers se rassemblaient pour recevoir les ordres du grand maître, de la châtellenie où se rendait la justice, des casernes pour les simples chevaliers, des *auberges* ou maisons de France, d'Italie, d'Espagne, etc. ; on trouve partout dans Rhodes des écussons de l'ordre, des croix, des fleurs de lis, des épitaphes en latin, en vieux français, l'architecture de notre moyen âge avec ses ogives et ses ornemens gothiques, les noms et les armoiries des d'Aubusson, des d'Amboise, des Goson, des Villeneuve, etc. On serait tenté de croire, surtout lorsqu'on visite les remparts et qu'on traverse la rue des Chevaliers, que les Turcs s'étaient engagés dans la capitulation à laisser les choses comme ils les avaient trouvées. Les Turcs ne semblent-ils pas faits tout exprès pour le maintien d'une semblable capitulation ? Qui en effet a plus de respect pour ce qui est ancien, qui a plus de répugnance pour ce qui est nouveau ; quel peuple montre plus d'insouciance pour réparer ce qui dépérit, si peu d'envie de changer ce qui existe et de refaire ce qui est déjà fait ? Vous savez que les cités de Pompéi et d'Herculanum ont été retrouvées sous la cendre dans le même état où le volcan les avait surprises, et que tant de belles ruines ont dû leur conservation à la lave même qui les avait englouties. Les précieuses ruines de Rhodes ont été conservées de même, et c'est l'indolente barbarie des conquérans qui a fait ici l'office de la lave du Vésuve.

J'aurais voulu suivre les chevaliers de Rhodes dans leurs foyers comme sur leurs champs de bataille ; quel beau, quel intéressant spectacle, que celui d'une colonie de héros se disant tout ensemble les serviteurs des pauvres et les cousins des rois, qui s'étaient voués à

la religion des humbles et maniaient l'épée de la victoire ! Nous avons fait tant de chemin depuis quelque temps, et les traditions s'effacent si vite, il nous reste si peu de chose du caractère et des mœurs de nos aïeux, que bientôt, peut-être, il nous sera plus facile de comprendre les héros et les personnages de l'Iliade, que ceux de la *Jérusalem* du Tasse et de l'*Histoire* de Vertot [1].

[1] Parmi les ouvrages qu'on peut lire avec intérêt sur les monuments de la chevalerie de Rhodes, nous devons citer les *Monumens des grands maîtres de l'ordre de Saint-Jean,* par M. de Villeneuve-Bargemont ; on trouvera dans cet ouvrage des vues de tous les tombeaux de l'ordre, élevés à Jérusalem, à Ptolémaïs, à Rhodes, à Malte ; l'auteur à joint à la description des mausolées des notices très-bien faites sur la vie de chaque grand maître.

LETTRE LXXXV.

Les environs de Rhodes.

A bord de la *Truite*, le 16 janvier 1831.

Sortis une seconde fois par la porte d'Amboise, nous avons pris un chemin à gauche, et nous avons gagné les coteaux qui s'élèvent par une pente douce au sud-ouest de la ville. Le chemin que nous avons suivi pendant quelque temps est, comme la rue des Chevaliers, pavé de petits cailloux noirs et blancs. A mesure que nous avancions, notre horizon s'agrandissait, et les sites les plus pittoresques s'offraient à nos regards; la vallée que nous avions à notre gauche, et qui est traversée par un torrent, nous a paru fort bien cultivée, et renferme quelques maisons assez bien bâties.

Après une demi-heure de marche, nous sommes parvenus sur une plate-forme ombragée par de beaux platanes; on trouve là une fontaine avec un bassin nouvellement construit ou réparé; au temps des chevaliers, le grand maître avait en ce lieu une maison de plaisance; les beys de Rhodes y ont un kiosque qui a été brûlé, et dont il ne reste que le rez de chaussée. Ce site ravissant m'a rappelé celui de la fontaine d'Hippocrate. Les Grecs l'ont appelé *Zimboli*, du mot arabe *zambulu*, qui signifie *jacinthe;* ce nom ne pouvait être mieux choisi, car des milliers de jacinthes y couvrent la terre; nous y avons trouvé aussi une grande quantité de larges violettes qui ont beaucoup d'éclat, mais point de parfum.

Zimboli nous intéresse tout à la fois pour son charmant paysage et par des souvenirs chers aux muses; les traditions nous apprennent qu'Eschine, exilé d'Athènes, fonda à Rhodes une école d'éloquence, et c'est à Zimboli qu'il venait donner ses leçons. Le vieux Caton, Pompée, César, le dernier des Brutus, Cicéron lui-même, étaient venus sur la colline des jacinthes, pour se perfectionner dans l'art de

la parole. Vous savez que les anciens choisissaient toujours des sites favorables pour leurs temples, pour leurs théâtres; ils faisaient de même pour les écoles où ils enseignaient la philosophie et les beaux arts. La philosophie et les muses avaient besoin d'être inspirées par le spectacle du ciel et la vue des merveilles de la nature; les leçons de la sagesse avaient plus de charmes lorsqu'elles étaient répétées dans les beaux jardins d'Académus et sur les bords de l'Illissus ou du Céphise. Le divin Platon rassemblait quelquefois ses disciples devant le portique du temple de Minerve et sous le beau ciel de Sunium. Il ne faut donc pas s'étonner d'après cela qu'on soit venu étudier l'art de parler aux hommes, dans l'île du Soleil et sur le riant coteau de Zimboli. Parmi les personnages de l'antiquité qui vinrent à Rhodes et qui suivirent l'école fondée par Eschine, on ne peut oublier Tibère; le successeur d'Auguste protégea l'éloquence grecque; je vous ai parlé du privilége accordé par cet empereur à la chaire de Mitylène et au rhéteur Potamon, fils de Lesbonax. L'éloquence, bannie du Forum et du Pnyce, s'était réfugiée dans les îles, et tout nous fait croire que l'écho de Zimboli répéta ses derniers accens.

Après nous être un moment reposés près du bassin, nous avons poursuivi notre route, et nous sommes arrivés, en suivant les bords d'un torrent, dans un lieu moins riant, mais non moins pittoresque et non moins propre à fixer notre attention. Du sein d'une vallée étroite s'élève une roche isolée; dans cet énorme bloc de pierre, on a creusé une salle que les uns ont prise pour une chambre sépulcrale, les autres pour un sanctuaire consacré à Cérès. Le sommet du rocher est disposé en plate-forme; les parties latérales ont été taillées en colonnes, en ornemens d'architecture; des bruyères, des herbes sauvages croissent parmi les chapiteaux, parmi les pilastres, et le rocher, ainsi orné et sculpté, paraît comme un temple ou comme un magnifique monument sorti des mains de la nature; plusieurs fragmens s'en sont détachés et couvrent le fond d'un ravin. En nous avançant vers le nord, nous avons trouvé plusieurs roches isolées dans lesquelles on a creusé de même des sépulcres ou des habitations; nous en avons compté jusqu'à dix. Partout sur nos pas nous avons rencontré des autels votifs, dont la plupart sont ornés de bandelettes, et revêtus d'inscriptions grecques portant le nom de ceux qui ont ainsi offert leurs pieux hommages aux dieux.

Nous étions accompagnés dans notre course de M. Juliani, consul

d'Autriche à Rhodes. M. Juliani est à fois un grand chasseur et un amateur zélé des antiquités ; il sait à la fois où se tiennent les perdrix, les lièvres, les cerfs, et dans quels endroits se trouvent les anciennes colonnes, les marbres antiques, les inscriptions ; ces deux passions l'animent et le dirigent dans toutes ses courses ; il ne se borne pas à parcourir l'île de Rhodes, mais les côtes de la Caramanie lui sont familières. Il faut l'entendre parler des tombeaux de Telmesse, des ruines et de l'amphithéâtre de l'ancienne Patare. Dans la dernière partie de chasse qu'il a faite en Asie, il avait découvert, au milieu des bois, une belle statue représentant une bacchante. Avec quelle joie il avait reconnu sur le plus beau marbre de Paros la taille, le port, la physionomie passionnée d'une prêtresse de Bacchus ! Ses cheveux, me disait-il, se hérissent sur son front, son regard exprime la fureur, et de sa bouche à demi-entr'ouverte semble s'échapper encore le cri d'*évohé*. M. Juliani se proposait d'enlever cette statue, lorsqu'il passerait un navire de sa nation qui voudrait s'en charger : à l'entendre, il y aurait dans les bois de la Caramanie une foule de dieux et de déesses, qui restent là, comme des personnes abandonnées, jusqu'à ce qu'enfin quelque riche amateur vienne les délivrer et les faire embarquer pour l'Europe.

Cette dispersion des ruines de l'antiquité a toujours frappé mon imagination ; que d'évènemens, que de secousses il a fallu pour que des statues et des bas-reliefs aient été jetés si loin des lieux où le génie des arts les a produits ! Quand le voyageur rencontre sur les sommets des Alpes ou sur les hauteurs du Taurus des algues marines et des dépouilles du vieil Océan, il s'étonne et songe aux grands bouleversemens du globe ; ainsi, en retrouvant dans nos musées d'Europe des chefs-d'œuvre venus de la Grèce et des contrées lointaines de l'Orient, ne doit-on pas s'étonner de même, et penser aux révolutions qui ont troublé les empires ? Si les ruines pouvaient parler, si toutes ces statues qu'on arrache à leur sol natal pouvaient nous dire ce qui leur est arrivé, ce qu'elles ont vu sur leur route, que de pages curieuses pour l'histoire du genre humain !

Nous nous sommes avancés à l'ouest du mont Saint-Étienne ; M. Juliani nous a montré de ce côté, à peu de distance de la mer, une vallée profonde, qui servait de retraite au fameux serpent terrassé par Goson ; c'est là qu'habitait ce monstre, semblable au léviathan du livre de Job. « La terreur habitait autour de ses dents ; son corps

» semblait couvert de boucliers d'airain fondu ; il jetait des éclats de » feu, et ses yeux étincelaient comme la lumière du point du jour ; » il sortait de sa gueule des flammes comme des torches ardentes ; » une fumée se répandait de ses narines, *comme d'un pot qui bout* » *sur un brasier ;* son haleine allumait des charbons ; la mort mar- » chait devant lui. » Tel était le monstre que combattit Goson, aidé de ses deux dogues venus du pays de France. Le consul autrichien, en sa qualité de chasseur, regrettait qu'on n'eût pas assez apprécié un si grand exploit ; les victoires les plus honorables de l'homme ne sont-elles pas celles qu'il a remportées sur les animaux malfaisans? Dans les temps primitifs, on avait placé Hercule au rang des dieux, pour avoir triomphé de l'hydre de Lerne, qui était sans doute un serpent ou un crocodile comme celui qu'avait vaincu Goson. Au temps d'Hercule, ai-je répondu, on en jugeait ainsi ; mais depuis ce temps, le monde a bien changé d'opinion ; pour devenir aujourd'hui, je ne dis pas un dieu ni un demi-dieu, mais seulement un héros, il faut se signaler dans des guerres, où l'homme est aux prises avec l'homme ; un monstre terrassé, voilà la gloire des temps barbares ; des villes détruites, des royaumes ravagés, des champs de bataille couverts de morts, voilà la gloire des siècles civilisés. Si la gloire, comme on l'a dit, est une monnaie avec laquelle l'humanité paie les services qu'on lui rend, il faut convenir que cette monnaie est bien souvent mal employée.

J'ai voulu parler à M. Juliani du squelette qu'on voit encore suspendu sous la porte de Sainte-Catherine : c'est le squelette d'un requin, m'a-t-il dit ; ce qu'il y a de curieux, c'est que le requin a servi très-souvent à prouver l'existence du dragon ou du crocodile de Goson. J'ai sous les yeux le *Nouveau voyage du Levant,* par le sieur Dumont. Le voyageur, avant d'arriver à Rhodes, regardait comme une pure invention ce qu'on avait dit du serpent redoutable ; mais, à l'aspect du monstre empaillé, il s'écrie : « On ne peut s'empêcher de croire ce » qu'on voit ; la tête du dragon est sur une des portes de la ville, et » j'ai eu tout le temps de la considérer. » Cette manière de raisonner et de conclure est beaucoup plus commune qu'on ne pourrait le croire, et les plus habiles ne savent pas toujours s'en défendre. Au reste, rien n'est plus vrai que l'histoire du dragon, et j'y crois, non parce que j'ai vu le requin, mais parce que j'ai lu sur la tombe de Goson : *Draconis exterminator.* M. Juliani m'a cité une autre preuve qui n'est pas à

dédaigner, c'est qu'on voit encore dans une maison turque de Rhodes le combat du crocodile et du chevalier, représenté sur la muraille. La peinture grossière qui reproduit cette victoire merveilleuse est sans doute l'ouvrage d'un artiste contemporain, et peut être regardée comme un véritable récit, comme un témoignage authentique.

M. Juliani nous a montré plusieurs lieux auxquels se rattachent des souvenirs historiques; nous avions devant nous, à l'ouest, un endroit élevé, d'où les chevaliers voyaient venir les flottes des Turcs ; dans le même endroit, le célèbre Sidney-Smith avait établi son observatoire pour découvrir la flotte de Bonaparte, marchant vers l'Égypte ; un peu plus loin, à deux ou trois lieues de Rhodes, vers le nord-ouest, on voit la cime du mont Philerme ; c'est la plus haute montagne de l'île. Strabon l'appelle Atabyre, et nous apprend qu'elle était consacrée à Jupiter. Un ancien pélerin nous raconte qu'il y avait là, au temps de la conquête des chevaliers de Saint-Jean, une *très-belle et forte cité*. « Devant cette cité, les frères furent sept ans sans pouvoir la » prendre ni par engins, ni par assauts ; à la fin, ils pensèrent une » *grande malice* qui les en rendit maîtres ; si firent tant qu'ils eurent » à leur accord un pâtre de grosses bestes et menues, qui chaque jour » issaient de la citadelle et y rentraient le soir ; or, il advint qu'un » jour les frères tuèrent et écorchèrent plusieurs d'icelles bestes, et » du cuir d'icelles bestes s'affublèrent plusieurs chevaliers, et quand » les bestes rentrèrent dans la cité sur le tard, lesdits frères qui étaient » affublés d'iceux cuirs de bestes, et mêlés entre elles, entrèrent en » icelle forte cité avec icelles bestes, que nul ne s'en advisa devant » qu'ils furent maîtres des portes ; ainsi fut prise la forte cité de » Philerme. » Le seigneur d'Engleure, qui nous fait ce récit, avait vu à Rhodes des vieillards qui vivaient au temps où la forteresse de Philerme fut prise. Les chevaliers avaient fait représenter cette histoire et plusieurs autres sur des tapisseries de Flandre, qui ornaient les prieurés de Rhodes et le palais du grand maître.

Une chapelle destinée à la Vierge avait remplacé, sur le mont Philerme, les autels de Jupiter : « Il y avait là, dit le pélerin que » nous venons de citer, une église bien belle avec deux hermites ; en » icelle église était une image de Notre-Dame, belle et moult *ver-* » *tueuse,* qui faisait moult de beaux miracles, et moult y avaient » parfaite fiance tous les habitans de l'isle, tous les frères de Rhodes » comme les Gregeois et autres marchands. » Il ne reste plus aujour-

d'hui sur le mont Philerme que des ruines et une pauvre chapelle à moitié démolie, où viennent encore en pélerinage les paysans des villages voisins : des essaims d'abeilles se sont établis dans le sanctuaire de la Vierge, et c'est un pâtre musulman qui recueille le miel miraculeux.

En revenant vers la ville, nous retrouvions sur les chemins beaucoup de débris d'antiquités, des fragmens de statues et d'autels votifs, des inscriptions à moitié effacées, etc. La vue de toutes ces ruines reportait nos pensées vers les temps anciens ; alors, l'île de Rhodes avait une grande splendeur ; elle avait partout des colonies ; les mers obéissaient à ses flottes ; toutes ces îles qu'on aperçoit autour de Rhodes, telles que Scarpanto, Symé, les rivages asiatiques, formaient les domaines de l'île du Soleil ; la capitale était trois fois plus étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui ; l'île avait plusieurs autres cités, parmi lesquelles se remarquait Lindo avec son temple de Minerve, où les rois du Nil envoyaient leurs offrandes. La fortune de Rhodes éprouva beaucoup de vicissitudes. Ravagée et soumise tantôt par les Grecs, tantôt par les Perses, tantôt par les Romains, elle fut, à la chute de Rome et de Byzance, la première proie des barbares qui se disputèrent les dépouilles et les lambeaux du monde ancien. Une circonstance que je ne dois pas oublier dans l'histoire de Rhodes au moyen âge, c'est qu'elle fut un lieu de passage pour les croisés et les pélerins de Jérusalem. Richard-Cœur-de-Lion, en quittant la Sicile, s'arrêta dix jours à Rhodes avec sa flotte ; Gauthier Vinisauf, qui accompagnait le roi d'Angleterre, s'étonne de la quantité de ruines et d'antiquités magnifiques dont la cité était remplie ; les croisés anglais avaient trouvé dans la ville beaucoup de monastères, la plupart abandonnés. Rhodes, qui pouvait renfermer une population nombreuse, était presque déserte : « Il n'y était resté, dit le chroniqueur, » qu'un petit nombre d'habitans qui nous vendirent les vivres dont » nous avions besoin. » Ce ne fut qu'un siècle après le passage de Richard que l'île de Rhodes, conquise par les chevaliers de Saint-Jean, retrouva la prospérité et la gloire qu'elle avait eues dans les temps reculés.

J'ai fait plusieurs questions à M. Juliani sur l'état actuel de l'île, et voici ce que j'ai pu apprendre de plus certain et de plus intéressant. L'île a cent quarante milles de surface, quarante-quatre villages, une capitale, et un bourg, celui de Lindo ; le climat est sain ; l'année n'y

a pas un jour sans soleil; les montagnes y sont encore couvertes de belles forêts; on n'y trouve point d'animaux malfaisans, excepté les reptiles; il n'y a point de rivières dans l'île, mais partout des sources; toutes les céréales peuvent y croître; le tabac, le coton, et toutes sortes d'arbres fruitiers y réussissent; les jardins de Rhodes avaient autrefois une grande renommée. Virgile a célébré ses gros raisins; on vantait ses oranges, surtout ses roses, qui, aux temps primitifs, étaient l'emblême de l'île, et partagèrent avec le soleil la gloire de lui donner un nom; dans le siècle dernier, la population de Rhodes était encore de quatre-vingt mille ames, et la ville conservait quelque prospérité; mais les beys sont venus avec leur barbarie fiscale; ils n'ont pas seulement accablé le peuple d'impôts, mais ils ont fait le monopole des soies, de la cire, du miel, de l'huile, des oranges, des raisins, de toutes les productions du pays; les jardins ont disparu, les moissons ne couvrent plus la terre; dans les lieux les plus renommés pour leur fertilité, il ne reste plus que le sol, et ce qui montre jusqu'où va la décadence de toutes choses, le dénombrement qu'on vient de faire par ordre de la Porte ne donne pas pour toute l'île seize mille habitans.

Nous sommes rentrés dans la ville par le faubourg de Saint-Georges; je ne voyais partout que des maisons en ruines, de misérables cabanes qui paraissaient abandonnées. M. Juliani est revenu alors sur la tyrannie du pacha, qui ne laisse rien aux habitans, et surtout aux malheureux Grecs. Après leur avoir enlevé tout ce qu'ils ont, il les force de travailler à la construction des navires qu'il doit fournir à la Porte; comme il ne les paie pas, et qu'il les accable de mauvais traitemens, ces pauvres gens prennent la fuite, abandonnant leurs femmes et leurs enfans. On sait que l'île de Rhodes a toujours été comme un lieu d'exil ou d'épreuve pour les pachas que la Porte veut punir. Cette pensée est une consolation pour un peuple qui succombe sous le poids de ses maux, et les Grecs, comme les Turcs, attendent le jour où le grand-seigneur demandera enfin à Suchiur-bey ce qu'il a fait de la conquête de Soliman.

M. Juliani, après nous avoir accompagné au milieu des antiquités de Rhodes, a voulu nous conduire chez lui pour nous montrer les curiosités qu'il a recueillies. Nous avons vu dans la cour de sa maison des marbres précieux, des fragmens de sculpture antique et quelques inscriptions grecques; M. Juliani nous a copié lui-même la plus re-

marquable de ces inscriptions; en voici la traduction textuelle[1] : « Dionysodore d'Alexandrie, surnommé Évergète, ayant rempli les fonctions de chef des recettes des haliastes et des héliades, pendant vingt-huit ans jusqu'au mois de xantique (avril), et ayant augmenté les revenus de la communauté, a été loué publiquement et a reçu du corps réuni des haliastes et des héliades une couronne imitant le feuillage de l'olivier; en récompense de sa vertu il a reçu une couronne d'or, il a été honoré des bienfaits du peuple, et c'est lui qui a consacré ce monument à Bacchus et à la communauté. » Les haliastes et les héliades dont il est ici question, figuraient dans des jeux solennels qu'on célébrait à Rhodes en l'honneur du Soleil. Il paraît que cette corporation avait acquis de l'importance et qu'elle possédait des richesses.

En sortant de la maison de M. Juliani, nous sommes allés visiter le monastère des capucins; le jeune cénobite qui nous a reçus, nous a montré l'église du couvent, qu'on appelle Notre-Dame-des-Victoires; un bas-relief représentant la Vierge avec l'enfant Jésus y est placé devant le maître autel. J'ai demandé au religieux s'il y avait dans cette église quelques souvenirs de la chevalerie de Rhodes; il m'a répondu que non; seulement, lorsque les prêtres latins y disent la messe, ils ne manquent pas d'ajouter au memento : *equites Rhodiani*. M. Juliani voulait me montrer au fond du port, dans un lieu où se trouvait autrefois le port des galères, l'emplacement du fameux colosse de Rhodes; mais lorsque nous nous mettions en marche, la cloche du couvent a sonné l'angelus, et les mutselins appelaient les musulmans à la prière; on allait fermer les portes de la ville; il a fallu nous séparer; la chaloupe de la *Truite* m'attendait. Le lieu où je me suis embarqué me rappelait un dernier souvenir de l'héroïque chevalerie qui gouverna l'île de Rhodes; ce fut là que L'Isle-Adam, le 30 décembre 1521, monta dans sa galère, et s'embarqua avec Notre-Dame de Philerme et ce qui lui restait de compagnons, à peu près comme le pieux Énée était parti d'Antandros avec Minerve-Ilias et les restes de Troie; en sortant du port de Rhodes, nous étions éclairés par le fanal qu'on allume chaque soir sur la tour de Saint-Nicolas; à sa lueur, nous avons pu jeter un dernier regard sur la ville,

[1] C'est au jeune et savant helléniste, M. Miller, déjà cité dans ces lettres, que nous devons la traduction de cette inscription.

et la *Truite* n'a pas tardé à lever l'ancre pour prendre la route de Chypre[1].

[1] J'ai lu depuis mon retour un ouvrage très-volumineux et fort intéressant du colonel Rottier sur la ville de Rhodes; le colonel Rottier a fait à Rhodes un séjour de plusieurs mois, et paraît n'avoir rien négligé pour connaître ce que cette ville a de curieux; on pourrait regretter que ce voyageur éclairé se soit borné dans ses recherches à la ville de Rhodes et à ses environs; qu'il n'ait point parcouru l'île, qui est si peu connue, et qu'il n'ait pas visité Lindo, qu'on a trop négligée jusqu'ici. Nous aurions voulu aussi que l'ouvrage eût été rédigé avec moins de diffusion, et que l'ordre et la clarté en eussent rendu la lecture plus facile pour le public; au reste, ce travail, tel qu'il est, mérite toute l'attention des savans.

LETTRE LXXXVI.

Sur les côtes de l'Asie mineure, depuis Prière et Milet jusqu'à Patara et à l'île de Castel-Rosso.

A M. M.....

A bord de la *Truite*, janvier 1831.

Nous avons parcouru les rivages asiatiques de la Propontide et de l'Hellespont, les côtes de l'Ionie; nous avons interrogé aux bords du Caystre et du Méandre ces glorieux vestiges d'antiquité qui chaque jour s'effacent sous les pas du temps, et surtout les souvenirs de ce moyen âge héroïque et chrétien trop long-temps dédaigné par les savans modernes. Tandis que nos regards peuvent encore se porter vers les terres de l'Asie mineure, nous chercherons à compléter nos études sur ce point; je prendrai la côte à partir de Prière et de Milet et je poursuivrai mon travail jusqu'à Telmesse et à Patara. La géographie, les ruines et les mœurs de ces pays attendent encore l'œil du voyageur; il y a là des régions et des peuplades inconnues qui pourraient faire la réputation de toute une compagnie de savans. La société de géographie de Paris a proposé un prix de mille écus pour le meilleur ouvrage sur la Caramanie; mais cette somme ne serait qu'un faible encouragement pour traverser toutes ces régions, et je crois bien que de long-temps la société ne pourra décerner son prix. Ce que je donne ici est le produit des documens que nous avons recueillis à Cos, à Boudroun et à Rhodes; j'ai aussi profité des observations de quelques voyageurs anglais, tels que Clarke, Leake, Walpole et Morrit.

Nous avons assez parlé de Smyrne et d'Éphèse, qu'Alexandre appelait les *yeux de l'Asie;* près de l'embouchure du Méandre, les

ruines de Priène vont d'abord nous arrêter ; on reconnaît les murailles de la ville, trois portes, une partie de l'acropolis, un théâtre, un stade, et les restes d'un temple de Minerve-Polias, divinité protectrice de Priène. Les débris de Milet sont bien moins importans ; quelques décombres et un peu de poussière parlent seuls aujourd'hui d'une cité qui fut mère de cent colonies, et dont les vaisseaux couvraient la Méditerranée, la mer Noire et la mer d'Azof ; les enfans de Milet étaient rois comme ceux de Tyr et de Sidon, mais à la suite des révolutions et des conquêtes, le commerce et la civilisation prirent d'autres chemins, et la grande métropole grecque se vit peu à peu abandonnée. Quelques familles turques, pauvres et vivant sous des cabanes, ont hérité de la gloire des Milésiens ; le génie de l'oubli a choisi là sa demeure au milieu des plantes sauvages et des arbustes inutiles, et les flots du Méandre et les échos de Milet n'entendent plus prononcer le nom de Thalès ou celui d'Aspasie.

Sur la route de Milet à Halicarnasse, Strabon nomme trois cités : Iasus, qui s'élevait dans une petite île voisine du continent, appelée maintenant Aassem-Kalessi ; Bargylia, célèbre par un temple de Diane, et la ville de Myndus, près des caps *Astypalea* et *Zephirium*. Ces différentes villes, bâties dans des terres peu fécondes, n'avaient guère que la mer pour tout bien, pour toute richesse ; aujourd'hui, comme du temps de Strabon, les insulaires d'Iasus ou d'Aassem-Kalessi seraient peu sensibles aux accens de la guitare et aux douceurs du chant, quand la marée arrive, quand la barque du pêcheur rentre au port. En pénétrant un peu avant dans les terres, on trouve les ruines de Mylasa, de Stratonicée et d'Alabanda. Mylasa, qui garde encore son nom au milieu de ses ruines, était vantée pour ses temples et ses portiques ; toute sa gloire lui est venue d'une carrière de beau marbre blanc, renfermée dans une montagne qui dominait la ville. Pocoke avait vu à Mylasa un temple d'Auguste parfaitement conservé ; ce temple a été renversé dans ces derniers temps, et les matériaux ont servi à la construction d'une mosquée. M. de Choiseul place la cité des Mylasiens à trois lieues du golfe Céramique. Quelques voyageurs nous ont parlé d'une cité assez étendue appelée *Molah*, située au fond de ce golfe, au pied des montagnes ; cette ville n'a point de monumens, aucune ruine appartenant à l'antiquité, et paraît ne dater que de la domination musulmane ; Molah est la capitale de cette province. On peut voir dans le *Voyage Pittoresque* différens dessins re-

présentant les plus précieux débris de Mylasa et de Stratonicée ; pour ce qui est d'Alabanda, on connaît à peine son emplacement ; cette ville d'ailleurs n'eut jamais rien de très-remarquable, et Strabon n'en fait mention que pour nous dire que ses habitans étaient adonnés au luxe et à la débauche.

La province carienne ne nous présente aucune grande cité ; l'ancienne constitution politique de ce pays se montre en quelque sorte par sa géographie ; ce sont des villes presque toutes égales les unes aux autres, et qui semblent avoir renoncé entre elles au privilége de se dominer. Aussi chaque cité formait un petit État républicain, et la Carie avait ses cantons comme la Suisse. La poésie et l'histoire des temps antiques ont beaucoup parlé du caractère belliqueux des Cariens; ce sont eux qui, les premiers, imaginèrent les courroies des boucliers, les panaches et les bottines ; Mylasa avait un temple consacré à Jupiter-Guerrier. Soldats mercenaires, les Cariens se mettaient à la solde de toutes les nations ; leur langage s'était corrompu en se mêlant ainsi à toutes les langues, et voilà pourquoi Homère les appelle *barbarophones*. Ils est probable que non-seulement le langage, mais aussi les mœurs des Cariens s'étaient corrompus en traversant vingt nations différentes ; les milices cariennes devaient rapporter à leurs foyers plutôt les vices que les vertus des peuples qu'elles venaient de servir ; cette humeur vagabonde devait aussi affaiblir en elles le sentiment du patriotisme, et c'est peut-être là une des causes qui facilitèrent aux Perses la conquête de la Carie. Les habitans actuels de cette contrée ont conservé l'humeur guerrière des âges passés ; ils ne sortent point sans avoir un fusil sur l'épaule et un sabre suspendu à la ceinture ; une physionomie rude et animée, un maintien noble et fier, un costume qui semble appartenir aux siècles héroïques, font de ce peuple une race à part. On trouve beaucoup de soldats cariens au service des pachas et des agas de l'Asie mineure.

Après la cité d'Halicarnasse, sur laquelle vous vous êtes suffisamment arrêté, vient la cité de Gnide, dont les ruines intéressent et charment le voyageur ; on reconnaît les deux ports séparés par un isthme, et près du rivage, sur une plate-forme, sont encore debout onze fûts de colonnes cannelées ; autour du principal port se trouvent des vestiges de constructions du moyen âge, souvenirs de nos chevaliers. On peut admirer encore le théâtre de Gnide, dont les gradins sont en marbre et au nombre de trente-six; les arbustes et les buissons

croissent où s'assoyaient les Gnidiens. Le tronc d'une statue de femme est étendu dans l'aire du théâtre ; des villageois turcs ont coupé la tête de la statue pour en faire un mortier ; cette femme, cette déesse ainsi mutilée est peut-être une Vénus qui jadis reçut l'encens et les offrandes des jeunes filles de Gnide, de celles de Lacédémone, de Salamine, de Corinthe et de Lesbos [1]. Les antiquaires ont reconnu à Gnide les vestiges de trois temples. Les différens ordres de l'architecture grecque se retrouvent dans les monumens de cette ville ; les arts, enfans du génie, avaient déployé toutes leurs ressources et leurs merveilles pour embellir la cité qui était devenue comme le sanctuaire de la mère des amours. Ce qui frappe le voyageur à la vue du pays de Gnide, c'est la muette solitude de ce rivage, c'est son entier abandon ; une misérable bourgade, qui porte le nom de cap *Crio*, située à quelque distance de là, offre seule quelques êtres vivans sur cette terre autrefois pleine de peuple, et qui retentissait d'hymnes et de cris de fêtes.

Naguère, lorsque nous sommes passés devant les rivages de Gnide, pour animer d'un souvenir littéraire cette côte déserte, j'ai relu quelques pages du *Temple de Gnide* de Montesquieu. J'ai eu moins de plaisir à feuilleter cette œuvre légère, que vous n'en avez eu à parcourir le Corsaire de lord Byron dans le boghas de Samos, en face de *la tour du pirate*. Le poème de Montesquieu est une bien petite chose quand on le lit au bruit des flots et des vents de cet archipel si poétique, en présence du rivage même où Vénus avait ses autels. Le Temple de Gnide put faire fortune dans ce temps de fade littérature, où les Muses se mettaient du rouge, et que leur chevelure exhalait l'ambre et le musc ; aujourd'hui, quoique dans notre littérature les Muses ne soient pas encore revenues à leur état naturel, nous traitons l'opuscule de Montesquieu comme on traite une parure qui n'est plus de mode, un vêtement d'un autre âge, dont la forme fait quelquefois sourire et qu'on délaisse avec les reliques du passé. Il est dit dans la préface du Temple de Gnide, *qu'il n'y a que des têtes bien frisées et bien poudrées qui connaissent tout le mérite de cet ouvrage*. Montesquieu, en parlant ainsi, faisait un appel à l'élite de la jeunesse de son temps ;

[1] Nous avons su que cette statue avait été emportée par le voyageur anglais Walpole, et qu'elle se trouve maintenant parmi les marbres de la bibliothèque de Cambridge.

aujourd'hui, les *têtes bien frisées et bien poudrées*, s'il y en a encore, seraient sans doute celles qui se plairaient le moins à la lecture du Temple de Gnide.

Au-delà de l'ancien pays des Gnidiens, nous avons vu les sommets neigeux des montagnes qui dominent le golfe de Glaucus ou de Macri ; six îlots sont répandus à l'entrée du golfe ; les navires peuvent s'abriter derrière ces îlots, dans des anses ou des rades. En outre, le port de Macri passe pour un des plus beaux ports de la Méditerranée. Au fond de ce golfe, sur un rivage montueux, apparaissent les curieux débris de l'antique Telmesse. Le premier monument qu'on découvre est un théâtre à vingt-huit rangs de siéges, construit au penchant d'une montagne ; ce théâtre, dont les portails sont encore debout, est taillé dans des proportions qui ont excité l'admiration des antiquaires. Ce qui m'a toujours frappé en visitant des théâtres grecs, c'est de voir combien la nature entre ici pour beaucoup dans ces sortes de monumens ; il suffisait d'y pratiquer quelques rangs de gradins pour qu'une colline rocheuse devînt un théâtre ; on peut dire qu'une montagne se changeait en théâtre sous le marteau et le ciseau de l'ouvrier, comme un bloc de marbre prenait sous la main des Phidias la forme d'un dieu ou d'un héros.

Mais les grandes curiosités de Telmesse, ce sont les anciens tombeaux ; il y en a de deux genres. Les uns sont des sarcophages comme nous en avons vu dans beaucoup de contrées d'Orient, et se distinguent par une dimension extraordinaire ; ils ont au-dessous une espèce de voûte ou de cavité qui recevait le mort ; de sorte que chaque sarcophage devenait un cénotaphe ; quelques-uns des sarcophages sont placés au sommet des monts ; c'étaient peut-être les grands et les riches qui choisissaient ainsi pour lieu de leurs sépultures les régions où les aigles aiment à bâtir leurs nids. Par quels efforts incroyables les Telmessiens pouvaient-ils transporter si haut d'énormes masses de rochers? Les autres tombeaux de Telmesse sont creusés dans la roche vive, et ressemblent à des habitations ; ce sont des chambres ou plutôt des édifices avec leurs façades, leurs colonnades, leurs serrures, leurs verroux et leurs gonds, et tout cela est taillé dans une même pierre ; chez les anciens, les demeures funèbres étaient entourées des images de la vie, et les morts étaient logés comme les vivans. Les excavations sépulcrales de Telmesse ne se montrent pas seulement sur un point, mais une montagne tout entière est percée

de tombeaux, comme le rayon de miel des abeilles ou comme les côtes escarpées de la mer ou des fleuves qui reçoivent les nids des hirondelles. Cette montagne est une véritable cité, cité lugubre et silencieuse que la guerre et les révolutions n'ont jamais troublée, et contre laquelle le temps lui-même ne frappe que des coups inutiles; les édifices que les Telmessiens habitaient pendant leur vie sont effacés de la terre, mais les demeures qu'ils ont habitées après leur mort sont encore là, et semblent attendre d'autres hôtes et d'autres dépouilles. Les précipices, les bords des abymes ont été regardés comme des endroits propices pour y creuser des tombeaux; on se demande naturellement comment on pouvait faire voyager les morts le long de ces rocs aux flancs escarpés, dans ces lieux qui paraissent inaccessibles? Quelques sépulcres sont entourés de bas-reliefs; ces bas-reliefs, sculptés dans la roche, ressemblent à des tableaux suspendus à un mur. Tels sont les deux genres de tombeaux de Telmesse; les premiers qui sont des sarcophages appartiennent au génie grec, les seconds au génie asiatique.

Sur toutes ces côtes que nous avons parcourues, on retrouve, comme vous l'avez déjà remarqué, les traces de deux civilisations en présence l'une de l'autre, la civilisation grecque et la civilisation asiatique, et cette double physionomie se montre dans les tombeaux. Les sépultures des Telmessiens, creusées dans les flancs des monts, sont exactement semblables aux tombeaux de Persépolis. Le docteur Clarke, qui a visité en détail les ruines de Telmesse, ne pouvait s'expliquer qu'il y eût dans une même ville le soros grec et le sépulcre asiatique. La présence des deux civilisations vient naturellement résoudre ce problème. Les Perses conquérans laissèrent aux Grecs la liberté des sépulcres; la Grèce soumise emprunta beaucoup de choses aux coutumes et à la législation du vainqueur, mais ne changea rien de ce qui tenait aux temples et aux tombeaux; le sentiment religieux et le sentiment de la mort font partie du cœur des peuples, et le cœur ne se change point comme un article de législation ou comme la forme d'un vêtement. Les tombeaux asiatiques, semblables à des maisons ou à des palais, se retrouvent non-seulement dans la Perse et dans la Grèce, mais encore dans l'Égypte, la Syrie et l'Arabie. De quel pays est venue la forme primitive de ces tombeaux? Grande question qu'il serait intéressant de résoudre. Est-ce la Perse, est-ce l'Égypte, est-ce l'Arabie qui la première construisit des palais dans le

roc, pour y loger la mort comme une reine? C'est ce que j'ignore. Vous savez que les voyageurs ont vu dans l'Inde des temples souterrains taillés dans les rochers, et que ces sanctuaires remontent aux âges les plus lointains; ces anciens monumens ressemblent aux tombeaux des rois de Thèbes et à d'autres sépulcres dans le genre de ceux que nous appelons sépulcres asiatiques; ne pourrions-nous pas dire que les anciens sanctuaires de l'Inde ont été les premiers modèles de ces palais funéraires? Il n'y a pas loin de l'idée d'un tombeau à celle d'un temple; la religion et la mort sont presque sœurs, et le premier temple ou le premier autel fut peut-être un sépulcre.

Je ne vous dis rien de la petite ville de Macri, bâtie à la place de Telmesse; j'arrive aux ruines de Patera, connues aujourd'hui sous le nom de ruines d'Antifilo, situées sur le continent près de la petite île de Castel-Rosso. Nous avons rencontré à Rhodes un voyageur français qui a récemment visité ces ruines; c'est d'après son témoignage et d'après celui d'autres voyageurs que je parlerai de cette côte. Au bord de la mer se voit un vaste amphithéâtre d'environ trois cents pieds de diamètre; on y compte vingt-sept rangs de gradins, et chaque gradin a quinze ou dix-huit pouces d'élévation; la porte par laquelle on entre dans l'arène est au centre d'un mur qui fait face à la mer; elle est large de vingt pieds. Une inscription gravée sur la muraille extérieure annonce que l'amphithéâtre fut réparé par l'empereur Adrien. L'emplacement de Patera est semé des débris d'édifices dont la plupart appartiennent au moyen âge; autour de cet emplacement on trouve des sarcophages et un grand nombre de tombeaux taillés dans des rochers comme à Telmesse. La tradition porte que la moitié de cette ville fut engloutie à la suite d'un tremblement de terre; l'étroit espace qui sépare aujourd'hui la mer de l'amphithéâtre, nous fait croire que le bouleversement a dû avoir lieu du côté du rivage; c'est dans la rade d'Antifilo que sont couchés peut-être les temples et les plus beaux monumens de Patera. Les restes de Myra ou de Myrus, situés à quelques lieues plus loin, mériteraient d'être visités avec soin par les voyageurs; le sentier qui conduit à Myrus passe à travers un bosquet de myrtes et de lauriers roses; il est bordé de débris de sarcophages, d'édifices romains et du Bas-Empire; les temples des dieux et les temples chrétiens sont confondus dans une ruine commune; la destruction a également passé sur les

monumens de tous les âges. Ceux qui ont vu Myrus disent que cette ville offre le spectacle d'une grande désolation ; des sites charmans, des paysages frais et variés, viennent adoucir les teintes austères de ce tableau. Il existe un village du nom de Myra, à peu de distance des ruines de l'ancienne ville. Je ne sais rien de positif sur l'état actuel de cette côte ; si l'on en croit quelques relations anglaises, les habitans sont rudes et féroces, et chaque étranger est traité par eux en ennemi ; d'autres relations placent là des hommes bons et hospitaliers. Trop souvent les voyageurs jugent du caractère général d'un peuple par celui de quelques individus ; un Européen qui sera descendu sur la côte de Caramanie, rencontrera un homme doux et généreux, et conclura de là en faveur de tout le pays ; un autre aura vu quelqu'un de dur et de méchant, et vite il appellera barbare la peuplade tout entière ; cette manière de procéder en matière d'observation a mis plus d'un voyageur en défaut.

La petite île de Castel-Rosso, appelée autrefois Mégiste, serait curieuse à visiter ; elle a conservé un théâtre et d'anciens tombeaux ; la cité de ce nom, dominée par un vieux château ruiné, renferme près de trois mille habitans. Castel-Rosso tire toutes ses provisions de la Caramanie par le port d'Antifilo ; l'île n'est qu'un rocher stérile, et n'a pour toute ressource que la pêche des éponges. Quelques oliviers et quelques figuiers croissent sur cet écueil ; les plus riches fiancées de Castel-Rosso reçoivent, dit-on, pour dot un pied d'olivier ou de figuier, ou même la moitié, le quart du revenu d'un de ces arbres. Sur ces rochers sans végétation et sans verdure un pied d'olivier est un trésor. Le seigneur d'Angleure, qui visita ces contrées en 1395, parle de Castel-Rosso comme d'un *très-fort chastel, bien et bel assis sur une haute montagne de roche ;* ce voyageur cite une île voisine qu'on appelait alors *l'île de la Pucelle ;* il y avait là *une belle chapellette de Notre-Dame qui était appelée Sainte-Marie de la Pucelle.* Les petites îles du golfe de Macri et toutes celles qui entourent Rhodes appartenaient aux chevaliers ; on pourrait trouver dans ces îlots des débris de tours et de chapelles, qui nous parleraient des derniers défenseurs de la croix en Orient.

Si je pouvais commander à ce navire qui nous emporte vers d'autres parages, j'irais d'île en île, de côte en côte, et tous ces intéressans rivages n'auraient plus de secrets pour moi ; les impressions locales par lesquelles un tableau respire et s'anime, manquent évidemment

à ces pages rapides, qui n'ont d'autre mérite que celui d'être écrites sous la voile, en face des montagnes de la Caramanie.

P.....

LETTRE LXXXVII.

Larnaca.

Larnaca, janvier 1831.

Nous étions partis de Rhodes le 16 janvier ; le vent était favorable. Le 17 au soir, nous sommes entrés dans le golfe de Satalie ; le passage du golfe a toujours été regardé comme dangereux. Rien de plus effrayant que les relations de nos vieux pélerins qui ont passé par cette mer, et qui tous ont eu une tempête à décrire. Nous avons eu aussi notre orage ; il ne tiendrait qu'à moi de vous faire à mon tour une poétique description, et de vous peindre dans cette lettre tous les vents du golfe déchaînés contre nous ; je pourrais vous montrer les matelots grimpant le long des mâts, courant sur les cordages pour ployer toutes les voiles, et notre pauvre gabare tristement dépouillée de sa misène et de sa brigantine, abandonnée à la merci des vagues, ne ressemblant pas mal à un grand cercueil flottant sur les eaux. Cet orage a duré trois jours ; le troisième jour, les vents étaient calmés ; cependant, la mer, remuée dans ses profondeurs, continuait à s'agiter et à gronder ; toutes les incommodités du roulis se faisaient encore sentir ; il n'y avait pas dans notre navire une poutre, une planche, une corde, un morceau de cuivre ou de fer, qui ne prît une voix pour gémir, pour crier et faire un bruit à nous étourdir ; le gros de la tempête était passé, mais il s'en fallait de beaucoup que nous fussions tranquilles ; c'était comme le lendemain d'une révolution.

Dans la soirée du 22 janvier, nous avons aperçu la pointe septentrionale de l'île de Chypre ; bientôt nous avons pu distinguer les côtes de Paphos et de Limissol ; le cap Blanc, le cap des Chats, ont tour-à-tour dirigé notre marche ; la montagne de Sainte-Croix, dont la cime paraît toujours dégagée de nuages, nous a montré à l'est la position de Larnaca, où nous devions nous arrêter.

Nous avons jeté l'ancre dans la rade ; il n'était pas aisé de descendre à terre ; une des embarcations de la *Truite* s'est brisée, et peu s'en est fallu que des matelots n'aient été noyés. La chaloupe du navire, dans laquelle nous étions, a failli éprouver le même sort, et pour aborder, nous avons eu besoin qu'une vague propice nous jetât sur le sable de la rive ; j'ai demandé pourquoi on ne faisait rien pour rendre l'approche de la terre plus sûre et plus commode ; on m'a répondu que l'autorité turque ne s'occupait guère de la marine que pour percevoir la taxe des douanes, et que de plus, on n'oserait faire la moindre réparation, dans la crainte de déplaire aux gens qui se tiennent là pour recevoir les barques, et qui se font ainsi payer un tribut par les étrangers. Ne reconnaissez-vous pas là l'histoire de tous les abus ! D'après cela, tentez de réformer les empires.

Le bourg dans lequel nous avons débarqué s'appelle la *Marine*. Au moment de notre arrivée, il tombait des torrens de pluie ; les rues étaient inondées ; nous venions justement de lire dans un livre qu'il ne pleuvait jamais dans l'île de Chypre, et qu'au temps de Constantin, on y était resté sans pluie pendant plus de trente années. Nous nous sommes réfugiés dans le consulat de France, dont le pavillon flotte sur le bord de la mer ; nous avons été reçus par M. Pillavoine, le doyen de tous les consuls. Après avoir été employé dans les consulats du levant, à Alep, à Saint-Jean d'Acre, en Égypte, il avait été envoyé, il y a quelques années, je ne sais dans quelle ville d'Amérique, et le voilà maintenant revenu en Orient pour être consul à Larnaca. Jeté ainsi d'un monde à l'autre, il n'a pas encore repris son assiette, et dans sa maison solitaire et démeublée, il a un peu l'air d'un homme qui vient de tomber des nues. Je n'ai rien à dire de la manière dont il exerce ses fonctions de consul ; mais il m'a semblé que sa grande affaire était de n'y pas mettre du sien, et lorsqu'il lui faut dépenser une piastre ou un para, il se demande d'abord s'il sera remboursé. Comme nous appartenions au chapitre des dépenses imprévues, nous avons été reçus médiocrement et sans trop de cérémonie. Croiriez-vous que M. Pillavoine n'a pas même les ustensiles nécessaires pour l'acte d'hospitalité le plus indispensable dans ce pays : je veux parler des tasses de porcelaine dans lesquelles on sert la liqueur de Moka ! avant de se procurer ces premières commodités de la vie, il a cru devoir écrire à son gouvernement.

Cette diplomatie, un peu trop sans façon, n'a pas, dit-on, réussi à

Larnaca; le mérite personnel de M. Pillavoine, son grand âge, sa réputation d'intégrité, et par-dessus tout cela, le pavillon de France qu'il vient de remettre à neuf, n'ont pu le défendre contre les mauvaises plaisanteries des Grecs, des Francs, et même des Turcs. On s'est rappelé malignement une maxime orientale dont on lui a fait l'application; *l'arbre ne doit pas garder pour lui les fruits qu'il a reçus du ciel, et la fontaine n'a pas été placée sur le chemin pour dérober ses eaux à ceux qui passent.* Après avoir joui un moment de la conversation de M. Pillavoine, car ses paroles sont la seule chose dont il ne soit pas avare, nous avons pris congé de lui, pour nous rendre chez M. Guillois, chancelier du consulat de France. M. Guillois, bien que son traitement soit très-modique, reçoit à merveille les voyageurs, et surtout les Français. Il ne s'inquiète pas de savoir si le chibouc et la liqueur hospitalière qu'il présente à ses hôtes, seront mis au budget et votés par les deux chambres. Je dois ajouter que M. Guillois nous a sauvé tous les embarras qu'on rencontre en arrivant dans ce pays, et qu'il n'a rien négligé pour nous faire connaître Larnaca et l'île de Chypre.

Le bourg où nous sommes descendus s'appelait autrefois le bourg des Salines; on ne l'appelle plus maintenant que la Marine; le voisinage de la rade et le passage des navires lui donnent quelque mouvement; la Marine a son bazar, sa mosquée et sa forteresse qui tombe en ruines; la ville est peuplée de Grecs et de Turcs; quelques marchands européens y sont établis; la ville a pour gouverneur le chef de la douane, Grec renégat. Je n'oublierai point de vous dire que nous avons vu ici des voitures qui, à l'élégance près, ressemblent à nos cabriolets et à nos calèches de Paris; on s'en sert à Larnaca, non pour étaler un vain luxe, mais pour se garantir de la boue pendant l'hiver, de la poussière et de l'ardeur du soleil pendant l'été. Toutefois, ces sortes d'équipages ne peuvent aller bien loin, car les chemins, même ceux qui conduisent à la capitale de l'île, ne sont faits que pour les piétons et les mulets.

Larnaca est situé à un mille et demi du bourg de la Marine; à moitié chemin, on nous a montré l'emplacement de *Cithium;* des fondations et des ruines s'aperçoivent encore sur un terrain élevé. Du côté de la mer, on remarque un fossé large et marécageux, qui fut sans doute autrefois ce que Strabon appelle le *Port fermé*. Cithium, dans la haute antiquité, était le rendez-vous de toutes les nations

maritimes, le point de communication entre la Syrie, l'Asie mineure, l'Archipel, la Grèce et l'Égypte. L'Écriture nous parle souvent de Cithium, et donne ce nom à toutes les îles de la mer. Cithium fut d'abord ville phénicienne, puis elle devint une ville grecque ; on ne sait point comment et à quelle époque elle a fini; seulement, elle existait encore dans le troisième siècle de l'ère chrétienne. On nous a fait voir plusieurs antiquités trouvées sur l'emplacement de la ville, telles que des anneaux, des médailles, des grains de colliers, des statues de deux pieds, représentant des femmes; on découvre souvent des sarcophages, qui paraissent appartenir aux temps les plus reculés.

Le gouvernement turc ne permet plus qu'on fasse des fouilles, de sorte que les recherches ne peuvent se faire qu'à la dérobée. M. Guillois nous a parlé de deux compagnies d'*antiquaires,* qui, dernièrement, sont arrivées la nuit et à la même heure, dans un lieu réputé pour renfermer de précieuses ruines; comme on s'est pris de part et d'autre pour des ennemis, il y a eu des coups de fusil tirés, et même des gens blessés. N'allez pas croire toutefois qu'on ne se fusille ainsi que pour des inscriptions grecques ou phéniciennes; on s'est persuadé dans ce pays qu'un grand nombre de générations n'ont pu se succéder sur le même coin de terre sans y laisser quelques trésors, et voilà ce qui fait quelquefois prendre les armes aux *érudito* de Larnaca et de la Marine; voilà aussi ce qui rend les Turcs soupçonneux, et ce qui les porte à défendre les fouilles sur l'emplacement des vieilles cités.

La place qu'occupe Larnaca était, dit-on, la nécropolis de Cithium. En effet, Larnaca (Λαρναξ) signifie en langue grecque, un tombeau, un lieu de sépulture. Larnaca compte à peu près mille familles, moitié turques, moitié grecques. Les Turcs s'y occupent principalement du commerce du coton, et laissent aux Grecs celui des vins. La ville a quelques négocians riches; beaucoup d'habitans sont misérables. Nous avions des lettres de recommandation pour MM. Lapierre et Matthéi, l'un attaché anciennement au consulat de France, l'autre consul de Prusse, tous deux grands propriétaires de l'île. Leurs habitations offrent toutes les commodités de nos maisons bourgeoises d'Europe; nous y avons trouvé l'hospitalité avec les soins et même avec les recherches des pays les plus civilisés; nous avons fait plusieurs visites au couvent des franciscains; c'est un édifice vaste et spacieux, avec une belle église, de grands corridors, de beaux jardins, une bibliothèque assez

peu fréquentée et fort mal en ordre ; le monastère latin de Larnaca, qui a cinq ou six religieux, dépend du couvent de Saint-Sauveur de Jérusalem ; il peut être regardé comme un des avant-postes de la milice sainte, consacrée à la garde du tombeau de Jésus-Christ.

Les campagnes qui environnent Larnaca paraissent assez fertiles ; elles sont couvertes de blés, mais on n'y aperçoit aucun arbre ; on trouve dans la ville et hors de la ville beaucoup de jardins où croissent des orangers, des figuiers et quelques légumes ; nous croyons généralement en Europe que la plupart des contrées et des îles de l'Orient produisent toutes sortes de fruits excellens ; je n'ai pas tardé à être détrompé sur ce point ; les belles contrées où nous sommes peuvent être citées pour les oranges, les citrons, les figues, les raisins et surtout les abricots, que l'île de Chypre compte au rang de ses merveilles ; mais, du reste, nos jardins d'Occident, où mûrissent tour-à-tour la groseille, la fraise, la cerise, la pêche, mille espèces de pommes et de poires, n'ont rien à envier à ceux que nous voyons ici ; il en est de même des légumes ; les asperges, les artichauts, la laitue, n'y croissent qu'avec peine, et n'ont point le même goût ni la même qualité que dans nos climats ; les seules plantes potagères qui réussissent dans les jardins de Larnaca sont le concombre, la pastèque et le chou, le chou que nous avons retrouvé dans tous les pays, et qui, semblable à l'homme, dont il est une des nourritures favorites, peut croître et vivre partout.

Nous avons visité plusieurs villages des environs ; leur aspect est triste et laisse voir dès le premier abord que la misère y habite. Il y a des villages où la population est toute grecque, d'autres où les Grecs se trouvent mêlés avec des Turcs ; les familles musulmanes et chrétiennes s'unissent quelquefois par des mariages ; dans certains endroits, m'a-t-on dit, des musulmans font baptiser leurs enfans, jeûnent avec les chrétiens, et fréquentent tour-à-tour les églises et les mosquées. Quelques familles grecques se feraient turques assez volontiers, mais le gouvernement encourage peu ces sortes de conversions dans la crainte de perdre le karatch. Toutes les parties de l'île produisent du froment et de l'orge ; le coton de Chypre, qui est une des richesses du pays, est plus estimé en Europe que celui de l'Égypte et de la Syrie. La canne à sucre fut dans les temps anciens une des productions de l'île. Elle a été remplacée par la soie ; des plantations de mûriers couvraient naguère les campagnes ; on en trouve beaucoup moins

aujourd'hui, par suite du découragement ou de l'émigration des habitans. La vigne de Chypre, célébrée par Salomon, n'a rien perdu de son antique gloire; elle couvre encore, comme aux premiers temps, les coteaux voisins de Limissol.

Les paysans cypriotes, surtout dans les plaines, n'emploient que les bœufs au labourage. Rien n'est plus touchant que leur respect pour ces compagnons de leurs travaux; les musulmans et les chrétiens regarderaient comme un grand péché de les tuer et de se nourrir de leur chair; heureuses les campagnes de l'île, si l'autorité turque respectait de même les pauvres laboureurs qui fécondent la terre par leur travail et par leur sueur!

Les plus grands fléaux des campagnes après l'énormité des taxes, sont la sécheresse et les sauterelles. On cite plusieurs époques, non-seulement dans l'antiquité, mais dans des temps plus rapprochés de nous, où l'île a été abandonnée par ses habitans, parce que la terre n'y donnait plus ses moissons accoutumées; on faisait autrefois la guerre aux sauterelles, soit en détruisant leurs nids, soit en arrosant la terre d'une eau qui empêchait les œufs d'éclore, mais le fatalisme musulman a prévalu; on ne doit pas, disent les Turcs, s'opposer à la colère de Dieu et prendre des précautions contre sa justice; les Grecs ont adopté à cet égard l'opinion des Turcs, car la misère aussi dans son désespoir croit à la fatalité; à quoi bon d'ailleurs conserver des moissons qui vont devenir la proie du fisc? pourquoi disputer à la sauterelle ce que doit dévorer la chenille?

Chypre n'a ni fleuves ni rivières, mais seulement des torrens qui ne sont, en été, que des ravins secs et poudreux; des citernes, des fontaines, quelques ruisseaux, fournissent l'eau nécessaire aux habitans des villes et des campagnes; quant aux fruits de la terre, les laboureurs les attendent des nuages du ciel et des pluies de l'hiver, comme l'Égypte attend ses moissons de la crue du Nil. En parcourant l'île de Chypre, on n'y rencontre nulle part, même dans les hautes montagnes, ces bois touffus, ces forêts profondes, qui, dans nos climats, entretiennent la fraîcheur et l'humidité du sol. Au printemps, les fleurs telles que la renoncule, la jacinthe, l'anémone, donnent aux lieux les plus sauvages, l'aspect d'un parterre et d'un jardin; puis, au mois de juin et de juillet, on ne voit plus qu'une poussière ardente, des herbes brûlées sur un sol aride et nu. Une remarque que j'ai pu faire dans tous les pays où nous avons passé, c'est que chaque contrée

a des vents ou des courans d'air qui lui sont particuliers, les uns dont le souffle propice apporte la santé et la vie, les autres qui, semblables à de mauvais génies, sèment sur leur passage la disette et toutes sortes de maux; le *limbat*, que nous avons vu à Smyrne, visite aussi l'île de Chypre; il y rafraîchit l'air pendant l'été, et ranime à la fois les hommes, les animaux et les plantes. Dans toutes les parties méridionales de l'île, c'est le vent du nord qu'on regarde comme le plus malfaisant des enfans d'Éole; il embrase l'air qu'on respire, dessèche les monts et les vallées, tarit les sources des fontaines, apporte sur ses ailes de feu des nuées de sauterelles, répand au loin les germes de la fièvre et les maladies contagieuses. L'île de Chypre n'a aucun de ces animaux qui désolent les campagnes, tels que le loup, le tigre, l'hiène; les troupeaux de chèvres, qu'on y entretient en grand nombre, peuvent errer en paix sur les monts et les coteaux les plus déserts. Les lièvres, les perdrix, les francolins, les bécasses, toutes sortes d'oiseaux de passage abondent dans les plaines, et la chasse est un des plaisirs favoris des Cypriotes. L'excessive chaleur du climat enfante beaucoup de reptiles et de serpens, parmi lesquels on cite l'aspic ou le *couphi*. Cette espèce de serpent, long d'une coudée, est jaune et noir; il a deux bosses sur le front; sa piqûre est mortelle; comme il se tient ordinairement dans les blés, il fait beaucoup de mal au temps de la moisson; j'ai entendu parler d'un remède dont le secret se conserve depuis long-temps dans une famille grecque; la guérison s'opère, dit-on, par le seul attouchement, quelquefois même par une parole prononcée en l'absence des malades. Je m'informerai de ce qu'il y a de vrai dans toutes les merveilles qu'on débite à ce sujet; je vous dirai ce que j'aurai vu ou ce que j'aurai pu savoir.

J'aurais bien voulu faire un voyage au mont Olympe ou mont Sainte-Croix, que nous voyons de Larnaca, et qui n'est qu'à une distance de sept à huit lieues : le mauvais temps nous a retenus jusqu'ici. Dans la haute antiquité, l'Olympe de Chypre passait pour être le séjour des muses, et Vénus, qui avait des autels sur cette montagne, porta quelquefois le nom d'*Olympie*. Dans les premiers temps du christianisme, une chapelle consacrée à l'archange Michel remplaça le temple de Vénus; l'Olympe devint une montagne chrétienne, et, comme le mont Athos, elle se couvrit de monastères et de cellules. Depuis le règne de Constantin et le voyage de sainte Hélène à Jérusalem, un des sommets du mont Olympe, qui fut appelé *Sainte-Croix*,

avait toujours été un lieu de pélérinage pour les chrétiens d'Orient et de l'Occident ; le seigneur d'Angleure, vers la fin du quatorzième siècle, s'y rendit avec d'autres pélerins ; on y conservait la croix du bon larron ; « Icelle croix, nous dit le pieux voyageur, est de moult » grande vertu, et c'est chose merveilleuse à voir. Un chevalier avait » voulu emporter un morceau de cette croix, et le vaisseau sur lequel » il s'embarqua pour revenir en France, ne put jamais gagner la haute » mer, et fut toujours forcé par les vents de revenir au port de Li- » missol, *jusqu'à ce que ledit chevalier eut restitué la relique dérobée.* » On raconte à peu près la même chose d'une image enlevée au temple de Junon la Samienne ; le vaisseau ne put s'éloigner du rivage de Samos, et fut obligé de rapporter au temple l'image de la déesse. Il subsiste encore, sur la montagne Sainte-Croix, une chapelle desservie par des caloyers, et plusieurs couvens ou colonies de moines cultivent les vallées de la montagne sainte, employant leurs journées au travail, les nuits à la contemplation et à la prière.

Nous avons profité de quelques heures de soleil pour faire une promenade au lac des Salines : le terrain sur lequel se trouve la saline est maintenant découvert et presque entièrement à sec ; le bassin ou le lac se remplit au commencement du printemps, et se cristallise pendant les chaleurs de l'été ; à mesure qu'on enlève la partie cristallisée, on l'entasse en grosses meules sur la rive ; le sel est vendu ensuite à des marchands qui le transportent en Syrie, dans l'Archipel et jusqu'à Constantinople. Le terrain où se forme le sel paraît n'avoir pas toujours été couvert d'eau, car nous y avons reconnu des ceps de vigne, encore attachés au sol. Au midi, on aperçoit les restes d'une chaussée ; les gens du pays, après les grandes pluies, y ont quelquefois trouvé des médailles ou des objets d'une haute antiquité, ce qui prouverait que ces lieux n'ont pas toujours été sans habitations ; n'est-il pas permis de croire que, dans le temps de sa grandeur, la ville de Cithium a pu s'étendre jusqu'à l'endroit qu'occupe maintenant la saline?

Au nord du lac, sur une élévation, est bâti un fort beau téké qu'on appelle le *tombeau de la sultane*. Les Turcs racontent que dans ce lieu fut ensevelie une tante de Mahomet. Ce fait n'est pas bien prouvé, mais il y a si peu de monumens élevés aux femmes dans les contrées musulmanes, qu'il faut noter celui-ci. Le téké de la sultane est occupé par un seul derviche, qui appartient à l'une des plus nobles familles turques de Nicosie. Il a des manières fort polies, la conversation

enjouée, et ne ressemble en rien à ces grossiers santons dont nous parle l'abbé Mariti. Je lui ai adressé quelques questions sur la tante de Mahomet, il a évité de me répondre; si j'en crois mon interprète, le cénobite des Salines n'en sait pas plus que moi sur la sultane dont il surveille la tombe. Les musulmans, d'ailleurs, lorsqu'ils se trouvent avec des chrétiens, parlent fort rarement du prophète et de sa famille.

P. S. Il est arrivé dans la rade plusieurs bâtimens, les uns partis de la Syrie, les autres de Smyrne; les nouvelles de Beyrouth et de Saint-Jean d'Acre disent que la guerre civile est dans le pays de Naplouse, que tout est en feu dans la Galilée, et que la peste fait des ravages dans la Palestine; ces nouvelles nous donnent de véritables craintes pour notre pélerinage, mais elles ne changent point notre résolution. Un des bâtimens arrivés de Smyrne a relâché à Rhodes; je vous donne à deviner la nouvelle qu'il nous apporte; deux jours après notre départ, il est venu à Rhodes un capidgi avec un firman du grand-seigneur; ce capidgi avait à peine mis le pied dans la ville, que les habitans ont appris que leur bey venait d'être étranglé; l'envoyé du sultan a fait saler la tête du bey, et l'a emportée à Constantinople, où elle doit être exposée devant la porte du sérail. Les nouvelles de Rhodes ne disent rien de la joie du peuple; pour se réjouir, il ne suffit pas d'être débarrassé d'un fléau, il faut savoir si un autre fléau n'est pas en route, et si Dieu n'a pas tiré des trésors de sa colère un nouveau bey aussi méchant que celui dont le règne est passé.

LETTRE LXXXVIII.

Histoire de Chypre pendant les croisades et dans les temps modernes.

Larnaca, janvier 1831.

L'île de Chypre, comme la plupart des pays d'Orient, a commencé par des merveilles ; les premières pages de ses annales sont des fables, et comme ces fables sont pleines de poésie et d'images riantes, elles se sont conservées dans la mémoire des hommes ; cette île, comme elle était féconde et de facile accès, dut être souvent envahie, et son histoire se trouve confondue avec celle des plus grands conquérans de l'antiquité ; nous y retrouvons Cyrus, Alexandre, Sémiramis, les plus grands monarques de la Perse et de l'Égypte. Les Grecs, les Phéniciens, les peuples du Nil et de l'Éthiopie, envoyèrent tour-à-tour dans l'île de nombreuses colonies, avec leurs usages, leurs lois et leurs divinités. Il résulta de ce concours de plusieurs nations que, dès les premiers temps, la population se trouva mélangée, que le territoire fut divisé en plusieurs États et que l'île eût des noms différens. Il n'est pas aisé de suivre son histoire à travers les révolutions des temps primitifs, et la magnificence de ses quinze cités, de ses neuf royaumes, est le seul fait qu'on puisse regarder comme positif ; dans les siècles moins reculés, Rome, Byzance, les croisés, enfin les Turcs, l'ont soumise à leur domination ; toutes ces révolutions, toutes ces conquêtes ont été racontées par les historiens ; je m'en tiendrai ici à l'époque des croisades et du moyen âge.

Je dois d'abord vous rappeler que l'île de Chypre fut, dès les premiers temps de l'Église, un lieu de passage pour les pélerins qui se rendaient à Jérusalem. Beaucoup de saints personnages, des princes, des prélats venus des contrées les plus reculées du nord de l'Europe, telles que le Danemarck et la Norwége, s'arrêtèrent dans cette île,

alors soumise à l'empire grec ; plusieurs y moururent et y furent ensevelis. Lorsqu'après la seconde croisade, les armées de la croix prirent la route de la mer, les flottes qui les transportaient sur les côtes de Syrie cherchèrent souvent à Chypre un abri, des secours et des vivres. La flotte de Richard-Cœur-de-Lion, après s'être arrêtée, comme nous l'avons vu, dans le port de Messine et dans celui de Rhodes, aborda à Limissol ; on sait que Richard fit alors la conquête de l'île ; mais les circonstances les plus curieuses de cette expédition sont très-peu connues ; je les trouve dans la chronique de Gauthier-Vinisauf, que je vous ai déjà citée ; je pense qu'un extrait de cette chronique vous intéressera ; rien ne peint mieux, à mon avis, le caractère et l'esprit des chevaliers de la croix et des héros ou des conquérans du moyen âge ; vous ne serez pas fâché d'ailleurs de voir comment on fondait des royaumes et des empires au temps si merveilleux des guerres saintes.

Lorsque la flotte des croisés (je suis, en l'abrégeant, la relation de Gauthier-Vinisauf) eut quitté le port de Rhodes, elle essuya une violente tempête devant le golfe de Satalie. Un vaisseau qui portait Jeanne de Sicile et Bérengère de Navarre, fiancée au roi d'Angleterre, se trouva séparé du reste de la flotte, et vint chercher un abri dans la rade de Limissol ; plusieurs navires avaient échoué sur la côte ; ceux qui les montaient et qui s'étaient sauvés avaient été dépouillés sur la rive, arrêtés et renfermés dans un château fort. En ce temps-là, l'île de Chypre était gouvernée par un prince grec, nommé Isaac, qui avait usurpé la souveraineté et prenait le titre d'empereur ; Gauthier Vinisauf nous dit que l'usurpateur avait fait un traité avec Saladin, *et que tous deux avaient scellé leur alliance en buvant de leur sang.*

Les deux princesses, à peine arrivées dans la rade de Limissol, firent solliciter Isaac en faveur des croisés qu'on avait dépouillés et qu'on retenait captifs ; celui-ci leur répondit par les plus belles protestations d'amitié, et joignit à son message d'excellent vin de Chypre, *qui n'a pas son pareil sur la terre.* Il invitait les deux reines à quitter leur navire ; les princesses craignaient de tomber dans un piége en descendant à terre, et craignaient en même temps de se faire un ennemi d'Isaac en restant dans leur vaisseau ; elle ne savaient quel parti prendre, lorsqu'on aperçut au loin deux vaisseaux qui s'avançaient à pleines voiles ; on en vit bientôt deux autres ; enfin parut toute la

flotte de Richard; cette flotte entra dans la rade, *conduite par le secours de Dieu le jour de la fête de Saint-Jean.*

Quand Richard eut appris tout ce qui s'était passé, il envoya des députés auprès d'Isaac pour lui demander la réparation des injures faites aux pélerins, et de plus, la restitution de tout ce qu'on avait pris aux naufragés : l'usurpateur, que la chronique appelle *Guenelon*, ne répondit que par des menaces et des paroles de mépris, car il se croyait tout permis, puisque Dieu *n'avait pas fait éclater contre lui sa colère.* Le roi d'Angleterre, au retour de ses députés, ordonna à ses guerriers de prendre les armes; lui-même, suivi de ses plus braves chevaliers, se jeta dans une nacelle et ne s'occupa plus que de débarquer, pour châtier l'insolence d'Isaac et des Grecs, que les Latins ne désignaient alors que sous le nom flétrissant de *griffons.* Ceux-ci firent tous leurs efforts pour empêcher le débarquement des croisés; on entassa sur le rivage des obstacles de toute espèce, des portes de maisons, des fenêtres, des tonneaux, des soliveaux, des bancs, des marches d'escaliers, de grosses poutres, de vieux boucliers, de vieux casques, des carcasses de barques et de navires; des archers et des balistaires montèrent sur quatre galères réunies dans le port; mais toute cette défense ne put arrêter un moment le vaillant roi Richard et ses compagnons, qui, montés sur de frêles barques, s'approchèrent de la rive, se précipitèrent à terre, et furent, en quelques minutes, maîtres de la ville de Limissol et de son château; le monarque anglais prit un mauvais cheval qu'il rencontra, et poursuivit *l'empereur Guenelon*, l'appelant à un combat singulier; mais l'empereur *fuyait comme s'il n'eût rien entendu.*

Le lendemain de cette victoire, Richard fit sortir les chevaux des navires, et se mit à la poursuite d'Isaac qui campait dans une vallée couverte de bois, à deux lieues de Limissol. L'empereur de Chypre avait autour de lui une troupe nombreuse de soldats; les Grecs ou *griffons,* à la vue des croisés, jettent de grands cris et paraissent disposés au combat; les croisés s'arrêtent et se mettent en défense; Richard n'avait avec lui que cinquante chevaliers. Dans ce moment de péril, un clerc, nommé *Hugues de Maru,* s'approche du roi, et lui dit : « Seigneur roi, il paraît prudent de ne pas se mesurer avec cette » multitude d'ennemis. — Seigneur clerc, lui répond Richard, » mêlez-vous de votre écriture sainte, et laissez-nous faire la guerre.» Quelques chevaliers font au roi les mêmes représentations; pour

toute réponse, Richard pousse son cheval, et suivi de quelques braves, il se jette dans les rangs des Grecs, et s'attache à combattre Isaac, dont le cheval tombe renversé d'un coup de lance ; la victoire ne reste pas long-temps douteuse ; les Grecs et leur empereur fuient de tous côtés. Ici Gauthier-Vinisauf prend le ton et les couleurs de l'épopée pour décrire le champ de bataille couvert de chevaux tués, de débris de lances et d'épées, de casques et de cuirasses dispersés sur la terre; l'historien nous décrit aussi les richesses qui tombèrent aux mains du vainqueur, parmi lesquelles on remarquait la bannière des griffons toute brodée d'or et la magnifique tente d'Isaac.

Isaac, plein de crainte, se retira dans la ville de Nicosie ; Richard rentra triomphant dans Limissol ; les fêtes succédèrent aux combats ; le mariage du roi d'Angleterre et de Bérengère de Navarre fut célébré avec une grande pompe en présence des Grecs et des croisés. C'était un dimanche, jour de Saint-Pancrace; toute la journée fut consacrée aux plaisirs, aux danses et aux festins ; la vieille Amathonte sembla tout à coup sortir de ses ruines avec ses images riantes, avec ses anciennes voluptés ; s'il y avait eu alors parmi les pélerins, des poètes, ils n'auraient pas manqué de comparer la jeune reine, jetée à Limissol par la tempête, à Vénus sortant de l'onde, et son époux au terrible dieu des combats. Dès le jour suivant, Richard s'occupa de recommencer la guerre contre Isaac ; mais, comme celui-ci ne se sentait pas la force de résister, il implora la paix par l'intermédiaire du grand maître des Hospitaliers ; il fut résolu, qu'avant de reprendre les hostilités, il y aurait une conférence entre les deux princes : on choisit pour cela une grande plaine voisine de Limissol. Ici le chroniqueur nous représente Richard, arrivant au rendez-vous, monté sur un cheval fauve, venu d'Espagne ; la selle était couverte d'étoiles d'or ; le sinople y brillait, mêlé à d'autres couleurs ; sur la housse, l'aiguille avait figuré deux lions qui se menaçaient, tenant leurs pattes de devant l'une sur l'autre; le roi avait des éperons d'or ; il était revêtu d'une tunique de satin rose ; il portait un manteau rayé, parsemé de croissans d'argent et de cercles radieux avec la forme du soleil; une épée pendait à son côté, la garde en était d'or, le baudrier et le fourreau garnis de lames d'argent ; le monarque avait sur sa tête un bonnet d'écarlate, où diverses figures d'oiseaux et d'animaux étaient brodées à points d'or.

Cette magnificence royale attirait tous les regards ; Richard s'a-

vança, tenant son sceptre à la main ; Isaac, de son côté, étalait la parure des Grecs; mais on ne remarquait en lui que son air abattu et consterné ; la situation malheureuse où il se trouvait, était la seule chose qui attirât sur lui l'attention des spectateurs. A la suite de plusieurs propositions faites de part et d'autre, l'empereur de Chypre promit obéissance et soumission au roi d'Angleterre ; il offrit de remettre toutes ses places entre les mains de Richard, et de l'accompagner à la terre sainte avec cinq cents cavaliers ; il s'engageait de plus à payer trois mille cinq cents marcs d'argent pour indemniser les pélerins qu'on avait dépouillés après leur naufrage. Le roi fit examiner ces propositions par ses conseillers, et ceux-ci lui déclarèrent qu'elles convenaient à la dignité royale, ainsi qu'à l'honneur et au bien des croisés. Isaac jura qu'il observerait toutes les conditions du traité, et les deux princes se donnèrent le baiser de paix.

Cette paix jurée ainsi ne dura qu'un jour ; un des courtisans d'Isaac, nommé Païen de Caïphas, vint lui dire que Richard avait le projet de le faire arrêter et de le charger de fers ; Isaac crut ce qu'on lui disait, et n'écoutant que sa crainte, il abandonna ses tentes, ses chevaux, ses bagages, et courut s'enfermer dans Famagouste ; bientôt la nouvelle de cette évasion parvient à Limissol ; Richard ne peut contenir son indignation ; une partie de son armée se dirige contre Famagouste, tandis que lui-même part avec plusieurs galères, pour assiéger la place par mer ; mais Isaac avait déjà quitté sa retraite, et, suivi de quelques-uns des siens, il s'était mis à errer dans des pays couverts de bois ; alors Richard marcha sur Nicosie, la capitale de l'île ; Isaac, avec quelques soldats, se présenta sur le chemin des croisés ; mais n'osant les combattre, il alla se cacher dans le château de *Candeyra*, bâti au milieu des montagnes de *Buffavent*. Les habitans de Nicosie vinrent au-devant du roi d'Angleterre, et le reconnurent pour leur souverain; Richard reçut leur soumission, et, pour gage de leur fidélité, il leur ordonna de se couper la barbe. Toute la noblesse qui n'aimait point Isaac, n'hésita pas d'obéir au roi des pélerins.

Tandis que Richard poursuivait ainsi la guerre contre Isaac, Guy de Lusignan qui venait de perdre le royaume de Jérusalem, était venu au-devant des croisés ; le roi d'Angleterre le chargea d'assiéger plusieurs châteaux de l'île, entre autres ceux de *Chermies*, de *Didyme*, de *Buffacento ;* tous ces châteaux se rendirent aux premières attaques ; dans le château de Chermies, qui fut assiégé par mer et par

terre, se trouvaient la fille unique et tous les trésors d'Isaac. Lorsque l'empereur fugitif apprit que sa fille, qu'il aimait tendrement, était prisonnière des pélerins, il tomba dans un grand désespoir, quitta le château de Candeyra, et vint se jeter aux genoux de Richard; il renonçait à toutes ses villes, à sa couronne; il consentait à ne plus rien posséder sur la terre; il abandonnait tout; et, pour grace unique, il demandait à n'être pas chargé de chaînes de fer. Le roi d'Angleterre le releva, le fit asseoir près de lui, lui rendit sa fille, et lui donna, non des chaînes de fer, mais *des chaînes d'argent*.

Telle fut la conquête et l'origine du royaume de Chypre; Richard avait débarqué à Limissol, le jour de la Saint-Jean-Baptiste; trois semaines après, toute l'île était en son pouvoir; ce qui vous surprendra, c'est que tous les détails de ce grand évènement sont passés sous silence par les historiens de Chypre, comme par les historiens d'Angleterre; les voyageurs modernes, à qui les documens historiques ont manqué, sont tombés dans quelques erreurs que je dois relever. Je lis, par exemple, dans l'abbé Mariti, que *Tremitus*, et plusieurs autres bourgs et villages, voisins du mont Olympe, furent détruits par les croisés. Il n'y a pas un mot de vrai dans cette assertion; un certain chevalier de *Jauna*, dans une longue histoire de l'île de Chypre, nous parle aussi de la destruction d'Amathonte par Richard, ce qui n'est pas moins hasardé. Lorsque les pélerins anglais abordèrent dans l'île de Chypre, il n'était plus question d'Amathonte; la ville, dont ils s'emparèrent à leur débarquement, portait déjà le nom de *Limissol;* il s'est trouvé des savans qui ont imaginé que Guy de Lusignan fonda la ville de Limissol, et qu'il lui donna le nom d'une province de France, le *Limosin*. C'est ici qu'il faut admirer la science des étymologistes.

J'aurais voulu que nos chroniqueurs nous eussent donné sur Isaac, quelque chose de plus positif et surtout de plus impartial que ce que nous lisons dans l'*itinéraire* de Richard. On ne peut douter que cet Isaac ne fût un prince fort peu digne d'estime; les faits authentiques suffisent pour faire apprécier son incapacité et son peu de courage; mais je ne crois point qu'il se soit entendu avec Saladin pour faire mourir les chrétiens; je ne crois point, comme nous le dit Gauthier-Vinisauf, qu'il ait employé dans les combats des flèches empoisonnées, ou qu'il ait médité toutes les trahisons qu'on lui impute; le malheureux Isaac n'avait point à sa suite, comme le roi Richard, des histo-

riens et des panégyristes; et, de plus, la fortune s'était déclarée contre lui. N'y avait-il pas là plus qu'il n'en fallait pour qu'il fût sacrifié dans l'histoire? Une remarque générale qu'il faut faire pour le moyen âge, et peut-être pour des temps moins barbares, c'est qu'il n'y avait alors rien de plus beau, rien de plus grand, rien de plus juste que la victoire; il résultait de là qu'un conquérant était toujours à peu près irréprochable; d'un autre côté, un prince qui était vaincu, devait avoir tous les torts imaginables, tous les vices les plus honteux; c'est ce qui est arrivé à ce pauvre Isaac. Après avoir été dépouillé de ses États, il fut conduit comme prisonnier à la suite de Richard, et mourut à Tripoli dans l'obscurité et la misère, sans qu'aucune voix s'élevât pour le plaindre, encore moins pour le justifier. Pendant ce temps-là, le roi d'Angleterre vendait l'île de Chypre aux Templiers, et ceux-ci, après en avoir pris possession, la revendirent à Guy de Lusignan, que la croisade n'avait pu faire remonter sur le trône de David et de Godefroy. Le roi Guy, formé à l'école de l'adversité, mérita l'amour des Cypriotes. Les institutions de la terre sainte le suivirent dans l'île de Chypre; les *assises de Jérusalem,* devenues les lois du pays, y firent fleurir la paix et la justice; les successeurs de Guy imitèrent son exemple; ils régnèrent à la fois sur l'île de Chypre et sur ce qui restait des colonies chrétiennes en Syrie; leur puissance devint redoutable aux musulmans, et la dynastie de Lusignan fut comptée parmi les familles des grands monarques de la chrétienté. Ce nouveau royaume d'Orient fut regardé en Europe comme un avant-poste des milices de la croix, comme un boulevart contre les invasions des Sarrasins, comme une station commode pour les flottes chrétiennes qu'on envoyait en Syrie et en Égypte.

La flotte qui portait saint Louis à la croisade, aborda au port de Limissol, à la fin de septembre 1248, soixante-huit ans après la conquête de Richard; c'est dans l'île de Chypre que Louis IX avait fait rassembler ces tonneaux remplis de vin, ces amas de blé qui, au rapport de Joinville, *s'élevaient comme des montagnes;* c'est là qu'il reçut tous les princes chrétiens d'Orient qui venaient implorer sa justice, et les ambassadeurs d'un prince tartare qui voulait embrasser la foi de l'Évangile; le roi de France passa tout l'hiver en Chypre, assistant tous les jours au service divin dans la cathédrale de Nicosie, et ne négligeant point d'étudier les lois du pays, avec la pensée qui le suivait partout, d'améliorer les lois et coutumes de son royaume. Le

duc de Ponthieu, les comtes de Dreux et de Vendôme, le dernier des Archambaud de Bourbon, plusieurs autres princes et chevaliers français, moururent en Chypre ; saint Louis ne s'embarqua pour Damiette avec son armée, qu'après la Pentecôte de l'année 1249.

Lorsqu'après la croisade de Louis IX, les colonies chrétiennes éprouvèrent de nouvelles calamités, leur misère et leur décadence trouvèrent un appui dans le royaume de Chypre ; lorsque Saint-Jean d'Acre et les autres cités qui restaient aux chrétiens, furent menacés par les sultans du Caire, les rois de Chypre vinrent à leur secours, et quand elles eurent succombé, tout ce qui avait survécu à ces guerres malheureuses, se réfugia dans un royaume dont les princes portaient encore le titre de rois de Jérusalem. Les marchands établis à Tripoli et à Saint-Jean d'Acre, vinrent s'établir à Nicosie, à Limissol, à Famagouste : la cour des rois de Chypre devint l'asile des princes et des seigneurs de Beyrouth, d'Ibelin, de Sephet, de Jaffa, des deux ordres du temple et de Saint-Jean ; plus tard le royaume des Lusignans resta seul pour combattre les ennemis des chrétiens en Orient, et n'eut souvent pour auxiliaire que la chevalerie de Rhodes. On vit plusieurs fois des rois de Chypre venir en Europe pour solliciter les secours du pape, ceux des rois de France et des autres puissances de la chrétienté, afin de résister aux attaques continuelles des musulmans de l'Anatolie, de la Syrie et de l'Égypte ; on voulait faire revivre l'esprit des croisades, mais l'enthousiasme des guerres lointaines, des guerres de la croix, ne pouvait renaître dans cet Occident que préoccupaient les idées confuses d'une civilisation commencée, et qui, au milieu des schismes, des guerres civiles, des révolutions de tout genre, marchait à un ordre de choses nouveau. Le royaume de Chypre, abandonné ainsi par les opinions qui l'avaient fondé, et livré à ses propres forces, ne put faire que de vaines tentatives pour attaquer ses ennemis, et le plus souvent, il resta sur la défensive. Toutefois il eut des momens de gloire ; l'agriculture et le commerce firent d'heureux progrès ; les républiques les plus florissantes de l'Italie portèrent quelquefois envie au royaume de Chypre ; on disait des marchands de Famagouste, de Limissol, de Nicosie, ce que l'Écriture a dit des marchands de Tyr et de Sidon. Heureuse cette colonie chrétienne si elle eût été toujours gouvernée par des princes pleins de modération, de bravoure et de prudence, comme Pierre II et Hugues III !

Ce qui m'afflige surtout en relisant l'histoire du temps des croi-

sades, c'est de voir qu'aucun des États formés par les croisés en Orient ne put s'asseoir sur des fondemens solides, et que presque tous périrent par les excès de la corruption. Dans le seizième siècle nous ne voyons plus à la cour de Nicosie que des discordes, des assassinats, des empoisonnemens, des trahisons; la dynastie des Lusignans s'éteignit et disparut au milieu de tous les vices qu'on a reprochés au Bas-Empire, de tous les crimes, de toutes les violences qui souillent l'histoire des peuples barbares. Venise profita de ces désordres pour s'emparer de l'île de Chypre, pour se proclamer l'héritière d'une famille de rois, et ce que ne pouvait plus faire l'esprit des croisades, les exhortations des papes, les ligues des princes, fut accompli par l'ambition d'une république et par l'esprit du négoce; ce fut le lion de Saint-Marc qui sauva l'île de Chypre de l'invasion des sultans du Caire, auxquels elle payait déjà un tribut. On aurait pu contester à Venise ses droits sur l'île de Chypre, et lui reprocher les moyens qu'elle employa pour succéder à la dynastie des Lusignans, mais elle légitima en quelque sorte son occupation en protégeant un pays qui allait succomber, et lorsqu'on voit, au moment de l'invasion des Turcs, le courage que déployèrent les Vénitiens, les maux inouis qu'ils eurent à souffrir, on ne songe guère à ce que leur domination pouvait avoir d'injuste dans son origine.

Il y a à peu près deux cent soixante ans que l'île de Chypre est tombée au pouvoir du sultan Sélim, et c'est ici qu'on peut voir clairement ce qu'un pays conquis a pu devenir entre les mains des Turcs, car toutes les provinces soumises à leurs armes ont été à peu près traitées de la même manière; toutes ces provinces n'ont jamais connu d'autre justice que celle de la victoire, d'autre régime que celui de la conquête; c'était toujours la guerre avec ses barbaries, la guerre avec ses excès et ses exigences sans frein. L'empire ottoman avait des lois protectrices, des maximes d'équité; ces belles maximes, ces lois protectrices pouvaient se voir alors comme aujourd'hui dans les proclamations du prince, dans les pages du Coran et dans les livres des docteurs; mais autre chose était l'administration des pachas, des mutselins, des beys, des agas et des cadis; avez-vous de l'or? où y a-t-il de l'or? disaient tous ceux qu'on envoyait pour gouverner les peuples conquis. Jamais il n'est venu à la pensée de ces hommes qui cherchaient de l'or, de relever une ruine, de bâtir une maison, d'ouvrir un chemin, de créer une branche d'industrie, ni même de

planter un arbre dans la province livrée à leurs mains avides.

Quelque temps après la conquête de Chypre, l'île fut cédée par les sultans aux grands visirs; ceux-ci la livrèrent à une compagnie financière, et tout le monde spécula sur sa ruine. Les pachas ou les mutselins n'y furent envoyés que pour lever les impôts, et pour faire les affaires des capitalistes de Stamboul. La tyrannie fiscale, après avoir dévoré la richesse de l'île, s'en est pris à la pauvreté et à la misère. Ce qu'on m'a raconté de la levée des impôts dans ce pays, est véritablement incroyable. Si on déserte, la charge retombe sur celui qui reste; si on meurt, elle tombe sur ceux qui ont survécu; un village qui n'a pas perdu tous ses habitans, paie pour les villages restés déserts. La seule énumération des taxes remplirait un volume; le moindre prétexte suffit au génie du fisc; quelquefois on a imposé tous ceux qui s'appelaient Jean, Pierre ou Dimitri; d'autres fois on mettait sur la liste des contribuables tous ceux qui étaient mariés, quelque temps après ceux qui ne l'étaient pas; ajoutez qu'il n'y a point de merci pour ceux qui doivent quelque chose au fisc insatiable; vous savez que, dans notre barbarie du moyen âge, la religion chrétienne avait pris sous sa sauvegarde les bœufs et la charrue du laboureur. Rien n'est sacré ici pour ceux qui lèvent les tributs, et le Coran ne défend point l'agriculture de leurs exactions. Si le paysan n'a plus que ses instrumens de labour, on s'en empare; s'il n'a plus que sa cabane, on la démolit pour en vendre les matériaux; les lambeaux qui le couvrent, les maladies qui l'assiégent, la faim qui le dévore, ne le mettent point à l'abri! il faut qu'il paie, car l'important est que le mutselin fasse sa fortune, que tous les agens du fisc s'enrichissent, et que les capitalistes qui ont affermé le gouvernement de l'île retirent douze ou quinze pour cent des fonds qu'ils ont avancés.

Les voyageurs qui ont visité l'île de Chypre dans le siècle dernier, déploraient déjà sa décadence; cette décadence n'a fait que s'accroître, et, si j'en crois ce que j'entends ici de tous côtés, elle est maintenant à son comble. Le mal en est venu au point qu'il a étouffé parmi les Grecs de Chypre jusqu'au sentiment du patriotisme. L'impatience des Cypriotes pour quitter leur sol natal est égale à celle que montrèrent autrefois les Hébreux pour sortir des terres de Pharaon. On ne voit que des gens qui s'enfuient, et tous les périls qu'on brave ailleurs pour sauver son pays, on les brave ici pour le déserter. Ajoutez à cela que la révolution de Morée est venue jeter dans ce peuple des espé-

rances qui ne peuvent s'accomplir et qui ne font que rendre sa situation plus insupportable; on assure que la Porte a voulu réformer le gouvernement de l'île de Chypre, mais je crains que ce remède ne vienne trop tard.

La population de l'île ne s'élève pas aujourd'hui à quatre-vingt mille ames, Grecs et Turcs. Dans l'antiquité, le territoire de Chypre fournissait des sujets à neuf royaumes différens, et des habitans à quinze grandes cités; vous pouvez juger jusqu'où va le mal; au reste, ce que nous voyons ici, nous l'avons vu partout sur notre passage; combien d'îles de l'Archipel sont presque désertes! Les rives de l'Hellespont ne sont pas peuplées davantage! Que sont devenues ces contrées de l'Asie mineure, d'où il sortait des armées semblables à de grands peuples? Que sont devenues tant de villes qui envoyaient partout des colonies? Jusqu'ici ce ne sont pas seulement les débris des cités, les ruines des empires que nous avons trouvés en Orient, mais les tristes restes des nations et les ruines de l'espèce humaine. Quelle est la cause de cette dépopulation? On me répondra que c'est la barbarie des Turcs; oui, sans doute, les Turcs ont pu y contribuer, mais le mal avait commencé avant eux : pour s'en assurer il suffira de lire l'histoire du Bas-Empire. Qui pourra remédier à ce dépérissement presque universel? Autrefois les Tartares venaient renouveler les sociétés corrompues, et repeupler les régions que les vices des peuples et de leurs chefs avaient rendues désertes; maintenant les hordes de la Tartarie restent sur leur plateau, et cette grande manufacture des nations, *officina gentium*, s'est arrêtée depuis quelques siècles. Au temps des croisades, l'Occident envoyait des armées en Orient; toutefois l'Europe ne put donner des habitans aux royaumes fondés par les armes de ses guerriers, et c'est pour cela que ces royaumes ont péri. La civilisation, dont on nous parle tant, et qui doit faire le tour du monde, fera-t-elle mieux que les Tartares? fera-t-elle mieux que les croisades? Dans la situation où se trouve l'Europe, il n'est pas aisé de savoir ce qui peut en sortir pour les contrées où nous sommes. C'est maintenant surtout, c'est au milieu des désordres qui troublent notre globe, qu'il faut s'adresser à ceux qui se piquent de faire des prophéties, et qu'on peut leur répéter avec Isaïe : *Annoncez-nous les choses futures et nous vous dirons que vous êtes des dieux.*

LETTRE LXXXIX.

Nicosie.

Larnaca, janvier 1831.

Le 27 janvier, nous sommes partis pour Nicosie ; nous avions avec nous deux cavasis du consulat de France, à qui M. Pillavoine avait permis de nous accompagner, bien entendu qu'il n'entrerait en rien dans les frais de leur voyage. Deux ou trois Européens établis à Larnaca étaient partis avec nous ; notre itinéraire n'a rien ici qui mérite d'être rappelé. Après avoir traversé le village d'Aripe et des terres à moitié cultivées, nous sommes arrivés à la source qui donne de l'eau au bourg de la Marine. Là, notre caravane a fait une halte, car dans les contrées où nous sommes, il est d'usage pour les muletiers et les animaux qu'ils conduisent, de s'arrêter lorsqu'on trouve le moindre filet d'eau ; dans les chaleurs de l'été, on s'arrête ainsi pour se désaltérer et se rafraîchir ; en hiver on s'arrête encore par habitude, et comme pour saluer l'urne de la fontaine, et montrer son respect pour l'humide élément : cette station faite devant la source d'*Aspera,* au milieu de deux ou trois troupeaux de chèvres, a été le seul évènement de la première journée de notre voyage. Après trois heures de marche dans un pays sillonné par le lit des torrens, à travers des collines couvertes de bruyères, nous sommes arrivés au village d'*Athiène*, situé à moitié chemin de Nicosie. Notre projet était d'y passer la nuit, et comme le soleil n'était pas encore couché, nous avons parcouru le village et ses environs. Athiène n'est habité que par des Grecs ; chaque maison a sur la porte une croix ; quelques débris d'anciens édifices ont frappé çà et là notre attention ; nous avons vu sur les murailles d'une chaumière deux lions attelés ; ailleurs des fragmens de statues, et dans les masures d'une chapelle ou d'une église, des peintures rouges et bleues, représentant la Vierge et les apôtres. Nous avons

fait quelques pas dans la plaine, couverte au loin de blés verdoyans; le village d'Athiène et ses environs ressemblent tout-à-fait à nos villages de la Beauce ou du pays chartrain; en revenant au gîte où nous devions coucher, nous avons trouvé un fort bon pilau, et nous y avons fait honneur; puis chacun de nous, s'enveloppant de son manteau, a cherché dans la maison, dans l'écurie ou sous des hangars, le réduit le moins incommode pour attendre le jour.

Le lendemain, au lever de l'aurore, nous avions déjà traversé la longue plaine d'Athiène, et nous étions au-delà du torrent auquel le village de Margo donne son nom. Le pays que nous traversions ressemblait à celui que nous avions vu la veille; un chemin montueux, rempli de pierres, quelques broussailles sans verdure, et ça et là des habitations avec des plantations de mûriers; arrivés enfin sur la plus haute des collines, nous avons découvert la vaste plaine au milieu de laquelle se trouve la ville de Nicosie. Cet immense horizon était borné au nord par les montagnes de Buffaventi, qui traversent l'île dans toute sa longueur.

Le premier aspect de Nicosie est celui d'une place de guerre très-bien fortifiée; nous sommes entrés par la porte de Famagouste; cette porte mérite de fixer l'attention des voyageurs; elle est telle que l'ont construite les ingénieurs vénitiens; on y retrouve sur les murs intérieurs des croix et des lions. Nous ne sommes pas descendus de cheval pour entrer dans la ville; mais c'est un privilége que n'ont point les Grecs; nos conducteurs ont quitté leurs mules, et payé aux gardes leur droit d'entrée. Notre caravane s'est fait conduire au palais de l'archevêché; nous avons reçu un très-bon accueil de l'archevêque et de son clergé; le palais épiscopal est un édifice considérable, mais fort mal entretenu; de longs corridors, des chambres qui n'ont que les quatre murs, une petite cour, un jardin planté d'orangers, une chapelle ou une très-petite église, voilà ce que nous avons remarqué au premier abord. L'archevêque de Nicosie est un des personnages les plus considérables de l'île; il a trois suffragans, les évêques de Paphos, de Larnaca et de Cérines. Le gouvernement s'adresse ordinairement à l'archevêque pour la levée des tributs; aussi le prélat est-il souvent associé à la haine que les Grecs portent à leurs oppresseurs; le poste de l'archevêque de Chypre n'est guère moins périlleux ni moins embarrassant que celui du patriarche grec de Constantinople; il répond auprès des Grecs de la tyrannie fiscale des Turcs : auprès des Turcs,

de tout ce que peut tenter le désespoir des Grecs; il y a dix ans, qu'on craignit un soulèvement dans l'île de Chypre ; cette crainte rendit les Turcs barbares, et fit tomber plus de deux cents têtes ; l'archevêque de Nicosie, l'évêque de Larnaca et celui de Paphos, furent étranglés dans la cour du mutselin ; depuis cette catastrophe, plusieurs prélats se sont succédé sur le siége épiscopal ; les jalousies du clergé grec, les soupçons et les défiances des Turcs, ne les laissaient en place qu'un moment ; le prélat qui nous a reçus, passe pour avoir une grande modération, beaucoup de désintéressement, une prudence consommée, ce qui lui a mérité la confiance des deux religions, et le fera rester sans doute plus long-temps sur son siége que ses derniers prédécesseurs. Je le souhaite du moins pour les voyageurs qui descendront comme nous au palais archiépiscopal.

Après avoir pris nos logemens à l'archevêché, nous avons fait demander au mutselin, à quelle heure il voulait nous recevoir ; on est venu nous dire qu'il nous attendait ; le gouverneur de Nicosie habite un palais bâti au temps des Vénitiens ; le lion de Saint-Marc se voit encore sur la porte ; nous sommes entrés dans une grande cour, au milieu de laquelle est une fontaine ; tout autour sont les écuries ; au-dessus des écuries est une galerie de bois, qui conduit aux appartemens du mutselin et dans les divers bureaux où se traitent toutes les affaires de l'administration ; il est d'usage que les étrangers soient d'abord conduits chez le kiaia, car, en bonne police, il faut avant tout qu'on sache qui vous êtes; le kiaia vous fait des questions et vous étudie ; dès lors on a sur le compte d'un voyageur une première opinion, et le mutselin sait comment il doit le traiter ; nous avons donc été présentés au kiaia, qui nous a questionnés fort adroitement, qui a vu nos firmans ou nos passe-ports, et dont l'accueil a été on ne peut pas plus flatteur ; nous avons traversé ensuite une troupe nombreuse de gardes et de serviteurs, pour arriver au mutselin ; son excellence était assise au coin de son divan, et ne s'est point dérangée à notre approche ; sa réception a été froide, mais à mesure que nous échangions des paroles, cette réception est devenue plus polie ; elle a fini par être presque affectueuse.

D'après ce qu'on nous a dit du mutselin de Chypre, il appartient à la classe des gens de cour ; c'est parmi les gens de cour qu'on prend ceux qui occupent les grands emplois de l'administration. Le grand-seigneur ne donne rien à ses courtisans, pas même à ceux qui sont

attachés au service de sa personne, mais il leur permet de prendre de l'argent partout où ils en trouvent, et c'est le peuple des provinces qui se trouve chargé de payer les flatteurs, et le plus souvent d'acquitter les dettes du sérail. Voilà comment on peut expliquer la fortune de la plupart des pachas, des mutselins, des beys, et des agens supérieurs de la Porte : tous ces gens de cour n'ont pas toujours tout ce qu'il faudrait pour gouverner ou réformer un État ; mais ils étonnent quelquefois les étrangers par leur politesse et leurs bonnes manières. Les pachas que j'ai vus jusqu'ici m'ont paru parfaitement élevés, et celui de Nicosie pourrait être pris pour modèle par tout le pays. S'il exerce le despotisme le plus difficile à supporter, le despotisme fiscal, il le fait du moins oublier à ceux qui l'approchent, par l'élégance et la douceur de ses formes.

Vous pensez bien que la conversation n'a pu rouler que sur des choses vagues et générales ; je n'ai point osé faire des questions ni sur Mahmoud, ni sur la réforme, en présence de la multitude d'esclaves qui nous écoutait. Pour ne pas rester muets, nous nous sommes rejetés sur l'histoire ancienne ; nous avons parlé au mutselin des antiquités de l'île ; toutes nos paroles n'ont été écoutées qu'avec un médiocre intérêt, car un gouverneur turc, comme vous avez pu en juger, ne vient pas en Chypre pour étudier les ruines de Cithium, de Paphos ou d'Amathonte. Nous aurions été mieux écoutés sans doute, si nous avions donné au mutselin l'idée d'une taxe nouvelle, de quelques moyens ingénieux de puiser dans la bourse du peuple, de quelques découvertes financières empruntées à notre Europe. Après avoir étalé notre érudition sur les temples de Vénus et d'Adonis, nous avons parlé du temps où régnait la famille de Lusignan, et nous avons beaucoup vanté les richesses de l'île à cette époque ; c'était un bon temps, nous a dit le mutselin, pour ceux qui gouvernaient l'île et qui levaient les impôts. Voilà un trait de caractère que je recommande à votre attention.

J'ai dit au mutselin que nous allions en pélerinage à Jérusalem ; l'idée d'un pélerinage plaît toujours aux musulmans : — *Peki, peki.* La conversation est alors tombée sur l'état de la Syrie, et sur les guerres civiles qui désolent maintenant ce malheureux pays. Un voyageur ne peut le traverser sans quelque danger ; le mutselin m'a offert une lettre de recommandation pour le pacha d'Acre, qui est son ami. Si je savais, a-t-il ajouté, qu'il pût vous arriver quelque malheur, je vous accompagnerais moi-même avec mes soldats. Il y avait sans doute

de l'exagération dans ces paroles, mais cette exagération même était de la bonté; j'ai remercié le mutselin, et je lui ai promis de prier pour lui le *prophète Issa;* c'est ainsi que les Turcs appellent Jésus-Christ. Si j'avais accepté l'offre qui m'était faite, n'auriez-vous pas ri de me voir entrer à Jérusalem sous l'escorte et dans la compagnie d'un pacha?

Lorsque nous avons pris congé du gouverneur, il nous a permis de voir tout ce qu'il y a de curieux à Nicosie, et nous a donné deux de ses gardes pour nous accompagner dans nos courses. Nous avons visité d'abord la grande mosquée, autrefois l'église cathédrale; elle fut bâtie en même temps que l'église de Sainte-Sophie à Constantinople. Les Turcs l'ont consacrée au culte de leur prophète, et n'ont eu pour cela qu'à dépouiller le sanctuaire de ses ornemens, et à remplacer les tours qui servaient de clochers par deux minarets. Telle est l'idée que les musulmans se font des lieux saints, que, dans l'intérieur d'une mosquée, rien ne doit jamais attirer les regards et l'attention de ceux qui prient; vous ne trouvez là ni autel, ni tabernacle, ni décoration d'aucune espèce; on voit seulement dans un mur latéral une niche où le livre du Coran est déposé, et la chaire destinée à la prière du coubé, qui est adossée à l'un des piliers. Le muézin, vieillard vénérable, qui nous conduisait, nous a montré le lieu où se réunissent les vrais croyans, et la place réservée au gouverneur; le gouverneur ou mutselin vient tous les vendredis à la mosquée, et très-souvent son excellence entre dans le saint lieu à cheval, ce que j'ai quelque peine à concilier avec l'esprit religieux des musulmans. Il faut dire toutefois que l'intérieur de la mosquée a, dans sa nudité même, quelque chose de solennel et d'imposant dont l'imagination est frappée. Quoique la construction de l'édifice n'ait rien de gothique, il me semble néanmoins qu'on pourrait le comparer à nos belles églises du moyen âge; je me suis rappelé que Louis IX assista souvent au service divin dans cette église de Sainte-Sophie. J'ai cherché à deviner la place où priait le saint roi; c'était sans doute près du coubé, ou près de la niche qui renferme aujourd'hui l'Alcoran; que de révolutions il a fallu pour faire de cette belle église une mosquée! Combien en faudra-t-il pour que la mosquée redevienne une église, et pour que les prédictions populaires s'accomplissent?

C'est dans l'église de Sainte-Sophie que les rois de Chypre venaient recevoir la couronne; c'est là aussi que furent ensevelis Guy de Lusignan et quelques-uns de ses successeurs; en soulevant les nattes qui

couvrent le parvis, nous avons remarqué plusieurs pierres sépulcrales qui portent encore des inscriptions et des images à moitié effacées. L'opinion générale est que cette mosquée renferme un trésor caché par les Vénitiens ; on a fait plusieurs fois des recherches, dont on ne connaît pas le résultat ; les Turcs persistent à croire que le trésor existe et qu'un jour on le découvrira. Ce pauvre peuple de Chypre ne rêve que des trésors enfouis ; si on en croyait les opinions populaires, il y a des richesses cachées dans toutes les parties de l'île. Ne serait-ce pas ici le cas d'adresser aux Cypriotes le conseil du laboureur de la fable à ses enfans qui cherchaient un trésor :

Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.

Ne suffirait-il pas en effet de *creuser,* de *fouiller,* de *bêcher* cette terre de Chypre, pour y trouver des trésors? Toutefois, il faudrait que les Turcs ne fussent pas là pour amasser tout ce qu'on aurait trouvé et plus encore.

En sortant de la mosquée de Sainte-Sophie, nous avons été conduits dans une église des Arméniens, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne église de Saint-Dominique. Dès le commencement du seizième siècle, l'église des dominicains devint la sépulture des rois et des reines, ainsi que des grandes familles du royaume de Chypre. Le premier édifice n'existe plus, mais le parvis de l'église a été en grande partie conservé ; nous avons pu y lire plusieurs épitaphes en latin et en vieux français. La pierre sépulcrale nous a fait voir des princes et des chevaliers couverts de leurs armures ; des reines, des princesses sont là, représentées les mains jointes sur la poitrine, avec leur tunique flottante, avec leurs cheveux partagés sur le front et tombant en tresses sur les épaules. Ces tombes ont conservé divers attributs de nos monarchies chrétiennes, des armoiries, des fleurs de lis, des croix, des couronnes ; les inscriptions que nous avons vues en ce lieu, et que nous n'avons pas eu le temps de copier, pourraient servir à l'histoire du moyen âge ; c'est là, c'est dans cette étroite enceinte et dans ces caveaux funèbres, que vint finir tout ce qui restait des royaumes chrétiens de Chypre et de Jérusalem, des principautés de Jaffa, de Tripoli, de Beyrouth et d'Antioche.

L'histoire nous apprend qu'il y avait à Nicosie jusqu'à trois cents

églises : on ne sait plus ni leur nom, ni le lieu où elles étaient bâties. En parcourant la ville, nos guides nous ont fait voir une petite mosquée, et nous ont dit que cette mosquée avait été autrefois l'église de Sainte-Catherine ; nous avons traversé un bezestan où se vendent toutes sortes de comestibles, et qui occupe l'emplacement d'une ancienne église dédiée à saint Nicolas.

On trouve encore dans Nicosie beaucoup de maisons dont les façades annoncent la magnificence, mais derrière ces façades il n'y a que des masures. Nous avons parcouru plusieurs quartiers où sont entassées des cabanes, des rues où il n'y a point de maisons, mais seulement des murailles qui servent de clôture à des jardins; le palais du mutselin, le khan bâti au milieu du principal bazar, le couvent des moines latins du Saint-Sépulcre que nous avons visité : voilà, après les mosquées, les édifices les plus remarquables de la capitale. Nous avons fait le tour des remparts, la ville n'a pas trois milles de circuit ; les bastions se dégradent de tous côtés, et jamais il n'est venu un ordre du divan pour les réparer, car les sultans redoutent encore plus ceux qui gardent leurs forteresses, que les ennemis qui pourraient les attaquer. L'artillerie destinée à défendre la place se compose des canons pris aux Vénitiens, et de quelques pièces formées avec les cloches des églises ; tout ce bronze ne tonne plus depuis la conquête, et ne s'est fait entendre que dans les guerres civiles qui ont troublé ce pays au siècle dernier. La ville était gardée autrefois par des janissaires et des spahis; nous avons trouvé tous les postes occupés par des soldats albanais, et quelques milices nouvelles qu'on essaie de former à l'européenne; toutes ces milices, armées d'un simple bâton, affectaient de s'aligner, et de faire l'exercice en notre présence, comme si nous fussions venus à Nicosie pour les inspecter et les passer en revue. Il faut avouer que leurs progrès sont loin de répondre à l'empressement qu'ils paraissent avoir de s'instruire, et que si un voisin puissant, un pacha ambitieux, un chef de parti, voulait s'emparer de la capitale, une pareille garnison n'y mettrait pas un grand obstacle.

Voilà notre première journée dans Nicosie ; lorsque nous sommes rentrés à l'archevêché, le soleil était encore sur l'horizon ; on nous a proposé de monter sur la terrasse qui domine le palais archiépiscopal. Là, nous avons pu voir d'un seul coup d'œil, et dans un ensemble très-imposant tout ce que nous venions de voir en détail ; une plaine immense, des chaînes de montagnes et de collines qui bornent au

loin l'horizon, tels sont les premiers objets qui s'offrent aux regards ; nous avons découvert autour de Nicosie plusieurs villages qu'on nous a nommés, et que la ville renfermait dans ses murs, avant que son enceinte eût été diminuée de moitié par les Vénitiens. On nous a montré les positions qu'occupaient les Turcs dans le siége mémorable de 1570, les lieux où le terrible Mustapha avait placé ses tentes et ses batteries. L'espace qu'occupe la cité renferme une grande quantité de jardins ; ces jardins paraissent tous assez bien cultivés, et se montrent tout couverts d'orangers avec leurs fruits d'or ; comme les toits des maisons sont en terre, et que les pluies y font germer les plantes et les herbes, la ville, lorsqu'on la voit d'un lieu élevé, paraît comme un grand tapis de verdure ; des kiosques élégans, à côté desquels sont bâties de misérables chaumières, donnent à la cité l'aspect d'une campagne qu'on aurait entourée de bastions et de remparts. Au milieu de tous ces jardins, et du sein de cette capitale qui n'est habitée qu'à moitié, s'élèvent çà et là les cimes élégantes des palmiers ; c'est la première fois dans mon voyage que j'ai remarqué cet arbre qui orne si bien un paysage. Le palmier, qui appartient aux côtes brûlantes de l'Afrique, commence ici à remplacer le cyprès à la forme pyramidale, le cyprès dont s'enorgueillissent Stamboul, Smyrne et tant d'autres villes musulmanes. La vue de ces palmiers nous annonçait que nous approchions de l'Égypte, que nous touchions à la Syrie, et que nous n'étions pas loin de la *terre promise*.

Dans ce spectacle si pittoresque, il n'y avait ni bruit, ni mouvement ; seulement nous voyions voltiger au-dessus des maisons, une multitude de corneilles, dont la voix rauque et le plumage grisâtre semblaient ajouter encore à la physionomie agreste et même un peu sauvage de la capitale de Chypre ; le beau panorama que nous avions sous les yeux, était éclairé par les derniers rayons du soleil ; j'ai peu vu de perspective aussi ravissante ; nous n'avons quitté la terrasse de l'archevêché, que lorsque les sommets de Buffaventi se sont perdus dans l'ombre, et que la nuit est venue effacer les tableaux qui nous avaient charmés pendant plus d'une heure.

SUITE DE LA LETTRE LXXXIX.

Physionomie de Nicosie. — Détails curieux sur Paphos, Cérines, et autres endroits de l'île.

Larnaca, janvier 1831.

Nicosie n'est pas sans commerce et sans industrie ; le bazar principal est vaste et pourvu de toutes sortes de marchandises ; il est le rendez-vous des marchands des différentes parties de l'île et de ceux des côtes méridionales de l'Asie mineure. On fabrique à Nicosie des toiles de soie et de coton ; ce genre d'industrie n'occupe pas seulement la population de la ville, mais celle des villages voisins. On compte à Nicosie douze à quinze cents familles grecques, à peu près autant de familles turques ; la ville n'a guère que deux cents catholiques, desservis par les pères du couvent latin.

Les Turcs de Nicosie ont un peu plus d'activité que ceux des autres pays d'Orient ; ils ont des mœurs et des manières plus polies ; ils forment la classe la plus aisée de la population, parce qu'ils paient moins d'impôts, et que plusieurs ont des emplois dans le gouvernement ; beaucoup de riches osmanlis ont des maisons de campagne et vivent dans leurs domaines ; ce qui fait que les terres voisines de Nicosie sont mieux cultivées et présentent un aspect moins misérable que les autres parties de l'île.

Les Grecs qui habitent la capitale, surtout ceux qui s'adonnent au commerce, sont les plus riches ou les moins misérables. Quelques-uns ont des emplois dans l'administration et s'occupent de la levée des taxes ; ce qui les expose souvent à la haine de leurs coreligionnaires. Les Grecs de Nicosie sont, dit-on, pleins de dissimulation et de ruses, comme la plupart des peuples que le despotisme opprime. On peut voir dans l'histoire que les Grecs de Chypre n'ont jamais été les maîtres chez eux, et qu'ils ont presque toujours subi un joug étranger ;

cette domination étrangère a souvent fait naître leurs plaintes; ils murmurent quelquefois contre les Turcs, qui, de leur côté, les maudissent et les craignent; toutefois, leur opposition ne va pas jusqu'à prendre les armes; l'esprit de révolte ne leur donne guère que le courage de fuir et de déserter la patrie, lorsque leur patience est poussée à bout.

Nous étions recommandés à quelques familles grecques que nous avons visitées. Voici en peu de mots ce que nous avons remarqué dans toutes les maisons où nous sommes entrés. On arrive par un escalier de bois ou par un vestibule fort mal éclairé. La voûte des appartemens est très-élevée, sans doute pour faciliter la circulation de l'air; les fenêtres, petites et étroites, mais nombreuses, s'y rapprochent du plancher, de sorte que le jour n'y pénètre que d'en haut; dans quelques habitations, des vitraux à petits compartimens nous rappelaient les chambres de nos anciens manoirs féodaux; l'ameublement des maisons que nous avons vues, au moins pour le premier coup d'œil, rappelle celui de nos maisons d'Europe, et si nous avons été surpris naguère de revoir à Larnaca nos wiskis et nos cabriolets de Paris, nous n'avons pas été moins étonnés de retrouver à Nicosie nos chaises et quelque chose qui ressemble à nos tabourets et à nos fauteuils.

Comme nous avons fait la plupart de nos visites en un jour de fête, nous avons pu voir les dames grecques dans toute leur parure; la toilette des belles Cypriotes m'a paru un peu compliquée, et je ne vous dirai que ce qui a le plus frappé mon attention. D'abord leurs cheveux, partagés sur le front, retombent en tresses sur leurs épaules, comme nous l'avons vu sur les pierres sépulcrales où sont représentées des dames du quinzième siècle; elles ont sur la tête un bonnet, une manière de casque, formée de mousseline, qui ne ressemble pas mal à ce qu'on remarque dans les idoles phéniciennes trouvées sur l'emplacement de Cithium. Les dames de Nicosie aiment dans leurs vêtemens les couleurs éclatantes, comme l'écarlate, le vert foncé, les broderies en or; j'ai remarqué qu'elles portaient à leur cou une profusion de pièces d'or et de bijoux qui leur descendent sur la poitrine; il n'est point de femme, vieille ou jeune, jolie ou laide, qui n'ait la gorge toute découverte; et tel est l'effet de l'habitude, que cette mise indécente ne scandalise que les étrangers.

A voir les femmes parées comme elles le sont, on les prendrait pour des reines; il faut vous dire, cependant, qu'elles vivent dans

une espèce de domesticité; elles sont comme les servantes de la maison, et font tous les travaux pénibles de l'intérieur; elles servent leurs époux à table, et ne s'asseoient point devant eux; j'ai rencontré sur les chemins des époux grecs en voyage; le mari est à cheval; la femme suit à pied par derrière. Cet état de servitude pour les femmes a lieu d'étonner dans un pays où la beauté eut autrefois des autels. Toutefois les communications avec les Francs ont modifié un peu le despotisme des maris cypriotes, et ramené quelques principes d'égalité dans l'association conjugale.

Plusieurs voyageurs ont parlé des mœurs galantes des dames de Nicosie; je m'abstiendrai de vous en entretenir, car ceux qui passent dans un pays, ne connaissent guère que les femmes qui font parler d'elles, et les femmes qui occupent la renommée, de quelque manière que ce soit, ne sont jamais qu'une exception, sur laquelle il faut bien se garder de juger leur sexe; je ne sais pourquoi, dans tous les pays, le vice est toujours plus connu et plus souvent cité que la vertu. Quand la dissolution des mœurs est à son comble, la police turque a, pour y mettre un terme, une manière expéditive qu'on ne connaît pas dans notre Europe civilisée. Le mollah prononce une sentence de bannissement contre les femmes de mauvaise vie; on les arrête toutes, grecques et turques; un chiaoux monté sur un âne et fumant son chibouc, les accompagne jusqu'à la porte de la ville; là, après s'être bien lamentées, ces pauvres prêtresses de Vénus se dispersent et se répandent en différentes parties de l'île; une heure après, on n'en parle plus et tout est rentré dans l'ordre. Vous trouverez sans doute que cette manière d'agir est tant soit peu illégale; je suis de votre avis; mais s'il y a jamais une charte à Nicosie, les choses se passeront bien autrement.

Je ne vous ai presque rien dit encore de l'archevêché où nous sommes descendus; nous avons occupé deux chambres donnant sur une galerie ou corridor; ces chambres sont sans aucun ornement; chaque lit en bois de sapin n'a qu'un matelas fort dur; une courtepointe nous sert de couverture; nous avons des bancs pour nous asseoir, une table pour y déposer nos livres et nos papiers. Voilà tout notre ameublement; du reste, tous les soins de l'hospitalité nous sont prodigués, et nous nous trouvons aussi bien logés que si nous étions dans des palais comme ceux des anciens rois de Chypre.

Le lendemain de notre arrivée, nous avons assisté à l'office divin,

dans l'église attenante au palais épiscopal; c'est l'archevêque qui officiait. Les cérémonies grecques ne ressemblent en aucune manière aux cérémonies de l'église latine. L'archevêque était dans le sanctuaire, debout sur un trône pontifical, tenant sa crosse à la main; cette crosse n'est pas faite comme celle de nos prélats; c'est un bâton qui se termine en pommeau d'argent et que surmonte une petite croix; devant lui, à peu de distance, un jeune lévite portait la croix pastorale enveloppée dans une grande écharpe blanche. Sept à huit papas chantaient dans le sanctuaire; leurs chants n'avaient ni gravité ni harmonie. Plusieurs lustres resplendissans étaient suspendus à la voûte; des diacres éteignaient et emportaient des flambeaux à la fin de chaque hymne ou de chaque psaume. Une grande cloison, en bois doré, au milieu de laquelle est une porte, sépare le sanctuaire de la sacristie; toutes sortes de parures et de colifichets religieux brillent sur cette cloison. La sacristie était remplie de diacres qui chantaient de leur côté, et de jeunes lévites qui balançaient l'encensoir. A différens intervalles, pendant l'office, la porte du milieu de la cloison s'ouvrait pour laisser passer deux diacres revêtus d'une aube et d'une étole croisée de plusieurs manières; le premier venait chanter ou psalmodier, le second venait encenser les reliques, l'archevêque, les papas et tous les assistans; il encensait quelquefois le prélat pendant plusieurs minutes sans discontinuer, et celui-ci lui donnait durant tout ce temps des bénédictions. J'ai remarqué que les assistans faisaient fréquemment des prostrations et des signes de croix. Vers la fin de la messe, on a présenté les saintes espèces à l'adoration des fidèles, et la cérémonie s'est terminée par la distribution du pain bénit. Il y a bien loin de tout cela à nos solennités latines; des chants continuels, des coups d'encensoir, des signes de croix et des prostrations : voilà au fond tout ce qui compose une messe grecque.

Nous prenons nos repas au réfectoire; la même table réunit les étrangers, l'archevêque et son conseil ecclésiastique. La table archiépiscopale est servie avec frugalité; mais une franche gaieté règne dans nos simples banquets; il est d'usage que ceux qui reçoivent, boivent à la santé de leurs convives, et que ceux-ci à leur tour boivent à la santé de leurs hôtes; tous ces toasts n'ont pas été oubliés; et c'est toujours le vin de Chypre qui a fait les frais de la cérémonie renouvelée très-souvent. Les papas et les écclésiastiques qui se trouvaient à table avec nous, nous ont paru tous disposés à la joie. Plusieurs ont

de l'instruction, et nous avons eu dans leur société une satisfaction que nous ne trouvons pas toujours chez les Grecs, celle d'entendre parler d'Homère, de Démosthènes, de Thucydide, de Sophocle, et des grands écrivains de l'ancienne Grèce; nous n'avons pas épargné les questions sur l'Orient, particulièrement sur l'île de Chypre, et chacune de nos conversations nous apprenait quelque chose de curieux ou d'intéressant.

L'archevêque de Nicosie a été long-temps évêque de Paphos; je l'ai interrogé sur ce qui reste de l'antiquité dans son ancien diocèse. Il y avait deux Paphos, l'ancienne et la nouvelle; elles n'existent plus ni l'une ni l'autre; mais leur emplacement est connu; on retrouve encore des colonnes et des ruines qui ont appartenu à ces deux cités. L'ancienne Paphos disparut dans un tremblement de terre; la nouvelle existait encore aux premiers temps de l'ère chrétienne, car saint Paul y vint prêcher l'Évangile, et convertit Sergius qui en était gouverneur; non loin de la nouvelle Paphos, on avait bâti, dans le moyen âge, un petit bourg qui fut appelé Baffa. Ce petit bourg a été détruit à son tour, et remplacé par un autre construit dans le voisinage; il y a ainsi un ancien et un nouveau Baffa, comme il y avait autrefois une ancienne et une nouvelle Paphos; en faisant des fouilles dans l'emplacement de ces vieilles cités, on découvrirait de précieuses ruines; les voyageurs d'Europe n'y vont que fort rarement, parce que le port est mauvais, et que les bâtimens n'y abordent pas.

J'ai demandé au prélat grec s'il avait vu les ruines d'Amathonte; il les avait vues plusieurs fois; elles sont à trois ou quatre milles de Limissol. Une église dédiée à saint Nicolas y avait remplacé le temple de Vénus; on voit encore quelques colonnes et les fondations de l'église. L'archevêque ajoutait que, dans les territoires d'Amathonte et de Paphos, on retrouvait encore trois choses de l'antiquité : la beauté du ciel et du climat, le caractère des habitans, et le vin de Chypre que les Francs appellent *vin de la commanderie*. On admire aujourd'hui, comme chez les anciens, les riches coteaux, les paysages charmans, les frais ombrages du canton d'Orni; les habitans y ont une imagination vive et riante, un langage plein de figures animées, des manières polies et gracieuses que n'ont pas les autres Cypriotes. Quoique le vin qu'ils recueillent ne soit pas destiné à couler dans leurs festins, le temps des vendanges n'en est pas moins pour eux un temps de réjouissances et de fêtes; alors ils oublient les corvées et

les impôts, ils oublient le despotisme des Turcs et leurs misères de toute l'année. L'histoire nous dit que les chevaliers du Temple, lorsqu'ils cédèrent l'île de Chypre à Guy de Lusignan, se réservèrent les vignobles de Limissol pour en faire une de leurs commanderies. Ce fut là, sans doute, qu'ils oublièrent les statuts de saint Bernard, les périls, les misères et la gloire des guerres saintes; c'est là qu'ils se corrompirent, et que commença cette réputation qu'une expression proverbiale de notre langue a fait venir jusqu'à nous, *boire comme un templier*. Nous avons parlé longuement du procès et de la fin malheureuse des templiers, qu'on connaît fort peu dans l'île de Chypre ; tout le monde est convenu que cet ordre célèbre n'aurait peut-être pas fini sur des bûchers, s'il ne s'était pas arrêté trop long-temps dans le pays d'Amathonte et de Paphos.

Un jeune Grec, M. Lusy, qui était de nos dîners, a fait plusieurs fois le voyage de Paphos; il avait remarqué dans les mœurs du peuple des souvenirs, des restes de l'ancien culte de Vénus; l'amour n'y a plus d'autels; mais il y exerce plus d'empire que dans les autres parties de l'île. M. Lusy nous a répété une chanson qu'il avait entendu chanter à une femme de Paphos, à laquelle un désespoir amoureux avait fait perdre la raison. J'ai demandé une copie et une traduction de cette chanson, dont vous trouverez ici une imitation peut-être un peu prosaïque :

Lorsque la colombe fidèle
A perdu ses chères amours,
Elle gémit, gémit toujours ;
Vous me voyez gémir comme elle;
Je n'ai plus que peine et souci,
Et pour moi, pauvre créature,
Tout est changé dans la nature ;
Celui que j'aime est loin d'ici;
L'eau de la fontaine est amère ;
Sur la colline solitaire
Le front du palmier se flétrit ;
L'arbre aux fruits d'or plus ne fleurit ;
Et le beau ciel qui nous éclaire,
Brûlant dès l'aube du matin,
N'est plus pour moi qu'un ciel d'airain ;
Prenez pitié de ma misère,
Prenez pitié de mon chagrin.

Celui qu'aimait cette pauvre femme est parti depuis plusieurs

années pour la Caramanie; on ne sait ce qu'il est devenu. La malheureuse femme, ainsi abandonnée, est tombée dans la misère; elle va de maison en maison, chantant sa lugubre complainte; tout le monde l'accueille, tout le monde s'empresse de lui donner du pain et un abri. On la regarde comme l'expression des antiques mœurs et de l'ancien culte du pays. Le désespoir de cette femme et les couplets qu'elle chante en disent en effet beaucoup plus que les colonnes du temple de Vénus.

Dans la plus haute antiquité, les femmes de l'île de Chypre avaient coutume de se rendre en procession aux bords de la mer, et de célébrer par des hymnes et des danses la naissance de Vénus et la fête d'Adonis. On a conservé jusqu'à nos jours quelque chose de cet usage antique; il n'est plus question d'Adonis ni de Vénus, mais on se rassemble encore aux bords de la mer pour se livrer au plaisir et à la joie, et c'est le second jour de la Pentecôte qu'on a choisi pour cette commémoration païenne. Plusieurs des personnes qui se trouvaient avec nous, avaient assisté à ces sortes de fêtes dans les cantons de Larnaca, de Limissol et de Baffa. L'Orient a beaucoup de ces anniversaires dans lesquels on pourrait retrouver les souvenirs des âges primitifs. Un des papas de l'archevêché nous a parlé d'une cérémonie qu'il avait vue à Rhodes; on y célèbre, dans le temps de Pâques, la fête de Silène; un homme d'un certain âge, à qui on fait un très-gros ventre, est conduit sur un char par une troupe de jeunes garçons couronnés de guirlandes de fleurs. Cette espèce de triomphe est célébré au milieu des joyeuses acclamations de la multitude. On n'a pas besoin de venir si loin pour savoir ce qu'il y a quelquefois de documens historiques dans les simples divertissemens du peuple. Dans notre Occident, comme en Orient, souvent une fête de village, dont on rechercherait l'origine, pourrait nous faire connaître les mœurs et l'histoire des temps passés beaucoup mieux que ne le feraient des bas-reliefs, des inscriptions et des médailles.

Vous me demanderez peut-être s'il est resté en Chypre quelque chose des institutions apportées dans l'île par les croisés. J'ai pris là-dessus quelques informations; voici le résumé de tout ce que j'ai pu apprendre. Après l'extinction de la dynastie de Lusignan, la république de Venise substitua partout ses lois à celles qui se trouvaient établies. Les Turcs n'ont rien conservé ni des unes, ni des autres; pour les Grecs, l'antipathie qu'ils ont toujours eue pour la domina-

tion des Latins, dut leur faire dédaigner une législation venue de l'Occident. Il ne reste ici du passage des Francs, que les ruines de quelques châteaux, les remparts de Nicosie et les tombes des rois et des chevaliers.

Je vous avais promis, dans une de mes lettres, de faire quelques recherches sur l'aspic de Chypre et sur le remède miraculeux qu'on emploie contre son poison mortel. Je n'ai pas négligé cette occasion d'avoir quelques notions positives, et je me suis adressé pour cela aux papas grecs, avec lesquels je passe une grande partie de mes journées. L'archimandrite de Nicosie, homme grave et fort éclairé, m'a assuré avoir été témoin d'une guérison. Il se trouvait au village de Cithré, lorsqu'il fut appelé auprès d'un malade qui venait d'être piqué par un aspic ou couphi. On envoya sur-le-champ un exprès au papa qui possède seul le secret du remède merveilleux ; l'exprès partit le matin, arriva vers midi à Famagouste, et revint à Cithré à la tombée de la nuit. Voici littéralement ce que cet exprès raconta à son retour : « Je suis arrivé, dit-il, auprès du papa, qui m'a interrogé » sur la piqûre de l'aspic ; il a fait apporter ensuite un verre d'eau » dans lequel il a jeté un peu de poussière, et me l'a presenté en » prononçant quelques paroles que je n'ai pas comprises ; puis, il » m'a dit : *Retournez auprès du malade, que vous trouverez guéri.* » En effet, le malade, au retour de l'exprès, était debout et ne ressentait plus aucun mal. Je vous donne le récit exact de l'archimandrite. On m'a cité d'autres guérisons opérées à peu près de la même manière. Vous croirez de tout cela ce que vous voudrez ; mais ici, c'est un article de foi. J'ai remarqué souvent qu'il y avait une ignorance qui croit tout, et une ignorance qui ne croit rien ; il faut se garder de l'une et de l'autre. Si on connaissait quelques circonstances du prodige, peut-être que le prodige disparaîtrait à nos yeux ; la nature a sans doute beaucoup de merveilles que nous ne connaissons point, et pour les croire, il faudrait avoir vu ; pour moi, si on pouvait me persuader qu'il n'y a plus de charlatans dans le monde, il y a bien des choses que je croirais volontiers.

Parmi les prodiges qu'on raconte, je ne dois pas oublier l'histoire des chats qui furent autrefois employés à détruire les serpens ; des moines de Saint-Basile, établis sur le promontoire de Casium, entretenaient un grand nombre de chats, à l'aide desquels ils firent longtemps une guerre à mort aux reptiles qui désolaient cette contrée ; les

chats avaient fini par donner leur nom au promontoire (*il capo di Gatti*), ce qui n'a pas empêché que les serpens ne soient restés maîtres du champ de bataille, car tout ce pays est maintenant désert, et des milliers de couleuvres sifflent en paix parmi les ruines du monastère de Saint-Basile.

Nous avons dîné deux fois avec l'évêque de Cérines, qui logeait comme nous à l'archevêché ; je lui ai adressé plusieurs questions sur la partie septentrionale de l'île ; cette partie de l'île de Chypre est beaucoup plus boisée que le côté méridional ; les vents du nord, qui embrasent l'atmosphère dans les plaines de Larnaca, apportent la fraîcheur et la fécondité dans les campagnes voisines de Cérines ; le penchant des montagnes présente partout des bosquets, des ruisseaux, des cascades ; la terre y produit toutes sortes de grains, de fruits, d'arbres et d'arbustes ; ce pays serait à la fois un grenier d'abondance et un paradis terrestre, sans les rigueurs du fisc, auquel on ne peut nulle part échapper, et qui accourt dès qu'il aperçoit l'ombre d'une industrie ou une main qui remue la terre. Le château de Cérines est bâti sur un grand rocher; on le laisse tomber en ruines; le prélat nous a parlé de quelques antiquités, et surtout de plusieurs chambres sépulcrales creusées dans le roc ; cette côte du nord avait autrefois un grand nombre de monastères; plusieurs sont abandonnés ; l'évêque de Cérines fait sa résidence dans un couvent de la riche vallée de *Solea*. Les habitans de la côte ont de fréquens rapports avec Satalie et Seleschié ; on traverse le canal, en s'embarquant à Cérines ; le trajet est de huit heures, dans les temps ordinaires. C'est par Cérines qu'arrivent les Tartares de la Porte, et tous les firmans du grand-seigneur, toutes les lettres de Smyrne et de Constantinople ; c'est par là aussi que s'échappent les Cypriotes fugitifs, et que s'en vont les trésors arrachés aux pauvres habitans de l'île.

Vous voyez que notre séjour à Nicosie n'a pas été sans fruit ; je ne vous répète ici que ce qui peut vous intéresser ; lorsque nous avons parlé de notre départ, le bon archevêque et son clergé ne voulaient plus nous laisser partir. Nous sommes revenus à Larnaca par une pluie battante, ce qui nous a empêché de rien voir sur la route.

LETTRE XC.

Départ de Larnaca ; arrivée dans la rade de Caïpha.

A bord de la *Truite*, février 1831.

Après notre voyage de Nicosie, nous sommes restés quelques jours à Larnaca, parce que la *Truite* avait besoin de faire quelques provisions de vivres. Pendant ce temps-là, il est arrivé dans la rade plusieurs navires marchands qui nous ont donné des nouvelles de la Grèce et de l'Italie ; la Grèce est plus agitée que jamais ; elle éprouve le contre-coup des évènemens qui ont ébranlé l'Europe ; que va devenir, au milieu des factions, chaque jour plus menaçantes, le pauvre Capo d'Istrias, qui en était encore aux illusions quand je l'ai vu à Naupli, et qui prenait le sommeil des volcans pour une paix véritable que son administration avait donnée au pays. Les derniers numéros du *Courrier de Smyrne* parlent d'une révolution qui a éclaté ou qui doit éclater dans les États du pape, car aujourd'hui on ne se contente pas de raconter les révolutions qui arrivent, on nous donne le programme et la marche de celles qui doivent venir; en serait-il des trônes de notre triste Occident, au milieu de la tourmente révolutionnaire, comme des maisons de bois de Péra et de Galata dans un incendie ; quand le feu a pris quelque part, il y a du miracle si tout n'est pas brûlé dans le quartier; malheureusement il se trouve partout des gens qui aident à l'embrasement, les uns par la malveillance, les autres par la maladresse, et qui mettent de l'huile dans les pompes comme le faisaient autrefois les janissaires. Que puis-je faire de si loin, si ce n'est de pleurer sur les victimes et d'imiter le bonhomme Loth, qui fuyait sans détourner les yeux, car Dieu lui avait défendu de regarder derrière lui.

Les derniers jours que nous avons passés à Larnaca ont été employés à savoir dans quel port la *Truite* devait aborder en Syrie ; tous les

documens qui nous ont été donnés là-dessus par les marins les plus expérimentés, nous ont appris que la Syrie et la Palestine n'ont pas un seul port qui soit commode et sûr. On s'étonne que les lieux qui ont été le berceau de la navigation ne présentent plus maintenant qu'un accès difficile et dangereux. Les poètes seuls parlent encore des ports de Tyr et de Sidon ; celui de Ptolémaïs ou de Saint-Jean d'Acre ne reçoit que de petites barques; celui de Jaffa, le plus voisin de Jérusalem, est environné d'écueils ; les plus vieux pilotes de l'île de Chypre ne connaissent sur les côtes de Palestine d'autre asile pour les bâtimens de guerre que la rade d'Acre ou de Caïpha, et c'est là que nous avons résolu d'établir notre station.

Nous avons quitté l'île de Chypre le 3 février par un temps assez incertain ; avant la nuit, nous avions perdu de vue la montagne de Sainte-Croix et le cap de Saint-André, qui s'étend comme un glaive vers la mer de Syrie. Le lendemain, au lever du jour, nous avons vu à notre gauche les chaînes du Liban, qui paraissaient comme des points noirs à l'horizon, et les sommets neigeux du Sephet, que les marins du pays confondent mal à propos avec le mont Thabor toujours couvert de verdure. Le soleil d'Orient avait repris tout son éclat, et semblait sortir des montagnes de la Phénicie et de la Galilée. Il est rare qu'on ne se fasse d'avance une idée du pays qu'on va voir ; il est rare aussi que l'aspect des lieux réponde au tableau que notre esprit s'était créé. Jusqu'ici je me suis fait très-souvent les choses plus belles qu'elles ne sont réellement, et j'ai eu bien des mécomptes; mais, en présence de ces beaux rivages de Syrie, je me hâte de vous dire que mon imagination ne m'a point trompé ; ici la Bible et les croisades s'offrent à moi avec tous leurs poétiques souvenirs, et plus ce grand spectacle se rapproche de nous, plus j'éprouve de ravissement. Après trois jours de paisible navigation, nous avons vu d'un côté le cap Blanc et la pointe sur laquelle s'avance Saint Jean-d'Acre, de l'autre, la cime radieuse du Carmel; sous un léger vent nord-ouest, nous n'avons pas eu de peine à nous approcher de la côte, et la *Truite,* sans rencontrer le moindre obstacle, a mouillé à très-peu de distance de la nouvelle Caïpha.

Nous sommes à plus de deux lieues de Saint-Jean d'Acre; nous avons près de nous, au sud-ouest, le promontoire où s'élevait l'ancienne Caïpha ; au fond de la rade, au nord, nous voyons les embouchures du fleuve Bélus et du torrent de Cison, le Bélus, si souvent

cité par nos historiens des croisades, le Cison, où périrent les prophètes de Baal, confondus par les miracles d'Élie. Le commandant de la *Truite*, après avoir jeté l'ancre, a envoyé deux de ses officiers à Saint-Jean d'Acre, pour régler les salutations d'usage avec le pacha ; M. Poujoulat s'est joint aux officiers, afin de voir l'agent consulaire de France, et de faire remettre au pacha d'Acre nos lettres de recommandation. Pour moi, j'étais très-impatient de mettre le pied sur la terre de Syrie, et je me suis fait descendre à Caïpha.

Les montagnes, le ciel, la mer, comme je vous l'ai dit, sont bien encore ici tels que nous les représente la poésie des anciens âges ; mais pour rester dans toutes ses illusions sur ce pays, il ne faudrait pas entrer dans les villes et les lieux habités. Il n'y a rien au monde de plus triste, de plus misérable, de plus dégoûtant, que la petite bourgade de Caïpha, qu'on appelle Caïpha la neuve. Quand on a vu un amas informe de cabanes de pierres, une population couverte de lambeaux, et qu'on aperçoit ensuite les fortifications de la ville, on se demande à quoi elles peuvent servir, ce que ce pauvre pays peut avoir à défendre, ce que des ennemis viendraient y chercher. J'ai été conduit dans la maison la plus apparente ; on m'a fait entrer dans une grande salle au dôme élevé, sans nattes, sans tapis, sans aucun meuble ; je n'y ai trouvé que quelques provisions de grains et du bois, ce qui donnait à cette salle l'air d'un grenier. Comme j'avais demandé où nous étions, un Arabe m'a répondu que nous étions chez le gouverneur de Caïpha. On nous a fait asseoir par terre ; puis est venue la cérémonie de la pipe et du café ; mais le gouverneur n'a point paru, et nous a fait dire pour excuse qu'il avait une maladie du larynx qui l'empêchait de parler. La conversation s'est établie avec le capitaine du port et quelques notables du pays, que la curiosité avait amenés. Je n'ai pu faire attention à ce qu'on disait, tant j'étais frappé de la prononciation dure et barbare de l'arabe vulgaire, tel qu'on le parle à Caïpha. Je ne sais quel poète d'Orient a dit, pour exprimer la puissance et le charme des paroles harmonieuses, qu'*une langue douce pouvait briser la pierre ;* cette pensée ne serait pas venue dans le pays où nous sommes. Jusqu'ici, nous n'avions entendu parler que des Turcs et des Grecs, dont la prononciation n'a jamais blessé nos oreilles ; mais lorsque j'entends parler les habitans de Caïpha, il me semble que chaque parole leur déchire la bouche et leur écorche le gosier ; ils ont l'air de faire tant d'efforts pour prononcer les mots,

ils font de si vilaines grimaces, que je crois toujours voir des gens qui se fâchent ou des gens qui avaleraient des cailloux. Je ne serais pas étonné que le gouverneur de Caïpha n'eût pris sa maladie du larynx en parlant la langue du pays.

Un des pères du Carmel est venu nous faire une visite, et nous a priés d'aller voir ce qu'on appelle le Petit-Couvent. Ce petit couvent n'est guère plus beau que la plupart des maisons de Caïpha. On voit d'abord une cour étroite; à côté, un jardin qu'un figuier couvre tout entier de son ombre; l'intérieur de l'habitation consiste en deux petites chambres ou cellules, où deux mauvais matelas servent à la fois de sofa et de lit; sur le carreau et sur des planches, parmi des croix, des chapelets, et quelques livres de prières, nous avons trouvé des marteaux, des clous, des rabots, des limes, des serrures, toutes sortes d'instrumens de menuiserie et de maçonnerie; car les hôtes de cet humble réduit s'occupent maintenant de la construction d'un vaste édifice que nous avons vu de la mer, sur la montagne du Carmel.

Le cénobite qui nous avait amenés, après nous avoir offert *l'aqua vita*, la liqueur hospitalière des moines latins, nous a proposé de monter au Carmel, ce que nous avons accepté. En sortant de la ville par la porte du Septentrion, nous avons traversé une assez vaste plaine très-bien cultivée, où l'œil découvre çà et là quelques figuiers, beaucoup de nopals, et deux ou trois plantations d'oliviers. Comme on nous avait aperçus du haut de la montagne, on a envoyé au-devant de nous deux serviteurs avec une mule sellée et bridée. Les bons frères m'ont fait les honneurs de cette monture, et j'ai pu arriver sans fatigue au sommet du Carmel; le chemin que nous suivions est étroit et rapide, et taillé dans le roc en plusieurs endroits. Le Carmel, vu de la mer, avait été pour moi un beau spectacle; du haut du mont, la perspective de la mer et de ses rivages n'a pas moins charmé nos regards. Les pères de Saint-Élie, qui ne croyaient pas qu'il y eût rien de plus curieux à voir dans le pays que leur nouveau monastère, nous ont arrachés à ces magnifiques tableaux pour nous montrer le grand édifice qui s'achève.

Dans ces derniers temps, le couvent de Saint-Élie a donné lieu à d'importantes négociations entre la France et la Porte. A l'époque de la révolution grecque, en 1821, une grande fermentation s'éleva contre tout ce qui était chrétien. Abdallah, pacha d'Acre, crut voir alors dans l'habitation des cénobites du Carmel, une forteresse, une

véritable place de guerre, où la révolte pouvait se mettre à l'abri. Dans cette persuasion, ou plutôt dans cette crainte, il fit démolir le couvent, malgré les réclamations des consuls français. Les plaintes des solitaires, étouffées en Orient, traversèrent bientôt les mers; elles arrivèrent au roi de France, constant appui des chrétiens catholiques du Levant. Les notes les plus pressantes furent présentées au cabinet ottoman de la part de S. M. très-chrétienne ; la Porte, sans repousser les plaintes qu'on lui adressait, mit dans cette affaire les lenteurs accoutumées de sa politique : on nomma d'abord des commissaires pour examiner sur les lieux si les alarmes du pacha d'Acre avaient été fondées ; après un retard de plusieurs mois, les commissaires nommés dressèrent leur rapport, et, sur leurs conclusions, le grand-seigneur ordonna au pacha de rebâtir l'édifice démoli ; celui-ci refusa d'obéir. Nouvelles notes présentées à la Porte ; nouvelles négociations où le divan, selon sa coutume, ne se hâta point de prononcer un arrêt définitif. Enfin, un ambassadeur de France fut obligé de quitter la capitale de la Turquie, et déclara que sa cour renoncerait à toute relation avec le gouvernement du sultan, jusqu'à ce qu'on eût fait droit aux réclamations du roi très-chrétien. Dès lors, le sultan renouvela l'ordre qu'il avait donné, et le pacha se trouva dans la nécessité d'obéir ; le firman impérial portait que le couvent serait rebâti aux frais du visir de Saint-Jean d'Acre; on n'insista pas sur l'exécution de cette dernière clause, car le pacha aurait pu bâtir pour les moines un kiosque simple et fragile à la manière des Turcs, ou faire durer éternellement la construction de l'édifice. Tout cela n'aurait pas arrangé les pères latins ; aussi ont-ils mieux aimé mettre eux-mêmes la main à l'œuvre et se charger de toutes les dépenses. Vous me demanderez quelles étaient leurs ressources ; ils n'en avaient point d'autres que la charité des fidèles, et cette charité leur a suffi pour faire des merveilles dignes de Salomon.

Pour que le Louvre pût être achevé, disait un plaisant du siècle dernier, il aurait fallu le donner aux capucins. Nous pouvons voir sur le Carmel tout ce que peuvent faire de pauvres moines qu'anime le zèle de la maison du Seigneur. Lorsqu'on a jeté les fondemens de l'édifice, il ne restait plus que quatre cénobites du couvent d'Élie; deux ont présidé aux travaux, les deux autres se sont mis à parcourir le monde chrétien *per avere della moneta ;* enfin ils sont venus à bout d'achever l'œuvre commencée et de relever le monastère, dans l'es-

pace de trois ans. Je vous avoue que j'ai été émerveillé de la solidité de cette construction; je ne sais point ce qu'était l'ancien couvent qu'on a détruit sous prétexte qu'il ressemblait à une citadelle; mais je crois que dans le nouvel édifice (et j'espère que vous ne trahirez pas nos bons pères) ils peuvent fort bien soutenir un siége lorsque l'occasion s'en présentera. A quelques pas du monastère, le pacha d'Acre a fait bâtir un kiosque qui est bien loin d'avoir la solidité, ni même l'apparence extérieure du couvent.

Les cénobites, voulant témoigner leur reconnaissance au roi très-chrétien, ont construit, en mémoire de saint Louis, une chapelle qu'ils n'ont pas manqué de nous montrer. — « Il y a quelques mois, » nous ont-ils dit, que nous en avons célébré la dédicace; nous y » avons chanté un *Te Deum* pour la prise d'Alger. — Sans doute que » votre voisin le pacha n'en a rien su? — Le pacha, m'ont-ils ré- » pondu, se moquait de notre *Te Deum,* car il ne croyait point à la » victoire des Français, et n'y croit pas encore. »

Nos hôtes pieux nous ont conduits à la grotte d'Élisée, à quelques pas du couvent; c'est une caverne de sept ou huit pieds carrés, au milieu de laquelle se trouve une espèce d'autel en pierre, où les prêtres latins disent la messe. C'était là, d'après les traditions saintes, la demeure d'Élisée. « Une pareille habitation, ai-je dit à nos hôtes, ne » ressemble guère à la belle maison que vous venez de bâtir. » Je leur ai rappelé en même temps l'exemple d'un grand nombre de saints personnages qui vécurent ainsi dans des habitations formées autour de la montagne, creusée en mille endroits, comme une grande ruche. *Toutes ces abeilles du Seigneur,* nous disent les chroniques anciennes, *recueillaient là les dons du ciel, et préparaient le miel de l'éternité.* Nos bons pères m'ont donné d'excellentes raisons pour me prouver que ces temps heureux étaient passés, et que cette manière de vivre n'offrirait aujourd'hui ni la sûreté, ni la considération nécessaire à l'œuvre de Dieu; un des cénobites, nous montrant le pavillon français flottant sur le toit du monastère. « Ce pavillon que nous déployons » aux grandes fêtes, m'a-t-il dit, ne doit pas être logé selon les idées » et les convenances du siècle? La France nous a-t-elle confié son » drapeau pour le faire flotter sur un rocher ou sur une grotte sau- » vage? » Mais pourquoi, ai-je répondu, mêler les choses saintes aux choses du siècle, les pensées du monde à celles de la solitude? Pourquoi, lorsque vous tenez les yeux attachés sur l'éternité, vous

mettre dans la nécessité de vous informer de ce qui arrive dans les pays lointains et dans les sociétés où tout est si mobile et si passager! — En effet, le drapeau arboré sur le couvent, qui étalait naguère la blancheur des lis, porte maintenant les trois couleurs; qu'est-il besoin de savoir et de constater dans le désert du Carmel qu'une révolution est arrivée à Paris?

J'ai fait une autre remarque, c'est que les pères ne nous ont point montré les grottes qu'ils habitaient au temps passé. Retrouverions-nous donc sur les rochers du Carmel certaines faiblesses de notre pauvre humanité? Dans le monde que nous connaissons, lorsque notre bonne fortune nous donne pour demeure un palais, nous oublions facilement la chaumière qui fut notre premier abri. Le désert, habité par les ermites, aurait-il aussi ses vanités? Cependant les grottes où s'étaient retirés les saints ont fixé autrefois les regards des rois, et, si je m'en souviens bien, Louis XIV envoya des ambassades pour des monastères et des églises creusées dans le roc.

LETTRE XCI.

Le Carmel.

A bord de la *Truite*, février 1831.

Dans le monde ancien, toutes les croyances regardaient comme sacrée la montagne du Carmel ; la sagesse divine et la sagesse humaine y rendaient en même temps leurs oracles ; les prophètes de Baal y venaient disputer avec les prophètes du dieu d'Israël, et dans leurs combats la victoire se décidait toujours par quelque miracle. La philosophie des Grecs eut aussi ses apôtres sur le Carmel ; Pythagore, dit-on, vint y adorer l'Écho, et peut-être le sage de Samos se reposa-t-il dans les grottes d'Élie ou d'Élisée. Au temps de l'empire romain, il y avait sur la montagne un autel, une pierre prophétique qu'on venait consulter de toutes parts, et qui promit à Vespasien la domination du monde. Aujourd'hui les oracles du Carmel sont muets, mais la montagne est encore révérée par les juifs, les Grecs, les Turcs, les Arabes, par toutes les sectes qui se partagent la Syrie et la Palestine.

Plusieurs de nos compagnons de voyage se sont avancés jusqu'au lieu qu'on appelle le *champ des Melons et des Concombres*. Sur un terrain assez étendu, se trouvent dispersées çà et là des pierres dont la forme imite non-seulement celle des concombres et des melons, mais celle de toutes sortes de fruits, tels que des figues, des poires, des abricots, etc. Ce jeu de la nature a paru si extraordinaire, qu'on n'a pu l'expliquer que par un miracle. Élie passant par là avait, dit-on, demandé un melon ou une pastèque pour apaiser sa soif ; au refus du jardinier, tous les melons et tous les fruits furent convertis en pierres. Cette merveille ressemble tout-à-fait aux métamorphoses d'Ovide, et je m'étonne qu'elle ait fait fortune parmi les disciples de l'Évangile. On sait que l'homme-Dieu ne fit jamais de miracle que

dans un esprit de charité, et qu'il n'interrompit jamais les lois de la nature pour se venger d'un refus ni même pour punir une offense ; il n'est pas croyable non plus que le prophète Élie, qui se contentait de l'eau du torrent et de la nourriture que lui apportaient les corbeaux, ait maudit un jardinier qui lui refusait des melons.

A quelques milles du couvent, se voient des ruines qui paraissent avoir appartenu à des constructions du moyen âge, telles que des monastères et des chapelles. Vous pensez bien que nous n'avons pas cherché sur le Carmel l'Ecbatane syrienne, que placent là les antiquaires, et dans laquelle ils font mourir Cambyse revenant de la conquête d'Égypte. Le Carmel a des souvenirs qui nous touchent bien davantage ; j'aimerais mieux savoir où fut dressé le bûcher sur lequel Élie fit descendre le feu du ciel pour confondre les faux prophètes, en quel lieu il était assis, lorsque, dans un temps de sécheresse, se penchant à terre et la tête entre ses genoux, il dit à son serviteur de regarder du côté de la mer ; je voudrais qu'on m'indiquât le point élevé de la montagne sur lequel le serviteur d'Élie était venu se mettre en observation jusqu'à sept fois, quand il aperçut une petite image *semblable au pied d'un homme,* et qu'il vit commencer la pluie miraculeuse. Voilà surtout les images dont nous aimons à nous faire suivre sur les hauteurs solitaires du Carmel.

Après notre course sur la montagne, nous sommes venus nous reposer dans le couvent. Nous avons été reçus dans une chambre remplie de fragmens et d'objets d'antiquités, trouvés parmi des décombres et dans des fouilles faites au bas du Carmel ; j'y ai remarqué plusieurs médailles portant l'effigie et les caractères phéniciens, et un autel votif sur lequel le nom d'Homère est gravé en lettres grecques. Je rends grace à notre heureuse destinée qui nous fait rencontrer partout dans notre voyage les traces du divin auteur de l'Iliade et de l'Odyssée. Les rivages que nous foulons maintenant furent un des premiers foyers de l'antique civilisation ; serait-il étonnant que les Grecs fussent venus y établir une école d'Homère à côté de l'école des prophètes?

Sortis du couvent, nous avons été conduits par un des religieux vers une caverne où sont entassés un grand nombre d'ossemens ; à l'époque de l'expédition française en Syrie, l'ancien monastère de Saint-Élie avait été converti en hôpital pour les blessés et les pestiférés ; quand Bonaparte eut levé le siége d'Acre, et que l'armée française reprenait le chemin de l'Égypte, la plupart de ces pauvres

malades, qu'on abandonnait sur la montagne, réunirent tout ce qui leur restait de forces, afin de pouvoir rejoindre leurs compagnons qui s'en allaient ; mais bientôt, épuisés et perdus au milieu des ténèbres de la nuit, ils trouvèrent une mort misérable dans les vallons du Carmel ; on leur donna pour sépulture la caverne qu'on nous a montrée, et ces malheureuses victimes d'une guerre lointaine reposent là à l'ombre du pavillon de France.

En descendant la montagne par le même chemin, nous sommes arrivés à une grotte appelée l'École des prophètes ; c'est là, dit la tradition, qu'Élie enseignait les doctrines du vrai Dieu ; la grotte est habitée par des santons, et les musulmans la visitent avec respect ; le sanctuaire était fermé ; nous avons frappé plusieurs fois à la porte ; personne n'est venu nous ouvrir. Autour de la grotte, on remarque çà et là des morceaux d'étoffes rouges, bleus, noirs, emblèmes de la dévotion musulmane. J'ai demandé à notre cénobite si les moines du couvent avaient à se plaindre du voisinage des santons ; « ils nous » laissent fort tranquilles, m'a-t-il répondu ; quelquefois même ils » viennent adorer l'image de la Vierge et des saints prophètes dans » notre église, ce qui les fait ressembler un peu *à l'homme qui boite* » *des deux côtés*. » Au reste, nous avons pu juger par nous-mêmes que les musulmans de ce pays ont beaucoup plus de tolérance que les Turcs. Il faut ajouter que les souvenirs du Carmel sont ici comme un point de réunion, comme un lien pour les croyances diverses ; les pères latins sont considérés et respectés dans la contrée, parce qu'on les regarde comme les véritables gardiens de la montagne sainte.

Le chemin par lequel nous sommes descendus est l'ouvrage des moines de Saint-Élie, et comme j'en faisais mon compliment à celui qui nous accompagnait, il m'a dit que le pacha d'Acre a voulu leur faire payer pour cela une contribution ; dans ce pays, les chrétiens n'obtiennent qu'à force d'argent la faculté de remuer le sol ou d'aligner des pierres ; on a vainement représenté au pacha que ce chemin ne lui coûtait rien, et que lui-même en profitait pour aller à son kiosque du Carmel ; Abdallah a persisté très-long-temps à exiger un bakchich ; à la fin cependant il s'est rendu à la prière du consul de France, et n'a plus rien demandé ; il a même permis aux pères, et pour cela on chante ses louanges, de réparer le chemin à leurs frais, toutes les fois qu'ils le jugeront nécessaire. J'entre dans ces petits détails pour vous faire connaître le gouvernement des pachas. Du

reste, les moines du Carmel ne se plaignent pas trop d'Abdallah, et le regardent comme un assez bon voisin.

Arrivés dans la plaine, nous nous sommes dirigés vers l'extrémité du promontoire, où nous apparaissait de loin un amas de décombres; ce sont des rochers peu élevés dans lesquels on a creusé au ciseau des demeures pour les vivans et pour les morts; ces rochers, qui jadis furent des habitations, ont ressenti les coups du temps comme d'autres anciens édifices dont nous avons vu les ruines au pied du Carmel, et la nature n'a pas mieux défendu ses ouvrages que le génie de l'homme n'a défendu les siens. De belles anemones croissent maintenant au milieu de ces ruines. Plusieurs géographes ont placé là l'antique cité de Porphire.

Un peu plus loin, vers la mer, nous avons vu les débris de l'ancienne Caïpha. Je n'ai rien à vous dire de cette ville, si ce n'est qu'au temps de la première croisade, elle était habitée par des juifs, et qu'après la conquête de Jérusalem, elle fut prise par les croisés; il s'éleva de grandes discordes pendant le siége, car Tancrède comptait garder la ville pour lui, et Godefroy l'avait donnée d'avance à Guillaume-le-Charpentier, vicomte de Melun. Le légat du pape fut obligé d'intervenir, et parvint à rétablir la concorde; alors on recommença les assauts; le siége dura plusieurs jours et les combats furent sanglans; à la fin, on s'empara de la ville, et parmi les dépouilles des vaincus, on trouva d'immenses trésors, ce qui suffirait pour expliquer la valeur opiniâtre que les juifs avaient mise à défendre la place. La possession de Caïpha resta à Tancrède, qui en chassa Guillaume de Melun; cette ville ouvrit ensuite ses portes à Saladin, puis les chrétiens la reprirent; Louis IX répara ses fortifications. Depuis qu'elle est retombée au pouvoir des musulmans, l'histoire n'en parle presque plus; elle a cependant continué d'exister jusque vers le milieu du siècle dernier, époque où fut bâtie la nouvelle Caïpha.

LETTRE XCII.

Négociation avec le pacha d'Acre ; visite au consul de France.

A bord de la *Truite*, février 1831.

Nous venons d'avoir une grande affaire avec le pacha d'Acre ; nous avons traité de puissance à puissance, et la négociation a été vive ; voici le fait ; pour que vous puissiez me suivre, il faut que je reprenne les choses à leur origine. A notre passage à Rhodes, un Arabe égyptien, nommé Ibrahim, s'était présenté au commandant de la *Truite*, le conjurant de le recevoir à son bord jusqu'à Alexandrie. Ibrahim avait été tambour dans l'armée française en Égypte ; il était allé en France, où pendant sept ans il servit en qualité de tambour ; étant retourné ensuite dans son pays, il avait formé de jeunes tambours pour l'armée de Méhémet Ali ; mais n'ayant plus rien à faire en Égypte, il était parti pour Constantinople, afin d'offrir ses services au sultan Mahmoud. Comme le bâtiment sur lequel il s'était embarqué s'arrêta à Rhodes, Ibrahim se présenta devant le pacha ; Suchiur-bey, qui n'avait point de tambour, jugea à propos de retenir celui que la fortune lui envoyait. Ibrahim était depuis quelques semaines au service du bey, qui ne le payait point ; il se trouvait ainsi réduit à une grande misère, ne pouvant ni poursuivre sa route pour Stamboul, ni retourner en Égypte ; les prières du tambour égyptien, soutenues par la recommandation du consul de France, avaient touché notre commandant, qui a bien voulu le recevoir à bord de la *Truite*.

Comme Ibrahim parlait assez bien la langue française, et qu'il avait fait plusieurs fois le voyage de Jérusalem, je pris dès lors un arrangement avec lui, et je lui promis de le prendre pour guide et pour interprète, pendant tout le temps que je resterais en Syrie, en Palestine et même en Égypte. Toutes nos conventions étaient faites, et pour commencer son service auprès de moi, Ibrahim était allé avec

Antoine à Saint-Jean d'Acre ; mais à peine a-t-il été débarqué, que le bruit s'est répandu dans la ville qu'un tambour *du grand Bonaparte* venait d'arriver. Ce bruit est parvenu aux oreilles du pacha, qui a voulu le voir ; Ibrahim, mandé devant le visir Abdallah, s'est mis à battre du tambour, et son excellence a été ravie de ce qu'elle a entendu ; le don d'un sabre et d'une bourse a été un premier témoignage de sa satisfaction. Il faut vous dire qu'Abdallah fait la guerre depuis plusieurs mois aux Arabes de Naplouse, et qu'il n'a pas un tambour dans son armée. Sa grande manie, depuis quelques jours, est d'avoir des troupes disciplinées à l'européenne, et le tambour Ibrahim lui a paru un heureux commencement de son entreprise ; il a voulu que cette merveille parût devant son divan rassemblé ; Ibrahim s'est présenté de nouveau avec l'instrument de sa fortune et de sa gloire ; il a fait des prodiges dans l'art qu'il professe ; la cour du pacha a tour-à-tour entendu *la générale*, *le pas de charge*, *la diane*, *le champ*, *l'assemblée*, *le rappel*, *la retraite*, etc. ; tout le monde était dans l'enthousiasme ; les courtisans les plus adroits, pour exprimer leur admiration, feignaient, à chaque coup de baguette, d'être saisis de frayeur ; lorsque Ibrahim a battu le pas de charge, un vieux kiaia qui s'était trouvé dans Saint-Jean d'Acre assiégé par Bonaparte, a paru plus effrayé que tous les autres, et s'est couvert le visage en s'écriant que les tambours de l'armée française faisaient le même bruit toutes les fois que les giaours montaient à l'assaut. Vous voyez qu'il n'a rien manqué au succès d'Ibrahim, et que le pacha ne pouvait pas moins faire que de le retenir à son service.

Antoine est revenu seul, et lorsque je lui ai demandé ce qu'était devenu Ibrahim, il m'a raconté ce que je viens de vous dire. J'ai fait part de ce qui m'arrivait au commandant de la *Truite*, et j'ai réclamé son intervention auprès du pacha ; le droit des gens ne permettait pas à Abdallah de retenir ainsi un homme placé sous le pavillon français. Le commandant, qui traite sévèrement tout ce qui tient à l'honneur du pavillon, a sur-le-champ adressé ses plaintes à l'agent consulaire ; celui-ci a présenté une note au pacha, qui d'abord n'a point voulu faire justice ; le consul a insisté ; on a même menacé le pacha d'employer à punir son infraction au droit des gens, la poudre qu'on voulait employer à le saluer. Alors le pacha a fait des réflexions sérieuses, et, changeant de ton, il nous a proposé un accommodement ; il s'offrait, si on lui laissait Ibrahim, de nous donner huit de ses gardes

et le premier de ses interprètes pour nous accompagner jusqu'à Jérusalem. Cette offre ne nous a pas semblé déraisonnable, et comme, d'un autre côté, nous ne voulions pas arrêter le pauvre Ibrahim sur le chemin de la fortune, nous avons accepté l'arrangement proposé par le pacha.

Je suis resté à bord de la *Truite* pendant toute cette négociation, qui a duré deux jours. Quand tout a été terminé à la satisfaction générale, nous nous sommes embarqués dans la chaloupe de la *Truite*, pour nous rendre à Saint-Jean d'Acre. Nous avions plus de deux lieues de mer à traverser ; nous sommes partis à sept heures du matin ; le temps était fort beau et le vent favorable ; il n'était pas neuf heures quand nous sommes entrés dans le port. Arrivés chez l'agent consulaire de France, on nous a fait entrer dans une salle très-vaste, ornée de tapisseries et d'un divan recouvert d'une belle soie de Lyon. Bientôt nous avons vu paraître le consul. M. Catafago (c'est son nom) a quelque chose d'original et même de grotesque dans sa physionomie et dans son accoutrement ; figurez-vous un homme de taille moyenne, avec la longue robe des Orientaux, et coiffé d'un chapeau à trois cornes. M. Catafago est un négociant arabe, établi à Saint-Jean d'Acre depuis plus de quarante ans ; il a vu se succéder plusieurs pachas, et s'est toujours assez bien maintenu auprès de chacun d'eux ; il est à la fois le représentant de l'Autriche, celui de la Russie et celui de la France ; en sa qualité de banquier, il avance quelquefois des fonds aux grands personnages du pays, au pacha lui-même. Le jour de notre arrivée, M. Catafago avait prêté trente mille piastres au prince de la montagne, et n'a pas manqué de nous le dire, pour nous montrer son crédit dans le Liban et sur toute la côte ; il a quelquefois essuyé la mauvaise humeur, l'humeur capricieuse d'Abdallah ; mais toutes les bourrasques qui éclatent contre lui finissent toujours par s'apaiser et par tourner au profit de sa fortune ; elles sont pour lui comme les orages du ciel, qui troublent un moment la terre, et dont le résultat salutaire est de féconder les moissons.

Nous avons été présentés à madame Catafago et à ses deux filles. Madame Catafago s'exprime fort bien en français, et parle avec un très-grand sens ; elle est vêtue moitié à la franque, et moitié à l'orientale ; ses deux filles ne manquent ni de beauté, ni de grace ; leur parure est celle du pays, quantité de clinquans et de colifichets dont je ne sais point les noms. Des galoches ou des nalines de bois de sycomore

les font paraître beaucoup plus grandes qu'elles ne le sont; leurs cheveux, d'un noir d'ébène, descendent en tresses sur leurs épaules; elles ont sur le front, au lieu de bijoux, un diadême formé de sequins; elles ont aussi des pièces d'or mêlées à leurs tresses flottantes; ce genre de parure a été pour moi une grande nouveauté. Je me rappelle que Voltaire compare quelque part les beaux esprits qui affectent de briller dans tout ce qu'ils écrivent, à des gens qui se mettraient des diamans jusque sur le derrière; c'est justement ce que font les demoiselles Catafago. Ajoutez à cela, que lorsque les dames arabes marchent, toutes les pièces de monnaies pendues à leur chevelure produisent des sons argentins, qui augmentent encore la singularité du spectacle pour un étranger. Leurs galoches de bois résonnent sur le pavé et s'entendent d'assez loin. Telle est la mode du pays; les dames, parées de la sorte, ne peuvent marcher un peu vite, sans faire un très-grand fracas, et si on y donne des bals, je ne sais pas trop comment on peut suivre les violons.

Après les premières surprises, nous avons fini par nous faire à tous ces costumes; j'étais touché de la manière affectueuse dont on nous a reçus. Nous avons dîné avec toute la famille; la table était servie à l'européenne; nous avons bu du vin de Chypre à la santé des vainqueurs d'Alger, et pendant tout le dîner, nous n'avons parlé que de la France, de sa gloire et de ses malheurs.

J'ai prié M. Catafago de m'accompagner hors de la ville; j'étais impatient de voir ces campagnes de Saint-Jean d'Acre, qui avaient été le théâtre de tant de combats pendant les croisades. Nous sommes sortis par la porte de Damas; une plaine immense s'étendait devant nous, bornée de tous côtés par des collines et des montagnes. Nous avons pu découvrir au premier aspect les principales positions décrites par les chroniques qui ont raconté les différens siéges de la ville d'Acre; j'ai pu d'abord m'assurer que leurs descriptions ne manquent point d'exactitude, et je prévois avec une véritable satisfaction que j'aurai peu d'erreurs à rectifier dans cette partie de mon histoire des guerres saintes. Nous aurons occasion de revenir sur cette plaine, si remplie de grands souvenirs.

Après une promenade de deux heures dans les campagnes d'Acre, nous nous sommes rapprochés des remparts de la ville; ces remparts ont été rebâties à neuf, il y a dix ans, et présentent un état de fortification redoutable, surtout du côté de la terre; on s'est moins oc-

cupé de fortifier le côté de la mer, assez bien défendu par la difficulté de s'approcher du rivage. Nous avons retrouvé à l'entrée du port cette fameuse tour des Mouches, devant laquelle échouèrent tant d'héroïques efforts; j'ai eu quelque plaisir à savoir qu'elle porte encore le nom que lui donnaient les pélerins. A la distance de plus d'une demi-lieue hors de la ville, le sol est couvert de débris; l'enceinte de la vieille Ptolémaïs se trouve par là très-facile à reconnaître. Aujourd'hui la ville occupe à peine les deux tiers de l'espace qu'elle occupait au temps où les croisés en étaient les maîtres.

Saint-Jean d'Acre est, par sa position, la clef de la Syrie; au temps des croisades, les chrétiens et les Sarrasins mettaient une grande importance à l'occupation de cette place; quoiqu'il y eût alors plusieurs autres ports sur la côte, on abordait le plus souvent à Saint-Jean d'Acre. En perdant cette ville, les chrétiens perdirent la Palestine et la Syrie. Lorsque Bonaparte eut la pensée de pousser ses conquêtes en Syrie, il chercha d'abord à s'emparer de la ville d'Acre, et les ennemis qu'il avait à combattre mirent aussi tous leurs soins à la défendre; ayant échoué dans sa tentative, et perdant l'espoir de réduire la ville qu'il avait devant lui, il renonça à toute expédition au-delà du désert, et ne s'occupa plus que de conserver l'Égypte. Si, dans l'avenir, quelque conquérant veut porter ses armes en Syrie, il est probable qu'il commencera aussi par Saint-Jean d'Acre.

Il n'est pas aisé de suivre l'histoire de Saint-Jean d'Acre dans les temps modernes, et surtout depuis la chute de la puissance chrétienne en Syrie; il y a près de trois siècles que cette ville est sous la domination ottomane. Toutefois, l'autorité des sultans ne peut s'y faire respecter; nous avons vu dans l'Anatolie, des pachas que la Porte peut déplacer, changer, même faire étrangler quand il lui plaît; il n'en est pas de même ici, où les pachas sont des princes et presque des souverains indépendans; à mesure qu'on s'éloigne de la capitale de l'empire, on s'aperçoit que la puissance du grand-seigneur va en s'affaiblissant, et que le pouvoir des gouverneurs s'accroît; la Porte, ne pouvant exercer une autorité immédiate dans l'éloignement, a dû se contenter d'un hommage ou d'un tribut, et souvent elle a été obligée de reconnaître pour chefs ou pour pachas d'Acre, tous ceux que les évènemens de la guerre, les intrigues de l'ambition, quelquefois même le crime et la félonie, rendaient maîtres de ces pays lointains. On se ressouvient avec horreur du pacha *Djezzar;* il a eu déjà trois succes-

seurs, que la fortune a tirés comme lui des rangs les plus obscurs, et qu'elle a imposés au choix des sultans.

On peut voir par l'exemple d'Abdallah, qui règne aujourd'hui, comment se font les pachas d'Acre ; Abdallah était le fils d'un kiaia mort au service de Soliman ; personne ne songeait à lui, et son enfance délaissée n'inspirait que la compassion. L'idée d'élever au pachalik un orphelin abandonné vint à l'esprit d'un juif à qui Djezzar avait fait couper les oreilles, et que ses intrigues rendaient encore puissant. On doit sans doute être surpris de cette brusque élévation, mais ce qui surprend bien davantage lorsqu'on connaît Abdallah, c'est qu'il ait pu se maintenir au pouvoir. Figurez-vous un homme capricieux et fantasque, un homme efféminé, passant sa vie avec des femmes, et déjà vieux à trente-trois ans. Il ne faut pas demander à ce pacha de la Syrie, la moindre suite dans sa politique, car sa politique va selon son humeur ; il lui prend quelquefois des boutades de civilisation européenne; le voilà tout à coup avec le tarbousch, avec un habit écourté ; le voilà qui boit du vin, qui monte à cheval à la française ; mais au bout de quelques jours, tout est changé de nouveau ; il retourne à ce qu'il avait quitté, pour le quitter encore lorsqu'il lui viendra d'autres pensées.

Quoiqu'on ait à lui reprocher la fin tragique du pauvre juif qui l'avait fait nommer pacha, Abdallah n'a pas la réputation d'être cruel ; les coups d'État, les excès de son despotisme sont comme des fantaisies de femme ; il est tyran à la manière des enfans gâtés ; il y a six mois qu'il s'était mis en tête d'avoir les diamans de madame Catafago ; les menaces, les violences même, ont été employées pour obtenir ce qu'il désirait, puis, comme s'il n'eût jamais été question de rien, le visir s'est remis à combler de ses bonnes graces une famille qu'il avait dépouillée. Il négocie depuis quelque temps avec la Porte et le pacha d'Égypte. Aujourd'hui, il veut se faire un bouclier de Méhémet Ali contre le grand-seigneur ; demain, il se réunira au grand-seigneur contre Méhémet Ali ; vous pouvez juger de l'esprit qui préside à ces négociations, et quelles peuvent en être les suites. Abdallah, comme je vous l'ai dit, est, depuis quelques mois, en guerre avec les Arabes de Naplouse, et ne peut les soumettre ; tantôt il croit que cette guerre lui fera un nom glorieux parmi les nations ; tantôt il se décourage, et parle de s'enfuir avec son harem et ses trésors. Tel est le pacha que la fortune a donné à la Syrie, et dans les mains duquel est tombé l'hé-

ritage de Salomon, car la Porte vient de réunir au pachalik d'Acre la ville de Jérusalem et tout le littoral jusqu'à Gaza.

Nous avons visité l'intérieur de la ville de Saint-Jean d'Acre; nulle part on ne voit des rues plus étroites, plus obscures, plus sales; les khans de la ville, ouverts aux caravanes et aux marchands, sont comme tous ceux des villes arabes; les bazars sont misérables, mal tenus, et n'ont rien qui attire les passans; la ville n'a que deux édifices qui méritent quelque attention, le palais du visir et la mosquée de Djezzar. On rencontre encore quelques vestiges de la puissance des chrétiens; ce sont des ruines d'anciennes églises; parmi ces ruines qui ont conservé un nom, on distingue les restes des églises de Saint-André, de Saint-Jean, de Saint-Nicolas; je me suis arrêté sur l'emplacement de cette fameuse église de Saint-Sabbat qu'on se disputait les armes à la main, et qui fut l'occasion d'une guerre à la suite de laquelle finit la domination chrétienne sur les côtes de Syrie: on nous a fait voir auprès de la mer, ce qui reste de l'arsenal des galères, et des auberges des chevaliers de Saint-Jean; on montre au milieu de la ville des décombres qui ont appartenu au palais des grands-maîtres de l'hôpital; ce sont des voûtes, des arcades, des souterrains couverts de ronces et de poussière; on ne retrouve plus rien de ces anciennes forteresses bâties au temps des croisades, de ces châteaux avec leurs tourelles gothiques, dans lesquelles s'enfermèrent tour-à-tour les chrétiens et les musulmans.

Les pères de la terre sainte ont un couvent à Saint-Jean d'Acre; tous les moines qui l'habitaient, au nombre de sept, sont morts de la peste. Voici comment on raconte ce malheureux évènement; il y avait plus d'une année qu'un père franciscain avait été enlevé par ce fléau contagieux, et tous les vêtemens du défunt étaient restés dans une malle qu'on avait eu soin de tenir fermée; on a cru qu'au bout de douze ou quinze mois, il ne resterait plus de traces de la contagion, et qu'on pouvait enfin ouvrir la malle, sans avoir rien à redouter; sécurité malheureuse! car la malle ayant été ouverte, deux moines sont morts le lendemain, le surlendemain deux autres ont expiré; enfin les sept jours de la semaine n'étaient pas écoulés, qu'on avait ouvert sept sépulcres, et qu'il ne restait plus personne au couvent. On a fait fermer la maison; le pacha a donné des ordres pour que personne n'y entrât et n'en sortît; des gardes ont été placés à la porte; comme l'intérieur du couvent restait sans gardiens, on a publié à son

de trompe qu'il serait donné trois piastres par jour à quiconque voudrait s'y enfermer pendant six mois. Plus de deux cents personnes se sont présentées, redoutant moins la peste que la misère, et sur les deux cents, on en a choisi cinq qui sont dans le couvent sans pouvoir en sortir. Je suis entré dans la cour et dans la galerie du monastère pour voir le docteur Bosio, qui occupe là un appartement. M. Bosio est un réfugié piémontais, établi à Saint-Jean d'Acre avec sa famille; il est depuis quelque temps médecin du pacha ; le médecin auquel M. Bosio a succédé, et que nous avions vu à Marseille, nous avait parlé des caprices et des singularités d'Abdallah ; entre autres bizarreries de son caractère, il voulait que son médecin avalât la moitié des remèdes que celui-ci lui conseillait de prendre. On lui ordonnait un émétique, il faillait en avaler la moitié ; une tisane, de même ; une purgation, *idem,* etc. J'avais fini, me disait le docteur, par ne lui ordonner que l'air pur du Carmel et l'eau fraîche du Bélus. Le docteur Bosio est un homme de sens et d'esprit ; il a très-bien su s'accommoder à l'humeur du pacha, qui, avec lui, est devenu plus raisonnable. Versé à la fois dans l'art de guérir et dans la science militaire, il tâte tous les matins le pouls d'Abdallah, et passe ses troupes en revue tous les soirs. Il est admis quelquefois au divan suprême, et son influence s'étend jusqu'à la politique du pacha, qui n'en va pas plus mal.

J'ai fait quelques questions au docteur Bosio sur la peste qui paraît s'être confinée dans le couvent ; le docteur nous a répondu que le fléau ne donnait plus d'inquiétudes pour le moment, mais que l'année ne se passerait pas sans qu'il ne renouvelât ses attaques ; il ne m'appartient pas de raisonner sur un mal dont la connaissance paraît avoir échappé aux plus habiles, mais qu'il me soit permis d'exprimer une observation que j'ai faite, non pas en étudiant la médecine, mais en étudiant l'histoire. Comment se fait-il que pendant deux siècles et demi qu'ont duré les croisades, la peste ne se soit pas déclarée une seule fois dans une ville de Syrie ou d'Égypte, tandis que maintenant elle revient presque chaque année dans ces deux pays. Ce fut sans doute un grand bonheur, car l'Europe n'eût pas tardé à se dépeupler. J'ai fait part de cette observation historique au docteur Bosio qui en a été frappé ; je pense qu'elle vous frappera de même, je laisse d'ailleurs les explications à ceux qui en savent plus que moi. C'est ici surtout qu'il faut s'en rapporter à ces voyageurs éclairés qui, dans leurs

courses laborieuses, n'ont rien négligé pour connaître la vérité, et qui l'ont cherchée au péril de leur vie [1].

[1] Je n'ai pas besoin de nommer ici M. Pariset et plusieurs de ses compagnons de voyage, qui m'ont précédé en Égypte et sur les côtes de Syrie.

LETTRE XCIII.

Départ pour Jérusalem ; route de Caïpha à Ramla.

Le 9 février 1831.

Nous avions fixé notre départ pour Jérusalem au 7 février ; dès le matin, le pacha d'Acre nous a envoyé les huit gardes et l'interprète qu'il nous avait promis. Plusieurs des officiers de la *Truite* ont voulu aussi faire le voyage, et nous ont accompagnés ; notre caravane était nombreuse ; tout le monde avait des armes ; on parlait depuis quelque temps de plusieurs brigandages, de plusieurs meurtres commis sur la route que nous allions suivre ; nous nous attendions à trouver plus d'une occasion d'exercer notre valeur contre les Arabes bédouins, avant d'arriver à Ramla et dans les montagnes de la Judée.

Nous sommes sortis de Caïpha à sept heures du matin, et nous avons laissé à notre gauche la pointe du Carmel. Notre troupe a marché long-temps dans une plaine à moitié cultivée, située entre la mer et une chaîne de montagnes ; la grande armée des croisés, dans la première guerre sainte, avait suivi le même chemin ; c'est aussi la route que prit Richard-Cœur-de-Lion, lorsqu'après la prise de Saint-Jean d'Acre, il marcha avec son armée vers Jérusalem. Les lieux que traversait l'armée de Richard, nous dit Gauthier Vinisauf, témoin oculaire, étaient remplis d'herbes de toute espèce, qui s'élevaient jusqu'à la hauteur de l'homme ; une grande quantité d'animaux sauvages sautaient souvent entre les jambes des soldats, et *semblaient s'offrir d'eux-mêmes à leur appétit*. L'*itinéraire de Richard* parle de certains insectes rampans qu'il appelle *tarentes*, et qui incommodaient les pélerins par des piqûres douloureuses ; ces insectes ne paraissaient point le jour ; mais à l'approche de la nuit, ils accou-

raient en foule, armés de leur cruel aiguillon ; leur piqûre causait une enflure subite, accompagnée de douleurs violentes ; les croisés finirent par éloigner ces insectes venimeux, en frappant sur des boucliers, sur des casques, sur tous les ustensiles qu'ils avaient sous la main, et qui pouvaient produire un son. Le même historien cite une ville ou un château appelé Capharnaüm, dans lequel Richard *dîna en attendant l'armée ;* les descriptions des lieux que fait Gauthier n'ont pas perdu leur exactitude, et les pays qu'il traversa avec les croisés ne m'ont pas paru avoir changé d'aspect et de physionomie. Les bords de la mer sont encore couverts de hautes herbes ; nous n'avons point cependant retrouvé les tarentes, ni le château de Capharnaüm, qui devait être situé à l'endroit où se trouve maintenant le village arabe d'Atlik.

Après trois heures de marche, nous sommes arrivés à l'endroit du chemin que le chroniqueur anglais appelle les *Chemins étroits*. Une route a été taillée à main d'homme au milieu d'une couche rocheuse qui couvre la plaine ; on marche entre deux bancs de rochers pendant près d'un demi-mille ; puis on arrive dans une campagne découverte, au bout de laquelle on aperçoit le *château des Pélerins*. Rien ne peut nous faire connaître en quel temps a pu être tracé le chemin des *Étroits ;* tout ce que je puis vous dire, c'est que le pays que nous avons traversé nous a montré partout des rochers travaillés par le ciseau et l'industrie de l'homme ; nous avons vu partout des demeures pour les vivans et pour les morts, creusées dans la roche vive; quelques-unes paraissent fort anciennes, et je ne m'étonne pas qu'on les fasse remonter à des temps qui ont précédé la conquête des Hébreux ; nous voyons en effet dans l'Écriture, que les habitans de ces contrées furent ceux qui résistèrent le plus long-temps aux armes d'Israël ; il n'était pas facile de triompher d'un peuple pour lequel chaque rocher était un asile, et chaque montagne une place de guerre.

Le château des Pélerins qui s'aperçoit du chemin des Étroits, présente de loin l'imposant aspect de ses tours et de ses remparts. On a de la peine à croire d'abord que ce château qui reste debout, et qui semble n'avoir rien perdu de ses fortifications, puisse être sans habitans. A mesure qu'on s'en approche, on est frappé du silence qui règne dans son enceinte ; lorsqu'on a franchi les portes, on s'étonne de n'y trouver que des troupeaux de chèvres avec leurs gardiens ; les Arabes l'appellent le château d'Atlik, du nom du village situé à une

lieue de là, au pied des montagnes; le château des Pélerins ou d'Atlik fut bâti par les templiers, après la troisième croisade. Jacques de Vitry nous apprend que, lorsqu'on en jeta les fondations, on découvrit dans la terre plusieurs sources d'eau vive, beaucoup de colonnes et des trésors qui avaient appartenu à des temps tout-à-fait ignorés; quand la puissance des Francs eut succombé en Syrie, et que Ptolémaïs, Tripoli et Beyrouth, furent tombées au pouvoir du sultan du Caire, les chevaliers du temple se défendirent encore quelque temps dans le château des Pélerins. L'histoire n'en parle plus depuis cette époque; plusieurs tours de plus de cent pieds de hauteur y sont encore debout; les murailles qui subsistent ont en plusieurs endroits plus de douze pieds d'épaisseur. Nous avons distingué parmi les ruines, des colonnes de granit, des fenêtres, des créneaux, des dômes, les restes d'une église et d'un palais du grand maître; une espèce de havre qui s'avance jusque sous les murs, peut recevoir de petits bateaux. Les tours solitaires d'Atlik servent maintenant de point de reconnaissance aux navigateurs. Lorsque la *Truite* était près d'entrer dans la baie de Caïpha, je me rappelle que notre pilote grec nous avait montré, à notre droite, le château des Pélerins.

A quatre ou cinq mille d'Atlik, toujours en suivant la côte, on trouve le village de *Tantoura;* ce lieu occupait un rang distingué parmi les villes de la terre de Chanaan. L'Écriture lui donne le nom de *Dor, Dora, Nephath.* Je vous intéresserais médiocrement en vous disant que cette ville fut prise d'assaut par Josué, et que *Triphon,* usurpateur du trône de Syrie, et meurtrier de Jonathas, y fut assiégé par un prince de la famille d'Antiochus. On distingue encore sur une pointe de terre les restes d'une forteresse ou d'une ville qui existait au temps des croisades et que les chroniques du temps appellent *Mirla.*

Le village de Tantoura, où nous avons couché, est situé sur le bord de la mer; il y a là une espèce de port dans lequel on ne peut entrer sans danger. La côte que nous parcourons n'offre aucun abri, aucun refuge aux navigateurs. Les peuples de ces rivages n'ont longtemps vécu que des dépouilles des naufragés, et tandis que les Arabes vagabonds attendaient le voyageur égaré dans le désert, ceux qui habitaient les côtes attendaient les navires battus par la tempête; ainsi vivaient naguère les Arabes de Tantoura, et ce n'est que depuis un siècle qu'ils se sont mis à cultiver la terre, qui est dans ce pays d'une très-grande fécondité.

Le village, composé d'une soixantaine de maisons, ne ressemble point aux villages que nous avons vus en Turquie. Comme nous avions un *bouiourdi* du pacha d'Acre, nous sommes descendus chez le cheik, qui a la maison la plus commode du pays; il nous a reçus avec de grandes démonstrations de joie, et ne sachant comment nous faire honneur, il s'est mis à crier de toutes ses forces, à répéter mille mots sans suite, le tout accompagné de gestes et de manières qui nous ont paru tout-à-fait barbares. Du reste, il ne nous a offert ni le café ni la pipe; quelle différence entre ce chef turbulent et grossier d'une tribu arabe, et ces bons agas de l'Asie mineure, dont l'hospitalité, avec moins de bruit et de paroles, était si franche, si naturelle et si affectueuse! Nous avons été introduits dans une chambre, espèce de hangar assez vaste qui sert d'écurie pour les bestiaux; le cheik a poussé la politesse jusqu'à nous y laisser seuls, c'est-à-dire que les animaux ont été renvoyés dans la cour. Comme nous sommes arrivés de bonne heure à Tantoura, nous avons eu tout le temps de parcourir le village et les environs. Nous sommes entrés dans quelques-unes des cabanes des Arabes; toutes ces habitations sont à peu près construites sur le même plan; leur intérieur, qui n'est qu'un réduit étroit et voûté, ne ressemble pas mal au dedans d'un four; au milieu de chaque cabane, est un tronc d'arbre qui en soutient la voûte; ce sont partout les formes arrondies de l'architecture arabe, et le village, vu de loin, pourrait se prendre pour une réunion des grosses taupinières. Au reste, les animaux de nos basses-cours sont beaucoup mieux logés que les habitans de Tantoura.

Toutefois, ce peuple paraît moins malheureux que celui que nous avons vu à Saint-Jean d'Acre et à Caïpha; ce ne sont là ni les Arabes nomades, ni les Arabes tout-à-fait corrompus des cités. Le jour de notre arrivée, on célébrait une noce; nous avons vu une partie de la fête; trente ou quarante jeunes hommes rangés sur une même ligne, et pressés les uns contre les autres, marchaient en cadence, et chantaient une chanson dont le refrain était : *La belle épouse le beau* et *le beau épouse la belle;* après eux s'avançait un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui avait un air fort commun, et que nous n'aurions pu prendre, à son extérieur, pour le *beau* de la chanson : c'était le futur époux; il s'avançait, monté sur un cheval, armé d'un fusil; il était suivi des femmes et des enfans du village qui répétaient le refrain : *Le beau épouse la belle*. Il partait du cortége quelques coups

de fusil qui animaient la fête; après avoir fait le tour du village, on s'est arrêté sur un terrain qui venait d'être balayé; là le marié est descendu de cheval; il s'est assis sur une natte; la pipe que les Arabes appellent *hassabé*, lui a été offerte avec un air de solennité. Au bout d'un quart d'heure, on a apporté devant lui un énorme pilau, qui a été distribué aux assistans; puis le jeune époux a été reconduit dans sa maison, où l'attendait sa future compagne; nous n'en avons pas vu davantage; voilà, je pense, les principales cérémonies d'un mariage arabe : seulement on passe un contrat, quelques jours avant la noce, devant le cheik.

Les femmes du pays sont vêtues d'une longue robe bleue, qui leur descend jusqu'au talon, et qui s'ouvre sur la poitrine; la robe est serrée au milieu du corps par une ceinture d'étoffe, quelquefois même par une simple corde. Un bandeau, fait de pièces de monnaie, orne leur front, et leur pend des deux côtés jusqu'à l'oreille; elles ont aux bras de petites chaînes de verre ou de métal. Nous n'avons point vu de femmes voilées; le sexe ne manque pas d'une certaine beauté, mais l'habitude qu'ont les femmes de se noircir les lèvres et les sourcils avec je ne sais quelle drogue, donne a leur physionomie quelque chose de dur et de repoussant. Ce sont les femmes qui ont soin des bestiaux, et qu'on charge de tous les travaux domestiques. La plupart des habitans n'ont qu'une femme, car dans leur maison, ils ne pourraient pas en loger deux; le cheik, logé d'une manière plus commode, en a jusqu'à quatre; il les fait travailler comme des servantes ou des esclaves; ce sont les femmes du cheik qui ont balayé et nettoyé notre appartement, l'écurie de la maison, et qui nous ont apporté le pilau et le lait bouilli que nous avons mangé à notre souper. Nous avions vu, dans la cour, à notre arrivée, la première femme du cheik, occupée de moudre du froment sur un moulin à bras; cette occupation m'a rappelé que dans l'antiquité les femmes étaient chargées ainsi de moudre le blé; Jésus-Christ, annonçant la destruction de Jérusalem, dit ces paroles : « Deux femmes moudront au moulin; l'une sera prise et l'autre laissée. » La femme du cheik, occupée de ce travail, lorsque nous avons paru, n'a pas même daigné tourner vers nous ses regards; la reine de Saba n'aurait pas eu plus de fierté; elle avait sur son front un bandeau de piastres d'argent, et portait des brasselets de verre bleu.

Les hommes sont vêtus d'un manteau ou plutôt d'une pièce de

feutre, rayé de noir et de blanc, qui tombe sur leurs épaules, et leur laisse le bras droit à découvert ; ils n'ont pas d'autre parure. Les Arabes n'ont pas comme les Turcs un paquet de pistolets pendu à la ceinture ; leur arme habituelle est un fusil, leur monture est le cheval. Le cheik paraît avoir sur eux la plus grande autorité ; c'est lui qui est chargé de recevoir les impôts, et cette fonction ajoute encore à la crainte qu'il inspire ; il veille lui seul pour le maintien de l'ordre, et lorsqu'il se commet quelque infraction aux lois, il administre lui-même les corrections. Le cheik de Tantoura nous a donné le spectacle de sa justice ; en rentrant chez lui après notre tournée dans le village, nous l'avons trouvé sur la porte, frappant, à grands coups de bâton, un jeune homme accusé de je ne sais quelle faute. Tout se passait sans aucune résistance, sans même qu'on entendît une plainte ; j'ai cru remarquer que le cheik n'était pas fâché que nous fussions témoins du pouvoir qu'il exerce dans le pays.

Dans une promenade que nous avons faite au bord de la mer, nous avons visité une caravane de pélerins arméniens qui campaient sur une belle esplanade couverte de gazons. Les plus riches avaient des tentes, la plupart n'avaient point d'abri et restaient sur la terre nue, au milieu de leurs bagages, exposés aux vents et à la pluie. Il y avait dans cette caravane des femmes, des vieillards, des enfans au berceau ; un grand nombre faisait le voyage à pied ; quelques-uns montaient des ânes ; une perche surmontée d'une touffe de crins de cheval, était plantée au milieu de cette multitude ; il se trouvait là des pélerins qui venaient de Tauris, qui venaient d'Édesse, qui avaient quitté, pour visiter Jérusalem, le pays d'Érivan, la Géorgie, les rives de la mer Caspienne, les bords de l'Euphrate et du Tigre. Cette pieuse caravane me rappelait nos pélerins d'Occident qui, dans le moyen âge et avant les croisades, abandonnaient leur pays pour se rendre dans les lieux saints ; quoique nous fussions tout-à-fait étrangers les uns aux autres, un sentiment religieux nous a mis en rapport dès la première vue. En passant au milieu d'eux, nous voyions sur leurs figures quelque chose d'affectueux et de bienveillant ; les uns voulaient nous faire asseoir sous leurs tentes, d'autres nous invitaient à fumer la pipe, ou nous offraient de l'eau-de-vie ; nous prononcions devant eux le nom de *Jérusalem,* mais la ville sainte n'a pas le même nom dans leur langue ; quelques-uns de nous leur montraient les montagnes que nous avions devant nous, et nous leur faisions entendre que nous

allions par-delà ces montagnes ; je leur montrais le soleil, et je leur faisais comprendre par signes que nous étions partis des lieux où se couche l'astre du jour, pour venir aux lieux où naît la lumière. Ces bonnes gens nous priaient de ne pas les quitter et d'achever notre voyage avec eux, car ils n'avaient, nous disaient-ils, d'autres armes que leurs prières, d'autre appui que celui des anges. Comme nous appartenions à la grande nation des Francs, et que nous étions armés, ils nous prenaient pour ces guerriers dont parle l'Écriture, qui n'ont besoin que d'être dix pour mettre en fuite cent ennemis, et d'être mille pour en tuer dix mille.

Je vous ai parlé du réduit que le cheik de Tantoura nous avait laissé pour la nuit ; après notre souper, nous nous sommes étendus parmi nos bagages, et nous avons dormi en dépit des insectes qui nous dévoraient ; le lendemain, nous nous sommes réveillés avant le jour, et nous avons fait nos dispositions pour nous remettre en route ; notre premier soin a été de payer au cheik l'hospitalité qu'il nous avait donnée, et nous avons cru que quatre *kréri* en or, dont chacun vaut trois piastres et demie, suffisaient pour nous acquitter ; mais cette offrande était loin de répondre à l'attente de notre hôte ; il se rappelait que le consul de Hollande à Beyrouth, qui était venu loger chez lui quelques jours auparavant, lui avait donné en partant quatre-vingt piastres ; malheur à ceux qui viennent après des voyageurs aussi magnifiques, car de telles libéralités font croire aux Arabes que tous les Francs sont cousus d'or, et qu'ils doivent partout répandre des trésors sur leur route. Notre cheik est souvent revenu sur la grace insigne qu'il nous avait faite en déplaçant pour nous ses chevaux, ses vaches et ses moutons ; comme nous n'avons pas voulu nous soumettre à ses prétentions, et que nous nous disposions à partir, on est venu nous dire que les selles et les brides de nos montures avaient disparu ; à la fin l'interprète du pacha d'Acre qui nous accompagnait, a montré au cheik notre bouiourdi (passe-port) et lui a dit d'un ton menaçant qu'Abdallah lui ferait couper la tête, s'il persistait à rançonner ainsi les voyageurs ; aussitôt le ton du cheik s'est radouci, les selles et les brides de nos chevaux se sont retrouvées, et nos quatre petites pièces d'or pour la nuit que nous venions de passer dans une écurie, ont été acceptées sans trop de murmure. Qu'on vante tant qu'on voudra l'hospitalité patriarcale des Arabes ; voilà celle des Arabes de Tantoura.

SUITE DE LA LETTRE XCIII.

Départ de Tantoura ; ruines de Césarée, de la forêt prise pour la forêt enchantée du Tasse ; halte dans une tribu nomade ; arrivée à Ali-ebn-Haramy.

Le 10 février 1831.

Une pluie battante était tombée pendant la nuit ; lorsque nous sommes partis, le soleil s'est levé dans tout son éclat ; la caravane arménienne s'était mise en marche ; nous l'avons suivie à travers un rivage sablonneux, couvert en plusieurs endroits d'une énorme quantité de coquilles. A deux lieues de Tantoura, nous avons traversé une rivière que les gens du pays appellent *Nahr-Coucath* ou le fleuve des Crocodiles. Plusieurs voyageurs ont cru voir dans cette rivière des crocodiles plus monstrueux que ceux du Nil ; une de nos chroniques rapporte que ces monstres avaient dévoré deux soldats de la croix. Nous n'en avons vu aucun ; on nous a dit que les crocodiles du Nahr-Coucath sont de la plus petite espèce. En passant dans ce lieu, nous avions une autre préoccupation, je pourrais dire une autre frayeur : c'était celle des Arabes bédouins et des brigands du désert, dont tout le pays, nous disait-on, était infesté. Les gardes du pacha, qui nous servaient d'escorte, s'écartaient à droite et à gauche pour éclairer notre marche, et pour découvrir les ennemis, s'il y en avait. Quelquefois, ils revenaient auprès de nous d'un air très-effrayé, et nous racontaient qu'ils avaient vu beaucoup d'hommes à cheval ; c'étaient les bédouins ; alors notre caravane serrait les rangs ; chacun préparait ses armes. Nous avons eu ainsi plusieurs alertes ; mais l'ennemi n'a pas paru.

Nous avions à une lieue de nous, sur le bord de la mer, les ruines de Césarée ; nous distinguions les tours et les remparts de la cité ; le voisinage d'une aussi grande ville nous rassurait, et nous nous avancions pleins de sécurité et de confiance ; mais quelle a été notre sur-

prise, lorsque nous n'avons trouvé qu'une ville démolie et pas un être vivant! J'avoue que l'aspect de ces ruines solitaires m'a inspiré quelques craintes; je portais autour de moi des regards inquiets, et de chaque rue déserte, de chaque tour abandonnée, il me semblait voir sortir des troupes de bédouins.

Césarée eut ses temps de gloire sous la domination romaine ; vous pouvez voir dans l'historien Josèphe une pompeuse description de son cirque, de son amphithéâtre, de ses palais de marbre, de son temple de César-Auguste, de son port qui égalait ceux du Pyrée et de Tyr. C'est dans cette ville que les apôtres de la foi chrétienne commencèrent à cueillir les palmes du martyre. L'histoire de Césarée est environnée de ténèbres, jusqu'au moment où elle tomba au pouvoir du calife Omar. Elle fut reprise sur les Sarrasins, par Baudouin I^er^, roi de Jérusalem ; Caffaro, historien génois, qui assistait à la prise de Césarée, nous donne sur cette conquête des détails fort curieux. Tandis que les chrétiens, nous dit-il, se disposaient à livrer un assaut, deux Sarrasins sortirent de la ville, et dirent aux assiégeans : « Pourquoi voulez-vous nous tuer et vous emparer de notre pays, puisqu'il est écrit dans votre loi qu'on ne doit pas envahir ou même désirer le bien d'autrui, ni attenter à la vie des créatures formées à l'image de Dieu. — Il est vrai, répondit le patriarche de Jérusalem, qu'il est écrit dans notre loi qu'on ne ravira pas le bien d'autrui, et qu'on ne versera pas le sang de l'homme, mais la ville de Césarée ne vous appartient pas, elle appartient à saint Pierre qui nous l'a donnée; quant à l'effusion du sang, nous vous répondrons que celui qui a pris les armes pour détruire la loi de Dieu, mérite la mort. » De pareils raisonnemens, il faut l'avouer, avaient besoin d'être accompagnés de la victoire, et la victoire ne manqua pas aux soldats chrétiens en cette occasion.

Cette ville retomba au pouvoir des musulmans, au temps de Saladin; puis elle fut reconquise et réparée par Richard, roi d'Angleterre. L'histoire nous apprend que Louis IX séjourna plusieurs mois à Césarée. « Le roi, dit Joinville, ne tarda pas à partir d'Acre avec tout ce qu'il avait pu recouvrer de gens, et s'en alla à Césarée qui était à douze lieues d'Acre, tirant vers Jérusalem, et pour ce que les Sarrasins avaient rompu et abattu les murailles, le roi les fit refaire en grande diligence, et fit bien fortifier la ville, en sorte que tout le monde s'émerveillait, comme en si peu de temps, il avait pu si bien clore

la cité des murs, et, durant tout le temps que nous y fûmes, personne ne nous dit mot, combien que nous fussions bien petit nombre de gens.»

Césarée passa de nouveau entre les mains des musulmans, et fut prise par le fameux Bibars, qui fit tant de mal aux colonies chrétiennes; depuis l'année 1264, elle n'est plus rentrée sous la domination des chrétiens, et son entière décadence s'est accomplie sous l'étendard du croissant. Le port est tout-à-fait comblé. Les débris des temples et des palais ont été transportés dans les villes voisines; on en a transporté jusqu'à Damiette; le fameux Djezzar-pacha avait tiré des ruines de Césarée, les belles colonnes de porphyre qui ornent sa mosquée à Saint-Jean d'Acre; il y a quelques mois que les moines latins de Jaffa ont fait venir du même lieu des pierres et des marbres pour la construction de leur nouveau couvent.

A quelques milles de ces ruines, en poursuivant notre route, nous avons trouvé un petit lac que nos vieux chroniqueurs appellent l'étang de Césarée. Cet étang, qui n'a pas deux cents pas de large et sept à huit cents pas de longueur, était couvert d'oies et de canards sauvages; Raymond d'Agiles, un des historiens de la première croisade, nous dit que l'armée chrétienne, marchant vers Jérusalem, s'arrêta deux jours près du lac de Césarée. Tandis que les croisés étaient campés, un pigeon, mortellement blessé par un vautour, vint tomber au milieu d'eux; l'évêque d'Agde l'ayant pris, trouva une lettre que cet oiseau portait, et qui était conçue en ces termes : « Le roi d'Accon au duc de Césarée. *Une race de chiens a passé chez moi, race folle et querelleuse, à laquelle, si tu aimes la loi, tu dois faire tout le mal que tu pourras, tant par toi que par les autres; fais savoir ceci dans les autres villes et dans les châteaux.* » On fit connaître le contenu de cette lettre, écrite dans la langue des barbares, aux chefs de l'armée chrétienne, ainsi qu'à tous les pélerins assemblés; les croisés rendirent grace au Seigneur dont la miséricorde éclatait ainsi envers eux, *puisque les oiseaux même ne pouvaient traverser les airs pour leur faire du mal, et venaient au contraire leur livrer les secrets de l'ennemi.*

Quatre-vingt-dix ans après le passage de ces premiers pélerins, l'armée de Richard vint aussi camper autour du lac de Césarée; les croisés anglais rencontraient partout des Sarrasins qui fondaient sur eux à l'improviste; les traits et les flèches, dit Gauthier Vinisauf,

tombaient en si grande quantité, qu'il n'y avait pas dans tous les environs un espace de quatre pieds qui n'en fût couvert ; c'est dans ce lieu que Richard, comme il le raconte lui-même dans une lettre, fut atteint d'une flèche, *quodam telo vulneratus*. Les croisés anglais s'arrêtèrent sur les bords d'une rivière que les chroniques appellent la *rivière Salée*. Nous avons traversé cette rivière, à laquelle les Arabes donnent le nom de *Nahr-Karcadin* (eau des Crocodiles) ; quelques voyageurs l'ont confondue avec le Nahr-Koucath, dont nous avons parlé, et qui a son embouchure entre Césarée et Tantoura.

Lorsqu'on a traversé le Nahr-Karcadin, on entre dans une région sauvage et déserte, qui est presque partout couverte de bois, et qui n'est habitée que par des ours et des sangliers. C'est dans cette région boisée que j'avais cru devoir placer la forêt enchantée du Tasse ; j'avais même publié là-dessus un mémoire qu'on peut lire dans les pièces justificatives du premier volume de l'*Histoire des Croisades*. Des voyageurs éclairés que j'avais consultés, m'avaient confirmé dans l'opinion que je m'étais formée, et je me vantais d'avoir fait une découverte importante ; il me semblait, en approchant de la forêt, entendre les arbres se plaindre et gémir ; je croyais voir couler le sang de la blessure des cyprès et des sapins, comme dans la *Jérusalem délivrée*. Vains fantômes de l'imagination ! brillantes illusions de poète ! Je n'ai pas tardé à voir que j'avais été induit en erreur, et que les arbres qui croissent dans cette plaine n'ont jamais pu connaître ni les enchantemens d'Ismen, ni la cognée de Tancrède et de ses compagnons ; d'après le témoignage de tous nos vieux chroniqueurs, la forêt qui fournit aux croisés le bois nécessaire à la construction des machines, était située à quelques lieues seulement de Jérusalem, du côté de Naplouse ; or, la forêt de Césarée est à seize ou dix-huit lieues de la ville sainte. Puisque les guerriers de la croix pouvaient trouver des bois à quelques milles de leur camp, pourquoi seraient-ils venus si loin, et dans un pays ennemi qui assurément ne les aurait pas laissés en paix ? Raoul de Caen et tous les chroniqueurs qui ont parlé de la forêt découverte par les croisés, la placent *au milieu d'une terre montueuse, dans des vallons enfoncés ;* ce qui ne pourrait convenir au pays plat que nous parcourons. Au temps des juges et des rois d'Israël, c'est du territoire de Naplouse qu'on tirait le bois pour les sacrifices du temple ; aujourd'hui, comme au temps des Hébreux, comme à celui des croisades, le pays de Sichem est encore en plusieurs endroits

un pays boisé. Une dernière observation, c'est que nos chroniqueurs, en parlant des bois coupés pour la construction des machines, nomment des sapins, des cyprès, des pins et non point des chênes ; or, la forêt de Césarée est une forêt de chênes, et le voyageur n'y trouve ni pins ni cyprès. J'avoue, mon cher ami, qu'il m'en a beaucoup coûté de renoncer ainsi à ma glorieuse chimère ; mais à l'approche des lieux saints, il faut savoir s'humilier et confesser ses fautes.

Le pays que nous avons traversé, est appelé par les chroniqueurs des guerres saintes, la forêt d'*Arsur*. On ne trouve nulle part des arbres de haute futaie, mais partout des bois taillis et des bouquets de chênes nains. Les Arabes nomades qui habitent ce pays, promènent leurs tentes dans les lieux qui offrent les meilleurs pâturages ; c'est là que nous avons vu pour la première fois des campemens d'Arabes bédouins. Comme nous étions fatigués, nous sommes descendus de cheval pour nous reposer sous la tente d'un cheik ; les tentes des Arabes, alignées comme les cabanes d'un village, sont construites de roseaux, et couvertes d'un feutre noir, formé de poil de chameau ou de chèvre. Une simple cloison, composée de joncs et de branchages, sépare l'habitation des femmes et celle des hommes ; un fusil est suspendu à la cloison ; les principaux meubles sont des vases de terre ; une natte grossière est étendue sur le sol ; nous avons dîné dans la tente du cheik avec les provisions que nous avions apportées ; pendant notre dîner, le cheik a fait allumer du feu devant sa tente, et, dans un vase à demi brisé, on a préparé le café. La liqueur hospitalière a été offerte à toute notre caravane ; les Arabes de la tribu étaient venus se ranger en cercle autour de nous, ne nous perdant pas de vue. Des femmes sans voile, parmi lesquelles plusieurs avaient le nez traversé par un anneau, s'étaient accroupies devant une tente voisine, et nous regardaient avec une grande curiosité ; quelques-unes murmuraient, et notre présence paraissait leur déplaire. Je me suis adressé à notre interprète, et je l'ai prié de remercier le cheik de son hospitalité. Celui-ci a paru sensible à nos complimens, et s'est félicité dans sa réponse d'avoir reçu des hôtes aussi respectables que nous. Ces Arabes, ai-je dit alors à notre interprète, me paraissent des gens très-pacifiques ; très-pacifiques, m'a-t-il répondu, cela peut être ; mais ne perdons pas de vue nos pistolets et nos fusils.

En quittant les tribus nomades, nous n'avons pas tardé à entrer dans une plaine, qui nous a paru assez fertile, au milieu de laquelle

est un gros village, appelé *Hom-Kaded*. La caravane arménienne, dont les haltes sont courtes, et qui nous devançait sur le chemin de Jérusalem, s'étendait en longue phalange dans la plaine. Nous sommes arrivés vers le coucher du soleil au village d'*Ali-ebn-Haramy*, *Ali, fils de voleur*. Le village est situé sur un lieu élevé tout près de la mer. Le père Nau place en ce lieu l'ancienne *Antipatride ;* j'étais d'abord tenté d'adopter cet avis; mais comme l'historien Josèphe rapporte qu'Antipatride fut bâtie dans un lieu où abondaient les eaux, il faut lui chercher un autre emplacement, car il n'y a que des citernes dans le village d'Ali-ebn-Haramy. Hors du village et sur l'endroit le plus élevé de la côte, on voit l'emplacement et les ruines d'un château ; en nous promenant dans la campagne, nous avons rencontré beaucoup de pierres semblables à des émeraudes. La maison du cheik où nous avons passé la nuit est attenante à la mosquée ; depuis que nous avons quitté la terre des osmanlis, c'est la première fois que nous avons entendu la voix du muézin ; j'ai cru remarquer en général que les Arabes sont moins religieux et moins dévots que les Turcs.

Une extrême agitation paraissait régner parmi les habitans, à cause de la guerre de Naplouse. Les Arabes de Sanour se répandent dans les campagnes voisines, pour chercher des vivres ; ils enlèvent les troupeaux, pillent les habitations isolées, attaquent et dévalisent les voyageurs; d'un autre côté, on redoute dans tous les villages, les agens du pacha d'Acre, envoyés pour lever de l'argent et des troupes ; les gardes d'Abdallah, qui nous accompagnent, ont reçu l'ordre de se conduire avec douceur et modération ; ils ne doivent rien exiger des habitans, pas même pour la nourriture de leurs chevaux ; les Arabes, d'ailleurs, paraissent peu disposés à montrer la moindre complaisance à leur égard ; nous avons pu voir qu'on ne leur fournissait rien sans être payé d'avance, ce qui peut être regardé comme une nouveauté dans le pays.

SUITE DE LA LETTRE XCIII.

Arrivée à Ramla.

Février 1831.

Nous sommes partis du village d'Ali-ebn-Haramy vers les six heures du matin. A huit heures, nous avions dépassé le village de *Jalib,* et nous nous sommes trouvés sur les bords d'une rivière appelée par les chroniques *Rochetalie,* et *Leddar* par les Arabes. Les bords de cette rivière ont été le théâtre d'une grande bataille dans la troisième croisade. C'est sur la rive gauche du Leddar que Saladin avec toutes ses forces réunies attendait l'armée de Richard ; là deux cent mille musulmans furent aux prises avec cent mille croisés ; on se battit depuis la colline d'Arsur jusqu'à la plaine de Ramla, et depuis la mer jusqu'aux lieux que couvraient des bois de chênes. Que de grands coups de lances ! que de prodiges de valeur signalèrent cette journée ! Saladin disait que pendant quarante ans de guerre il n'avait pas vu un choc si violent ; nous avons eu affaire, disaient les émirs, à une *nation de fer,* et *lorsqu'on frappe sur un soldat franc, c'est comme si on frappait sur un caillou.*

Je vous invite à voir dans les chroniques cette bataille d'Arsur ; c'est là que vous trouverez notre épopée du moyen âge ; je regrette de n'être pas resté plus long-temps sur ces glorieux champs de bataille, et de n'avoir pu y prendre pour guides *Gauthier Venisauf, Jean Brompton, Roger de Hoveden,* qui nous ont raconté tant de miracles de bravoure ; quel charme j'aurais trouvé dans leurs relations tout à la fois merveilleuses et naïves, si j'avais pu les relire dans la plaine d'Arsur et sur les bords de la rivière Leddar, comme j'avais relu, quelques mois auparavant, les combats héroïques de l'Iliade dans la plaine de Troie et sur les rives du Simoïs !

Nous avons passé la rivière sur un pont de pierre, et nous avons

pris le chemin de Ramla. Nous laissions à notre droite la route de Jaffa. Les campagnes de Saron que nous avons traversées, sont encore belles comme au temps d'Isaïe ; dans la partie cultivée, car il est des endroits restés incultes, le coton, le blé, la garance, le maïs, viennent en abondance. Plusieurs villages que nous avons vus sur notre route, tels que *Mescdil*, *Sarphanto*, *Ilkibabb*, ne montrent point dans leur apparence extérieure cette misère qui nous avait attristé à Caïpha ou à Tantoura. On y recueille une grande quantité de pastèques, dont il se fait des envois jusqu'à Beyrouth. A mesure que nous approchions de Ramla, les champs étaient mieux cultivés ; de beaux vergers d'oliviers, des jardins entourés de nopals verdoyans, donnent à Ramla une physionomie riante qui charme de loin le voyageur.

A notre arrivée à Ramla, nous sommes descendus au couvent des pères latins du Saint-Sépulcre. On nous a fait attendre très-longtemps à la porte du couvent, car les pères faisaient la sieste, et tout le monde dans la maison la faisait à leur exemple ; à la fin, la porte s'est ouverte. On croit d'abord entrer dans une prison ou dans une forteresse, tant les murailles sont épaisses, les corridors étroits et sombres ; nous avons été reçus par le père Thomas, Espagnol de nation ; le père Thomas a dans son caractère un mélange de générosité et de brusquerie, qui ne lui permet pas d'être d'une humeur égale avec tous ceux qui arrivent ; les Français sont en disgrace dans son esprit depuis qu'il a su la révolution de juillet ; il les prendrait tous volontiers pour des gens qui ne peuvent souffrir ni Dieu, ni roi, ni loi. Ajoutez à cela, qu'en 1830, quelques chevaliers d'industrie sont venus faire une de leurs campagnes en Orient, et que ces honnêtes gens ont passé par Ramla ; le bon père Thomas ne les a point oubliés ; et c'est ce qui le rend soupçonneux avec les étrangers ; cependant, nous avons fini par nous rapprocher, et chacun de nous a été traité avec une cordialité toute fraternelle.

Les voyageurs se sont quelquefois demandé quelle ville s'élevait dans l'antiquité à la place qu'occupe maintenant la cité arabe de *Ramlé* (sable) ; les uns ont pensé que là était Arimathie, patrie de ce Joseph qui eut la gloire de donner un sépulcre au Sauveur ; les autres ont placé là l'ancienne Ramatha, patrie de Samuel ; sans prendre parti pour aucune de ces opinions, je vous dirai que le nom de Ramatha rappelle une des circonstances les plus mémorables de l'histoire du peuple hébreu. C'est là que se réunirent les anciens et les sages

d'Israël, pour délibérer sur les avantages et les inconvéniens de la royauté et de la république ; Samuel, qui présidait cette assemblée, n'épargna pas la royauté dans ses discours ; il dit aux Hébreux qu'un roi leur prendrait leurs fils et leurs filles pour sa maison, leurs ânes et leurs bêtes de charge pour traîner ses chariots et ses bagages ; qu'il faudrait lui payer la dîme des moissons, des oliviers et de tous les fruits de la terre ; que tout le peuple serait obligé de travailler pour entretenir la magnificence royale, et de contribuer par ses sueurs à tous les travaux qu'il conviendrait au prince d'entreprendre. Les députés d'Israël répondirent au prophète que les autres nations avaient un roi, et qu'il était sage de les imiter ; que leur pays avait besoin d'un chef suprême, non-seulement pour rendre la justice, mais pour défendre contre l'étranger l'indépendance du peuple de Dieu. Cette opinion fut celle qui prévalut, et la monarchie eut la majorité. Cette assemblée, qui délibérait ainsi dans les murs de l'antique Ramatha, est la première assemblée législative dont l'histoire du genre humain fasse mention. C'est la première fois aussi, la seule fois peut-être, que la grande question de la royauté et de la république a été soumise à une discussion populaire, et qu'elle a été décidée à la majorité des voix ; alors aucun orateur n'avait encore parlé au Pnyce ni au Prytanée, et le bon Évandre faisait encore paître ses troupeaux sur la colline où devaient se rendre les décrets du sénat et du peuple romain.

Les pélerins de l'Occident qui se rendaient à Jérusalem avant les croisades, passaient très-souvent par Ramla ; ce fut la première ville de la Palestine qui tomba au pouvoir des croisés. En voyant les vastes plaines qui s'étendaient autour de nous, je me suis rappelé les différentes batailles livrées par les croisés près de Ramla ; ce fut là qu'au temps de Baudouin I^er^, roi de Jérusalem, périrent, les armes à la main, un duc de Bourgogne, un comte de Blois ; où Baudouin lui-même n'échappa à ses ennemis que par un miracle de Dieu ; il y eut au temps de Baudouin IV, dit le Lépreux, une autre bataille de Ramla, dans laquelle l'armée de Saladin fut dispersée ; la vraie croix, disent les chroniques, qu'on portait dans le combat, paraissait s'élever jusqu'au ciel, et couvrir de son ombre tout l'horizon. L'armée de Richard, après la bataille d'Arsur, vint camper deux fois dans les plaines de Ramla ; c'est de là que partait le roi d'Angleterre, tantôt pour aller surprendre les caravanes sur la route de Damas, tantôt

pour tenter quelques excursions dans les montagnes de la Judée. Les tentes des croisés français et anglais couvraient tout le pays; que de bénédictions, que de chants d'allégresse retentissaient dans les campagnes voisines, lorsqu'on parlait à ce peuple de la croix d'aller à Jérusalem! Quels cris de désespoir, que de plaintes amères, que de blasphêmes, lorsque les rigueurs de la saison, la discorde des chefs, les préparatifs de Saladin, empêchaient les croisés de poursuivre leur marche vers la ville sainte, et les forçaient de revenir dans les ruines d'Ascalon ou dans les murs de Jaffa!

J'ai décrit toutes ces scènes passionnées des croisades, j'ai raconté les combats, les malheurs, les querelles des pélerins; je ne puis m'empêcher néanmoins d'y revenir quelquefois dans mes lettres, car, à chaque pas que je fais dans ce pays, je marche sur un champ de bataille que les croisés ont arrosé de leur sang; je ne suis pas un chemin qui n'ait vu passer leurs armées; je ne rencontre pas une bourgade, pas une plaine, où n'ait flotté leurs drapeaux, et qui n'ait été le théâtre de leurs misères, de leurs débats et de leurs exploits.

Ramla, quoiqu'elle soit située au milieu d'un pays fertile, nous a paru pauvre et misérable; les habitans y vivent de la culture des terres; on y trouve deux ou trois manufactures de savon. La population est de trois mille ames, un tiers de Grecs et d'Arméniens, sept à huit familles catholiques, un très-petit nombre de juifs. Ramla n'a presque point d'antiquités; nous y avons vu quelques restes des remparts bâtis autrefois par les croisés; à quelques pas hors de la ville, du côté du nord, nous avons visité les ruines d'une belle église, dédiée aux quarante martyrs; plusieurs murailles sont encore debout; au-dessous de l'édifice, était une église souterraine, dont les voûtes sont assez bien conservées. Ce monument religieux paraît être du temps des croisades; on y trouve les débris de plusieurs tombeaux de chevaliers chrétiens; vers la fin du siècle dernier, à l'époque du passage de l'armée française en Syrie, des officiers de notre nation découvrirent sur un des sépulcres francs de l'église de Ramla, un fragment de vitraux peints qui portait l'épitaphe suivante:

Quid prodest vixisse diù? cùm fortiter acta
Abdiderit latebris jam mea tempus edax;

Tempore fama perit : pudor ! et mors, atque vel ipsum
Prætereunt tempus ; morsque secunda venit [1].

A cette époque le couvent latin devint le bivouac de l'état-major de l'armée de Bonaparte, et l'église de Ramla se changea en hôpital pour les blessés ; quelques soldats de cette armée, morts à Ramla, furent ensevelis parmi les vieux sépulcres des chevaliers de la croix. Ainsi des guerriers français, entraînés par des sentimens bien différens, sont venus dans le pays d'outre mer, et à sept siècles d'intervalle, mêler leurs ossemens dans le même sanctuaire, dans le même tombeau. Ce spectacle nous a déjà frappés plusieurs fois sur notre route, et nous aurons occasion de le rencontrer encore.

[1] Le vitrau sur lequel est tracée cette inscription funèbre, fait maintenant partie du musée de M. Marcel, un des principaux rédacteurs de l'*Expédition française en Égypte.*

SUITE DE LA LETTRE XCIII.

Route de Ramla à Jérusalem.

Février 1831.

Hier, nous sommes arrivés de bonne heure à Ramla ; nous avons parcouru la ville et ses environs ; aujourd'hui, nous voilà de nouveau sur pied avant le lever du jour. Nous allons franchir les montagnes de la Judée ; heureusement qu'au milieu de ces courses fatigantes, il fait le plus beau temps du monde, et que le soleil d'hiver de la Palestine nous donne des jours semblables à notre printemps de France !

En quittant Ramla, on marche pendant deux heures au milieu d'une plaine qui paraît fertile ; on rencontre sur la route plusieurs villages, dont je n'ai pu me procurer les noms ; ils ne sont habités que par des Arabes. Après avoir parcouru trois lieues du pays, nous sommes arrivés à un village qu'on appelle *Amoas*. Plusieurs voyageurs trompés par la ressemblance des noms, ont placé là l'ancienne Emmaüs. Les caravanes s'arrêtent dans le village d'Amoas, pour payer un droit de passage qu'on appelle le *caffar, cafarum* : ce tribut avait été imposé par les anciens rois de Jérusalem, pour la réparation des chemins de la terre sainte ; l'usage en a été conservé ; on n'entretient pas les routes, mais on fait toujours contribuer les pélerins. A mesure qu'on approche, on voit accourir des cavaliers arabes qui demandent le caffar ; les uns sont armés de fusils, les autres portent une lance ou un long bâton où flottent quelques crins de cheval ; semblables à des loups affamés, ils se précipitent au-devant des caravanes, que personne ne défend, et qui s'avancent comme des troupeaux de brebis sans pasteur. Malheur au pauvre pélerin qui n'a pas de quoi payer son passage, ou qui voudrait échapper à cette barbare exaction ! Toutefois, on nous a laissé passer sans rien exiger de nous, grace aux gardes du pacha et à notre attitude guerrière.

A trois ou quatre milles d'Amoas, on aperçoit sur une hauteur à droite un amas de ruines avec quelques pauvres cabanes; ce lieu se nomme dans le pays *Attroum* ou *Latroum*; les traditions rapportent que celui des deux larrons qui fut crucifié à la droite de Jésus-Christ, était le seigneur de ce village, et qu'il y attendait les passans pour les dévaliser; *Il est rare, néanmoins*, dit le père Nau, *qu'un seigneur de marque se fasse voleur de grand chemin*. Quoi qu'il en soit, le village de Latroum est encore redouté des voyageurs, et ses habitans, que l'exemple du larron *de la droite* n'a point convertis, passent pour être des gens adonnés au brigandage. A peu de distance de Latroum, on trouve un petit village, appelé *Deriou*. Ce village, situé à l'entrée des montagnes, est la gauche du chemin de Jérusalem.

On entre alors dans une vallée étroite, que les Arabes appellent *Ouadi-Ali*. Il m'est arrivé là un accident qui aurait pu me devenir funeste. Pendant que je regardais les précipices et les rochers déserts, ma mule a fait un faux pas, et m'a laissé tomber sur des pierres; j'ai été blessé au bras et au côté gauche, mais très-légèrement. Voilà ma troisième chute dans le pays d'Orient, sans que ma santé et mes forces en aient trop souffert; si les Sarrasins m'avaient vu, ils auraient peut-être jugé que j'appartenais à *cette nation de fer* dont parlaient les émirs de Saladin. Quoi qu'il en soit, ce dernier accident était un avertissement du ciel pour le reste de la route que nous avions à faire, et qui devenait toujours plus mauvaise.

Les montagnes qui s'élevaient à notre droite et à notre gauche, sont désertes et d'un aspect sauvage. Quoique les sommets et les revers des monts soient couverts d'arbustes et de plantes verdoyantes, on n'y voit point néanmoins des fontaines et des cascades, comme le dit l'abbé Mariti. On nous a montré des cavernes où les Arabes se tiennent quelquefois cachés, pour attendre les caravanes et les dépouiller. Tout ce qu'on peut désirer en de pareils chemins, c'est de n'y rencontrer personne; en plusieurs endroits, la route est presque impraticable; le chemin est l'ouvrage des torrens, qui tantôt y font rouler de grosses pierres, tantôt y entassent des amas de sable, tantôt y creusent des trous et des fondrières. L'aspect de ces chemins et des montagnes qui les environnent, attriste le voyageur, et lui rappelle cette prophétie, qui ne s'est que trop accomplie: *Même l'étranger qui viendra de loin, sera étonné des misères répandues sur ce pays*. Laissant à droite, à une demi-heure du chemin, un village appelé *Serris*, nous avons gravi

une montagne un peu moins triste et moins sauvage que celles qui dominent la vallée d'Ali.

Notre caravane a fait une halte de quelques minutes sur le sommet de cette montagne ; on découvre de là, en regardant du côté du couchant, les belles plaines de Ramla, les collines rougeâtres de Joppé, et les rivages de la mer. Après une marche de trois quarts d'heure à travers un pays boisé, nous sommes entrés dans la vallée appelée en arabe *Il-Hasié ;* plusieurs coteaux y sont couverts de vignes et de figuiers.

Les voyageurs s'arrêtent au village d'Anathot ou de Saint-Jérémie, à cause de sa fontaine. Nous sommes descendus de cheval devant une ancienne église, dont il reste encore la nef et le toit ; cette église, bâtie au temps des croisades, était dans le siècle dernier desservie par les pères latins du Saint-Sépulcre ; mais ceux-ci, en butte à la barbarie des habitans, ont été forcés de l'abandonner. Les traditions nous apprennent que dans une seule nuit, quatorze prêtres furent égorgés. Nous nous sommes assis sur des nattes devant la porte de l'église, et nous avons dîné avec nos provisions. Pendant que nous prenions notre modeste repas, il est arrivé un grand nombre d'Arabes ; plusieurs se sont accroupis par terre à quelque distance de nous ; ce sont presque tous des hommes forts et robustes ; ils ont dans la physionomie quelque chose de fier et de menaçant ; ils regardaient nos armes, ils regardaient notre escorte sans dire une parole, et leur curiosité inquiète cachait mal le dépit qu'ils avaient de nous voir si bien armés et si bien accompagnés. Au milieu d'eux, était le fameux Abou-Ghos, depuis long-temps la terreur des pélerins, et dont le nom est connu de tous les Francs qui ont traversé la Judée ; cet Abou-Ghos, qui depuis vingt ans ouvre ou ferme à son gré les chemins de la ville sainte, et qui a fait tour-à-tour la guerre et la paix avec les pachas de Damas, n'a rien qui le distingue des autres Arabes, ni dans sa physionomie, ni dans ses vêtemens. J'ai demandé à notre interprète en quoi pouvait consister la puissance d'un chef aussi redoutable. — Ses soldats sont tous les Arabes de la vallée, et beaucoup d'habitans des montagnes voisines, avec lesquels il s'est mis en rapport ; ses trésors sont les dépouilles de ceux qui passent, les tributs qu'il fait payer aux pauvres caravanes ; ses places de guerre sont les ruines de Modin et les cavernes du voisinage. — J'ai prié notre interprète de saluer de notre part le seigneur Abou-Ghos ; celui-ci a répondu à notre salut d'un ton assez poli ; il

ne serait pas si poli, nous a-t-on dit, si vous étiez seuls et désarmés, car l'appareil de la force est à peu près la seule chose qu'il respecte dans ce monde.

J'ai demandé à l'interprète d'Abdallah, si le pacha d'Acre était bien avec Abou-Ghos, et si la révolte de Sanour avait gagné les montagnes de la Judée. — On n'a jamais cessé de craindre ce pays, et pour ne pas se brouiller avec une population brave et turbulente, on n'y exerce aucune autorité, on n'y exige aucun impôt. — Notre interprète nous a donné quelques détails assez curieux sur ces montagnes, si peu connues des voyageurs ; les vallées où il y a des eaux et quelques terres propres à la culture sont habitées ; les autres, et c'est le plus grand nombre, sont tout-à-fait désertes ; les vallées habitées forment comme autant de petits États, séparés par des intérêts différens, et surtout par des querelles de familles ; ces diverses peuplades se font souvent la guerre, et s'attaquent avec toute la fureur que peut inspirer une haine héréditaire. Les mœurs paisibles des temps primitifs s'y mêlent quelquefois à tous les excès du brigandage ; comme ce sont les passions qui gouvernent cette population dispersée, il n'y a rien de fixe dans la conduite des habitans envers les étrangers ; aujourd'hui, vous y trouverez une hospitalité patriarcale ; demain, vous courrez le risque d'être maltraité, dépouillé, égorgé ; ce qui caractérise le plus ce peuple des montagnes, c'est une répugnance invincible pour tout espèce de joug étranger ; aussi les montagnes de la Judée sont-elles encore ce qu'elles étaient au temps des Hébreux, ce qu'elles étaient au temps des croisés, qui n'avaient jamais pu y faire adopter leurs lois.

L'armée des premiers croisés s'arrêta pendant deux jours dans le village de Saint-Jérémie, que les chroniqueurs ont appelé Emmaüs. Pendant qu'ils étaient dans la vallée, les pélerins virent une éclipse de lune, et furent très-effrayés ; les plus savans de leurs clercs, dit Albert d'Aix, les rassurèrent en leur disant qu'une éclipse de lune était un signe certain de la destruction des infidèles ; le même chroniqueur ajoute qu'on *n'aurait pas pu en dire autant d'une éclipse de soleil*. C'est du village de Saint-Jérémie que Tancrède partit, avec sa troupe, pour délivrer Bethléem.

En quittant cette vallée, nous n'avons eu à remarquer que les ruines de Modin, qui couronnaient à notre droite le sommet d'une montagne ; après une heure et demie de marche, à travers de mauvais chemins, nous sommes entrés dans la vallée de Thérébinthe, que

les Septante appellent la *vallée du Chêne*. Cette vallée est une des plus riantes de la Judée. C'est là que se livra le fameux combat de Goliath et de David. Nous avons traversé le torrent dans lequel David ramassa les cinq cailloux avec lesquels il devait terrasser son redoutable adversaire. Nous avions, d'un côté, la montagne sur laquelle campait l'armée d'Israël, de l'autre, celle où campaient les Philistins. Les croisés avaient bâti une ville appelée Kalonia, en mémoire du triomphe de David; il ne reste plus rien de Kalonia; mais un petit village bâti au même lieu, porte encore le nom de *Kaloni*.

Nous n'étions plus qu'à trois milles de Jérusalem; le pays commence ici à être moins inculte; la vigne et le figuier, ces anciens arbres de la Judée, couvrent çà et là le penchant des collines. Des couches de terres végétales qui s'élèvent en gradins parmi les rochers, reçoivent les semences de la moisson, et nous montrent de temps à autre le laboureur conduisant sa charrue. Nous avons remarqué en plusieurs endroits des bois d'oliviers, mêlant leur pâle verdure à la teinte rouge des coteaux et des vallées.

Notre caravane était impatiente d'arriver; à chaque instant, nous espérions atteindre quelque hauteur, d'où nous pourrions découvrir Jérusalem; mais de nouveaux sommets s'élevaient toujours devant nous. Plusieurs femmes arabes descendaient des montagnes avec des paniers et des urnes sur leur tête, comme les anciennes filles de Sion. Nous étions comme attristés de ne point découvrir Jérusalem; nous nous sommes adressés à quelques-unes des femmes qui passaient par notre chemin, et qui semblaient venir de la grande cité; nous les interrogions par des signes : *El-kods! el-kods!* (la sainte), répondaient-elles; et en même temps elles nous montraient de la main que la ville que nous cherchions était derrière la montagne; en effet, un quart d'heure après, une décharge de fusils et de pistolets de nos cavaliers arabes nous avait annoncé la vue de Jérusalem.

LETTRE XCIV.

Première vue de Jérusalem; le mont Sion; la voie Douloureuse; l'église du Saint-Sépulcre; le mont des Oliviers.

Jérusalem, le 11 février 1831.

Nous sommes logés dans un édifice qu'on appelle le Couvent-Neuf; cet édifice n'est séparé du monastère de Saint-Sauveur que par la largeur d'une rue ; il n'est destiné qu'à recevoir les pélerins, et n'offre ni la solidité ni l'aspect imposant des couvens latins de la terre sainte. On trouve dans cet hospice comme deux départemens, dont l'un est réservé aux voyageurs d'Europe, l'autre aux catholiques orientaux. Les chambres ou plutôt les salles qu'on a mises à notre disposition, donnent sur une galerie de pierre ; le soin qu'on a mis à les garantir des rayons du soleil, les rendent un peu tristes. Chaque chambre a deux ou trois lits. J'étais très-fatigué quand je me suis couché, et le besoin extrême du repos m'a fait trouver mon lit doux et commode. Mon premier sentiment, à mon réveil, c'est la joie d'être arrivé à Jérusalem ; et j'avoue qu'à ce sentiment de joie se mêlait encore un peu de cette surprise que la pensée de mon lointain voyage avait donnée à mes amis, et que j'ai partagée quelquefois moi-même sous le ciel étranger de l'Orient [1].

Je suis monté sur une des terrasses de l'hospice, afin de promener mes regards sur cette Jérusalem pour laquelle j'avais traversé tant de pays, bravé tant de fatigues, cette Jérusalem dont le nom s'est trouvé si souvent sous ma plume, sur laquelle ma pensée s'est arrêtée si long-temps, et qui, toujours présente à mon esprit, dans mes travaux et mes veilles d'historien, semblait être devenue pour moi comme une ville que j'avais habitée. Le spectacle de la cité sainte n'a rien changé d'abord à l'idée que m'en avait donné nos vieilles chroniques, les relations des voyageurs, les plans qui ont plusieurs fois passé sous

[1] Cette première vue de Jérusalem est tirée de différentes lettres écrites à Mme Michaud, à Mme Berryer, à M. Laurentie, à M. Raulin, à d'autres de mes amis et à quelques-uns de mes confrères de l'Institut.

mes yeux. C'est à cette première vue que j'ai pu reconnaître combien était exact le panorama de Jérusalem qu'on montrait, il y a quelques années, sur le boulevart des Capucines, à Paris ; j'ai reconnu tout ce que j'avais vu dans cette fidèle image, jusqu'à la terrasse où je me trouvais, jusqu'à la galerie de pierre qui sert comme de vestibule à nos chambres.

C'était bien là cette cité si pâle, si triste, bâtie sur une terre montueuse, inculte et brûlée. En parcourant des yeux l'enceinte de Jérusalem, je remarquais au milieu de la ville le dôme élevé de l'église du Saint-Sépulcre ; sur le côté oriental, la mosquée d'Omar, dont le croissant de plomb brillait sous le soleil ; à travers cet amas de maisons surmontées de terrasses uniformes, quelques vastes édifices arrêtaient mon attention ; c'étaient d'abord le couvent de Saint-Sauveur, la demeure de nos religieux latins, puis le couvent grec, le sérail du mutselin, bâti sur l'emplacement du Prétoire ; à notre droite, le château qui porte encore le nom de la tour de David ; vers le midi, sur la partie du mont Sion, enfermée dans la ville sainte, le beau monastère des Arméniens. Du haut de ma terrasse, je montrais du doigt les différentes portes de Jérusalem ; au nord, la porte de Damas ; au couchant, celle de Bethléem ; au midi, celle de David ou de Sion ; à l'orient, celle de Saint-Étienne ; de ce côté, mes regards s'arrêtaient sur la belle montagne des Oliviers, et son aspect jetait une teinte douce et mélancolique dans le grand et sévère tableau qui se déroulait devant moi.

J'étais ainsi préoccupé de l'intéressant spectacle de Jérusalem, lorsqu'un des pères est venu me demander comment nous avions passé la nuit, et quels étaient nos projets pour la journée ; nous ne pouvions avoir d'autre pensée que celle de visiter Jérusalem. On nous a donné pour guide ou cicérone un catholique arabe appelé Joseph, attaché au couvent de Saint-Sauveur en qualité de drogman. Nous avions de plus l'*Itinéraire* de M. de Châteaubriand, qui ne nous quitte point ; je ne connais pas de description des lieux saints plus exacte, plus complète, plus attachante ; ce n'est pas seulement un guide qui nous conduit bien, mais un compagnon de voyage qui nous charme par son esprit et son éloquence ; on aime à suivre dans ce pays les traces de l'illustre auteur des *Martyrs*, comme on suit celles de Jérôme le Cicéronien, et son passage à Jérusalem est devenu comme un des souvenirs de la terre sainte.

Notre guide Joseph nous a conduits d'abord au mont Sion, ce mont sacré dont la gloire a été tant célébrée par les prophètes ; une moitié de cette montagne est enfermée dans les murs de Jérusalem. Pour arriver à la porte de Sion, nous avons traversé le quartier des Arméniens, le plus propre et le plus beau de tous les quartiers de la ville ; on nous a montré, à gauche de notre chemin, l'emplacement du palais d'Anne le pontife. Sortis de la cité, nous avons vu le Cénacle, jadis une église, maintenant une mosquée, le lieu où les apôtres rassemblés reçurent le don des langues et se partagèrent le monde qu'ils allaient évangéliser ; nous sommes entrés dans l'édifice qu'on appelle la maison de Caïphe; on nous a fait voir le lieu où Jésus-Christ passa une nuit de douleur, la cour où Pierre renia son maître avant que le coq eût chanté.

Le mont Sion n'est pas, comme on pourrait le croire, une montagne détachée du sol de Jérusalem ; cette montagne n'en est une que par rapport aux vallées voisines, car elle est à peu de chose près au niveau du terrain sur lequel est bâtie la cité sainte. Le mont Sion présente l'aspect d'une esplanade déserte ; ces lieux qui ont répondu à la harpe de David, qui ont vu la splendeur de Salomon, ne sont plus traversés que par quelques étrangers qui passent, et par des morts qui viennent y reposer en attendant le dernier jugement ; le mont Sion est devenu le cimetière de toutes les nations chrétiennes de Jérusalem. Nous avons vu de la montagne sainte, à l'ouest, les hauteurs de Saint-Georges, le champ du Foulon, le chemin de Bethléem et plus loin le monastère de Saint-Élie ; au sud, la colline d'Aceldama ou du *champ du Sang,* à l'orient, la vallée de Siloé, le *mont des Offenses ;* il y a là, comme vous devez le juger, bien autre chose qu'une belle vue, qu'un beau paysage ; chaque colline, chaque vallée, chaque coin de terre qu'on découvre, nous rappelle un souvenir de notre éducation, un souvenir de ce que nous avons appris dans notre enfance. Je dois vous faire ici une remarque que d'autres voyageurs ont pu faire comme moi ; c'est que l'impression que fait d'abord sur nous le spectacle de toutes ces merveilles saintes, nous ramène naturellement sous le toit paternel, et nous reporte aux premiers jours et aux premières études de la vie ; elle tempère ainsi, elle adoucit en quelque sorte ce que les images de cette Jérusalem désolée ont d'amer, de triste et de douloureux.

Après avoir parcouru le mont Sion, nous avons demandé à visiter

la voie Douloureuse ; nous avons passé le long des murs extérieurs de Jérusalem, laissant à droite la vallée de Josaphat, et nous sommes rentrés dans la ville par la porte de Saint-Étienne ; cette porte se trouve dans la direction de la rue du Prétoire. Assez de voyageurs ont énuméré et fidèlement décrit toutes les stations de la voie Douloureuse, l'arcade de l'*Ecce Homo*, le lieu de la flagellation, l'endroit où Marie rencontra son fils marchant au Calvaire, les différentes chutes de l'homme-Dieu accablé sous le poids de l'instrument de son supplice, la place où Simon le Cyrénéen se chargea de la croix, la maison de Véronique qui, pleine de compassion, essuya avec son voile le sang, les crachats et l'ordure, qui couvraient la face du Christ, action touchante à laquelle la nature elle-même semble s'être associée, et dont le souvenir nous est conservé par une fleur des champs. Dans les villes de la Grèce et de l'Asie, c'étaient des colonnes de marbre qui conduisaient notre marche à travers les ruines ; ici ce sont des masures, des pierres brutes, ou des bornes grossières, et leur aspect annonce assez que ce ne sont point les grandeurs de la terre qui ont passé par ce chemin ; l'humilité chrétienne se révèle jusque dans les dernières traces de l'homme-Dieu ; aucune inscription ne vous fait reconnaître la route que vous suivez, mais tous ces lieux sacrés restent dans la mémoire des petits enfans, car ils sont devenus l'héritage des générations chrétiennes de Jérusalem ; ils sont aussi dans la mémoire des pélerins, et si la dévastation passait encore sur la ville sainte, on verrait des fidèles accourir de tous les coins de l'Orient, de toutes les régions de la terre, pour indiquer les vestiges révérés de la Passion.

Moins je vois de monumens, plus mon imagination est frappée ; si les arts étalaient ici leur pompe, qui pourrait se défendre de quelques distractions ! Pour moi, je craindrais que le marbre sorti de la main des sculpteurs, ne me fît oublier ce que je viens voir ; tout ce que je veux savoir sur les lieux que je parcours, est dans l'Évangile, et je ne veux avoir d'autres souvenirs et d'autres témoignages que ceux du livre divin.

Je ne suis ni un apôtre, ni un docteur, je ne suis pas même un disciple bien fervent ; je suis venu à Jérusalem, je dois l'avouer, non pour réformer les erreurs de ma vie, mais pour corriger les fautes d'un livre d'histoire. L'objet de mon voyage lointain pourrait bien ne pas trouver grace devant une piété sévère, et si j'avais la dévotion et les scrupules de nos vieux pélerins, peut-être me faudrait-il revenir une

seconde fois aux saints lieux, et faire un nouveau pélerinage, pour expier ce qu'il y a de mondain et de profane dans celui que j'achève maintenant. Mais quels que soient les motifs qui m'ont conduit, je n'ai point traversé cette voie Douloureuse sans éprouver une vive émotion et sans m'élever à de religieuses pensées.

L'antiquité païenne, dans son Olympe, n'avait point vu de dieu humble, de dieu pauvre, de dieu souffrant; aussi dans ce temps les prières étaient-elles boiteuses, et l'humanité cherchait en vain des sympathies dans le ciel. C'est dans ce chemin que nous parcourons maintenant, qu'il s'est fait un mystérieux accord entre la faiblesse et la toute-puissance, entre la misère et la grandeur, entre le ciel et la terre; c'est là que la Divinité est descendue jusqu'à l'homme, et que l'homme a pu monter jusqu'à la Divinité, qu'un Dieu s'est associé aux douleurs humaines, et que les douleurs humaines ont pris à leur tour quelque chose de divin. Pour connaître cette religion d'un Dieu souffrant, il n'est pas nécessaire d'avoir un grand génie ni une grande science; il suffit d'avoir souffert et d'avoir bu au calice amer de la vie. Or, qui n'a pas souffert ici-bas; qui n'a porté aussi sa croix dans ce monde, et qui n'a passé par cette voie qui mène au Calvaire? Voilà ce qui nous explique pourquoi le christianisme fit d'abord des progrès si rapides, car tout le genre humain souffrait; voilà ce qui nous explique pourquoi la religion du Christ s'est étendue partout, car partout il y a de la douleur; et pourquoi aussi elle vivra toujours, car il y aura toujours sur la terre des souffrances, des misères et des pleurs.

En sortant de la voie Douloureuse, nous nous sommes trouvés à peu de distance de l'église du Saint-Sépulcre, mais l'église était fermée et ne devait s'ouvrir que le lendemain matin. Les musulmans qui en ont la clef, nous ont fait dire qu'ils nous ouvriraient, si nous voulions, la porte du temple. Nos religieux nous ont engagés à ne pas accepter l'offre des gardiens musulmans, et ce n'est que ce matin que nous avons visité le Saint-Sépulcre avec la foule des pélerins. Je suivais le bon père Placide, qui nous servait de guide; tous les objets m'ont paru d'abord confus, car j'étais singulièrement troublé. Ce qui m'a frappé en entrant dans l'église, c'est la vue de plusieurs musulmans, assis à la porte sur une estrade élevée, armés d'une pipe et d'un bâton, et quelques-uns jouant aux échecs. En avançant dans l'enceinte, nous avons vu une foule d'hommes avec des physionomies et des costumes différens, qui paraissaient ne point prier de la même manière et s'unir

de cœur dans leur dévotion. Il s'élevait de toutes les parties du temple des bruits de voix, comme dans un bazar ou une place publique. Nous suivions notre respectable guide sans l'interroger, et nous sommes entrés dans une petite chapelle ou espèce de catafalque, placé sous le dôme de l'église et au milieu d'une grande nef. « Nous voilà dans » la chapelle de l'Ange, nous a dit notre guide; c'est là qu'un ange » annonça aux trois Maries que Jésus était ressuscité. » La chapelle de l'Ange est un étroit réduit revêtu de marbre, au milieu duquel est un pilier de porphyre. On entre de là par une porte basse dans un autre réduit plus étroit encore; c'est le saint tombeau. Une table de marbre blanc couvre la place du sépulcre; une quantité de lampes d'argent brillent dans ce sanctuaire.

C'est à ce tombeau qu'ont afflué toutes les nations depuis dix-huit siècles. C'est là qu'on a loué Dieu dans toutes les langues qui se parlent sur la terre; c'est pour cette enceinte qui n'a pas quatre pieds carrés, et que Deshaies appelle un *simple cabinet taillé dans le roc*, que le monde entier s'est ému, et que l'Occident et l'Orient se sont plusieurs fois ébranlés pendant le temps des croisades. En venant d'Europe à Jérusalem, nous avons vu d'autres tombeaux qni avaient reçu les hommages de l'antiquité; nous sommes arrivés ici à travers une avenue de glorieux sépulcres; mais quels monumens funèbres pouvaient nous toucher, comme celui où Dieu lui-même s'est enfermé, et qui, selon la belle expression de M. de Châteaubriand, est le seul tombeau qui n'aura rien à rendre au jour du dernier jugement!

Sortis du saint tombeau avec notre guide, nous avons poursuivi notre visite des lieux saints renfermés dans l'église de la Résurrection; nous avons vu d'abord la chapelle de la Vierge et celle de la Madelaine; c'est là que le Sauveur avait apparu à Madelaine après sa résurrection, et qu'il avait dit: *Femme, ne me touchez point; Mulier, noli me tangere*. Nous avons vu ensuite la chapelle de la *Division des vêtemens*, celle de l'*Invention de la Sainte-Croix*, la *Pierre de l'Onction*, le tombeau de Joseph d'Arimathie, la chapelle de Marie Syrienne, et le vaste sanctuaire des Grecs, qui est le chœur de l'église, et dans lequel on montre un marbre circulaire qui marque le centre ou le milieu du monde; tous ces lieux révérés ne se rencontrent point sur un terrain toujours égal; il faut quelquefois descendre dans des souterrains profonds ou dans des grottes obscures; il faut quelquefois monter des escaliers et gravir des roches. Il est des endroits qu'on

visite à la clarté du soleil, d'autres où l'on ne pénètre qu'à la lueur d'un flambeau. Toutes ces chapelles, tous ces sanctuaires appartiennent aux latins, aux grecs, aux arméniens, aux abyssins, aux syriens, aux coptes; un esprit de rivalité qui ressemble presque aux ambitions du monde, sépare toutes les sectes chrétiennes; et ces mots, qui ont enfanté tant de discordes, le *tien* et le *mien*, se sont fait entendre aussi dans l'église du Saint-Sépulcre.

Nous avons terminé nos stations par le Calvaire; on y monte par un escalier de douze à quinze marches; des autels ont été élevés aux lieux où la croix fut plantée, où le Christ expira, où le rocher se fendit au dernier soupir du Fils de l'homme; toute cette montagne du Calvaire est couverte de marbre, de porphyre, de lames d'argent, de pierres précieuses; quantité de lampes y sont allumées. Lorsqu'on arrive pour la première fois, on ne voit point cette magnificence, car on a l'esprit tout préoccupé de ce qui s'est passé en ce lieu; que de grands mystères se sont accomplis sur ce Golgotha et autour de ce Golgotha! Là, c'est un Dieu qui marche accablé de sa croix; ici, c'est un Dieu qui expire en présence de la nature qui s'émeut, et de la roche qui se fend. Dans cette divine association aux douleurs humaines, voilà donc le dernier sacrifice; voilà la dernière chaîne qui doit lier l'homme à Dieu, et qui sera plus puissante que cette chaîne d'or avec laquelle le Jupiter d'Homère se vantait d'enlever tous les dieux, et avec les dieux, la terre, la mer, le genre humain et toute la nature!

Il n'y a guère que vingt ans que les voyageurs, en descendant du Calvaire, pouvaient visiter encore les tombeaux de Godefroy de Bouillon et de Beaudoin, rois de Jérusalem. En 1808, quand l'église du Saint-Sépulcre fut incendiée, des mains jalouses brisèrent, au milieu du désordre, les tombes des rois libérateurs; deux bancs de pierre, recouverts de nattes, ont remplacé les deux sépulcres. Avant cette profanation barbare, chaque fois que les pères latins faisaient leur procession dans l'église, un acolyte allait offrir l'encens devant les tombeaux des deux héros chrétiens. En portant mes regards sur la pierre muette et restée sans inscription, je me suis rappelé que Godefroy avait refusé de porter une couronne d'or dans la ville où Dieu avait éte couronné d'épines; je me suis rappelé le prodige de miséricorde qu'avaient fait éclater dans le saint lieu Godefroy et ses compagnons, lorsque, après la prise de Jérusalem, ils suspen-

dirent tout à coup leur victoire, cessèrent le carnage, et laissèrent leur part du butin pour venir s'agenouiller au pied du Calvaire. Ce spectacle d'une armée victorieuse qui, avec son chef, s'humilie et vient arroser de ses larmes le lieu où mourut le Sauveur, ne périra point dans la mémoire des hommes; un si touchant souvenir se présentera toujours à la pensée des voyageurs qui s'arrêteront devant la place où fut le tombeau de Godefroy.

En quittant cette place, le père Placide nous a conduits dans une chambre attenante au couvent latin; il a ouvert devant nous un vieux coffre du temps des croisades, et nous a montré l'épée et les éperons de Godefroy; l'épée, qui est très-grande et très-pesante, est tant soit peu rouillée; le bon père a pris un air mystérieux pour nous la laisser voir et nous la laisser toucher. Les Turcs, nous a-t-il dit, ne savent pas que nous avons cette épée; s'ils le savaient, ils ne manqueraient pas de nous l'enlever; car ils sont persuadés qu'avec cette épée, les chrétiens doivent un jour reconquérir Jérusalem. Lorsqu'on reçoit un chevalier du Saint-Sépulcre, il ceint l'épée, il revêt les éperons de Godefroy; mais tout se passe sans bruit, et les prières qui se font dans la cérémonie, surtout le serment de combattre les infidèles, se prononcent à voix basse.

Après avoir visité l'église du Saint-Sépulcre, nous avons voulu faire une course à la montagne des Oliviers; nous sommes sortis de Jérusalem par la porte de Saint-Étienne. En descendant à la vallée de Josaphat, les pélerins ont coutume de s'arrêter à l'endroit où, selon la tradition, saint Étienne fut lapidé. Le torrent de Cédron, presque toujours à sec, passe au fond de la vallée, et va du septentrion au sud; deux ponts sont jetés sur le torrent, l'un aboutit au chemin qui mène à la porte de Saint-Étienne, l'autre au chemin qui mène au mont Sion. Sur le côté septentrional, nous avons visité l'église souterraine qu'on appelle le tombeau de la Vierge, dans laquelle on descend par un large escalier de marbre de cinquante marches; à la voûte sont suspendus une infinité de lampes et d'œufs d'autruche, et lorsque dans les solennités toutes ces lampes sont allumées, le temple souterrain doit être tout rayonnant de splendeur et le disputer à la voûte étoilée. Ce lieu est vénéré par toutes les nations musulmanes ou chrétiennes qui habitent Jérusalem. Non loin du sanctuaire de la Vierge, on montre la grotte où Jésus versa une sueur de sang, et, près de là, toujours dans la vallée, le jardin des Olives

ou le jardin de Gethsémani. Les oliviers qu'on remarque dans cette enceinte ont assisté à toutes les révolutions de Jérusalem. Ils sont mentionnés dans les relations de nos vieux pélerins ; on en comptait neuf au dix-septième siècle, on n'en compte plus que huit ; ils ne sont défendus que par une simple clôture de pierres ; personne ne songe à dérober leurs fruits, dont on fait de saintes reliques, et tout le monde les respecte comme les témoins de Dieu et les contemporains de Jésus. Quelques écrivains ont objecté que Titus avait fait couper tous les arbres aux environs de Jérusalem ; mais on sait que l'olivier renaît de sa souche et de ses racines.

Plus bas, vers le midi, nous avons été frappés de la vue des sépulcres d'Absalon, de Zacharie et de Josaphat, taillés dans le roc avec un art admirable. A peu de distance de ces tombeaux, du coté du midi, s'étendent au penchant de la vallée les sépulcres des Israélites ; non loin de là, la fontaine de Siloé s'échappe du pied du mont Sion, et ses eaux, qui ne coulent que tous les trois jours, sont recueillies dans un bassin. Tels sont les lieux qu'on remarque dans la vallée de Josaphat. Tous ces lieux si remplis des souvenirs du passé, offrent aussi les grandes images du dernier avenir du monde. Dans toutes les langues le mot de Josaphat exprime l'idée d'un tribunal suprême où doit être jugé le genre humain ; avec cette pensée qui nous est familière dès le berceau, je ne pouvais traverser le Cédron sans me représenter ce grand jour où Dieu, selon la parole des prophètes, *assemblera tous les peuples et entrera en jugement avec eux.*

En avançant sur la montagne des Oliviers, nous avons vu la grotte où les apôtres rédigèrent le symbole de la foi chrétienne, le lieu où le Sauveur composa pour ses disciples l'oraison dominicale. Quelles paroles ont été plus souvent répétées que celles qui sortirent alors de la bouche du Christ ! quel chef-d'œuvre du génie a été plus répandu parmi les peuples que le crédo sorti de cette humble grotte de la montagne ! L'Occident et l'Orient ont redit la prière de Jésus ; dans les cités et les bourgades, il n'est personne, femme, enfant, vieillard, qui chaque jour n'ait répété le matin et le soir, *Notre père qui êtes aux cieux* ; ces paroles ont été entendues partout où il y avait une voix d'homme, et la solitude les a connues comme elle connaît les hymnes des bois et le bruit du torrent. Il n'est pas non plus de lieu sur la terre où des voix n'aient dit : *Je crois en Dieu le père tout-puissant ;* et les doctrines que renferme le symbole de douze pauvres pé-

cheurs se sont mêlées aux sociétés humaines, au cœur et à l'esprit des nations, comme le sel aux eaux de l'immense Océan. N'est-ce pas là le miracle des miracles !

La montagne des Oliviers se divise en trois parties, dont chacune est traversée par un sentier; au nord, la montagne des Galiléens (*viri galilei*); au midi, celle du Scandale ou de l'Offense; au milieu, celle de l'Ascension; sur cette dernière élévation, est une petite chapelle gardée par un santon musulman, dans laquelle on nous a fait voir une pierre avec l'empreinte d'un pied d'homme [1]; Jésus-Christ, d'après les traditions populaires, laissa ce vestige sur la terre en montant au ciel; notre cicérone nous a dit, au sortir de la chapelle : *Aquesto lo crede qu voglio* (quant à ceci, le croit qui veut). Beaucoup de pélerins ont cru et croient encore à la vérité de la tradition; mais l'Église n'en fait point un article de foi. Pour moi, si je voulais me représenter par la pensée l'ascension miraculeuse, je ne m'enfermerais point dans un étroit réduit, dans une chapelle obscure, et je ne tiendrais pas mes regards attachés sur une pierre qu'un santon me fait voir pour de l'argent. Pour ne pas affaiblir le souvenir du divin spectacle, ne serais-je pas mieux placé sur cette hauteur des Galiléens, où se trouvaient la Vierge et les apôtres, lorsque le Sauveur retourna aux cieux? Quel marchepied plus digne d'un Dieu que la belle colline où nous sommes ! Et si nous regardons ce radieux firmament, n'y reconnaîtrons-nous pas la route azurée du Fils de l'homme ? Oh ! combien j'aime à m'arrêter sur cette colline des Olives qui n'a point connu les malédictions du ciel, et dont l'aspect riant contraste avec l'austère solennité du pays de Jérusalem ! Lorsqu'on voit, d'un côté, la montagne du Calvaire où le deuil semble habiter, de l'autre, la montagne des Oliviers où brille un jour si pur, n'est-il pas naturel de penser que l'homme-Dieu a dû choisir la première pour y mourir, la seconde pour y accomplir le miracle de son ascension?

Je viens de mettre sous vos yeux une première vue, une vue générale de Jérusalem; M. Poujoulat a parcouru les alentours de la ville sainte; il va nous parler de Bethléem, de Béthanie, du désert de Saint-Jean, du village de ce nom, et de Modin, patrie des Machabées.

[1] Je me rappelle d'avoir lu dans la Chronique de Mathieu Pâris, qu'en 1227 des frères prêcheurs emportèrent en Angleterre un marbre blanc sur lequel était empreint un pied qu'on disait être celui du Sauveur.

LETTRE XCV.

Bethléem, saint Jérôme, les Bethléémites.

A M. M.....

Bethléem, février 1831.

La petite cité où naquit le Christ, est à deux heures au sud de la ville sainte; la route que j'ai suivie se trouve décrite dans une foule de relations; je ne vous citerai que le couvent de Saint-Élie, aujourd'hui solitaire, situé à mi-chemin des deux cités, et le petit édifice qu'on appelle le tombeau de Rachel, à une demi-heure de Bethléem; le prophète Élie s'assoyait quelquefois sur la colline qui domine ce monastère, et ses regards se portaient tour-à-tour vers Jérusalem et vers Bethléem; il était triste, et pleurait à l'aspect de la cité malheureuse et coupable; il était consolé quand il regardait la future patrie du Rédempteur. Je pourrais me dispenser de vous dire que ce qu'on appelle le tombeau de Rachel est tout simplement la sépulture de quelque santon, car plusieurs voyageurs ont déjà fait cette remarque. Le monument est également vénéré par les juifs et par les disciples de l'Évangile et du Coran; il est couvert de noms et d'inscriptions arabes et hébraïques; à l'entour se voit un cimetière musulman. L'antique sépulture de la compagne de Jacob ne devait pas être loin de là; mais qui pourrait nous dire ce qu'elle est devenue? C'est là aussi qu'on doit placer Rama la noble, qu'il ne faut pas confondre avec Ramla, l'ancienne Arimathie. Il ne reste plus qu'un champ de pierres, à la place où fut Rama. La plupart des innocentes victimes d'Hérode appartenaient à Rama, voisine de Bethléem; aux jours de ce désastre, on entendit Rachel gémir du fond de son sépulcre; elle pleurait ses

enfans, et ne voulait point se consoler, parce qu'ils n'étaient plus, *quia non sunt.*

Il m'a fallu peu de temps pour bien connaître la petite cité appelée *Maison de pain* ou *Maison de chair*. Je suis déjà devenu comme un habitant de Bethléem, et je puis vous donner là-dessus toutes les descriptions que vous me demanderez. Une chose que je dois d'abord vous dire, c'est que j'éprouve ici des impressions tout-à-fait différentes de celles que me donnait Jérusalem. Pendant que j'étais dans la ville sainte, m'on esprit n'était rempli que de sombres idées, une douleur indéfinissable me poursuivait partout, et chaque objet se teignait à mes yeux des couleurs du deuil; ici, au contraire, mon esprit ne me présente que de riantes images; la nature semble m'inviter à une douce joie, et je respire plus à mon aise; cette différence d'impression, que j'attribue d'abord au changement de paysage, provient sans doute aussi des souvenirs austères ou joyeux que réveillent les deux cités; à Jérusalem, on trouve toutes les douleurs, toutes les calamités qui peuvent tomber sur un peuple, et, pour dernier malheur, on voit le juste condamné à la croix et à l'ignominie; Bethléem, au contraire, nous offre tout ce qui peut enchanter l'imagination; c'est une jeune Nazaréenne qui met au monde celui que les siècles attendaient; ce sont des rois de pays lointains qu'une étoile conduit vers le sacré berceau, des pasteurs qui laissent leurs troupeaux pendant la nuit pour venir adorer un enfant; j'entends les chœurs des anges, les symphonies du ciel, je sens la terre tressaillir d'alégresse; à Jérusalem, la mort et la dévastation; à Bethléem, la vie et l'espérance.

Quand le voyageur rencontre le berceau d'un grand homme, il s'arrête et s'agenouille avec respect, car le berceau et la tombe des grands hommes ont le privilége de devenir des autels; à la vue du berceau du Christ, mon cœur pouvait-il ne point battre d'une religieuse émotion! Ici naquit le juste, qui, selon les paroles d'Isaïe, eut la gloire du Liban, la beauté du Carmel et de Saron, le législateur qui ouvrit au genre humain un avenir de paix.

Après l'histoire merveilleuse de la naissance du Christ, ce qui frappe le plus mon imagination à Bethléem, c'est le souvenir de saint Jérôme. Qui n'aimerait à se représenter cette ame ardente, d'un côté, poursuivie par l'image de Rome, de ses plaisirs et de ses fêtes; de l'autre, entourée du désert et de la pauvreté, cherchant à racheter par des pleurs pénitens et des macérations les fautes de sa jeunesse! Sou-

vent, je descends dans la grotte où ce grand homme écrivit et pria, et je repasse sa vie toute pleine de souffrances, de travaux et de larmes; il me semble quelquefois le voir se lever devant moi; il me semble le voir calme, silencieux, et comme las d'avoir si long-temps gémi. Jérôme, nourri dans l'étude des chefs-d'œuvre de Rome et de la Grèce, après s'être séparé du monde, n'avait pu se séparer de Cicéron et d'Horace, de Virgile et de Platon; il lui fallait lutter sans cesse avec son penchant pour la littérature profane, et son cœur se troublait, ses yeux se remplissaient de larmes à l'aspect d'un de ces génies qu'il chérissait; le saint anachorète nous apprend lui-même qu'il jeûnait avant de lire Cicéron, qu'il n'ouvrait Platon qu'après bien des pleurs et des nuits passées dans les veilles, et qu'en quittant leurs ouvrages, il trouvait les livres saints rudes et grossiers. Dans le délire d'une fièvre dévorante qui ne lui avait laissé qu'un souffle de vie, Jérôme se crut un jour transporté devant le tribunal du grand juge; « *Qui es-tu?* lui demanda une voix terrible; *Je suis un chrétien*, répondit-il; *Tu mens*, répliqua le juge suprême, *tu n'es qu'un cicéronien.* » Le génie de Jérôme était devenu son démon.

Lorsque je visite, dans le couvent de nos franciscains, l'école où un pauvre Bethléémite apprend à une cinquantaine de petits enfans la lecture de l'arabe et du latin, puis-je ne pas songer à saint Jérôme, qui enseignait aux enfans de Bethléem l'Évangile, l'histoire sacrée, les langues et les belles-lettres? Rufin, prêtre d'Aquilée, qui, après s'être montré l'ami de Jérôme, mérita, par ses noires trahisons, que notre illustre solitaire l'appelât son Catilina, accusait le grand docteur *de faire à Bethléem une œuvre de grammairien profane, d'expliquer aux enfans les auteurs païens, au lieu de leur inspirer la crainte du Seigneur*. D'autres personnages contemporains, sans mettre dans leurs reproches toute l'amère dureté du prêtre Rufin, se plaignaient de ce que Jérôme n'eût point renoncé aux souvenirs de l'antique littérature, et qu'il *mêlât l'ordure du paganisme à la pureté des doctrines chrétiennes;* le docteur, pour répondre à ces accusations, citait l'exemple des prophètes, des apôtres, de beaucoup d'écrivains des églises grecque et latine, qui n'avaient point dédaigné les études profanes, et disait, dans son style figuré, qu'il fallait, comme David, trancher la tête de Goliath avec sa propre épée; il comparait l'éloquence païenne à une belle étrangère dont il avait fait sa captive et son épouse, après l'avoir purifiée de ses erreurs et de ses idolâtries;

pour ce qui est des attaques anti-littéraires du prêtre Rufin, Jérôme lui fit dire *qu'étant aveugle comme une taupe, il ne devait pas se moquer de ceux qui avaient des yeux de chèvre.*

Vous savez que c'est ici que le grand docteur traduisit ou commenta les livres saints ; ses commentaires sont restés dans l'Église comme un recueil d'oracles. Jérôme fut de son vivant le flambeau du monde chrétien ; on venait le consulter de tous les pays soumis à l'Évangile ; le désert de Bethléem était devenu le grand foyer des lumières sacrées, un Orient nouveau d'où la vérité répandait au loin ses rayons les plus purs. La renommée de Jérôme peupla de cénobites cette solitude ; le monastère et l'hospice qu'on y avait bâtis étant devenus trop étroits pour la foule des solitaires, il fallut chercher à les agrandir ou à construire de nouvelles demeures, et Jérôme, manquant de ressources, envoya à Rome un de ses frères pour vendre le reste de son patrimoine qui aurait échappé aux barbares. Lui-même fut appelé à Rome par le pape Damase, et son séjour dans la capitale des pontifes fut comme un continuel triomphe. L'envie qui, semblable à la foudre, aime à frapper les hauts sommets, les fronts sublimes, s'arma de tous ses mensonges et de tous ses poisons contre cette renommée si pure et si belle ; et Jérôme, bientôt dégoûté du monde, songea à retourner dans son désert de Bethléem. Il écrivit une lettre d'adieu du navire même qui le ramenait en Palestine ; après avoir réduit au néant tous les griefs dont on l'accusait : « J'étais un insensé, s'écrie-t-il, de vouloir » chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangère, d'aban- » donner la montagne de Sinaï pour mendier le secours de l'Égypte ; » j'avais oublié ce que dit l'Évangile, qu'on ne peut sortir de Jéru- » salem sans tomber entre les mains des voleurs qui nous dépouillent, » nous blessent et nous tuent. »

Vous connaissez l'histoire de Paule et d'Eustochie, sa fille, qui préférèrent la pauvreté de la crèche aux grandeurs de Rome, et qu'une sainte amitié liait à l'anachorète de Bethléem. Après avoir visité tous les lieux sacrés de la Syrie et de l'Égypte, la fille des Gracque et des Scipion vint établir sa demeure à Bethléem. Paule y fonda un monastère pour les hommes, et trois monastères pour les jeunes filles. Jérôme, qui nous a laissé la vie ou l'oraison funèbre de la noble romaine, en parle comme d'*un riche diamant qui, placé au milieu d'autres pierreries, les efface toutes par son éclat ;* elle avait tout abandonné pour la croix, et s'était déshéritée sur la terre pour s'assurer

l'héritage du ciel; son panégyriste nous dit que vainement elle cherchait à se dérober à sa gloire, qu'elle était partout entourée du respect et de l'admiration des hommes, car la gloire suit la vertu comme l'ombre suit le corps. Quand la jeune Eustochie fut devenue orpheline, Jérôme lui écrivit des lettres pleines d'onction et de pur amour, où lui-même rappelle ses propres misères, ses combats, ses longues douleurs, et demande à Dieu qu'il lui abrége son pélerinage. Maintenant les trois plus illustres hôtes du désert de Bethléem, ont leurs tombeaux à côté de l'étable qui recueillit autrefois leurs soupirs et leurs larmes; et s'il est vrai que parfois les ombres s'échappent de leurs sépulcres, sans doute que Jérôme, Paule et Eustochie, comme trois ombres amies, se réunissent encore la nuit, à la lueur des lampes d'argent, autour de cette crèche pour laquelle ils avaient tout quitté.

Bethléem n'a pour tout monument que le couvent latin, semblable à une forteresse, et une église qui remonte au temps de Justinien; les deux édifices se touchent, et c'est dans leur enceinte que se trouvent tous les lieux que les traditions chrétiennes ont rendu sacrés. Deux entrées conduisent à la grotte de la Nativité : la première appartient aux latins, la seconde aux grecs; elles sont à l'opposé l'une de l'autre. L'entrée latine est à l'extrémité de la chapelle des franciscains; on descend quinze degrés, à la lueur d'un flambeau qu'on porte soi-même, et après avoir traversé ses grottes ou chapelles obscures consacrées aux saints innocens, à saint Joseph, à saint Jérôme, à sainte Paule et à sa fille Eustochie, on arrive au sanctuaire de la Nativité; c'est une grotte taillée dans le roc, revêtue de marbre et de draperies de soie rouge, et soutenue par trois colonnes de marbre; elle est illuminée par trente-cinq lampes d'argent suspendues à la voûte; les plus belles de ces lampes proviennent de la munificence des rois du Portugal; la place où Marie enfanta le Sauveur, est marquée d'un marbre au milieu duquel on a enchâssé du jaspe entouré d'un cercle d'argent formant comme un soleil; autour du rayon de ce soleil, on lit les mots suivans gravés en gros caractères :

Hic de virgine Mariâ Jesus-Christus natus est.
C'est ici que Jésus-Christ est né de la vierge Marie.

Au-dessus de cette table de marbre s'élève un petit autel éclairé par trois lampes, dont la plus riche fut envoyée par Louis XIII. A

quelques pas de là, à droite, deux marches qu'on descend vous mènent à la crèche; la véritable crèche a été emportée de Bethléem, et c'est Rome qui a hérité de cette précieuse relique; elle a été remplacée par un bloc de marbre posé à un pied au-dessus du sol, en travers d'une petite voûte formée dans le roc. Tous ces lieux ont été décrits par les voyageurs, principalement par M. de Châteaubriand; mais je ne pouvais m'empêcher de vous en donner une idée, pour vous épargner la peine de recourir en ce moment à d'autres relations.

Beaucoup de voyageurs ont parlé de l'ancienne église attenante au couvent latin, et qui fut jadis un des plus beaux monumens de la terre sainte; quelques inscriptions qu'on y reconnaît encore, annoncent que l'église fut réparée et embellie par les rois latins de Jérusalem. Les grecs se sont emparés de la partie du chœur de l'église, et en ont fait leur sanctuaire. Ce temple vénérable, où Beaudoin I^er^ fut sacré roi, et qui retentit pendant un siècle et demi des chants et des prières de nos croisés, est maintenant abandonné à la poussière et à la destruction, et n'est plus qu'un passage public pour les religieux du monastère et les Arabes chrétiens.

Les collines où s'élève Bethléem présentent un aspect assez riant avec leurs vergers d'oliviers et leurs figuiers, dont la verdure éclate davantage sur un sol rougeâtre et semé de pierres; le territoire de Bethléem mérite encore le nom d'*éphrata* (fertilité). Les arbres fruitiers et les moissons donnent d'abondantes récoltes sans beaucoup de culture. Bethléem compte deux mille habitans, dont quinze cents catholiques, quatre cents grecs schismatiques et le reste musulman. Les mécréans ont toujours été en petit nombre dans ce pays, parce que les Bethléémites, hommes forts et courageux, ne supportent qu'avec peine la présence des sectateurs de Mahomet. Une remarque à faire, c'est que Bethléem est peut-être la seule cité d'Orient qui ne soit point gouvernée par un chef musulman; il n'y a ici ni aga, ni mutselin. Les Bethléémites catholiques, dans leurs querelles et leurs affaires, ont recours au père gardien du couvent latin et au religieux qui remplit les fonctions de curé; ils invoquent aussi l'autorité des principaux chefs des familles. Le pacha ne peut guère obtenir d'eux que le paiement des impôts annuels; les taxes arbitraires sont toujours suivies de quelques révoltes; les Bethléémites prennent alors les armes et se cantonnent dans le monastère comme dans un fort. Il leur arrive souvent de mettre à contribution la charité de nos reli-

gieux, et quand ceux-ci se trouvent dans l'impuissance de les secourir, les pauvres pères sont maltraités et contraints de se réfugier à Jérusalem. On m'a raconté à ce sujet des anecdotes qui ne sont point à la louange des Bethléémites; voici un trait de ce genre qui vous suffira : Il y a une vingtaine d'années que le chef du couvent, n'ayant pu satisfaire à des demandes d'argent qu'on lui avait faites, fut arrêté dans une rue de Bethléem, et entraîné vers un four pour y être brûlé ; pendant que le four chauffait et qu'on s'apprêtait à consommer le crime, un des Bethléémites, touché de compassion, sollicita la délivrance du pauvre père ; après une délibération de quelques instans, le religieux fut mis en liberté. La vie de nos cénobites, comme vous voyez, est mêlée d'assez de mauvais jours pour qu'ils ne puissent oublier qu'ils habitent une terre barbare.

Il est des Bethléémites qui s'imaginent que le couvent est obligé de payer pour eux, par la seule raison qu'ils sont catholiques, et quelques-uns n'embrassent la foi romaine que pour avoir part aux aumônes des latins. On en trouve pourtant un grand nombre dont la dévotion est vive et sincère, et qui, par leur ferveur, rappellent les chrétiens des premiers âges de l'Église. Ainsi le monastère franc est pour les Bethléémites un temple d'où leur prière monte au ciel, un tribunal où se jugent toutes leurs querelles, une hôtellerie où les pauvres trouvent du pain, et au besoin, comme je vous l'ai dit plus haut, une forteresse pour repousser toute espèce d'agression. Les troupeaux, la culture des champs et surtout le commerce des croix, des images de la Vierge, des boîtes en nacre, sont les ressources de Bethléem. Les trois quarts des habitans connaissent quelques mots d'italien, et plusieurs parlent cette langue comme leur langue naturelle. Je ne me promène pas une seule fois dans Bethléem sans être abordé par des Arabes qui me disent : *Boun giourno, signor, comme estate, bene?*

La moitié de mes heures s'écoulent dans la société des Bethléémites ; ils aiment à m'entretenir de leurs misères et de leurs espérances, et la présence d'un Français est pour eux un signe prophétique de liberté et de bonheur; les traditions de Bethléem ont fidèlement conservé le souvenir de nos vieilles croisades, et rien n'égale l'amour qu'on a ici pour notre nation. Les Bethléémites nous regardent encore comme leurs libérateurs futurs; ils croient fermement que le roi de France se propose d'envoyer quelques milliers

d'hommes en Palestine pour reconquérir l'ancien royaume de Godefroy. Chaque matin, ma chambre est pleine d'hommes qui me demandent si l'heure de leur délivrance est prochaine ; depuis quelques jours, il n'est bruit à Bethléem que d'une descente des Français à Beyrouth ; hier on me répétait qu'on avait vu une troupe française occupée à rebâtir Ascalon. Je n'ose pas leur dire qu'ils sont mieux instruits que moi, et quand ils me pressent de m'expliquer à ce sujet, je me sauve par de vagues paroles. Il est impossible de se faire une idée de l'effet merveilleux qu'a produit dans ces pays-ci la conquête d'Alger ; la Palestine est remplie de la terreur de nos armes, et je crois bien que nous aurions peu de peine à nous en emparer. On ne parle ici que de la France ; dans l'esprit de ce peuple, la France est tout l'Occident. Aussi les voyageurs de notre nation sont maintenant plus que jamais entourés de respect ; le titre de Français porte avec lui un caractère de grandeur et de gloire devant qui tout préjugé tombe et tout orgueil s'abaisse. Plaise à Dieu que les révolutions à venir ne gâtent point l'idée qu'on a de nous dans ces lointaines régions !

P.....

LETTRE XCVI.

Béthanie, désert de Saint-Jean, monastère latin et village de Saint-Jean, Modin, les Machabées et Richard-Cœur-de-Lion.

A M. M.....

Février 1831.

Ma première promenade m'a conduit à Béthanie, situé à une heure de la ville, au-delà de la montagne des Oliviers. Béthanie, appelé aujourd'hui *Lazarié*, est un village arabe habité par une trentaine de pauvres familles ; les huttes ou les grottes qui servent d'habitations à ces familles, ressemblent plutôt à des cavernes d'animaux qu'à des demeures d'hommes. La population de Lazarié, mêlée de chrétiens et de musulmans, subsiste des produits de l'agriculture ; elle a le caractère sauvage des Arabes du pays, sans avoir ni leur physionomie sombre ni leur barbarie. Deux choses sont remarquables à Béthanie, le tombeau de Lazare et les ruines d'un grand édifice que tous les voyageurs appellent le château de Lazare, et qui n'est autre chose qu'un ancien monastère du royaume de Jérusalem, bâti par Mélisende, femme de Beaudoin III. La grotte sépulcrale qui porte le nom de tombeau de Lazare, n'offre rien de curieux ; on trouve au fond de la grotte un autel de chétive apparence, sur lequel on dit la messe tous les ans. Le sépulcre avait été enfermé dans l'enceinte du monastère de Mélisende.

L'Évangile offre peu de scènes plus intéressantes que la résurrection de Lazare. Marie et Marthe allèrent à la rencontre de Jésus, et lui dirent en pleurant : *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort.* Jésus pleura aussi, et les juifs se dirent entre eux : *Voyez comme il aimait Lazare !* Quelque temps après, c'était six

jours avant la pâque, le Sauveur vint souper à Béthanie, dans la maison du ressuscité ; Marthe servait ; Marie ayant pris une livre d'huile de parfum de vrai nard, qui était d'un grand prix, le répandit sur les pieds du Christ, qu'elle essuya ensuite avec ses cheveux.

Tels sont d'abord les souvenirs qui m'ont suivi à Béthanie. Ce lieu est un de ceux que le Christ aimait le plus à fréquenter ; en parcourant Béthanie et les champs voisins, on foule une terre que Jésus a souvent foulée, on peut espérer de s'asseoir sur des pierres où Jésus s'est assis, de poser ses pieds là où l'homme-Dieu posa les siens. Si le voyageur se plaît à visiter à Athènes les jardins d'Académus, à suivre dans la ville de Minerve les promenades de Platon, avec quel intérêt il s'arrêtera sur les coteaux, dans les vallées où le Christ avait coutume d'enseigner à ses disciples ces doctrines qui devaient changer la face du monde ! Les ruines du monastère de Mélisende m'ont d'autant plus intéressé, que nous pouvons les regarder comme une de nos découvertes ; voici en deux mots l'histoire de cette abbaye, qu'on appelait l'abbaye de Saint-Lazare. Mélisende avait une sœur nommée Yvette, vouée à la vie religieuse dans l'abbaye de Sainte-Anne, à Jérusalem ; comme Yvette n'était point à la tête de cette communauté, il ne parut pas convenable à Mélisende que la fille d'un roi fût soumise à la loi monastique comme une simple fille du peuple ; la reine fit construire alors un couvent à Béthanie, pour lequel elle choisit une abbesse d'un âge fort avancé ; celle-ci n'ayant pas tardé à mourir, fut remplacée par la jeune Yvette. Mélisende avait obtenu des chanoines du Saint-Sépulcre la cession de Béthanie, qui était un de leurs apanages, et leur avait donné en échange la petite ville de Thécua, située à deux heures au midi de Bethléem. De grands fossés et de fortes tours défendaient le monastère de Béthanie, exposé aux attaques des Arabes ennemis de la croix. Guillaume de Tyr, à qui j'emprunte ces différens détails, nous apprend que, *pour ce qui est des biens temporels*, aucun monastère d'hommes et de femmes n'égalait celui de Béthanie ; Mélisende concéda à la nouvelle abbaye la ville de Jéricho et toutes ses dépendances ; elle l'enrichit de vases sacrés en or, de draperies en soie, d'ornemens sacerdotaux de tout genre. Les débris de ce couvent sont semblables aux débris d'une forteresse ; des tours et des murailles renversées, des fossés comblés par la terre ou les décombres, annoncent encore que cette pieuse retraite des vierges latines était un vrai château de guerre capable de soutenir un siége.

Si nous voulons une nature moins triste que la nature de Jérusalem, si nous voulons égayer nos yeux par la vue de rians paysages, allons dans la vallée qu'on appelle le *désert de Saint-Jean,* à une heure et demie de la ville sainte, à l'occident. Nous ne nous arrêtons point au monastère grec de Sainte-Croix, qu'on rencontre à mi-chemin, et qui, depuis quelques années, est entièrement abandonné. Cet édifice est bâti à côté d'un verger d'oliviers, qui, d'après une tradition, fournit le bois de la croix du Sauveur. Je ne sais jusqu'à quel point cette tradition peut avoir de la vraisemblance; puisqu'on voulait dresser une croix à l'homme-Dieu avec du bois d'olivier, l'olivier ne manquait point aux bourreaux du Christ sous les murs de Jérusalem, et je ne vois pas pourquoi on serait allé en chercher à trois quarts d'heure de là. Ce serait peut-être ici le cas de parler du bois de la vraie croix, et de ce qu'il en reste dans le monde chrétien : mais vous penserez sans doute comme moi, que rien ne serait plus difficile que de suivre les traces du bois sacré à travers les révolutions de dix-huit siècles, et j'aime mieux ne rien dire que de m'aventurer dans des calculs et des systèmes qui ne sauraient amener rien de positif.

Ce qu'on appelle le désert de Saint-Jean, n'est point une terre sauvage, sans arbres et sans culture, abandonnée aux bêtes fauves et aux oiseaux de proie; le désert qui cacha l'enfance et la jeunesse du précurseur, est une de ces charmantes solitudes dans lesquelles on aimerait à voir finir ses jours; ce sont des vallons parés d'arbustes et de fleurs, des champs d'orge et de blé, une douce et vivante nature qui semble tout à coup vous séparer des régions que Jéhovah a maudites. On rencontre dans ces vallons une grande quantité de caroubiers. La grotte qui recueillit jadis Jean-Baptiste est une roche creuse et blanchâtre, suspendue aux flancs d'un coteau élevé; au-dessus de la grotte, les restes d'une église; à côté, une fontaine où s'abreuvait, dit-on, le fils de Zacharie. Le désert de Saint-Jean n'offre aucune cabane, aucune espèce d'habitation; les passereaux, les alouettes et les rossignols sont les seuls êtres qui animent cette sainte solitude; leurs chants joyeux se mêlent à cette *voix du désert* qui semble redire encore à l'oreille du pélerin : *Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers.*

Le précurseur du Christ, avec son vêtement de poil de chameau, avec sa ceinture de cuir, vivant de sauterelles et de miel sauvage, s'est toujours montré à moi comme un des caractères les plus poétiques de ces temps merveilleux; il s'en allait de son désert aux rives

du Jourdain, prêchant la pénitence, baptisant avec le baptême de l'eau tous les peuples de la Judée, traitant les pharisiens et les saducéens de race de vipères, annonçant le Christ qui, ayant son van en main, *devait nettoyer son aire, puis amasser son blé dans le grenier, et brûler la paille dans un feu inextinguible*. Vous n'avez point oublié comment le fils de Zacharie fut traité par Hérode le tétrarque ; la tête de Jean tomba par la fantaisie d'une danseuse. C'est en songeant au meurtre de son précurseur, que le Christ prononçait un jour ces mélancoliques paroles : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes » et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, combien de fois ai-je » voulu rassembler tes enfans comme une poule rassemble ses petits » sous ses ailes, et tu ne l'a pas voulu ! »

A une demi-heure à l'est du désert de Saint-Jean, se trouve un village de ce nom, habité par environ deux cents familles, dont une quinzaine seulement sont catholiques. Les religieux latins y possèdent un beau monastère, bâti au dix-septième siècle ; l'église du monastère, une des plus riches et des plus remarquables de la terre sainte renferme dans son enceinte le lieu où naquit saint Jean. Autour du village, on montre à la piété des pélerins la place de la maison où la vierge Marie alla saluer sa cousine Élisabeth, la fontaine où la mère du Christ avait coutume de venir puiser de l'eau pendant son séjour dans cette vallée ; l'emplacement de la maison d'Élisabeth est marquée par un couvent et une église tombés en ruines.

La population du village de Saint-Jean se distingue par un caractère sombre et turbulent ; les guerres de famille à famille y sont fréquentes et quelquefois terribles. Les religieux s'enferment alors dans leur monastère comme dans une forteresse, afin de se dérober aux violences de bandes arabes qui veulent des provisions ou de l'argent. Les voyageurs s'étonnent quelquefois que nos franciscains se soient bâtis des demeures semblables à des forteresses ; mais si les religieux latins n'habitaient que d'humbles ermitages ou des cellules, que deviendraient-ils, ainsi exposés chaque jour à la barbarie fanatique des peuplades musulmanes ? Pour que les cénobites de Saint-François aient pu se maintenir si long-temps dans la terre sainte, il a fallu quelque chose de plus que la protection des rois chrétiens, il a fallu de hautes et épaisses murailles, des portes revêtues de fer.

Le territoire de Saint-Jean fournit des fruits et des légumes aux marchés de Jérusalem ; la fête du précurseur réunit tous les ans,

dans ce village, grand nombre de catholiques de la ville sainte, qui, après les cérémonies du couvent latin, passent la journée en joyeux banquets. Quoique les terres environnantes soient fécondes et bien cultivées, le village de Saint-Jean présente partout le spectacle de la misère ; lorsqu'un voyageur franc y passe, il n'entend de tous côtés que des voix suppliantes, il ne voit que des mains tendues vers lui. Les pauvres n'ont point manqué sur mon passage ; il a fallu jeter une pluie de paras sur la foule mendiante qui avait envahi mon chemin. Au milieu d'une multitude de petits enfans nus, de petites filles sans graces et couvertes de sales vêtemens, à travers toutes ces figures à peau noirâtre, desséchées par la misère, j'ai reposé mes yeux sur une jeune fille d'environ quatorze ans, belle comme une vierge de Raphaël, se tenant à l'écart, silencieuse et triste, comme si elle avait eu quelque chagrin. Les petits mendians s'approchaient de moi en grand nombre, et la jeune fille restait immobile. Après quelques instans, lorsque déjà je m'étais un peu éloigné du village, vite elle a accouru vers moi, et me montrant une croix de verre suspendue à son cou, elle m'a dit, avec un gracieux sourire mêlé de tristesse : *Je suis chrétienne et je m'appelle Marie, Ana nassara ké chesmou Maria.* Vous pouvez imaginer l'effet que ces mots ont produit sur moi ; j'ai mis aussitôt dans la main de la pauvre fille tout ce que j'avais dans mon gousset ; et la petite Marie, qui ne s'était jamais vue aussi riche, après avoir couvert mes mains de larmes et de baisers, s'en est allée en courant pour porter sans doute les pièces d'argent à une mère pauvre et souffrante. Cette belle petite Marie, qui m'a apparu au sein d'une région barbare, restera dans mon esprit comme une image de ce que l'Orient a de plus suave et de plus pur.

En parcourant les déserts de Saint-Jean, j'avais devant moi, au nord-ouest, la haute montagne où s'élevait Modin, patrie des Machabées ; je me suis acheminé jusqu'au sommet de la montagne, en passant par un village arabe nommé *Zuba*. Le livre des Machabées est l'Iliade des Hébreux. Quels guerriers que les fils de Mathathias, Jean, Simon, Judas, Éléazar et Jonathas ! l'Écriture les compare à des géans terribles, à des lionceaux qui rugissent à la vue de leur proie ; leur épée était la protection d'Israël, et chacun de leurs combats était une victoire. « Souvenez-vous des œuvres de nos an-» cêtres, leur disait Mathathias à l'approche de sa mort, et vous » acquerrez une grande gloire et un nom éternel. » C'est à Modin

que furent ensevelis les vaillans guerriers d'Israël. — « Simon, disent » les livres saints, fit bâtir sur le sépulcre de son père et de ses frères, » un haut édifice qu'on voyait de loin, dont toutes les pierres étaient » polies devant et derrière ; il fit construire sept pyramides, dont » l'une répondait à l'autre, une à son père, une à sa mère, et quatre » à ses frères ; il plaça tout autour de grandes colonnes, et sur les » colonnes des armes pour servir de monument éternel; et auprès des » armes, des navires en sculpture, pour être vus de loin par tous ceux » qui navigueraient sur la mer. » Ainsi, les navigateurs avaient de glorieux sépulcres à saluer sur les mers de Syrie, comme sur la mer d'Hellé ; mais on cherche vainement à Modin les tombeaux des Machabées ; je ne sais si je me tromperais de beaucoup en disant que les Machabées étaient contemporains des héros d'Homère ; voyez que de grandes choses dans le même âge, et dans deux pays différens qui sans doute ne se connaissaient pas !

Richard-Cœur-de-Lion qui, à l'époque de son expédition en Palestine, resta long-temps campé à Ramla, s'aventurait quelquefois seul ou avec un petit nombre de chevaliers pour trouver des musulmans, à combattre ; un jour, le roi d'Angleterre s'étant plus avancé que de coutume dans les montagnes de Jérusalem, aperçut la ville sainte et versa des larmes ; Richard pleura à l'aspect de cette cité pour laquelle il avait pris la croix et l'épée, et que sa bravoure ne pouvait délivrer. N'y a-t-il pas tout une épopée dans ces pleurs religieux du roi pélerin? Quand Richard, l'Achille des croisades, pleure à l'aspect de Jérusalem, ses larmes sont-elles moins héroïques que les larmes du fils de Pélée? Dans les environs de Jérusalem du côté du couchant, on ne peut découvrir la ville que du haut de la montagne de Modin ; il faut en conclure que le monarque anglais était sur cette montagne lorsque ses regards rencontrèrent la cité sainte. Voilà Richard, défenseur de la croix, que le hasard conduit auprès des tombeaux des défenseurs d'Israël. Ainsi, en vous parlant de Modin, je vous aurais nommé tout ce qu'il y a de plus éclatant dans la gloire des armes ; Judas Machabée en Israël, Achille aux temps héroïques de la Grèce, Richard-Cœur-de-Lion aux temps héroïques de l'Europe : ces trois grandes figures me frappent par leur merveilleuse ressemblance.

Après avoir trouvé que c'est du haut de Modin que le roi d'Angleterre aperçut la ville sainte, je reconnais d'une manière évidente que vous avez eu raison de placer l'Emmaüs des croisés au village de

Jérémie appelé aujourd'hui village d'Abou-Ghos, car la montagne de Modin n'en est pas loin, et nos chroniques nous disent que les hauteurs d'où Richard découvrit Jérusalem étaient voisines d'Emmaüs. Il ne doit plus y avoir aucun doute sur cette question. Des citernes, des grottes, des chambres souterraines, telles sont maintenant les curiosités de Modin. Les restes de l'ancienne ville ont servi à bâtir un village, une mosquée et un fort; c'est dans ce fort que le fameux Abou-Ghos avait coutume de se retirer, lorsqu'autrefois les pachas d'Acre ou de Damas lui faisaient la guerre. Les Arabes de Modin cultivent leur montagne, et recueillent en assez grande quantité des olives, de l'orge et du blé. La montagne de Modin est une des plus hautes de la Palestine; du sommet de ce mont, le regard se promène, au midi, sur la Judée pâle et blanchâtre; au couchant, sur les vertes plaines de Ramla et sur la mer; au nord, sur la Galilée, entrecoupée de riantes collines; à l'orient, le regard s'arrête sur Jérusalem; vue des hauteurs de Modin, Jérusalem se présente avec les teintes les plus lugubres, et ressemble à une cité couchée dans la poussière; à cet aspect, mon cœur s'attristait, et peu s'en est fallu que je n'aie pleuré comme Richard.

P.....

LETTRE XCVII.

Quelques réflexions sur l'église du Saint-Sépulcre et sur les saints lieux.

Jérusalem, février 1831.

Quand je suis entré pour la première fois dans l'église du Saint-Sépulcre, j'ai été si troublé, qu'il ne m'est resté que des idées confuses, et que j'ai dû mettre un peu de vague dans mes descriptions; je suis retourné ce matin dans le sanctuaire de la croix, et les images que j'en ai conservé dans mon esprit ont pris plus de netteté et de précision; je n'entreprendrai pas toutefois de vous faire un tableau plus complet et plus exact de ce que j'ai vu, et de vous dire ce que d'autres ont déjà si bien décrit avant moi. Je me bornerai à quelques détails qui n'ont pu être connus; j'y joindrai quelques observations que m'a suggérées l'état présent des saints lieux.

A travers les sentimens dont mon esprit était dominé pendant nos pieuses stations, j'éprouvais une sensation pénible, et je ne crains pas de vous l'avouer, il me semblait que le soin qui avait été pris pour répandre partout des ornemens, avait ôté à quelques-uns de nos monumens religieux quelque chose de leur majesté; j'ai regretté, vous le dirai-je! que la montagne du Calvaire ait été taillée par le ciseau, et qu'elle soit couverte en plusieurs endroits de couches de marbre, de lames d'argent; l'aspect de cette montagne, qui semble sortir de la main des sculpteurs, et que les arts ont ornée, m'eût inspiré peut-être plus de vénération, si je l'avais vue telle qu'elle était au temps de la passion du Christ. J'ai fait cette remarque au père Placide qui m'accompagnait; avant que les choses fussent ainsi, m'a-t-il répondu, le pélerins ne se faisaient point scrupule d'enlever des morceaux de pierre dans les lieux les plus révérés; on emportait une si grande quantité de ces reliques, que le tombeau du Sauveur, que le mont Golgotha aurait fini par disparaître tout entier; on a pris le parti

d'opposer des couches de marbre à ces pieuses dégradations.—Mais les lames d'argent, pourquoi les voit-on dans le lieu où Dieu est mort nu sur la croix?—Le bon père s'est étonné de cette dernière objection; vous venez d'Europe, m'a-t-il dit, mais dans quel endroit de votre Europe, l'argent est-il assez méprisé pour qu'on ne l'emploie pas à orner les lieux saints? Croyez-vous qu'en Orient on soit fait d'une autre manière que chez vous!—Ces paroles m'ont éclairé; j'ai trouvé que j'avais parlé comme un artiste qui raisonne ses impressions, et que le père Placide avait raisonné comme un philosophe chrétien qui prend l'humanité telle qu'elle est; tout bien considéré, quel mal y a-t-il que Dieu soit honoré comme les rois de la terre, et que dans le lieu où la Divinité a le plus compati aux misères de notre nature, l'homme se montre encore avec quelques-unes de ses faiblesses!

Le père Placide est un jeune moine italien, qui ne manque ni d'esprit ni d'instruction; il est d'un caractère doux et aimable; comme il parle assez bien le français, je recherche sa conversation et j'y apprends toujours quelque chose. Dans nos entretiens, il me parle souvent avec une grande douleur des usurpations continuelles des grecs et des arméniens; à chacune des stations que j'ai faites avec lui, il s'arrêtait pour déplorer les pertes des latins; les sectes schismatiques se sont emparées d'une grande partie du Calvaire; il y a peu d'années, les grecs ont usurpé la pierre où fut déposé le corps de Jésus avant d'être enseveli. Comme nous étions arrêtés devant cette pierre, et que le père Placide me faisait ses lamentations, pourquoi, lui ai-je dit, n'essaieriez-vous pas de la racheter? Hélas! m'a-t-il répondu, la chose est impossible; car *les grecs ne la donneraient pas pour trente millions.* Voilà un trait qui peut vous donner une idée du prix qu'on met ici à la possession d'un lieu sacré.

Je ne vous parlerai point de toutes les révolutions qui arrivent dans les saints lieux; on ne me comprendrait pas en Europe; chez vous, une révolution est le changement d'un empire, le renversement d'une dynastie, l'envahissement d'une province; ce sont là les grands évènemens qui occupent vos publicistes de Paris; ici c'est la perte d'un autel, l'envahissement d'une chapelle, l'usurpation d'un marbre ou d'une pierre; il s'agit pour vous de savoir si un roi reviendra dans le palais de ses pères; on s'inquiète ici, on se demande à qui doit rester la demeure de Dieu, à qui sera confiée la garde de ses autels.

Il n'y a pas un sanctuaire, pas un coin de l'église du Saint-Sépulcre dont la possession n'ait été l'objet d'un débat, d'une réclamation, d'une querelle entre les différentes sectes chrétiennes. Toutes ces contestations ont souvent passé les mers, et sont parvenues aux oreilles des rois de l'Europe. L'Europe, pressée par les latins, n'a point envoyé des armées comme au temps des croisades, mais on a envoyé des commissaires, des négociateurs, des arbitres ; on a présenté des notes, on a fait des menaces. Au moment où je vous écris, le révérendissime de Saint-Sauveur est à Constantinople, pour solliciter l'intervention de la Porte et l'appui de l'ambassadeur de France contre les dernières usurpations des arméniens et des grecs.

Parmi ces usurpations, la plus récente et la plus douloureuse est celle qui a enlevé aux latins la possession exclusive du saint tombeau, le droit exclusif d'y allumer des lampes et d'y célébrer l'office divin. Il nous a fallu, m'a dit le père Placide, partager la pierre du tombeau avec les arméniens et les grecs. En me disant ces mots, il m'a montré sur le marbre sacré le sceau des Turcs, qui le divise en trois parties égales, car ce sont les Turcs qui jugent ces sortes de contestations. Une chose singulière, c'est la manière dont les musulmans reconnaissent en ce cas le droit de propriété. S'ils ont vu quelqu'un balayer une chapelle, un lieu quelconque de l'église, cette chapelle ou ce lieu appartiennent à celui qu'ils ont vu un balai à la main. Vous vous étonnerez sans doute de cette justice distributive des musulmans ; il faut l'expliquer par ce qui se pratique à Médine pour le tombeau de Mahomet ; quarante noirs sont tous les jours occupés à frotter, à nettoyer, à balayer l'enceinte dans laquelle se trouvent déposées les cendres de leur prophète, ce qui leur a fait donner le nom de *ferrasch* (balayeurs) ; c'est une fonction très-considérée chez les musulmans ; il y a même des aspirans à cette charge de balayeur ; il y a des balayeurs honoraires qui sont nommés par le sultan de Stamboul, et que sa hautesse choisit ordinairement parmi ses favoris et les principaux personnages de sa cour. Au reste, je n'ai pas besoin de vous dire que la raison tirée du balai qu'on met ainsi en avant, n'est pas le seul titre qu'on fasse valoir. Ici, comme ailleurs, il y a toujours deux raisons pour faire certaines choses, l'une qu'on dit publiquement, et l'autre qu'on garde pour soi. Il y a tel sanctuaire qui a été ouvert aux grecs et aux arméniens, parce que ceux-ci ont donné beaucoup d'argent, et qui leur serait fermé demain si les

latins avaient de quoi satisfaire la cupidité des musulmans. Il est arrivé plus d'une fois que les Turcs ont reçu quelques milliers de piastres pour donner une chapelle à l'une des sectes chrétiennes, et qu'ils en ont reçu le double pour la livrer à une autre.

Comme j'étais chargé indirectement d'examiner l'état des choses, et surtout les moyens de rétablir la paix, je n'ai rien négligé pour connaître la vérité, et me mettre dans le cas d'éclairer les démarches de la haute diplomatie. J'ai eu plusieurs conversations avec quelques-uns des pères latins ; ils m'ont expliqué tous leurs griefs, et la plupart de ces griefs m'ont paru justes. Mais comment y faire droit ! quels moyens employer ! J'ai hasardé un conseil pacifique, et j'ai proposé de terminer par une conciliation une guerre à laquelle la puissance même des rois ne saurait mettre un terme. Ne pourriez-vous pas, ai-je dit au père Placide, vous entendre sur quelques points avec vos adversaires, sans faire intervenir des puissances qui sont un peu comme le dieu Baal, lequel, lorsqu'on venait à l'invoquer, se *trouvait toujours en voyage ou en affaire?* Se partager, comme on l'a fait, la pierre du sépulcre, n'est-ce pas se donner une fâcheuse ressemblance avec ceux qui se partagèrent les vêtemens du Christ? Pourquoi ne partagerait-on pas le temps, au lieu de partager le marbre? Voici donc comment on pourrait se mettre d'accord pour la chapelle et la pierre du saint tombeau ; les latins en auraient la disposition, et y feraient leurs cérémonies saintes depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures ; les grecs depuis neuf heures jusqu'à midi, les arméniens le reste de la journée. Dans ce partage du temps, les derniers venus trouveraient de quoi se consoler dans la parabole de la vigne du Seigneur, où l'ouvrier qui arrive à la onzième heure est aussi bien récompensé que celui qui a supporté le poids du jour. — Le père Placide secouait la tête en écoutant ces paroles. — La justice que vous attendez, ai-je ajouté, dépend d'une foule de circonstances, sur lesquelles vos larmes ni vos prières ne peuvent rien. Vous savez que la Russie protége les grecs, et que la Russie commande en souveraine à la cour du sultan ; d'un autre côté, les arméniens ont beaucoup d'argent à donner, et cette nation industrieuse et active n'est pas sans appui auprès du divan. Ne devez-vous pas craindre, d'après cela, que la querelle qui trouble maintenant le sanctuaire n'ait point de fin, et que la justice se fasse attendre jusqu'au jour où Jésus-Christ viendra juger le genre humain dans la vallée de

Josaphat ? — Ce langage paraissait dur et amer au bon père Placide ; les vieux gardiens du Saint-Sépulcre ne pouvaient consentir à ce que je proposais. L'usurpation d'une partie du saint tombeau leur paraissait une calamité égale à celle qui avait frappé Israël, lorsque l'arche sainte tomba au pouvoir des Philistins ; ils ne pouvaient s'expliquer comment de tous les royaumes de l'Europe on ne venait pas à leur secours. La France, me disaient-ils, avait fait la guerre au dey d'Alger pour un motif beaucoup moins grave que celui qui excitait leurs plaintes.

Le père Placide m'a exprimé d'autres chagrins ; ses plus grandes douleurs viennent de la tyrannie des Turcs, qui ont la clef de l'église du Saint-Sépulcre, et qui font la police des saints lieux. N'est-il pas odieux de voir des musulmans s'asseoir dans le temple, parler tout haut et fumer leur pipe en présence des fidèles assemblés ? J'ai été témoin de ce scandale ; il n'y a pas jusqu'aux enfans des Turcs qui ne se mêlent aux outrages qu'on fait aux disciples du Christ. Je vous citerai un trait qui s'est passé sous mes yeux ; lorsque nous suivions le père Placide dans les différentes parties de l'église de la Résurrection, trois ou quatre petits garçons musulmans sont venus lui enlever le flambeau ou la bougie qu'il tenait à la main ; j'en ai témoigné ma surprise au pauvre père, qui s'est contenté de me répondre : *Cela m'arrive tous les jours.* Comme le père Placide, avant de faire sa tournée dans le sanctuaire, avait pris sous sa robe beaucoup de tranches de pain, je lui demandai ce qu'il en voulait faire. — C'est pour les petits Turcs ; sans cela, ils nous tourmenteraient et ne nous permettraient pas de faire nos stations. — Toute cette licence, à laquelle les pères latins sont ainsi en butte, ne pourrait-elle pas être appelée à bon droit l'*abomination de la désolation dans le saint lieu !* Il faut dire toutefois une triste vérité ; c'est que les Turcs ne sont pas toujours ceux dont on redoute le plus la présence dans l'église du Saint-Sépulcre. Il y a des latins qui, lorsqu'ils entrent dans le sanctuaire, s'accommoderaient beaucoup mieux de voir autour d'eux des musulmans que des grecs et des arméniens, de même qu'il y a beaucoup d'arméniens et de grecs qui aimeraient mieux voir là des Turcs que des catholiques.

Parmi les sectes chrétiennes que la piété rassemble en ce lieu, il en est deux toutefois qui ne sont point en guerre avec les autres ; leurs cérémonies se font sans éclat ; leurs petits sanctuaires, ornés mo-

destement, paraissent presque toujours déserts ; elles ne reçoivent des contrées lointaines que de modiques tributs ; à peine quelques pauvres pélerins viennent-ils prendre part à leurs solennités ; le monde où nous sommes n'a aucune puissance qui les protége. Ces deux sectes, que personne ne voit, que personne ne cherche, auxquelles on ne porte point envie, et qu'on laisse vivre en paix, sont les coptes et les abyssins. Si on ne les reconnaissait pas à leur teint basané, à leur visage noir, on les distinguerait facilement à leur attitude suppliante, à leur extérieur qui annonce la misère et la pauvreté.

Le père Placide a donné à un de ces pauvres Abyssins un des morceaux de pain qu'il réservait aux Turcs, et je l'en ai remercié au nom de l'humanité ; il en est revenu à ses plaintes contre les musulmans ; sans doute, lui ai-je dit, vous avez beaucoup à vous plaindre de la domination des mécréans ; mais dites-moi, lorsque cette église a été brûlée il y a vingt-cinq ans, sont-ce les Arabes, les Mores, les Maugrabins ou les Turcs qu'on a soupçonnés d'y avoir mis le feu. Si Dieu a permis que l'église qui renferme son tombeau se soit conservée jusqu'à nous, les infidèles n'ont-ils pas été les instrumens de ses desseins ! L'humiliation des disciples de l'Évangile a été grande sans doute, lorsque des musulmans se sont emparés du sépulcre de Jésus-Christ ; mais qui peut savoir ce qui serait arrivé, si le tombeau du Sauveur avait été placé dans un autre pays, et confié à la garde d'un autre peuple, même chrétien. Qui peut savoir ce que serait devenu ce précieux dépôt, s'il se fût trouvé dans quelques cités de notre Europe à certaines époques ! Il y a beaucoup de barbares en Orient ; mais l'Occident n'en manque pas non plus, et ceux-ci n'auraient pas eu peut-être la tolérance des Turcs. Représentez-vous le Saint-Sépulcre au milieu de nos cités populeuses, dans ces jours de désolation où les églises étaient fermées et démolies, les autels renversés, les prêtres proscrits, où les dépouilles des saints et des rois étaient jetées aux vents, et leurs os dispersés sur les chemins.

Ce qui nuit encore plus que la présence des Turcs à tout ce que cette terre a de saint, de solennel et de poétique, c'est l'ignorance grossière des chrétiens qui l'habitent. La plupart des monumens sacrés que j'ai vus, ont frappé mon imagination ; mais, vous le dirai-je ! au milieu de ces monumens sans nombre qui attirent ici les regards et la dévotion des pélerins, on est fâché d'entendre sans cesse autour de soi le langage d'une superstition grossière ou d'une crédulité puérile.

A côté de cette ignorance qui croit tout, et qui respecte le mensonge comme la vérité, est venue se placer une érudition vaine et superbe qui ne croit rien, et qui a profité des ténèbres répandues sur ce pays, pour semer partout des doutes et de trompeuses clartés.

C'est ici qu'il faut déplorer l'état d'isolement et d'abandon où la chrétienté a laissé Jérusalem ; on sait qu'autrefois, il y avait des rapports continuels entre la ville sainte et l'Europe chrétienne ; tous ces rapports ont cessé ; les pélerinages à Jérusalem, si fréquens dans le moyen âge, ont duré jusqu'au dix-septième siècle ; mais la philosophie du siècle dernier avait fait oublier les chemins de Sion ; ce pays était tombé dans un tel oubli, qu'une armée française, aussi nombreuse que celles du temps des croisades, était venue en Égypte, avait porté ses conquêtes jusque sur les côtes de Syrie, sans qu'on prononçât le nom de Jérusalem, et qu'aucune personne de l'expédition eût seulement la pensée de traverser les montagnes de la Judée. Des savans, dignes d'ailleurs de toute notre estime, ont à cette époque étudié l'Égypte et tous ses monumens ; nous avons de gros volumes sur Thèbes, sur Memphis, sur toutes les merveilles des Pharaons, et nous n'avons pas une ligne sur Jérusalem et ses antiquités. Jérusalem, que nos pères regardaient comme le centre de la terre, est restée à l'écart et comme dans un coin du monde.

N'est-il pas permis de croire que la ville sainte reprendra sa gloire parmi nous, et que la science, non point celle qui prend l'orgueil pour guide, mais celle qu'éclaire le flambeau de la foi, suivra un jour les pélerins aux rives du Jourdain et du Cédron ? nous verrons alors une croisade nouvelle, une croisade de la philosophie et du savoir, dont les suites ne périront point, et qui réunira pour jamais l'Orient et l'Occident.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

DU QUATRIÈME VOLUME.

LETTRE LXXI. Molivo, l'ancienne Methymne. — Itinéraire de Molivo à Mitylène. 5

— LXXII. Retour à Smyrne; séjour dans cette ville. 11

SUITE DE LA LETTRE LXXII. 18

SUITE DE LA MÊME LETTRE. Mariage d'un fils de mutselin. 24

LETTRE LXXIII. Voyage aux rives du Méandre, de Smyrne au village de Chirkingé. 29

— LXXIV. De Chirkingé au village de Gusmusch-Ovassi; découverte de Magnésie du Méandre 34

— LXXV. Ville de Guzel-Hissar; ruines de Tralles. 42

— LXXVI. Les Turcs de Sultan-Hissar; ruines de Nysa; le Méandre. 48

— LXXVII. Itinéraire des croisés français conduits par Louis VII, depuis Constantinople jusqu'à Laodicée. 55

— LXXVIII. Itinéraire de Louis VII, depuis Laodicée jusqu'à Satalie. 63

SUITE DE LA LETTRE LXXVIII. Itinéraire de l'empereur Frédéric Barberousse, depuis Laodicée jusqu'aux rives du Sélef. 68

LETTRE LXXIX. Chio et les Cyclades. 73

SUITE DE LA LETTRE LXXIX. Séjour dans la baie de Latchéta. 77

SUITE DE LA MÊME LETTRE. Samos. 80

LETTRE LXXX. Les îles Formis et Nicaria; le poème du *Corsaire,* de lord Byron. Patmos. 83

— LXXXI. L'île de Cos. 89

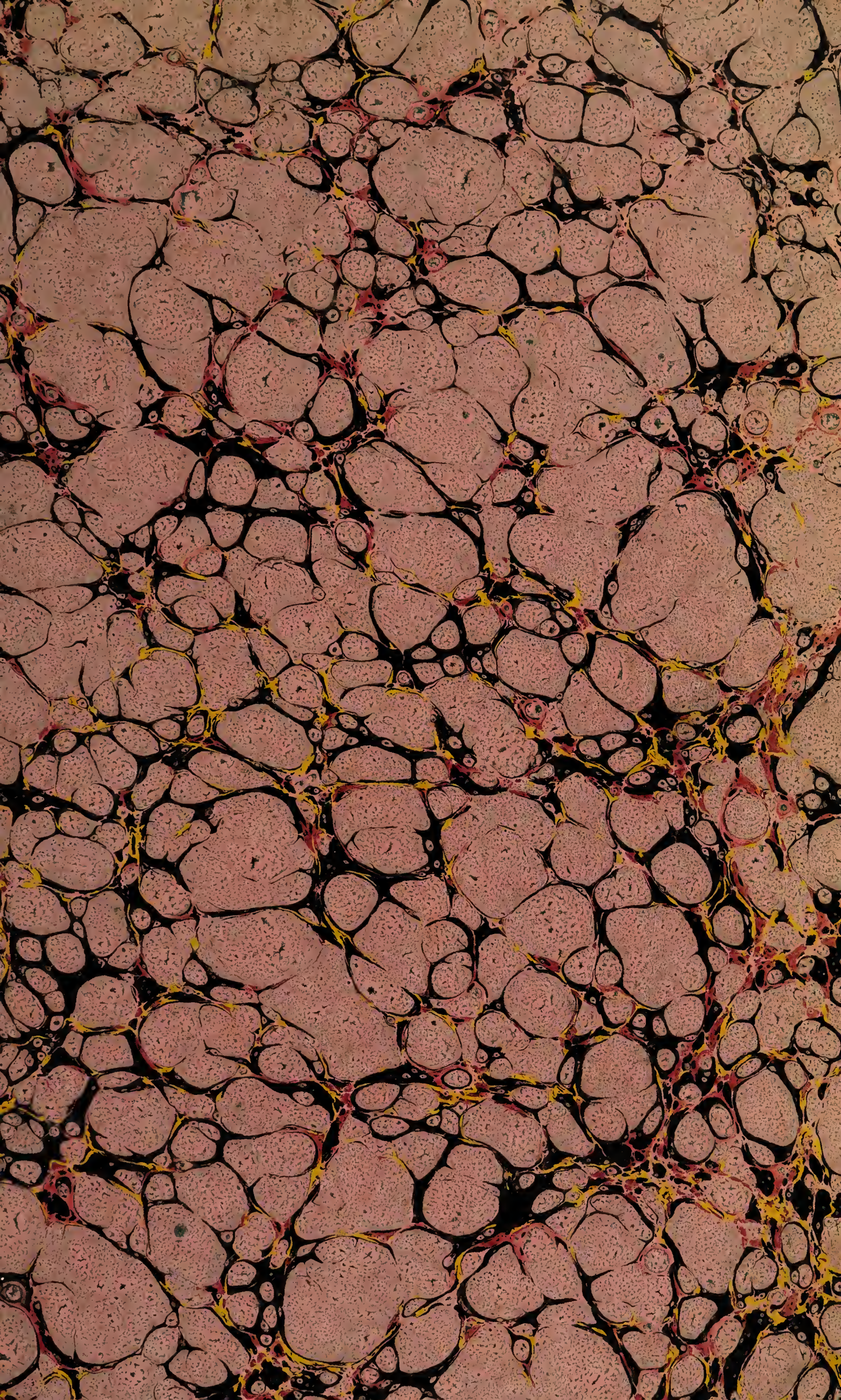
LETTRE LXXXII. Quelques souvenirs de la vie d'Hippocrate. 99

LETTRE LXXXIII. Ruines d'Halicarnasse; château de Boudroun. . . . 104

LETTRE LXXXIV. Rhodes. 112

— LXXXV. Les environs de Rhodes. 120

— LXXXVI. Les côtes de l'Asie mineure, depuis Priène et Milet jusqu'à Patara et à l'île de Castel-Rosso. 129

— LXXXVII. Larnaca. 138
— LXXXVIII. Histoire de Chypre pendant les croisades et dans les temps modernes. 147
— LXXXIX. Nicosie. 158
Suite de la lettre LXXXIX. Physionomie de Nicosie; détails curieux sur Paphos, Cérines et autres endroits de l'île. 166
Lettre XC. Départ de Larnaca; arrivée dans la rade de Caïpha. . . . 175
— XCI. Le Carmel. 182
— XCII. Négociation avec le pacha d'Acre; visite au consul de France. 186
— XCIII. Départ pour Jérusalem; route de Caïpha à Ramla. 195
Suite de la lettre XCIII. Départ de Tantoura; ruines de Césarée; de la forêt prise pour la forêt enchantée du Tasse; halte dans une tribu nomade; arrivée à Ali-ebn-Haramy. 202
Suite de la lettre XCIII. Arrivée à Ramla. 208
Suite de la lettre XCIII. Route de Ramla à Jérusalem. 213
Lettre XCIV. Première vue de Jérusalem; le mont Sion; la voie Douloureuse; l'église du Saint-Sépulcre; le mont des Oliviers. . . 218
Lettre XCV. Bethléem, saint Jérôme, les Bethléémites. 228
— XCVI. Béthanie, désert de Saint-Jean; monastère latin et village de Saint-Jean, Modin, les Machabées et Richard-Cœur-de-Lion. . . 236
— XCVII. Quelques réflexions sur l'église du Saint-Sépulcre et sur les saints lieux. 243

FIN DE LA TABLE.